



Images et pratiques de la ville ancienne du Caire : les sens de la ville

Anna Madoeuf

► To cite this version:

Anna Madoeuf. Images et pratiques de la ville ancienne du Caire : les sens de la ville. Géographie. Université François Rabelais - Tours, 1997. Français. NNT : . tel-00287621

HAL Id: tel-00287621

<https://theses.hal.science/tel-00287621>

Submitted on 12 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS
Faculté de Droit, d'Économie et de Sciences Sociales
Département de Géographie
Tours

**Images et pratiques de la ville ancienne du Caire :
les sens de la ville**

(Tome 1 - Les « impressions » de la ville)

par Anna MADŒUF

Thèse présentée pour l'obtention du Doctorat

Sous la direction de Monsieur le professeur Jean-François TROIN

Jury :

Jean-Charles DEPAULE, directeur de recherches au CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, (rapporteur)

Guy DI MÉO, professeur à l'Université de Bordeaux III, (rapporteur)

Galila EL-KADI, chargée de recherches à l'ORSTOM, (assesseur)

Pierre-Jean LUIZARD, chargé de recherches au CNRS, INALCO, Paris, (assesseur)

Pierre SIGNOLES, professeur à l'Université de Tours, (assesseur)

Jean-François TROIN, professeur à l'Université de Tours

Thèse préparée auprès du laboratoire URBAMA, UMR 5692 du CNRS, Tours

1997

Ce travail est dédié à la mémoire de Ali Ben Si Ali et de Mona Charara,
en souvenir de leur amitié.

- REMERCIEMENTS -

Je dois ma « rencontre » avec la vieille ville du Caire à un voyage d'étude dans le cadre du Certificat d'études approfondies en architecture, *Villes Orientales*, de l'École d'Architecture de Versailles. Aussi, ma reconnaissance va en premier lieu à Sawsan Noweir et à Philippe Panerai, qui dirigeaient cet *Atelier du Caire*.

Dès lors, Jean-Charles Depaule a encouragé mon idée, alors indéfinie, d'une recherche sur la ville ancienne du Caire ; depuis, ses conseils et avis m'ont toujours été précieux, j'ai enfin l'occasion de le remercier de sa confiance.

C'est grâce à la présence du CEDEJ (Centre d'étude et de documentation économique juridique et sociale), et par l'intermédiaire de son directeur, Jean-Claude Vatin, que j'ai pu revenir en Égypte, je lui exprime ici tous mes remerciements. J'ai alors profité, dans le cadre de mes fonctions à l'Observatoire urbain du Caire contemporain, de l'expérience d'un centre de recherche et pu tirer parti d'une présence « sur le terrain ».

Durant les trois années suivantes, consacrées à la réalisation de cette thèse, j'ai continué à bénéficier de l'accueil et de l'aide de cette institution et des personnes qui y travaillent ; je remercie Philippe Fargues, son directeur, qui m'a apporté son soutien pendant cette période, ainsi qu'Éric Denis dont j'ai amplement sollicité les conseils et services lors de mes nombreuses visites à l'OUCC.

Même dans ces conditions, cette thèse n'aurait pu être menée sans l'appui de Jean-François Troin, qui a dirigé ma recherche, et de Pierre Signoles, qui l'a suivie. Au delà de leur aide scientifique et de leur disponibilité, c'est autant pour leur amitié et leur humanité, pour toutes ces qualités qui font que le nom d'URBAMA évoque pour moi bien plus qu'un laboratoire, que je tiens à leur témoigner ici, en sus de mes remerciements, ma sincère gratitude.

Je remercie Pierre-Jean Luizard, de son aide, du temps qu'il m'a consacré et de toutes ses attentions.

Je remercie Guy Di Méo, de l'intérêt qu'il a manifesté pour ma recherche, de sa disponibilité et de ses encouragements.

Je remercie mon amie Rachida Chih, qui m'a fait connaître la confrérie de la Khalwatiyya Hasâniyya.

Je remercie également tous ceux qui, au Caire, ont contribué et participé à cette recherche, même si ne transparaissent dans ces pages que des bribes de leur existence, converties en maigres mots.

Et puis encore merci, mille fois, à Olivier.

- TRANSCRIPTIONS -

â	أ, إ, ي	ch	ش
b	ب	'	ع
t	ط, ت	gh	غ
th	ث	f	ف
j, g	ج	q	ق
h	ه, ح	k	ك
kh	خ	l	ل
d	ض, د	m	م
dh	ذ	n	ن
r	ر	w, û	و
z	ظ, ز	y, î	ي
s	ص, س		

Remarques :

- Cette transcription simplifiée ne tient pas compte des consonnes emphatiques.
- Le tâ marbuta (marque du féminin) est transcrit par un a.
- Les assimilations ne sont pas transcrites (ex. al-dîn au lieu de ad-dîn).
- Les noms propres et noms de lieux couramment cités dans la presse française sont transcrits tels qu'on les y écrit (ex. Naguib Mahfouz au lieu de Nagîb Mahfûz), de même que les mots qui figurent dans les dictionnaires français (ex. souk au lieu de sûq), ainsi que les noms ou mots d'origine étrangère (ex. Port-Saïd au lieu de Bûr Saïd).
- L'article défini arabe est transcrit en minuscules, sauf s'il est en début de phrase ; il est suivi d'un trait d'union.

- SOMMAIRE -

Introduction générale	2
------------------------------------	---

TOME 1 : VOIR, ÉCRIRE, DÉCRIRE : LES IMPRESSIONS DE LA VILLE

Première partie

Variations sur une même ville : panoramas, légendes et paysages

Introduction	23
Chapitre 1 - Quand on voit Le Caire d'en haut : points de vue panoramiques au fil du temps	25
Chapitre 2 - L'éternel urbain, histoires d'une grosse ville merveilleuse.....	45
Chapitre 3 - Du plan de ville à la tache urbaine.....	76
Conclusion.....	97

Deuxième partie

Les écritures de la ville : portraits

Introduction	100
Chapitre 1 - La ville autour des mosquées.....	110
Chapitre 2 - Un petit monde	124
Chapitre 3 - La ville « oubliée de Dieu ».....	138
Chapitre 4 - Le fond et l'extrémité de la ville.....	151
Chapitre 5 - La ville dénaturée.....	167
Conclusion.....	179

TOME 2 : LES EXPRESSIONS DE LA VILLE

Troisième partie

La ville ancienne, un espace cohérent ?

Introduction	192
Chapitre 1 - Recherche des critères d'identification d'une entité spatiale.....	194
Chapitre 2 - Dynamiques socio-démographiques de la ville ancienne	215
Chapitre 3 - En marge et au cœur : des espaces en suspens.....	264
Conclusion.....	287

Quatrième partie

Correspondances des centralités

Introduction	291
Chapitre 1 - Un rythme central à plusieurs temps	293
Chapitre 2 - Dynamiques de la reproduction de l'espace. De la place 'Ataba aux franges de Gamâliyya trois étapes d'une séquence	329
Chapitre 3 - Inventaire d'un bazar : le Khân al-Khalîlî.....	363
Chapitre 4 - Le Khân al-Khalîlî, espace de convoitises enfantines.....	387
Conclusion.....	407

Cinquième partie

Stratigraphies de la sacralité

Introduction	411
Chapitre 1 - Du centre au site, de la ville au secteur, la ville des aménageurs.....	413
Chapitre 2 - La fête, l'espace d'un temps. Célébrations des grands <i>mûlid-s</i> du Caire	437
Chapitre 3 - Le lieu de la communion, l'espace consensuel.....	483
Conclusion.....	517

Conclusion générale

Rythmes et temporalités : le visible et l'invisible	519
--	-----

Bibliographie des références citées	538
Sources cartographiques.....	563
Table des figures, planches et tableaux	564
Table des matières.....	567

Introduction générale

« Hélas je compris bientôt la misère d'une apparence prisonnière dans le cadre de ses deux dimensions, la vanité de mes désirs privés de l'espoir de s'accomplir jamais dans l'épaisseur de la réalité. Pour abaisser mes obsessions, je me résignai à les dériver, à les mettre au service de certaines dispositions contemplatives que mon immobilité allait favoriser. Je m'appliquai à observer mes hôtes, à réfléchir sur le spectacle qu'ils me livraient de leur vie intime. (...) Tandis que l'observateur ambulant ne peut s'attacher à découvrir dans le monde que les harmonies des grands nombres et le secret des séries, l'observateur immobile a cet avantage de surprendre les habitudes de la vie ». (Marcel AYMÉ, *La jument verte*, 1933).

Pourquoi mettre en exergue, cet extrait de roman au caractère à priori énigmatique ? Peut-être parce que ces quelques lignes illustrent avant tout un regret. La finalisation d'une recherche, une fois mise en page, semble loin des idées qui l'ont suscitée.

Celui qui soliloque ici est un personnage fixe, immobile et comme invisible puisque intégré au décor ; c'est l'image peinte de la *jument verte* de Marcel Aymé qui relate ce qu'elle a pu contempler grâce à sa position duelle, à sa situation privilégiée.

Nul doute que nous aurions souhaité pouvoir agir de la sorte. L'idéal aurait été de parcourir et d'explorer toutes les dimensions d'un espace, vaste ou restreint, mais livré en « libre accès ». Ainsi les anges des *Ailes du désir*, film de Wim Wenders, se déplacent en tous les lieux d'une ville, Berlin. Ainsi le narrateur de *la Vie mode d'emploi*, roman de Georges Pérec, pénètre, sans effraction, dans l'intimité des lieux de vie d'un même immeuble parisien.

Mais, à la différence d'une œuvre de fiction, une recherche académique ne peut être une quête « d'invisibilité » ou « d'immobilité », celle-ci conduirait

immanquablement à une déception... L'invisibilité ne peut s'obtenir que par le temps passé ailleurs que « là », le temps écoulé dans un livre ou devant un écran, au détriment de celui passé à observer scènes ou paysages. Le lien direct, le contact et la proximité se muent, au travers de la recherche, en une succession de distanciation, de recul, d'aller-retours... La seule immobilité aura été celle d'avoir vécu, « le temps d'une thèse », au Caire, au contact permanent de la ville-objet et de ses rythmes.

Ce qui restera des idées évoquées précédemment, c'est une part de boulimie dans l'appréhension de la recherche ; une volonté de ne pas — ou une incapacité à ? — enfermer le monde de la ville dans un corpus de questionnements clos et clôturés à priori. Le choix qui s'impose alors est celui des questions multiples, des problématiques croisées, aux liens parfois difficiles ; mais la réalité est aussi faite de séquences inarticulées, tout n'est pas que logiques évidentes.

En introduction de notre travail, il nous semble donc nécessaire d'en évoquer les « démarches » ou « postures », termes qui, dans leur sens premier, traduisent — rappelons le —, des attitudes corporelles.

1 - Cadrage et problématiques

Ceci était l'utopie originelle, suscitée par une rencontre avec le centre ancien du Caire, espace de densité, d'accumulation et de diversité, espace trop riche — mais tout espace ne l'est-il pas, à sa propre échelle ? — et par la volonté d'en rendre compte. Mais comment démêler les formes de l'existence d'une ville, comment choisir entre toutes ses expressions ?

La tentation première, d'une « représentation totale » et simultanée, est celle de l'impossible, mais cette tentation est déjà une piste et porte en elle l'idée d'un rapport au monde. Pour y satisfaire, ne serait-ce qu'en partie, on peut la

contourner, choisir de traiter du sens en lieu et place du tout, tenter d'aller « de l'existence à l'essence », selon la formule de Milton Santos¹. Si l'on considère que « l'espace géographique n'est autre chose que la fonctionnalisation du monde — l'essence transformée en existence »², on adopte peut-être une démarche phénoménologique et existentialiste, mais surtout on se donne une piste de composition de la recherche.

Mais une ville est un espace géographique singulier. Même le postulat le plus minimaliste — Le Caire est une ville — n'est pas neutre. Peut-être est-ce à l'issue d'une lente dérive, parallèle à l'évolution de l'urbanisation dans le monde, que la ville a peu à peu occulté la société dans l'énoncé de la perversité de ses relations avec l'homme. « La ville est malveillante et se plaît à médire » dit Électre à son frère Oreste³ ; depuis son origine peut-être, elle *est* la société ?

Le débat sur la ville est un débat sociétal, il est aussi un débat mondial ; c'est en cela que réside l'incontestable caractère universel des villes. Il ne s'agira pas de voir la ville en rose, mais non plus de la déparer de toutes ses vertus. Est-elle faite de poésie ou de faits-divers ? Il ne peut y avoir de réponse, puisque parler de la ville c'est, avant tout, évoquer l'univers humain ; « le règne urbain » n'est-il pas, comme le dit Claude Lévi-Strauss, un « règne ajouté par l'homme à la nature »⁴ ?

Au travers et au delà du Caire, c'est bien sûr le concept de ville qui nous intéresse, et par là, la ville comme objet d'étude où peuvent — et doivent — se rencontrer des approches croisées empruntant aux diverses disciplines des sciences sociales.

¹ Milton SANTOS, 1995, p. 1082.

² *Ibid.*

³ EURIPIDE, *Électre*.

⁴ Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 124.

En évoquant juste un nom, celui du Caire, on égrène instantanément une litanie d'images et de bribes de savoirs. Cette ville n'est-elle pas la capitale de l'Égypte, la plus grande ville d'Afrique, une des mégapoles du Tiers-Monde ? Ce peut être aussi une cité aux notes exotiques : arabe, orientale ou islamique. Ce sont alors des bouffées d'images ; elles surgissent séparément, une à une, puis se mêlent confusément : des lieux-références — les Pyramides et le Nil —, des visions tronquées — une croissance incontrôlée, une population pluri-millionnaire, un désordre urbain. Chacune des multiples et inextricables affiliations de la cité suggère son cortège d'images ; aussi, notre première démarche consistera à épeler en quelque sorte toutes ces « étiquettes ».

Quel est le sens de l'étude du centre ancien d'une agglomération contemporaine ? Pourquoi s'intéresser à la ville ancienne ou vieille ville, catégories ou types d'espace inscrits dans la « mégapole », laquelle s'impose, avant même d'être définie, comme un contexte troublant :

« Elle est galopante par définition ; elle naît de sa capacité à éliminer les limites, à pervertir les repères ancestraux, à bouleverser jusqu'aux langages modernes. En effaçant les limites de nos territoires patrimoniaux, elle paraît atteindre jusqu'aux fondements de la raison et ébranle nos certitudes ». (Alain CHARRE, 1994, p. 7).

La mégapole porte en elle l'idée de mouvement, de débordement⁵ ; son échelle d'appréhension s'inscrit entre la région et le monde. Dans ce cadre élargi, la vieille ville du Caire, totalité urbaine d'autrefois semble dès lors étriquée.

Qu'en est-il de cet espace-genèse ? Cantonné dans des limites variables mais finies, il ne peut participer à cette dynamique en tâche de béton, à l'expansion horizontale. Il ne peut réagir qu'en termes moins spectaculaires de dynamiques internes. Faut-il y voir une marque d'inertie ? L'espace fondateur de la complexité

⁵ François ASCHER, 1995.

de la ville peut sembler, à première vue, exclu du mouvement général qui caractérise la mégapole. Au prisme de la démographie, il fait preuve de processus antagoniques puisque la population du centre diminue. Pourquoi s'intéresser à un tel objet qui fond dans l'espace et perd des habitants ? Quels peuvent être la place et le rôle des quartiers anciens dans l'agglomération contemporaine ?

Le cœur de la ville est également assorti de l'adjectif ancien, et celui-ci peut générer maints niveaux d'interprétation, complémentaires ou indépendants selon les analyses. Il est synonyme du passé, temps réel et/ou symbolique, paré d'innombrables mythes ; il secrète même une odeur, dont personne ne songe à contester l'existence, bien que le présent en soit curieusement dépourvu. Les connotations liées à l'ancienneté font également référence à un caractère intrinsèquement beau, vénérable et vulnérable, souvent vétuste ou dégradé. L'idée de l'ancien associe, dans une même logique et en un même ensemble statique, le cadre bâti, les activités économiques et les pratiques habitantes. On peut alors s'attacher à montrer comment les « bouleversements » d'une de ces composantes affectent ou dénaturent l'ensemble. Comment oublier, dans ce contexte, le concept de « tradition » ? Décliné en substantif, en adjectif, en roman-fleuve, il aime tout particulièrement se lover sous les vieilles pierres, qui plus est dans les contrées méridionales.

Une pointe de nostalgie, une prédisposition au simplisme assortie d'un choix banal — à cet objet d'étude « ringard », correspondent nécessairement des méthodes archaïques de recherche —, voire un attrait « orientalisant » : tels sont les premiers soupçons qui entachent l'intérêt pour notre objet. N'a-t-on pas déjà tout dit des vieilles villes et médinas ? Ne peut-on les évacuer en les résumant en une formule triangulaire, lapidaire et définitive : « le souk, la citadelle et la mosquée » ?

Caricatural ? Certes, mais encore faut-il le démontrer. Rassurons-nous, tout cela n'est qu'une image ; l'image étant fondatrice de notre recherche, celle-ci sera alimentée à l'excès...

On pourrait éluder cela en partie. Comment ? Par un tour de prestidigitation : il suffirait de mettre en retrait la qualification d'ancienneté, et au premier plan celle de centralité. Ce dernier terme est de surcroît un concept, donc une entrée à priori plus sérieuse. Mais ce subterfuge nous semble pervers, car la notion de centralité n'englobe pas celle d'ancienneté, alors que l'inverse est peut-être plus vrai. Mais là encore, il faut le démontrer, et avant cela en assumer le doute.

À plusieurs degrés, l'intérêt pour les vieilles villes peut apparaître comme un « souci rétrograde », ce qui explique qu'elles soient peu représentées dans les préoccupations des chercheurs cités par Jean-François Troin, dans un article sur la ville arabe et le géographe⁶.

La vieille ville du Caire a fait l'objet de maintes recherches ; la riche bibliographie la concernant directement, ou incluant les publications sur Le Caire, comporte des monographies de quartiers, des études historiques, architecturales, morphologiques, anthropologiques, sociologiques, économiques, des inventaires du patrimoine monumental, etc.⁷ C'est en général au travers d'un prisme, approche mono-thématique ou centrée sur un lieu unique, que sont énoncées et construites ces études. Une première lecture de cette littérature fait apparaître un espace composé de strates lesquelles semblent opaques car il est souvent fait usage de désignations différentes selon l'angle d'observation. Ainsi, si l'analyse du tissu urbain est celle de la « ville ancienne », celle des activités artisanales et industrielles

⁶ Jean-François TROIN, 1986.

⁷ Il ne nous est pas possible ici de donner le détail de ces références, lesquelles seront présentées dans le développement.

se rapporte aux « quartiers anciens centraux », alors que l'habitat est celui des « zones traditionnelles ».

Aussi, l'exercice fondateur de cette recherche consiste avant tout à mettre à jour, rassembler et articuler les éléments épars qui composent la réalité de l'entité ville ancienne. Il s'agit de l'identifier. Ce peut être une forme d'inventaire, qui porte au crédit de la ville ancienne ce qui lui revient et la constitue de fait ; « d'abord recenser ce dont l'on est sûr » comme l'énonce Georges Pérec⁸. Ce peut être une interrogation critique des catégories et des désignations dont on qualifie des portions de la ville et qui permettent souvent d'évacuer la complexité du réel. Il n'est pas question d'isoler le centre ancien de la ville même, de sa substance, mais de le percevoir comme élément d'un ensemble ; aussi les limites de l'espace étudié pourront-elles varier d'un angle à l'autre, et par conséquent d'un chapitre à l'autre.

Il s'agit de lire cet espace au travers d'une collection constituée, disparate à priori. Cette lecture est celle de guides de voyage, de récits et de romans, de projets urbanistiques, de discours, de cartes ou de statistiques. Il s'agit de voir et de décrire ce qui se montre et s'affiche, mais aussi ce qui émerge parfois. Il s'agit d'observer ce qui se passe, de répertorier des éléments et d'analyser des scènes urbaines. Aussi, la diversité des approches implique-t-elle la variation des échelles et la pluralité des modes d'analyse, conditions de la constitution de l'ensemble en tant que « formation socio-spatiale »⁹.

Après les images premières évoquées par Le Caire, celles de son cœur historique nous suggèrent immédiatement une rue, la Qasaba ou *chari'a* al-Mu'izz. Dans un ouvrage consacré à l'histoire de la capitale, Janet Abu-Lughod nous incite, « pour capturer à la fois le sens du passé et l'état contemporain de la ville

⁸ Georges PÉREC, 1974.

⁹ Guy DI MÉO, 1991.

médiévale », à parcourir simplement cette rue dans toute sa longueur¹⁰. Si l'on suit cette recommandation, on voit défiler, sur ce trajet le long duquel s'est produite la ville, un long théâtre linéaire, une scène étroite mais qui se déroule sur plusieurs milliers de mètres. Cette impression, on la doit tout d'abord à l'atmosphère de décor unique, suscitée par cette voie baroque à force de diversité. Le long du « boulevard du Caire » tel que le désignaient les historiens arabes, se concentre la plupart des trésors architecturaux de la ville ancienne. Répartis sur les deux rives de la rue, parfois décalés, parfois se faisant face, déclinés dans tous les états de conservation, sont disposés les plus imposants ou gracieux édifices que l'on puisse imaginer. Il faut faire preuve d'une grande indifférence pour ne pas l'évoquer, mais il faut le talent de Gaston Wiet pour décrire le « pétilllement et la joie folle de la décoration »¹¹ de cette collection monumentale.

Sans oublier que ces monuments sont « des témoins destinés à nous interdire de rapetisser l'histoire de la ville »¹², notons qu'ils peuvent aussi être des œillères ne laissant à l'expression du présent que quelques interstices. Si l'on se contente de suivre la ville ancienne le long de ce maigre sillon, selon un tracé qui n'est plus qu'une égratignure à l'échelle de la cité actuelle, on peut se condamner — mais cela peut être un choix — à ne percevoir cet espace que selon une dimension linéaire, de n'en voir qu'une ligne de façades.

Même sur cet axe millénaire, et à fortiori en s'en écartant, la vieille ville ne ressemble guère à l'idée que l'on peut se faire d'un espace ancien, à force d'imbrications de superpositions et de côtoiements. Malgré une impression d'unité entêtante, difficile à définir, le paysage est souvent changeant, toujours contrasté. Sur une trame ancienne maintenue, celle des tracés, ce sont essentiellement des motifs et des figures libres que l'on peut observer.

¹⁰ Janet ABU-LUGHOD, 1971, p. 189

¹¹ Gaston WIET, 1966.

¹² *Ibid.*

Notre rencontre avec la vieille ville est en réalité duelle, car elle superpose un paysage et sa lecture, le modèle et son portrait. Au travers de *la Gamâliyya depuis un siècle*, article écrit par Jacques Berque et Mustafa al-Shakaa¹³, c'est à une promenade non linéaire cette fois-ci, dans un quartier illustre et mythique à bien des égards, que nous sommes conviés.

Ce texte, qui reste unique dans son appréhension du réel, que l'on peut lire maintes fois pour y quêter références ou idées, puis relire encore pour le plaisir de son écriture, s'est avéré fondateur de notre recherche. Chacun des paysages, scènes ou histoires relatés y est mis en perspective, et s'inscrit dans une suite logique qui nous montre un espace cohérent, un véritable système associant à l'évidence signes et éléments. Cet essai s'apparente à une « notice » qui décrypte des séquences de l'espace et du temps¹⁴, mais garde cependant un caractère très suggestif. Voici quelques unes des raisons qui expliquent que l'on retrouve, tout au long de notre recherche, maints éléments de la trace matérielle de cet essai, saupoudrés au gré des notes de bas de page ; mais ce ne sont là que des ponctuations en regard de ce qu'il nous a apporté.

Auprès de celui qui étudie la géographie, on s'enquiert souvent de la liste des capitales, de l'altitude des montagnes et de la longueur des fleuves ; de celui qui étudie « la vieille ville du Caire », on veut apprendre la distinction entre les types de minarets, l'adresse d'un tisserand ou la liste des monuments en cours de restauration. Il se peut que l'interrogé n'ait pas su répondre à la première série de questions ; il se peut qu'il soit encore, quelques années plus tard, peu renseigné quant à la deuxième. Mais à quoi sert la géographie ?

¹³ Jacques BERQUE et Mustapha AL-SHAKAA, 1974.

¹⁴ Rappelons qu'il s'agit d'une étude historique dont le sous-titre est : « Essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire ».

Si une des questions principales de notre travail est celle du sens de l'espace, combinaison du « caractère » et de « l'essence »¹⁵, il ne s'agit pas de le postuler comme abstrait et ésotérique, mais de l'explorer. Pour ce faire, nous emploierons un canevas liant pratiques et représentations de l'espace, concepts « siamois » et interactifs. Cette trame s'avère à priori pertinente et riche en applications géographiques à en juger, par exemple, des récents ouvrages de Michel Lussault : *Tours : images de la ville et politique urbaine*¹⁶, et de Jérôme Monnet : *la Ville et son double, la parabole de Mexico*¹⁷.

Dans cette exploration de la signifiance spatiale, nous ferons des emprunts à la géographie culturelle, en dehors de toute considération déterministe, c'est-à-dire entendue, selon Augustin Berque, comme « l'étude du sens qu'une société donne à sa relation à l'espace et à la nature ; relation que le paysage exprime concrètement »¹⁸. En ce sens, si la géographie humaine traditionnelle appréhende le paysage comme une empreinte, la géographie culturelle suggère une dimension supplémentaire en le concevant également comme une matrice.

« L'espace possède ses valeurs propres, comme les sons et les parfums ont des couleurs, et les sentiments un poids. Cette quête des correspondances n'est pas un jeu ou une mystification ; elle propose au savant le terrain le plus neuf et celui dont l'exploration peut encore lui procurer de riches découvertes. (...) Ce n'est donc pas de façon métaphorique qu'on a le droit de comparer — comme on l'a si souvent fait — une ville à une symphonie ou à un poème ; ce sont des objets de même nature. Plus précieuse encore, la ville se situe au confluent de la nature et de l'artifice. Congrégation d'animaux qui enferment leur histoire biologique dans ses limites et qui la modèlent en même temps de toutes leurs intentions d'êtres pensants, par sa genèse et par sa forme la ville relève simultanément de la procréation biologique, de l'évolution organique et de la création esthétique. Elle est à la

¹⁵ Cf. Ulf HANNERZ, 1980.

¹⁶ Michel LUSSAULT, 1993.

¹⁷ Jérôme MONNET, 1993.

¹⁸ Augustin BERQUE, 1987, p. 68.

fois objet de nature et sujet de culture ; individu et groupe ; vécue et rêvée : la chose humaine par excellence ». (Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, pp. 137-138).

Certes l'espace recèle des valeurs, mais ajoutons à cela que cette notion fondamentalement subjective n'a rien d'universel ; chacun et chaque société en a sa lecture, ses critères d'évaluation. Derrière la banalité de ce constat se cache pourtant un problème aux dimensions complexes ; à l'aune de nos perceptions et des outils de recherche dont nous disposons, sommes-nous en mesure d'appréhender les qualités de l'espace des autres, ou même seulement de les percevoir ?

« Pour nous, comme par rapport au système économique global qui s'est imposé au monde depuis l'Europe, toute autre situation est au moins exotique, au pire "défavorable". Et la bascule est rapide du constat positif au jugement de valeur. Mesurer les potentialités naturelles et les évolutions culturelles avec nos instruments c'est probablement "se dégarer de toute conception psychologique, ethnologique ou sociale"... sauf des nôtres. C'est bien lire le monde autour de nous et dans notre temps. Dans le cas du Sahel, le tableau partout dressé est construit sur un classement des espaces de production primaire. Mais le Sahel est-il d'abord un espace de production pour ses habitants ? ». (Denis RETAILLÉ, 1995, p. 23).

Aussi, pour tenir compte de cette question, ramenée au contexte qui nous intéresse, il nous semble qu'une solution — parmi tant d'autres — est d'être attentif à certains signaux, lesquels peuvent être émis par la littérature, les paroles et les attitudes, les mises en scène de la ville, mais qui suggèrent, en écho, les images d'un espace heureux. Il nous apparaît essentiel de faire cas de la « toponomie »¹⁹.

2 - Organisation de la recherche

Nous ne déroulerons pas la longue épopée d'une cité qui, selon son historiographie, est née, sous le nom de Fustât, un jour d'hiver il y a plus de mille ans et trois siècles... La dite ville, Le Caire, a été la source d'une multitude de

¹⁹ Cf. Gaston BACHELARD, 1957.

relations, en les compulsant, ce n'est pas son histoire que nous nous proposons de découvrir, mais, dans un premier temps, celle de son reflet, de son image.

Ibn Khaldûn, l'a vue comme « la métropole du monde, jardin de l'univers », sise sur « les bords du Nil, rivière du paradis, réceptacle des eaux du ciel »²⁰. Aujourd'hui, on la dit « hallucinante ». Elle a été, elle est toujours, au delà d'elle-même, une muse et une égérie. Peut-on alors faire abstraction de sa dimension idéelle et fantasmatique ? Lorsque l'on parle de la ville en général, et de celle-ci en particulier, n'est-on pas déjà dans le domaine de l'imaginaire ?

« Ce que l'homme imagine est toujours supérieur à ce qu'il voit, car l'imaginaire est plus vaste que le sensible. À cela une seule exception : Le Caire ; cette ville dépasse tout ce qu'on peut imaginer à son propos ». (IBN KHALDÛN, 1382, p. 149).

N'oublions pas que l'Égypte est « le pays du voyage par excellence parce que c'est le pays du mythe et un des plus riches qui soit »²¹ ? L'espace mythique ne serait plus la terre inconnue, mais la ville revisitée, sans cesse imaginée. Celle-ci est devenue l'expression de « l'autre », son monde ; la décrire ou l'analyser, n'est-ce pas entrer dans une spirale d'attraction et de répulsion et faire coexister au travers d'une même logique les contradictions inhérentes à l'exercice de la fascination ? Par quelles contorsions le charme et l'effroi sont-ils emprisonnés dans la boîte-ville ?

Comment distinguer le générique du particulier dans la relation d'une ville ? Quelle est la part de l'absolu et celle de l'imagerie d'une cité parmi les autres ? Ces questions nous mènent à une des réalités, indicible mais toujours présente, de la définition d'une ville : son « caractère ».

« Le caractère d'une ville est souvent conçu comme indivisible et formellement récurrent ; comme une qualité plutôt passive et prégnante, repérable

²⁰ IBN KHALDÛN, 1382, p. 148.

²¹ Jean-Claude VATIN, 1991.

dans toutes ses pratiques ou presque »²². Il est produit et véhiculé — entre autres — par les récits de la ville, ceux des voyageurs d'antan et des observateurs d'aujourd'hui, eux-mêmes fondateurs d'une légende urbaine. Dans la représentation convenue du Caire, qui emprunte à plusieurs registres d'identification, selon quels modes la « substance » ville ancienne est-elle mise à contribution ? Apparaît-elle encore prépondérante dans la personnalité ou le caractère de la cité contemporaine ?

Quant à la ville ancienne, est-elle affectée, elle-même, d'un caractère spécifique ? Se distingue-t-elle, dans la ville, par rapport à d'autres espaces ? Pour aborder ces questions, nous disposons d'autres sources, celles produites par des écrivains égyptiens contemporains, qui livrent des représentations directes, réflexes²³. Ces auteurs évoquent des paysages que l'on peut définir comme biographiques, en ce sens qu'ils sont toujours les « espaces d'existence de quelqu'un »²⁴.

Les sources utilisées pour ces différentes approches seront spécifiées au fur et à mesure ; quant à l'usage qui en sera fait, précisons dès à présent que nous nous référons à ces simples principes :

« Au moment du choix, de l'écriture ou de la lecture, le récit, le roman, le poème sont, chacun dans leur genre, une certaine promesse d'un rapport au monde. Cette promesse, en pratique un ensemble tacite de conventions, devrait régler l'offre de la littérature à la géographie et aux géographes ». (Jean-Louis TISSIER, 1995, p. 127).

Nous nous intéresserons donc d'abord à une géographie des représentations, « portées par les individus et les sociétés dans l'analyse et la compréhension des

²² Ulf HANNERZ, 1980, p. 377.

²³ Cf. Christian JACOB, 1987.

²⁴ Antoine BAILLY et Douglas POCOCC, 1995, pp. 169 et 170.

pratiques de l'espace »²⁵. La représentation (ou l'image) sera entendue comme « création sociale ou individuelle de schémas pertinents du réel », selon la définition proposée par J.-P. Guérin²⁶. Schémas pertinents, car ils permettent de comprendre et de juger l'espace ; créations sociales et individuelles, en référence à des valeurs. Ainsi, ces représentations composent un discours, élément constitutif d'une connaissance, d'un savoir et d'une réflexion sur la ville, d'une idéologie qui en imprègne les perceptions. Elles permettent de privilégier à la fois les paramètres individuels et sociaux, de saisir la manière dont « les représentations spatiales d'un individu lui permettent de donner du sens et d'ordonner son environnement et les pratiques qu'il y développe », mais aussi de « parvenir à une meilleure connaissance des enjeux dont l'espace est l'objet et le support »²⁷.

La prise en considération, en premier lieu, d'un territoire support de représentations, apparaît déjà comme une légitimation de son existence. Aussi, cette réalité anticipe et valide le fondement de nos questionnements suivants sur la matérialité et l'organisation de l'espace. Il s'agit là peut-être d'une réponse à l'interrogation-critique de Bernard Lepetit : « Comment s'assurer de l'existence d'une réalité géographique, sauf à opérer le choix préalable de l'échelle qui viendra en donner l'image ? »²⁸.

Comment procéder à la constitution et à l'analyse d'un objet géographique ? Il faut au préalable repérer sa structure. La forme de l'espace varie selon la nature du regard porté, comment le « résoudre », l'exprimer en une entité continue ? On ne peut alors s'émanciper des limites. Comment les établir ? Quelles sont les conditions de la sélection qu'elles impliquent ? Toutes ces opérations supposent

²⁵ Antoine BAILLY et Bernard DEBARBIEUX, 1995, p. 157.

²⁶ Cité par Antoine BAILLY, 1995, pp. 371 et 372.

²⁷ Antoine BAILLY et Bernard DEBARBIEUX, *op. cit.*, p. 162.

²⁸ Bernard LEPETIT, 1993, p. 128.

que l'on retienne une première échelle, celle-ci est un simultané : elle est à la fois déterminée par l'objet mais conditionne aussi son existence.

« C'est en valorisant ou en acceptant un choix d'échelles que la problématique détermine, pratiquement, les sous-ensembles qui seront observés. C'est un découpage à l'intérieur d'une combinatoire. Choix de combinaisons dans l'hétérogène pour aller vers l'homogène, passage du désagréé à l'agréé, du vécu à l'organisé, du manifeste au latent. » (J.-B. RACINE, C. RAFFESTIN, V. RUFFY, 1980)²⁹.

Il faudra ensuite ajuster le cadre aux sources statistiques, d'ordre socio-économique et démographique, dont nous disposons. En les analysant et en les mettant en perspective, nous mettrons à jour leurs dynamiques les plus significatives, qui seront confrontées à celles du Caire. Nous chercherons aussi, en nous aidant de l'outil cartographique, à découvrir des formes de l'organisation de cet espace, à les tester en fonction de divers indicateurs.

En changeant d'échelle et de méthode d'investigation, en les éprouvant différemment, les logiques spatiales identifiées dans ce contexte seront-elles toujours pertinentes ?

Si la démarche géographique se définit moins par l'espace envisagé que par les choix et le maniement des concepts qui lui sont appliqués, n'est-il pourtant pas évident que la nature même de l'objet ici étudié — le centre ancien —, implique et légitime sa soumission à la question de la centralité ? Sans préjuger des résultats à venir, on peut toutefois avancer que ce concept, « ouvert » par définition et susceptible d'être enrichi, sera fondamental dans notre analyse.

Nous devons en collecter les indicateurs, et une fois encore, confronter plusieurs échelles d'analyse. Vues globales, séquences urbaines ou focalisations ponctuelles font-elles apparaître des convergences ? Ces emboîtements d'échelles

²⁹ Cités par Robert FERRAS, 1995, p. 413.

rendent-ils compte de phénomènes similaires, s'éclairent-ils mutuellement ? Comment mettre à jour des ensembles spatiaux et identifier des pôles, des axes ou des systèmes centraux ? C'est à partir de l'identification de combinaisons et de complémentarités, en recherchant et en établissant des correspondances que nous pourrions proposer des éléments de réponse.

La centralité se définit par un ensemble de critères, mais elle est aussi l'indicateur d'un ordre, d'une hiérarchie, elle implique un type de rapport au monde, une cosmogonie. Aussi, les espaces centraux sont imbriqués à des espaces sacrés. Le sacré, qui a comme « effet de spécifier et d'isoler certains lieux »³⁰, peut être institué ou convenu, s'appréhender comme un donné ou comme un processus. En le saisissant au travers de ses stratigraphies, de ses inscriptions dans l'espace, ne peut-on en spécifier les formes comme autant de visions du monde ?

Les expressions d'allégeance aux « lieux de mémoire »³¹ de la ville ancienne sont polymorphes : fréquentations rituelles ou ritualisées, pratiques religieuses, célébrations festives, visites ponctuelles ou cycliques, mises en scène des espaces, etc. La ville et ses symboles appartiennent, de manière idéelle ou matérielle, à des groupes d'acteurs qui, de manière complémentaire, concurrente, voire indépendante, les structurent par des discours et des pratiques, en utilisant des territoires ou des réseaux. Imaginée, vécue, perçue ou décidée, la signification des espaces centraux est plurielle. N'est-ce pas la une des propriétés du centre, celle de permettre la projection de valeurs contrastées et le côtoiement de leurs expressions ? Certes, mais ne peut-on essayer de comprendre comment ces représentations se superposent, s'ignorent ou se confondent, et de quelles natures sont leurs combinaisons ? En décryptant, indépendamment et concurremment, les

³⁰ Cf. *Les mots de la Géographie*, 1992, sous la dir. de Roger BRUNET, Robert FERRAS et Hervé THERY.

³¹ Selon le concept de Pierre NORA, 1984.

registres d'appartenance de la ville, la signification des espaces ne peut-elle être clarifiée ?

Lorsque l'on se réfère aux acteurs en présence sur un espace urbain, on leur prête en général des « stratégies ». Mais ce concept n'est-il pas porteur de présupposés qui évincent certains groupes sociaux dont les relations à l'espace ne s'inscrivent pas nécessairement dans ce schéma ? L'idée des « tactiques », proposée par Michel de Certeau, moins restrictive en ce qui concerne l'éventail des modes d'investiture ou d'appropriation spatiales, permet de prendre en compte d'autres acteurs urbains, occasionnels ou marginaux.

« J'appelle "tactique" un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. (...) Le "propre" est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y "saisir au vol" des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les éléments pour en faire des "occasions" ». (Michel DE CERTEAU, 1980, p. XXLVI).

L'espace est un support trop complexe et trop riche pour être monolithique, il recèle sens et valeurs, il est sensible à de nombreux stimuli, c'est en cela qu'il est devenu concept. Son interaction permanente avec le temps en estompe ou en souligne les caractères. « Le temps ne supprime pas l'espace. Au contraire, il se réalise par l'espace »³². Dans cette perspective, la signification de l'espace et de ses usages peut être d'une visibilité et d'une lisibilité extrêmes ou, au contraire, presque imperceptible. La synchronisation de ces deux paramètres crée des variances ; à partir de ce module, les compositions, et par conséquent les orientations et les interprétations de mêmes lieux sont infinies.

³² Milton SANTOS, 1995, p. 1078.

Le recours au centre, ses pratiques, sont liés à des occasions spécifiques, correspondant à des temporalités, des rythmes, qui impriment leurs cadences à la vie urbaine. Au delà de leurs sonorités contrastées, ces vocables ont des significations différentes, qui s'avèrent des pistes pour la recherche. Si le rythme est la distribution d'une durée en une suite d'intervalles réguliers marqués par le retour périodique d'un repère, le temporel renvoie à un caractère de ce qui est dans le temps ; le temps vécu, conçu comme une succession³³. Ainsi, selon la perspective et les acteurs envisagés, la ville n'est pas affiliée aux mêmes temps de référence ; prenons deux exemples pour l'illustrer :

L'avenir est le temps de prédilection du projet urbain. Il est le reflet de volontés politiques, fondatrices d'une représentation-appropriation légitimée par un discours et marquée par des décrets, des inventaires, des restaurations, des inaugurations. Quelle structuration de l'espace et quel ordre urbain ces représentations sous-tendent-elles ?

La ville en fête s'inscrit dans un autre temps, éphémère mais récurrent, celui du présent, abordé dans son exceptionnalité. Les célébrations, événements cycliques organisés autour d'un lieu, ne dévoilent-elles pas, en les exaltant, la densité et l'intensité des valeurs prêtées à l'espace ?

Dans ces deux cas de figure, le patrimoine, vecteur d'identité, est idéalisé ; il est à l'origine de l'action. Mais lui prête-t-on la même définition et par conséquent le même sens ?

Comment tous ces moments et idées de ville, portés par des décideurs politiques, des aménageurs, des provinciaux ou des Cairotes — résidents ou non —, voire des touristes étrangers, s'inscrivent-ils dans l'espace ? Empruntent-ils aux mêmes registres de références ? À quels lieux de prédilection vont-ils

³³ Cf. *Le Robert, Dictionnaire de la langue française*, 1993.

s'associer, comment vont-ils se focaliser ou se marquer ? Autrement dit, ne peut-on se demander si l'intervention et le jeu du temps sont des conditions fondamentales de l'alternance des appropriations et des usages de l'espace ? Pour trouver des éléments de réponse, nous nous attacherons aux diverses mises en scène et valorisations de la ville ancienne, à la pluralité des modes de célébration des valeurs idéelles des lieux ainsi qu'à leur temps d'apparences.

Comment s'effectue le partage réel et symbolique d'un espace qui suscite de multiples convoitises ? Comment les lieux de mémoire se distribuent-ils, comment sont-ils légitimés en tant que tels, comment les utilise-t-on et quel usage est fait de leur évocation ? Sont-ils les mêmes pour tous ?

Pourquoi croiser l'observation de pratiques culturelles et festives, l'étude des projets d'aménagement et l'analyse du discours autour de la notion de patrimoine ? Chacune de ces expressions s'énonce selon des modes différents, mais toutes ne concourent-elles pas à positionner la ville ancienne sur la scène urbaine ? Ces actes ou intentions contribuent-ils à l'investir d'un rôle, à lui attribuer une fonction ?

Au travers de signes, d'emblèmes et de symboles empruntés aux registres d'évocation de cet espace, n'est-ce-pas son caractère de cristallisateur d'identité, qui est sollicité, stimulé, ou exhibé ? Mais peut-il être pour autant un espace consensuel ?

L'ensemble de ces questionnements nous conduit à une interrogation à la fois transversale et englobante : comment s'opèrent et se repèrent, par des images et des actes, les réalités constitutives d'un espace dans l'ensemble-ville ? Appliquée ici au cas de la ville ancienne du Caire, cette question reste aussi posée de manière générale.

Nous organiserons notre recherche en deux tomes, composés successivement des « impressions » et des « expressions » de la ville. Précisons qu'il ne s'agit pas là d'une distinction entre représentations et pratiques, puisque celles-ci s'investissent et se réinvestissent de manière permanente. Cette partition ne se fonde pas sur une dichotomie, mais suggère simplement une dualité de la lecture de l'espace.

L'ensemble se décline en cinq parties. Nous confronterons tout d'abord les récits de la ville : panoramas, scènes et paysages, mais aussi analyses et spéculations, afin d'en évaluer les variations et spécificités. Nous aborderons ensuite d'autres formes de représentation de la cité, au travers de la littérature égyptienne contemporaine, déclinée en portraits de la ville ancienne. Nous chercherons, en les lisant, les significations et les évolutions des perceptions des quartiers anciens.

Nous aborderons ensuite d'autres réalités de la ville ancienne, celles qui constituent sa matérialité et son organisation ; en variant les angles d'observation et les critères d'analyse, nous nous interrogerons sur sa cohérence. En poursuivant cette démarche, il sera alors possible d'envisager les mécanismes et les correspondances des phénomènes propres à la centralité. De là, nous pourrons nous attacher à une interprétation des valeurs de l'espace — infléchies et réfléchies —, à l'aune de leurs expressions et appropriations.

Chacune des parties est conçue comme une strate d'appréhension de la ville, la mise en exergue d'une apparence de l'espace. L'ensemble veut être une combinaison, un système associant plusieurs dimensions de la complexité de la ville, une illustration de sa polysémie.

Première partie

Variations sur une même ville : panoramas, légendes et paysages

« J'ai vu tous les chevaux du sultan couverts de housses brodées d'or et de soie ; cela fait certes un beau spectacle, mais ils sont de petite taille. J'ai vu aussi dans cette même ville du Caire, près du château du sultan, cinq éléphants. Ce sont des animaux d'une taille étonnante, ayant deux longues défenses, de deux brasses environ, et de très longues oreilles. Leur énorme corps est haut de huit pieds, avec des jambes très grosses ; et ils ont au-dessus de la bouche une longue trompe, d'environ deux brasses, dont ils frappent avec une très grande force ; car ce sont de terribles animaux ».

Jacques DE VÉRONE, *Récit de pèlerinage*.

« En 1935, les Paulistes se vantaient qu'on construisit dans leur ville, en moyenne, une maison par heure. Il s'agissait alors de villas ; on m'assure que le rythme est resté le même, mais pour les immeubles. La ville se développe à une telle vitesse qu'il est impossible de s'en procurer le plan : chaque semaine demanderait une nouvelle édition. Il paraît même qu'en se rendant en taxi à un rendez-vous fixé quelques semaines auparavant, on risque d'être en avance d'un jour sur le quartier ».

Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*.

Introduction

L'image du Caire, telle qu'elle apparaît à la lecture de témoignages d'étrangers à la ville, du Moyen Âge à nos jours, constituera l'essentiel de cette première partie.

Nous nous posterons tout d'abord à la Citadelle, pour un survol de la ville. Quelques siècles sur le même site, en regardant dans la même direction, et l'on voit... à peu près le même panorama de la fin du XVI^e siècle à celle du XX^e. De 1581 à 1971, de Jean Palerne à Oleg Volkoff, le paysage urbain fait preuve d'une étrange et déconcertante stabilité. Nous traiterons ensuite des récits sur la ville et ses particularités, et nous verrons que les impressions suscitées font preuve également d'une relative constance. Enfin viendra une présentation synthétique du Caire contemporain, tel qu'il est analysé dans la littérature scientifique¹, et tel qu'on peut l'appréhender dans une perspective de recherche.

Les sources utilisées forment un large corpus regroupant récits et guides de voyages (anciens et contemporains), ouvrages de vulgarisation sur l'Égypte et articles de presse², ainsi que des extraits des sommes que sont les *Géographies universelles*.³ Nous aurons aussi parfois recours à d'autres références à caractère scientifique, essentiellement pour des définitions.

Comme le soulignait André Raymond⁴, en prenant pour exemple une tentative d'évaluation chiffrée de la population cairote, pour tabler sur une certaine

¹ La production scientifique occidentale, et tout particulièrement française.

² Des reportages de magazines, des articles de la presse quotidienne ou spécialisée ainsi que des suppléments thématiques.

³ Celle d'Elysée RECLUS, (Tome X, 1885), et celle dirigée par Roger BRUNET, dont le premier tome est paru en 1990.

⁴ Conférence au CEDEJ le 13 février 1996, « Une histoire quantitative des villes arabes avant le XIX^e siècle est-elle possible ? »

validité des récits de voyage, il faudrait constituer un corpus extrêmement vaste, croiser tous les éléments informatifs que l'on peut en extraire, mais aussi les mettre en parallèle avec d'autres sources historiques. Si l'on confère à ces témoignages le statut d'outils de l'historiographie, il faut alors « les considérer comme un corpus au lieu de les citer au hasard des découvertes et des convenances »⁵.

Par ailleurs, un travail affiné nous montre que du XVI^e au XX^e siècles, il existe deux traditions nettement différenciées de perception de l'espace du Levant, selon que l'on est français ou anglais⁶. On aurait tort, dans ces conditions, de considérer la production des Voyageurs comme une masse indifférenciée.

Cependant, il ne s'agit pas ici de prétendre effectuer un travail de reconstitution historique, ni de rechercher une quelconque véracité, ni même de relever des nuances dans les représentations du Caire. Au contraire, notre travail s'apparente plus à une schématisation, puisqu'il s'attache d'avantage à repérer des permanences dans les représentations. D'autre part, la longue durée — le premier témoignage cité, celui de Gérard de Burchard date de 1175, le dernier est un article paru dans *Géo-Magazine* en 1994 — rend impossible l'exhaustivité du corpus (plusieurs centaines d'ouvrages en ce qui concerne les relations de voyage), sauf à en faire l'unique objet de cette recherche. On pouvait envisager de réduire la période d'observation, mais cet essai perdait alors son sens premier. Aussi, nous avons travaillé de manière relativement empirique, mais en nous référant, dans la mesure du possible, aux recensions et analyses méthodiques élaborées, pour diverses périodes, par les historiens qui ont utilisé ces écrits comme sources et en ont établi des typologies⁷.

⁵ Stéphane YÉRASIMOS, 1991.

⁶ Cf. Jean-Charles DEPAULE, 1994. Il s'agit dans ce cas précis de l'espace domestique, mais on peut supposer que la perception générale de l'espace est sujette à des variations en fonction de l'origine des Voyageurs.

⁷ En particulier les travaux de Pierre-Herman DOPP (1950) et de Gaston WIET (1969) sur les voyageurs du moyen âge, de Stéphane YÉRASIMOS (1985 et 1991) pour ceux de la période ottomane, et de Maurice MARTIN (1992) pour le début de la description moderne de l'Égypte.

Chapitre 1

Quand on voit Le Caire d'en haut : points de vue panoramiques au fil du temps

Vouloir embrasser et balayer la ville d'un regard, la voir assemblée, en découvrir la forme et l'allure générales, relève d'un désir ancien, émanant essentiellement d'étrangers à la ville, voyageurs ou touristes, en quête d'impressions globales. Pendant longtemps, la perception du panorama dans sa réalité visuelle a été l'unique expérience possible d'un paysage total, puisque les premières représentations iconographiques montrant la ville du Caire sont des *vues à vol d'oiseau*, dont l'originale semble être celle de Matheo Pagano, datée du début du XVI^e siècle. Ce mode d'expression restera en vogue jusqu'à l'apparition du plan détaillé de la ville, dont le premier est réalisé par Carsten Niebuhr au milieu du XVIII^e siècle⁸.

L'altitude, qui permet un survol en perspective, n'est pas la seule condition pour que d'un lieu émane un panorama, source d'inspiration supplantant, dans cette fonction, d'autres éminences. « Comment écrire de si haut cette métropole en réduction : c'est de la topographie, de la triangulation, non de la littérature » s'exclame Paul Morand du haut du 56^e étage du *Woolworth Building* à New-York⁹. Une subtile combinaison des critères de mise en scène du paysage convoité est nécessaire à son observation : lumière, orientation, proximité des formes, ordonnance des champs visuels, etc. Au Caire, c'est la butte de la Citadelle¹⁰, au sud de la ville, qui est, et reste le belvédère favori des « voyeurs » de la ville, qu'ils

⁸ Réalisé en 1761, il sera publié en 1776 dans sa relation de voyage.

⁹ Paul MORAND, 1930, p. 53.

¹⁰ Sa construction date de la fin du XII^e siècle.

veillent la représenter ou juste la contempler. Plus rarement, leur choix se porte sur un minaret, le flanc du Muqattam¹¹, ou, plus récemment, sur le plateau des Pyramides. Par le cumul de ses représentations littéraires ou iconographiques¹², cette vue, depuis la terrasse jouxtant la mosquée de Muhammad 'Alî, s'est élevée au rang de paysage urbain de référence, de site. Point de passage obligé des touristes, consacré par la récurrence de son apparition sur les éventaires de cartes postales de la capitale, il a été estimé et classé dans un système de valeurs puisque le *Guide Bleu* gratifie ce panorama d'une étoile (laquelle correspond à l'appréciation « remarquable »)¹³.

'De nombreux écrivains-voyageurs sont allés y contempler la ville, sans pour autant transmettre de description, parfois comme Anthoine Morison à la fin du XVII^e siècle, juste pour s'assurer qu'elle n'était pas plus grosse que Paris. Les premiers témoignages sont en général extrêmement succincts — sans être synthétiques — et présentent un aperçu sommaire de la ville.

« De là on peut découvrir une bonne partie de la ville, & du pays : regardans sur la ville, nous voyons un tres-grand nombre de tournelles par eux appellées Minerests, qui sont à leur Mosquée au lieu de clochers. » (Jean PALERNE, 1581, p. 64).

Ces commentaires que l'on peut trouver banals ou simplistes apparaissent surtout comme spontanés lorsqu'on les met en perspective avec ceux qui leur succéderont, de plus en plus recherchés et érigés en exercices littéraires. Souvent élaborés selon le mode comparatif, en référence à un autre monde supposé meilleur, celui dont venaient les auteurs, ils sont, de ce fait, départis d'excès d'enthousiasme et entravés d'une réserve obligée : Le Caire doit être moins gros que Paris, les mosquées plus petites que les églises, etc.

¹¹ Nom du plateau situé à l'est du Caire.

¹² Voir l'article de Jean-Luc ARNAUD (1991), consacré à la variété du corpus iconographique représentant soit la vue depuis la Citadelle, soit la forteresse elle-même.

¹³ *Guide Bleu, Égypte*, 1956, p. 268

« (...) de ce Chasteau où est logé le Bacha & tous les Officiers, l'on voit une partie de la ville en bas, les sépultures qui semblent une ville, & le vieux Caire avec un grand aqueduc qui conduit l'eau du Nil dans la ville ; au bas du Chasteau sont deux grandes places, l'une destinée à la course des chevaux qui est la plus longue, & l'autre moindre où l'on tient un marché, & à laquelle est la plus belle Mosquée dont les murailles sont véritablement fort hautes, mais ce n'est rien en comparaison des Eglises de la Chrétienté. » (Balthasar DE MONCONYS, 1646, p. 169.)

Jean Coppin prétend que « pour estimer cette Ville, il ne la faudroit considerer que d'une hauteur voisine & n'y jamais entrer, car les ruës au dedans sont confuses, sans niveau & sans proportion ». Assorti des atermoiements de rigueur, dépouillé de détails, son témoignage est le premier qui, sur le mode impressionniste, suggère une harmonie esthétique d'ensemble, un équilibre des formes et des couleurs ; il séduit par sa révélation d'une réelle composition paysagère, alternance de tonalités majeures : celles des minarets, celles des palmiers. On trouve, dans ce texte original, la source d'inspiration de nombre de descriptions ultérieures, et l'essence de la représentation du paysage cairote.

« Toutefois avec ce grand desavantage¹⁴ c'est néanmoins une des plus agréables choses que l'on puisse regarder lorsqu'on le découvre d'un lieu éminent ; l'aspect n'en est peut-estre pas tout-à-fait si magnifique que seroit celui de la Capitale de nôtre France, mais l'on diroit qu'il y a quelque chose de plus riant & qui plaît davantage, ou du moins est-il plus singulier & plus nouveau pour les Européens. Ce grand agrément provient de la multitude des tours des Mosquées blanchies, qui ont chacune trois ou quatre rangs de balustres ; elles paroissent comme entrelassées avec le beau vert de quantité de palmiers fort hauts qui sont dans les différents jardins de la Ville, & sur le faiste d'une partie des maisons y ayant un endroit balustré, dont le couvert est soutenu de piliers, tout cela joint ensemble fait un certain rapport d'objets, & une charmante diversité qui satisfait infiniment la veüe. »

(Jean COPPIN, 1638, p.184.)

¹⁴ Coppin fait ici allusion à la situation du Caire par rapport au Nil et aux reliefs qui, selon lui, empêchent le vent de purifier l'air, « ce qui produit souvent la peste », (p. 183).

1 - Structure du panorama, élaboration de la description, formulation du commentaire

Le panorama, dont l'étymologie grecque signifie « qui montre tout », prend ici valeur de paysage « synthétique », selon la formule de Pierre George¹⁵, puisque ses commentaires croisent la description d'une apparence et l'expression d'une perception. La vision distanciée, qui fait la ville étalée, déroulée, aplanie, et surtout ordonnée, est d'autant plus intéressante qu'une des critiques principales faites au Caire est le manque d'ordre. Là, lorsque l'on embrasse le vaste espace, lorsque l'on voit nettement une composition en une succession de plans depuis la ville jusque ses alentours, la ville devient un paysage signifiant. Ainsi, cette vue, tant de fois exprimée, a désormais valeur de représentation, et, comme nous le verrons, est devenue conservatrice de la symbolique du Caire.

Voir la ville d'en haut, l'englober, n'est pas un acte banal comme y être ou s'y promener, on en éprouve une sensation forte. Elle s'appréhende alors comme une composition, un spectacle ; mais il faut pour cela des conditions précises. Aussi, chacun recommande une heure, une saison, ou encore, comme Nerval, l'instant particulier d'un soir de fête ; autant de moments propices à l'élaboration d'une mise en scène et d'une théâtralisation.

« C'est au pied de la mosquée de Méhémet-Ali et de la terrasse de la Citadelle qu'il est beau de voir se lever le jour sur Le Caire à moitié endormi » assure Gobineau¹⁶ ; mais selon Gabriel Charmes : « c'est au clair de lune qu'il faut admirer, du haut de la citadelle, le Caire endormi au bord du Nil dont le cours se déroule le long de ses murs comme une immense nappe d'argent »¹⁷. Alors que Oleg Volkof préconise d'autres lieux et temps : « c'est du haut du Moqattam, (...) »

¹⁵ Pierre GEORGE, *Dictionnaire de la géographie*, 1970, p. 336.

¹⁶ Arthur DE GOBINEAU, 1855, p. 41.

¹⁷ Gabriel CHARMES, 1889, p. 72.

qu'il faut contempler, par une journée d'été, cette ville, pour en saisir toute la magnifique complexité »¹⁸, Stanley Lane-Poole opte pour le classicisme de la Citadelle et le romantisme d'un coucher de soleil. Enfin, de manière plus prosaïque, le *Guide Joanne* recommande à ses lecteurs de profiter du panorama plutôt en matinée, car le soir, « les brumes couvrent la plaine des Pyramides »¹⁹.

« Être élevé au sommet », écrit Michel de Certeau, « c'est être enlevé à l'emprise de la ville »²⁰. Même si le belvédère de la Citadelle fait figure de modeste sommet, (son altitude est inférieure à cent mètres), il domine toutefois la cité et permet le surplomb et la distanciation, combinaison nécessaire à la recherche harmonique : « La vieille ville, si harmonieuse lorsqu'on la voit à distance » assure André Raymond²¹. Le panorama s'avère parfois une double revanche, celle de l'observateur, qui enfin peut maîtriser et dominer la ville, et celle de cette même ville qui peut se révéler telle que désirée. Enfin la cité n'est plus éparse, mais rassemblée, elle peut répondre à l'attente imaginaire de ceux, tel Nerval, dont la première rencontre avec Le Caire s'est avérée une déception.

Le Caire se déploie dans un cadre structuré par des éléments fortement contrastés : le Nil, au centre de la composition, fait figure d'identifiant majeur à partir duquel se dispersent la ville, la campagne, le désert, et, parallèles au fleuve, deux horizons symétriques : au levant, les falaises du Muqattam ; au couchant, le plateau des Pyramides. La même vue, au cours des siècles, va à la fois se préciser et s'élargir, la description s'étoffer ; les premiers « découvreurs » focalisaient leur regard sur la ville même, sans se soucier de son cadre ou de ses horizons. Ensuite, et la raison n'en est peut-être pas seulement la croissance de la ville, Le Caire

¹⁸ Oleg VOLKOFF, 1971, p. 12.

¹⁹ *Guide Joanne, Itinéraire de l'Orient*, 1888, p. 311.

²⁰ Michel DE CERTEAU, 1980, p. 140.

²¹ André RAYMOND, 1993, p. 370.

s'étend, se déconcentre, se présente dans un site plus vaste, celui de son cadre historique. Parfois, la ville est un prétexte rapidement traité, la description se fixe ou s'attarde alors sur ce que l'on voit peu, ou pas du tout : les pyramides de Guiza, celles de Saqqara, la ville de Memphis. En général, l'évocation des pyramides est sujette au lyrisme teinté de mélancolie. Le panorama est un espace de lecture de l'histoire de la ville, il permet « d'évoquer les échelles du passé en oubliant les jours et les hommes présents, rendus silencieux et imperceptibles par la distanciation, bus par le paysage comme par un sable altéré »²². Plus les descriptions se situent dans un passé proche et plus elles intègrent un passé lointain en le présentant selon les découpages de la chronologie historique classique (périodes antique, chrétienne, islamique, moderne et contemporaine) ; cependant elles accentuent les vestiges ou les sites du temps le plus idéalisé au moment de la rédaction. La plupart des témoignages sont élaborés selon un schéma qui va du présent vers le passé, du proche sur lequel on baisse les yeux — la ville contemporaine — au plus lointain vers lequel on lève le regard — les sites antiques. Les pyramides ne sont « découvertes » que tardivement, les premiers voyageurs s'abstenaient d'en faire mention, à l'époque, leur présence n'authentifiait pas la ville, elles n'étaient pas associées à la cité ; avant l'avènement de l'Égyptologie leur visibilité était moindre.

Après l'expédition d'Égypte, et surtout à partir de la parution de la *Description*, (le premier tome est publié en 1809), l'Europe est saisie d'engouement pour les antiquités égyptiennes. Les Pyramides deviennent des « thèmes », le sphinx — absolument invisible depuis la Citadelle —, est ainsi décrit par Chateaubriand²³, qui assure distinguer parfaitement sa tête.

²² Julien GRACQ, cité par Roger BRUNET in *Géographie universelle*, 1990, p. 240.

²³ François-René DE CHATEAUBRIAND, 1806.

C'est à l'occasion de la fête du retour des pèlerins de La Mecque que Nerval rend compte du paysage vu depuis la Citadelle, ce choix ne semble pas lié au hasard, à son arrivée comme à son départ du Caire il assiste à des célébrations et ce thème est récurrent dans son *Voyage en Orient*²⁴. Cette occasion lui permet de formuler une relation entre le spectacle en cours et l'imaginaire lié à l'Antiquité, le sphinx est d'ailleurs évoqué.

« On ne peut rendre que faiblement l'effet de cette perspective, l'une des plus belles du monde ; ce qui surtout saisit l'œil sur le premier plan, c'est l'immense développement de la mosquée du sultan Hassan, rayée et bariolée de rouge, et qui conserve encore les traces de la mitraille française depuis la fameuse révolte du Caire. La ville occupe devant vous tout l'horizon qui se termine aux verts ombrages de Choubrah ; à droite, c'est toujours la longue cité des tombeaux musulmans, la campagne d'Héliopolis et la vaste plaine du désert arabe interrompue par la chaîne du Mokatam ; à gauche, le cours du Nil aux eaux rougeâtres, avec sa maigre bordure de dattiers et de sycomores. Boulac au bord du fleuve, servant de port au Caire qui en est éloigné d'une demi-lieue ; l'île de Roddah, verte et fleurie, cultivée en jardin anglais et terminée par le bâtiment du Nilomètre, en face des riannes maisons de campagne de Gizeh ; au delà, enfin, les pyramides, posées sur les derniers versants de la chaîne lybique, et vers le sud encore, à Saccarah, d'autres pyramides entremêlées d'hypogées ; plus loin, la forêt de palmiers qui couvre les ruines de Memphis, et sur la rive opposée du fleuve, en revenant vers la ville, le vieux Caire, bâti par Amrou à la place de l'ancienne Babylone d'Egypte, à moitié caché par les arches d'un immense aqueduc, au pied duquel s'ouvre le Calish²⁵, qui côtoie la plaine des tombeaux de Karafeh. Voilà l'immense panorama qu'animait l'aspect d'un peuple en fête fourmillant sur les places et parmi les campagnes voisines. Mais déjà la nuit était proche, (...) des milliers de canges traçaient des réseaux argentés comme aux fêtes des Ptolémées. Il faut redescendre, il faut détourner ses regards de cette antiquité muette, dont un sphinx, à demi disparu dans les sables, garde les secrets éternels ; voyons si les splendeurs et les croyances de l'islam repeupleront suffisamment la double solitude du désert et des tombes, ou s'il faut pleurer encore sur un poétique passé qui s'en va. » (Gérard DE NERVAL, 1843, pp. 229-230).

²⁴ Cf. Michel Jeanneret, « Introduction » au *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval.

²⁵ Il s'agit du canal du Khalig.

À la même époque, dans un texte poétique souvent cité depuis, Gobineau évoque, à son tour, le charme d'un paysage idéal qui n'est pas sans rappeler celui dépeint par Coppin. Il exprime toutefois une réserve, ou un regret ; il ne s'agit plus de déprécier Le Caire par rapport à Paris, mais de préciser que « l'Antiquité n'a pas créé cela » :

« On aperçoit, d'abord, à ses pieds, une vaste place et de l'autre côté, en face, la mosquée de Hassan, puis à droite et à gauche, l'étendue de la ville, baignée de milliers de rues, semée de mosquées et de grands bâtiments, et en cent endroits fleurie par des bouquets d'arbres et de jardins. Ce n'est pas gai, ce n'est pas bizarre, ce n'est pas majestueux comme on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire que toute symétrie est absente ; mais c'est grand, c'est vaste, plein d'air, de vie, de chaleur, de liberté, et partant, de beauté. Rien n'est tiré au cordeau ; mais à défaut de régularité, l'aspect général est sérieux et noble, quoique varié, et la puissance y respire. L'antiquité n'a pas créé cela, mais des époques déjà vieilles, et où croyance et pensée, courage, tristesse, énergie non plus, ne manquaient pas. » (Arthur DE GOBINEAU, 1855, pp. 41-42.)

Intégré au récit de voyage, dont le genre s'est formalisé, la description du paysage urbain devient un des éléments de cet exercice littéraire et stylistique. En haut du minaret d'une mosquée dont il ne connaît pas le nom (peut-être dans le cimetière des Califes ?), Flaubert regarde d'abord à droite : le désert ; en face : les pyramides ; un coup d'œil en bas : les hommes sont petits ; en l'air : le ciel est bleu... Et il redescend, sa tâche accomplie, oublieux du Caire.

« De là, j'ai le Caire sous moi ; à droite le désert, avec les chameaux glissant dessus et leur ombre à côté qui les escorte ; en face, au delà des prairies et du Nil, les Pyramides : le Nil est tacheté de voiles blanches, les deux grandes voiles entrecroisées en fichu font ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel est tout bleu, les éperviers tournoient autour de nous ; en bas, bien loin, les hommes tout petits, ils rampent sans bruit. La lumière liquide paraît pénétrer la surface des choses et entrer dedans. » (Gustave FLAUBERT, 1849, p. 57).

C'est sur le mode de la composition artistique que Carles des Perrières brosse un commentaire pictural du « coup d'œil » qu'il a devant lui, une trame à grands traits, déclinée en touches de couleurs franches :

« Devant le palais, un coup-d'œil superbe s'offre à nos yeux ; Le Caire est là, à nos pieds ; la ville immense se présente comme une forêt de coupoles, de flèches, de monuments arabes, de vastes constructions dont il ne reste que des colonnes à moitié brisées ; ça et là, des murs bariolés transversalement de blanc et de rouge nous sautent aux yeux ; puis, le Nil avec ses eaux jaunâtres (...) » (Carles DES PERRIERES, 1873, p. 49).

2 - Un paysage idéal

« L'immense texturologie qu'on a sous les yeux est-elle autre chose qu'une représentation, un artefact optique ? C'est l'analogue du fac-similé que produisent, par une projection qui est une sorte de mise à distance, l'aménageur de l'espace, l'urbaniste ou le cartographe. La ville-panorama est un simulacre « théorique » (c'est-à-dire visuel), en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques. » (Michel DE CERTEAU, 1980, p. 141).

À la synthèse des témoignages, Le Caire s'avère, vu d'en haut, une ville dense, compacte, étonnamment peu différenciée, nimbée d'une uniformité factice. La ville est « hérissée » (le terme est récurrent) d'innombrables minarets, qui donnent la tonalité principale d'une silhouette rythmée par l'association de ces contrastes morphologiques. Dans ces portraits, lieux et monuments ne sont presque jamais détaillés ni même identifiés, sauf ceux du premier plan, très proche, où la mosquée du Sultan Hasan est invariablement présentée, tantôt vivement colorée²⁶, tantôt sombre²⁷. Au delà de ce plan très net, le paysage devient aussitôt flou et homogène. Le cadre du paysage urbain est précis, sa structure déterminée par le Muqattam, les Pyramides, le Nil, le désert, les champs. Au sein de la ville,

²⁶ Selon Gérard DE NERVAL, 1843.

²⁷ Selon Gabriel CHARMES, 1889.

présentée comme monolithique — peut-être faute de reliefs —, n'émerge ou se distingue aucun monument, aucun lieu ni quartier, hormis la distinction entre les deux rives du Nil et les îles (dont celle de Roda, invariablement « riante »). Pourtant, depuis la Citadelle, il est possible d'en identifier un grand nombre, de suivre des tracés, de repérer des mosquées, etc.

C'est une autre ville, celle que l'on voit d'en haut, à un autre niveau. Si depuis la rue les mosquées sont massives, imposantes d'aspect, seuls leurs minarets fins, élancés et ouvragés se découpent dans le ciel, comme détachés de leurs assises. Cette impression générale suggère une ville sujette à une harmonie d'ensemble, qui, selon les mêmes auteurs, lui fait défaut dans le détail. Ainsi sont mis à jour un style, une forme, une coloration, des caractères de la ville. Au travers de l'écran produit par la distance, les hommes et leurs tourments disparaissent ; la ville devient un paysage artificiel mais presque « naturel », les métaphores et images utilisées sont empruntées à ce registre (forêt, océan, glaise, torrent, etc.).

3 - Le point de fuite du présent et du réel

« Je voudrais avoir vécu au temps des *vrais* voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit ; n'avoir pas franchi cette enceinte moi-même, mais comme Bernier, Tavernier, Manucci... Une fois entamé, le jeu de conjectures n'a plus de fin. Quand fallait-il voir l'Inde, à quelle époque l'étude des sauvages brésiliens pouvait-elle apporter la satisfaction la plus pure, les faire connaître sous la forme la moins altérée ? Eût-il mieux valu arriver à Rio au XVIII^e siècle avec Bougainville, ou au XVI^e avec Léry et Thévet ? » (Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 43).

Au fil du temps, la terrasse de la Citadelle devient le lieu d'où l'on échappe à la réalité concrète de la ville, où l'on recherche l'image, de plus en plus atténuée, d'un Caire idéalisé. On ne peut savoir quand ce paysage a été réel, ni même s'il l'a été un jour, et, dans cette hypothèse, comment s'est élaborée son invention. Le

Caire est peut-être la ville des *Mille et une nuits*, dont la traduction par Galland, à partir de 1703, eut un immense succès. Pour se conformer à une représentation orientale et séduisante, les descriptions résultent d'un subtil équilibre entre projection et réalité. Du XIX^e siècle à nos jours, les descriptions se contredisent, ignorent certains aspects du panorama, mêlent ce que l'on voit à ce que l'on voyait auparavant ; la relation se trouble du fait de l'accentuation inexorable et constante du décalage entre Le Caire et sa représentation stéréotypée. Le paysage, une fois structuré, se fige dans l'illusion.

« Par définition, l'esthétique du paysage est conservatrice ; magnifiant ce que l'on voit dans l'état où on le voit, elle ne supporte pas que change cet état et que se transforment les paysages. Il est des paysages qui dépayseraient, et d'autres qui rassurent, parce qu'ils sont conventionnels, classés, chargés d'un habitus et d'un sens symbolique. » (Roger BRUNET et al., *Les mots de la géographie*, 1992, p. 338).

Ainsi, Charles Didier, comme hypnotisé, décrit une ville mélancolique, aussi vaste que muette, pas un bruit ne s'en échappe, comme si les cimetières, les tombes et le désert qui l'entourent l'avaient étouffée :

« On a sous ses pieds l'immense ville du Caire, hérissée de ses coupoles, de ses minarets, et enveloppée de ses mornes cimetières comme d'une ceinture mortuaire. Bien différentes des villes d'Europe toujours si bruyantes même à distance, les villes d'Orient, même de près sont silencieuses : pas un bruit, pas un bruissement humain ne montait à moi du sein des innombrables rues pourtant si populeuses, et cette cité de trois cent mille âmes était aussi muette que les tombes qui l'entourent. Plus loin coule le Nil, le vaste Nil coupé en deux par la riante île de Roudah. Le long du fleuve, des bouquets, des bois de palmiers, épanouissent dans l'air bleu leur gracieux éventails. Des jardins d'un vert sombre fleurissent ça et là comme autant d'oasis au milieu des habitations et sur la lisière des tombeaux, car la nature épanche indifféremment ses luxuriants trésors sur la terre des vivants et sur la terre des morts. Au delà se déploie le désert dans sa sereine immensité. Les hauteurs décharnées du Mokkatam ferment l'horizon d'un côté ; de l'autre, l'œil est arrêté par les Pyramides. » (Charles DIDIER, 1853, p. 23).

Quelques années après, Gabriel Charmes révèle par contre une cité vivante, désordonnée, bruisante de couleurs vives, et de laquelle émanent une luminosité et un brouhaha intenses.

« Mais ce qui saisit l'œil par dessus tout c'est la ville même du Caire étalée avec grâce sur le premier plan : la sombre et colossale mosquée du Sultan Hassan se détache d'abord sur le fond multicolore des maisons, des palais et des mosquées ; au delà, c'est une forêt, un fouillis indescriptible de constructions dont les colorations ardentes éblouissent le regard. Un murmure incessant s'élève des rues et des places du Caire. » (Gabriel CHARMES, 1889, p. 76).

, Dans la *Nouvelle géographie universelle*, le commentaire dont la capitale est assortie reprend, en une courte synthèse, les thèmes classiques et conventionnels des minarets, de la gaieté et des couleurs cairotes. Le panorama est exposé en quelques lignes didactiques, que l'on peut rédiger les « yeux fermés », sans même le connaître.

« Du haut de cette butte, flanquée de murs de soutènement, on a toute la ville à ses pieds, avec ses minarets et ses coupoles, ses édifices bariolés, ses jardins et ses arbres. Autour de cette ville aux couleurs joyeuses, d'où montent d'incessantes clameurs, s'étend la plaine grise et silencieuse que surveillent au loin les pyramides. » (Élysée RECLUS, 1885, p. 574).

Les panoramas proposés par les guides de voyage fournissent nettement plus d'indications et de repères que ceux des écrivains-voyageurs ; même s'ils n'insistent que sur les lieux ou monuments susceptibles d'éveiller un intérêt touristique, ils donnent cependant un aperçu plus réaliste de l'étendue de la ville et de ses transformations au cours du XIX^e siècle. Des extraits sélectionnés dans deux éditions du même guide nous montrent ainsi l'évolution du paysage urbain lorsque la ville nouvelle d'Ismail prend forme :

« Devant soi, immédiatement à ses pieds, est la place Roumaïlah, avec la mosquée du Sultan Hassan ; derrière celle-ci l'ancien harem d'Abbas-Pacha, un peu plus loin à gauche est la mosquée de Touloun, reconnaissable à son gros minaret ; plus au S., la grande place Karameïdan, bordée de casernes ; au delà de ce premier plan, l'immense ville se déploie toute hérissée de minarets. Au milieu de la masse confuse de ses terrasses, les rues n'apparaissent que comme de sombres fissures. (De grands palais blancs se montrent à côté des arbres touffus de l'Ezbekieh, qui semble toucher à Boulak. Entre les palmiers des plantations d'Ibrahim Pacha, on aperçoit le palais de ce prince et Kasr-el-Aïny.)

Le grand boulevard Mohammed-Ali fait exception, et guide le regard du côté des grands édifices blancs qui entourent le massif des arbres de l'Ezbékièh, au dessus desquels le fronton massif du New-Hôtel fait une saillie désagréable. Les édifices à l'européenne du quartier Ismailyèh, qui ont remplacé les dômes touffus des palmiers qui couvraient autrefois les plantations d'Ibrahim-Pacha, s'étendent vers Boulaq et vers le Nil ; à gauche, du côté du fleuve que l'on ne peut voir, on aperçoit le palais de Kasr-el-Nil, le palais de Kasr-el-Doubarah, le palais d'Ibrahim-Pacha, le Kasr-el-Aïn. » (Itinéraire de l'Orient, Guide Joanne, 1861, pp. 980, et 1888, p. 311)²⁸.

Pourtant, au fil du temps, dans ces mêmes guides, le texte, d'où tout lyrisme disparaît, va s'amenuiser, les précisions descriptives se font austères, schématiques. Dans le *Guide bleu* de 1956, le panorama est résumé en quelques phrases indicatives où le choix des mots (« derrière », « au-delà », « plus loin ») donne l'impression d'un paysage « fuyant » :

« L'attrait principal de la citadelle est l'immense panorama que l'on y découvre de l'esplanade supérieure ou des terrasses du palais. Derrière le premier plan, formé par la place Salah el-Dîn et les mosquées dont celle du Sultan Hasan est la plus en vue, l'immense ville se déploie, toute hérissée de minarets. Au-delà des édifices à l'européenne et la verdure des jardins du quartier Ismailièh qui masquent le cours du Nil, on aperçoit Guizèh ; plus loin, les pyramides de Guizèh, d'Aousir et de Sakkarah. » (*Égypte, Guide Bleu*, 1956, p. 124).

²⁸ Le début du texte est commun aux deux éditions, les phrases entre parenthèses sont celles qui ont disparu de celle de 1888, le paragraphe en italiques est celui qui y a été rajouté. La promenade visuelle commune aux deux ouvrages continue ensuite vers les rives du Nil, le Delta puis les Pyramides.

Dans son *Histoire du Caire*, Stanley Lane-Poole déplore les récentes transformations de la ville, en particulier « l'innommable atrocité » qu'est la percée du boulevard Muhammad 'Ali. En préface à son ouvrage, il postule que Le Caire est une ville dont les caractéristiques sont médiévales, et, lorsqu'il observe le panorama, vingt ans après la description du *Guide Joanne*, la nouvelle ville semble n'avoir jamais existé ; Le Caire, vu de loin, redevient orientalo-médiéval.

« Lorsque l'on se tient sur les remparts (de la Citadelle), les éclatants contrastes s'évanouissent et la note discordante disparaît. Toute l'étendue que l'on a sous les yeux est orientale. Les touches européennes sont, à cette distance, trop faibles pour gâter le ton purement oriental. (...) Là on perçoit pour la première fois Le Caire comme une ville du Moyen-Age, et plus encore, comme une cité dont l'héritage vient de l'aube de l'histoire. C'est vrai qu'elle n'a pas le site exquis des sept collines de la reine du Bosphore ; elle n'est pas même construite au bord du Nil (...), mais depuis la Citadelle on se rend compte qu'il y a d'autres océans que ceux faits d'eau. » (Stanley LANE-POOLE, 1902, p. 31).

À la fin des années 30, même si Le Caire est en mutation, même si la ville neuve est définitivement implantée, on ne peut encore accepter que ses nouvelles formes fassent partie de la cité ; là n'est pas la « vraie ville ». Tout ce qui témoigne de la modernité est évoqué brièvement, avec condescendance. Le véritable Caire est tout entier contenu dans son centre ancien, à l'exclusion des autres quartiers, qui ne représentent rien, qui n'ont toujours aucun sens dans la cité.

« La vraie ville que le regard aborde enfin, il ne faut pas l'observer longtemps pour voir où bat son cœur. Ce n'est pas aux rives du Nil, que l'on repère à des traînées miroitantes sur l'horizon : les grandes bâtisses modernes y sont encore trop clairsemées. (...) Mais d'où nous sommes, on devine tout de suite, en avant et à droite de la forteresse de Saladin, un point autour duquel, limaille attirée par un aimant, les terrasses se rapprochent plus étroitement qu'ailleurs et se soudent jusqu'à former une véritable armure d'où s'élancent avec frénésie les minarets. Sont-ce les piques des cavaliers invisibles du Prophète ? Sont-ce des bras tendus vers le ciel pour témoigner de la foi musulmane ? C'est là, dans la vieille enceinte fatimide qu'il faut chercher les secrets d'une vitalité toujours prodigieuse. » (Fernand LEPRETTE, 1939, p. 149).



Pl. 1. Vues panoramiques du Caire depuis la Citadelle en 1856 et 1986

Source : Barry IVERSON, *Cairo : One Hundred Years Later*, 1994

Au premier plan d'un paysage qui relève plus de la connaissance et du savoir que de la réalité visuelle, Gaston Wiet, au milieu des années 60, présente longuement la mosquée du sultan Hasan, alors que celle d'al-Rifa'i, qui la jouxte et dont les proportions sont tout aussi importantes, (cf. pl. 1), n'est pas mentionnée. C'est certainement à sa moindre qualité architecturale que cette mosquée doit son invisibilité. À la fin de ce texte enthousiaste, dans un curieux mélange de temps qui laisse place à l'imagination (les minarets déclinés au présent et les palmiers à l'imparfait), sont insérés des éléments de la description de Coppin, vieille déjà de trois siècles. On peut difficilement isoler ce qui est vu de ce qui était vu auparavant. En retranchant les éléments nouveaux et en ajoutant ceux disparus, le panorama est recomposé par une opération combinant additions et soustractions.

Wiet cite différents voyageurs, recommande la lecture de Gobineau, et son propre texte s'apparente plus à une recension de ce que ses prédécesseurs ont vu qu'à une présentation du Caire tel qu'il apparaît à ses yeux. Les siècles ont glissé sur la ville sans en affecter la silhouette et le caractère.

« On se trouve au centre d'un amphithéâtre d'une clarté éblouissante, limité au nord et au sud par les minarets des tombes royales des Sultans Mamlouks. Au premier plan, le collège du sultan Hassan tranche hardiment, colosse de pierre dont l'envergure est mise en valeur par l'amas des maisons qui s'étalent à l'infini. On se prend à laisser ses regards sur la campagne plate qui s'étend au-delà de la cité, loin du fleuve, derrière lequel la série des Pyramides ressemble à un jalonnement de points minuscules en avant de la ligne d'horizon. (...) La splendeur du panorama est augmentée par le nombre incalculable des coupoles et des minarets, qui rompent agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits étaient naguère en terrasses. Les anciens voyageurs ont vanté l'agrément causé par la multitude des tours des mosquées blanchies qui ont chacune trois ou quatre rangs de balustres, qui sont comme entrelacées avec le beau vert des palmiers fort haut qui se trouvaient dans les différents jardins de la ville. » (Gaston WIET, 1966, pp. 25-26. — Nous soulignons).

À l'instar de Wiet, qui utilise le terme ancien de tours pour minarets, Volkoff préfère les appellations de maison et de mesure à celle d'immeuble, infiniment

moins poétique mais certainement plus « conforme » à l'aspect du Caire des années 70, dont l'auteur ne nous dit rien. L'utilisation d'un vocabulaire suranné, accentuée de quelques omissions, suggère au lecteur l'impression d'une cité vague et suspendue entre des âges indéterminés ; à force d'irréalité, elle s'efface du présent et finit par ne plus être une ville.

Pourtant, comme l'écrit Claude Lévi-Strauss, confronté, en d'autres lieux, à une situation similaire : « dans quelques centaines d'années, en ce même lieu, un autre voyageur, aussi désespéré que moi, pleurera la disparition de ce que j'aurais pu voir et qui m'a échappé. Victime d'une double infirmité, tout ce que j'aperçois me blesse et je me reproche sans relâche de ne pas regarder assez »²⁹.

« C'est du haut du Moqattam, (...) qu'il faut contempler, par une journée d'été, cette ville, pour en saisir toute la magnifique complexité. (...) Vu d'en haut, le dédale des rues qui s'insinuent entre les maisons, donne à toute la ville l'aspect d'une plaque de glaise toute craquelée par l'ardent soleil de l'Égypte. Ces milliers de rues et de venelles qui se croisent, se fuient, se rapprochent et s'enchevêtrent apparaissent les unes vides et silencieuses comme les sentiers d'un cimetière, les autres bruyantes et animées par une foule impétueuse et rétive comme un torrent de montagne. (...) Tout ici miroite et chatoie, et la mesure la plus insignifiante prend un air de fête. (...) » (Oleg V. VOLKOFF, 1971, p. 12).

L'on peut également, comme Simone Lacouture, depuis le Moqattam, voir « Le Caire, Masr, l'Égypte tout entière, microcosme de ce pays fait d'eau, de désert, de verdure, de pyramides et de mosquées... » On retrouvera, dans sa présentation, tous les éléments constitutifs du pays ; ce qui justifie son choix de ne voir de la ville que ses mosquées.

« À toute heure, un poudrolement d'or et de sable, de soleil et de vent noie l'immense paysage. Au loin un filet brillant : le Nil, et la ligne des pyramides qui se profilent à l'horizon. Ville immense hérissée de ses cinq cents mosquées. Tours massives, minarets à bulbes, elles ponctuent de leur splendeur les quartiers les plus misérables. Face à la

²⁹ Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 43.

Citadelle, l'une des plus belles, celle du sultan Hassan, date du XIV^e siècle. Ses hauts murs nus ont gardé la simplicité médiévale. » (Simone LACOUTURE, 1962, p. 74).

Pourtant, lorsque l'on regarde aujourd'hui la ville en face, à l'instar d'André Raymond à la fin de son ouvrage consacré à la capitale, force est de constater que :

« De la Citadelle, Gobineau verrait aujourd'hui plus d'immeubles modernes que de minarets, et, dans l'arrière-plan du panorama qu'il décrivait, les tours du Caire contemporain haussent leurs fronts orgueilleux le long du Nil. » (André RAYMOND, 1993, p. 370).

Même constat que celui de Galila El Kadi, qui suggère l'ascension d'un des minarets de Qalaoun, Bab Zweila ou Ibn Touloun, afin de se persuader que les bâtiments environnants sont pour la plupart plus récents que ceux de la ville née au XIX^e siècle³⁰.

La nostalgie sert de filtre à l'impression générale et de tamis aux éléments nouveaux, perçus comme anachroniques ; elle est aussi la médiation entre un Caire disparu, ou seulement imaginé et la réalité contemporaine. Le paysage doit être déconstruit et réinventé. Les constructions nouvelles, en rangs serrés, affleurent jusqu'à la Citadelle ; la ville s'est agrandie, transformée, de là est-on encore assuré de lui échapper ?

* *
*

Aujourd'hui, on ne voit plus de jardins ni de groupes de palmiers. La couleur générale de la ville n'est pas chatoyante ; plutôt terne sans les effets de la lumière, elle s'apparente à un jaune pâle et ocré, uniforme et poussiéreux, piqueté par le vert olive matifié des innombrables volets. Il y a toujours autant de minarets, mais ils ne règnent plus en maîtres du ciel ; rattrapées par d'autres constructions, leurs formes élancées alternent avec celles, cubiques, des immeubles. Au sud, on identifie

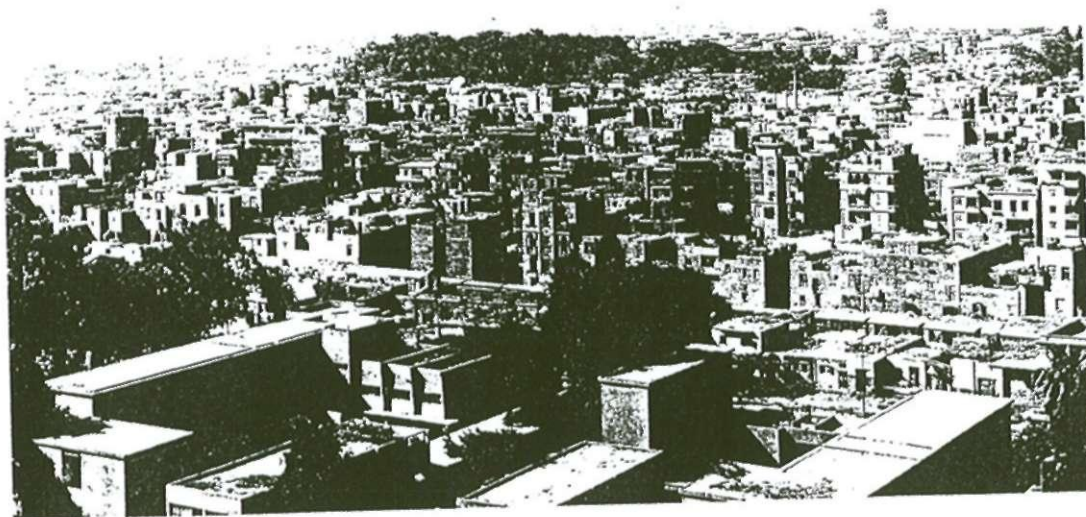
³⁰ Galila EL KADI, 1985, p. 35.

Helwan sous le nuage gris de ses cimenteries ; les pyramides, même celles de Guiza ne sont pas tous les jours visibles dans un ciel pur, mais l'on peut toujours suivre avec précision le cours du Nil, le long duquel se pressent les tours les plus hautes.

Peut-être est-ce pour toutes ces raisons que ce panorama revêt une connotation surannée, prête moins à la rêverie. Désormais trop décalé de la structure et de l'image d'un idéal de ville, absent des dernières éditions des guides de voyage, inusité des reportages de magazines, disparu des *Géographies universelles* du XX^e siècle, le commentaire du paysage depuis la Citadelle est apparemment révolu et le genre désuet. Pourtant, le panorama urbain séduit toujours, et les Cairotes se pressent au dernier étage de la Tour du Caire, sur l'île de Zamalek. Du belvédère de cette construction cylindrique, un des premiers symboles du Caire moderne, érigée en 1961, les expressions de la ville contemporaine sont au premier plan de la vue qui s'offre à soi.

La description du panorama de ville est un exercice littéraire qui sublime l'objet même de l'inspiration et relève d'un genre codifié. Elle permet d'évoquer la ville dont on a rêvé, que l'on a imaginée ou apprise. Celle que l'on voit enfin n'est souvent qu'un prétexte ou qu'un aboutissement. Cette synthèse de quatre siècles de panoramas cairotes nous montre un paysage comme frappé d'invariabilité, plus rédigé que vu. Les panoramas se sont avérés certes subjectifs et peu évolutifs, mais néanmoins nécessaires comme première approche pour tenter d'englober la cité.

Nous allons désormais quitter le point de vue unificateur de la Citadelle pour découvrir Le Caire autrement ; en explorant d'autres genres de descriptions, nous abordons la ville dans une dimension qui inclut scènes, faits et détails. Dès lors, à l'aune de ce premier développement, une question se fait jour : ces approches et perceptions seront-elles construites différemment ?



Pl. 2. Vues panoramiques du Caire depuis la Citadelle en 1870 et 1986

Source : Barry IVERSON, *Cairo : One Hundred Years Later*, 1994

Chapitre 2

L'éternel urbain Histoires d'une grosse ville merveilleuse

Après le « survol panoramique » de la ville, un autre angle d'approche s'impose ; en restant dans une perspective globale, nous nous proposons désormais d'identifier les composantes de la description de l'image « convenue » du Caire, en tant que paysage habité. Plus de distanciation ni d'éloignement, nous sommes désormais « dans » la ville. Ce sujet sera traité par une approche thématique, à partir de constantes — identifiées au préalable —, de la structure des différentes formes d'une description générale de la ville. Après avoir étudié une sélection de la littérature produite sur Le Caire (récits et guides de voyage, ouvrages généraux et articles de presse), nous avons sélectionné plusieurs entrées. Ce corpus, très varié, emprunte à des époques et des registres différents, mais sa somme apparaît cohérente puisqu'elle renvoie à une catégorie, celle de la présentation ou description de ville, destinée essentiellement à des étrangers à celle-ci. Ainsi, il sera ici souvent question de voyage, mais ce n'est pas tant l'acte qui nous intéresse que ce qu'il suppose de contact avec l'altérité.

Dans un premier temps, seront présentés les modèles urbains auxquels Le Caire est affilié. Ensuite, nous aborderons les grands thèmes cairotes : le premier, le plus évident, est celui relatif à l'importance de la ville, traduite par sa population et son étendue. Le deuxième point, en partie lié au précédent, se réfère à l'agitation et aux troubles de la ville. Enfin, seront identifiées quelques unes des particularités cairotes. En premier lieu, il est nécessaire de préciser que notre propos n'est pas de

traquer et d'isoler les clichés, excès ou poncifs attachés à l'imagerie du Caire, comme à celle de toute autre ville. Cet exercice, outre qu'il est fastidieux, la source étant inépuisable, paraît hasardeux à plusieurs titres. Ainsi, pasticher le thème — promu mythe — de l'exode rural massif à destination du Caire¹, plus de dix ans après que le déclin de ce phénomène ait été mentionné², alors que ce filon n'est exploité que par un genre littéraire bien particulier, est un exercice amusant, mais de peu d'intérêt en soi, lorsque ne sont évoqués ni les sources incriminées, ni les mécanismes de reproduction du « mythe ». Par ailleurs, il est nécessaire de spécifier la nature des textes étudiés. Chaque mode d'expression littéraire a sa rhétorique, son champ sémantique, ses objectifs. On ne peut, pour alimenter une théorie, puiser à toutes les sources, utiliser indifféremment des écrits de sens divers sans préciser les conditions de leur énonciation³.

¹ Comme l'a fait l'équipe de l'OUCC, dans « Le pastiche comme outil de déconstruction de la dramatisation par le style » in *Lettre d'Information* n° 37, juillet 1994, pp. 36-37. Cet exercice consistait à traiter, dans divers styles littéraires — naturaliste, lyrique, romantique, etc. — « comment le mythe de l'exode rural en Égypte aurait pu être représenté par quelques auteurs ».

² Pour ne citer que deux exemples sur ce thème, Robert ILBERT (1985-1, p. 156) note que les « migrations rurales ont très certainement été fondamentales, entre 1947 et 1966, pour hâter l'éclatement des structures mises en place juste un siècle auparavant. Mais elles ne le sont plus aujourd'hui ». Il ajoute que ces migrations ne représentaient plus, depuis 1966, que 9 % de la croissance de la ville. De même, Mercedes VOLAIT insiste, dès les premiers résultats du recensement de 1986, sur l'appartenance à un temps révolu « de l'image du flot continu de ruraux affluant vers la capitale » (1988-2, p. 213).

³ Dans une contribution à la *Lettre d'Information* de l'OUCC, par ailleurs très intéressante, Jérôme MONNET (1994) met sur le même niveau deux textes dont le sens et la portée sont opposés, pour montrer l'uniformité du discours sur la mégapole du Tiers-Monde. Dans le premier cas, il s'agit d'un plaidoyer de Sayyid Qutb (qui deviendra un idéologue radical des Frères musulmans), lequel, sous une forme métaphorique, énonce une virulente critique sociale au travers du Caire, alors ville de garnisons étrangères (1941). L'auteur, dont les visées sont réformistes, oppose les deux visages de la ville et de la société, et appelle Le Caire à un « réveil », en cela il produit un discours formel et classique si l'on prend en considération l'époque et le statut de l'auteur (cf. Alain ROUSSILLON, 1996). Le second est un article, catastrophiste et parsemé d'informations erronées, paru dans *Le Monde* à la suite du tremblement de terre d'octobre 1992. La somme des deux ne peut être représentative, à notre sens, d'un même discours. Sayyid Qutb s'adresse à un public égyptien qui décrypte les métaphores, la ville est ici la société, on ne peut donc considérer que le genre auquel appartient ce texte est, au même titre qu'un article de la presse quotidienne française, celui de la « description de ville » comme l'interprète Jérôme Monnet. À notre sens il s'apparenterait davantage au courant de la littérature réaliste, à visée sociale, tel qu'il s'est développé au XIX^e siècle en France ; on relève par exemple une grande similitude entre cette interpellation du Caire et celle de Paris dans le roman *Germinie Lacreux* des frères Goncourt.

D'autre part, il sera question, dans ce point, de certains mythes cairotes et de leur pérennité ; aussi, est-il nécessaire de préciser ce que nous entendons par là. On peut considérer, schématiquement, qu'il existe deux sortes de mythes (dans l'acception large du terme, celle qui nous intéresse ici⁴) : les absolus, comme celui analysé par Edgar Morin dans *La rumeur d'Orléans*, et ceux qui se sont construits sur une réalité, souvent amplifiée, ou encore sur une perception particulière de cette dernière. Le mythe est doué d'inertie, après la disparition de son objet, il perdure pendant un certain laps de temps et côtoie une nouvelle réalité, celle-là même qui lui confère son statut de mythe. C'est donc à cette catégorie qu'appartiendrait celui de l'émigration rurale à destination du Caire.

Quant au mythe issu de la perception ou de la projection d'une réalité — parfois seulement supposée — à un moment donné, comme nous l'avons évoqué dans l'analyse des panoramas cairotes, il est souvent tenace et c'est de son ancienneté qu'il s'alimente principalement. Cette approche se révèle complexe et délicate : « faire du "mythe" ou du "mythique" une catégorie *sui generis* revient à soutenir l'idée d'une "mentalité" spécifique que l'on opposera, pour les besoins de la démonstration, à la "mentalité" rationnelle et scientifique »⁵. Cette question renvoie à celle du statut des textes pris comme sources. Toutes les collections de témoignages et de récits portant sur « l'Orient », en tant qu'espace et concept créé⁶, ont été soumises à une critique souvent féroce : on assure que les voyageurs du moyen âge n'ont pas su parler du Caire⁷, le procès des « orientalistes » a été fait

⁴ Dans un article sur « Mythe, mentalité, ethnicité : trois mauvais génies des sciences sociales », Alban Bensa (1994) définit la notion complexe de « mythe » et surtout son emploi, par les sciences sociales, comme catégorie d'analyse. Cependant, même si nous nous référons à ce travail, notre propos est bien plus simpliste ; l'utilisation ici de ce terme est donc abusive, mais se justifie dans la mesure où il est devenu un vocable courant.

⁵ Alban Bensa, 1994, p. 154.

⁶ Cf. Edward Saïd, 1978.

⁷ Comme l'assure Pierre-Herman Dopp, 1950.

maintes fois, cette appellation, transposée, a acquis une tonalité péjorative⁸. On leur reproche également d'avoir surtout parlé d'eux-mêmes, ce qui, finalement n'est pas une surprise, si l'on en croit Claude Lévi-Strauss qui assure que si l'on court le monde, c'est d'abord à la recherche de soi⁹. Là n'est pas notre propos, nous ne pouvons entrer dans de tels débats, faute d'en avoir la maîtrise, et au vu de l'usage schématique que nous ferons de ces écrits constitutifs d'un discours, et qui seront appréhendés en tant que tels.

Il s'agit seulement ici « d'explorer » la perception que l'on peut avoir d'une ville, au travers d'une somme d'images, collectée dans la somme produite par une société. Nous essayerons de ne pas forcer les traits, mais plutôt d'exposer des constances thématiques des représentations, de relever les particularismes, et de repérer comment se façonne cette impression, autant conditionnée par le regard d'une société sur une autre, que par l'objet même. Il est plus aisé de repérer des déficiences que d'en comprendre les raisons. Pour illustrer ce point, il nous semble intéressant de confronter les extraits suivants : le premier est un constat amer, celui d'un chercheur en quête d'informations sur Le Caire médiéval. Le second, à partir d'un autre constat, apporte quelques éléments de réponse : l'incapacité à parler de ce que l'on voit serait structurelle et non conjoncturelle, la suite de ce raisonnement est que nul ne peut être assuré d'échapper à cette incapacité, qui ne relève pas d'une époque.

« Plus les textes sont rares, plus on s'attendrait à trouver de l'intérêt aux premières descriptions du Caire que nous ont laissées les voyageurs et pèlerins du moyen âge. On est cependant fort déçu : les premiers visiteurs du Caire n'ont pas su nous en parler, ils n'ont su ni voir ni décrire. D'une plume maladroite et souvent naïve, ils se sont contentés de consigner quelques impressions sur l'étendue de la ville, sur le nombre de ses habitants, sur

⁸ Un des objets du colloque *D'un orient l'autre* était de tenter de dépasser cette phase, voir à ce sujet l'article de présentation de Jean-Claude VATIN, 1991-1.

⁹ Claude LÉVI-STRAUSS, 1955.

la richesse de son commerce et sur la beauté des jardins qui l'entourent. » (Pierre-Herman DOPP, 1950, p. 117).

« (...) Et voici, devant moi , le cercle infranchissable : moins les cultures humaines étaient en mesure de communiquer entre elles et donc de se corrompre par leur contact, moins aussi leurs émissaires respectifs étaient capables de percevoir la richesse et la signification de cette diversité. En fin de compte, je suis prisonnier d'une alternative : tantôt voyageur ancien, confronté à un prodigieux spectacle dont tout ou presque lui échappait — pire encore inspirait raillerie et dégoût ; tantôt voyageur moderne, courant après les vestiges d'une réalité disparue. Sur ces deux tableaux je perds, et plus qu'il ne semble. » (Claude Lévi-Strauss, 1955, p. 43).

1 - À la croisée des représentations

Avant d'aborder les thèmes retenus pour analyser les principaux traits des représentations du Caire, le préalable est de détailler et présenter les niveaux et les strates de ces représentations, afin de comprendre comment elles se composent et se décomposent. Les identités urbaines sont fonction de l'appartenance de la ville à divers degrés de classification. Il ne s'agit pas d'en faire une véritable typologie, mais plutôt de les catégoriser ; aucune n'est exclusive, toutes peuvent s'emboîter ou se superposer. Le Caire est une ville « orientale », ou « arabo-musulmane » ; capitale de son pays, elle est le symbole de certaines réalités égyptiennes, mais, à un autre niveau, elle est aussi la capitale du pays mythique qu'est l'Égypte. D'autre part, elle s'impose comme une mégapole du Tiers-Monde. Enfin, Le Caire est tout simplement une ville, mais ce pléonasme masque une réalité complexe, la ville n'a pas de définition unique et universelle, son existence et son image ne sont pas neutres. « Nous ne pourrions jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre »¹⁰.

¹⁰ Georges PÉREC, 1974, p. 85.

● Orientale, arabe, islamique ou musulmane

Ces adjectifs, mêlant les faits géographiques, religieux et ethniques, ont été tantôt isolés, tantôt accolés pour désigner les villes de civilisations difficiles à enfermer dans une désignation. Si aujourd'hui on relève souvent « arabe », et si « orientale » a tendance à remplacer « islamique », aucun de ces adjectifs ne s'est élevé au rang de concept. Comme l'écrit Robert Ilbert : « il y a eu glissement du niveau du pressentiment au niveau du raisonné : le terme de ville orientale a été repris sans que l'on se soit senti obligé de lui appliquer une analyse critique rigoureuse »¹¹. Quant aux analyses des schémas organisationnels de la ville arabo-musulmane, relatifs aux centres anciens, ils définissent des principes d'urbanisation ou des types architecturaux qui sont rarement reproduits actuellement¹².

Quoiqu'il en soit, même si ces notions restent vagues, Le Caire entre incontestablement dans cette catégorie, et partage, avec d'autres cités de la région, les qualificatifs de cette appartenance. Dans cette représentation « convenue » de la ville orientale, où la morphologie du tissu urbain est fondamentale, les rues sont ruelles et labyrinthes, et les contrastes entre les éléments urbains forts, (le bazar ou souk est animé, les cours de mosquées ou des maisons calmes). Dans les stéréotypes de la représentation de l'Orient arabe par les « écrivains-voyageurs », et les « voyageurs-écrivains », du XVI^e au XX^e siècles, Jean-Charles Depaule a relevé plusieurs thèmes récurrents dans la présentation structurelle des villes de l'Orient arabe, dont : « le moucharabieh modèle la rue » ; « la ville-labyrinthe » ; « la

¹¹ Robert ILBERT (1982-2). Dans cet article intitulé « La ville islamique : réalité et abstraction », l'auteur souligne que de nombreux travaux ont montré des caractéristiques communes aux villes islamiques, arabes ou orientales, mais que par contre, ces désignations, dont l'utilisation peut s'avérer parfois tendancieuse, ont été peu interrogées. Philippe PANERAI (1989), réfutant la désignation de « ville islamique », démontre que « rien ne nous autorise à voir dans les formes urbaines une projection bi-univoque des préceptes de la religion ».

¹² Il va de soi que nous ne faisons pas référence ici à des travaux comme ceux d'Eugen WIRTH, mais à des ouvrages tel celui de Christelle ROBIN, 1985, *Introduction à l'étude de la ville et des villes arabo-musulmanes*, qui montrent clairement les limites de cette approche lorsqu'elle affronte le contemporain.

crasse et la ruine » ; « un monde clos » ; « un monde qui se dérobe » ; « les murs sont des voiles »¹³. Ces traits particuliers ont souvent rebuté les premiers voyageurs qui ne voyaient là que rues « étroictes et courtes et la plupart virolées et mal ordonnées¹⁴ » et dont les jugements étaient parfois sans appel : « Les rues sont fort étroites, sales, et point pavées¹⁵ ».

Pourtant, ces mêmes caractères ont plus tard enchanté leurs successeurs, qui les trouvaient propices à la rêverie et à l'imagination : « Plus on s'avance dans les ruelles du Caire, plus on est frappés de l'étrangeté de ces labyrinthes étroits, sales et cependant charmants »¹⁶. Par la suite, c'est également au travers d'explications déterministes que sont traduites ces particularités morphologiques. Le fait culturel est évoqué : « La ville musulmane apparaît comme manquant cruellement d'unité, assemblage disparate d'éléments juxtaposés sans véritable lien. (...) Ce paysage urbain se laisse interpréter à la lumière des principes fondamentaux de la vie musulmane¹⁷ ». Le fait climatique est aussi envisagé : si les rues sont tortueuses, c'est « parce que personne n'aurait l'idée d'artères rectilignes dans un pays où la permanence du soleil doit inciter l'urbaniste à dessiner des rues étroites, enchevêtrées et sinueuses pour préserver la fraîcheur »¹⁸. Personne ne sait vraiment ce qu'est une ville « orientale » ou « arabe », mais on sait qu'on y trouvera « partout pénombre, fourmillement humain, bruit, odeurs, poussière »¹⁹.

« (...) tous les artisans n'ont, heureusement, pas disparu et la rue elle-même vit intensément ; dans un mélange tout oriental d'odeurs agréables et fétides de parfums délicats et de poussière, et sous le regard tranquille des fumeurs de narguileh, c'est un extraordinaire fourmillement d'enfants aux pieds nus, d'hommes en pyjama, en costume traditionnel ou

¹³ Jean-Charles DEPAULE, 1985, p. 26.

¹⁴ Greffin AFFAGART, 1134, cité par Stéphane YÉRASIMOS, 1985, p. 59.

¹⁵ Vincent STOCKOVE, 1643, p. 431.

¹⁶ Gabriel CHARMES, 1880, p. 83.

¹⁷ Xavier DE PLANHOL, 1968, p. 50.

¹⁸ Simone LACOUTURE, 1975, in *L'Égypte*, p. 58.

¹⁹ Pierre BIROT ; Jean DRESCH, 1955, p. 329 (à propos des centres anciens des villes arabes).

européen, de femmes voilées ou non, mais toujours enveloppées dans leur sebleh d'étoffe noire et surchargées de fardeaux et d'enfants, de bourricots au pas saccadés, de charrettes nonchalantes (...) » (*Égypte, Guide bleu*, 1986, p. 285. — Nous soulignons).

La ville orientale apparaît comme un espace qualifié par des impressions sensuelles fortes et agrémenté d'accessoires et de décors circonstanciés ; ses habitants sont des acteurs, costumés, ils apparaissent dans des scènes convenues, ont des rôles (les petits métiers, l'artisanat, le fumeur de narguileh, etc.). La ville orientale répond à un modèle stéréotypé qui lui confère un état et un statut ; contraire à la modernité, elle est installée dans l'espace-temps dit du moyen âge. « La plus importante ville d'Afrique et du monde arabe, a encore un pied dans le moyen âge... au grand plaisir des voyageurs »²⁰ ; « Ici, comme au moyen âge, les spécialités sont délimitées par quartiers et par rues »²¹ ; « Dans les quartiers arabes du moyen âge, autour de la mosquée El Azhar, le labyrinthe des venelles est si étroit qu'il témoigne encore de l'usage du chameau »²².

● La capitale

Le système premier d'organisation du système mondial est la division de l'espace en États, chacun doté d'un territoire et d'une capitale, « catégorie supérieure et particulière parmi les grandes villes »²³. La litanie des couples pays-capitales, récitée par des millions d'enfants du monde entier, est d'ailleurs la base d'une connaissance géographique universelle. « Dans les États despotiques, la capitale s'agrandit nécessairement »²⁴. La capitale est symbole d'un pays, d'une société, d'un État. Derrière les brouillards londoniens se cache l'industrialisation de

²⁰ *Guide du routard, Égypte*, 1993, p. 59.

²¹ *L'Égypte*, 1975, p. 91.

²² Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 133.

²³ Définition de Pierre GEORGE, *Dictionnaire de la géographie*, 1970, p. 61.

²⁴ MONTESQUIEU, *L'esprit des lois*, cité par Roger BRUNET et al. in *Les mots de la géographie*, 1992, p. 79.

l'Angleterre et New-York²⁵ abrite les ghettos de l'injustice raciale des États-Unis. On peut même supposer que si l'on « voit » tant de fellahs au Caire, si cette ville, à la si riche histoire urbaine a si souvent été comparée à un ou des village(s), c'est peut-être parce qu'elle doit être à l'image de son pays, celui d'une des plus anciennes sociétés agraires. La proximité est ici accentuée par un même nom *Masr*, Le Caire, *Misr* l'Égypte.

Le Caire est aussi la capitale du pays mythique qu'est l'Égypte, depuis Hérodote affirmant que « nul autre pays du monde ne contient autant de merveilles », ou Edward Brown prétendant que « les fourmis sont particulièrement grosses et dangereuses, elles piquent et mordent qui les dérange avec autant de violence que le ferait un chien »²⁶, jusqu'à Gabriel Charms assurant que « tous les fruits ont en Égypte une couleur plus chaude qu'en Europe »²⁷, nombreux sont ceux qui ont contribué à l'entretien de mythes institués. C'est l'aspect anecdotique de ces exemples qui montre la force de l'Égypte, pays où le banal ne l'est plus. Fourmis et fruits, insectes et végétaux simples et universels, sont transcendés ; inutile de recourir à des miracles, à de l'extraordinaire, on peut croire que ce que l'on côtoie chez soi chaque jour soit là bas exceptionnel, magnifié. Certes, la lumière est différente, il se peut qu'elle colore chaleureusement les fruits ; de même sur les centaines d'espèces de fourmis recensées dans le monde, il est possible que certaines piquent plus cruellement que leurs consœurs, mais peu importe, l'Égypte est magique et Le Caire sa capitale.

²⁵ New-York n'est pas une « vraie » capitale, mais elle en a la fonction symbolique...

²⁶ Edward BROWN, 1673, p. 315.

²⁷ Gabriel CHARMES, 1880, p. 71

● Une mégapole d'un autre monde

« La mégapole est encore pleine des formes de notre imaginaire qui la réservait jusque là à l'Orient légendaire, peuplé de villes géantes où se superposent cultes divers, ethnies multiples, castes et classes fortement différenciées, marchands ambulants et comptoirs coloniaux. Le Caire mais déjà Alexandrie, Istamboul mais déjà Constantinople, Calcutta, New-Delhi ou Shangaï, la moderne Hong-Kong et l'actuelle Tokyo ont constitué et demeurent pour l'Europe les vivantes métaphores de l'envers terrible de la logique ». (Alain CHARRE, 1994, p. 10).

La description-présentation des grandes villes du Tiers-Monde est un exercice codifié, construit sur un modèle unique, une trame à laquelle sont adjointes les spécificités locales récurrentes (lieux, situations, corps sociaux qui identifient une ville particulière). En prenant pour exemples Le Caire et Mexico, Jérôme Monnet a relevé « les étranges similitudes des discours dont elles sont le prétexte », en montrant que leurs descriptions « n'ont plus besoin de leur objet pour se construire »²⁸. Cette comparaison avec Mexico, autre ville de pyramides et de tremblements de terre, s'avère pertinente : ces deux villes très anciennes, au passé tantôt exalté tantôt nié, ont été perçues, à un moment de leur histoire, comme des villes idéales. Leurs pollutions et embouteillages sont présentés de manière similaire, et toutes deux ont été à l'origine de mythes, tel celui de Mexico, mise en scène comme la plus grosse ville du monde²⁹ ; quant au Caire, malgré l'existence ancienne de recensements, sa population est abondamment surestimée, ce qui peut conduire au même type d'excès : « la ville la plus peuplée du Tiers-Monde »³⁰. Les villes du Tiers-Monde ont aussi des allures et aspects communs, ainsi Le Caire ressemble à « Marrakech pour le cachet islamique et pour les maisons en pisé,

²⁸ Jérôme MONNET, 1994, p. 25.

²⁹ Mexico a été considérée à tort comme la plus grosse ville du monde, en partie à cause des estimations officielles surévaluées, l'écart entre celles-ci (10,5 millions) et les résultats du recensement de 1990 (8,2 millions) était de 25 %, voir Jérôme MONNET, 1993, pp. 116-120. Il est fréquent de voir encore des projections de la population de cette ville autour de 25-30 millions en l'an 2000, ce qui relève pourtant de l'impossible.

³⁰ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 54.

New-York pour le gigantisme et le débraillé d'une métropole toujours à bout de souffle et toujours renaissante »³¹, ou encore : « Le Caire, la nuit. Confuse impression de déjà vu : peut-être Mexico ou Bogota ? »³².

Si les voyageurs estimaient la population du Caire de manière souvent exagérée, afin d'en souligner l'importance, cette tendance s'est maintenue et affirmée, malgré l'avènement des recensements et des statistiques. Ce parti-pris, souvent élaboré à partir de falsifications — conscientes — de données, dans une perspective idéologique, relève d'une perception globale du Tiers-Monde, biaisée par une crainte avouée. « En 2020, si l'on en croit certains démographes étrangers, Le Caire pourrait compter trente millions d'individus. Où va-t-on les mettre ? »³³. Sans citer de sources précises, mais en stipulant que les démographes sont « étrangers » — donc sérieux — est posée la vraie question, que va-t-on faire d'eux ? Nous développerons ici l'exemple d'un article paru dans le supplément *Savoirs du Monde Diplomatique*, sous le titre « Bientôt, au Sud, deux milliards de citadins »³⁴, dès l'introduction, le ton est donné :

« Au début du XIX^e siècle, seulement 3% de la population mondiale vivait dans les villes. Celles-ci à l'époque, étaient à la fois peu peuplées et peu nombreuses : Paris, Londres, Saint-Petersbourg, Milan... ne comptaient guère que quelques centaines de milliers d'habitants. Au Sud, c'est-à-dire en Amérique latine et en Asie — car l'Afrique était alors totalement rurale — n'existaient que quelques comptoirs commerciaux, centres administratifs et politiques sur lesquels allaient s'appuyer les futurs colonisateurs dans leur stratégie d'implantation. » (Claire BRISSET, 1993, p. 96).

À partir de cette proclamation de foi, véritable négation de l'ensemble des civilisations non-occidentales et de leur riche histoire urbaine, l'auteur poursuit en

³¹ *Ibid.* p. 54.

³² Sami NAÏR, 1986, p. 18.

³³ Patrice CLAUDE, « Les convulsions du Caire », *Le Monde*, 23 oct. 1992.

³⁴ Claire BRISSET, *Une terre en renaissance. Savoirs 2. Le Monde diplomatique*, 1993.

remarquant qu'en moins de deux cents ans, « tout a changé ». Ce qui est vrai, mais dans l'autre sens, puisque jusqu'au milieu du XIX^e, à l'échelle planétaire, les cités les plus importantes étaient celles d'Orient, et c'est seulement en 1850 que Londres ravit à Pékin son titre de plus grande ville du monde (cf. fig. 3).

Mais peu importe la véracité des données³⁵, le propos de l'article est simple : « dans quarante ans, les deux-tiers de la population mondiale vivront dans des villes dont beaucoup risquent de n'être que des jungles urbaines », et se termine par un constat d'évidence : on ne peut faire l'économie de la ville, « au Sud plus encore qu'au Nord », car « ce sont les villes qui décideront du choix entre la dictature et la démocratie ». Cette mise en scène ethnocentrée de la mégapole du Sud³⁶, lieu de tous les dangers, pour ceux qui y vivent, mais surtout menace potentielle pour les autres, est récurrente et agite souvent les mêmes épouvantails, au nombre desquels l'Islam occupe une place centrale³⁷. Il y a là un véritable mythe, en tant « qu'élaboration imaginaire portant en elle les marques de la société d'où elle provient », et inséparable d'une idéologie politique³⁸.

Il ne s'agit pas de nier l'existence de réels problèmes urbains, amplifiés dans les pays du Tiers-Monde, mais de souligner comment leurs mégapoles peuvent être présentées de manière univoque, lorsqu'on jongle avec des informations et des hypothèses partielles. Cet exemple, rédigé par une enseignante de l'IEP de Paris et publié dans un supplément à vocation scientifique, illustre une manière courante de

³⁵ L'article est également agrémenté d'un tableau erroné qui présente les 15 mégapoles de l'an 2000, de Mexico (26 millions d'habitants) à Pékin (11 millions), liste qui ne compte que deux villes du monde dit développé, Tokyo et New-York. Or, les trois plus grosses villes du monde en 1990 sont Tokyo, New-York et Séoul, et dans les quinze premières six appartiennent au monde développé, et, comme nous l'avons vu, Mexico n'est pas la plus grosse ville du monde.

³⁶ Le Sud : « ensemble indéfini associant les idées de chaleur et de sous-développement » (*Les mots de la Géographie*, 1992, p. 425). Ce terme tend à remplacer Tiers-Monde, et on peut se demander s'il ne reflète pas un retour au déterminisme géographique, cf. *Géographie universelle*, 1990, p. 472.

³⁷ À titre d'exemple, dans la même revue, un autre article, signé Claude LIAUZU, présente la révolution islamiste iranienne comme un « phénomène essentiellement urbain ».

³⁸ Alban BENSA, 1995, p. 148.

traiter ce sujet, par ailleurs problématique. Pour donner de l'envergure au propos, l'auteur se base sur des projections de croissance (émanant d'institutions internationales) calculées à partir d'indicateurs pris à leur maxima et considérés comme statiques. Ainsi, sur la base de ces extrapolations, il est possible de montrer le fragile équilibre d'un monde, sans cesse menacé par les autres, ou d'entretenir des fantasmes d'envahissement³⁹. Les villes du Tiers-Monde sont dangereuses pour la démocratie ; comme elles en sont rarement bénéficiaires, on peut supposer que celle qui est menacée, c'est bien la notre. D'autres exemples plus particuliers auraient pu être cités, dont un dossier de la revue *Géopolitique*, consacré à l'Égypte, où les problèmes cairotes sont décryptés à travers le prisme de l'islam politique, et où Le Caire compte 16 millions d'habitants, ce qui donne plus d'ampleur au phénomène⁴⁰. Enfin, de manière plus « banale », l'introduction du chapitre consacré aux villes du Sud, extraite d'un numéro thématique du *Monde Diplomatique*, illustre la nature du regard porté sur ces sociétés urbaines ; voulu neutre, il se base en fait sur un postulat réducteur.

« Au Sud : des mégapoles disloquées. Des centaines de millions d'hommes, des dizaines de millions d'enfants, déracinés, abandonnés à leur sort ; pollution et spéculation, infrastructures dégradées ou inexistantes, misère et violence : les villes du tiers-monde semblent annoncer la décomposition du modèle occidental de civilisation urbaine. » (*La ville partout et partout en crise, Manière de voir* n° 13, oct. 1991, p. 39. — Nous soulignons).

● Une simple ville

Cette affiliation, la plus évidente, ne devrait pas donner lieu à un développement, mais comme la ville souffre d'une absence de définition ou de réalité existentielle spécifique — au même titre que la société ou le monde —, le

³⁹ Cette perspective était clairement énoncée dans un dossier consacré à « La Méditerranée nouvelle frontière » du magazine *L'autre journal*, mai 1990.

⁴⁰ Laurent MIGAIROU, *Géopolitique*, 1991.

discours sur la ville s'enferme dans une logique tautologique. La ville n'est plus que le monde, énoncé autrement, sous un vocable différent, qui masque un simple transfert. La ville est une idée et un espace-référence. Les agglomérations urbaines abritent environ la moitié de l'humanité, le processus d'urbanisation n'a pas encore connu sa transition ; on parle de plus en plus des villes, mais de moins en moins de leur sens. Pour illustrer cette approche, on peut citer un dossier du *Monde Diplomatique* intitulé *La ville partout, et partout en crise* ; la ville-reflet ne peut connaître que le sort mondial, est-ce vraiment elle qui est en crise ? De même, dans un récent *Atlas des désordres du monde*, une carte présente les villes du monde, sous le titre du « fléau urbain »⁴¹. On ne peut énumérer ici tous les maux dont sont chargées les villes, qu'on leur impute, mais nombre de calamités sont devenues « urbaines », dont au hasard, le chômage, la pauvreté, la drogue, la violence, etc., rendant cet adjectif « disqualificatif ». Les villes sont des prétextes ou des supports à la lecture du monde et c'est ainsi que l'on use d'elles, comme d'espaces cristalliseurs. On en oublie ainsi le plus évident : « il n'y a rien d'inhumain dans les villes sinon notre propre inhumanité »⁴².

Ainsi, les présentations-descriptions du Caire se rattachent à ces registres, qui parfois entrent en contradiction, mais parfois s'amplifient mutuellement, comme les supposés désordres de la ville arabe et anarchies de la mégapole du Sud. En général, les qualificatifs de ces catégories se superposent, chacun renvoyant à des thèmes et des illustrations « exemplaires » ; la hiérarchie varie en fonction du discours. Nous pouvons ici citer un exemple qui n'est pas emprunté à un magazine ou à un guide de voyage mais à une *Géographie universelle*, et qui, tel un cas d'école, mêle confusément toutes ces strates. On y retrouve l'assimilation pays-capitale, présentée ici par les thèmes du terrorisme et de l'endettement ; la ville du

⁴¹ Exemple cité par Jacques LÉVY, lors d'un séminaire au CEDEJ le 11 mars 1996.

⁴² Georges PÉREC, 1974, p. 86.

Tiers-Monde, avec son cortège de statistiques extrêmes et fantaisistes ; la ville orientale et sa voirie inadaptée ; et la logique urbaine (les densités de population sont les plus fortes au centre), énoncée comme perverse dans ce cas précis ; enfin, la touche finale optimiste n'est guère plus convaincante :

« La situation du Caire est un avant-goût des difficultés à venir : 4 % de croissance annuelle, des densités exceptionnellement fortes dans le cœur même de l'agglomération qui rassemble 9 millions d'habitants en 1985, avec 46 % de logements sans eau, 53 % dépourvus d'assainissement, des conditions de transport désastreuses, une voirie inadaptée dans un tissu urbain particulièrement dense, des réseaux d'adduction d'eau et d'électricité à bout de souffle. Cependant, le pire n'est pas toujours certain, et la capacité d'ajustement reste considérable.

' Des associations peuvent prendre en charge la vie de leur quartier. La gestion urbaine est un immense bricolage, qui permet une adaptation aux vicissitudes d'un pays fortement endetté, en proie au terrorisme et aux mouvements insurrectionnels. » (Olivier DOLLFUS, *Géographie universelle*, 1990, p. 496.)

2 - Ampleur et amplitude d'une cité immense et dense

● Autrefois

Chargé d'une ambassade au Caire en 1175, Gérard Burchard rédige une description sommaire de la ville dont vont s'inspirer divers auteurs jusqu'au XIII^e siècle⁴³.

« La Nouvelle Babylone est située sur le bord du Nil dans un endroit plat. Ce fut jadis une très grande ville, et aujourd'hui encore elle est très considérable et très peuplée. Elle regorge de tous les produits de la terre, et elle n'est habitée que par des commerçants chez lesquels arrivent, en convois nombreux par le cours du Nil, les navires chargés des marchandises que l'on conduit jusqu'à Alexandrie. Le grain et les légumes y sont étalés sur les voies publiques. » (Gérard BURCHARD, 1175).

Le témoignage de ce Strasbourgeois est éloquent ; Le Caire est une grosse ville impressionnante. Mais c'est surtout une cité d'abondance, celle de sa

⁴³ Voir Pierre-Herman DOPP (1950) qui a traduit ce texte du latin et l'a cité.

population, celle de sa richesse, comme en témoigne Ibn Khaldûn à la fin du XIV^e siècle : « J'ai traversé ses rues : les foules s'y pressent, les marchés y regorgent de toutes sortes de biens »⁴⁴. À des époques austères pour l'Occident, cette double profusion fascine les voyageurs, on associe le grand nombre des habitants à celui des marchandises en circulation et des denrées exposées. Les voyageurs racontent la foule mais aussi les nourritures, variées et raffinées, étalées sous leur yeux ; c'est le pays de cocagne, on y voit « des confiseries très bien présentées, différentes de celles qu'on vend d'habitude en Europe : elles sont de deux sortes, au miel et au sucre » (Léon l'Africain, XVI^e siècle)⁴⁵. « On m'a dit que la ville du Caire comptait plus de 300.000 habitants », raconte Simone Sigoli en 1384, et il ajoute, sur le même ton : « Il y a aussi abondance de sucre, blanc comme neige, dur comme pierre, et c'est le meilleur qui soit au monde »⁴⁶. Au milieu du XV^e siècle, Emmanuel Piloti confirme que « ladite cité est en plus grant prospérité que cité du monde, de toutes les choses que l'on veult dire »⁴⁷.

Pour exprimer l'importance de la population du Caire, les voyageurs utilisent encore d'autres registres : ils peuvent user de métaphores comme Ibn Battûta (1326) : « Le nombre de ses habitants est si considérable que leurs flots la font ressembler à une mer agitée, et peu s'en faut qu'elle ne soit trop étroite pour eux, malgré l'étendue de sa surface et de sa capacité⁴⁸ ». Ils se réfèrent aussi à leur ville et pays d'origine : « Cette ville du Caire a une population plus nombreuse que toute la Toscane, et il y existe une rue plus peuplée à elle seule que tout Florence » (Lionardo Frescobaldi, 1384)⁴⁹. « Je croirai quasi qu'il y aurait plus de peuple qu'à

⁴⁴ IBN KHALDÛN, p. 149.

⁴⁵ Jean-Léon L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, cité par Stéphane YÉRASIMOS, 1985, p. 62.

⁴⁶ Simone SIGOLI, 1384, cité par Pierre-Herman DOPP, 1950, p. 141.

⁴⁷ Emmanuel PILOTI, 1420, cité par Jacques PAVIOT, 1991, p. 321.

⁴⁸ IBN BATTÛTA, 1326, p. 120.

⁴⁹ Lionardo FRESCOBALDI, 1384, cité par Pierre-Herman DOPP, 1950, p. 135.

Paris, car on voit de méchants trous de maisons remplis de femmes et d'enfants qui ne sortent jamais de là » (Jean Thevenot, 1658)⁵⁰. Certains se fient à leurs informateurs locaux : « J'ai entendu dire par des Chrétiens qui y habitent, qu'il y a au Caire plus de 200.000 hommes capables de porter les armes » (Jacques de Vérone, 1335)⁵¹. D'autres annoncent des chiffres impressionnants, comme Jean Palerne, (1581) qui estime « douze cens mil âmes »⁵². Nombreux sont ceux qui avancent des preuves « épidémiologiques » ; quel meilleur argument pour montrer combien la vie est nombreuse que de montrer que la mort n'a pas de prise sur elle ? « Les rues sont toujours bien garnies de gens, et quand une peste tue au Caire deux-cent mille âmes, on ne s'en aperçoit presque pas » (Jean Thevenot, 1658)⁵³.

« L'argument qui me semble prouver le plus évidemment le prodigieux nombre des habitants du Caire, doit être tiré de l'extraordinaire quantité d'ames que la peste enlève de tems en tems, car on assure que bien qu'elle moissonne assez souvent cent, & même cent cinquante mille hommes en moins de six semaines de tems; une perte aussi considérable, qui feroit un désert d'une ville médiocre, semble ne donner aucune atteinte à celle-ci, & à peine s'en aperçoit-on quand la peste a cessé ». (Anthoine MORISON, 1697, p. 134).

En comparant les écrits de voyageurs du XVI^e siècle sur Constantinople et Le Caire, Stéphane Yérasimos remarque que « Pour Le Caire, on trouve moins de précisions, peu de monuments sont nommés, en dehors des plus connus, mais le grouillement d'une grande métropole éclate sous nos yeux. C'est le nombre, la densité, ainsi que les activités et les loisirs des habitants du Caire qui frappent le plus les voyageurs et sont le plus longuement décrits »⁵⁴. La population de la ville est mise en relation avec sa taille, estimée en nombre de rues, de quartiers, etc. « La grande et non pareille cité du Caire avec ses 14.000 paroisses » (Greffin Affagart

⁵⁰ Jean THEVENOT, 1658, p. 218.

⁵¹ Jacques DE VERONE, 1335, cité par Pierre-Herman DOPP, 1950, p. 128.

⁵² Jean PALERNE, 1581, p. 64.

⁵³ Jean THEVENOT, 1658, p. 218.

⁵⁴ Stéphane YÉRASIMOS, 1992, p. 307.

1534)⁵⁵. « Il n'y a aucun doute, que Le Caire ne soit la plus grande ville de tout le pays d'Afrique, voire l'une des plus grandes du monde. Aussi a-t-elle acquis ce nom de grande » (Jean Palerne, 1581)⁵⁶. « La ville du Caire tant parmy nous que parmy les Levantins porte le nom de grande » (Vincent Stochove, 1643)⁵⁷.

Le Caire est donc une ville immense, peuplée d'une foule de gens ; mais ceux qui en ont pris la mesure, ou ont eu le temps de la connaître remettent parfois ces faits en cause, ou du moins, tentent de les relativiser : « quant au peuple, il n'y est pas si fréquent comme le commun bruit crie » (Pierre Belon, 1547)⁵⁸. « Beaucoup de personnes de l'Europe publient que cette Ville a plus de peuple que Paris ; mais pour moy je trouve qu'il s'en faut beaucoup », note Jean Coppin en 1686, il pense simplement que la ville est peuplée « à proportion de sa grandeur, & que le commerce y attire un grand nombre d'étrangers de toutes sortes de contrées »⁵⁹.

Pour avoir une image précise de l'étendue et de la forme du Caire, il faut néanmoins attendre Carsten Niebuhr, qui effectue des levés de la ville au moyen d'un astrolabe en 1760. Plus d'un siècle avant lui, Jean Thévenot (1658), décidé à en découdre avec Le Caire, « une fort grande ville remplie de canaille », se refuse à croire que la ville ait vingt trois mille contrées (quartiers), mais pense qu'elle compte plus de mosquées même si la plupart ne sont que des « petits trous et chapelles ». Il remarque qu'elle « est en forme de croissant, peu large, et c'est à tort que plusieurs sont persuadés que Le Caire fut plus grand que Paris ». Il s'acharne à le prouver en faisant le tour de la ville (la Citadelle incluse) en deux heures et quart sur un âne ; il suit ensuite le parcours du Khalig à pied : trois quart d'heure à sa montre — avec de mauvaises babouches, précise-t-il. Enfin, il peaufine son résultat

⁵⁵ Greffin AFFAGART, 1534,

⁵⁶ Jean PALERNE, 1581, p. 62.

⁵⁷ Vincent STOCHOVE, 1643, p. 413.

⁵⁸ Pierre BELON, 1547, p. 109. Ce qui signifie « comme on le dit couramment ».

⁵⁹ Jean COPPIN, 1686, p. 184.

en utilisant une méthode originale : tous les cents pas (chacun de ses pas est d'environ deux pieds et demi) il met une fève dans un sac, il en comptera 51 à la fin de son tour de ville⁶⁰...

● Aujourd'hui...

Le Caire se répand : « Le Caire s'est paraît-il étendu à un point tel qu'il a avalé toutes les grandes banlieues alentour »⁶¹. « La ville a presque rejoint les pyramides »⁶². « Le plateau sacré des pyramides est entamé à belles dents, les rives du Nil elles-mêmes sont grignotées à la dérobée par la cité boulimique »⁶³. « Les Pyramides sont assiégées par le monstre urbain »⁶⁴. « Les cités informelles rognent, chaque nuit, la terre fertile du fleuve »⁶⁵. « La ville apparaît comme une irrésistible nuée de sauterelles dévorant le vert des palmeraies et des jardins »⁶⁶.

La ville se gonfle : « Une véritable éponge qui absorbe près du quart de la population de l'Égypte »⁶⁷. « On ne sait pas, et on ne peut pas savoir, combien il y a d'habitants aujourd'hui au Caire : plus de dix millions sans doute »⁶⁸. « Douze millions d'habitants, treize peut-être ; qui sait vraiment ? »⁶⁹. « Personne ne sait plus combien il y a d'habitants dans la métropole. Au moins une quinzaine de millions »⁷⁰. « Une ville de dix-neuf millions d'habitants qui éclate de partout »⁷¹.

Rien ne va plus : « La densité humaine est intense parce que son centre, prévu pour une cité d'un million d'habitants, exerce maintenant sa fonction urbaine pour

⁶⁰ Jean THÉVENOT, 1658, p. 217

⁶¹ Sami NAÏR, 1986, p. 19.

⁶² Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 130

⁶³ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 38.

⁶⁴ Hervé CHAMPOLLION, *Géo-Magazine*, 1989, p. 151.

⁶⁵ Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 131.

⁶⁶ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 38.

⁶⁷ Simone LACOUTURE, 1984, p. 98.

⁶⁸ Gilles KEPEL, *Le Caire, Autrement*, 1985, p. 187

⁶⁹ *Guide bleu, Égypte*, 1986, p.

⁷⁰ Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 130.

⁷¹ *Guide duroutard, Égypte*, 1996, p. 62 ; le même guide donnait 16 millions dans son édition de 1993, p. 59.

une population six fois supérieure »⁷². « À l'origine, la ville devait accueillir quatre à cinq millions d'habitants. Ils sont aujourd'hui quinze millions »⁷³. « Le Caire est une immense pompe humaine. Elle aspire en son cœur les paysans de la vallée du Nil »⁷⁴. « Elle trouve chaque jour de nouveaux artifices pour caser ses dix mille habitants de plus, nourrissons ou fellahs fuyant les campagnes »⁷⁵. « On est d'abord suffoqué par le grouillement humain ; la densité y bat les records mondiaux »⁷⁶. « La ville n'est pas surpeuplée, elle est congestionnée, thrombosée par cette foule pléthorique »⁷⁷. « C'est la barbarie de la surcroissance urbaine »⁷⁸.

Le Caire n'a pas changé, décrite avec le même emportement, sinon le même enthousiasme, la ville est toujours celle de l'amplitude, ou de la démesure⁷⁹, déclinée en trois tonalités : son étendue immense qui n'a d'égale que sa population — incomparable — et sa foule. « La mer agitée » décrite par Ibn Battuta au XIV^e siècle, que l'on retrouvait en 1880 rue du Muski : « la plus compacte, la plus bruyante, la plus bigarrée qui ait jamais grouillé dans un espace aussi restreint »⁸⁰, est maintenant « dense comme en France un soir de 14 juillet »⁸¹. Ce postulat triangulaire pose cependant un problème de logique, un des trois énoncés est forcément surestimé pour que les autres soient crédibles, même dans leur excès...

Au milieu du XVII^e, muni de ses 51 fèves, Jean Thévenot avait résolu cette équation, sa conclusion est toujours pertinente : Le Caire est très peuplé mais sa superficie n'est pas démesurée puisque la ville est très dense⁸².

⁷² *L'Égypte*, 1975, p. 61.

⁷³ *L'autre journal*, n° 9, février 1991, p. 132.

⁷⁴ Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 131.

⁷⁵ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 44.

⁷⁶ *L'Égypte*, 1975, p. 91.

⁷⁷ Jacques LACARRIÈRE, *Le Caire, Autrement*, 1985, p. 69.

⁷⁸ Hervé CHAMPOLLION, *Géo-Magazine*, 1989, p. 150.

⁷⁹ Cf. Stéphane YÉRASIMOS, 1985.

⁸⁰ Gabriel CHARMES, 1880, p. 50.

⁸¹ *Guide bleu, Égypte*, 1986, p. 227.

⁸² Notons que la superficie bâtie de la région du Caire était d'environ 32.000 hectares en 1986, soit trois fois moins que celle de la région parisienne pour une population comparable. (Cf. Mercedes VOLAIT, 1988-2).

Après cette avalanche de chiffres fantaisistes, il nous semble opportun de présenter ici un tableau de l'estimation de la population du Caire du ^{X^e} à la fin du ^{XX^e} siècles (tab. 1).

Tab. 1. Rang et taille du Caire (du IX^e au XX^e siècles)

Année	Le Caire		Plus grande ville du monde	
	Rang mondial	Population (x1000)	Nom	Population (x1000)
800	12	100	Changan	800
900	10	125	Baghdad	900
1000	6	150	Cordoue	450
1100	4	200	Kaifeng	442
1150	3	200	Constantinople	300
1200	2	200	Hangzhou	255
1250	2	300	Hangzhou	320
1300	3	400	Hangzhou	432
1350	1	450	Le Caire	450
1400	2	450	Nanking	473
1450	3	450	Pékin	600
1500	3	450	Pékin	672
1550	4	430	Pékin	690
1600	4	400	Pékin	706
1650	11	350	Constantinople	700
1700	11	350	Constantinople	700
1750	12	300	Pékin	900
1800	13	263	Pékin	1100
1825	18	260	Pékin	1350
1850	32	256	Londres	2320
1875	25	355	Londres	4241
1900	33	595	Londres	6398
1920	32	865	New-York	8047
1930	32	1139	New-York	10 250
1940	27	1527	New-York	10 930
1950	27	2455	New-York	17 363
1960	22	4051	New-York	20 548
1970	18	5998	New-York	23 585
1980	18	7838	Tokyo	25 978
1990	15	10 331	Tokyo	28 738

Sources : Chandler & Fox, ONU, Moriconi
(Lettre d'Information de l'OUCC n° 36, 1994, p. 29.)

Si l'on se réfère au rang tenu par Le Caire par rapport aux autres grandes villes du monde, on s'aperçoit que c'est avant le ^{XIX^e} siècle que la cité connaît son apogée. Même si, à partir des années 50, Le Caire se hisse à nouveau en haut du classement, en 1990 il n'occupe « que » la quinzième position. Par ailleurs, en observant ces chiffres, on note que les Voyageurs d'antan n'étaient pas plus

approximatifs dans leurs estimations que les observateurs d'aujourd'hui, lesquels disposent pourtant de sources plus fiables que leurs simples impressions...

Même si nous ne développons pas ici cet aspect, on peut toutefois rappeler que l'impression suscitée par la population cairote est indépendante de la situation démographique de l'Égypte ; si actuellement le pays est considéré comme très peuplé, au début du XIX^e siècle, c'est l'analyse contraire qui prévalait⁸³ ; pourtant, aux deux périodes, Le Caire est toujours présenté de manière univoque.

3 - Deux ou trois choses que l'on sait d'elle

Illustration, projection ou continuité de l'ampleur et de la densité de la ville, la circulation, le mouvement et le bruit sont intenses. Hier rue du Mûskî, aujourd'hui place Tahrir, les embarras, encombrements ou embouteillages, du centre du Caire, sont « légendaires » :

« Des milliers de voitures se poursuivent, des milliers de klaxons s'insultent simultanément, des milliers de piétons se faufilent entre les voitures et provoquent des milliers de klaxons qui insultent également les milliers de piétons et ainsi de suite. » (Sami NAÏR, 1986, p. 15).

« La circulation dans les rues du Caire produit au nouvel arrivant une singulière impression de crainte, qui fait que les premiers moments sont exclusivement consacrés à ne pas donner prise à un accident. La rapidité des voitures, le trot constant des ânes, le balancement méthodique de ces dromadaires immenses, tout contribue à produire un premier sentiment d'appréhension sur les éventualités d'une course aussi vertigineuse. Ce qui augmente cette première impression, c'est l'insouciance des passants pour les cris d'avertissement que prodiguent les âniers et les coureurs. » (Paul LENOIR, 1872, pp. 22-23).

⁸³ Cf. Daniel PANZAC, 1977.

Comme ses habitants, les véhicules circulant dans la ville sont innombrables et sujets à appréciations diverses : « quatre millions de Cairotes utilisent chaque jour leur voiture et l'on recense mille six cents autobus et dix mille taxis dans la ville, il est fréquent de voir cinq ou six personnes circuler à bord de la même moto »⁸⁴. Une autre source⁸⁵ donne cinq fois moins de voitures (800.000) mais multiplie par 15 le nombre de taxis (150.000, sans compter les taxis collectifs estimés à 15.000) et par six les autobus (10.000), en ajoutant également à la liste 300.000 charrettes et 30.000 camions⁸⁶. Si désormais ce sont les véhicules motorisés qui emplissent les rues, on trouve toujours un sempiternel âne, mis en scène de préférence à un endroit visible, côtoyant les moyens de locomotion modernes. « Une énorme cohue de tramways, de voitures, de camions crachant un flot de fumée noire (...) au milieu du carrefour, une charrette tirée par un âne bloque la circulation »⁸⁷. Cette scène, sur le mode « pris sur le vif », toujours la même, se reproduit, systématiquement, dès que l'on aborde Le Caire. « Dans la cohue des tramways, des voitures particulières et des petits taxis, une charrette tirée par un âne escargote au milieu du carrefour, indifférente aux invectives »⁸⁸. Toujours place Tahrir, c'est encore un âne qui provoque un accident⁸⁹, alors qu'un autre remorque une voiture accidentée⁹⁰.

« L'omniprésente poussière du Caire, fine, impalpable, non point grasse comme celle de nos agglomérations industrielles, mais sèche »⁹¹. « La pollution,

⁸⁴ Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, pp. 129 et 133. Signalons qu'il y a moins d'un million de voitures dans toute l'Égypte (968.000 exactement)...

⁸⁵ Alexandre BUCCIANI, « L'excroissance de la capitale égyptienne », *Le Monde*, septembre 1994.

⁸⁶ Le CAPMAS (*Statistical year book 1995*) donne les chiffres suivants pour Guiza et Le Caire en 1994 : 597.982 voitures privées, 70.429 taxis, 4.683 bus publics, 6.851 bus privés, 120.024 camions, camionnettes et pick-ups.

⁸⁷ *Guide du routard, Égypte*, 1993, p. 59.

⁸⁸ *Guide bleu, Égypte*, 1986, p. 227.

⁸⁹ C'est sur ce scénario que débute « Le Caire en a marre de tout », *L'autre journal*, fév. 1991.

⁹⁰ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, photo p. 46.

⁹¹ *Ibid.* p. 42.

solidifiée par la poussière, colle à la peau »⁹². « La pollution attaque également les édifices, ils se creusent, laissant parfois apparaître, au travers de larges trous, des salles à manger, des chambres à coucher »⁹³. « Le Caire reste une des villes les plus polluées d'Afrique. La présence de plomb dans l'air dépasse cinq fois les normes internationales, la poussière dix fois ; les cas de surdité ont triplé en trente ans »⁹⁴. « On n'échappe au bruit que dans le havre des mosquées de la ville ancienne »⁹⁵. « Le bruit, que les oreilles égyptiennes, galvanisées, mithridatisées depuis longtemps, n'entendent pas »⁹⁶. En conclusion, le discours organiciste trouve son inspiration dans « une mégapole qui a, vingt heures par jour, les artères bouchées, les poumons enfumés, les intestins crevés et les tympan éclatés »⁹⁷.

Qu'en est-il du climat ? On respire au Caire « le plus gentil ayr que soit au monde »⁹⁸ ; « l'air est doux, sent l'aloès, et rafraîchit le cœur »⁹⁹. Aussi, des Européens « abusés » viennent en séjour au Caire pour le rétablissement de leur santé mais ils font erreur car la « phtisie y sévit » et « des trombes de poussière tourbillonnent sans cesse dans les rues » favorisant les affections pulmonaires¹⁰⁰. « Il y avait la pollution, le bruit, le délabrement des chaussées et de trottoirs, la saleté — et maintenant, le vent »¹⁰¹.

A cela s'ajoute le paysage urbain, tout aussi tumultueux. « La ville est éventrée de toutes parts. On démolit, on construit, on laisse à l'encan. La ville est

⁹² Sami NAÏR, 1986, p. 15.

⁹³ « Le Caire en a marre de tout », *L'autre journal*, fév. 1991, p. 135.

⁹⁴ Alexandre BUCCIANI, *Le Monde*, 1994.

⁹⁵ Gilles KEPEL, *Géo-Magazine*, 1994, p. 133.

⁹⁶ Jean-Pierre PERONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 41.

⁹⁷ Patrice CLAUDE, *Le Monde*, oct. 1992, le titre de l'article est d'ailleurs « Les convulsions du Caire ».

⁹⁸ Emmanuel PILOTI, 1420, cité par Jacques PAVIOT, 1991, p. 321.

⁹⁹ Stanley LANE-POOLE, 1902, p. 31.

¹⁰⁰ Elisée RECLUS, 1885, p. 514.

¹⁰¹ Sami NAÏR, 1986, p. 55.

totallement délabrée, défaite, disloquée », déclare un visiteur contemporain¹⁰². « Seuls les minarets arrachent la ville à son avachissement »¹⁰³. Mais les récits de ruine, de décadence, de constructions inachevées et d'agressions de la modernité sont, encore une fois, de vieilles histoires. « L'on trouve en marchant dans le grand Caire beaucoup de maisons commencées de nouveau que l'on ne travaille point à achever »¹⁰⁴ ; en 1686, la raison n'en était pas la probabilité d'une surélévation à venir mais une manière de ne pas être taxés d'impôts¹⁰⁵. « Encore quelques mois et des rues européennes auront coupé à angles droits la vieille ville poudreuse et muette qui croule en paix sur les pauvres fellahs » prédisait Gérard de Nerval au milieu du XIX^e siècle ; il considérait d'ailleurs Le Caire comme la « seule ville orientale où l'on puisse retrouver les couches bien distinctes de plusieurs âges historiques »¹⁰⁶. Quant à l'aspect ruiné et décrépît de la cité, tant de ses alentours que de son centre, il était déjà visible à la fin du siècle passé :

« Dès qu'on jette un coup d'œil sur cette ville, on s'aperçoit qu'elle est environnée de ruines. Tout autour de l'enceinte actuelle se sont élevées des cités populeuses, remplies de palais et de monuments disparus aujourd'hui. C'est de leurs débris que Le Caire s'est formé, c'est sur leurs décombres qu'il dresse ses mosquées, ses maisons, ses grands et somptueux édifices. » (...) « La bonne moitié de la ville est composée de ruines d'où s'envoient, au bruit du pas des voyageurs, des vautours et des aigles tristement posés sur des tas de pierre ou sur des monceaux de boue ». (Gabriel CHARMES, 1880, p. 42 et 83).

Si les représentations du Caire se sont avant tout façonnées par son gigantisme, sa population pléthorique et ses « légendaires » embouteillages et pollutions, ces caractéristiques sont cependant communes à de nombreuses villes.

¹⁰² *Ibid.* p. 29 et 55.

¹⁰³ Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979, p. 48.

¹⁰⁴ Jean COPPIN, 1686, p. 197.

¹⁰⁵ Jean Coppin explique que les bâtiments se construisent jusqu'au premier étage et qu'ensuite ils sont arrêtés. On plante alors des petits bâtons avec des drapeaux de couleur en divers endroits des murs qui signifient qu'on a plus d'argent pour continuer ; ainsi les propriétaires prétendent être pauvres pour ne pas prêter de l'argent au pacha. (p. 197).

¹⁰⁶ Gérard DE NERVAL, p. 296 et 239.

Ce qui spécifie réellement son image, ce sont trois thèmes récurrents dans l'ensemble des articles, ouvrages ou guides traitant du Caire contemporain. On les retrouve également dans la dernière *Géographie Universelle*¹⁰⁷. Ils ne sont pas propres à la littérature française, à titre d'exemple, dans deux articles sur la capitale égyptienne parus à quelques années d'intervalle dans la revue *National Geographic*, ces mêmes thèmes étaient traités de la même manière, dans chacun des numéros¹⁰⁸. Ils peuvent aussi être traités indépendamment, constituer de véritables « sujets ». Évoqués de manière systématique dès que l'on traite du Caire, ce sont les « curiosités » du XX^e siècle :

« Est "curieux" tout ce qui porte témoignage d'un univers différent : il y a des curiosités naturelles, historiques, archéologiques, comme il y a des mœurs curieuses. En faire l'inventaire est-ce rendre compte d'un pays ? On peut en douter. En tout cas, la répétition de ces données, d'un auteur à l'autre, finit par constituer une image stéréotypée créatrice d'une attente. Il faut, dès lors, que telle aventure de voyage ait lieu. » (Maurice MARTIN, 1991, p. 349. — L'auteur souligne).

Même la revue *Autrement*, malgré son appellation, n'a pas dérogé à cette règle et dans sa compilation consacrée au Caire, plusieurs articles ont été consacrés à ces sujets obligés, sous les titres de « Bassatine, silence des vivants » ; « Histoires d'ordures, de troc et d'amour » et « Risibles humeurs »¹⁰⁹. Cette figure triangulaire associe les nécropoles habitées, les ramasseurs d'ordure ou chiffonniers — les *zabbālīn-s* —, et le caractère enjoué des Égyptiens. Un regard sur les confins de la cité, un regard sur la nature de ses habitants ; le paradoxe — ici le couple horreur-bonheur — trouve dans le croisement de ces thèmes les conditions de son développement.

¹⁰⁷ *Géographie Universelle*, 1995, sous la direction de Georges MUTIN et de François DURAND-DASTÈS.

¹⁰⁸ *National Geographic* vol. 141 n° 5, mai 1972 (William ELLIS), et vol. 183 n° 4, avril 1993 (Peter THEROUX).

¹⁰⁹ *Le Caire, Autrement*, Hors série n° 12, 1985.

4 - Il était une fois une ville... Le Caire, cité merveilleuse, curieuse, apocalyptique

Qui se soucie encore des « fours à poulets » ? Pourtant, d'Hérodote aux voyageurs du XIX^e, tous s'en émerveillaient. Là était l'extraordinaire et le curieux. « Tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sont choses qui se peuvent voir tous les jours, et quiconque voyage en ce pays-là peut les voir à son aise et commodité, quand bon lui semble », note Jean Thévenot, à propos de sa description du Caire ; il préfère réserver son enthousiasme pour conter une véritable « découverte » :

« La première de ces choses extraordinaires que j'ai vu au Caire, c'est la façon de faire éclore les poulets par artifice ; il semble d'abord que ce soit une fable de dire que l'on fait éclore les poulets, sans faire couvrir les œufs par des poules, et encore plus de dire qu'on vend ces poulets au boisseau, cependant l'un et l'autre est véritable (...) » (Jean THEVENOT, 1658, p. 232). (Suivent plusieurs pages de description des fours à poulets).

« J'ai vu les pyramides et je n'en ai point été émerveillé. J'aime mieux les fours à poulets, dont l'invention est, dit-on, aussi ancienne que les pyramides » déclare Voltaire¹¹⁰ ; Gérard de Nerval rétorque : « Je ne suis pas de l'avis de Voltaire, qui prétend que les Pyramides de l'Égypte sont loin de valoir ses fours à poulets », mais il regrette cependant de n'avoir pu visiter ceux de Mansourah, très célèbres¹¹¹. Même Marcel Clerget, dans les années 30, leur consacre encore une page. Qui croirait que couveuses et merveilles du monde, mises sur un même plan, ont suscité un âpre débat ?

Une sélection s'est opérée, les éléphants de Jacques de Vérone ont disparu dans le banal donc l'oubli, avec les fours à poulets et nombre d'autres curiosités.

¹¹⁰ VOLTAIRE, *Troisième diatribe* de l'abbé Bazin, dans *La Défense de mon oncle*, note 149, p.404 du *Voyage en Orient* de Gérard DE NERVAL, 1843.

¹¹¹ Gérard DE NERVAL, 1843, p. 260 et 316.

La trame inaltérable de la représentation de la cité s'en tient à l'essentiel ; hormis quelques rares spécificités, lieux ou monuments, elle se réfère à l'essence de la ville : un grand nombre d'hommes dans un espace construit réduit. La description de la ville est un conte, une légende connue, lue et réinventée mille fois. Modulé sur tous les airs, son ton, lugubre ou joyeux, est celui d'un refrain éternel. Il est des images, des clichés, des mots, des représentations qui disent une ville, celle-ci les emmène au cours de son voyage dans le temps, ils s'adaptent aux circonstances. La ville, de par sa création, est à l'image de l'homme, mais il faut auparavant effectuer un transfert pour en rendre compte. Le vocabulaire de la description de ville est révélateur de la nature qu'on lui prête, celle d'un être vivant. Le Caire, ou la ville, est souvent une « hydre », elle fait preuve d'appétit, c'est une « ogresse » qui dévore, avale, engloutit. Elle souffre, a des maladies. Elle est rebelle, s'échappe, refuse toute maîtrise ou contrôle. C'est la représentation d'une ville à l'état de nature, créature et non création. C'est la ville sauvage, par rapport à une ville domestique qui n'existe pas davantage...

Apparue de manière presque magique, façonnée lors d'un temps mythique, celui de la splendeur idéale, elle subit ensuite des mutations successives (entrecoupées de sursauts), celle de la stagnation, du déclin, de la décomposition, jusqu'à la métamorphose actuelle, la phase de dégénérescence ou de monstrualisation. La ville s'écroule et croît en même temps, des pans entiers disparaissent, elle prospère pourtant. Moins le fait urbain est exceptionnel, plus la ville l'est. À l'aune de la comparaison, le discours et les impressions des voyageurs du moyen âge paraissent plus banals, neutres et distancés, que ceux des visiteurs contemporains. Plus la population s'urbanise, plus la ville devient un mode de vie, plus « l'autre » est proche, plus on s'enferme dans des schémas de représentation

figés. On assiste à une mise en scène de l'ébahissement, décliné depuis la fausse naïveté jusqu'à l'horreur, en passant par la simple stupéfaction.

« Il y eut un temps où le voyage confrontait le voyageur à des civilisations radicalement différentes de la sienne et qui s'imposaient d'abord par leur étrangeté. Voilà quelques siècles que ces occasions deviennent de plus en plus rares. Que ce soit dans l'Inde ou dans l'Amérique, le voyageur moderne est moins surpris qu'il ne reconnaît. » (Claude LÉVI-STRAUSS, p. 94).

Peut-être est-ce pour ces raisons que le voyageur contemporain force le trait, reprend et accentue les mêmes suggestions jusqu'au paroxysme. Après celles du merveilleux et du curieux, notre époque est celle de l'apocalyptique. « Le Caire est devenue une ville démente »¹¹² ; « Le Caire, une ville insensée »¹¹³ ; « C'est une ville impossible »¹¹⁴ ; « Désastre urbain — désastre immédiat, aveuglant, sidérant, qui frappe le visiteur dès ses premiers attouchements avec cette ville »¹¹⁵ ; « Le Caire est une ville apocalyptique »¹¹⁶. Jean-Bernard Racine souligne l'ambiguïté de la réalité de la ville, « berceau » ou « tombeau » ; « tantôt considérée comme la source des pires corruptions, tantôt comme le facteur principal de la civilisation et de la culture »¹¹⁷. Le paradis des voyageurs arabes du moyen âge¹¹⁸ est l'enfer des visiteurs occidentaux contemporains.

Paradoxes, contradictions, c'est souvent par des alternances imagées de contrastes que l'on décrypte scènes et paysages, que l'on suscite l'intérêt. C'est par des formulations explicites, des titres suggestifs, comme « la douceur chaotique »¹¹⁹, que l'on suggère un univers heurté, dont la complexité est soit

¹¹² Simone LACOUTURE, 1984, p. 98.

¹¹³ *Guide du routard, Égypte*, 1993, p. 59.

¹¹⁴ Patrice CLAUDE, *Le Monde*, 1992.

¹¹⁵ Sami NAÏR, 1986, p. 16.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 151.

¹¹⁷ Jean-Bernard RACINE (1993) montre comment cette antithèse d'origine biblique, est symbolisée par l'opposition entre la « Grande Babylone » et la « Jérusalem céleste ».

¹¹⁸ Cf. IBN BATTÛTA, pp. 120-121, citant divers poètes.

¹¹⁹ Titre d'un article de Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, *Géo-Magazine*, 1979.

terrifiante soit pitoyable. Le couple tradition et modernité, un âne et une voiture, — mais les exemples sont infinis — ne cesse de se reproduire. Dans un monde avide de sensations mais aussi de chiffres pour les étayer, on veut quantifier le réel, même dans son étrangeté ; tout doit s'exprimer en pourcentages, en statistiques. La vérité est dans le chiffre, lui même plein de sous-entendus. « L'agglomération cairote compte près de dix millions d'habitants dont 31 % sont analphabètes »¹²⁰.

* *
*

Comme nous l'avons vu, la plupart des représentations du Caire contemporain existent depuis fort longtemps, certaines se sont figées, d'autres transformées, atténuées, accrues ; parallèlement certaines ont disparu d'autres ont vu le jour. Les impressions les plus intenses et les plus significatives prennent cependant leur origine à des époques où la cité que nous connaissons n'existait pas, hormis l'espace qui contient aujourd'hui la « vieille ville ». On pourrait en déduire que l'essence de la représentation du Caire provient de la vieille ville, que son image est essentiellement un héritage de son espace-genèse. Est-ce parce qu'il s'agit de la même ville, et que ses caractères se sont étendus ou transmis à l'ensemble ? Existe-t-il un déterminisme urbain ? Ou une simple logique de métropole importante ? Est-ce parce que la description de ville est un genre statique, un peu intemporel ? Ou un peu de tout cela ? Mais n'oublions pas que « l'Égypte est aussi le lieu de toutes les continuités »¹²¹, qu'on la désire « éternelle ».

Changement d'échelle, d'espace, de temps ; pourtant, la ville glisse sur son image, celle-ci absorbe les distorsions, ne se modifie que peu. Les composantes changent, le vocabulaire évolue, mais le sens perdure. Les embouteillages

¹²⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹²¹ Jean-Claude VATIN, 1986, p. 341.

automobiles de nos jours ne sont-ils pas les embarras d'ânes et de charrettes d'hier ? Le taux de plomb dans l'air a le mauvais goût des émanations propices à la peste. Quant à la ville, elle n'en finit pas d'être grande d'elle-même, et grosse de sa foule. La vaste mégapole contemporaine est la cité d'hier, celle de l'espace, autrefois un et unique, de la ville ancienne. Les traits de la personnalité cairote présentés comme conjoncturels, sont ceux empruntés à la structure représentative de son espace genèse. S'il existe des contrastes entre les espaces qui entrent dans la vaste composition urbaine, il n'y a pourtant pas de ruptures, l'unité du Caire se fait par son image.

Au delà des clichés, des images devenues conventionnelles, des aspects de la personnalité supposée du Caire, du contenu de sa représentation, émergent des identifiants, ceux de la grande ville par excellence. L'essence du contenu de ces représentations est celle de l'idée même de la ville, même si cette idée est contraire au modèle. L'éternel urbain est là, Le Caire est une ville éternelle.

Chapitre 3

Du plan de ville à la tache urbaine

L'histoire du Caire, malgré de nombreuses zones d'ombres, est connue ; ses « fondations »¹ successives ont été identifiées, de même que l'ont été les phases de son évolution, et mises à jour les organisations urbaines correspondantes. Paradoxalement, la ville contemporaine, qui nous est contiguë dans le temps, n'est pas pour autant d'une lisibilité² accrue. L'exemple de sa représentation cartographique en est une illustration. L'image de la ville, à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, est représentée sous la forme d'une tache urbaine. La fonction de ce mode d'expression graphique est de montrer l'image d'une emprise au sol, et, par confrontation, de mettre en lumière les étapes de sa croissance entre plusieurs dates. Cependant, cette forme englobante en dissimule plusieurs et donne l'apparence d'un corps bâti unique et fluide, unificateur de la ville contemporaine qui a pourtant été présentée comme « éclatée »³.

« Entré dans le monde moderne un peu avant 1880, Le Caire n'a disposé que de quelques décennies pour subir une métamorphose qui avait commencé près de trois siècles auparavant dans les villes d'Europe occidentale qui lui servaient de modèles. Mais à peine les gouvernants de l'Égypte avaient-ils entrepris de trouver des réponses aux problèmes que posait la simple « modernisation » de leur ville qu'ils se heurtaient aux difficultés presque inextricables qui sont le lot des immenses cités de l'époque contemporaine. » (André RAYMOND, 1977, p. 213).

¹ Le terme est celui proposé par André RAYMOND, 1993.

² « Facilité avec laquelle les parties de la ville peuvent être visuellement appréhendées, reconnues et organisées selon un schéma cohérent », selon la définition de Kevin LYNCH, 1960, cité par Marcel RONCAYOLO, 1990, p. 176

³ Robert ILBERT (1985-1), parle « d'éclatement des cadres sociaux » pour expliquer le « caractère insaisissable de la ville ».

Variations sur une même ville : panoramas, légendes et paysages

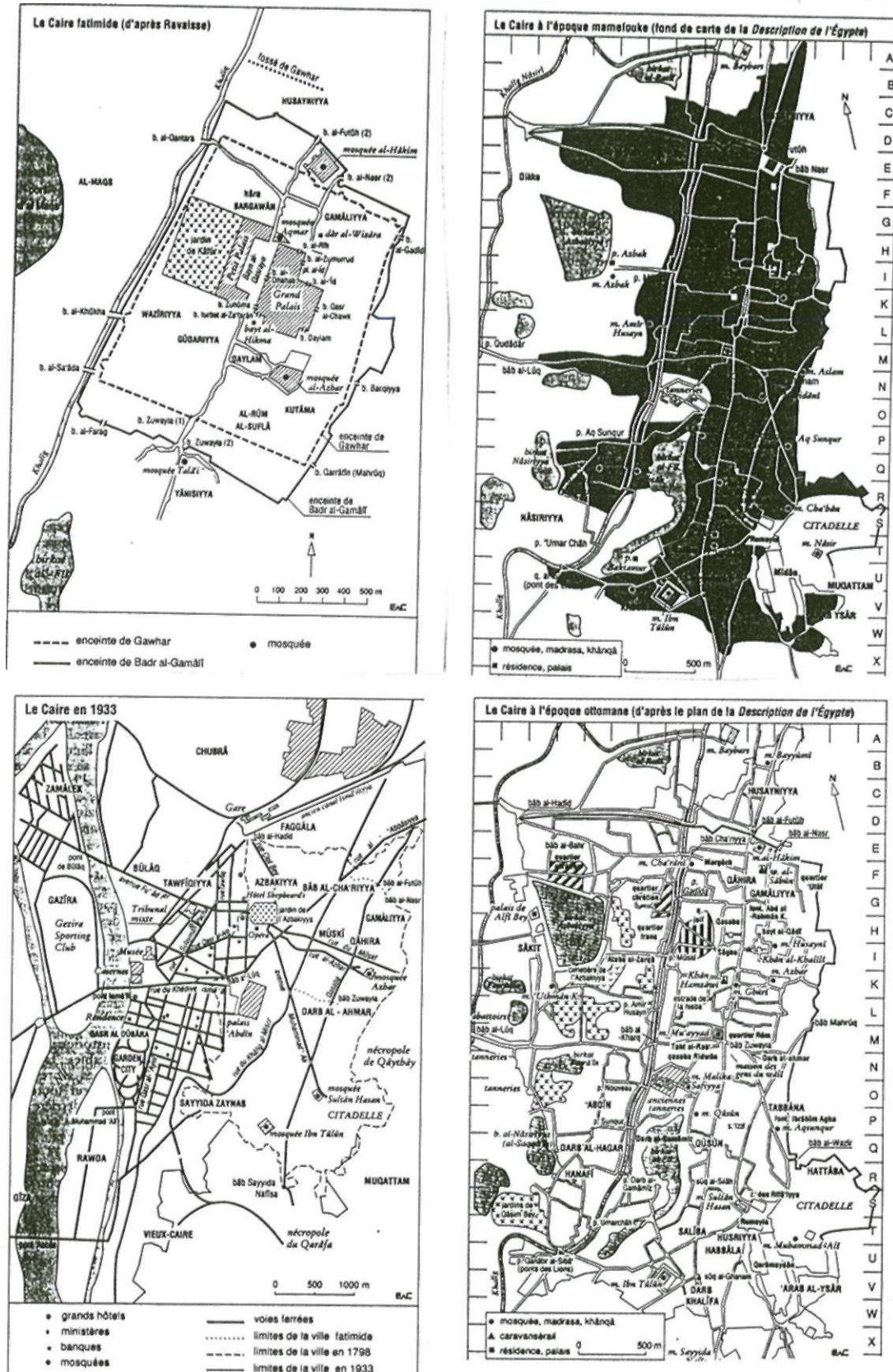


Fig. 1. Le Caire aux époques fatimide, mamelouke, ottomane, et en 1933.

Source : André RAYMOND, *Le Caire*, 1993, pp. 39, 128, 219 et 314.

C'est en juxtaposant à des séries temporelles l'indicateur de la taille de la population — le plus évident pour traduire l'état d'une ville — que l'on exprime les modalités des mutations de la cité contemporaine. Sans reprendre l'histoire démographique de l'Égypte et de sa capitale⁴, il est néanmoins éclairant de rappeler quelques chiffres exemplaires. Entre 1937 et 1966, la population égyptienne double, alors que celle du Caire se multiplie par quatre⁵ ; de la fin des années 30 à celle des années 60, l'accroissement annuel de sa population se situe autour de 4 %. « La migration des populations rurales vers la ville a été l'une des révolutions silencieuses de l'Égypte de ce siècle »⁶. La structure du Caire est métamorphosée par cet essor, la ville, est qualifiée de « nouvelle métropole »⁷, puis de « mégapole », elle s'installe dans cet état, même si, par la suite, sa croissance connaît un net ralentissement, mis en lumière par les résultats des recensements de 1976 et de 1986⁸. Après plusieurs décennies de migrations qui ont conduit des habitants de la province vers la capitale et son centre, la population se redéploie désormais par le biais de mouvements centrifuges des espaces centraux vers la proche périphérie. Plus de la moitié des échanges dans le Grand-Caire est composée de départs du gouvernorat du Caire⁹. Même si les migrations vers la capitale se sont tassées, l'accroissement naturel suffit à lui assurer une forte croissance¹⁰. Cependant, ces quelques données schématiques ne doivent pas occulter le fait que si Le Caire, avec une population de plus de dix millions

⁴ Au sujet de la structure de la population égyptienne contemporaine, voir Daniel PANZAC (1977) et Philippe FARGUES (1985). Mercedes VOLAIT (1988-2) traite, pour Le Caire, des tendances mises à jour par les données du recensement de 1986.

⁵ L'Égypte comptait presque 16 millions d'habitants en 1937 et un peu plus de 30 millions en 1966 ; aux mêmes dates, la population du Caire était de 1,3 puis de 5,18 millions d'habitants.

⁶ Selon le sociologue Sa'ad al-Dîn IBRAHIM, cité par *Al-Ahram Hebdo*, 12-18 juin 1996.

⁷ Pierre MARTHELOT, 1970.

⁸ En 1986 l'Égypte compte un peu plus de 50 millions d'habitants, et le taux de croissance annuelle de sa capitale retombe aux alentours de 2,3%.

⁹ Cf. « Note sur les migrations dans l'aire métropolitaine », par Éric DENIS et François IRETON, *Lettre d'Information de l'observatoire urbain du Caire contemporain* n° 36, 1994, p. 37.

¹⁰ La population égyptienne est jeune, sa natalité demeure forte (cf. Philippe FARGUES, 1988), le nombre d'enfants par femme est de près de 4 en 1994 (*Livre annuel 1994* du ministère de l'Information). Au Caire, l'indice synthétique de fécondité est d'environ 2,5 enfants par femme.

d'habitants, se place aujourd'hui au quinzième rang des plus grandes villes du monde¹¹, elle était, selon diverses estimations, dans les dix premières entre le X^e et le début du XVIII^e siècles, et certainement la première au milieu du XIV^e¹² (cf. tab. 1). On ne peut dissocier la situation actuelle du Caire de son histoire, et, comme pour la plupart des mégapoles du Tiers-Monde, l'importance de son rang dans le passé est certainement déterminant de son état actuel. Aussi, on peut estimer qu'une telle ville ne pouvait pas, à la fin du XX^e siècle, être autre qu'une mégapole¹³, vaste et peuplée. L'importance de la ville actuelle est le résultat d'un long processus et non celui d'une mutation brutale. Le Caire n'en est certes pas à sa première recomposition, sa population a connu des fortunes diverses, et l'histoire de l'ancrage de la ville, comme l'illustrent les reconstitutions cartographiques, est celle d'une succession de fondations, d'abandons, d'occupations de sites et de repositionnements topographiques.

La tache urbaine du Caire permet de cerner « l'énorme ville de 30.000 hectares, dont la cartographie s'essouffle à suivre l'extension »¹⁴, de montrer la progression de la ville dans l'espace, la suprématie du béton sur le limon, l'éternelle lutte du bien et du mal. Illustrant une forme de croissance, elle en ignore les autres, en particulier celle induite par « métamorphisme et juxtaposition », soulignée par Robert Ilbert¹⁵. De même, cette image ne peut exprimer une caractéristique majeure de la ville, son incontestable « épaisseur », traduite en particulier par la troisième dimension, celle de la verticalité.

¹¹ Au recensement de 1986, l'agglomération comptait 8.634.000 habitants et la région du Grand-Caire 9.754.000.

¹² Selon les données de *Géopolis* associées à celles de CHANDLER & FOX, 1976, citées par Éric DENIS, *Lettre d'Information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n°36, 1994, p. 29.

¹³ Depuis les années 80, Le Caire est souvent désigné comme « mégapole » ; bien que ce terme soit un néologisme, ne renvoie à aucune définition stricte, et s'emploie de façon peu codifiée, son pouvoir évocateur est tel qu'il s'est imposé.

¹⁴ André RAYMOND, 1993, p. 369.

¹⁵ Robert ILBERT, 1982-2, p. 281.

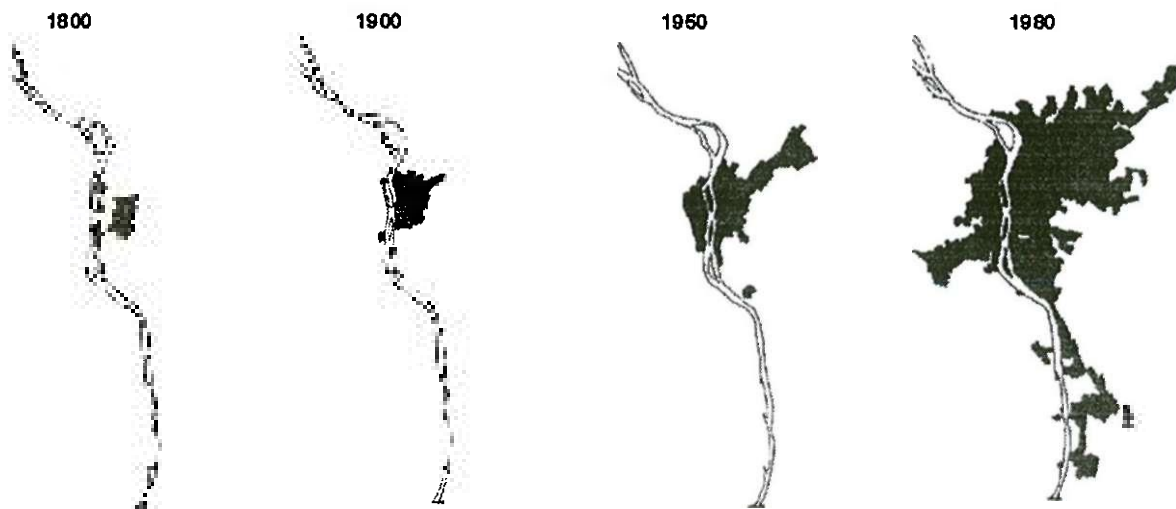


Fig. 2. L'emprise spatiale du Caire du début du XIX^e siècle à la fin du XX^e

Source : Mercedes VOLAIT, 1988-2, p. 122

L'auto-pont qui superpose les voies, la surélévation qui rehausse le bâtiment, l'immeuble qui condamne la villa, puis la tour qui remplace l'immeuble ; cette dynamique d'expansion par rotation, empilement ou stratification est particulièrement vivace dans les espaces « péri-centraux ». Ainsi, les quartiers de Duqqî et de Muhandisîn, malgré leur courte histoire, ont déjà connu trois — parfois quatre — générations de constructions ; dans une même rue, sont observables toutes les étapes de l'expression architecturale de l'urbanisation des années 60 à nos jours. La tache urbaine gomme également le « grignotage » des espaces intra-urbains vacants, le comblement des interstices, l'émiettement des espaces publics. Pour ne retenir qu'un exemple récent, citons l'installation, encouragée par le Gouvernorat, de fleuristes et de pépiniéristes sous les auto-ponts, où ces magasins côtoient des parkings ou des ateliers de mécanique. Comme si la ville coulait, débordait, sans forme ni retenue, l'évolution du « contenu » urbain, de ses composantes, des mutations internes est pareillement absente de cette image,

alors que les deux aspects de l'expansion sont liés et complémentaires, souvent concomitants.

Si Le Caire est une ville d'une visibilité intense — et intensifiée —, c'est aussi à cause du déséquilibre de l'armature urbaine égyptienne¹⁶ ; après la capitale et Alexandrie (environ trois millions d'habitants), qui concentrent plus de la moitié de la population urbaine du pays (presque 44 % des habitants), la troisième ville du pays, Port-Saïd, ne compte que 400.000 habitants¹⁷. Le centralisme fait du Caire l'espace privilégié, référence de l'Égypte. Pierre Marthelot se demande « si cet énorme organisme urbain n'est pas un luxe écrasant, pour un pays dont les ressources sont limitées »¹⁸, Milad Hanna, en écho, compare la cité à un « puits sans fond où s'engouffrent les ressources du pays »¹⁹. Le Caire représente et symbolise l'Égypte, mais, de ce fait, la ville, miroir déformant, ne réfléchit pas l'image du pays, mais bien celle qu'il veut donner de lui-même²⁰. La capitale apparaît, dans ce contexte, comme nettement favorisée par rapport au reste du territoire²¹. De même, les dimensions culturelle et politique de l'Égypte dépassent amplement les avantages que lui confèrent son poids démographique et sa situation géographique. Siège de la Ligue arabe depuis sa fondation en 1945²², Le Caire

¹⁶ Voir, au sujet des tendances anciennes et actuelles de l'urbanisation en Égypte, Galila EL-KADI (1990-2).

¹⁷ Ou, si l'on se réfère aux calculs de François Moriconi, basés sur les agglomérations et non sur les unités administratives, la troisième ville d'Égypte serait en fait Mahallah al-Kûbrâ avec 477.239 habitants.

¹⁸ Pierre MARTHELOT, 1969, p. 390.

¹⁹ « Avec l'avènement de l'*infiaah* Le Caire devient un puits sans fond où s'engouffrent les investissements, une des causes de l'endettement du pays. Projets d'équipement sanitaire, de réseau d'égouts, de station de filtrage de l'eau, expansion des centrales électriques, amélioration de la distribution de l'électricité, expansion et amélioration du réseau téléphonique, du réseau routier, projet de construction du métro reliant Helwan à Ramsès... » (Milad HANNA, 1987, p. 162).

²⁰ À ce propos, dans l'introduction d'un article sur la Conférence internationale sur la population et le développement, tenue au Caire en septembre 1994, Iman FARAG, 1994, évoque divers aspects de la mise en scène de la capitale à l'occasion de cet événement.

²¹ En 1972, pour 15 % de la population du pays, Le Caire possédait 66 % des téléviseurs, 52 % des téléphones, 62 % des diplômés, 33 % des médecins et accaparait 40 % des légumes, des fruits et de la viande consommés en Égypte. (John WATERBURY, 1973-1).

²² Hormis une interruption entre Camp David (1979) et la Guerre du Golfe (1991).

s'impose comme la ville d'où émanent les références culturelles (musicales, littéraires, cinématographiques...) communes à la civilisation arabe contemporaine.

1 - Quand le bâtiment va ...

Le Caire fait mentir le célèbre adage, et, à l'instar d'autres mégapoles du Tiers-Monde, est souvent présenté comme une ville-chaos, une ville-désordre, un espace-recel de formes et productions urbaines disparates. Une lecture rapide et schématique de la production scientifique des années 70 au début de la décennie 90, permet de dresser plusieurs constats sur Le Caire. À la longue histoire correspond la ville ancienne, espace soumis à un processus de dégradation ; l'essor démographique et les migrations ont engendré les périphéries spontanées ; la dégradation et la paupérisation se sont insinuées dans la plupart des quartiers. L'urbanisation informelle a « galopé » sur les terres agricoles, au rythme où les migrants « galopaient » vers la ville, qui devenait mégapole sans avoir repris son souffle.

Aussi, on ne peut évoquer la capitale sans mentionner le phénomène de l'urbanisation spontanée ou informelle, ou encore de l'auto-construction, termes qui englobent des réalités très diverses. Si l'on se réfère aux constructions réalisées au cours des deux dernières décennies, on constate que près de 85 % d'entre elles « n'ont pas été décidées par les autorités compétentes, ne sont pas conformes aux normes constructives définies par les cahiers des charges, et ne figurent sur aucun document d'urbanisme »²³. Si l'on prend en compte la spatialisation de l'informel, ce type d'urbanisation concerne actuellement, d'après les travaux d'un groupe d'étude du ministère du Logement, 28 zones englobant un quart de la surface

²³ Galila EL-KADI, 1994, p. 31, ce pourcentage est confirmé par les ministres des Collectivités locales et du Logement.

occupée du Grand Caire et près de la moitié de sa population²⁴. La grande majorité de ces quartiers est située sur des terres agricoles et est le fait d'opérations de lotissement à caractère spéculatif, quant aux quartiers implantés sur des terrains désertiques appartenant à l'État, ils ont à l'origine été accaparés par des populations en quête d'espaces à bâtir. Au delà des différences de statut juridique, ces deux types ont en commun, malgré les efforts de leurs habitants, d'être des zones de carence de nombreux services urbains élémentaires²⁵. Par quels mécanismes « l'informel » s'est-il élevé au premier rang de la production d'espace bâti ? Les travaux complémentaires de Galila El-Kadi et d'Agnès Deboulet ont amené des réponses quant aux logiques de cette dynamique²⁶.

L'urbanisation spontanée peut aussi s'appréhender ou se mesurer en nombre d'hectares de terres cultivables disparus ; l'ampleur de ce phénomène est révélée par le constat d'un agriculteur : « au Caire, il vaut mieux cultiver des maisons que des champs »²⁷. Cependant, en inversant la question, on peut aussi interpréter cette dynamique en nombre de logements construits par et pour les classes populaires à moindre frais.

Actuellement, pour de tout autres motifs, les quartiers « spontanés », devenus objets de débats, sont évoqués par la presse ; le gouvernement, en quête d'une autorité qu'il ne peut exercer sur ces espaces, et au vu des enjeux socio-politiques qu'ils représentent, les reconnaît officiellement ; les problèmes de

²⁴ Les résultats de cette étude, parue dans le journal *Al-Ahrâm* du 11 août 1993 sont livrés sous la forme d'un tableau recensant toutes les zones dites informelles et leurs caractéristiques générales (date d'implantation, surface, population, densité, équipements) et proposant une évaluation des coûts estimés pour une amélioration des conditions de vie.

²⁵ Les problèmes les plus cruciaux, dans le domaine de la vie domestique, étant ceux qui concernent l'eau, tant pour l'approvisionnement que pour l'évacuation des eaux usées.

²⁶ Voir la thèse de Galila EL-KADI (1987) consacrée à l'urbanisation spontanée au Caire, celle d'Agnès DEBOULET (1994) sur les compétences et réalisations des citoyens, le dossier réalisé à partir de deux études de cas par Linda OLDHAM et al. (1987). Au sujet des modalités du passage du rural à l'urbain, voir Sawsan NOWEIR et Philippe PANERAI (1989). Par ailleurs, l'équipe I'AURIF-GOPP (1990) a réalisé un rapport sur l'habitat informel.

²⁷ Propos recueillis par Youssef Chahine in *Le Caire par Youssef Chahine*, court-métrage, Antenne 2, octobre 1991, cité par Laure PANERAI-MALCA, 1993.

législation foncière sont débattus, et l'on tente d'évaluer comment y améliorer les conditions de vie.

Le discours officiel et les médias voient une adéquation entre contestation islamiste et périphérie²⁸, et c'est par ce biais que sont perçus ces quartiers où ont poussé, selon la terminologie officielle, « les arbres du mal »²⁹. Rappelons toutefois que « l'informel » n'est pas, loin s'en faut, l'apanage de la construction, le secteur de l'économie qui lui correspond pourvoit, en Égypte, environ un quart du total des emplois³⁰. Aussi, qu'il soit système économique ou système urbain, l'informel ne peut s'appréhender comme marginal, ni renvoyer à une simple catégorie ou typologie du réel.

La lecture de la croissance de la ville peut être résumée au couple dégradation-expansion, et exprimée en termes de centre et de périphérie. Cette analyse conduit à l'interprétation de la dynamique urbaine comme génératrice d'une mue qui « dénature » la ville ; les espaces anciens perdent leur qualification, quant aux nouveaux ils en sont, par essence, démunis. Cette corrélation, si elle existe de fait, est pourtant trouble dans la mesure où elle repose sur divers niveaux d'interprétation de la qualification de la ville. Si la dégradation des espaces anciens est réelle, elle est souvent associée de manière indifférenciée à l'ensemble de son évolution. Aussi, la construction d'immeubles neufs dans les quartiers historiques est ainsi perçue comme une dégradation, on parle alors de « disparition de la ville ancienne »³¹, du fait de la perversité de cette catégorie d'analyse, où ville signifie patrimoine architectural.

²⁸ Cf. Abou Zeid RAGEH, 1996.

²⁹ Formule utilisée dans le dossier sur l'urbanisation spontanée réalisé par le journal *Al-Ahram* du 11 août 1993.

³⁰ Selon Jacques CHARMES (1991), d'après des estimations réalisées à partir des données du recensement de 1976, contribution à un dossier sur l'économie informelle en Égypte réalisé sous la dir. de Nicholas HOPKINS (1991).

³¹ C'est dans ce sens que André RAYMOND nous dit que « De la ville orientale, il ne reste que des reliques » (1977, p. 236). « La disparition du patrimoine archéologique se poursuit sous nos

Une des spécificités de cette cité est, comme nous l'avons vu, le caractère excessif des représentations qu'elle suscite. Après avoir été la ville aux « mille minarets » célébrée par les voyageurs, Le Caire a été celle des « dix mille haut-parleurs »³², des « mille territoires » ou des « mille villages », et même un « village de dix millions d'habitants »³³. Elle compte actuellement plus de dix millions d'habitants et a fêté, en 1969, le millénaire de sa fondation... Il est vrai que les essais de modélisation du Caire s'avèrent peu convaincants³⁴, que les catégories urbaines usuelles n'y fonctionnent pas toujours de manière satisfaisante ; et que les repères et les usages de l'espace n'y sont pas absolument nets ni tranchés.

Parallèlement, les quartiers spontanés, tant sur les terres agricoles acquises que sur les domaines désertiques propriétés de l'État, s'étendent et se densifient. De même, la majorité des édifices de la ville dite ancienne date de moins d'un siècle ; et, au même titre que les périphéries, elle se révèle « spontanée », puisque l'essentiel des constructions, tant les surélévations, modifications et rajouts, que les immeubles neufs, se fait hors du contrôle des autorités. Les secteurs mitoyens de cet espace et de la ville « moderne », fondée au XIX^e siècle, se sont fondus et ont adopté des caractéristiques communes. Quant aux zones d'urbanisation informelle, elles sont souvent mieux équipées, grâce aux initiatives privées, que les espaces périphériques programmés que sont les *new-settlements* ou les villes nouvelles.

Les dysfonctionnements ou les carences des services et des équipements, s'ils n'affectent pas de manière équivalente tous les secteurs, sont perceptibles à

yeux, spectaculaire lorsqu'un monument s'écroule (...) insidieuse lorsqu'un habitat "contemporain" s'insinue dans le tissu urbain et le dénature. » (1993, p. 370).

³²KEPEL Gilles, 1985. Cette qualification reprend l'idée des mille minarets, multipliés par dix et modernisés en haut-parleurs, pour parler de l'islam dans la ville ; l'image est ici instrumentalisée et diabolisée.

³³ Le thème de la ville ruralisée est fréquent, il se base souvent sur la présence d'animaux d'élevage dans la ville (volailles, chèvres, etc.), caractère qui renvoie à une impression de campagne. Pourtant, si dans de nombreux villages égyptiens on observe des immeubles de plusieurs étages, on ne les qualifie pas d'urbains pour autant.

³⁴ Par exemple la tentative de modélisation du Caire par Christian GRATALOU (1993), qui implique l'existence, non démontrée, d'un « modèle régional de la ville arabe ».

l'échelle globale de la ville. La vie quotidienne d'un Cairete « ordinaire » est rythmée, sélectivement, par ces déficiences. De l'analyse des politiques urbaines du Caire au prisme de ces blocages quotidiens, Robert Ilbert tire trois conclusions : les stratégies globales se heurtent à de fortes résistances ; la multiplication des projets, textes et lois, témoigne de dysfonctionnements sociaux conjoncturels et structurels ; quant aux discours techniques, leur fonction est, avant tout, idéologique³⁵.

Les désordres majeurs observables au Caire peuvent-ils être appréhendés comme purement urbains, ou doivent-ils être envisagés tout d'abord — le véritable indicateur qu'est le logement semblerait l'attester — comme reflets d'une société où 5% de la population accapare plus de la moitié des richesses, alors qu'à l'autre extrême, plus de la majorité de la population doit s'accommoder de 12% du revenu national ? Même si Le Caire apparaît plus favorisé que l'ensemble national³⁶, presque un quart des ménages y vit néanmoins en dessous du seuil de pauvreté³⁷. L'accès au logement cristallise nombre de problèmes ; d'une part, les classes défavorisées doivent faire face elles-mêmes à leurs besoins, phénomène malheureusement banal dans le Tiers-Monde ; mais d'autre part, au Caire, près de 375.000 logements vacants³⁸ (produits par le secteur privé mais aussi par le secteur public), résultant d'un inextricable mélange de l'inadéquation entre offre et demande, de la spéculation et de la perversion de la réglementation des loyers, narguent les demandeurs³⁹. La politique de l'*infitah* a vu flamber les prix du

³⁵ Robert ILBERT, 1984-1. Dans un autre article (1985-2) l'auteur détaillait ces difficultés du quotidien.

³⁶ Cf. l'étude de Nader FERGANY (1993), sur les profils de la pauvreté et du chômage en Égypte.

³⁷ Selon les résultats d'une évaluation de la pauvreté en Égypte en fonction des données sur les ménages, réalisée par Heba AL-LAITHY et Hanaa KHEIR AL-DIN (1993) ; ce seuil de pauvreté est évalué en 90-91 à 722 livres annuelles par personne.

³⁸ Répartis entre Le Caire (251.625) et Guiza (121.783), source : Milad HANNA, 1987, p. 62 (d'après les statistiques du recensement de 1986). Au sujet de la situation de l'habitat, voir également John WATERBURY (1973-3) et Frederic SHORTER (1989).

³⁹ Il faut toutefois préciser que ce phénomène, qui a pris une ampleur extrême, n'est cependant pas nouveau puisqu'on en débattait déjà dans les années 20 (en 1927, 12,5 % des logements cairotes étaient vacants), voir Mercedes VOLAIT, 1988-1.

foncier et des matériaux de construction. Une véritable mise en scène et orchestration de la crise du logement, marquée de scandales financiers rendus publics par la presse, a permis, du milieu des années 70 à nos jours, d'enrichir les groupes liés à la construction : lotisseurs, constructeurs, importateurs ou intermédiaires, soit « une des plus puissantes classes en ascension jamais vues dans le Tiers-Monde », selon l'analyse de Milad Hanna⁴⁰.

2 - Quelques aspects de l'extériorisation

Tout autant que le quartier d'implantation, la « lecture » de façades d'immeubles, similaires en apparence, renseigne sur le statut de ses occupants. L'extraversion de la capacité à consommer et investir est un indicateur presque aussi révélateur que le lieu de résidence⁴¹. Les appendices que sont les climatiseurs ou les *dish-s* (antennes paraboliques), la qualité des finitions, le traitement des balcons, les modifications réalisées sont, comme le dépeint avec ironie l'auteur des *Années de Zeth*⁴², autant d'indices du niveau de vie des habitants. Les baignoires de céramique, les climatiseurs, les salles de bain auxiliaires et autres équipements similaires ont d'ailleurs été identifiés comme « signes de prospérité » par Milad Hanna dans un essai de classification du standing des logements que l'année et le style de la construction ne suffisaient pas à déterminer⁴³.

La multiplicité et la diversité des espaces, leur genèse, leur typologie, les spectaculaires recompositions qui ont affecté Le Caire depuis un demi siècle n'ont

⁴⁰ Milad HANNA, 1987.

⁴¹ Même si ces cas se raréfient, des appartements dans des immeubles cossus peuvent être loués pour des sommes modiques grâce au système des loyers bloqués.

⁴² Roman de Sonallah IBRAHIM, 1992.

⁴³ Milad HANNA, 1987.

pourtant pas supprimés les critères d'identification de la ville ni fait apparaître celle-ci comme une « magmapole ».

Il ne s'agit plus d'opposer une ville indigène-ancienne à une ville occidentale-moderne, analyse qui prévalait durant la première moitié du XX^e siècle ; mais, aux yeux de ses habitants, la mégapole demeure duelle, le clivage s'exprime dans la catégorisation du Caire en quartiers *râqî* (chics), ou *cha'bî*, (populaires), qui apparaît nette dans la perception qu'ont les Cairotes des espaces qui composent leur cité⁴⁴. Jean-Charles Depaule a, quant à lui, proposé trois grands types de structuration de l'espace quotidien du Caire, plus ou moins calqués sur les clivages sociaux : « un style populaire maintenu »⁴⁵, un type qui concerne les couches les plus aisées, caractérisé par « un ensemble d'isolats dont la protection est souvent problématique », et enfin un troisième style « où les habitants rejettent les modèles du premier (...) mais n'ont pas les moyens de réaliser le second »⁴⁶. Comme le précise l'auteur, ces types se combinent avec l'existence de territoires spécifiques, varient selon les sexes et sont « comme des réponses à la fragmentation inégalitaire de l'espace quotidien, des tentatives, délibérées ou non, pour l'unifier ».

Les contrastes s'expriment, dans l'espace urbain, de façon moins absolue que l'ensemble des données évoquées précédemment pourrait le laisser supposer. « On ne peut oublier que bien des villes dites du Tiers-Monde ne peuvent offrir le visage du Caire. C'est justement ce qui gêne. Le Caire n'est pas Calcutta, c'est un New-York prolétarisé aux rues en perpétuelle transformation et aux toits jamais achevés »⁴⁷ ; Janet Abu-Lughod poursuit d'ailleurs ce rapprochement entre Le Caire et New-York, en en comparant la finesse et la diversité du tissu urbain,

⁴⁴ Cf. Tiziana BATTAIN ; Albert LABIB, 1991.

⁴⁵ L'auteur précise que « maintenu » ne signifie pas « figé ».

⁴⁶ Jean-Charles DEPAULE (1990-2).

⁴⁷ Gilbert BLANQUI et Robert ILBERT, 1981, p. 59.

l'économie et son infrastructure ainsi que les caractéristiques des marchés immobiliers⁴⁸.

Les bidonvilles font exception, dans tous les quartiers l'habitat en dur prédomine, même si le nombre de logements précaires s'est accru⁴⁹, et les quartiers « chics » sont parsemés d'espaces interstitiels contrastés⁵⁰. Selon Robert Ilbert, « le fait que le corps urbain ne soit pas brutalement partagé permet de comprendre en partie des ajustements sociaux qui, sans cela, seraient impossibles »⁵¹. On peut se demander si la réciproque n'est pas vraie. Un élément explicatif de l'aspect atténué de la division sociale de l'espace est peut-être le système d'interactions qui lie les démunis aux nantis. Combien de personnes un ménage aisé fait-il vivre autour de lui, depuis la proximité et la dépendance immédiate jusqu'au lien le plus ténu et éloigné ? Ce système illustre-t-il une forme de redistribution ou relève-t-il seulement de l'exploitation ? Sans prétendre répondre à cette question, on peut néanmoins affirmer qu'il en résulte que les populations aisées emmènent, dans leur sillage urbain, nombre de ceux qui leur sont opposés dans l'échelle sociale.

On observe dans les rues de la capitale un nombre impressionnant de *Mercedes*, voitures symboles de la réussite sociale⁵², et depuis le début des années 90, de véhicules tout-terrains, appréciés des jeunes générations. La population aisée investit peu l'espace public de la ville, hormis évidemment pour sa fonction circulaire, elle même rendue plus ségrégative depuis que le réseau des auto-ponts,

⁴⁸ Janet ABU-LUGHOD, 1990.

⁴⁹ 12 zones de programmation de déguerpissement pour la période 1994-95, situées dans divers quartiers centraux ont été identifiées par le Gouvernorat du Caire, elles concernent plus de 113.000 personnes, réparties dans 6.153 immeubles. Source : extrait du rapport sur les zones d'habitat précaire réalisé par le Gouvernorat du Caire, publié dans la *Lettre d'Information de l'observatoire urbain du Caire contemporain* n° 37, 1994.

⁵⁰ Cf. l'article de Galila EL-KADI (1985) sur la division sociale de l'espace cairote.

⁵¹ Robert ILBERT, 1982-2, p. 281.

⁵² Ou, selon les mauvaises langues, de l'enrichissement rapide ; ainsi, certains modèles haut de gamme de cette marque ont été rebaptisés *boxtra* (poudre), allusion au trafic de stupéfiants qui aurait permis à leurs propriétaires de les acquérir. Ce thème a été repris dans le film *Mercedes* du réalisateur Yousri Nasrallah (1993).

mis en place dans les années 80, relie entre eux de nombreux pôles de la ville⁵³ en « atténuant » la traversée des quartiers qui les séparent. Cette nouvelle ségrégation, étagée, fonctionne à deux niveaux, ainsi, ceux qui doivent traverser le Nil, passent désormais au dessus de Zamâlek sans plus traverser ce quartier. Ceux qui peuvent y accéder privilégient les sphères et les réseaux privés à l'espace public et à ses relations de côtoiement. Les catégories favorisées évoluent de préférence dans le domaine de l'espace privé, expression d'une appartenance sociale. Depuis l'école, les centres commerciaux, les clubs (*nâdî*), et jusqu'aux enclaves que constituent les grands hôtels, véritables espaces commerciaux, culturels et de loisirs.

Les zones commerciales constituées autour de certains axes, marqués par un type de consommation « internationale », comme le secteur de l'avenue de la Ligue Arabe dans le quartier de Mohandisîn, où s'est implanté en 1994 le premier restaurant *Mac Donald's* d'Égypte, sont investies par les classes favorisées. Non loin de là, sur l'avenue 'Orabi, le grand magasin *Omar Effendi*, privatisé, est devenu un lieu de promenade familiale le vendredi. Sur trois niveaux, y sont exposés des articles très éclectiques : gamme de produits de beauté, biens d'équipements de la maison, vaisselle, droguerie, etc. Les prix affichés permettent de comparer les produits locaux et importés, à la faveur de ces derniers, la baisse de leurs coûts s'ajoutant désormais à leur prestige⁵⁴.

Plus globalement, les lieux centraux des quartiers chics ou « intermédiaires » du Caire sont marqués, de Ma'âdi à Héliopolis, de Mohandisîn à Doqqî en passant par Madînet Nasr, Zamâlek et le centre-ville, par une litanie composite de *Pizza Hut*, *La Poire*, *Baskin Robbin's*, *Kentucky Fried Chicken* pour la restauration, et

⁵³ Des quartiers de la rive gauche (Doqqî et Mohandisîn) jusqu'à Héliopolis, en passant par l'île de Zamâlek et le centre-ville, le réseau de voies superposées est continu.

⁵⁴ Avec la mise en application progressive des accords du GATT, les taxes à l'importation sur plusieurs gammes de produits ont considérablement diminué depuis le début des années 1990, atténuant nettement l'écart entre les prix des articles importés et locaux.

de *Benetton*, *New-Man*, ou *Kickers* pour l'habillement⁵⁵. Le caractère répétitif de cette trame commerçante, toujours implantée sur les avenues les plus vastes, donne au centre de ces quartiers un aspect monotone — ou rassurant ? — de « déjà-vu ». D'innombrables motos de coursiers sillonnent ces quartiers afin de livrer à domicile — le *home delivery* est une institution⁵⁶ — des plats préparés. Paradoxalement, ce type de consommation, banalisé, voire déprécié dans les pays occidentaux, est valorisé en Égypte où il correspond au style de vie des classes favorisées. En recensant les territoires desservis par ces livraisons, on pourrait peut-être obtenir une cartographie d'un aspect de la division sociale...

Les Cairotes « moyens » ou « ordinaires » sont, au contraire, plus amenés à investir l'espace public et à se rendre fréquemment dans des quartiers qui ne sont pas les leurs, dans le cadre du travail et des déplacements qu'il engendre. Le Caire reste, en attendant l'inauguration de la deuxième ligne de métro et l'achèvement de la voie périphérique, une ville très centralisée en matière de transports. Les transports collectifs sont de coût, de rapidité, et de desserte inégales⁵⁷. « Le Caire est un étonnant conservatoire des moyens de transport... et de la voirie, (de la sente à l'auto-pont) »⁵⁸. Les grandes artères et les principaux lieux de jonction, d'échange ou de combinaison des modes de locomotion sont extrêmement engorgés. On peut supposer que les transports pendulaires prennent, au Caire, une ampleur accrue du fait de la faible mobilité résidentielle. Bien que l'on n'ait pas de données statistiques sur cette question⁵⁹, on peut logiquement lier la situation du

⁵⁵ Cette liste non exhaustive comprend des commerces des chaînes multinationales ou nationales.

⁵⁶ L'Égypte est d'ailleurs le seul pays du monde où la chaîne *Mac-Donald's* livre à domicile une nourriture, qui, paradoxalement est à emporter.

⁵⁷ Cf. John WATERBURY, 1973-2 et 1976.

⁵⁸ Jean-Charles DEPAULE, 1990-2, p. 130.

⁵⁹ Du fait du découpage administratif, on ne peut avoir, pour Le Caire — gouvernorat de statut urbain — de renseignements sur la mobilité intra-urbaine. Aussi, on ne peut qu'émettre des hypothèses en fonction des données des gouvernorats de Guiza et de Qaliyubiyya et des enquêtes de terrain. À ce sujet, voir Agnès DEBOULET, 1993.

logement à celle des déplacements. Le marché locatif étant d'accès limité aux populations défavorisées, et les classes aisées étant en général propriétaires de leur logement, on peut supposer que les individus ne peuvent « suivre » leur emploi, mais se déplacent en conséquence.

De manière plus exceptionnelle, lors des jours de fête, la ville est désertée par ceux qui en ont les moyens, et investie par les autres. Les lieux sélectionnés alors par la plupart des Cairotes sont les « espaces verts » que représentent les pelouses centrales des places, les terre-pleins des grandes avenues, ou les « indémodables » tels le jardin zoologique⁶⁰, le barrage de Qanater au nord du Caire ou le plateau des pyramides de Guiza, dont la vogue ne s'est pas démentie depuis 1900, date à laquelle le tramway y inaugurerait la voie des jours fériés. On peut aussi louer des barques et sortir sur le Nil. Les ponts, en particulier celui de Qasr al-Nîl, ou les corniches le long du fleuve, sont les lieux de promenade favoris des couples d'amoureux. Le centre-ville du XIX^e siècle, *wast al-balad*, dont la revalorisation s'est amorcée depuis le début de cette décennie⁶¹, est un véritable espace de côtoiement. Investi différemment en fonction des horaires, fébrile d'activités en journée, haut-lieu du lèche-vitrines l'après-midi, il est aussi, la nuit, fréquenté par des groupes de jeunes hommes qui vont au cinéma⁶².

En ce qui concerne l'impression générale du paysage cairote, on peut considérer que la banalité de la presque totalité des immeubles récents, construits

⁶⁰Le 18 avril 1895, pour la fête de printemps de Cham al-Nessim, le zoo accueillait 2.000 personnes (*Le Progrès Égyptien* 19 avril 1895), un siècle plus tard le 24 avril 1995, à l'occasion du même événement, un million de personnes s'y sont rendues (Alexandre Bucciatti, Radio France Internationale).

⁶¹Jean-Charles DEPAULE (1990-2) avait noté l'amorce d'une revalorisation du centre-ville par la modernisation et le renouvellement des magasins et des cinémas ; cette tendance s'est poursuivie et confirmée, puisque, comme nous l'avons évoqué, sur ce secteur se sont installées récemment des succursales des chaînes de commerces « de standing ».

⁶²Voir à ce sujet les travaux de Jean-Charles DEPAULE (1990-1 et 1990-2) sur les territoires des Cairotes, ainsi que l'article de Marie-Claude BÉNARD (1994) qui évoque l'évolution de la clientèle des cinémas du centre-ville.

sur un modèle « poteau-poutre et béton », ajoutée à leur prégnance, n'est pas pour autant synonyme de monotonie du paysage urbain. En effet, celui-ci est souvent sublimé par la diversité de l'aménagement des espaces extérieurs ou extériorisés⁶³ joint à l'intensité de la vie dehors, en extérieur. L'épaisseur de la ville, que nous avons évoquée, n'est pas que matérielle, elle façonne une autre dimension, celle décrite par Isaac Joseph, difficile à définir, à classer : est-elle une première ou une troisième dimension ? On sait que son absence, son manque, conduisent à un lissage et à une neutralisation de l'espace. Cette dimension est celle de « la complexité des récits qui s'enchevêtrent dans l'espace en tant qu'il est susceptible de narrations multiples », et de « la profondeur de champs en tant qu'ils se superposent, s'agencent en perspective, se bousculent, se provoquent »⁶⁴.

« Les rues sont au Caire un lieu commun, elles sont à habiter »⁶⁵. La vie urbaine se livre dans la rue par le perpétuel spectacle des pratiques de ses habitants.

Le traitement personnalisé des façades, qui ne renvoie pas à l'unité d'un immeuble, mais à la diversité des habitations ; les seuils ou les trottoirs devant les magasins, aménagés comme un reflet de ceux-ci dans la rue ; ou encore l'appropriation de multiples micro-espaces, en fonction des besoins par divers acteurs... Cette implication ou interaction entre les Cairotes et leur environnement est lisible, dans ou depuis la rue, dans la dimension verticale ou horizontale de l'espace.

⁶³ Sur les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire et le traitement des fenêtres et des balcons, voir Jean-Charles DEPAULE ; Sawsan NOWEIR, (1986) ; Jean-Charles DEPAULE (1985 et 1986) ainsi que Aleya ABDEL-HADI (1988).

⁶⁴ Isaac JOSEPH, 1991, p. 25.

⁶⁵ Marie-Claude BÉNARD, 1991, p. 17.

3 - L'après et le lointain

La question de l'avenir de la ville est récurrente, mais les éléments de réponse varient selon la nature du regard porté. On prête au Caire une faculté de recomposition, de métamorphose hors du commun ; aussi la tendance confiante assure que la ville qui a su surmonter tout au long de son histoire de graves crises, trouvera, par conséquent, les ressources nécessaires pour franchir ce nouveau cap⁶⁶. Certains, comme André Raymond ou Galila El-Kadi⁶⁷, basant leur constat sur la croissance démographique de l'Égypte, sont plus alarmistes.

Pour les aménageurs-urbanistes, Le Caire est projeté dans le temps et l'espace, vers un avenir périphérique, qui doit s'inscrire en partie dans les villes nouvelles et satellites du Grand-Caire. Une ville audacieuse est mise en scène, qui ne craint pas de partir à la conquête de ses déserts⁶⁸, même si les populations sollicitées hésitent à la suivre si loin. Moins d'un siècle après l'expérience d'Héliopolis⁶⁹, la ville essaime dans toutes les directions⁷⁰ (cf. fig. 6) et devance à nouveau ses habitants, prompts à investir l'espace œcuménique de la vallée, mais plus rétifs à conquérir le désert⁷¹. Aussi, vingt ans après l'initiation du projet des villes nouvelles, d'autres habitants sont pressentis pour y vivre et les dynamiser. Des zones à aménager, en particulier sur les sites des *new-settlements* de Churûq et de Chaykh Zayyid, ont été vendues aux grands promoteurs privés qui proposent,

⁶⁶ Cette perspective est partagée par Ahmed KHALIFA, Mohamed MOHIEDIN (1988) et Janet ABU-LUGHOD (1971).

⁶⁷ Cf. la conclusion de l'ouvrage d'André RAYMOND sur Le Caire (1993) et Galila EL-KADI (1994).

⁶⁸ Voir, au sujet de l'avenir planifié de la capitale, les comptes-rendus de Marcel BELLIOU (1991 et 1993) et de Laurent BÉCARD et Jean-Louis PAGÈS (1985).

⁶⁹ Robert ILBERT (1981) a consacré sa thèse à la genèse de cette ville.

⁷⁰ Les villes nouvelles et *new-settlements*, existants et projetés, forment une ceinture autour du Caire.

⁷¹ Pour de multiples raisons, dont en particulier la déficience de leur desserte. Au sujet des difficultés de la mise en œuvre des *new-settlements* voir le dossier de presse réuni par Jean-Charles DEPAULE et Galila EL-KADI (1990).

eux aussi, de nouveaux espaces aux populations favorisées⁷². Mais dans ce dernier cas, ils prennent la forme de quartiers résidentiels cossus, équipés d'écoles privées, de clubs et de centres commerciaux, où sont offertes des gammes variées de villas individuelles (de la simple maison à la demeure somptueuse avec piscine). Ces projets, présentés lors de l'exposition-vente *City Vision*⁷³ et dont certains sont en cours de construction, répondent à une demande, les slogans sont éloquents : « la vie telle qu'elle devrait être ».

Échapper aux nuisances, à la pollution, aux autres⁷⁴ ; bénéficier d'une qualité de vie supérieure dans un quartier clos et homogène socialement — où l'on n'aurait plus besoin de « *security guards* »⁷⁵ — n'est-ce pas tout ce qui est impossible aujourd'hui au Caire ? Depuis un siècle environ, les classes aisées ou en ascension ont quitté ou investi divers quartiers selon des rythmes très rapides :

« Cette géographie est celle d'une ville où la progression individuelle et l'avenir de groupe se marquaient topographiquement par des déplacements successifs. Du Mouski ou Choubra vers Héliopolis, puis Zamalek ; de la Gamaliyeh vers Hilmiyeh, puis Doqqi ou Zamalek ; du Mouski vers Qasr al Nil ; de l'Ezbekieh vers Garden City, puis, plus récemment, vers Muhandissin et Maadi. » (Robert ILBERT, 1985-1, p. 155).

Va-t-on assister à une nouvelle recomposition du Caire en ce sens, avec, cette fois un important changement de métrique ? Il faut toutefois préciser que ce thème d'un avenir meilleur dans un espace neuf, loin de la vallée, n'est pas propre à la situation cairote.

⁷² Cf. Sabine JOSSIFORT, 1995.

⁷³ Exposition au Centre international des conférences du Caire, 25-27 octobre 1995. Les projets, émanant d'une trentaine des constructeurs les plus importants d'Égypte, étaient présentés sous la forme de plans des lotissements, assortis de maquettes des villas en vente. Ces projets *compounds* baptisés *Dreamland*, *Garden City*, *May Fair*, *Golf-City*, sont situés sur les sites des villes nouvelles de 6 Octobre, de Churûq, sur les routes entre Le Caire et Alexandrie, ou Ismailiyya, etc.

⁷⁴ À partir d'une enquête sur la perception de l'environnement et de la pollution au Caire, Nicholas HOPKINS (1995) a montré que pour les classes favorisées, ces nuisances peuvent être perçues comme émanant essentiellement des membres des autres classes sociales.

⁷⁵ Des *security guards*, en uniforme, tendent à remplacer les *bawab-s* (concierges) dans les immeubles de grand standing, ou dans ceux habités par des personnalités politiques.



Si Le Caire est comme « un génie échappé de son flacon », selon la métaphore de Gamal Hamdân⁷⁶, c'est désormais L'Égypte entière qui s'échappe des bords du Nil et se projette, dédoublée, vers un ailleurs lointain⁷⁷. C'est aussi une reformulation du centre et de la périphérie, de nouvelles perceptions et investitures de l'espace dans un pays fortement marqué par le centralisme.

Ces digressions sur Le Caire, du « plan de ville à la tache urbaine », nous ont semblé nécessaires comme cadre à notre exposé. Elles fournissent des repères généraux qui nous permettent de replacer la ville ancienne dans son contexte spatial et temporel. Les traits spécifiques de l'urbanisation de la capitale et les tendances de son évolution contemporaine nous donnent ainsi quelques indications pour cerner le paysage cairote dans son ensemble. Nous pouvons dès lors poursuivre notre lecture du centre ancien tel qu'il s'inscrit dans ce panorama.

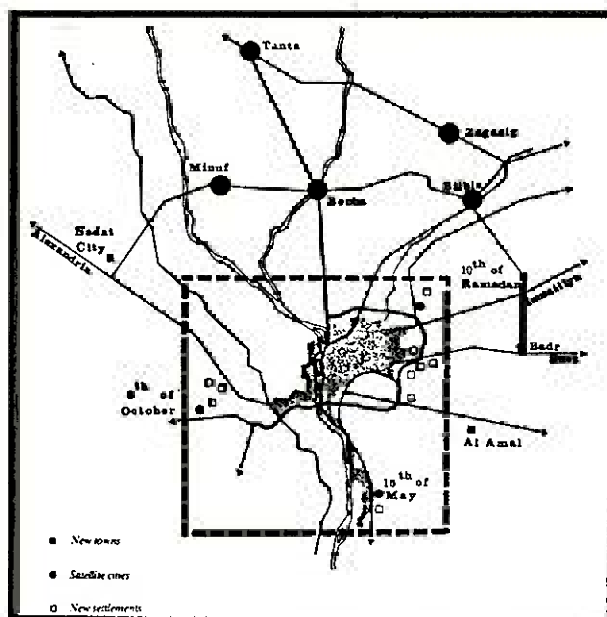


Fig. 3. Le Grand Caire. Source : *The Expanding Metropolis...*, 1985, p. 104.

⁷⁶ Gamal HAMDÂN, 1969.

⁷⁷ Cf., en ce qui concerne la conquête planifiée du territoire, à partir de l'exemple des espaces littoraux de la mer Rouge, Olivier SANMARTIN et Jacques SEGUIN, 1995.

Conclusion

Nous avons vu, tout au long des deux derniers chapitres, comment et combien la ville du Caire s'est transformée, tout particulièrement depuis la fin des années 30. Cette métropole, dont le format est tel qu'elle est désormais présentée en tache plutôt qu'en plan, reste cependant marquée et imprégnée des traits caractéristiques de ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une petite part de la cité, son cœur ancien. On ne peut, dans ce contexte, concevoir la représentation générale du Caire sans comprendre cette référence, à l'origine d'une image qui se perpétue essentiellement dans l'immuabilité.

C'est la ville ancienne que l'on voit, toujours et encore, depuis la Citadelle ; ce sont ses minarets qui modèlent le relief du panorama, l'organisent, le transcendent et le magnifient. C'est elle qui donne la tonalité de la composition urbaine, et le temps n'y amène que quelques légères modifications. Vue de loin, et c'est certainement pour cela que l'on choisit de prendre du recul, c'est moins la forme que le caractère de la cité que l'on cherche à distinguer. Mais en se rapprochant, ce qui constitue l'essence du récit de la ville même, c'est en général un ensemble de thèmes et de lieux qui se répondent. En feuilletant cet album d'images dans le temps, nous avons pu constater que la description du Caire, depuis une éminence ou en son sein, est un genre narratif aux figures imposées.

« Si l'explorateur précède les guides, le voyageur les suit et puisqu'il passe après, vérifie que du site au guide le compte est bon ; il vient voir sur place ce qu'il sait y être et si les inventaires sont bien faits. À ce compte, la ville se trouve réduite à l'ensemble de ses monuments, points privilégiés qui forment alors avec les hôtels un réseau inactuel, quasi intemporel par dessus la cité. » (Marie-Claude BÉNARD, 1991, p. 13).

Qu'elle soit illustrée en un horizon paysager ou en une scène de rue, que l'on opte pour la distanciation ou l'immersion, l'évocation du Caire emprunte, de manière récurrente, des images extraites du paysage de la ville ancienne. À cette trame initiale, d'autres qualificatifs sont venus s'ajouter, puisés au registre universel des grandes cités, avec ses variations et déclinaisons : la ville est capitale d'état, fait partie de l'ensemble Tiers-Monde, est mégapole, etc.

Pourtant, les traits de sa modernité ne perturbent que peu le modèle, qui intègre les éléments nouveaux par des effets — au demeurant recherchés — de contrastes et de paradoxes.

La « geste urbaine » est quasi intemporelle et l'image de la ville flotte, hors de son espace, à l'écart de son temps, autour de son objet. Le Caire apparaît ainsi comme une ville éternelle, au même titre que d'autres cités prestigieuses.

En inversant le regard porté et l'angle de l'observation, il est temps désormais de découvrir comment cette même ville est perçue par ceux qui y vivent. Autre lecture, autres auteurs ; en donnant maintenant la plume aux écrivains égyptiens, nous allons recentrer l'espace et le temps du propos et nous intéresser plus spécifiquement à la ville ancienne durant la période contemporaine.

Deuxième partie

Les écritures de la ville : portraits

« Oui, c'était une ville fort étrange. En marchant dans la rue, on pouvait par endroits, en étendant un peu le bras, accrocher son chapeau à la pointe d'un minaret. Bien des choses y étaient bizarres et beaucoup d'autres semblaient appartenir au royaume des songes. Préservant péniblement la vie humaine dans ses membres et sous sa cuirasse de pierre, elle ne lui en causait pas moins, à cette vie, bien des peines, des écorchures et des plaies, et c'était naturel, puisque c'était une ville de pierre et que son contact était rude et froid ».

Ismaïl KADARÉ, *Chronique de la ville de pierre*.

Introduction

Si la littérature se révèle « la forme artistique dans laquelle l'imaginaire géographique d'un individu et d'une société trouve ses expressions les plus achevées »¹ ; la place privilégiée qu'occupe la capitale dans la littérature égyptienne incite à tenter une présentation des perceptions et des représentations imaginaires du Caire ancien², depuis le début du XX^e siècle, jusqu'aux années 90.

La perception est l'acte de percevoir, par le moyen de sensations et à travers des filtres perceptifs qui tiennent aux organes des sens et aux cultures individuelles ; elle implique cependant des opérations d'abstraction et de mise en ordre qui introduisent des biais³. Cette notion diffère ainsi de la représentation, construction mentale élaborée au travers de ce qui est vécu ou seulement imaginé.

« L'action dans l'espace est à la fois infléchie par les représentations (idéelles) et par les perceptions (sensorielles) »⁴. Aussi, comme l'énonce Antoine Bailly, « toute représentation est acte de création »⁵.

Le décryptage des images émanant de la production littéraire apparaît intéressant à double titre puisque selon la formule de Gaston Bachelard, « en prolongeant l'exagéré, on a en effet quelque chance d'échapper aux habitudes de la réduction »⁶. Pourtant, la première réduction qui s'impose est celle de la constitution du corpus. Seuls les auteurs qui placent leurs récits dans un contexte cairote explicite, (et tout particulièrement celui des quartiers anciens) et dont les

¹ Bernard DEBARBIEUX, 1995.

² Voir au sujet de l'usage des œuvres littéraires contemporaines dans la représentation du Caire l'introduction de Jean-Charles DEPAULE au dossier consacré aux « espaces qualifiés » dans la revue *Égypte Monde Arabe* n° 5 (1991).

³ Cf. Roger BRUNET et al., *Les mots de la Géographie*, 1992, p. 342.

⁴ *Ibid*, p. 342.

⁵ Antoine BAILLY, 1995, p. 370.

⁶ Gaston BACHELARD, 1957, p. 197.

écrits sont traduits en français ont été choisis⁷. Enfin, nous nous sommes efforcés de sélectionner un panel présentant des images de la ville à des périodes successives mais de manière ininterrompue.

1 - Détail du corpus

Sont ici précisés le genre des ouvrages et le détail des titres des nouvelles, qui n'apparaît pas dans le titre générique. La date est celle de la première édition, le titre original est entre parenthèses. L'année qui suit le nom de l'auteur est celle de sa naissance.

COSSERY Albert (1913) :

- Les hommes oubliés de Dieu*, nouvelles : *Le facteur se venge* ; *Le coiffeur a tué sa femme* ; *Danger de la fantaisie* ; *Les affamés ne rêvent que de pain*, 1941, Le Caire, Boraïe et Geday, 1988.
- La maison de la mort certaine*, 1944, Paris, Terrain Vague, 1990.
- Mendiants et orgueilleux*, 1955, Paris, Terrain Vague, 1990.

GHITANY Gamal (1945) :

- Épître des destinées (Risâlat al-Basâ'ir fi-l-Masâ'ir)*, roman, 1989, Paris, Seuil, 1993, trad. Edwige Lambert.

HAQQI Yehia (1905) :

- *Nous étions trois orphelins*, nouvelle, parue dans la revue *Al-Thaqâfa* n° 192, sept. 1942, revue *Europe* n°786, Paris, oct. 94, pp. 127-133, trad. Arlette Tadié.
- Choc*, nouvelles : *La lampe de Oum Hachem (Qandil oum Hachem)*, 1944, Paris, Denoël-Alif, 1991, trad. Charles Vial et Sayyed Abul Naga.

HUSSEIN Taha (1889) :

- Le livre des jours (Kitab al-ayam)*, autobiographie, 1929, Paris, Gallimard, 1947, trad. de la première partie Jean Lecerf, 1934 ; deuxième partie, Gaston Wiet, 1947.

⁷ Nous avons choisi de respecter, pour les citations et les références explicites aux œuvres, les transcriptions utilisées par les différents traducteurs, ce qui explique que certains toponymes et patronymes puissent être écrits de différentes manières.

IBRAHIM Sonallah (1937) :

-*Les années de Zeth (Dhât)*, roman, 1992, Paris, Actes Sud, 1993, trad. Richard Jacquemond.

IDRIS Youssef (1927) :

-*La sirène et autres nouvelles*, nouvelles : *Au fond de la ville (Qa' al-madîna)*, 1959 ; *La sirène*, 1968, Paris, Sindbad, 1986, trad. Charles Vial et Sayyed Abul Naga.

MAHFOUZ Naguib (1911) :

-*Passage des miracles (Zoqâqal-Middaq)*, roman, 1947, Paris, Sindbad, 1970, trad. Antoine Cottin.

-*Impasse des deux palais (Baynal-Qasrayn)*, roman, 1956, (premier tome de la trilogie), Paris, J.-C. Lattès, 1985, trad. Philippe Vigreux.

-*Le Palais du désir (Qasrel-Shawq)*, roman, 1957, (deuxième tome de la trilogie), Paris, J.-C. Lattès, 1987, trad. Philippe Vigreux.

-*Le Jardin du passé (Al-Sokkariyya)*, roman, 1957, (troisième tome de la trilogie), Paris, J.-C. Lattès, 1989, trad. Philippe Vigreux.

-*Les fils de la médina (Awlâd Hâratnâ)*, roman, 1967, Paris, Sindbad, 1991, trad. Jean-Patrick Guillaume.

-*Récits de notre quartier (Hikâyât Hâratnâ)*, roman, 1975, Paris, Sindbad, 1988, trad. Khaled Osman.

-*La chanson des gueux (Malhamat al-Harafish)*, épopée, 1977, Paris, Denoël-Alif, 1989, trad. France Douvrie Meyer.

'UWAYS Sayyid (1913) :

-*L'histoire que je porte sur mon dos —mémoires— (al-târîkh alladhi ahmiluhu 'ala zahri)*, autobiographie, 1985, trad. Nashwa Al-Azhari, Gilbert Delanoue et Alain Roussillon, Le Caire, CEDEJ, 1989.

Plus de cinquante années séparent la naissance de Gamal Ghitany, benjamin des auteurs, de celle Taha Hussein. Le récit autobiographique de ce dernier prend place au tout début du siècle et se déroule en partie dans le quartier confiné de la mosquée d'al-Azhar. Le roman de Sonallah Ibrahim, publié en 1992, retrace la vie d'une Caireote depuis les années 60 jusqu'à la fin des années 80. Pour ne retenir qu'une illustration exemplaire, rappelons que les personnages des *Années de Zeth* vivent à Héliopolis, quartier qui n'avait pas vu le jour à l'époque où Taha Hussein

commence sa formation de sheikh. Entre ces deux périodes, la ville a connu une série de métamorphoses et de mutations spectaculaires, elle est environ dix fois plus vaste et plus peuplée. Certainement, Le Caire n'est plus le même, mais est-il tout à fait un autre ?

Le plan, thématique, suit une trame chronologique, laquelle s'imposait d'elle-même. Tout en intercalant les emprunts aux différents auteurs et en mêlant les thèmes évoqués, nous verrons se constituer, se transformer, s'ajouter, s'influencer, disparaître, ou se réexprimer les éléments significatifs de la constitution et de l'expression des représentations de la vieille ville dans le contexte cairote.

À travers la littérature, pour reprendre la formulation poétique de Jacques Berque, « les signes épars de la vie, collectés, accentués, organisés, une fois devenus texte, se redéployaient vers la vie et l'agitent à nouveau »⁸. La ville, écrite, réécrite, est aussi (surtout ?) symbolique, que ce soit de l'univers, de la société ; qu'elle soit à l'image de l'homme, ou douée d'une vie propre, qu'elle soit reflet d'un monde réel ou projection d'un monde idéal.

La ville devient encore une fois signifiante en tant qu'émanation de l'imagination, ou de l'imaginaire conçu comme « outil de mise en cohérence du monde »⁹. Enfin, selon Edward Saïd, la littérature, poétique ou romanesque, en tant qu'elle permet à un auteur d'exprimer son « humanité », « perturbe les divers schémas (images, clichés abstractions) par lesquels on représente l'Orient »¹⁰.

⁸ Jacques BERQUE, 1981, in *Bibliographie de la culture arabe contemporaine*, Paris, Sinbad, cité par Jean-Charles DEPAULE, 1987-3.

⁹ Bernard DEBARBIEUX, 1995.

¹⁰ Edward SAÏD, 1978, p. 325.

2 - Présentation des auteurs, contexte des écrits

Tous les auteurs auxquels nous nous référons sont égyptiens, la plupart sont cairotes, hormis Taha Hussein et Youssef Idris, respectivement originaires de la Moyenne Égypte et du Delta. Certains ont vécu leur enfance et une partie de leur existence dans la ville ancienne, comme Gamal Ghitany, Sayyid 'Uways et Naguib Mahfouz. À l'exception de ce dernier, tous ont voyagé ou résidé à l'étranger, voire définitivement quitté l'Égypte (Albert Cossery vit depuis 1945 à Paris), et ces exils, courts ou longs, ont souvent été déterminants des thèmes qu'ils privilégient et de leur écriture.

« Avec Mahfouz, c'est aussi le profil de l'écrivain et le statut de l'œuvre de fiction qui évoluent : à la différence de ses aînés formés en Europe, polygraphes de culture encyclopédique qui accéderont à des postes de ministres (Heykal, Hussein) ou d'ambassadeurs (El Hakim, Haqqi), Mahfouz n'a jamais vécu à l'étranger, il écrit quasi-exclusivement de la fiction et, à l'exception peut-être de l'année où il fut président de l'Institut du Cinéma, aura eu une carrière anonyme, avec les contraintes matérielles que cela suppose ». (Samia MEHREZ, *Les Belles Étrangères*, p. 4).

Les écrits sur lesquels nous basons notre étude ont été traduits de l'arabe, sauf ceux de Cossery, écrivain francophone¹¹. Albert Cossery a fait sa scolarité au collège des Frères de la Salle, puis au Lycée français de Bâb al-Lûq. À l'époque, dans certains milieux, la francophonie est largement répandue :

« Les jeunes filles de toutes les communautés qui espéraient faire des mariages brillants, les habitués des salons de thé et des restaurants, la jeune industrie du cinéma, les professions juridiques, les bordels de première classe, les hôtels, les inspecteurs de tram et de métro, les sociétés savantes, le service des Antiquités, et naturellement la communauté française elle-même, tous étaient francophones » (Magdi WAHBA, 1990, p. 319)¹².

¹¹ Au sujet d'Albert Cossery, voir la thèse de Pierre GAZIO (1990), ainsi que les travaux d'Irène FENOGLIO-ABD EL AAL ; le dossier qui lui est consacré dans *Les Cahiers de Chabramant* n°3-4 (en particulier l'article de Georges HENEIN) ; ainsi que ses entretiens avec Michel MITRANI, 1995.

¹² Magdi WAHBA, 1990, « Cairo Memories », cité par André RAYMOND, 1993, p. 319.

Il faut également rappeler une évidence : ces hommes sont d'origines différentes et connaîtront des destins divers, ainsi Taha Hussein, issu d'une famille modeste, destiné par son père à être sheikh, sera ministre un temps ; Youssef Idris est médecin ; Gamal Ghitany a dessiné des tapis et a été grand reporter ; Albert Cossery a toujours été écrivain, etc. Par ailleurs, leur succès est tout aussi inégal, si Albert Cossery est lu en France, certains de ses ouvrages sont même publiés en éditions de poche et réédités fréquemment, il reste totalement inconnu en Égypte (seuls ses premiers écrits ont été traduits en arabe). Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature en 1988, est traduit en de nombreuses langues, son succès international est à la mesure de sa célébrité en Égypte. Cette popularité est en grande partie assurée par la polyvalence de la diffusion de ses œuvres, dont la première parution s'est souvent faite dans la presse quotidienne sous forme de feuilletons¹³, et dont une part importante a été adaptée au cinéma et à la télévision. Naguib Mahfouz conçoit également des scénarios de séries télévisées.

« Il faut se rappeler que la presse égyptienne ne touche qu'une partie de la population, essentiellement urbaine et masculine (la moitié de la population — 38 % chez les hommes et 61 % chez les femmes — est encore analphabète, selon le recensement de 1986). Par ailleurs, un écrivain comme Naguib Mahfouz, aussi important et reconnu soit-il, ne dépasse que rarement les 30.000 exemplaires (pour plus de 50 millions d'Égyptiens et près de 200 millions de locuteurs arabes), la plupart de ses romans n'allant pas au-delà de la moitié de ce chiffre. » (Yves GONZALEZ-QUIJANO, 1988)¹⁴.

Le cas des *Années de Zeth* est exemplaire : attendu huit ans, louangé par la critique, le roman ne s'est vendu en deux ans qu'à 5.000 exemplaires, ce qui est cependant appréciable si l'on estime que chaque livre vendu est lu par dix

¹³ C'est le cas (entre autres) des *Fils de la médina*, paru sous la forme de feuilletons dans le quotidien *al-Ahrâm* en 1959. Cette publication fit scandale et Gamal Abdel Nasser intervint personnellement auprès du journal pour qu'elle ne soit pas interrompue. Le roman ne fut publié que huit ans plus tard au Liban.

¹⁴ In *Revue de la Presse Égyptienne* n° 32-33, Le Caire, CEDEJ, 1988, p. 201.

lecteurs¹⁵. Bien qu'il appartienne à un tout autre genre, le récit de Sayyid 'Uways a connu un grand succès, réimprimé plusieurs fois, il s'est vendu, l'année de sa parution à plus de quinze mille exemplaires, ce qui en fait, comme le souligne Alain Roussillon, « dans le contexte du marché des publications en Égypte, un incontestable *best seller* »¹⁶.

3 - La ville comme témoignage du réel

L'histoire que je porte sur mon dos et *le Livre des jours* sont des autobiographies, les autres écrits sont des romans ou des nouvelles, quelques uns sont fortement empreints d'éléments autobiographiques comme *Récits de notre quartier* de Naguib Mahfouz. Certains livres se présentent comme des témoignages (*Épître des destinées*), ou se veulent le plus proche possible d'une réalité, ainsi des *Années de Zeth*, où le romanesque est en permanence lié à des événements de l'actualité rappelés par des extraits de presse. Ce souci du réel, ce besoin de témoigner, partagé par l'ensemble des auteurs, est le principal trait commun à ces écrits. Globalement, ce phénomène s'inscrit dans un contexte national, et apparaît comme une des spécificités de la littérature égyptienne, marquée par le réalisme, traité avec un certain classicisme. Cette attitude commune n'est pas fortuite : comme l'exprime Mahmud Taymûr, le roman doit être « la prise de conscience du mot *Égypte* : traiter de la vie égyptienne, de la réalité égyptienne, de la conscience égyptienne, des sentiments égyptiens »¹⁷. Le roman et la nouvelle doivent être des « dossiers », qui « collent à la réalité »¹⁸ ; pour les intellectuels et écrivains

¹⁵ Cf. Christophe AYAD, « Campagne d'Égypte », Cahier « livres » de *Libération*, 1 déc. 1994, p.7.

¹⁶ Cf. la postface d'Alain Roussillon à l'ouvrage de Sayyid 'Uways.

¹⁷ Mahmûd TAYMÛR, in revue *Al-Adab* n° 9, Beyrouth 1960, compte-rendu d'une causerie radiodiffusée, cité par Arlette TADIÉ, 1994, p. 126.

¹⁸ Cf. Arlette TADIÉ, 1994.

égyptiens, ce postulat devient une profession de foi. L'écriture, soucieuse de réalisme, recourt alors à l'usage d'une langue jusque là seulement parlée, et parvient à exprimer la vie de tous.

Ces écrivains peuvent donc être considérés comme précurseurs d'une expression originale, puisque avant le XX^e siècle, il n'y a pas de littérature romanesque arabe¹⁹, Tawfik Al-Hakim décerne d'ailleurs à Naguib Mahfouz le titre de « Christophe Colomb du roman »²⁰. Ces traits réalistes se traduisent également par des partis-pris et des engagements divers, dont l'expression puise dans l'histoire personnelle de chacun. Pour ne citer que quelques exemples schématiques : Sayyid 'Uways, sociologue, se présente comme « observateur professionnel de la société » et annonce son récit comme « l'étude d'un cas, le mien » ; Sonallah Ibrahim, militant de gauche a passé, à cause de ses écrits, plusieurs années de sa vie en prison ; Youssef Idris est célèbre par les nombreux procès et interdictions de plume dont il a été l'objet ; Naguib Mahfouz s'attache à présenter l'ensemble de son œuvre comme l'expression d'une partie de l'histoire sociale de l'Égypte, de 1919 jusqu'à nos jours. « Quand nous habitons à 'Abbassiya, j'allais tous les jours au quartier d'al-Husayn. (...) Jusqu'à l'été dernier j'y retournais même un jour sur deux. (...) J'en ai tiré un espace réaliste en utilisant ses ruelles comme un symbole de l'humanité entière »²¹.

Entre 1942 et 1945, Albert Cossery vivait entre la rue Chérif (centre-ville) et le quartier de la Citadelle dans une maison (habitée plus tard par l'architecte Hassan Fathy) qui lui a inspiré *la Maison de la mort certaine* : « Je restais à la moucharabieh, j'écoutais ce qui se passait dans la cour car la moucharabieh donnait

¹⁹ Cf. *Anthologie de la littérature arabe contemporaine. Le roman et la nouvelle*, 1964 et Charles VIAL, 1977.

²⁰ Cité par Charles VIAL, 1991.

²¹ Interview donnée par Naguib Mahfouz au journal *al-Musawwar*, 21 octobre 1988.

sur une cour, et tous les personnages que je décris étaient là »²². Il passe de nombreuses nuits au café *Fichawî* : « Je n'étais pas un "Monsieur" qui vivait seulement dans la ville européenne. Ce que je décris dans mes livres se passe... Vous connaissez le café *El Fishawî* ? Et bien ! Je le décris dans un de mes livres. J'étais là chaque soir, jusqu'à six heures du matin »²³.

En prologue à son roman, Gamal Ghitany explique que les années 70, « années maudites », dont il fut le témoin, lui inspirèrent son livre : « ainsi m'est-il venu l'idée de consigner ce dont j'avais été le témoin proche ou lointain, de retracer ces destinées que j'avais côtoyées et dont les heurts et malheurs m'avaient été contés ».

Chacun nous raconte une histoire, des histoires, ou son histoire, mais ces récits sont aussi ceux de la ville, de son interprétation ; la cité sera toujours plus qu'un cadre nécessaire, qu'un décor de référence. Cette relation à un espace peut se révéler extrême : l'œuvre de Naguib Mahfouz est irrémédiablement associée à Gamâliyya ; Sayyid 'Uways, travailleur social, choisit de s'occuper du cas d'un jeune homme de Khalîfa, le quartier où il a vécu les 27 premières années de son existence. Lorsque Gamal Ghitany survole les monts du Kurdistan, ses pensées le ramènent à son enfance dans une ruelle du Caire, lorsqu'il croyait que le monde s'arrêtait à la place la plus proche²⁴.

D'autre part, la production de ces écrivains n'est pas neutre, et la plupart de ces hommes ont connu, indépendamment (ou à cause ?) de leur reconnaissance et de leur succès, des vicissitudes, censures, interdictions, violences politiques de toutes origines. Sans entrer dans les détails, rappelons que polémiques, procès, oppressions, ou emprisonnements ont marqué nombre de ces hommes et de leurs

²² Propos recueillis in *Les Cahiers de Chabramant*, 1986.

²³ *Ibid.*

²⁴ Cf. le prologue de son roman.

œuvres²⁵. La plupart de ces écrivains ont été ou sont des personnalités publiques, s'exprimant fréquemment dans la presse, prenant position dans les débats politiques ; ils sont devenus des symboles, voire des cibles.

Enfin, même si nous « utilisons » aujourd'hui ces œuvres comme des supports, en les « malmenant » à des fins académiques, si le regard porté est orienté, réducteur, ou même inquisiteur, n'oublions pas de rappeler l'émotion de la « simple » lecture de cette littérature, ou, en reprenant pour l'ensemble des écrits l'expression d'André Gide à propos du *Livre des jours* : « l'extraordinaire dépaysement de la pensée »²⁶. Le monde du roman, et c'est là un des écueils d'une telle approche, peut, une fois « réalisé », perdre « le charme, les valeurs que la lecture constituait comme expérience des lieux ou horizons à découvrir »²⁷.

Le dernier roman de Sonallah Ibrahim, *les Années de Zeth*, se singularise par rapport au corpus du fait qu'il n'y est jamais fait mention de la ville ancienne. Nous avons choisi de retenir cet ouvrage en raison notamment de son « a-spatialisation », du détachement avec lequel l'auteur évoque la ville ; peu importe l'espace : le contexte social prime, il est le vrai déterminant. Par ailleurs, ce fait nouveau, cette « crise » de l'espace se retrouve, traité d'une autre manière, dans *Épître des destinées* ; ces deux écrits, qui marquent une rupture nette dans la représentation de la ville, seront donc traités en parallèle.

²⁵ Selon un rapport du Centre d'aide juridique pour les droits de l'Homme (CHRLA), publié en février 1996, cent vingt journalistes et écrivains égyptiens ont été interrogés par les autorités ou traduits en justice en 1995.

²⁶ Préface du *Livre des jours*.

²⁷ Cf., à propos des rapports « ambigus » qui peuvent s'instaurer entre géographie et littérature, Jean-Louis TISSIER, 1995.

Chapitre 1

La ville autour des mosquées

Les lieux de culte, sont, dans les quartiers anciens du Caire, « ville aux mille minarets », presque innombrables ; chaque quartier abrite plusieurs mosquées ou lieux de prière qui sont autant de points de repère spatiaux et identitaires.

Ainsi se démarquent et se singularisent les « grandes mosquées », celles dont le prestige, la renommée, l'aura ou la sainteté sont attestés. Leur statut fait qu'elles ne sont pas perçues comme insérées dans un quartier mais c'est plutôt autour d'elles que celui-ci se déploie. Ainsi d'al-Azhar, université ancienne et renommée, centre de savoir et de pouvoir religieux, et d'al-Husayn, espace sanctifié par la présence du martyr, lieu de pèlerinage national. Elles attirent le regard, mais suscitent aussi la piété et la sociabilité. Elles donnent le ton du paysage, de l'espace, en révèlent ou en induisent le sens ; le quartier de Gamâliyya ne peut se concevoir sans ses références à ces deux pôles :

« Le commerce et l'artisanat ont beau se régler sur une autre éthique, elle-même est fortifiée, rappelons-le par une armature archéologique, à laquelle le voisinage des mosquées d'al-Azhar et d'al-Husayn donne sa signification. Cette proximité, d'ailleurs, agit sur l'habitat. Professeurs et étudiants d'al-Azhar logent le plus près possible du sanctuaire. Beaucoup résident à Huch 'Atayy. (...) Non seulement on bénéficie du *giwâr* de la Grande Mosquée, et de cette sorte de caution que vous offrent les reliques du passé, mais on participe à un paysage rituel ». (Jacques BERQUE, 1974, p. 60).

1 - Al-Azhar, *alma mater*

Au début du XX^e siècle, il semble qu'il y ait « un Caire européen et un Caire égyptien », ainsi Stanley Lane-Poole commence-t-il son *Histoire du Caire*²⁸, contemporaine de l'arrivée de Taha Hussein dans la capitale. Le séjour de ce dernier se situe incontestablement dans un Caire tout à fait égyptien, dans une ville dont il ne connaîtra, pendant de nombreuses années, qu'une facette. Taha Hussein vivra longtemps dans un monde clos, polarisé par la mosquée-université d'al-Azhar, laquelle est, selon Gaston Wiet, « presque le principal personnage » du récit²⁹. Il vient au Caire en 1902 — il est alors âgé de treize ans —, pour suivre les cours d'al-Azhar, son père souhaite le voir étudier « à l'ombre de la mosquée sainte » et devenir un *uléma*³⁰ ; il est aveugle et vient de quitter la campagne et sa famille pour la première fois.

Taha Hussein passe ainsi les deux premières semaines de sa vie au Caire sans « se faire une idée bien nette de son existence ». Il habite à proximité de la mosquée al-Azhar, dans une maison « étrange, à laquelle on accède par une route aussi singulière ». Il n'ose questionner ses proches sur les nombreuses découvertes qu'il fait et il lui faudra longtemps pour identifier un bruit mêlé d'une odeur qui l'intriguent tous les soirs : le glouglou d'un narguilé, et la fumée de tabac. Ses premiers contacts avec la ville sont heurtés, empreints de méfiance. Ses déplacements, qu'il effectue avec appréhension et répulsion, se limitent, dans un premier temps, au parcours qui le mène de chez lui à la mosquée, il est désorienté par le quartier imprégné d'odeurs fortes qui lui sont inconnues et qui l'effraient :

²⁸ Stanley LANE-POOLE, 1902.

²⁹ Gaston WIET, préface de la deuxième partie du *Livre des jours*.

³⁰ Un *uléma* est un savant en sciences religieuses.

« En quelques pas, il avait traversé ce passage couvert, au sol spongieux, où il pouvait à peine conserver son équilibre, par suite de la grande quantité d'eau qu'y prodiguait le cafetier. Il aboutissait à une allée à ciel ouvert, étroite et sale, imprégnée d'un mélange d'odeurs invraisemblables, impossibles à identifier. Elles étaient à peine supportables au lever du jour et à l'approche de la nuit, mais elles s'installaient terribles lorsque le jour s'avancait et que la chaleur du soleil était à son paroxysme » (p. 120).

La ville est nauséabonde, sa topographie traîtresse, sa forme incertaine et changeante. Elle est formée d'une composition d'éléments très divers, dominée par un bouquet d'odeurs et de bruits enveloppants, oppressants, qui se diffusent depuis le sol et flottent dans l'atmosphère.

« Notre ami marchait tout droit dans cette allée étranglée. Pourtant elle lui semblait tortueuse : le plus souvent, son compagnon le tirait de droite et de gauche, pour lui éviter les aspérités du chemin. Il s'efforçait alors de faire face à la nouvelle direction, vers la façade de cette maison-ci à droite, ou vers ce mur-là à gauche. L'obstacle dépassé, il reprenait le courant, comme auparavant, marchant à petits pas, presque en glissant, tandis que son nez attrapait ces odeurs nauséabondes, et que ses oreilles enregistraient des rumeurs variées, assourdissantes, qui l'assaillaient de tous côtés, d'en haut, d'en bas, de droite, de gauche, puis se mêlaient quelque part dans l'air » (p. 120).

La ville est bruyante, les bruits dans tous leurs excès font partie de ses attributs majeurs. Par leur intermédiaire, humains et animaux expriment et rythment la vie du quartier : déplacements, activités, querelles domestiques...

« Ce vacarme offrait, en effet, un assemblage des plus hétéroclites : un tintamarre de disputes féminines, des voix d'hommes s'interpellant sans aménité ou devisant paisiblement, le fracas de ballots qu'on dépose ou qu'on charge, le juron d'un charretier excitant un âne, un mulet ou un cheval, le grincement des roues d'une voiture; parfois, ce tissu de charivaris était troué par le braiment d'un âne et le hennissement d'un cheval » (p. 120).

Ainsi, les bruits sont aussi des indicateurs qui traduisent la ville, et lorsque Taha Hussein les aura domptés, qu'ils lui seront devenus familiers, ils seront alors

pour lui autant de repères : « à un endroit précis, il percevait, par l'entrebâillement de la porte, à sa gauche, le bruit de conversations confuses, et il savait alors qu'après un ou deux pas, il devrait tourner à gauche... ».

Durant une longue période, sa vie s'organise en trois phases, délimitées par les trajets qui le mènent de l'une à l'autre, ses cours à l'université, le matin et l'après-midi, et les longues heures en fin d'après-midi et en soirée qu'il passe dans son logis, toujours au même endroit, dans l'angle de la chambre, sur un tapis. De là il écoute et décrypte la vie de l'immeuble et subit l'arrivée de la nuit. Cet immeuble, qui appartient au ministère des *Waqf-s*³¹, est ancien et vermoulu : « les fissures de ses murailles ne se comptaient plus, toutes peuplées d'insectes et de petits animaux ». Les locataires, très nombreux, sont principalement des étudiants, « population grouillante et tumultueuse », de la proche faculté qui louent à plusieurs des chambres à 25 piastres par mois. Le premier étage est occupé par des familles d'ouvriers et de revendeurs, originaires du Caire ou installés depuis longtemps, alors que les étages supérieurs sont ceux où vivent les étudiants, tous venus de la campagne. Les boutiques du quartier sont peu achalandées : « dans la plupart des magasins, on ne vendait que du café et du savon ; dans quelques-uns, du sucre et du riz ». Les étudiants d'al-Azhar sont, pour la plupart, pauvres ; leur nourriture est frugale, nombreux sont ceux qui ne peuvent s'offrir aucun agrément à la ration de pain distribuée par l'université. Ainsi, Taha Hussein est heureux lorsqu'il réussit à être admis à une section très prisée, en raison de la qualité des cours qui y sont dispensés, mais aussi (surtout ?) parce qu'elle ouvre le droit de recevoir deux pains par jour et d'avoir la jouissance d'une petite armoire au sein même de la faculté, ce qui permet d'enfermer ses sandales, et de ne plus avoir le souci de se les faire voler.

³¹ Ministère des Biens de mainmorte et du Culte.

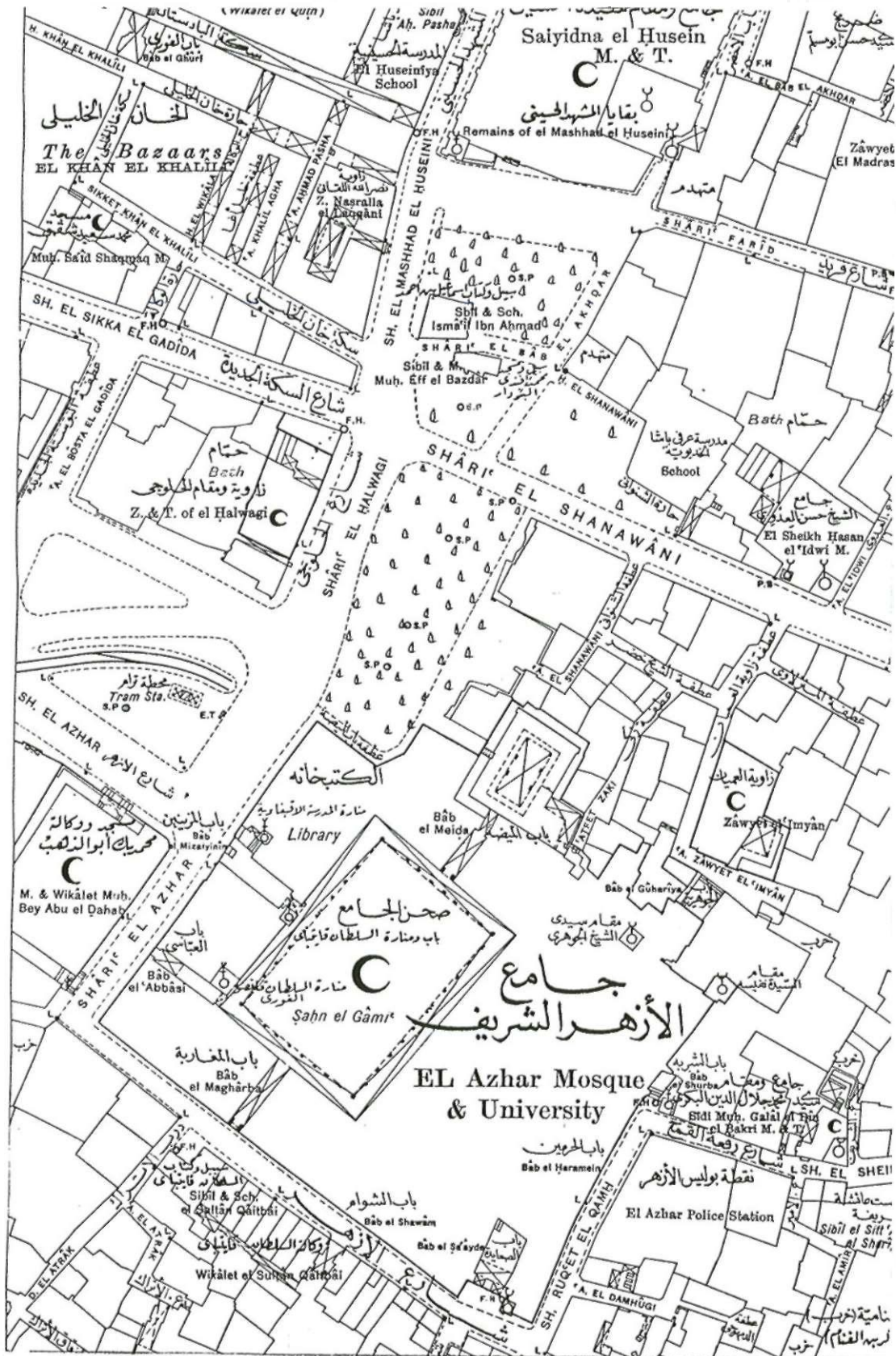


Fig. 4. Le quartier d'al-Azhar en 1935, extrait de la carte 39-L, *Egyptian Survey*.

La vie se déroule dans un univers limité, les étudiants habitent ensemble, leurs conversations portent sur les cours, les cheikhs qui les dispensent et leurs condisciples. Ils partagent une vie commune rythmée de manière immuable par les appels à la prière ; les cours de « hadith », d'exégèse, de dogme ou de théologie ; le travail des leçons dans leurs chambres ou dans les mosquées des alentours. Les ablutions se font dans les bassins de la mosquée, il n'y a pas l'eau courante à la maison, il faut l'acheter. Avec le pain distribué par l'université, ils mangent des fèves le midi, les soirs fastes voient un bout de fromage grec et un gâteau de sésame, les soirs maigres, ils accompagnent le pain de miel envoyé par leur famille. Le vendredi, ils vont au marché et confectionnent un plat dont la discussion, la préparation, puis l'élaboration occupent toute la journée, jusqu'à l'heure de la dégustation, au crépuscule. Les cours se déroulent essentiellement à al-Azhar, les cheikhs sont adossés aux colonnes, leurs étudiants se tiennent autour d'eux ; un peu plus loin, d'autres groupes assistent à d'autres enseignements, les maîtres doivent crier. Des vendeurs ambulants passent proposer du thé.

Progressivement, Taha Hussein s'habitue au quartier, certains de ses éléments lui deviennent familiers. Parfois, en sortant de chez lui le matin, il s'arrête chez le marchand de *balila*³² pour en prendre un bol ; il déguste des figues en été, de la *basboussa*³³ en hiver. Ces haltes gourmandes, dans la rue, ou dans une petite boutique, constituent ses plaisirs favoris ; ses promenades le soumettent plus souvent aux affres qu'aux délices des tentations multiples offertes par les commerces de « toutes sortes de nourriture, froide ou chaude, douce ou salée ». Comme les bruits, les odeurs de toutes natures, une fois définies, lui servent à identifier les lieux et leurs fonctions. Son intérêt pour le quartier va croissant, certains lieux lui deviennent chers, comme « cette rue calme et douce, bornée à

³² Plat sucré composé de grains de maïs ou de blé bouillis, servi avec du lait et du beurre.

³³ Pâtisserie à base de semoule, avec des amandes ou des noisettes.

gauche par la mosquée de Sayedna-l-Hussein, et à droite par ces petites boutiques ».

Il aime aussi la rue el Hal wagui : « rue de la science et de l'effort laborieux : les maisons s'y rejoignant au point qu'en étendant les bras, tu pourras en toucher les murs », ruelle bordée d'échoppes de libraires et de bouquinistes. Son territoire s'étend, il prend de l'assurance dans ses explorations et il apprend à deviner les croisements lorsque « les voix se multiplient et deviennent plus étourdissantes ». Le quartier concentre une multitude d'attributs sensuels, solitaires ou inextricables : bruits, odeurs, formes et contacts se complètent ou s'excluent, certains traits dominant, ou s'équilibrent, combinant une infinité de bouquets qui mêlent criailleries et odeurs nauséabondes, ou au contraire brise délicieuse et chansons. La ville est peu nuancée et faite de contrastes tranchés ; bruits, odeurs et contacts ont un caractère manichéen, les senteurs inspirent alternativement le dégoût, proche de la nausée, ou la tentation, qui fait saliver. Ces compositions créent une atmosphère qui détermine l'état d'âme de Taha Hussein, le plongeant tour à tour dans un état de grâce, ou le portant au désespoir. Ainsi, sur le chemin vers l'Université :

« Il était alors presque saisi de panique, sa démarche était vacillante et son cœur plein de cette funeste et pesante appréhension qui enlève à l'homme tous ses moyens, le pousse à l'aventure, sans direction précise, dans sa misérable vie matérielle, et le condamne sans retour à la même impuissance dans sa vie intellectuelle ».

Ses sentiments alternent souvent entre deux extrêmes : l'attirance qu'il éprouve envers la mosquée dissociée de la répulsion envers le quartier qui l'abrite, cet état l'incite à aimer al-Azhar davantage. Plus que tout, il aime le contraste offert par la cour de la mosquée après les « rues agitées et capricieuses » ; alors il ressent une « impression de fraîcheur, de repos après la fatigue, du calme après l'orage ».

Lorsqu'il a enjambé le seuil légèrement surélevé, que ses pieds nus se posent sur le sol de la cour, il ressent une impression de « sécurité apaisante », il se sent autre :

« Il mettait le pied sur cette petite marche qui marquait l'entrée de l'Université : alors son cœur se remplissait de modestie, mais son âme était gonflée d'orgueil et de fierté. Il cheminait à petits pas sur cette natte étendue, un peu usée, au point de laisser le sol apparaître par endroits, comme si les pieds des visiteurs devaient s'imprégner de la bénédiction qui s'attache à ce sol sacré » (p.131).

Il est attiré par la science, mot qu'il a entendu maintes fois, et dont il désire « découvrir le sens caché » ; bien que ce concept soit au début vague dans son esprit, il sait qu'il s'attache à ce lieu, que sa source en est la mosquée.

« Pourtant, il ne savait encore rien d'al-Azhar, il n'avait pas la moindre notion de ce qu'il y trouverait, mais il lui suffisait de frôler de ses pieds nus le sol de cette cour, de recevoir sur son visage la brise de cette caresse matinale, de pressentir enfin qu'autour de lui l'Université allait s'éveiller de sa somnolence, que son inertie ferait bientôt place à l'activité. Il reprenait conscience de lui-même, la vie lui revenait. Il était certain d'être dans sa patrie, au milieu des siens et il n'éprouvait aucune sensation d'isolement, aucune mélancolie ; son âme s'épanouissait de toutes parts » (p. 130).

La mosquée est pour lui un espace à caractère unique, empli d'une vie propre, qui dispense des signes d'affection : le souffle frais de la brise de la cour d'al-Azhar lui rappelle les baisers que sa mère déposait sur son front. Il communique avec les lieux, entretient des échanges affectifs, ses élans lui sont rendus par des signes. Cette émanation émotive, la ville, par contre, en est exempte. Al-Azhar est une véritable mère nourricière : elle dispense le pain et le savoir ; entretient la foi ; gère, berce et rythme sa vie ; elle diffuse et suscite des sentiments empreints d'amour. Il acquiert la certitude que « ce n'était ni une erreur ni une exagération que de se consumer d'amour pour el-Azhar, tout en regrettant amèrement sa campagne ». Lorsque les années auront passé, il souhaitera s'évader d'al-Azhar d'où il « étouffe », il va s'émanciper de cette relation exclusive ; il fréquente alors

d'autres espaces, d'autres personnes, et commence à frayer « avec les porteurs de tarbouches, après avoir été saturé de la fréquentation des enturbannés ». Cette rupture se double d'une prise de conscience de certains traits de la société égyptienne, dont il était, depuis al-Azhar, ignorant, puisque coupé du monde. « C'est alors qu'il réfléchit à ce terrible fossé qui sépare les classes riches des classes pauvres ».

2 - Al-Husayn et Sayyida Zaynab, la sainteté diffuse

Chaque fois que Taha Hussein passe devant la mosquée d'al-Husayn, il récite la *fātiha*, « les années sont venues, modifiant plusieurs fois son genre de vie ; pourtant il n'a jamais longé le mur de ce sanctuaire sans réciter mentalement la sourate qui ouvre le Coran ». Cette pieuse coutume illustre combien toute autre est la relation entretenue avec les mosquées-mausolées qui abritent des reliques des membres de la famille du Prophète. Ces sanctuaires sont considérés comme ceux dont la *baraka* est la plus importante³⁴ ; au Caire, sont tout spécialement vénérés les tombeaux où reposent Husayn et Zaynab, les enfants de 'Alī et de Fâtima, fille du Prophète. À propos de la *Trilogie* de Naguib Mahfouz, Raoul Makarius note que

« ce qui ressort surtout de la description du quartier et de sa population, et témoigne le mieux de leur vie intime, c'est le fond de piété populaire entretenu par la proximité des mosquées, par la prière et par la parole traditionnelle, et que la faiblesse devant les appels de la chair, faiblesse tolérée comme profondément humaine, ne vient jamais entamer »³⁵.

La vie des saints, mêlée à des légendes et des superstitions, compose un fonds d'histoires connu, répété, chéri. Leur culte est entretenu essentiellement par la célébration de leurs anniversaires (*mawlid-s*) et les visites à leurs tombeaux

³⁴ Cf. Pierre-Jean LUIZARD, 1990, p. 53.

³⁵ Raoul MAKARIUS, étude inédite, citée par Jacques BERQUE, 1974, p. 71.

(*zyâra-s*). On vient spécialement y accomplir les dévotions, leur dédier des prières, ou solliciter leur *baraka*. Leur présence constante, familière, rassurante et chaleureuse, témoigne de la protection qu'ils assurent au voisinage. Leur existence est rappelée dans les paroles de tous les jours, puisqu'on s'engage, on promet et on jure par leur nom. Le saint est une figure vénérée, mais également un personnage proche. Al Helou, qui doit partir, assure qu'il ne lui plaît pas de « s'éloigner d'Al Hussein ». De même sa fiancée lui assure qu'elle ira « rendre visite à Sayyidna Al Hussein » et lui demandera de veiller sur lui et de lui obtenir le succès » (Naguib Mahfouz, *Passage des miracles*, p. 124).

Le quartier appartient en premier lieu au saint patron qui veille sur lui, il est le sien. Son nom couvre une étendue assez vaste, qui varie selon la revendication que l'on en fait, et qui englobe de nombreux toponymes ordinaires. Gamâliyya, Ghûriyya, Khân al-Khalîlî ou Nahâssîn sont des quartiers qui peuvent, de ce fait, être intégrés à celui d'al-Husayn. Ainsi Zubaïda raconte qu'elle a quitté son ancien quartier de Gamâliyya : « J'habite maintenant celui de l'Imam³⁶. Mais je me languis d'al-Husseïn et je lui rends visite de temps en temps » (Naguib Mahfouz, *Le jardin du passé*, p. 274). Les trajets vers ces mosquées, distinguées entre les autres, sont des parcours privilégiés qui mènent à un lieu d'exception. La prière du vendredi, fait partie d'un rituel à plusieurs étapes qui commence lorsque l'on entame le parcours vers la mosquée :

«C'était entre son logis, à l'orée de la Cité des Morts, et la ruelle, qu'il parcourait le tronçon le plus ardu d'un itinéraire cher à son cœur le menant à la mosquée d'al-Husayn ». (Naguib MAHFOUZ, *La chanson des gueux*, p. 9).

Ces mosquées ne sont pas empreintes de l'austérité qui nimbe al-Azhar. Elles répondent et appellent à la piété quotidienne. Elles sont habitées par la présence du

³⁶ Le quartier du mausolée de l'Imam al-Châfi'î.

saint ou de la sainte, personnage proche, intercesseur à qui l'on peut tout confier : soucis, bonheurs, requêtes et vœux. Le rêve du jeune Kamal est de se laisser enfermer après la fermeture des portes de la grande mosquée d'al-Husayn pour passer la nuit en compagnie du saint martyr, chez lui. (Naguib Mahfouz, *Impasse des deux palais*, p. 180). La seule fois où Amina, épouse et mère irréprochable de l'*Impasse des deux palais*, transgresse les interdits et outrepassse les droits que lui accorde son mari, c'est pour se rendre à la mosquée d'al-Husayn. Bien qu'elle ne vive pas loin, elle n'en connaît que le minaret, qu'elle voit de sa terrasse et elle imagine la mosquée à l'image de celles de Qalâwûn et de Barqûq, à sa portée depuis sa fenêtre.

« Elle était ravie au plus haut point par le paysage des minarets qui s'élançaient vers le ciel en emportant si loin l'imagination. Il en était de si proches qu'elle en pouvait distinguer clairement les lampes et le croissants, tels ceux de Qalawun ou de Barquq. D'autres, à mi-distance, lui paraissaient une pépinière indifférenciée, tels ceux d'al-Hussein, d'al-Ghuri et d'al-Azhar. Quant au troisième plan, c'était celui des horizons lointains, où les minarets prenaient figure de spectres comme ceux de la Citadelle et d'al-Rifai. Elle les embrassait du regard avec fraternité et envoûtement, amour et foi, gratitude et espoir, laissant glisser son âme au-dessus de leurs têtes, le plus près possible du ciel. Puis ses yeux se posaient sur le minaret d'al-Hussein, le plus cher à son cœur en raison de son attachement pour celui auquel son nom était associé. Elle le regardait pleine de tendresse et de désirs, mêlés d'un sentiment de tristesse qui la prenait à chaque fois qu'elle repensait à la frustration de ne pouvoir rendre visite au petit-fils de l'Envoyé de Dieu alors qu'elle se trouvait à quelques minutes seulement du lieu de son repos ». (Naguib MAHFOUZ, *Impasse des deux palais*. p.43).

Lorsqu'elle se rend à al-Husayn pour la première fois, elle trouve la réalité « en deçà du rêve car elle en avait enflé l'image en tous sens en proportion de la place qu'occupait son titulaire dans son cœur. Toutefois, ce fossé entre la réalité et le produit de son imaginaire ne pouvait, en aucune manière, avoir prise sur la joie de cette rencontre dont l'ivresse emplissait les replis de son être ».

« Lorsqu'elle posa le pied sur le sol de la mosquée elle se sentit fondre de douceur, d'affection et de tendresse, se transformer en esprit aérien battant des ailes dans un ciel exhalant le parfum de la prophétie et de la révélation » (p. 180).

Dans *la Lampe de Oum Hachem*, de Yehia Haqqi, la famille d'Ismael vit à Sayyida Zaynab, « à l'ombre tutélaire de la Sainte ; ses fêtes et ses « saisons » étaient les nôtres, et le muezzin de sa mosquée nous servait de montre ». Lorsque son grand-père était enfant, il venait en famille visiter au Caire les mausolées des membres de la famille du Prophète, celle de Sayyida Zaynab lui était particulièrement chère. Quand, devenu adulte, il émigre Caire, « il n'y a pas à s'étonner qu'alors il ait choisi d'habiter le plus près possible de sa chère mosquée ». Il décide de se placer sous la protection de la sainte, sélectionne ainsi son lieu de résidence, par allégeance à Zaynab, dont il attend la protection. Il ouvre une boutique sur la place même devant la mosquée, le magasin prospère, grâce à « Oum Hachem »³⁷. Les enfants naissent et grandissent « sous la garde de Dieu, et à l'ombre de la Sainte ».

On retrouve ce même thème dans *Épître des destinées*, lorsqu'un migrant de Haute-Égypte arrive dans le quartier parce qu'il veut travailler et vivre « près du séjour du vénéré el-Husseïn ». Jamais il ne manquera une prière, « il répondait à l'appel, allègre et serein ». Pour ceux qui vivent dans la ville ancienne, les visites aux tombeaux des saints marquent les moments forts de la vie. Les seules sorties familiales de Sayyid 'Uways, sont celles qui le mènent vers ces divers mausolées. « C'était parfois la tombe de Sayyidnâ al-Husayn, ou le mausolée de Sîdî al-Magâwirî, près de la Citadelle de Muhammad 'Ali ; ce pouvait être d'autres fois le tombeau de la Sayyida Zaynab. » (p. 61).

³⁷ Oum Hachem est l'autre nom de Sayyida (la dame) Zaynab.

Lorsqu'il passe le certificat d'études primaires, il ne manque pas de s'assurer de la *baraka*, et rend visite à tous les personnages saints du quartier de Khalîfa, depuis Sayyida 'A'isha jusqu'à l'Imâm al-Shâfi'î³⁸. Les saints ont de multiples pouvoirs, ils favorisent la chance aux examens, aident les femmes à concevoir, etc. Ils peuvent aussi dispenser des miracles, l'huile de la lampe de la mosquée de Sayyida Zaynab peut guérir les yeux de « quiconque possède une perspicacité que la foi illumine » (Yehia Haqqi, *La lampe de Oum Hachem*).

* *
*

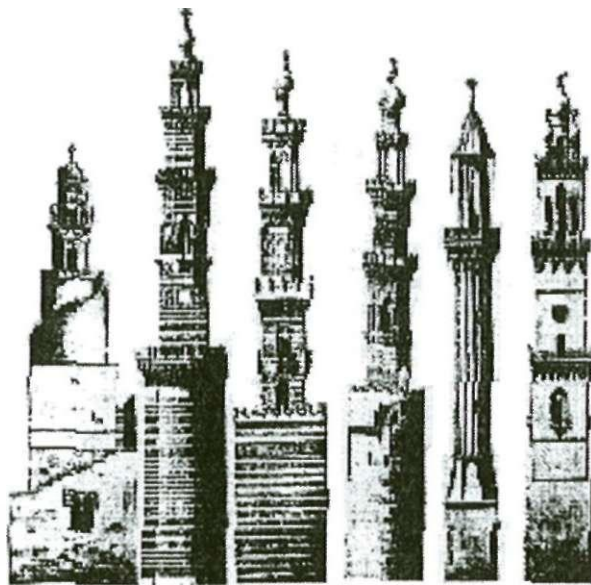
Les parages des mosquées sont le refuge des mendiants, protégés par la nature des lieux, et assurés de la charité des dévots ; la proximité de la mosquée rappelle les préceptes divins, influe ainsi sur le comportement des passants, les rendant plus généreux. Cette présence ne peut engendrer l'indifférence, ainsi Kamal pose un « regard de tendresse sur la mosquée d'al-Hussein dont son enfance avait voulu qu'elle fût pour lui une source d'images et d'émotions de tous les instants » (Naguib Mahfouz, *Le jardin du passé*). Le paysage, dont la mosquée est le centre, est un ensemble harmonieux, une composition qui implique une adhésion spirituelle.

Robert Ilbert, en prenant comme exemple le cas de Kamal dans la trilogie, remarque : « Nagîb Mahfûz l'a bien senti : lorsque le paysage perd sa valeur de référence culturelle il perd sa justification. Et pour celui qui perd la foi, la vue de la *mosquée d'al Hussein* n'est plus tolérable »³⁹.

³⁸ Dans la nécropole de Khalîfa se trouvent les tombeaux d'un grand nombre de personnages de la famille du Prophète.

³⁹ Robert ILBERT, 1982-3.

Le paysage de la ville ancienne apparaît ainsi comme un signifiant puissant, un modèle ; il correspond à un mode de vie et à des références. Ce décor englobant et rassurant suppose une adhésion totale, implicite et explicite. Mais cette trame peut devenir oppressante et susciter un rejet. Dans *la Lampe de Oum Hachem*, le jeune Ismael a une réaction en ce sens : lorsqu'il doute de sa croyance, il prend tout le quartier en aversion, ne peut plus supporter sa demeure, attachée à la place de Sayyida Zaynab. Il doit s'éloigner et il ne pourra revenir qu'après s'être réconcilié avec les valeurs liées au quartier, quand il aura renoué avec sa foi, condition nécessaire à l'acceptation d'un paysage, reflet d'un système, valorisé essentiellement par des signes et des symboles religieux.



Pl. 3. Minarets des mosquées
Ibn Tûlûn, Sultan Hasân, al-Mu'ayyad, Iskandar Pacha et Abû al-Dahab

Source : *Égypte, Guide Gallimard*, 1994, pp. 110-111

Chapitre 2

Un petit monde ?

1 - Le lieu des expériences « douces et amères »

Lorsque Sayyid 'Uways, élève de l'École de Service social, étudie à l'automne 1938 son « premier cas », il choisit le dossier d'un jeune délinquant du quartier de Khalîfa, parce qu'il est lui même « fils du quartier » et en connaît « chaque rue, chaque ruelle ou impasse, et même chaque empan de terrain ». Sûr de lui, il ne doute pas qu'il saura exécuter « à la perfection » son enquête : il maîtrise la théorie de la « méthode du service des individus », il est né dans ce même quartier et y vit jusqu'alors. Sa première étude de terrain s'annonce sans surprise. Pourtant, il va mettre des heures à trouver cette famille qui « vit en compagnie des morts » dans le cimetière de Khalîfa, situation qui, à l'époque lui paraissait inconcevable. « Je me trouvais confronté à la vie que menaient certains de mes compatriotes ». La réalité va se révéler bien surprenante, « amère » ; lorsqu'il retransverse le quartier pour rentrer chez lui, il a l'impression de « ne plus avoir les mêmes yeux ». Cette première démarche vers autrui sera une expérience majeure dans la vie de Sayyid 'Uways, consacrée à l'étude de la société égyptienne contemporaine, « encyclopédie sociale infinie », qu'il étudie avec passion, et à ses prochains, qu'il perçoit avec amour.

C'est sur la base de ces deux sentiments que repose ce livre unique, qui « ne peut être une biographie », mais plutôt « une étude socio-culturelle, qui a pour objet un individu » : lui-même. Sayyid 'Uways se présente comme : « un individu né

dans un quartier populaire du Caire, où il a vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, avant de s'installer dans un autre quartier populaire jusqu'à l'âge de quarante-sept ans, et qui vit à présent dans un troisième quartier de la même ville ». Avant cette première expérience de travailleur social, Sayyid 'Uways a vécu une enfance « douce » dans un milieu protégé, au sein d'un quartier familial. « Mon père et ma mère étaient en effet du même milieu ; ils étaient de la même rue et du même quartier, le quartier de Khalîfa ».

« Ma famille vivait elle-même dans un des quartiers du Caire, c'est-à-dire dans une société locale dotée de tout ce qui constitue une société humaine, grande ou petite : groupe de gens — hommes, femmes et enfants — qui, tantôt s'entraïdant, tantôt luttant les uns contre les autres, se proposent pour fin la réalisation d'intérêts essentiels d'une façon relativement permanente » (p. 27).

On peut envisager de nombreux rapprochements entre l'environnement de Sayyid 'Uways et celui dépeint dans la trilogie de Naguib Mahfouz. La famille, composée de plusieurs ménages et de plusieurs générations, vit dans la même maison et suit les règles d'un patriarcat autoritaire. Le milieu social est relativement similaire, les hommes de la famille sont commerçants, ils possèdent leur maison et leur magasin, situé à proximité ; la famille est connue et respectée dans les environs. Sans appartenir à la toute petite minorité de riches ou de notables de Khalîfa, ils font partie d'une classe moyenne dont les conditions de vie sont nettement meilleures que celles de la grande majorité de démunis que compte le quartier. Les hommes sortent dès le matin et ne rentrent que le soir, leur univers est axé vers l'extérieur. La vie au sein de la maison, domaine essentiellement féminin, est rythmée par les jours de lessive, de cuisson du pain, etc. La vie est essentiellement circonscrite au quartier pour les hommes, à la maison et à la *hâra* pour les femmes. Lorsque son grand-père se rend à Gamâliyya, faire des courses, il dit qu'il « part vers la ville ». Une fois l'an, ses tantes vont acheter du tissu pour

confectionner des vêtements à toute la famille. Le jour des achats et ceux qui lui succèdent, bruissants des nouvelles de la ville, sont une fête dans la maisonnée.

« Jusqu'à la fin du mois muharram¹, nous avions droit aux récits des deux responsables des achats : sur les vendeurs dans les boutiques d'Al-Gûriyya, du Mouski et d'Al-Tarbî'a, sur les hommes et les femmes qui montaient dans les voitures dites *suwâris*, sur le déjeuner que chaque année elles s'offraient ce jour-là, et qu'elles prenaient d'habitude chez al-Hâfî, sur ce qu'elles avaient mangé, et le prix que cela avait coûté, et sur les points de repère nouveaux dans les rues ou ceux qui avaient disparu, sur les connaissances et les voisines — amies ou ennemies — qu'elles avaient rencontrées » (p. 69).

Le quartier comprend diverses unités de voisinage, les *hâra-s*, dont chacune, avec son paysage et sa communauté, représente un univers :

« La *hâra* en ce temps-là comprenait six maisons, qui étaient la propriété de ceux qui les habitaient. Les habitants de la *hâra* se connaissaient tous, et ils avaient les uns pour les autres respect et affection » (p. 93).

La rue est son « terrain de jeu favori », il joue au « ballon de chaussette », apprend à monter à bicyclette. Il habite passage Sharâqwa, lequel donne sur la rue al-Baqli (cf. fig. 5) ; c'est donc dans ce secteur et avec les enfants qui y vivent aussi, qu'il joue tout au long de l'année scolaire. La rue n'est pas un espace inconnu et étranger, mais le prolongement du domicile ; cet environnement forme ainsi un ensemble familial, cohérent et peu différencié.

« La rue était une extension de la maison, car, chez les voisins, j'étais traité comme un fils. (...) Entrant dans n'importe quelle maison de la rue j'y trouvais une mère ; je demandais à boire, on me donnait à boire ; quand j'avais faim, je demandais un morceau à manger, et on me le donnait. Les enfants de notre rue faisaient de même et on leur donnait ce qu'ils demandaient avec amour et générosité. Un esprit de solidarité sociale régnait sur cette rue où les habitants étaient propriétaires de la maison où ils logeaient, que celle-ci fût petite ou grande » (pp. 87-88).

¹ Au cours de ce mois est prélevée la *zakât*, l'aumône légale ; le père de Sayyid 'Uways s'en acquitte en offrant le tissu des vêtements de tous les membres de sa famille.

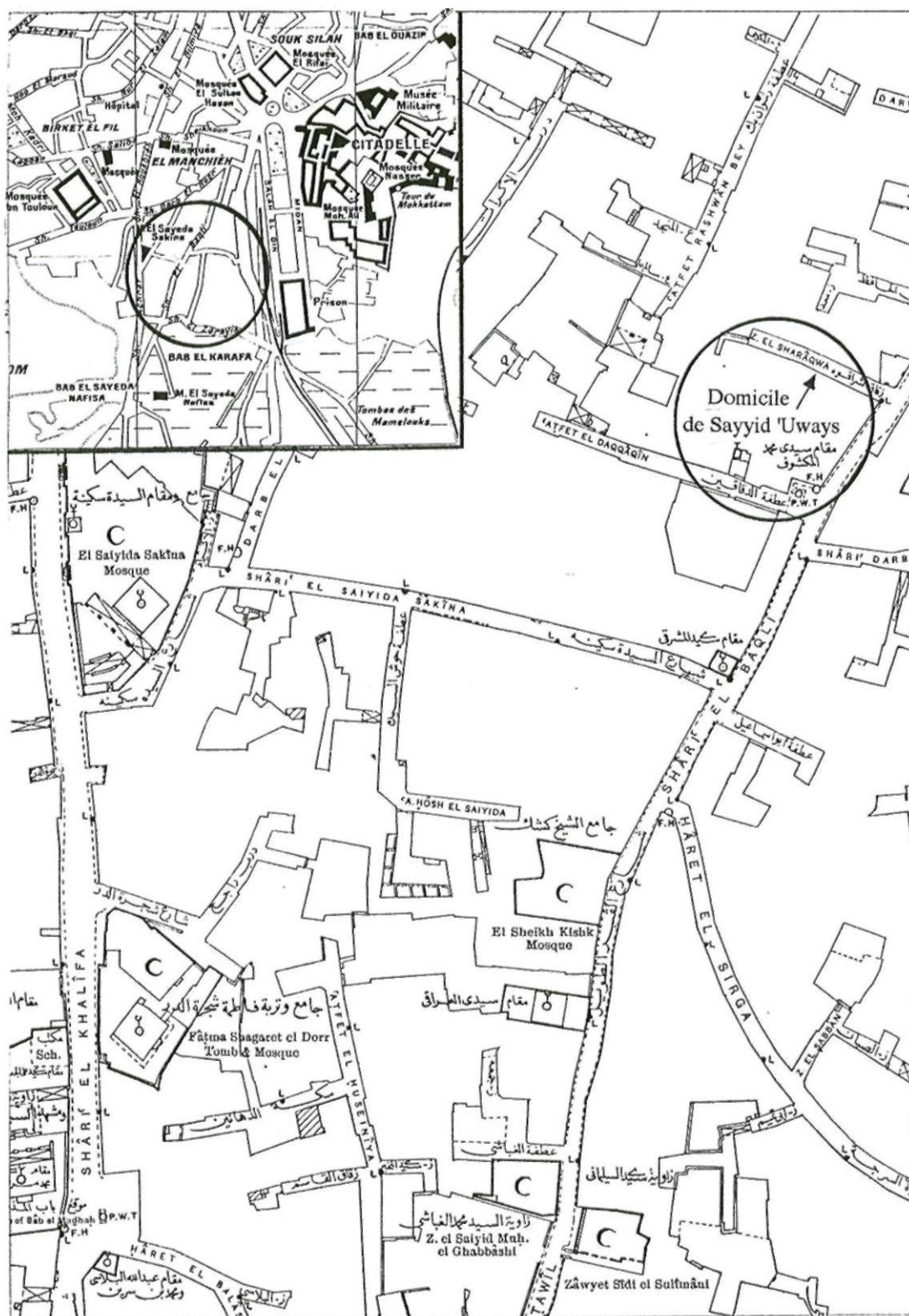


Fig. 5. Le quartier d'al-Khalîfa en 1930, extrait de la carte 44-J, Egyptian Survey.

Sayyid 'Uways va fréquenter le *kuttâb*² annexe de la mosquée 'A'isha al-Nabawiyya, son père l'a choisi en partie en raison de sa proximité avec son magasin. Ensuite il va à l'école élémentaire, rue al-Zarâyib, où son père a sa boutique. Plus tard, il ira à l'école primaire, toujours dans le même quartier, mais un peu plus loin, rue al-Suyûfiyya. Sa connaissance de la ville est moins étendue que celle de ses amis de la rue ; ces garçons du même âge, qui sont tous apprentis, vont parfois « jusqu'au centre de la ville pour se rendre à leur travail », ou fréquentent les cinémas place 'Ataba. Les rares sorties familiales sont celles qui le mènent en visite aux tombeaux des saints ; le vendredi, son père l'accompagne au théâtre de 'Ali al-Kassâr et ils prennent le tramway. La première excursion à laquelle il participe avec son école, une visite aux pyramides lui laisse le souvenir d'une journée « grandiose et merveilleuse ». De même, à l'occasion de la fête du Sacrifice, il se rend, adolescent, une journée dans un village proche du Caire ; cette première rencontre avec la campagne, lui qui a « poussé dans une *hâra* du Caire », reste aussi « gravée dans sa mémoire ».

La fréquentation de l'école — pourtant très proche de son domicile — le met au contact d'enfants venus des rues environnantes, mais cependant bien différents : « Les garçons des quartiers de Qal'at al-Kabsh, de Tûlûn, d'al-Zarâyib, vivaient dans un climat socio-culturel caractérisé par des valeurs qui exigeaient l'insolence et l'agressivité ». D'une rue à l'autre, d'une *hâra* à celle d'après, le paysage socio-culturel change. Le quartier est une mosaïque de milieux et d'ambiances. Ainsi, les habitants de la rue al-Zarâyib, d'origine rurale, sont liés par leurs métiers, ce sont essentiellement « des gens du bâtiment : maçons, peintres, carreleurs, charpentiers, tailleurs de pierres et autres ».

² Au *kuttâb* est dispensé un enseignement religieux assuré par un cheikh.

« Très peu d'*effendis* habitaient cette rue, la plupart des habitants du quartier étaient des émigrants venus de la proche campagne ; ils avaient gardé certaines de leurs coutumes de ruraux, et même leur dialecte, qu'ils continuaient à parler. Les citadins d'origine, hommes et femmes, étaient néanmoins la majorité » (p. 76).

Chaque sous-quartier reflète une identité particulière ; Sayyid 'Uways remarque des analogies entre des individus d'origines sociales diverses, mais vivant dans le même lieu.

« Il n'y avait pas entre eux de grande différence du point de vue économique, ce qui n'empêchait pas que les valeurs qui régnaient dans le quartier entourant notre maison fussent, elles, différentes des valeurs dominantes dans le quartier où se trouvait le magasin de mon père. Dans ce quartier, on pouvait entendre jour et nuit « insulter la religion », et ceci, même pendant les nuits et les journées du mois béni de Ramadân. Les gens de ce quartier étaient de toutes catégories ; même s'ils étaient originaires de lieux très divers, ils étaient proches les uns des autres (...) » (p. 92).

L'appartenance à un quartier, à un groupe, génère un fort déterminisme qui se traduit par des comportements individuels et collectifs représentatifs d'une identité locale marquée. Chaque groupe est ainsi solidaire dans l'assimilation et la reproduction de valeurs propres à un espace, si circonscrit soit-il. Ces différences se précisent aussi par la nature et le statut des « figures » du quartier, des personnages importants au sein de la communauté. Ainsi, les quartiers de Bâb al-Qarâfa, de Qara Mîdân et d'al-Mahgar (entre autres), n'ont que peu de notables, des chefs de famille « dont la parole fait autorité », mais comptent, par contre, de nombreux imams :

« On y trouvait aussi, du fait de la proximité des cimetières, les différents métiers liés à l'ensevelissement des morts. Il y avait des épiciers, des cafés, des marchands de légumes, de viande et de fruits. Ils constituaient une collectivité sociale individualisée : ils vivaient dans un milieu géographique déterminé et s'attachaient à réaliser les buts de la conservation de l'espèce et à avoir un niveau de vie convenable. Ils avaient leurs coutumes, leurs valeurs, et

leurs idéaux que les imams des nombreuses mosquées s'employaient à diffuser parmi eux, ou dont ils héritaient d'une génération à une autre par transmission culturelle » (p. 88).

Enfin, une différence notable est celle qui oppose les quartiers où règnent encore les *futuwwa-s*³ des autres. Pour défendre leur territoire et affirmer leur pouvoir, ils se livrent entre eux à de violents combats. Même si la *hâra* de Sayyid 'Uways ne connaît pas ce phénomène, il soutient néanmoins (dans ses jeux et ses paroles) les *futuwwa-s* des quartiers proches contre les autres.

« Il y avait une différence, qui mérite d'être signalée, entre d'une part notre *hâra*, ses habitants, ceux des quartiers voisins, y compris les enfants avec lesquels je passais mes moments de loisir, et d'autre part les gens des quartiers qui entouraient le magasin de mon père : cette différence résidait dans le phénomène des *futuwwât*, hommes et femmes ; ce phénomène existait dans les quartiers autour du magasin » (p. 94).

2 - À l'origine de la ville : Gamâliyya et le mythe fondateur

Le plus fictionnel des romans de Mahfouz, *les Fils de la médina*, trace l'histoire mythique et hors du temps d'un quartier (Gabalawi/Gamâliyya), depuis sa fondation. « L'histoire du quartier, Mahfouz la donne en tant qu'elle symbolise celle de l'univers »⁴. Le patriarche « est à l'origine de notre quartier, et notre quartier est à l'origine du Caire, la Mère des Cités ». Au commencement il n'y avait que le désert, le patriarche, ses fils, et la Grande Maison, paradis terrestre. Gabalawi est l'ancêtre qui a créé le quartier, qui lui a donné son nom, il vit toujours, depuis l'origine, dans la même demeure près du Muqattam. Le temps qui

³ Les *futuwwa-s* étaient des hommes (ou plus rarement des femmes), qui s'instituaient, grâce à leur force, protecteurs d'un quartier et de ses habitants en échange de rémunérations diverses. Les *futuwwa-s* terrorisaient aussi leurs protégés, mais défendaient le quartier, son honneur et sa réputation. Ils paradaient lors des mariages lorsque le cortège du marié faisait une procession dans les quartiers avoisinants, territoires d'autres *futuwwa-s*. Ces incursions dégénéraient souvent en batailles.

⁴ Jacques BERQUE, préface de l'ouvrage, p.11.

s'écoule voit des événements similaires se reproduire, mêlant le passé et le présent. Ainsi, un des habitants raconte l'histoire de cette création en juxtaposant des références contemporaines aux légendes du passé : « Au commencement, il vivait seul, dans le désert et les terrains vagues ; et puis il en est devenu propriétaire grâce à la force de ses bras et au prestige dont il jouissait auprès du gouverneur. » Le mythe fondateur inspiré de la Genèse, se trouve, dans cet exemple, associé à des bribes d'explications qui ne sont pas sans rappeler un scénario d'appropriation de terres du domaine public grâce à des appuis haut placés... Le quartier est célèbre et jaloué à cause de la richesse de son *waqf*⁵ et de la force de ses *futuwwa-s*.

« L'intendant représente donc le versant économique, mais aussi (en raison des liens privilégiés qu'il prétend entretenir avec le Fondateur) "spirituel" du système de pouvoir qui tient le quartier Gabalawi ; les *futuwwas* en constituent le versant temporel, le "bras séculier". » (Jean-Patrick GUILLAUME, note introductive aux *Fils de la médina*).

Le *waqf* et le *futuwwa* sont, dans le roman, les deux paramètres fondamentaux de l'organisation du quartier. L'intendant qui gère le *waqf* s'appuie, pour maintenir ses privilèges, sur les *futuwwa-s*, ceux-ci exploitent les habitants, lesquels rêvent de bénéficier des revenus du *waqf* auxquels ils pourraient prétendre en tant que descendants du fondateur. Le *waqf* est un système subtil et intemporel, qui s'érode lentement ; le *futuwwa* est un personnage simple, interchangeable, dont le pouvoir s'appuie sur la seule force ; quant aux habitants, ils sont pauvres, exploités, et le restent.

⁵ Un *waqf* est un ensemble de biens (souvent immobiliers) instauré en fondation pieuse ou charitable. Il ne peut être vendu ni aliéné. « Au cours du temps, ce type d'organisation a, dans certains cas, été détourné de sa vocation originale, et nombre de riches notables ont institué leur patrimoine en *waqf* à usage familial : les revenus, dans ce cas, étaient répartis parmi les descendants du fondateur, en principe jusqu'à la fin des temps. (...) Un *waqf* est géré par un intendant, qui peut être le fondateur lui-même ou une autre personne désignée par lui. (...) Au bout de plusieurs générations, une certaine confusion peut ainsi s'installer entre les biens du *waqf* et la fortune personnelle de l'intendant (...) » Jean-Patrick GUILLAUME, note de présentation des *Fils de la médina*. De très nombreux terrains et bâtiments de la ville ancienne sont *waqf*, tout particulièrement dans le quartier de Gamâliyya.

Au dessus de tous plane la figure du patriarche que les habitants du quartier, pourtant tous ses descendants, ne voient jamais. Le temps voit se succéder trois prophètes, dont les figures et l'histoire rappellent celles de Moïse, Jésus et Mahomet ; le quatrième, un alchimiste, sera lié à la mort du patriarche Gabalawi. Ces personnages proposent successivement un modèle et des principes de gestion du quartier. Mais les règles immuables qui le régissent ont raison des idéaux, les changements seront minimes. Pourtant, les légendes qui retracent la vie des descendants du patriarche et des prophètes, sans cesse racontées, se confondent avec l'histoire du quartier, exaltent l'imagination des habitants. Dans les cafés, au cours de veillées qui réunissent les hommes, des conteurs chantent les louanges des *futuwwa-s* présents et les épopées mythiques ; passé et présent se mêlent et s'influencent dans ce fonds de culture populaire. C'est aussi dans les cafés que l'on trouve des images de scènes de la geste légendaire ou le portrait du patriarche :

« Peinte à l'huile à même le crépi, comme celles que l'on trouve habituellement dans les cafés, elle (l'image) représentait un homme à l'aspect redoutable, entouré par les bâtiments du quartier qui, par comparaison, ne semblaient pas plus grands que des maisons de poupées » (p. 127).

Les *futuwwa-s* inspirent aux habitants des sentiments mitigés et contradictoires, on déplore leur violence, mais on admire leur force, on plaint les habitants des quartiers dont les *futuwwa-s* sont faibles. Tous les habitants se réjouissent lorsque l'un d'eux sort vainqueur d'une rixe avec un *futuwwa* d'un autre quartier. Constamment soumis à la tyrannie de la loi et de la force, les habitants s'évadent à l'écoute de ces hagiographies, dont l'influence est subversive. L'histoire se renouvelle sans cesse, un jour un homme se révolte et entraîne d'autres, il disparaît mais le récit de ses exploits reste, sa geste se perpétue dans les cafés...

- « - J'aimerais visiter les autres cafés du quartier !
- Pourquoi donc ? demande Chafi'i étonné. Notre café est le plus beau !
- Et que racontent les conteurs, là-bas ?
- Le même genre d'histoires, seulement ils les racontent différemment » (p. 224).

Le roman s'achève, de la même manière que ceux de Cossery, sur une prophétie : « Patience, disaient-ils. Tout a une fin, même l'oppression ! Le soleil finira bien par se lever, et nous verrons la chute du tyran : l'aube viendra, pleine de lumière et de merveilles... »

3 - Des univers en réduction

Passage des miracles est un roman qui a pour objet la vie des habitants de l'impasse du Mortier, ruelle « antique et précieuse » au cœur de la vieille ville. « Bien que l'impasse vive toujours à l'écart des mouvements du monde, elle est bruisante de sa vie propre, une vie reliée au monde dans ses profondeurs », tel est le prologue de Naguib Mahfouz.

L'impasse compte des commerces dont l'activité rythme les journées, du lever au coucher du soleil : un four de boulanger, un bazar, un marchand de *basboussa*, un salon de coiffure, lequel « passe pour élégant » avec un miroir, un fauteuil et les instruments professionnels », et un café. Le propriétaire du bazar, qui emploie plusieurs personnes, ne vit pas sur place, mais à Helmiyyeh, il vient en fiacre. Sa « double vie » accroît le prestige de son statut de commerçant riche. Il négocie des parfums et des cosmétiques en gros et en détail, et à la faveur de la guerre (nous sommes au milieu des années 40), il s'est enrichi et a ajouté la vente du thé à son commerce.

Le café *Karcha* est le premier commerce à ouvrir ses portes et le dernier à fermer au milieu de la nuit ; il a l'électricité, et vient de se doter d'une radio. Au début du récit le cafetier congédie, en affirmant que « tout a changé maintenant », le conteur qui, tous les soirs depuis plus de vingt ans, accompagné de son violon, chantait la geste des Banou Hilâl. Le café *Karcha* « qui est réputé », est le lieu privilégié de l'interaction sociale, les hommes de l'impasse, de toutes conditions, le fréquentent. La soirée au café est un moment de détente, après s'être changé, on y retrouve ses amis pour jouer aux dominos, ou profiter de la gaieté des veillées éclairées. Le café sert de médiation avec le monde, le candidat aux élections locales paye un tribut au patron dont l'appui est nécessaire pour investir le quartier et récolter des voix. Durant sa campagne, il vient y passer quelques soirées et offrir des tournées de thé.

La vie, dans l'impasse, se déroule sous les yeux du voisinage. Chacun connaît intimement la vie privée des autres ; la boulangère bat son mari, le cafetier fume du haschich et délaisse sa femme pour de jeunes hommes, Selim Alwâne mange chaque jour un plat réputé aphrodisiaque, etc. Les femmes ont toujours un œil à leur fenêtre pour observer les diverses allées et venues, elles ménagent des ouvertures par des jeux de volets qui leur permettent d'écouter et de voir, tout en vaquant à leurs occupations domestiques. Le soir, au café, les hommes se retrouvent. Ils commentent les nouvelles venues de l'extérieur, mais aussi les faits et gestes des connaissances.

La vie privée, est, en fait, une vie commune. Le regard des voisins, omniprésent, peut parfois être perçu comme pénible, mais il est aussi garant du respect et de la moralité. Celui qui tente de se dissimuler sait qu'il est déjà en situation de faute. Le jeune homme qui veut aborder une jeune fille, ou la jeune fille qui veut laisser admirer sa beauté, ne le font pas dans l'impasse. Ici, Hamida

adopte une allure modeste et réservée ; arrivée dans la rue, elle sourit et « dévore la foule du regard ». Al Hélou choisit sa place au café en face de la fenêtre de Hamida, il s'y tient tous les soirs, lève les yeux souvent, mais lorsqu'il décide de lui déclarer son amour, il la suit dans la rue, espace possible de la transgression. Ainsi, lorsqu'il lui propose d'aller vers la grande rue d'al-Azhar, pour parler « loin des regards des gens qui nous connaissent », celle-ci lui rétorque : « Loin des regards des gens ? Est-ce là la volonté de Dieu ? Tu fais vraiment un bon voisin ! »

* *
*

L'impasse, symbole spatial de la ville ancienne, est un univers et un milieu dont certains se contentent, mais d'autres — essentiellement les jeunes — rêvent d'autres horizons, de vies différentes, nécessairement dans d'autres lieux de la ville ; puisque le changement ne peut se faire sur place, il faut aller à lui.

Le quartier, la rue, la ruelle, l'impasse, tous ces lieux où l'on vit ne représentent certainement pas la ville, en témoigne cette phrase éloquente de Naguib Mahfouz : « Il décide de quitter le petit monde de la ruelle pour s'installer dans la grande ville » (*Récits de notre quartier*, p. 181).

« L'impasse, en tant que symbole de la médina, est le refuge des valeurs traditionnelles, le changement n'y est pas assez rapide pour ceux qui ont des aspirations matérielles et sociales. Son antithèse est la ville moderne, totalement différente dans sa forme architecturale et dans l'expression des manières, des coutumes et de la moralité. » (Robin OSTLE, 1991, p. 533)⁶.

⁶ « The medīna in the form of the alley is the refuge of traditional values where change does not come quickly enough for those with material and social aspirations. Its antithesis is New Cairo, so different in architectural form, manners, customs, and morality. »

Hussein, pour montrer à Al Hélou qu'il mène une vie bien terne, et que ses aspirations sont limitées, remarque : « Tu ne vas pas au cinéma, ni au jardin zoologique. Tu ne vas même pas au Mouski ». Inversement, il assure que Hamida est une jeune fille censément ambitieuse, puisque c'est là qu'elle va se promener. Rue du Mouski, elle rencontre des jeunes filles des quartiers de la Darrâsa, qui à la suite des changements intervenus dans le contexte de la guerre, travaillent. Elles sont plus riches et plus libres qu'elles, et ne craignent pas « de se donner le bras et de déambuler ainsi dans les rues mal famées. »

« La convoitise d'Hamida évoluait dans un monde limité, dont les frontières s'arrêtaient à la place de la reine Farida. Elle ne savait rien de ce qui se trouvait derrière, rien des gens ni des destinées que contenait ce vaste monde » (p. 54).

La rue du Mouski est son bout du monde. Elle ne peut qu'en imaginer la suite, mais elle manque d'indices. Il lui est impossible d'envisager de franchir certaines limites, son territoire s'arrête net lorsqu'elle arrive place de la Reine Farida (nom que portait alors la place 'Ataba) :

« Elle ne put faire autrement que de dire : - Et maintenant, retournons. - Retournons ? - Nous sommes au bout de la rue. Il protesta : - Pourtant le monde ne finit pas avec le Mouski. Pourquoi ne pas nous promener sur la place ? » (p. 208).

Lorsque Al Hélou courtise Hamida, sachant que la jeune fille méprise l'impasse dans laquelle ils vivent, il lui fait miroiter l'horizon le plus vaste qu'il puisse imaginer, lequel, en fait, se limite aux quartiers mitoyens : « - Nous choisirons l'endroit qui te plaira. Il y a la Darrâsa, la Gamaliyyeh et Beyt Al Qâdi. Tu peux choisir ta maison où tu voudras ». De même, pour lui prouver qu'ils mèneront une vie différente, il parle de l'avenir, de la boutique de coiffeur qu'il installera rue al-Azhar, ou mieux, rue du Mouski, rue qu'elle affectionne et où elle se rend chaque jour pour regarder « les beaux vêtements et les meubles de prix ».

Mais celui qui saura la conquérir sera celui qui lui proposera de rompre totalement avec son milieu, de quitter définitivement l'impasse, de mener une autre vie dans la ville moderne. Il lui suffira de dire qu'il habite rue Chérif. Plus qu'une adresse, le nom de cette rue est un titre. Son imagination bondit de lieu en lieu, depuis l'impasse abhorrée jusqu'au monde convoité : le centre-ville. Elle énumère en les hiérarchisant les lieux qu'elle connaît et passe, directement après le Mouski, dans le domaine du merveilleux :

« Rue Chérif Pacha ! Ce n'était plus l'impasse du mortier, ni la Sanâdiqiyyeh, ni la Ghouriyyeh, ni même le Mouski. Rue Chérif Pacha ! » (p. 209).

En déclamant ces quelques noms de lieux, c'est le franchissement d'un territoire vers un univers qui est évoqué, de l'impasse confinée de la vieille ville vers la grande rue animée du centre-ville. Le chemin est tortueux jusqu'à la rue du Mouski, mais celle-ci est la dernière étape ; à partir de là, c'est aussitôt la rue Chérif, la ville moderne, l'horizon.



Fig. 6. La rue du Mûskî au début du XX^e siècle

Source : *Pharus Map of Cairo*, 1:50000^e, 1905

Chapitre 3

La ville « oubliée de Dieu »

Plusieurs des romans et nouvelles d'Albert Cossery, aux titres évocateurs, ont pour cadre Le Caire des années 30 et 40, et plus précisément la ville « indigène » : *les Hommes oubliés de Dieu* et *la Maison de la mort certaine* publiés au Caire respectivement en 1941 et 1944, et son roman le plus célèbre, *Mendiants et orgueilleux* lequel a été adapté au cinéma par Asma El-Bakri en 1992. Comme le souligne Robin Ostle, à partir des années 40 c'est le couple ville ancienne - ville neuve qui remplace la dichotomie entre les caractères de l'urbain et du rural, prédominante dans la littérature égyptienne durant les deux décennies précédentes¹. Les écrits de Cossery sont très représentatifs de cette tendance.

1 - Le ghetto et son contraire, la liberté enfermée

Mendiants et orgueilleux symbolise le clivage entre deux mondes parallèles et antagonistes, la ville ancienne et la ville moderne, d'où vient l'autorité, symbolisée par le personnage de l'officier de police Nour El Dine chargé d'une enquête criminelle. Le Caire de Cossery est totalement duel et dichotomique, d'une part la ville « européenne », de l'autre la ville « indigène », entre les deux un mince « quartier neutre ». La première est la « citadelle du lucre, de l'ennui et de l'oppression », les grandes artères y sont faussement belles, les vitrines « violemment éclairées et remplies d'objets inutiles », les immeubles semblent des « sépultures ». Pour ceux de l'autre ville, elle est comme « une ville étrangère aux

¹ Cf. Robin OSTLE, 1991.

mœurs inconnues ». Même la foule est mécanisée ; les habitants de la ville ancienne y ressentent un malaise, ils ne peuvent y être eux-mêmes. Ils rasent les murs, se font humbles et se hâtent d'en sortir, ou se « travestissent » comme l'un d'eux qui achète le journal en grec (langue qui lui est inconnue) pour se donner une contenance. La ville indigène, en tant que milieu de vie, n'existe et ne se détermine que par rapport à la ville européenne ; elle est, comme *le Ghetto* analysé par Louis Wirth, un monde, ses habitants s'y sentent rassurés et protégés, ils y acquièrent leur plénitude, leur dignité humaine :

« Alors que ses contacts hors du ghetto étaient catégoriels et abstraits, à l'intérieur de sa propre communauté il était chez lui. Ici, il pouvait abandonner l'étiquette et le formalisme qui régissaient son comportement dans le monde des Gentils. Le ghetto, en quelque sorte, le libérait. Alors que le monde était dans l'ensemble froid et étranger, qu'il n'entretenait avec ce monde que des rapports abstraits et rationnels, à l'intérieur du ghetto il se sentait libre. (...) Chaque fois qu'il rentrait d'un long voyage sur un marché lointain, ou après son travail de tous les jours dans un univers dominé par les Gentils, il retrouvait le bercail familial et il se sentait renaître ; il se retrouvait en tant qu'homme et en tant que juif. Alors même qu'il était séparé des siens, c'était à eux qu'il pensait secrètement. Avec eux il pouvait parler cette langue chaleureuse et familière que personne d'autre ne comprenait. Il partageait les mêmes soucis et les mêmes émotions. Sa vie était marquée par les mêmes cérémonies, de sorte qu'il n'avait de lien qu'avec ce petit groupe de gens vivant ici sa vie, oublieux du monde qui se trouvait là-bas, au delà des limites du ghetto. Sans le soutien que lui procurait son groupe ethnique et sans la sécurité dont il pouvait jouir à l'intérieur du cercle de ses amis et compatriotes, sa vie aurait été intolérable. » (Louis WIRTH, 1928).

Cette analyse du ghetto peut s'appliquer à la ville indigène de *Mendiants et orgueilleux*, être de la ville indigène est une identité à part entière ; la relation entre lieux et personnages est telle que quitter la ville indigène, c'est perdre son identité, son humanité, ne plus être soi. Les caractères des personnages sont avant tout déterminés par leur appartenance à un des camps de la ville. L'aliénation ne réside pas dans l'enfermement dans la ville indigène, mais dans le contact avec la ville-

autre, dans la confrontation. La définition de chacune des deux villes est simple, elle est le contraire de l'autre, puisqu'il existe un « là-bas », il existe un « ici ». Personne n'aime avoir à faire dans la ville contraire, pour ne pas passer par la ville européenne, certains empruntent de longs détours pour rejoindre le quartier d'al-Azhar. De même cette exclamation d'un des personnages à qui un ami raconte une aventure survenue de l'autre côté de la ville : « Mais qu'allais-tu faire dans la ville européenne ? ». Franchir les limites signifie s'exposer, devenir visible, et de ce fait, ne plus être soi, perdre son statut d'homme.

« Frontières, barrières, positions topographiques, règles juridiques ou non d'utilisation de l'espace témoignent d'un ordre social, ce qui fait du franchissement des limites un acte de « violence fondatrice » pour reprendre l'expression de Michel Maffesoli, une transgression d'interdit susceptible de fonder une nouvelle logique du pouvoir social et, par là, une nouvelle identité. (...) Et rappelons plus encore, avec Marcel Granet, que longtemps les Chinois n'ont pu résider dans les Marches du monde sans perdre tout aussitôt leur simple statut d'hommes, tout comme sortir du monde — la forêt amazonienne — est supposé faire perdre leur « invisibilité » aux membres de la tribu mise en scène dans *la Forêt d'émeraude*. » (André VANT, 1986, p. 102).

Chacun voit la ville autre comme une masse, un tout uniforme et effrayant. Nour El Dine souffre d'avoir à fréquenter des quartiers où s'amoncellent les décombres et la « séculaire pourriture », « dédale de venelles » crasseuses bordées de cahutes et de masures semblables dans leur délabrement. La ville ancienne est une « géhenne », une « masse grise et gluante », ses habitants sont à son image ; à l'écart de la civilisation, ils ne reconnaissent pas d'autorité, leur monde répond à des règles et des codes autres. La répulsion est telle que chacun considère l'autre face de la ville, ou la ville inverse, comme celle des non-vivants, dépourvue d'humanité. Lorsque Nour El Dine rejoint son quartier d'origine, il retrouve « une rue, une vraie rue avec des autos et des tramways, peuplée de gens qui avaient des allures de vivants ». Au contraire, El Kordi (venu de la vieille ville) qualifie

« d'exagérée et morbide » l'attitude de la foule qui déambule le long de l'avenue Fouad, « quelque chose manquait à cette cohue bruyante : le détail humoristique par quoi se reconnaît la figure de l'humain. Cette foule était inhumaine ».

« La fausse beauté de ces grandes artères, grouillantes d'une foule mécanisée — d'où toute la vie véritable était exclue — lui était un spectacle particulièrement odieux ». Le statut d'homme correspond à des définitions si contrastées de part et d'autre, qu'il en devient inconcevable et inacceptable pour l'autre. Certains habitants de la ville indigène sont amenés, pour des raisons de nécessité, à fréquenter la ville européenne tels l'homme-tronc qui va y mendier, ou El Kordi qui s'y rend avec l'idée de voler dans une bijouterie ; mais l'inverse est beaucoup plus rare, aussi quand l'officier Nour El Dine traverse la ville indigène, son malaise est intense, il a l'impression qu'on ne voit que lui. Ceux qui se rendent dans la ville coloniale peuvent, de diverses manières, bénéficier d'une relative « invisibilité », le mépris peut rendre les êtres transparents, mais ceux qui fréquentent le ghetto sans en être sont immédiatement repérables.

Pourtant, chacune des deux villes est nécessaire à l'autre pour que les habitants puissent, par opposition et par rejet, se forger une identité, chaque incursion dans le territoire de l'autre génère des confrontations, tensions et émotions fortes qui contribuent à la consolidation de l'identité. Les deux villes sont deux mondes qui s'ignorent et se méprisent, deux territoires, en franchir les limites est une épreuve. Il semble même qu'elles n'appartiennent pas au même pays, tout les oppose, chacune semble autonome et autarcique.

« La période coloniale confirma la tendance à la constitution de deux villes accolées (...) après la colonisation de l'Égypte, le clivage prit un caractère national, social et économique ce qui en accentua la rigueur. On peut désormais parler légitimement d'une ville « indigène » et d'une ville « européenne », comme dans le cas des grandes villes coloniales de l'Afrique

du Nord. Deux mondes que tout différencialait (...) se faisaient face de part et d'autre d'une frontière qui courait du nord au sud (...) on voyait les différences s'approfondir alors que le centre de gravité de la ville se déplaçait inexorablement vers l'ouest où s'accumulaient puissance, activité et fortune. » (André RAYMOND, 1977, p. 225).

Lorsque Nour El Dine, après un contact prolongé avec la ville indigène et ses habitants, commence à ressentir une attraction confuse et à éprouver des doutes existentiels, un des symptômes en est qu'il se met lui aussi à ne plus percevoir « sa » ville, qui devient floue et irréaliste : « Le bruit des tramways et des autos fonçant à vive allure arrivait à ses oreilles comme amorti par la distance. Il lui semblait que, depuis un certain temps, les choses s'éloignaient de lui, et qu'il les voyait à travers un voile ».

On ne peut impunément fréquenter les deux mondes, essayer d'être deux personnages, la schizophrénie guette ceux qui tentent l'expérience. Les deux villes sont possessives et exclusives. Gohar, personnage antithèse de Nour El Dine, était, dans une autre vie, universitaire et résidait dans la ville européenne ; il n'y est plus jamais retourné depuis qu'il a choisi de vivre autrement ; puisque cette vie, il ne peut la mener qu'en ces lieux, au milieu de ceux qu'il reconnaît comme les siens. Nour El Dine fera ce même choix lorsqu'il prendra conscience de la vanité et de l'amertume de son existence ; lorsqu'il choisira de vivre pleinement son homosexualité, comme Gohar a décidé de vivre sa relation au haschich. Ceux qui ont choisi délibérément cette philosophie deviennent des ascètes, vivre dans la ville indigène consiste aussi à faire vœu de pauvreté, mais le ghetto est également le lieu où l'on peut s'adonner sans honte à des pratiques inavouables ailleurs, un monde où pauvres et marginaux peuvent vivre dignement.

La ville indigène est aussi l'espace où l'on peut être autre, on n'y fustige pas les mêmes « déviances » que de l'autre côté de la ville. Gohar pense qu'il existe deux réalités, celle née de l'imposture, du progrès, cauchemar inventé par les

hommes, et celle de la simplicité de la vie, de la paix. Pourtant, dans cet univers parfaitement duel, il existe, au coeur de la ville indigène, un lieu à part « créé par la sagesse des hommes », le café *des Miroirs*², endroit où l'atmosphère est gaie, l'ambiance de « fête foraine ». Ce café est réputé pour « l'éclectisme de sa clientèle composée de charretiers, d'intellectuels, et de touristes étrangers assoiffés de couleur locale ». Il est surtout l'espace — nécessaire — de la rencontre des personnages venus de part et d'autre de la ville, il est le lieu possible de ce contact, sa qualification échappe aux critères de définition des deux villes.

Placé au centre de la ville indigène, il est avant tout « le café *des Miroirs* », transcende les clivages, se place dans une autre dimension. Le café est le seul endroit dont le caractère n'est pas affecté par sa localisation, c'est un espace en retrait — « aux confins d'un monde voué à la tristesse » —, hors du temps : on y vient le jour ou la nuit ; son ambiance est à la fois toujours la même et chaque fois particulière. Ce lieu, célèbre et mythique a été évoqué en d'autres termes mais avec un sens similaire par Stratis Tsirkas : « Ici, le temps coulait d'une manière différente, l'agitation du monde s'apaisait, tout prenait sa propre valeur, inaliénable : la réflexion, la nostalgie, le rêve (...)»³.

2 - Dérision et dénonciation

« Il était presque midi. Dans la large rue El Azhar, regorgeant d'une foule bigarrée et insouciante, Gohar retrouva toute sa plénitude. C'était là son univers familier, parmi cette foule indolente qui se déployait indifféremment sur les trottoirs ou la chaussée, malgré le trafic intense des autos, des fiacres, des charrettes à âne, et même des tramways qui fondaient à la vitesse de bolides meurtriers. Le soleil doux de l'hiver déversait sa

² Il s'agit du café *Fichawi*, lequel « présentait une façade élégante puis un long vestibule sur lequel donnaient de petits salons où les tables étaient alignées. Un lieu qui avait un charme bien à lui et avait gardé quelque chose du passé révolu ; le calme intérieur qu'on y trouvait évoquait un monde disparu. » (Gamal GHITANY, 1985, p.94). En 1969 on construisit à sa place un immeuble, il ne reste qu'une partie de l'ancien café.

³ Stratis TSIRKAS, *Cités à la dérive*, cité in *L'Orient des cafés*, p. 64

bienveillante chaleur sur ce grouillement inextricable. Des milans planaient haut dans le ciel, plongeaient parmi la foule, puis reprenaient leur vol, emportant dans leur bec un bout de viande avariée ; personne ne prêtait attention à leurs savantes manoeuvres. Des groupes de femmes stationnaient devant les boutiques des marchands de tissu ; elles discutaient âprement pendant des heures entières l'achat de quelque mouchoir imprimé. Des enfants s'amusaient à faire enrager les conducteurs de véhicules en se postant délibérément sur leur passage. Les conducteurs leur lançaient des imprécations, les maudissaient, eux et leurs mères absentes, puis finissaient par en écraser quelques uns. De tous les cafés qui sillonnaient la rue, des postes de radio diffusaient la même voix pleurnicharde d'un chanteur notoire. La musique qui l'accompagnait était lugubre ; quant aux paroles, elles expliquaient longuement ses malheurs et ses regrets au sujet d'un amour contrarié. » (*Mendiants et orgueilleux*, p. 10).

Cette longue description d'une scène de rue, qui intervient au début du récit, lorsque Gohar, le héros, se réveille et quitte son logis, est la seule du roman. Elle semble être destinée à l'évocation de « l'univers familial » des protagonistes ; de surcroît, il s'avère que cette promenade est exceptionnelle puisque Gohar ne fréquente l'extérieur qu'à partir de la nuit tombante.

« Ce trouble, laissé sur le lieu et l'exacte nature du réel, représente paradoxalement un des caractères majeurs des premières oeuvres de Cossery qui concluent pourtant à la nécessaire transformation de la réalité. » (Pierre GAZIO, préface des *Hommes oubliés de Dieu*).

En effet, Cossery ne s'attache pas aux détails des paysages urbains, ni à la précision descriptive. Rares sont les lieux nommés, ou les repères, tant dans l'espace que dans le temps. Pourtant, comme l'écrit Ibrahim Farhi, à propos de *Mendiants et orgueilleux* : « Les personnages ressortent en clair dans le paysage le plus intelligible du monde »⁴.

Quelles réalités de la « ville indigène » Cossery dévoile-t-il ? De nombreux détails d'apparence anodine mais prompts à faire transparaître une atmosphère urbaine particulière : les rues y sont ruelles de terre battue tortueuses, on n'y lave

⁴ Ibrahim FARHI, 1986.

jamais le dallage des logements, ses confins ne sont fréquentés que par « la lie du peuple et les chiens errants », et nombreux sont les boutiquiers qui ne vendent rien ou presque. Quant aux pratiques de la vie quotidienne, elles apparaissent seulement en filigrane au détour d'une action ; les domaines collectifs des hommes, acteurs principaux et seuls à être réellement impliqués dans la dialectique des récits, des femmes (victimes, mégères ou prostituées) et des enfants n'interfèrent que peu. Les femmes, dans *la Maison de la mort certaine*, préparent les repas à la même heure, sortent ensemble pour aller harceler le propriétaire ; dans *Mendiants et orgueilleux*, la première scène les fait s'exprimer au travers des rites de deuil, dont elles semblent se délecter. Les enfants, au même titre que les femmes, sont des figurants, mais eux sont présents partout, même autour du café *Fichawi* ; souvent en bandes, ils font preuve d'une grande capacité à l'autonomie.

La dérision imprègne les lieux, les personnages et les dialogues, elle est la seule arme des démunis de Cossery, et l'auteur l'utilise pour dénoncer le monde, car comme le souligne Pierre Gazio, « ces nouvelles suivent jusqu'au bout l'apparent schéma d'une certaine littérature militante »⁵. À cette époque, la ville ancienne s'est paupérisée :

« abandonnée par sa population aisée, elle tendait à devenir une cité refuge pour les plus démunis et pour les nouveaux arrivants au Caire ; elle se prolétarisait, ce qui accélérait un déclin qui apparaissait dans son aspect extérieur de plus en plus misérable, et dans son activité de plus en plus réduite » (André RAYMOND, 1993, pp. 330-331).

La ville ancienne est marginalisée, sous-équipée, sacrifiée au profit de la ville coloniale, en pleine expansion. Le réseau de tramways ne fait que l'effleurer, la macadamisation des rues, l'adduction d'eau et d'électricité se font de manière sélective ; parallèlement, la population s'accroît considérablement. Par contre, les

⁵ Pierre GAZIO, préface des *Hommes oubliés de Dieu*.

rues Fouad (actuelle 26 Juillet) Sulayman Pacha (Talaat Harb) et Qasr al-Nil, forment un triangle où se trouvent les cafés chics (comme Groppi) les librairies étrangères, les grands magasins, les banques, les clubs, etc.

« La civilisation devenait spécialement terrible tout le long de la rue Fouad-Ier et de la rue Emad-El-Dine. En effet, ces deux rues principales jouissent de tout ce qu'une ville civilisée maintient et prodigue pour l'abrutissement des hommes. Il y avait là des spectacles insipides, des bars où l'alcool coûtait très cher, des cabarets aux danseuses faciles, des magasins de mode, des bijoutiers et même des affiches lumineuses. Il ne manquait rien à la fête. On s'y abrutissait à perte de vue. » (Albert COSSERY, *Le coiffeur a tué sa femme*, p.62).

Les personnages des divers romans et nouvelles de Cossery vivent dans des lieux aux noms étranges ou ironiques : « rue de la Femme-Enceinte », « sentier de l'Enfant-qui-Pisse », « impasse du Boiteux », etc.⁶ Ils exercent souvent des métiers illusoires : montreur de singes, vendeur de melons hors saison, réparateur de réchauds à pétrole, ancien conducteur de tramway reconverti en vendeur de chatons. Rappelons toutefois qu'en 1947, la Gamâliyya comptait seulement 18.000 actifs pour 100.000 habitants⁷.

« Les mérites d'Albert Cossery sont nombreux. Le plus grand à mon sens est d'avoir surmonté la tentation du pittoresque, et de nous avoir épargné les inévitables scènes folkloriques, auxquelles croient devoir sacrifier les écrivains qui traitent de l'Orient. » (Georges HENEIN, 1956)⁸.

Le pittoresque, le folklorique, le charme de l'ancien et la couleur locale sont des thèmes totalement absents de l'œuvre de Cossery. *La maison de la mort certaine* a comme saison l'hiver, le froid accentue « toute la tristesse des quartiers

⁶ De nombreuses rues de la vieille ville portent des noms de ce genre, attribués par les habitants. En 1960, un « Département des appellations de rues » a été créé au sein du ministère du Logement, afin d'éviter l'attribution de noms de rue jugés « ridicules et inconvenants ».

⁷ Cf. Jacques BERQUE, 1967.

⁸ In Georges HENEIN, *Calligrammes*, Almanach des Lettres et des Arts en Égypte, Le Caire, 1956, pp. 17-23, cité par Irène FENOGLIO-ABD EL AAL, 1991.

populaires ». Si la maison est ancienne, elle est surtout en ruine ; elle a une moucharabieh, mais celle ci est avant tout vétuste ; l'aspect de sa cour peut « effrayer les plus cyniques représentants de l'espèce humaine ».

Nous avons « besoin de réalisme » affirme un des personnages de *Danger de la fantaisie*, puis il insiste : « Nous ne voulons pas servir d'élément pittoresque. Le pittoresque doit périr. Nous voulons être un peuple réel, un peuple qui souffre et dont les blessures sont apparentes et tangibles ». Comme le rappelle Jacques Berque : « Il arrive fréquemment, du côté du Darb al-Ahmâr, ainsi que le révèlent des articles du temps, que l'on ramasse des mendiants morts de faim pendant la nuit »⁹.

3 - L'avenir inscrit au cœur de la ville

Mendiants et orgueilleux prend place à la fin de la seconde guerre mondiale, mais le temps et l'histoire ont peu de prise sur la ville indigène où les habitants, de par leur condition de pauvres, vivent au jour le jour, leurs préoccupations et problèmes sont liés aux besoins essentiels de l'existence. À la « citadelle de l'oppression », à l'autorité, qu'elle soit celle de l'occupation britannique ou des représentations du gouvernement, ils opposent leur bastion d'immuabilité et d'indifférence. Là, dans la ville indigène, les événements et les modes de l'autre ville, et à fortiori du monde, semblent abstraits, dénués de sens.

En parallèle, se déroulent deux temps, deux rythmes, l'histoire elle-même se dédouble. L'avenir, tel que Cossery le perçoit, est symbolisé d'une part par les enfants, mendiants ou apprentis mendiants, dont le destin est tout tracé, et d'autre part dans la confrontation des deux villes et des êtres qui les peuplent. Par la

⁹ Jacques BERQUE, 1967, p. 496.

« conversion » de l'officier Nour El Dine, la ville indigène, sa philosophie et ses habitants ont remporté une victoire, mais la contagion est insidieuse et subtile. Déjà, les interférences sont manifestes ; Gohar sent que le « ghetto » est menacé, que les failles existent.

« Il se demandait combien de temps encore la ville indigène résisterait au souffle empoisonné. Sans doute des années, peut-être tout un siècle. (...) La ville indigène se trouvait être par miracle le seul endroit du pays non encore violenté, et où s'épanouissait une vie saine, animée par la simple raison. Partout ailleurs, c'était le règne de la plus incroyable folie. Cependant tout danger de contagion n'était pas exclu ; il y avait la radio ». (Albert COSSERY, *Mendiants et orgueilleux*, p. 149).

À l'image de ses habitants, la ville indigène se sent assiégée, menacée, elle se recroqueville face à son pendant moderne qui s'étale :

« Elle avait la parfaite apathie d'un monstre repu. Elle dévorait tout. Elle s'étendait avec une rage constante. De partout on la voyait venir. Elle poussait dans le désert ; elle poussait dans les palmeraies et dans les îles de l'autre côté du fleuve. On ne pouvait plus l'arrêter. C'était une floraison d'immeubles de rapport et de villas somptueuses. (...) là où la misère est trop dense, la ville arrêtait sa marche triomphante. Elle ne prenait que les beaux terrains. Tout ce qui fait la vie confortable et douce lui appartenait. L'air pur, l'eau potable, la lumière électrique, tout lui appartenait. Elle n'avait méprisé que quelques décombres. Et dans ces décombres s'étiolait la vie de tout un peuple. » (Albert COSSERY, *Le coiffeur a tué sa femme*, pp. 61-62).

* *
*

La ville indigène, totalement isolée et abandonnée à son sort, n'espère rien, sinon des complications, du reste de la cité. Ainsi le facteur, seul personnage étranger au quartier dans *le Facteur se venge*, est le représentant haï et méprisé d'un autre monde, la lettre qu'il amène, signe concret de l'extérieur, est sûrement annonciatrice de troubles et de malheurs. L'autre ville, dont la présence est

implicite, émet des signaux tels la sonnerie du tramway qui passe rue Mohamed Ali, qui rappelle son existence et sa proximité et annonce aussi la « détresse d'un monde lointain ».

Dans la ville indigène pullulent les mendiants, affligés ou non d'infirmités, les enfants délurés, quelques philosophes-héros, et une grande masse d'anonymes. Les personnages évoluent dans un décor qui est aussi leur miroir, ce sont souvent des êtres misérables, Cossery s'attache toujours à les pétrir d'humanité, et à leur prédire par la voix d'un des leurs, ou par celle de la communauté, assimilée à un espace, (maison, ruelle, quartier ou ville) un avenir. Leurs dialogues sont souvent désabusés, mais leur parole parfois philosophique, voire prophétique, mais cette parole, comme leur ville, est confinée, et sans écho.

Pour Henry Miller, Albert Cossery est un « voyant de la Révolution mondiale », « annonciateur d'une aube nouvelle, une aube puissante venant du proche, moyen et extrême Orient »¹⁰. Nombreuses sont ses œuvres qui s'achèvent sur une vision de l'avenir exprimée par un discours exalté ou une prophétie qui implique la ville, ou un des espaces qui la composent, ainsi des *Affamés ne rêvent que de pain* : « L'aube se leva sur un quartier régénéré qui n'acceptait plus la vie telle qu'elle était, mais voulait la dominer, la rendre plus hardie et plus belle. » *La maison de la mort certaine* semble symboliser la ville indigène toute entière, abandonnée à elle-même, peuplée d'êtres désabusés, attendant un écroulement proche et inéluctable, mais qui ne sera pas la fin : « La maison s'écroulera sur nous, dit Abdel Al. Mais nous sommes nombreux. Elle ne tuera pas tout le monde. Le peuple vivra et saura venger tous les autres. »

¹⁰ Henry MILLER, *The novels of Albert Cossery*, Accent, 1945, cité par Irène FENOGLIO-ABDEL AAL, 1991.

« Abou Chawali reste tout seul au milieu de la route. Il regarde le ciel sombre, puis regarde aussi devant lui. Mais devant lui il y a la ville vorace et criminelle. Et il voit l'avenir inscrit en taches sanglantes au centre de cette ville. » (Albert COSSERY, *Danger de la fantaisie*, p. 95).

La conclusion de cette nouvelle a acquis, avec le temps, un caractère prémonitoire puisque le centre du Caire sera en partie dévasté par les émeutes de 1952 : plus de 700 immeubles et magasins sont incendiés, dont des lieux symboliques tels l'hôtel *Shepherd's*, le *Turf Club* ; les grands magasins (*Cicurel*, *Adès*, *Chemla*, *Benzion*, etc.), les cinémas (*Métro*, *Pigalle*, *Odéon*, *Rivoli*, etc.), les casinos, dancings, bars, restaurants, banques, etc.¹¹.

¹¹ Cf. Jacques BERQUE, 1967.

Chapitre 4

Le fond et l'extrémité de la ville

*Au fond de la ville*¹, nouvelle écrite par Youssef Idris, évoque, dans Le Caire de la fin des années 50, une histoire qui intervient dans la vie du juge Abdallah, un homme de situation « aisée » et de caractère « modéré ». Abdallah décide de se rendre, accompagné d'un « guide », chez sa femme de ménage, Chohrat, reprendre la montre qu'elle lui a volée. Ce prétexte permet à l'auteur de mettre en scène une « expédition » à travers Le Caire, un voyage urbain à travers la perception de la ville du juge, d'abord dans les quartiers vécus et familiers, puis dans ceux seulement connus, et enfin dans le « fond de la ville », espace qui lui est totalement étranger.

1 - Les séquences, du premier au dernier plan

Le trajet qui mène du domicile du juge jusqu'à sa destination, dégradation progressive et continue de la ville, se déroule selon une alternance de séquences, marquées par des seuils. Le point de départ, le repère, est la rue Gabaléya, en front de Nil à Zamalek, c'est une rue propre, plantée d'arbres, les trottoirs y sont vastes, les immeubles hauts et majestueux, chacun a une architecture originale, l'ambiance est calme et silencieuse, passent des voitures luxueuses et quelques piétons. Pourtant, dès le Nil franchi, la détérioration s'amorce.

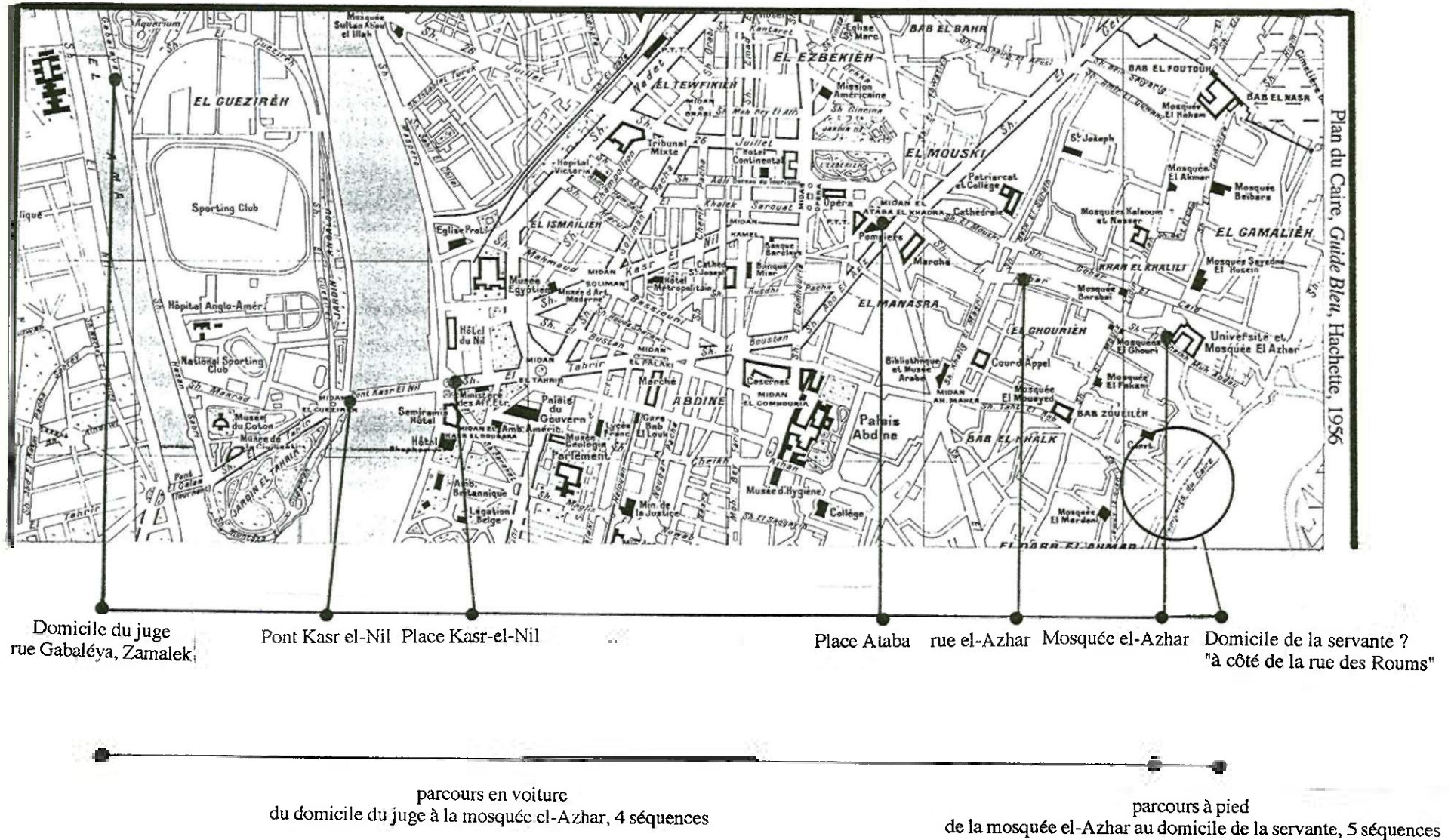
¹ En annexe à un article sur « Le Caire - mégapole perçue par ses habitants », Albert Labib a présenté une description du Caire des années 50 à travers l'analyse de cette même nouvelle, cf. Tiziana BATTAIN et Albert LABIB, 1991.

La deuxième séquence est celle de la traversée du centre-ville. Déjà, des voitures plus anciennes et des taxis s'incorporent à la circulation, on voit des rues plus étroites dans lesquelles « l'activité ne cesse pas » et les bruits retentissent, les constructions, hautes, sont plus serrées les unes contre les autres, les piétons plus nombreux, même les couleurs sont plus variées. On peut supposer que jusque là, la ville est encore familière au juge, il conduit machinalement, la voiture semble se mouvoir seule : elle « glisse » sur les rues, elle « se mêle » à la circulation.

À partir de la place Ataba, le mouvement s'accélère, devient « général et anarchique », la confusion gagne, apparaissent des autobus, le tramway, des charrettes ; les passants « traversent dans tous les sens » ; les piétons changent, certains sont vêtus de *gallabeya-s*. Dès lors, ils passent dans un autre univers dont la place laissait entrevoir les caractéristiques, lesquelles prennent maintenant une ampleur extrême. C'est la rue al-Azhar, « le tumulte atteint son comble », la chaussée devient l'espace où se bousculent des piétons « de toutes conditions », apparaissent de nouveaux moyens de transport : des animaux, ânes et chevaux, et des bicyclettes. C'est une « mêlée effroyable où l'on avance avec une lenteur exaspérante ». Le juge se sent mal, « conduire devient une souffrance ». Les bruits sont multiples et de toutes origines : clochettes des harnais, coups de sifflet des agents : les véhiculent klaxonnent, leurs roues grincent, leurs moteurs font du vacarme, les hommes, vendeurs et passants poussent des cris et des exclamations, lancent des insultes.

« La chaleur et la presse sont parvenues à leur plus haut degré ; il n'y a plus de place pour l'individu, tout est masse, et tout se fait masse : au sein de ce combat féroce mettant aux prises gens et machines, on entend par moments un cri : « attention ! » comme poussé par un homme qui se noie... » (p.105). « Il presse sur le klaxon, et, n'entendant pas de bruit, presse plus fort ; le vacarme alors couvre les voix et les cris humains » (p. 106).

Fig. 7. « L'expédition du juge », une coupe du Caire à la fin des années 50



Aux environs de la mosquée, ils laissent la voiture et continuent à pied. Ils ont quitté la rue al-Azhar et la circulation, mais le paysage est sensiblement le même. Le changement de moyen de locomotion, va, dans un premier temps, créer une impression — très fugitive — d'une relative stabilisation de la décomposition urbaine. La marche permet au juge de remarquer que les rues sont asphaltées, bien dessinées, bordées de trottoirs, baptisées ; les maisons, bien que très serrées, portent des numéros, ce sont de « vraies maisons » avec des balcons, des portes décorées, des fenêtres vitrées. L'animation continue, « le mouvement conserve encore une certaine intensité », dans les ateliers s'affairent des artisans. Les passants, bien mis, sont avenants, leur physionomie est colorée ; « l'air est plein d'odeurs de carburant, d'ateliers, de parfums... ».

Puis, insidieusement, tout change ; les rues deviennent plus étroites, les maisons, plus basses, n'ont ni stores ni décorations. Les magasins ne sont plus qu'échoppes, le travail est entièrement manuel ; les repères s'estompent : ainsi les rues sont « moins connues », les maisons n'ont plus de numéros. Les hommes sont à la fois blêmes et plus sombres, leurs vêtements uniformes et gris sont vieux, les échanges verbaux se limitent à des mots, des insultes, plus de phrases. Les odeurs sont maintenant celles des épices, du cuir, de la colle et de la sciure de bois.

Ils avancent encore, les rues, de plus en plus étroites, se terminent par des « venelles aux noms étranges », asphalté et trottoirs ont disparu, les maisons sont très vieilles, leurs fenêtres ne sont plus que des ouvertures. Le mouvement a diminué, « ainsi que le nombre des échoppes ; les épiciers se font plus rares » ; les passants, aux traits plus grossiers, portent des vêtements dépareillés, leur langage est composé de fragments de mots ; flottent des « odeurs de grailon ». Encore plus loin, les venelles « mènent à des passages aux noms comiques », le sol est fait de boue, de saletés, de poussière ; il n'y a plus de mouvement, ni d'échoppe, les

marchandises sont portées à bras, les maisons n'ont pas de crépi. Les enfants sont plus nombreux que les adultes, les vêtements sont devenus haillons ; « la langue n'est plus que cris et interjections, sortis de gosiers saillants », l'odeur, prégnante, est celle de la boue. Ils parviennent enfin « tout au fond de la ville », qui se termine sur un lieu « indéfinissable », où « règne la dévastation » et où tout se mêle : édifices croulants et monticules de décombres, ordures et poussière, couleurs des éléments, odeurs, maisons et tombeaux que l'on voit non loin de là. « Rien n'est caché, tout se trouve révélé par la cruelle lumière du jour ».

2 - Une symétrie en déséquilibre

Tout au long du trajet s'organise une description séquentielle de la ville, traversée de part en part, qui suit un parcours calqué sur une hiérarchisation des espaces urbains. La ville « moderne » est au premier plan : tout d'abord l'île de Zamalek, espace résidentiel huppé ; puis vient le centre-ville des affaires, des services et des commerces, le long des grandes artères, sur lesquelles donnent des rues plus modestes qui abritent des activités bruyantes. Après la transition marquée par la place 'Ataba, les éléments se redisposent dans l'ordre inverse, pour l'autre face d'une symétrie urbaine organisée depuis le centre vers la périphérie.

La ville ancienne prend place, qui se décompose en une première strate, celle qui rappelle encore la ville moderne, même sous forme de caricature archaïsante ; la circulation, le bruit, les activités, le brassage et le mouvement sont les attributs communs aux deux ensembles, bien qu'ils s'expriment sous une apparence et avec une intensité d'ampleurs différentes. À partir de la mosquée al-Azhar, on pénètre alors dans une autre partie de la ville, où prévaut une autre logique de qualification, celle qui correspond à un « modèle-type » de la ville arabe. Au tout début, se

superpose encore la première lecture, puisque non loin de la mosquée, se trouvent les dernières traces de la « modernité », dans l'organisation et les activités (odeur de carburant, rues tracées et nommées, maisons numérotées). C'est aussi là que sont groupées les activités artisanales et commerciales « nobles », (révélées par les senteurs de parfums, les calligraphies soignées des enseignes des magasins). Apparaissent ensuite les espaces de l'artisanat, du travail manuel du bois et du cuir, où l'on trouve encore quelques échoppes.

Puis, lorsque les rues cèdent la place aux venelles, les activités se font plus rares, les commerces exceptionnels. Les odeurs de cuisine, dominantes, signifient que l'on est passé dans une sphère retranchée, celle de l'habitat, de l'espace domestique et privé. Des venelles aux passages, il ne reste plus d'échoppe ni de trace d'une activité quelconque, ne subsistent que les lieux d'habitation. La dernière séquence, le fond de la ville, est celle où les espaces d'habitation sont informes, la voirie inqualifiable, il n'y a plus de rues, de ruelles, de venelles ou de passages, il n'est pas possible d'aller plus avant dans la cité puisque déjà sont visibles les tombeaux que jouxtent les dernières maisons.

Depuis la mosquée, jusqu'à l'arrivée chez Chohrat, leur parcours est composé de cinq séquences, les quatre dernières font partie du fond de la ville. La décomposition de la ville s'accélère au fur et à mesure de leur marche alors que leur allure décroît. La partie la plus courte du trajet est la plus rythmée, une distance très réduite sépare la mosquée al-Azhar du fond de la ville. L'ensemble symétrique que forment les deux villes présente un net déséquilibre : le fond de la ville est intense mais limité et circonscrit. Alors que la distance est grande et clairement matérialisée, hiérarchisée, entre le centre-ville et le domicile du juge ; elle est minime entre la mosquée et le fond de la ville, il n'y a alors plus d'étapes, simplement une déliquescence qui affecte la nature des éléments de la composition urbaine. Par

contre, l'espace de la première séquence, depuis le domicile du juge jusqu'au Nil, symbole d'une première rupture, est vaste, fluide, homogène. Les séquences sont, au début, marquées par des seuils : le pont Kasr el-Nil, la place éponyme, la place Ataba, la mosquée el-Azhar ; ensuite, ces repères qui marquent fortement les transitions, disparaissent, de même que l'évocation des noms de lieux. Entre le point de départ et celui d'arrivée (les domiciles des protagonistes), la nature des seuils est également différente ; dans la ville moderne, ceux-ci délimitent les différentes séquences et sont des espaces publics ouverts, des lieux de circulation (essentiellement automobile) et de transition : un pont, symbole de passage, et deux places, où se mêlent les flux.

La place 'Ataba, à partir de laquelle s'opère un net changement, est celle aussi où la nature de la circulation se modifie, où s'engage une lutte des modes de déplacement : les piétons tiennent tête aux véhicules. Dans la ville ancienne, l'unique seuil de référence est matérialisé par la mosquée al-Azhar, « aux pierres couvertes de poussière, à la paroi inébranlable, contemplant ces scènes de bataille depuis des siècles avec une immuable impassibilité ». Elle est le seul espace nommé à ne pas être un type d'espace circulatoire, la première référence au passé, à l'antériorité.

3 - De la surface au fond, les paliers

Cette traversée du Caire juxtapose deux coupes successives de la ville, une coupe linéaire, dans la largeur, et une coupe dans l'épaisseur et la profondeur. La première est une description à caractère topographique, la seconde est de nature plus impressionniste. Sont opposés, en alternance, une surface, au début plane et lisse, ensuite agitée de remous ; puis un fond, dont l'opacité et la densité

s'intensifient. A partir du pont, qui marque la fin de la première scène, et jusqu'au bout du parcours, le rythme et l'allure vont aller en décroissant, tout d'abord parce que la circulation (flot de véhicules de toutes sortes et de piétons) augmente en intensité et en complexité, devient de moins en moins fluide, ensuite parce que les personnages terminent leur parcours à pied. Jusqu'à la mosquée, le déplacement se fait régulièrement selon une direction générale d'ouest en est, en suivant des tracés plutôt rectilignes, les marques qui permettent de suivre l'expédition sont nombreuses. Ensuite, depuis al-Azhar, ils vont bifurquer, prendre une rue oblique pour se garer, et marcher. Là se situe la première rupture d'orientation, puisqu'ils ne continuent pas dans la même direction.

On peut supposer qu'ils se dirigent alors vers le sud, puisque la seule indication précise concernant la localisation du domicile de la servante, au tout début du trajet, mentionne « une sorte d'impasse située quelque part derrière la mosquée al-Azhar », et plus précisément « à côté de la rue des Roums ». Si les repères sont précis jusqu'à la mosquée, si l'on peut suivre sur une carte tout le trajet en automobile, ensuite, nous nous trouvons, comme le juge, plutôt égarés. Pourtant, l'étape pédestre de l'expédition est la plus courte et son périmètre de n'excède pas quelques centaines de mètres (cf. fig. 7). Il existe une Hârat al-Rûm² non loin de Bâb Zuwayla, et c'est peut-être au delà de celle-ci, à l'extrémité orientale de la vieille ville que se trouve la maison de Chohrat, les tombeaux évoqués peuvent correspondre aux franges de la nécropole de Qâytbây.

Les indications fournies par la nature des métiers ou le paysage sont trop ténues pour que l'on puisse être affirmatif sur le trajet suivi et sur l'emplacement de la maison de la servante. Enfin, le caractère symbolique du fond de la ville implique

² André RAYMOND (1993, p. 84) précise que dès la fondation du Caire, deux quartiers chrétiens, appelés hârat el-Rûm, s'étaient constitués, un près de Bâb Zuwayla, l'autre au sud de Bâb al-Nâsr, l'origine du nom venant des mercenaires grecs (rûm) des Fatimides.

une localisation relativement floue et vague, pour pouvoir se situer en plusieurs lieux. Le fond de la cité, par définition, ne peut avoir d'adresse, il doit aussi être un lieu où l'on ne sait plus où l'on est.

Partis d'un appartement, dans un quartier résidentiel, on parvient, à l'autre extrémité de la ville, à un logement dans un espace d'habitation. Cette coupe sur Le Caire révèle une symétrie qui s'organise de manière linéaire à partir d'un crescendo depuis les centres, lieux intenses et de paroxysme dont l'extériorisation s'exprime par le bruit, l'activité, les couleurs, le mouvement, la foule. Les centres ont en commun une proximité spatiale et de caractère. De même, le devant et le fond de la ville ont des traits communs, ce sont des endroits relativement silencieux, de couleur terne, totalement opposés aux centres auxquels ils sont référés. Aux deux bouts de la ville plate, développée le long d'une ligne, deux espaces perchés, ce sont les lieux les plus éloignés et contrastés, que tout oppose : les deux pôles de la coupe : le domicile du juge et celui de sa servante. À Zamalek les immeubles, hauts, s'élèvent vers le ciel, et là, les lieux d'habitation, bas, sont au niveau du sol exhaussé et des souillures.

Le logis de Chohrat et de sa famille, partagé avec une co-locataire, est situé au deuxième étage, lequel « n'est pas vraiment un étage : c'est un assemblage de poutres nues formant une sorte de squelette qui constitue le toit, assemblage disjoint et branlant, soutenu de murs fragiles et penchés ». Il se compose d'une pièce « étroite comme une caisse », avec une fenêtre placée haut sur le mur et qui dispense peu de lumière. Le mobilier se compose d'un lit, d'un matelas, « de quelque chose qui ressemble à un vieux buffet », et d'objets disparates.

Le domicile du juge, au septième étage avec ascenseur et garage à l'entresol, est « élégant », vaste et bien meublé, les fenêtres sont ouvertes sur le Nil, depuis

son balcon il a vue sur tout Le Caire, la cuisine « impeccable, luisante de propreté » est toute équipée. À l'image du juge, son appartement est correct et ordonné, les choses sont à leur place, une console dans la chambre, « son » fauteuil près du poste, des tapis ; à sa disposition, des boissons fraîches, de la glace, des « nourritures choisies », et même des cigarettes pour les invités. Les personnes qui s'affairent autour ou dans son lieu de vie sont à son service : le portier : « gigantesque concierge noir », le « fidèle serviteur », la bonne, le garçon du garage, qui lave sa voiture.

Le logis de la servante et celui du juge sont bien sûr très contrastés, mais surtout, ils traduisent chacun des références et des valeurs bien lointaines ; dans le premier, est accrochée au mur une gravure « représentant l'Imam Ali tuant un infidèle avec son glaive » ; le juge, lui, a un appareil de TSF.

Le retour d'Abdallah jusqu'à chez lui va être aussi rapide que son trajet jusqu'à chez Chohrat a été long ; comme s'il remontait réellement du fond de la ville, étouffant et cherchant à retrouver l'air et la lumière, sans marquer aucun des paliers qui ont rythmé la descente vers le fond. Les métaphores sont explicites. L'action s'accélère, il se précipite dans l'escalier qu'il avait eu du mal à gravir, « prend une profonde inspiration », se « jette » et « s'engouffre » dans la voiture, appuie sur le démarreur violemment, la voiture s'élance. Rapidement, « les rues s'ordonnent et s'élargissent », le paysage se recompose, reprend une forme familière, « l'air se fait plus léger », « le monde s'élargit et s'épanouit » ; au niveau du pont, il revit : « la ville est splendide, plus belle que jamais, le paysage est grandiose », alors il peut respirer « avec une sorte d'avidité, et la tête lui tourne ». Arrivé chez lui, il se « précipite sur son balcon, s'affale dans un fauteuil ».

4 - Extrémité spatiale, extrémité sociale

Le fond de la ville est le lieu où celle-ci n'a plus de sens, n'a d'autre fonction que celle d'abriter l'humanité. Tout au fond de la ville, celle-ci se défait de toutes ses parures, de ses éléments différenciés, se fait magma. Elle se livre alors dans son dénuement, il ne reste plus pour la peupler mais aussi pour la composer, qu'une triade d'hommes, de chiens et de mouches. Les hommes y sont affligés de comportements dont les caractéristiques relèvent du règne animal : leur mouvement est « comme celui de reptiles demi-morts », leurs murmures se confondent avec les grognements des chiens. Ils sont uniformes et dépersonnalisés, forment un bloc, « un fil invisible semble les relier tous ensemble, comme les grains d'un chapelet ; on dirait qu'un même esprit anime l'ensemble de ces corps distincts ». La vie privée est exhibée, les gestes et attitudes réservées à l'intimité s'exposent aux regards indifférents de ceux qui vivent là.

Le juge, perçu comme un étranger, devient un voyeur. Paradoxalement, ces lieux méconnus sont ceux qui sont les plus ouverts, où rien ne peut se cacher, la lecture en est immédiate mais la lisibilité complexe : on voit tout mais on ne comprend rien. Les objets, ainsi que les individus, sont mis à nu : les vêtements, en lambeaux laissent voir les corps ; plus de décor, de façades, de portes ni de fenêtres : tout ce qui filtre, qui tamise, qui estompe, qui dissimule a disparu. Mais tous ces indices absents sont ceux qui expriment et signifient ; aussi, le juge Abdallah se trouve troublé, dérouté face à la nudité, au dénuement, à la crudité.

« (...) le temps n'existant pas, le nourrisson, perché sur l'épaule de sa mère est ce même enfant qui rampe au milieu des tas d'ordures, ou celui-là que l'on voit marcher avec, autour de la taille, des talismans protecteurs ; c'est le même encore qui est mort et qui a survécu, c'est le jeune garçon dans l'atelier ou l'échoppe, c'est l'adolescent parcourant les rues en bouffonnant et en lançant des insultes, c'est le jeune homme en *gallabéya* tirant sur une

cigarette faite de mégots, c'est le travailleur et l'oisif, c'est celui-ci, couché inconscient le long du mur, ou celui-là, ivre d'opium, de chômage et de séconal, c'est le vieillard qui passe le jour à prier, appelant la protection du Ciel sur ses enfants, qui déplore le passé et espère la lumière de la vie future » (p.109).

Lorsque le juge raconte, par la suite, son « aventure », son « expédition » à ses amis, il ne garde que la trame de l'histoire, ne peut raconter les détails et évite toute description précise. Sa rencontre avec le fond de la ville l'a marqué. Lui, pur Cairote, dont les parents sont nés dans la ville, qui a beaucoup voyagé, beaucoup regardé, qui, par son métier a côtoyé la misère, s'est trouvé dans sa propre ville devant un spectacle qui l'a stupéfait ; il a ressenti la « sensation curieuse de faire descendre une corde dans un puits sans fond ».

Après sa visite chez sa femme de ménage, le juge ne perçoit plus de la même manière la vue de son balcon, le « spectacle ensorcelant, à plusieurs décors successifs, dont Le Caire est le théâtre chaque soir ». Désormais, il décompose les strates de ce panorama, lequel a pris un nouvel aspect à ses yeux, ou, plus exactement, les paysages de la ville ne sont plus que des décors, ils recouvrent des réalités et ont acquis un sens. Son esprit vague, « cherchant parfois à ramener son attention sur un point perdu, très loin, au sein de la nuit, hors du cercle des lumières, à l'extrémité de la ville, derrière le minaret d'el-Azhar... ».

Cet arrière plan, lointain, sombre, exclu de la lumière, ce bout de la ville fait néanmoins partie de la cité, il entre dans sa composition. Une fois revenu chez lui, depuis son balcon, ces quartiers redeviennent à nouveau le fond de la ville, reprennent la place à laquelle ils sont assignés ; mais lorsque le matin même il était là bas, sur place, il était troublé de se sentir « au milieu du Caire, dans cette ville qu'il n'avait pas quittée ».

La matérialisation du fond de la ville est, dans cette nouvelle, exprimée par le lieu où la ville ne se ressemble plus et où elle rejoint les cimetières ; mais le fond est avant tout une valeur, une qualification de l'espace, aussi, il n'existe pas un mais des fonds de la ville, leur localisation est variable. Le fond, mouvant, n'est pas affecté à un seul et même espace, il est pluriel ; hiérarchisé et stratifié, il est vaste et composé de la plupart des quartiers populaires. Selon la perception du juge, il commence peu après la mosquée al-Azhar, mais ne devient extrême qu'à l'approche des nécropoles, lorsque se matérialise la fin de la ville.

L'extrême fond est l'espace que l'on ne connaît pas, dont on ignore les toponymes, et qui ne fait pas référence à une organisation, à un système connus. Il est, par définition, le lieu qu'on ne peut dépasser, n'a pas d'issue ; c'est un cul-de-sac, le point extrême de l'espace, et de la société.

La traversée du Caire mène le juge du tout vers le rien, de l'absolu vers un autre, celui du néant. Paradoxe suprême, la ville originelle est devenue le fond, comme si le temps s'était inversé, comme une négation de l'histoire, un rejet du passé et de ses traces, de ce qu'il représente, inexorablement relégué vers « le fond ». L'extrémité de la cité se compose de lieux déconnectés du reste de la ville, hors contrôle, loin des axes, loin des rues, ce ne sont plus des quartiers, il n'y a plus d'ordre. Les signes de l'autorité n'arrivent plus qu'exceptionnellement. L'information, déformée, passe de bouche à oreille, on s'interroge sur les motifs de la présence d'étrangers, méfiance et inquiétude gagnent : « la police », « le tribunal », « les services de santé » ?



Des traits de présentation de la ville ancienne comme « fond de la ville », comme extrémité spatiale mais surtout sociale, sont présents chez la plupart des auteurs, bien que traités de manières très différentes.

La maison de la mort certaine d'Albert Cossery symbolise un « espace-type » du fond de la ville, une maison délabrée, qui n'a presque plus de relation avec le quartier environnant et à fortiori la ville. Cette demeure est elle aussi située en marge de la ville, près de la Citadelle. La maison est si croulante, que pour la préserver, l'accès à la venelle qui l'abrite est interdit à tout genre de véhicule, et « même à certains vendeurs ambulants, dont la voix trop puissante risquait — par des déplacements d'air néfastes — de précipiter la catastrophe ». Les locataires ne crient pas, puisque « là où ils sont, personne ne peut les entendre ». La renommée de la maison est étendue, les légendes veulent qu'elle date de mille ans et que son propriétaire soit un ogre, elle effraie les habitants des quartiers aux alentours, son rôle est celui de repoussoir. Les habitants de la maison forment une communauté, du simple fait de vivre dans cette maison caricaturale, de partager un même destin. Ils ont leurs propres règles de vie, dictées par les conditions communes d'appartenance à cette maison.

La fin du *Livre des jours* annonce aussi le début d'une nouvelle et double existence pour Taha Hussein, il va bientôt fréquenter en parallèle la nouvelle Université égyptienne³, se partager entre « le vieil esprit d'el Azhar, dans ce quartier vétuste, entre les rues Batiniyya et de Kafr el Tammaïn, et le modernisme de l'Université égyptienne, dans les parages élégants de la rue Koubri Kasr el Nil ! ».

³ L'Université égyptienne est inaugurée en décembre 1908.

De même, les changements dans la vie de Sayyid 'Uways, rythmés par les différentes étapes de sa promotion sociale, sont directement liés à l'éloignement progressif de son quartier d'origine. La sortie des vieux quartiers est l'étape décisive de l'ascension sociale, inversement, y rester signifie un avenir tracé sur la reproduction des modèles. Ainsi, si sa vie s'était limitée à l'univers de son quartier, Sayyid 'Uways aurait été commerçant comme son père ; en ne fréquentant qu'al-Azhar, Taha Hussein serait devenu un sheikh.

Ce thème est aussi récurrent dans l'œuvre de Naguib Mahfouz, certains riches commerçants des quartiers anciens sont déjà entre deux mondes. S'ils travaillent encore dans la vieille ville et y ont leurs boutiques, ils n'y vivent plus, investissent de l'argent dans d'autres secteurs, et leurs enfants n'assureront pas leur relève. Ainsi, le personnage le plus considéré de l'impasse du Mortier est Sélim Alwâne, qui y tient un bazar. Il vit à Helmiyyeh et ses fils, un magistrat, un avocat et un médecin, « élevés dans ce nouveau milieu et tenus complètement à l'écart des activités de leur père, en étaient venus, à l'insu de ce dernier, à mépriser tout ce qui ressemblait au commerce, qu'ils jugeaient vulgaire ». (*Passage des miracles*, p.79).

De même, Yehia Haqqi nous dépeint, dans les années 40, un jeune fonctionnaire désireux de « bien » marier ses sœurs. À cet effet, il quitte son quartier d'origine — Darb al-Haggar —, acquiert un mobilier neuf dans les magasins de la place Soliman Pacha, et loue, à Garden-City, un « appartement digne de ce nom ». Il sait que cette nouvelle adresse réhausse son statut et lui confère une identité nouvelle ; ainsi, de bons partis se présenteront certainement.

« Quand je me dirigeai vers l'ascenseur, après avoir gravi quelques marches recouvertes de tapis et décorées de jardinières de fleurs et que j'entendis le gérant me dire : "Ici, c'est l'entrée et là c'est l'office", mon cœur se rassura et je me dis : "J'ai bien tendu mon filet, attendons donc patiemment, et remettons-nous en à Dieu". » (*Nous étions trois orphelins*, p. 130).

Enfin, les dernières lignes de la nouvelle de Youssef Idris sont consacrées à Chohrat, la femme de ménage du juge Abdallah ; elle avait honte de devoir porter sa *melâya*⁴ lorsqu'elle venait travailler dans le bel immeuble du quartier chic, elle est maintenant apprêtée différemment et a aussi changé son prénom pour celui d'Amira.

Elle est désormais vêtue d'une jupe et d'un chemisier, a du rouge aux lèvres ; elle n'est plus au fond, mais au centre de la ville ; elle est postée près de la station des bus. Elle n'en attend pourtant aucun. Elle connaît le même destin, presque deux décennies après, que Hamida, jeune fille dépeinte par Naguib Mahfouz dans *Passage des miracles*. Pour quitter son impasse près d'al-Azhar et s'installer rue Chérif dans le centre-ville, pour s'émanciper de la vieille ville, de ses mœurs, coutumes et costumes, elle n'avait pas d'autre alternative.

Que représente le centre-ville par rapport aux quartiers anciens ? Quels que soient les personnages évoqués, au delà des rêves individuels, c'est avant tout la projection d'un ensemble de valeurs positives, de désirs qui ne peuvent s'exaucer que là. Il symbolise la modernité, la richesse, la connaissance, le pouvoir, la réalisation individuelle, l'ascension sociale. Il est le contraire parfait de la vieille cité où s'étiolent les destinées, où la rigidité et la décrépitude du décor illustrent la fatalité sociale. Partir de cet espace vers l'autre ne peut être un acte banal ; le transfert implique une rupture inéluctable et douloureuse avec un milieu et une identité. Aussi, pour accéder à cet univers, il faut se vendre, corps et/ou âme, et c'est souvent sur cette image extrême qu'est illustré le passage individuel depuis la vieille ville vers son pendant moderne, du fond vers la surface de la ville.

⁴ La *melâya* est une pièce de tissu noir que les femmes portent drapée sur leur robe pour sortir.

Chapitre 5

La ville dénaturée

Arrière-plan du roman de Sonallah Ibrahim, *les Années de Zeth*, Le Caire contemporain semble être privé d'espaces différenciés. La ville uniforme et déroutante voit les individus se replier sur la sphère domestique, lieu de l'investissement spatial, affectif, financier, vers lequel convergent des canaux d'information diversifiés, qui remplacent, dans ce rôle, le contact à la ville.

« À l'ère de la mégapole, la ville n'est plus spatiale. Elle est médiatique. Elle est un tissu de flux, un tissu d'informations, un tissu de sens »¹. La mégapole est difficile, c'est en partie cette difficulté qui transcende et généralise les espaces, c'est elle aussi qui, de manière maligne, unifie la ville. Cette perception se précise dans *Épître des destinées*, de Gamal Ghitany, où la ville ancienne n'est que lieux de la ville, et en connaît le lot commun ; de multiples signes y diffusent, comme ailleurs, une sensation de malaise.

1 - La mégapole difficile

Le roman de Sonallah Ibrahim alterne, de manière originale, les moments de la vie de Zeth et de nombreux extraits de la presse égyptienne des années 80 faisant état de malversations, corruptions, abus, malhonnêtetés, et autres escroqueries affectant la société toute entière. L'auteur, qui a voulu « refléter l'ambiance médiatique qui a entouré ses personnages et a pu influencer leurs destinées »,

¹ Alain CHARRE, 1994.

introduit sa revue de presse par un extrait d'*al-Akhbar* : « Seul un sursaut moral peut sauver l'Égypte de la crise économique » ; et donne le dernier mot au premier ministre, Atef Sedki : « Nous sommes un gouvernement, pas un gang ».

Nous ferons connaissance avec Zeth au milieu des années 60, elle est alors jeune fille, fréquente Abdel-Méguïd son fiancé, et se passionne pour la télévision qui vient d'apparaître chez elle ; nous la quitterons une vingtaine d'années plus tard, à la fin d'une journée ordinaire, lorsque de retour à son appartement, elle s'aperçoit avec dépit, mais résignation, que les poissons dont elle a fait l'acquisition (bon marché) au kiosque-coopérative, sont avariés, donc immangeables, la date de péremption ayant été camouflée. C'est de ça dont il est question dans *Les années de Zeth*, d'une femme ordinaire, de sa vie quotidienne au Caire, des actes simples qui la rythment, de l'énergie dont il faut faire preuve pour la gérer. Du lot commun de l'usure et de la désillusion.

Zeth a épousé Abdel-Méguïd, a trois enfants, travaille au département des archives d'un quotidien, s'occupe de son foyer. Elle et sa famille vivent à Héliopolis, quartier où alternent les permis de détruire (« villas et robustes immeubles anciens qui ne tombent jamais d'eux-mêmes ») et de construire (« tours de verre qui s'effondrent sans permis »). Les espaces dans lesquels évolue Zeth sont restreints, confinés, la promiscuité constante : l'appartement, devenu petit quand la famille a atteint sa plénitude, le bureau (« salle longue et étroite ») où elle travaille avec six collègues, et le bus, toujours bondé où elle expose son anatomie à des attouchements indésirables ; les toilettes de son appartement sont le seul lieu où elle peut être seule, elle s'y enferme plus souvent par besoin de solitude que par nécessité. Zeth « ignore la géographie de la ville », et ne fait que peu de sorties extra-ordinaires, mais elle est partie prenante de multiples réseaux et canaux

d'information (essentiellement féminins) qui la mettent en prise avec divers lieux et milieux.

L'espace, dans le roman, est totalement inféodé au temps, vecteur principal, qui use et désillusionne les êtres, affecte et détériore l'espace ; rouille, moisit, abîme et gâte matières et matériaux. Ses effets insidieux sont nuisibles, dévastateurs et malins. Pour lui échapper, il faut pouvoir adhérer à « la Marche de la destruction et de la construction » comme les voisins et amis de Zeth, menés par le *bach-muhandiss*, l'ingénieur en chef. Devant Zeth, défilent dans l'immeuble moquettes, carrelages, lustres, climatiseurs, appareils électriques, cuisines intégrées et salles de bain modernes, tous équipements et accessoires neufs, de préférence importés, lesquels excluent et remplacent leurs équivalents locaux désuets et hors d'usage². La « Marche » remodèle l'espace domestique mais s'accompagne aussi de la possession d'une automobile, de l'école privée pour les enfants, de la confection de vêtements chez le tailleur, etc.

Zeth, elle aussi, va déployer toute son énergie et son ingéniosité à s'acharner à intégrer la Marche, elle va fabriquer des *turchi* (condiments au vinaigre), créer une tontine, et pourra enfin participer avec enthousiasme, mais surtout parcimonie, à la Marche, son budget lui permettant surtout d'amplifier sa frustration. Ainsi, le nouveau carrelage de la cuisine n'atteindra jamais le plafond, la salle de bain en faux marbre composée de neuf éléments, dont le prix représente deux fois le salaire

² Comme le souligne Milad HANNA (1992, p. 52), l'*infitah* a ouvert l'Égypte aux sociétés occidentales qui ont importé des équipements et matériaux dont le marché égyptien était jusqu'alors privé : « céramique, sanitaires de couleur, papiers peints, moquettes, aluminium, verre fumé, appareils électro-ménagers, persiennes métalliques, etc. »

annuel d'Abdel-Méguid, restera au magasin³, et seul un de ses enfants fréquentera une école de langues⁴.

Les deux décennies que traverse Zeth voient se transformer les éléments de la vie quotidienne ; cadres, gestes, habitudes et attitudes se soumettent à des métamorphoses qu'elle tente d'assimiler et de suivre. Zeth se voile pour être vue, surtout bien vue. Une foule d'objets, de produits, de concepts nouveaux apparaissent, suscitant autant de besoins et d'envies. Mais paradoxalement, ces attributs qui semblent destinés à Zeth et ses pairs lui échappent, sa situation stagne, la dégradation s'insinue, le coût de la vie augmente ; il faut se débrouiller autrement (aller travailler dans un pays du Golfe, ou s'investir dans une affaire rentable sinon honnête), ou déchoir socialement. Le mode de vie, pourtant modeste, et ses composantes auxquels la famille aspire ne sont pas donnés à tous, Abdel-Méguid en fait le constat : « son rêve capitaliste, qui semblait à portée de la main sous le socialisme nassérien, était devenu, ô surprise, inaccessible au temps du capitalisme de Sadate ». Zeth et Abdel-Méguid seront des laissés pour compte de *l'infitah*.

Pourtant, lorsque jeunes fiancés ils fréquentaient les cafés des bords du Nil, la tour du Caire et la mare au canards du *Merryland*, la vie semblait pleine d'espoirs, d'aspirations et de rêves. Après le mariage, ils s'étaient installés dans un appartement neuf à Héliopolis, près de la ligne du tramway, lequel « par sa propreté et sa ponctualité, faisait encore l'orgueil du quartier » ; l'avenir s'annonçait alors radieux. Mais vingt ans plus tard, l'action conjuguée du temps et de la déliquescence a définitivement concrétisé, pour certains, le décalage entre le rêve et la réalité :

³ Il est à noter la part très importante de publicités (tout particulièrement à la télévision) pour les équipements sanitaires : carrelages, céramiques, robinetterie ou encore salles de bain luxueuses vantées comme « n'étant pas des salles de bain mais des salons ! ».

⁴ Établissement scolaire, en général privé, où certaines matières sont enseignées dans une langue étrangère, souvent l'anglais ou le français.

« La rue, calme et ombragée lorsqu'ils étaient venus s'y installer, s'était remplie de boutiques et d'ateliers de réparation de voitures ; elle était désormais noyée sous les eaux usées et les ordures, et le terrain vague voisin, qui devait être transformé en jardin public, était devenu une décharge. L'immeuble lui-même n'avait pas été épargné : ses murs s'étaient encrassés, les carreaux des fenêtres donnant sur l'arrière-cour s'étaient cassés, et les chats squattaient les escaliers » (p. 50).

● Apologie du logis

Avec le temps, les décors familiers ne se ressemblent plus, chacun perd ses repères, le temps a tout effacé, tout corrompu, tout nivelé. Tout au long du roman, on assiste à la détérioration et à la dégradation générale de la ville, du paysage urbain, du collectif. Chacun tente de lutter en se repliant derrière le confort, l'équipement domestique ; le logement devient un cocon, dans lequel on s'investit totalement, financièrement et affectivement. C'est le triomphe de l'individualisme. Zeth et son mari ne peuvent plus s'identifier ni à leur quartier, métamorphosé, ni à la classe sociale à laquelle ils appartenaient, qui s'est radicalement décomposée, puis recomposée. Même leur portier les plaint, ils n'ont pas de voiture. Ils effectuent alors un transfert et une projection sur leur logis. Pourtant, le roman de Sonallah Ibrahim n'est ni nostalgique ni passéiste, ses protagonistes ne regrettent pas le temps jadis ; simplement, ils ne maîtrisent plus les situations qui s'offrent à eux. Ils assistent, passifs, à la dégradation lente et insidieuse des éléments de leur environnement, et à la frénésie ambiante, condition nécessaire, lorsqu'elle est maîtrisée, pour s'adapter, ou juste se maintenir à niveau.

Le contraste entre l'espace public et l'espace domestique s'accroît, face à l'indigence des équipements collectifs, les Cairotes accumulent les attributs du confort individuel ; plus la chaussée est cahoteuse et la rue sale, plus la moquette sera épaisse... À une autre échelle, la disparité entre les immeubles et les logements qu'ils abritent est intense, l'immeuble de Zeth a perdu le « standing » qu'il avait

lors de sa construction, par contre, la plupart des appartements se sont embellis et enrichis, créant ainsi, sur un même support, un nouveau niveau de lecture des disparités, celui des différents logements et locataires. Aux situations « simples » des années 60 correspondent maintenant des cas relevant d'une intense complexité. Les niveaux socio-économiques des habitants de l'immeuble sont instables et mitigés ; la surenchère permanente et épuisante rééchelonne sans cesse les possibilités. Tous les voisins de Zeth, un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture, un professeur enseignant au Koweït, deux officiers (de l'armée et de la police), un architecte d'intérieur, une courtisane et un boucher (récemment arrivé et propriétaire), ont connu des fortunes diverses, mais tous investissent massivement leurs revenus dans des équipements ou embellissements domestiques.

De même, dans *Épître des destinées*, nombreux sont les chefs de ménage qui ont émigré pour équiper à distance leur appartement, dont il ne profitent que peu. Le cas de la jeune institutrice émigrée, qui se constitue une épargne qu'elle convertira en une voiture et des équipements de cuisine, afin de s'assurer un mariage réussi avec un médecin ou un ingénieur, illustre aussi la difficulté croissante de l'accès au mariage dans la société urbaine contemporaine. Ces phénomènes ne sont pas caractéristiques du proche environnement de Zeth et d'Abdel Méguid mais se sont partout diffusés, comme Abdel-Méguid peut le constater lors de ses promenades nocturnes :

« Il commença son périple par une rue voisine, tracée dans les années 50 et au début des années 60 pour abriter ses pairs du secteur public (...) dans des immeubles uniformes aux fenêtres, balcons et entrées étroits, qui avaient subi les mêmes changements qu'il avait pu constater chez lui : carreaux des fenêtres donnant sur les arrière-cours cassés, murs lézardés, façades noircies, années de détritus entassées dans les coins des balcons. Seuls faisaient exception les appartements heureux, ceux dont les occupants avaient vu la fortune leur

sourire : on y avait repeint à neuf fenêtres, balcons et façades — sans que jamais la peinture n'empiétât sur le territoire des voisins —, fermé certains balcons pour agrandir une pièce, et installé sur les autres, signalés à l'attention par leurs climatiseurs munis de tuyaux, des stores italiens à rayures, découpés sur mesure » (p.194).

Quant aux nouveaux ensembles résidentiels non encore habités, ils sont « livrés sans finition aucune, avec des installations sanitaires d'origine, à faire remplacer immédiatement, par le même entrepreneur ou plombier, évidemment ». À l'époque de son mariage, se souvient-il avec ironie : « le locataire n'avait pas à peindre les murs, revêtir les sols, et installer robinets et tuyauterie, car les propriétaires étaient étourdis au point d'assurer eux-mêmes toutes les finitions nécessaires ».

Son périple le mène de son domicile (à l'extrémité d'Héliopolis) vers les nouvelles banlieues, puis au centre-ville ; les bouleversements sont tels que même centre et périphérie s'emmêlent : « Ce qui, dans les années 60, formait la périphérie d'Héliopolis était presque devenu son centre, vingt ans après ». Seul reste identifiable et rassurant le « nombril du centre », où Abdel-Méguïd fait une halte avant de rentrer chez lui. La question que semblent poser Zeth et son mari, qu'ils lisent dans le paysage urbain, n'est pas pourquoi, mais bien comment en est-on arrivé là ? Après plusieurs tentatives contradictoires, mais tout aussi infructueuses, de lutte et d'intégration au système, ils seront définitivement découragés, déresponsabilisés, amers.

2 - L'espace corrompu

Dans *Épître des destinées* de Gamal Ghitany, au même titre que l'ensemble de la mégapole, la ville ancienne subit les outrages de la corruption. Si auparavant, l'espace y avait valeur d'ordre et primait le temps, cette ère est révolue. La politique

de libéralisation génère, outre des profits pour certains, une crise sociale pour tous. Les valeurs symboliquement exprimées par les espaces et leurs signes seront trop fragiles pour la contenir. « Que de métamorphoses a apportées cette funeste décade... Même les certitudes ont été jetées à bas ». Tous les symptômes d'une mue sont exprimés, chaque personnage trahit les valeurs qui lui étaient chères, et ce faisant se distancie de son quartier, de son identité. Émigration, corruption et spéculation règnent sur tous les territoires, montrant que la symbiose entre lieux et habitants est caduque, qu'elle n'a plus de sens. Trois personnages symboliques sont liés à la vieille ville, leurs destinées reflètent la sienne.

● Le gardien et les dollars

Les « années funestes », (les années 70 symbolisées par l'*infitah*) n'épargnent rien et affectent même, dans le périmètre sacré de la mosquée al-Husayn, Achour, le gardien emblématique du mausolée Qalâwûn. Il vit dans une vieille bâtisse, dite « maison Muhib-el-Din » qui appartient au Service des antiquités, il en occupe une pièce, il balaie chaque jour et lave le sol chaque vendredi. Quand il était jeune, son père ne le quittait jamais, craignant pour lui, et ne se rassurait que lorsqu'ils étaient près du mausolée d'al-Husayn, « tant qu'ils restaient dans les parages, ils étaient à l'abri de ce qui les menaçait ».

« On le connaît surtout pour son attachement indéfectible à l'endroit... Le voici, assis devant le portail clos, tout seul dans la rue el-Muiz que vide et obscurcit la tombée de la nuit ; aucune demeure habitée ni échoppe à proximité : ne jouxtent la mosquée el-Mansour que le *bimaristan*, la mosquée el-Nasir, la mosquée Barqouq. C'est une unité close que cette portion de la rue el-Muiz, bloc compact extrait d'un temps révolu ; et tandis qu'Achour veille sur elle, elle semble lutter contre l'usure, tendre vers l'éternité. » (p.11).

Homme solitaire, intègre, calme, pieux, consciencieux, d'une rigueur « quasi excessive » il est arrivé là tout jeune, avec son père, du Saïd, et n'en a plus bougé,

succédant à son père dans sa charge. Élevé dans le mausolée, Achour fait corps avec celui-ci « avec ses contours indistincts comme avec son temps immémorial... ». Les gens du quartier viennent lui demander des amulettes, des philtres, car on pense qu'il connaît les *djinns*. Soudainement, le gardien, pour des raisons peu explicites, va se détourner de sa tâche, la relation passionnelle qui l'unissait au mausolée se mue en sentiment banal. Achour devient changeur de dollars pour les touristes, de plus en plus nombreux, qui visitent le monument. Comme il délaisse le mausolée, l'aura de la mosquée al-Husayn devient inopérante. Il semble aussi que l'afflux de touristes dans ce secteur corrompe les gens qui les côtoient, les touristes n'ont pas de morale, les femmes sont court-vêtues, certains n'hésitent pas à se livrer à des actes sexuels dans le mausolée. Sous l'œil désormais indifférent du vieil homme, le mausolée est profané ; Achour se tient toujours à l'entrée, mais avide, il guette les étrangers : « *change dollars ?* »

● Le médecin des terrains vagues

De même, le médecin dévoué qui vit entre centre-ville et vieille ville, dans un passage qui donne sur le début de la rue al-Geish, va être emporté par cette nouvelle frénésie. C'était le médecin le moins cher du quartier, il n'acceptait rien des démunis, fils de pauvres, il soignait les pauvres. « En un rien de temps, il s'était fait un nom dans le Moski, à Ataba, à Bab el-Chaariya. » Il avait refusé de s'installer dans un quartier chic, « pour rester dans le vieux quartier, près de ses patients ».

Mais un jour, commence la démolition d'un immeuble ancien près de chez lui, le terrain demeure vacant une année, quelques pauvres s'y installent, des vendeurs ambulants y entreposent leurs marchandises, les gens du voisinage y jettent les ordures. Enfin, le terrain se mue en chantier, la tour « le bonheur » va voir le jour ; le médecin est devenu entrepreneur, délaissant son ancien métier,

passant ses journées sur son chantier, il a quitté son complet pour se vêtir désormais d'une *gallabeya* et se coiffer d'une calotte blanche. Désormais il se passionne pour les terrains vagues, lesquels, en ville, et surtout dans ce secteur, peuvent devenir les terres promises de la spéculation foncière. Le médecin se met à acheter des terrains de toutes formes pour y ériger toutes sortes de constructions. Après un pèlerinage à la Mecque, il délaisse définitivement son titre de médecin, *Doktor* on ne l'appelle plus que *Hagg*. Le *Hagg* garde son cabinet, qui lui a porté chance, mais c'est un remplaçant qui y travaille. Le *Hagg* va prendre de l'embonpoint et de la barbe, et nous le quitterons loin de son quartier d'origine, lorsque sa photo paraît dans le journal, à l'occasion de l'inauguration d'une fabrique de biscuits.

● Le calligraphe exilé

Le jeune calligraphe, né près de la mosquée Ibn-Touloun, trouve, après bien des vicissitudes, un emploi chez un vieux maître, rue Mohamed Ali, près de la place 'Ataba. Le vieil homme lui raconte comme le quartier était plaisant, la vie facile. Avant, la rue était propre et bien tenue, l'arroseuse municipale passait deux fois par jour, il n'y avait pas d'embouteillages comme maintenant. Même le climat, le temps étaient différents :

« Et cette lumière, cette transparence... Il n'y avait pas toute cette poussière. L'hiver, après la pluie, on voyait la rue sur toute sa longueur, de la place 'Ataba à la Citadelle. L'air était si limpide... On aurait vu les bruits... » (p.142).

Il sentait aussi une odeur indistincte qui l'enchantait, elle s'est estompée, mais n'a pas totalement disparu. Le vieux maître raconte aussi comment le quartier était animé, y vivaient des almées, chanteuses, danseuses et des musiciens, il y avait des fêtes : « C'est ici qu'était l'art ». Il y avait aussi le siège des journaux *el-*

Mu'ayyid et *el-Siyassa*, des revues *el-Lata'if* et *el-Matraqa* et *el-Yawm* ; du côté de la Bibliothèque nationale, il y avait un café où l'on venait écouter Hafez Ibrahim, Tawfiq Diab ou le Sheikh Abdel Aziz el-Bichri. Vivaient ici de riches Turcs qui organisaient des combats de coqs, et des Arméniens qui travaillaient dans l'imprimerie, « la rue avait ses stars ». Venaient dans le quartier des pachas, des personnages importants qui courtoisaient les danseuses, écoutaient les chanteurs. Cette époque est bien sûr lointaine, où l'on pouvait vivre sa vie dans son quartier en exerçant, de manière honnête un beau métier comme celui de calligraphe ; dans la profession, les seuls qui s'en sortent sont désormais ceux qui font des faux tampons. Si l'on veut s'en sortir, il faut « trafiquer ».

Le vieux calligraphe meurt, sa boutique est remplacé par un « *minimarket* ». Le garçon doit chercher un autre emploi ; il erre dans la vieille ville, mais il n'y a pas de travail, encore moins dans son domaine ; il décore quelques charrettes, fait des enseignes, se fait escroquer, chasser comme vendeur ambulant. Partout, il entend parler de ceux qui ont émigré et qui ont réussi, il en croise certains, ils ont des voitures, ils peuvent se marier ; sa décision est prise, lui aussi quittera cette société où la simple reproduction des modèles tient de l'impossible.



Les « années funestes » ont tout corrompu, même (ou surtout ?) les quartiers anciens et leurs habitants qui semblaient pourtant hors d'atteinte du mal, gardiens des traditions, de l'intégrité, dans un cadre immuable.

« Bouleversements profonds, phénomènes étranges, vicissitudes sans nombre, fléaux de toutes espèces furent le sceau de ces années 70 » (Gamal GHITANY, prologue d'*Épître des destinées*, p. 7).

La situation a tourné à l'absurde, le gardien ne veille plus, le médecin construit, le calligraphe ne trouve pas de support à son art ; et suprême perversion, des lieux sacrés sont banalisés, et même parfois profanés. La relation des hommes à leur ville s'est pervertie, ils ont tiré profit d'elle, ainsi le gardien a utilisé le mausolée et le médecin a exploité des parcelles. Le calligraphe, après avoir exercé divers métiers, arpenté et parcouru la ville ancienne, la quitte. Son détachement est le plus absolu, la ville ancienne, autrefois espace attirant, est devenue stérile et répulsive pour les siens.

Les années 70 voient déferler corruption et spéculation sur Le Caire, mais aussi sur la vieille-ville, qui loin d'échapper au phénomène, se montre au contraire complaisante, réceptive. La ville est démystifiée, elle n'a aucun pouvoir propre, ses valeurs sont fictives. Même les lieux les plus empreints de spiritualité et d'universalité n'abritent que des mythes ; en leur sein même, les hommes s'adonnent aux actions troubles de leur humanité. De la même manière que ceux qui l'habitent, et par eux, la cité est dénaturée, manipulée, pervertie. Ceux qui savent tirer parti d'elle, qui trahissent ses valeurs sont récompensés, à ceux qui la respectent, elle n'offre rien que sa décrépitude, elle ne suscite plus d'espoir. La réalité est amère : la ville n'a pas de nature propre, elle est inerte, ses agitations et ses pulsions sont seulement celles des hommes qui la peuplent.

Conclusion

Les sens de la ville, altérations et permanences

Les limites d'une analyse des écritures de la ville, — mais en sont-elles vraiment ? — tiennent à une évidence : à chaque auteur ses perceptions, ses représentations, son portrait d'une même cité. Cette diversité exprime à la fois la richesse de l'univers urbain et celle des impressions qu'il suscite, décryptées puis recodifiées par l'écriture, expression propre à chaque auteur.

Nous pouvons tenter de dégager les divergences et les convergences majeures — les traits du « signifié spatial »¹ — de l'ensemble des écrits que nous avons étudié. Ainsi, se fait jour une dualité manifeste entre les auteurs originaires de la ville ancienne et les autres. Cela est flagrant dans les milieux de vie dépeints, de manière presque « pointilliste » par Naguib Mahfouz ; ou, chez Gamal Ghitany, par les descriptions précises de l'évolution de paysages urbains. Lorsque Sayyid 'Uways décrit Khalîfa, il est sous l'influence des sentiments qu'il éprouvait à l'égard des lieux et des êtres du quartier de l'enfance, à nul autre pareil. Par ailleurs, lorsque pour une partie des Caireotes la vieille ville incarnait le « fond de la ville », cette représentation n'était sans doute pas la perception de ses habitants : « moi qui vivais en plein milieu de la ville, dans le quartier de Sayyida 'A'îsha, rue al-Zarâ'yib », raconte Sayyid 'Uways.

Même si Albert Cossery connaît les lieux dans lesquels il situe ses romans, ils ne sont pas les siens, son analyse et sa traduction sont empreintes de distanciation. Taha Hussein est dans un univers qui lui est totalement étranger.

¹ « L'espace se charge de multiples significations qui sont modifiées et enrichies par l'expérience humaine. On peut ainsi parler de *signifié spatial*, variable selon le vécu individuel et les images collectives. » Antoine S. BAILLY, 1986, p. 170.

Youssef Idris présente une double ville, la première est connue, racontée avec clarté et précision, la deuxième (la ville ancienne) s'apparente davantage à un monde imaginaire. N'a-t-il pas mis un peu de lui-même dans le personnage du juge Abdallah ? Les variations de représentation, les inadéquations sont fonction des lieux, des époques, mais surtout des acteurs et des milieux sociaux évoqués. Comment, dans le cadre de situations contrastées, générant des représentations parfois contradictoires, comparer Le Caire des *Hommes oubliés de Dieu* à celui du *Jardin du passé*, alors que l'action est contemporaine et se déroule dans le même quartier ? Ces quelques remarques nous incitent surtout à nuancer les interprétations possibles et à tenter de les croiser.

L'ensemble de ces écrits semble attester que pour les personnages vivant dans la ville ancienne, le reste de la cité apparaît lointain. Ses échos parviennent comme amortis, filtrés, assourdis. Pourtant, un autre niveau de lecture nous dépeint la ville ancienne comme au cœur de la société égyptienne, ces degrés de perceptions paradoxales mais complémentaires sont flagrants dans la *Trilogie* de Naguib Mahfouz, chaque personnage de la famille de 'Abdel Gawâd perçoit et exprime un univers particulier, lui-même en perpétuelle évolution. De même, ces deux tonalités, en apparence contradictoires, sont présentes dans le récit de Sayyid 'Uways : à la suite de l'arrestation de Saad Zaghloul en 1919, les manifestations sont nombreuses, et il observe que : « les élèves, notamment les plus âgés et leurs parents ne vivaient certes pas en marge de la société égyptienne ; bien au contraire, dans les écoles, à la maison, dans la rue, on ne parlait que de ces événements ». Par ailleurs, il fait un tout autre constat :

« Ceux qui habitaient la maison 'Uways, tout comme la plupart des gens du quartier ne savaient pas grand chose de la situation de l'Égypte en 1935. Et même s'ils possédaient là-dessus quelque idée, la recherche du pain quotidien restait leur souci constant et quasi exclusif ».

Ce qui transparaît en premier lieu de la lecture de l'ensemble de ces écrits, c'est le monde à part que constitue et représente la ville ancienne, soit dans sa globalité, soit à l'échelle d'un quartier, d'une rue, d'une *hâra*, ou d'un espace de vie. Des thèmes tels que ceux du « ghetto » et du « fond de la ville » expriment cette particularité et peuvent d'ailleurs être perçus comme proches ; le second peut se concevoir comme une altération du premier. Du début du siècle jusqu'aux années 70, la ville ancienne est, de toute évidence, un espace original, régi par des valeurs qui lui sont propres. Elle demeure, hormis certains lieux et axes, une *terra incognita* pour les autres Cairotes et, par conséquent, un domaine relevant essentiellement de l'imaginaire, de la projection fantasmatique.

Un des aspects essentiels de la personnalité de la vieille ville tient également dans la constance des traits du paysage des quartiers centraux, références obligées. Les grandes mosquées, les mausolées, les multiples minarets narguent le temps et dessinent un décor similaire repris par la plupart des auteurs. Le paysage vu par Amina², « toile de fond où seuls les minarets de Qalawun et de Barquq accrochent le regard », est le même « bloc compact extrait d'un temps révolu » que contemple Achour³, plus d'un demi-siècle après. Cette séquence de la Qasaba, marquée par sa trame monumentale, forme une composition inchangée qui incite à la rêverie et suscite les mêmes impressions.

Comme nous l'avons évoqué, la sacralisation et la religiosité de la vieille ville, où chaque quartier est placé sous l'aura d'un personnage saint, sont les facettes primordiales de sa personnalité et restent déterminantes de la perception qu'en ont, tant ses habitants, que les autres Cairotes. Les grandes mosquées, tout particulièrement, sont des références collectives. Seul Albert Cossery, atypique, ne

² Naguib MAHFOUZ, *Impasse des deux palais*, p. 11.

³ Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, p. 10.

fait jamais mention de la religion, ni même d'un lieu de culte. Il est aussi le seul non musulman, se revendique athée, et vit en rupture avec la société égyptienne. Pour lui, la ville indigène est le lieu où se révèlent la lutte des classes et l'oppression coloniale. C'est de cet espace que viendra l'émancipation. Le reste est accessoire. Le peuple opprimé tend à l'universalité, il est en partie acculturé.

Le Caire, depuis les années 70, est une ville « ouverte », mais ses espaces sont diversement réceptifs à l'ouverture. Et celle-ci se propage inégalement selon les sphères, imprègne de manière différenciée les strates spatiales et sociales. L'organisation et les repères fondamentaux de certains espaces et de leurs usages perdurent, l'anomie n'est que partielle. Au détour de l'ensemble des écrits, des sens similaires se font jour et persistent, nous choisirons ici d'en évoquer quelques illustrations exemplaires. Ainsi, résider dans la ville ancienne signifie toujours vivre dans le halo d'une mosquée, dans l'aura d'un lieu saint. Les personnages de Gamal Ghitany, dans *Épître des destinées*, ont conservé ces mêmes repères et habitent : « dans une vieille maison, au coin d'une ruelle où l'on apercevait la mosquée Ibn Touloun » ou « dans une maison de deux étages située près de Qalaet el-Gabal, et d'où l'on pouvait voir, pourvu que l'on se tînt à l'entrée de la ruelle, le minaret de la mosquée Mohamed Ali. »

« Au café, un inconnu. Dans notre ruelle, les inconnus captent tous les regards ; chacun se demande d'où vient cet homme ». Même si la circulation s'est généralisée, si la ville apparaît plus unifiée ; hormis les espaces centraux, publics, et certains axes, le quartier reste un univers de familiarité, un paysage fermé dont chaque élément est connu. La signification qui émane des deux phrases précédemment citées, relevées dans *Récits de notre quartier* de Naguib Mahfouz⁴,

⁴ Citées également par Leïla AMMAR et Mona CHARARA, 1991.

se retrouve, inaltérée, dans celles de Gamal Ghitany, à propos de la rue Husayniyya :

« Il en aime le brouhaha chaleureux et ne peut l'observer qu'en passant : il ne connaît personne dans le coin. S'il s'installe à la terrasse d'un de ces petits cafés, tout le monde va le regarder. L'endroit quoiqu'à sa portée, lui est étranger. » (*Épître des destinées*, p. 118).

Le fait que le café soit, dans la littérature de toutes les périodes retenues, le lieu de prédilection des rencontres et de la sociabilité n'est pas anecdotique. Le café, institution très ancienne en Égypte, est d'une part l'espace d'un choix individuel et d'autre part, celui des relations sociales multiformes. C'est dans les cafés que l'on cherche du travail, que se règlent les affaires, que se retrouvent les gens de même métier, de même origine...⁵. À propos de la *Trilogie* de Naguib Mahfouz, Robert Ilbert observe que « la cité vibre à l'unisson de la vie politique et en porte les stigmates. La disparition du *café d'Ahmed Abdou* prend ainsi une valeur symbolique : image d'un échec et image de la domination coloniale »⁶. Depuis lors, les cafés-caféterias ont proliféré — ils demeurent rares dans la ville ancienne — ce sont des établissements « à l'occidentale », plutôt anonymes dont certains sont fréquentés aussi par des femmes, comme celui qu'affectionne (pour cette raison) Abdel Méguid à Héliopolis⁷. Les femmes ne se rendent pas dans les cafés ordinaires, mais les temps ont changé, et elles n'hésitent pas à y joindre leurs maris par téléphone⁸. Les cafés symbolisent le changement, c'est dans leur transformation, leur devenir, que s'expriment des traits de l'évolution sociale ou des métamorphoses de la ville. Ainsi de cet établissement sis à Bâb al-Lûq, dont la clientèle, auparavant constituée d'habitues, a évolué : « Le café est maintenant le rendez-vous des parvenus ». Le cafetier se plaint, les affaires sont difficiles :

⁵ Cf. Gamal GHITANY, 1985.

⁶ Robert ILBERT, 1982-3.

⁷ In Sonallah IBRAHIM, *Les années de Zeth*.

⁸ Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, p. 197.

« Vendre le café ? Il a des propositions, ce n'est pas ça qui manque : une banque est intéressée, un concessionnaire de voitures, une grande pharmacie, une richarde qui veut ouvrir un magasin de mode... Il va réfléchir. » (Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, p. 232).

La menace qui pèse sur le café est à l'image des bouleversements qui affectent la ville, la déchéance d'un café s'avère aussi représentative de la situation de ceux qui le fréquentent. La disparition d'un café prend ainsi une dimension dramatique, c'est la nature même de la ville qui est menacée. Pour Gamal Ghitany, l'évocation des cafés cairotes est toujours entachée de nostalgie et d'amertume :

« Aussi longtemps qu'un Cairete donnera rendez-vous à un autre Cairete dans "notre café", on pourra parler des cafés du Caire et de ce qu'ils représentent d'essentiel dans la vie des Égyptiens de la grande Cité... mais pour combien de temps encore ? » (Gamal GHITANY, 1985, p. 86).

1 - La vieille ville, objet et lieu d'un culte nouveau

La ville ancienne est toujours perçue comme potentiellement garante de valeurs, porteuse d'espoirs ; lorsque le désarroi gagne les personnages d'*Épître des destinées*, c'est là qu'ils se dirigent, attirés, presque machinalement, vers des lieux où ils espèrent trouver ou retrouver l'essence même de la cité. C'est aussi là qu'ils seront le plus choqués de ne pas trouver ce sens caché ou de voir bafouer les lieux symboles de perpétuité.

Cette nouvelle quête n'est plus celle d'une montre volée, prétexte nécessaire inventé par Youssef Idris pour justifier la présence d'un juge dans des quartiers qu'il n'a aucune raison de fréquenter. Un tel motif ne semble plus nécessaire pour se rendre dans la vieille cité, espace de la genèse, lieu de l'origine ; d'ailleurs, celle-ci est bruisante d'activités, dynamique, vivante. Désormais, elle n'est plus repoussante ni repoussée vers le fond ; au contraire, elle s'est alignée à la série des espaces qui composent la mégapole. Si un petit supermarché a remplacé la boutique

du calligraphe, si de hautes tours modernes se construisent, n'est-ce pas la preuve que la vieille ville suit le rythme général du Caire, qu'elle se transforme sans cesse, et que les tendances nouvelles s'y expriment comme ailleurs ? Pourtant ceux qui s'y rendent sont déçus de ces évolutions, ils auraient souhaité que rien ne change, mais le temps est pervers : son œuvre, doublement négative, se traduit autant par « la vétusté qui suinte des bâtisses et s'insinue en vous »⁹, que par la diffusion sans limite des vices, banalisés, de la société contemporaine. La vétusté est ancienne, mais paraît plus criante lorsqu'elle est l'impression dominante, lorsque rien d'autre n'émane du cadre bâti. Hélas, quand enfin s'amorce une « réconciliation » avec cet espace, qu'il est vénéré, il est trop tard — ou presque ? — ; la ville est en partie uniformisée, gâtée, et ses valeurs « traditionnelles » sont méprisées par ceux qui y vivent, qui en ont la garde.

2 - La ville ancienne, espace révélateur

La ville et ses quartiers se dissolvent dans Le Caire-mégapole, redéfinissant les ordres urbains antérieurs. Même si elle est encore synonyme d'une certaine stagnation sociale (au même titre que d'autres espaces), la ville ancienne n'incarne plus l'arrière-plan de la cité ; d'autres lieux, forcément plus excentriques, l'ont remplacée dans ce rôle d'extrémité spatiale et sociale. Le temps est révolu où l'on vivait dans des quartiers étanches et retranchés, la ville, en s'agrandissant s'est décroisonnée. Par ailleurs, comme l'illustre pour Le Caire le cas de Zeth, les importantes transformations de la société égyptienne, amorcées dans les années 70, n'ont pas toujours été déterminantes de recompositions territoriales corollaires et de même ampleur, comme si la « mosaïque urbaine »¹⁰ ne correspondait plus exactement — ou pas encore — à la situation présente. Le Caire s'est transformée,

⁹ Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, p. 116.

¹⁰ Selon Louis WIRTH (1938), la ville est une mosaïque de mondes sociaux dont chaque élément est reflet du caractère et de la fonction de ses habitants.

selon la formule de Jean-Charles Depaule, en une mégapole « ouverte et fragmentée »¹¹.

La ville ancienne n'a pas été à l'abri du « fléau » des années 70 ; au contraire, elle sert de cadre à l'illustration de l'acuité des maux cairotes, et par extension de ceux de la société égyptienne. Ainsi, son rôle n'a que peu changé, elle est toujours l'emblème, l'étendard, l'espace révélateur. Après avoir servi de symbole pour dénoncer la colonisation, la fracture et l'inégalité sociales, l'injustice et l'exclusion, elle traduit désormais la corruption, la dégradation, la crise et la perversion de l'expression religieuse. L'adéquation, dans la littérature, entre la ville et la société se perpétue ; comme cette dernière est soumise à une crise économique qui se double d'une exacerbation de l'individualisme, ce sont des perversions et des travers purement humains qui s'expriment. Alors que les hommes et les femmes affichent de plus en plus une apparence extérieure garante de religiosité, les lieux sacrés sont corrompus par la cupidité et la sexualité (au sein même du mausolée, le gardien change de l'argent et des couples ont des rapports charnels). Deux situations peuvent également être mises en parallèle : auparavant, celui qui perdait la foi ne pouvait plus endurer la vue des symboles de la vénération divine, ce cas concernait d'ailleurs des jeunes. Désormais, les jeunes émigrent pour des raisons matérielles, et celui qui se détourne de la vieille ville est un homme d'âge mûr qui ne supporte pas de voir les lieux sacrés bafoués.

La ville extériorise la détresse de la société et de ses idéaux, mais c'est également en son sein qu'on en recherche la cause et aussi le remède. La vieille ville est le lieu où l'on regarde et ausculte le passé, les signes du contemporain y sont ressentis comme anachroniques, il faudrait qu'elle soit figée... Paradoxalement, Le Caire, en s'agrandissant, a vu la ville ancienne s'amenuiser, s'intégrer — dans sa représentation — au centre de la ville, et par conséquent se

¹¹ Jean-Charles DEPAULE, 1990-2.

banaliser. Ce constat se révèle à la comparaison de « l'expédition » du juge avec le « périple » de l'officier, promenades cairotises mises en scène, à trente ans d'intervalle, respectivement par Youssef Idris et Gamal Ghitany.

Aller dans la ville ancienne, au milieu des années 50, prenait le caractère d'une expédition, d'une découverte. À la fin des années 80, c'est un parcours presque balisé que suit l'officier d'*Épître des détenues*. La place Ataba reste un seuil, à partir duquel il a « l'impression de se mouvoir vers ce qui reste d'une époque disparue » ; mais elle ne sépare plus deux mondes heurtés, elle délimite simplement des espaces dont la signification est différente. Le centre-ville est « un cratère qui déborde sans fin », ses rues (Talaat-Harb, 26 juillet, Qasr al-Nil) sont des « sentiers battus ». Il choisit délibérément de lui tourner le dos et lui préfère la vieille cité. Le contraste entre ces deux approches s'exprime à plusieurs niveaux des récits et de leurs mises en scène. Dans le cas de la première, le motif est imposé ; Youssef Idris présente un bref moment dans la vie du juge, les quelques heures de sa découverte d'une partie de la ville, jusque là insoupçonnée ; son parcours sera un trajet rapide, linéaire, dans un univers méconnu, dans lequel il se fait guider et où les seuls noms de lieux cités, à partir de la place Ataba, sont la mosquée al-Azhar et la rue éponyme. La promenade s'effectue en partie en voiture et ce mode de déplacement atténue le contact avec la ville. L'officier, lui, décide délibérément d'être un visiteur, « il s'est récemment avisé qu'il ne connaissait pas la ville : voilà un but. Il va partir à la découverte. »

Ses promenades, pédestres, sont fragmentées et se déroulent au cours de plusieurs journées ; il se mêle aux passants, observe les immeubles, les marchés, les cafés, s'intéresse aux changements qu'il perçoit en lisant les enseignes. Les lieux qu'il n'a jamais vus lui sont cependant familiers ; il connaît la ville, rien ne peut lui être totalement inconnu ; mais l'effet pervers de cette approche est que rien

ne peut vraiment le surprendre. Sa perception de la ville est élaborée, il en identifie les limites, les axes majeurs, les quartiers. Il effectue de vastes circuits, qui ordonnent et lient sur un même plan des espaces structurants. À l'issue de maintes promenades, le paysage des rues apparaît répétitif et lassant ; seul le quartier d'al-Husayn, constamment animé, fait exception et échappe à cette impression de monotonie.

Lieux parcourus ou visités par l'officier et nommément cités

(Gamal Ghitany, *Épître des destinées*):

Ataba (place)	Clot Bey (rue)	Bab al-Chaariya (place)
Bab al-Bahr (rue)	Zahir (place)	Sakakini (place)
Sakakini (palais)	Gucich (place)	Husseiniya (rue)
Remparts	Aqmar (mosquée)	Qalaoun (mausolée)
Gamaliya (quartier)	Darrasa (quartier)	Salah Salem (boulevard)
Cimetières	Citadelle	Husayn (place)

En l'espace de trente années, les périmètres connus sont devenus plus vastes, des pans d'espaces se sont dévoilés, ont été démystifiés. Un citoyen ordinaire se promène dans sa ville, sans distinction, retourne vers des lieux qui l'attirent, en découvre d'autres. La vieille ville est désormais à la portée de tous, et bouleversement de sa pratique : elle se visite ! Désormais, et le fait est synonyme d'une réelle métamorphose des perceptions et des représentations, on peut se rendre dans les mausolées non pas pour les reliques mais pour les chasses...

« Puis le voici sous la coupole de Qalaoun, soudain rempli d'humilité, impressionné par le caractère sacré de l'endroit, sa magnificence, ce qu'il recèle d'effort humain pour s'élever à l'éternité. Toutes ces années passées sans venir ici, sans y conduire les enfants... Est-il négligent... Ces lumières polychromes qui s'entrecroisent, tombant des vitraux sertis dans le plâtre... Son fils n'a rien vu de tout cela. » (Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, pp. 118-119).

Hamida¹² allait au Mouski, éprouver un avant-goût de la ville moderne ; l'officier, lui, se rend à al-Husayn, car « il aime se fondre dans le mouvement de la foule ». Si le centre-ville représentait alors la modernité, un certain idéal social, c'est désormais la ville ancienne qui est l'espace support de la projection de valeurs idéelles, mais elle n'est qu'une image et ne peut résister à l'épreuve du réel, de la rencontre.

La ville ancienne est toujours l'espace du passé sous toutes ses formes, qu'il soit proche, lointain, ou encore immémorial, cette qualification est constante. Mais ce passé, désormais synonyme d'un ensemble de valeurs, lui est inextricablement lié, il doit le représenter et surtout l'exprimer. Les acteurs de la ville ancienne vivent au présent dans les lieux du passé. Seuls les visiteurs les rappellent à l'ordre de l'immémorial, ils souhaiteraient que les habitants gardent intact leur cadre et entretiennent, pour eux, le culte de l'ancien. Cet engouement soudain et intense qui semble se focaliser sur les monuments, ressort en fait d'une crise identitaire dont l'acuité est telle qu'elle touche la plupart des strates sociales. La ville ancienne est devenue un espace d'espoir, un conservatoire de l'identité nationale. Le monument devient un prétexte, au delà de ses qualités architecturales ou artistiques, il est le symbole de valeurs culturelles, il est devenu un lieu. Mais celui-ci est surtout fréquenté par des touristes étrangers, qui ne perçoivent pas ces valeurs symboliques, qui ne les respectent pas. Cette image des profanateurs du patrimoine apparaît comme une métaphore exprimant comment la civilisation occidentale a perverti la société égyptienne, et combien cette dernière s'est montrée complaisante, voire complice.

Le bref dialogue qui se noue entre le gardien du mausolée et l'officier détruit les espoirs que ce dernier plaçait encore en la vieille ville, qu'il imaginait préservée, sur laquelle il projetait un idéal social. Dans cette errance qui le mène vers les

¹² In Naguib MAHFOUZ, *Passage des miracles*.

quartiers anciens, l'officier semble blasé par le spectacle des rues, empreint de banalité ; mais peut-être subsistent des lieux à part ? Il poursuit sa promenade vers le centre de la vieille ville, cherchant un endroit signifiant, familier, sécurisant. Il s'arrête dans les mosquées, arrive enfin dans le mausolée de Qalâwûn, où il voit un couple de touristes enlacé : « Tu as vu ce qui se passe dans le mausolée ? » demande-t-il, choqué, au gardien, lequel lui rétorque : « Et toi, tu as vu ce qui se passe dehors ? » (Gamal GHITANY, *Épître des destinées*, p. 119).

La teneur du message est sans appel, le sens des lieux s'est volatilisé ; la métaphore est explicite : la vieille ville ne se distingue plus — dans sa pratique — du reste de la ville. La signification supposée n'était-elle qu'illusion ?

Cette image illustre aussi la métamorphose qui s'est opérée dans la représentation du centre ancien entre le début du siècle et la période actuelle, le monde à part s'est mué en un espace ordinaire. C'est sur ce constat troublant, à interpréter comme amer ou rassurant, que nous allons clore ce volet littéraire.

C'est sur des mots, des idées, et des perceptions transmises que repose, pour l'heure, notre connaissance de la ville ancienne, élaborée au travers de médiations. C'est un univers suggéré, dont seuls quelques lieux, associés à des atmosphères ou des parcours, nous sont familiers. Pourtant, cet ensemble a déjà une existence, une réalité, mais pour en préciser la nature, nous allons désormais partir en quête de vues d'ensemble, de formes, de matérialités, vers une autre étape de la constitution d'un espace géographique.

Troisième partie

La ville ancienne, un espace cohérent ?

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources... De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié ».

Georges PÉREC, *Espèces d'espaces*

Introduction

Tout au long des deux premières parties de notre recherche, nous avons, en parcourant diverses formes de littératures, pris conscience de l'existence, au Caire, d'une somme de lieux qui émerge de façon particulière et originale de l'ensemble des représentations. Il est temps, désormais, de cerner de manière plus concrète l'espace du propos, cette ville ancienne que nous avons lue et découverte au travers d'une collection textuelle.

Quelles sont, au delà de ces images, les formes de sa réalité ; quelle est sa substance matérielle ? En quoi se distingue-t-elle ; comment se situe-t-elle dans l'agglomération cairote ?

Nous avons évoqué en partie ce que la vieille ville représente, sa valeur affective et symbolique, les impressions et même les attitudes qu'elle suscite. Nous allons ici collecter et ordonner des indices de sa matérialité : formes, limites, mesures et dimensions, puis procéder à l'analyse de ses structures et de ses dynamiques.

Il s'agira tout d'abord de relever en quels termes cet espace est énoncé dans la littérature — ici de type scientifique — et selon quels critères il se démarque de l'ensemble cairote. Ceci amène à se demander depuis quand y a-t-il, dans la ville, une fraction dite ancienne et à s'interroger sur le sens de cette qualification.

Il nous faudra alors, à l'issue de ce premier point, être en mesure de circonscrire un territoire géographique en correspondance avec l'espace-objet qui est, et en cela réside aussi son intérêt, fluctuant, ou tout au moins variable selon le

regard qu'on lui porte. Pourtant, pour en cerner et en exprimer la matérialité, il faut l'ancrer, le fixer à une planchette, en l'occurrence une feuille de papier.

De là, muni de contours et par conséquent d'un « fond », nous déploierons un faisceau de données chiffrées sur la ville ancienne qui sera passée au crible des indicateurs, soumise à la question statistique. L'étude de ces informations, d'ordre socio-démographique, nous permettra de présenter, pour la période contemporaine, les grandes lignes de son évolution, de cerner sa composition et d'en extraire des images synthétiques.

Nous pourrons alors, en confrontant les structures et fluctuations de la population, celles des activités économiques ainsi que les logiques constructives, mettre à jour et analyser les dynamiques les plus significatives.

C'est à partir des résultats de cette analyse, après avoir changé d'échelle et de méthode d'investigation, que nous irons observer un quartier périphérique et une rue du cœur ancien, espaces sur lesquels s'exerce, de manière différente mais selon des processus similaires, une même dynamique, celle de la centralité.

Chapitre 1

Recherche des critères d'identification d'une entité spatiale

Si, comme le suggère Roger Brunet, « le paysage naît de la rencontre d'un espace et d'un regard »¹, alors nous tenterons, dans un premier temps, à partir d'une lecture de travaux portant sur la ville ancienne ou l'abordant, de représenter l'esquisse d'un paysage commun. Pour ce faire, nous croiserons des caractéristiques et des éléments de cet espace, mis à jour — à des échelles et selon des perspectives différentes — par des historiens, architectes, géographes, anthropologues, sociologues, ou urbanistes, depuis la fin des années 60 jusqu'à nos jours. Ce sont donc des questions de nature originelle, centrées sur l'existence de la ville ancienne, qui sous-tendent ce chapitre².

1 - Un espace à désignations variables

Au Caire, le terme de centre-ville renvoie à un espace précis³ qui répond à l'appellation incontestée — sinon légitime — de *wast al-balâd*⁴ ; la ville dite ancienne, quant à elle, tour à tour qualifiée d'indigène, d'arabo-musulmane, continue à être désignée par des termes aussi divers que ville orientale, islamique, médiévale, fatimide, historique, vieux-Caire⁵, ou vieille ville.

¹ Roger BRUNET, 1990.

² Nous avons en partie abordé ces aspects dans un article paru dans *Égypte Monde Arabe* en 1995.

³ La ville « moderne » du XIX^e siècle, fondée par le Khédive Ismâ'il et mise en place à partir des années 1860.

⁴ *Wast al-balâd* a le sens de centre-ville.

⁵ Bien que cette appellation fasse plutôt référence au quartier copte, Masr al-Qadîma.

Mona Zakariya évoque des « zones traditionnelles »⁶, Günter Meyer de « vieux quartiers du centre du Caire »⁷, et Philippe Panerai suggère, en référence à l'âge de la plupart des bâtiments ordinaires, la notion de « vieille-ville moderne »⁸. Quant au concept de médina, il ne fait « pas, ou plus ? » remarque Mercedes Volait, « partie du vocabulaire courant, alors qu'il est resté d'usage commun dans d'autres pays de la région »⁹. Les documents officiels et les médias nomment cet ensemble « Le Caire islamique et fatimide » (*al-Qâhira al-islâmiyya wa al-fâtimiyya*).

Quant aux Caireotes, ils ne le désignent pas, au quotidien, dans son intégralité par un nom générique, mais emploient plutôt les noms de quartiers ou de lieux. Pour en indiquer le centre, on peut évoquer al-Azhar ou al-Husayn, du nom des grandes mosquées, mais aussi les quartiers du Khân al-Khalîlî, d'al-Ghûriyya, ou encore du Mûskî. Comme nous l'avons vu auparavant, la ville ancienne ne semble pas apparaître, dans la représentation de ceux qui y résident, comme un ensemble distinct. Chaque quartier, qu'il soit vécu ou seulement fréquenté, correspond à des qualifications, lesquelles sont fonction de sa situation, de sa composition, des activités qui y ont cours ou des monuments qu'il recèle ; cependant, la somme de ces quartiers n'apparaît pas comme une composition.

Les désignations de l'espace ne sont pas anodines, le choix d'une dénomination correspond à une approche, une perception, voire une définition. En cela, les divers noms ou adjectifs utilisés pour qualifier la ville ancienne révèlent chacun une approche déterministe. Si l'on parle de ville historique, on se réfère par conséquent à un espace en voie de disparition ; de même, la qualification d'islamique démarque cet espace du reste de la ville. Le fait qu'il en ait l'exclusivité

⁶ Mona ZAKARIYA, 1984.

⁷ « *Old Quarters of Central Cairo* », Günter MEYER, 1987.

⁸ Philippe PANERAI, 1991.

⁹ Mercedes VOLAIT, 1988. Une exception notable, le roman de Naguib Mahfouz, *Awlad hâratina* (les enfants de notre quartier), a été publié en français en 1991 sous le titre *Les fils de la médina*.

montre comment cette désignation ne peut suivre la marche du temps, et fait référence à un âge, ou à un temps qu'on ne peut définir précisément mais dont le sens est communément admis. Là se révèlent les dimensions identitaires associées à la notion de patrimoine.

La diversité des appellations utilisées révèle à la fois la richesse de sens et de réalités contenues dans ce même espace, mais la référence à l'histoire, au passé, va en général de pair avec les notions de disparition et de déclin. Elle suggère à l'évidence une rétraction de la ville ancienne, une dynamique négative. On évoque à l'envi la disparition de la « ville fatimide », mais, en toute logique, celle-ci ne s'est-elle pas amorcée dès l'époque ayyoubide ? La cité historique apparaît à première vue comme bornée et limitée par des dates, mais quelle est l'équation à appliquer qui nous permettrait de changer les dates en tracés ?

« Dans l'énorme ville de 30.000 hectares, dont la cartographie s'essouffle à suivre l'extension, la ville historique qui s'est constituée en douze siècles, de 642 à 1860, ne représente plus aujourd'hui qu'un minuscule noyau de 400 hectares, progressivement dévoré par la modernisation de ses franges occidentales, cependant que le Vieux-Caire et Bûlâq vivent leurs derniers jours. » (André RAYMOND, 1993, p. 369).

L'opposition de deux cités, l'une « moderne », l'autre « ancienne », est définitivement obsolète, aucune ne correspond pleinement et exclusivement à ces qualificatifs, et toutes sont centres ; à une autre échelle, la nouvelle opposition se situe entre la ville qui serait spontanée et celle qui ne le serait pas. Mais la ville ancienne peut, elle aussi, se révéler spontanée : « Transformations, densifications, surélévations et constructions récentes nous apportent la preuve des potentialités de renouvellement du bâti liées à la quasi absence d'un contrôle administratif et à l'initiative des habitants de la vieille ville »¹⁰. Dans le même sens, Galila El Kadi

¹⁰ Philippe PANERAI, 1991.

note une « prolifération des constructions sauvages de type "taudis" dans les espaces vides à la place des ruines »¹¹. À treize kilomètres de là, André Raymond retrouve, à al-Marg, dans une zone d'urbanisation spontanée « des petits commerces d'alimentation et des marchands ambulants qui rappellent ceux de la vieille ville et des villages de la campagne ».

Il ne s'agit pas d'échapper à une opposition obsolète au profit d'une assimilation rapide, mais d'évoquer les catégories de l'urbain — dont « vieille ville » fait partie — lesquelles sont souvent exclusives. Ces rapprochements resteront donc les seuls, la centralité et l'intégration étant, parmi d'autres, deux attributs de la ville ancienne qui empêcheraient de poursuivre un tel raisonnement. Ainsi, lorsque pour une partie des Caiotes la vieille ville incarnait le « fond de la ville », cette perception n'était pas, comme nous l'avons vu, partagée par ses habitants.

La notion d'ancienneté apparaît certes fondamentale mais elle peut également, si elle n'est pas conjuguée avec d'autres identifiants, avoir un effet déformant ou réducteur. Comment appréhender la ville ancienne, vaste ensemble de quartiers bien identifiés, espace sans nom propre mais non anonyme, résultat d'histoires passées et contemporaines, de superpositions, de modifications et de stratifications urbaines ? Peut-être faut-il tout d'abord retenir, si l'on s'intéresse à la réalité d'aujourd'hui :

« que le passé rencontré dans le présent à travers ce qui en survit, menacé, nié ou (et) idéalisé, s'est lui même produit, à des rythmes et selon des durées diverses, selon des héritages et des ruptures, des continuités et des changements » (Jean-Charles DEPAULE, 1987-3).

¹¹ Galila EL-KADI, 1985.

Ce qui est une facette de la ville actuelle a été la ville, mais surtout, continue à l'être. Espace qui fût un et unique, aujourd'hui « cœur de mégapole », la ville dite ancienne, sans cesse renouvelée, est toujours en quête de définition.

C'est au travers du concept de « formation socio-spatiale », élaboré par Guy Di Méo¹², que nous nous proposons d'appréhender, de manière globalisante, la ville ancienne. Si celle-ci ne peut se satisfaire d'un seul adjectif qualificatif, elle ne peut non plus être représentée comme un modèle parfait, l'intérêt de cette méthode réside aussi dans la contextualisation de son appréhension de la complexité et de la globalité.

« Les ébauches, les esquisses inachevées sont plus nombreuses que les formations bien construites et indiscutables. La formation socio-spatiale s'avère beaucoup plus une tendance organisationnelle de l'espace social qu'une réalité objective parfaitement cernée. » (Guy DI MÉO, 1990, p. 213).

Cette méthode nous fournit des indications, des pistes, un cadre d'analyse :

« la recherche d'une instance géographique à la base de toute formation socio-spatiale consistera à repérer les superpositions et les interférences les plus significatives des dispositifs spatiaux, à relever leur point nodal et les franges à partir desquelles elles se dissipent » (Guy DI MÉO, 1990).

D'autre part, nous retiendrons quelques postulats, préambules à cette approche, dont le premier et le plus évident, est que la ville ancienne existe, en tant qu'ensemble particulier, même si l'on ne peut être aussi affirmatif quant à ses limites. Elle ne peut être assimilée, à l'instar d'une formation socio-spatiale, à un univers clos et cloisonné.

« La formation socio-spatiale se définit au contraire, beaucoup plus par son cœur que par ses franges. De plus elle ne structure pas la totalité de l'espace et ne constitue pas une couverture géographique continue et hiérarchisée. » (Guy DI MÉO, 1990, p. 207).

¹² Cf. *L'Homme, la Société, l'Espace* (1990).

La ville ancienne n'est, pour reprendre les conclusions de Robert Ilbert, « ni close, ni exclue, ni homogène » et « continue à jouer un rôle essentiel dans l'évolution globale de la cité »¹³. Il serait aléatoire de vouloir la circonscrire et l'appréhender comme une entité fermée, isolée de l'ensemble urbain, comme une portion de ville confinée et figée ; au coeur de l'agglomération, elle est le lieu de transformations multiples s'exprimant dans le champ socio-spatial, tant dans les sphères publiques que privées. La ville ancienne ne peut être perçue comme le cadre déchu de la genèse de la cité, et ne se réduit pas non plus à la fraction centrale la plus « populaire » de l'agglomération contemporaine.

En tenant pour acquis que « l'espace géographique est plus fait de superpositions et d'interférences que de limites »¹⁴, la vieille ville apparaît comme un sous-ensemble qui ne peut être décontextualisé. Elle ne peut donc être considérée comme un conservatoire des modes de vie et des pratiques, en marge de l'ensemble de la société urbaine.

« Les formations socio-spatiales n'enferment en aucun cas les idées, les pratiques et les attitudes des individus dans une détermination étroite (...) Comme les structures, elles s'identifient à des systèmes de transformations, au sens où une modification de leurs composantes ne détruit pas forcément leur configuration d'ensemble. Dynamiques, elles intègrent le changement sans pour autant disparaître. Elles font preuve d'une permanence diachronique notable » (Guy DI MÉO, 1990).

« Les visages de la ville se brouillent », note André Raymond, « mais ce Caire en morceaux peut néanmoins être recomposé en ensembles plus ou moins cohérents, chacun révélant bien les profondes différences sociales qui le divisent »¹⁵. Nous utiliserons, dans cette étape qui consiste à envisager l'identification et la présentation de la ville ancienne, cette notion de cohérence, qui

¹³ Robert ILBERT, 1982-2.

¹⁴ Franck AURIAC, 1983.

¹⁵ André RAYMOND, 1977.

sous-tend également le concept des formations socio-spatiales : « unités géographiques cohérentes, espaces plus ou moins perceptibles et délimités, mais toujours suffisamment présents dans le *sens commun* pour faire l'objet de représentations collectives »¹⁶.

2 - Lire le passé et le présent dans les cartes

« En réalité, ville fatimide, ville ayyoubide, ville mamelouke et ville ottomane (sans parler de la ville tulunide du XI^e siècle) se confondent ; et, si l'on parle aujourd'hui de vieille ville, on fait en gros allusion à la cité du XVIII^e siècle telle que nous la révèlent des plans comme celui de Niebhur, (...) ou de la *Description de l'Egypte* ». (Robert ILBERT, 1982-1, p. 265).

Le réflexe légitime de celui qui tente de cerner un espace est de vouloir l'englober d'un regard, identifier sa forme, voir sa capture matérialisée sur les cartes. À regarder les cartes anciennes du Caire, l'on pourrait s'émerveiller à priori de la permanence relative des tracés, et être tenté de cheminer dans la vieille ville avec le plan de la *Description*. La ville à l'horizontale, en plan, semble tellement stable, la ville ancienne présente incontestablement une unité morphologique ; associée aux voies percées ou aménagées aux XIX^e et XX^e siècles, la trame en multiples et délicates impasses, qui « authentifie » la ville « arabo-musulmane », est toujours là, certes parfois décortiquée. Les Cairotes ont investi les espaces publics : des placettes ont disparu, de nombreuses impasses se sont transformées en ruelles, ou, plus rarement, le contraire. L'axe de la Qasaba¹⁷, marqué et maintenu par des

¹⁶ Guy DI MÉO, 1990, p. 75

¹⁷ La Qasaba est la voie principale de la ville fatimide, orientée nord-sud, elle va de la porte de Bâb al-Futûh jusqu'à celle de Bâb Zuwayla, et est désignée comme rue al-Mu'izz li-dîn Allâh, cet axe se poursuit jusqu'au cimetière sud. Nous utilisons ici ce terme ou l'appellation d'al-Mu'izz pour évoquer cet ensemble bien qu'il porte des noms différents selon les secteurs.

monuments de diverses emprises, reste la voie centrale qui structure cet ensemble¹⁸.

Mais la « vraie » ville, celle en trois dimensions, sort totalement de ses empreintes, diffusant et étalant sa complexité ; le remplacement rapide du bâti, sa « verticalisation », les modifications du parcellaire, la projection à une autre échelle (celle de la mégapole), sont autant d'aspects qui altèrent la lisibilité spatiale et multiplient échelles, thèmes et cartes.

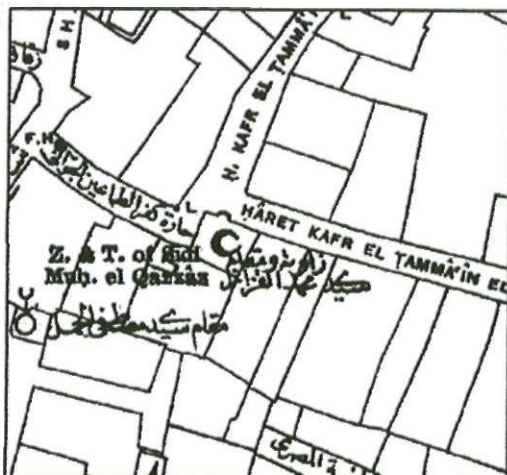
La série cartographique la plus récente, dressée en 1978 par l'IGN (fig. 8-3), donne une vision de l'ensemble central mais homogénéise la ville, en estompant les *zuqâq-s*, *'atfa-s* et autres *hâra-s*¹⁹. L'échelle du 5.000^e ne peut rendre compte de la plénitude ni de la subtilité de la trame urbaine. Par contre, les cartes au millième sont riches en toponymes et en indications diverses, mais réalisées entre 1909 et 1932, elles nécessitent, de par leur ancienneté, de nombreux ajustements (fig. 8-1). Également au millième, le plan parcellaire actualisé, constitué entre 1982 et 1987 par l'*Atelier du Caire*²⁰, permet une lecture fine de la trame urbaine et de l'occupation du sol (fig. 8-4). Il apporte encore une dimension supplémentaire en ce qui concerne la typologie du bâti puisque l'essentiel des monuments (mosquées, *madrâsa-s*, *wakâla-s*, *sabîl-s kuttâb*, etc.) est représenté en plans coupés. Mais il est arrêté, dans sa partie occidentale, sur une ligne allant de la place 'Abdîn à la mosquée Ibn Tûlûn, frustrant la ville de son intégrité.

¹⁸ Malgré sa largeur modeste, le tracé de cet axe se distingue néanmoins de manière nette sur les images satellites SPOT du Caire.

¹⁹ *Zuqâq*, *'atfa* et *hâra* désignent divers types de voies ou impasses.

²⁰ *Grand plan parcellaire du Caire* réalisé à partir de la réactualisation du plan cadastral au 500^e des années 1930 par l'*Atelier du Caire*, École d'architecture de Versailles. Ce plan est publié in *Le Caire : observations sur le tissu urbain de la ville ancienne*, (Philippe PANERAI et Leïla AMMAR, 1991).

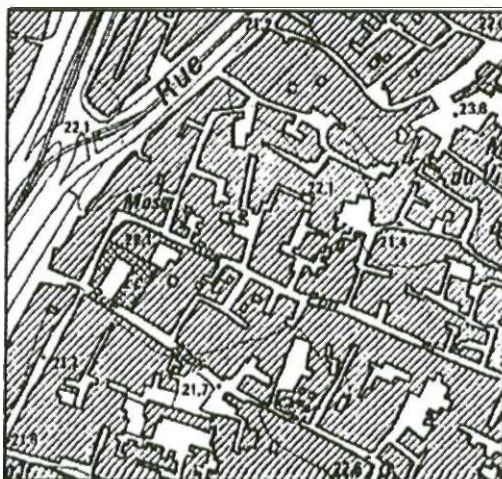
Fig. 8. Extraits de divers plans et cartes du Caire



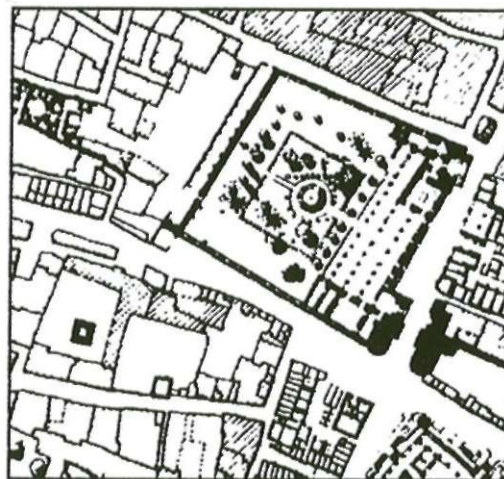
1 - Al-Azhar
1/1.000, 1909-1932
Survey Department



2 - Haret al-Yahud
1/2.500, 1968-70 (doc. réduit)
Egyptian Survey



3 - Bab al-Cha'riyya
1/5.000, 1978
IGN-Egyptian Survey



4 - Bab Zuwayla
1/1.000, 1982-87 (doc. réduit)
Atelier du Caire

Aussi, il nous est apparu indispensable de concevoir une image qui permette de prendre en considération simultanément la globalité de la ville ancienne et le détail de l'ensemble de ses tracés, et qui puisse également servir de support à une cartographie analytique.

Le fond a été réalisé sur la base du plan parcellaire muet de 1970 au 2.500^e (fig. 8-2), mais le tracé des parcelles n'a pas été pris en compte. Depuis sa publication, de nombreux changements sont intervenus dans le tissu urbain ; certains ont été identifiés, d'autres non. Il était difficile de les recenser tous, même en croisant les informations extraites des cartes précédemment citées avec des relevés de terrain ; les modifications effectuées restent partielles, aussi ce plan recèle-t-il certainement des décalages diachroniques.

Cette cartographie, d'aspect dépouillé, n'a d'autre ambition, dans un premier temps, que de présenter la ville ancienne dans sa simplicité première, morphologie et trame viaire, îlots et rues (fig. 9). Elle sera présentée ultérieurement agrémentée de signes, de trames et de sens.

À cette carte est superposé un calque des toponymes en usage, ceux les plus communément usités et connus, que nous serons amené à citer (fig. 10). Ces noms correspondent à des secteurs, des quartiers ou des portions de rues. Ils peuvent, de ce fait se superposer, se concurrencer ou se compléter ; les limites de leur influence ne sont pas nettes. Sans expliciter tous ces toponymes, nous pouvons toutefois donner quelques indications quant à leur usage et les variations de leur emprise sur l'espace.

La plupart des grandes mosquées ont donné leur nom aux quartiers qui les jouxtent (al-Azhar, al-Husayn, Ibn Tûlûn, etc.), mais certaines ne sont que des repères, comme celles d'al-Hakim ou d'al-Mu'ayyad. On peut supposer pour ces

cas précis qu'elles ont pâti de la concurrence des portes mitoyennes (Bâb al-Fûtûh et Bâb Zuwayla). En effet, les portes, qu'elles existent encore (Bâb al-Nasr) où qu'elles aient disparu (Bâb al-Khalq, Bâb al-Hadîd), structurent nominativement des espaces. Presque tous les lieux où reposent des personnages saints ont donné leurs noms aux artères ou aux quartiers environnants, même si de nombreuses voies ont été rebaptisées officiellement.

En ce sens, le nom d'al-Husayn est incontestablement celui dont le rayonnement est le plus étendu, puisque de Gamâliyya jusqu'au sud de Ghûriyya, on peut se réclamer de ce saint, cette référence s'associe ainsi à celles de lieux plus précis topographiquement. Le long de la Qasaba, la toponymie change souvent, mais ces appellations, souvent liées à des métiers, désignent en général seulement la portion de rue concernée et non les quartiers adjacents qu'elle distribue.

En ce qui concerne la hiérarchie des désignations morphologiques, s'il semble manifeste que *châri'a* renvoie à une artère plus importante que *darb*, lui-même plus important que *zuqâq*. Cependant, comme l'explique Fawaz Baker : « il est difficile d'introduire dans cette hiérarchie *sikka* ou *'atfa*, qui ne correspondent pas aux mêmes critères de différenciation que les trois précédents »²¹. De nombreux *darb-s*, prolongés de rues ou de ruelles ou d'impasses, constituent des quartiers partageant une même appellation. Il y a ainsi un Darb al-Halawât, prolongé d'une *hâra*, puis une *'atfa* et enfin une *sikka* du même nom.

²¹ Fawaz BAKER, 1991.



Fig. 9
Le Caire
la ville ancienne
Morphologie

Anna Madgeut, 1995, Fond de plan Egyptian Survey, 1970

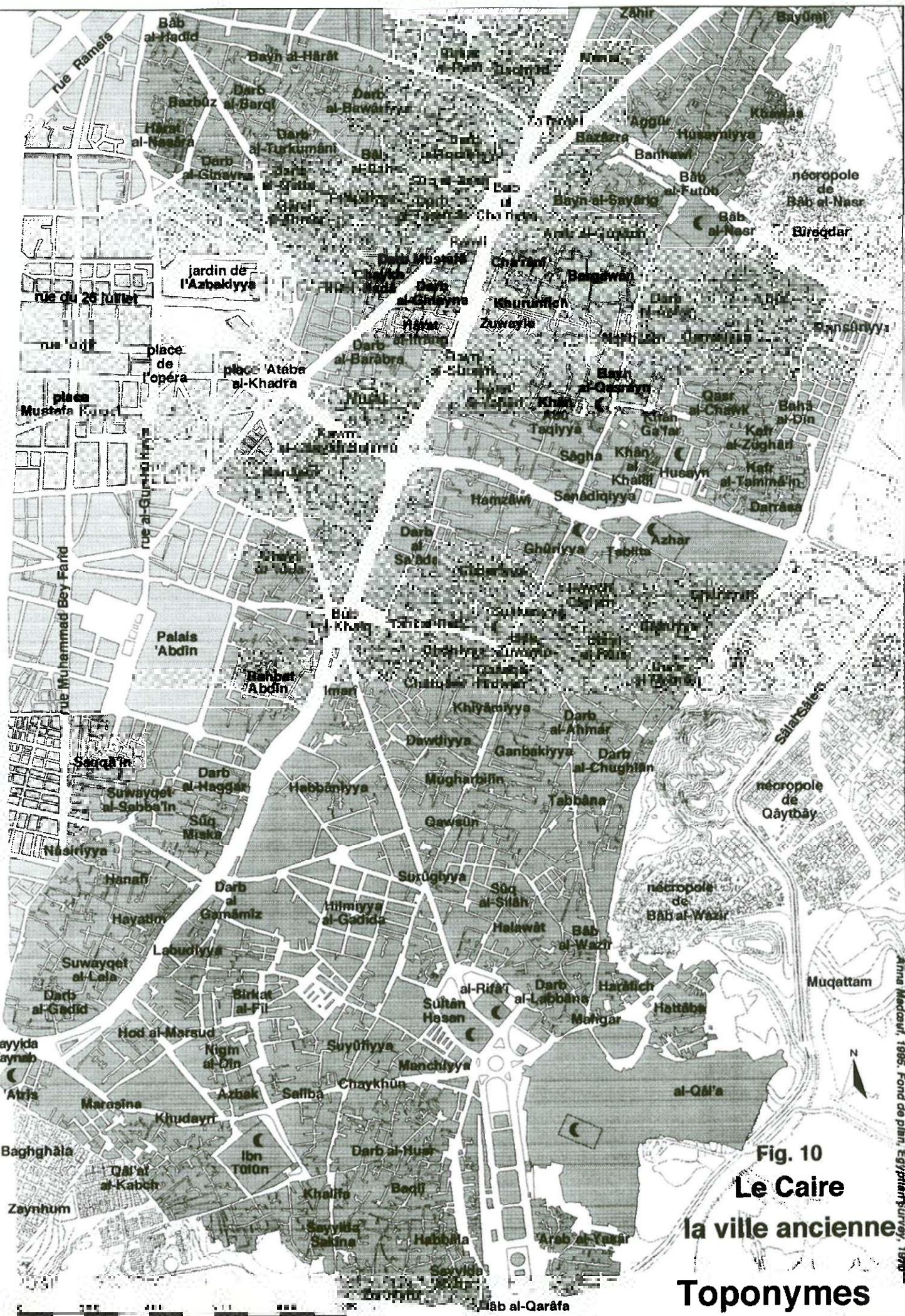


Fig. 10
Le Caire
la ville ancienne
Toponymes

Anna Madzani, 1985. Fond de plan, Egyptien Survey, 1970

3 - Agréger et superposer l'espace : limites et interférences

Habiter, travailler et vivre sont des notions qui dans la réalité se mêlent, se complètent, se « répondent » ; un des traits de la personnalité de la ville ancienne réside certainement dans leur complémentarité. Cet enchevêtrement des attitudes et des fonctions doit être souligné, puisque celles-ci ne seront, dans le cadre de cette analyse, qu'abordées isolément.

Du privé au public, du plus petit au plus grand, du logement où se love la vie familiale à la *hâra*, de la rue commerçante au parvis de la mosquée ; de l'intime au collectif, autant de règles régissent les pratiques de ces espaces fortement hiérarchisés. Cependant, si la multiplicité des combinaisons qui en découlent est peut-être spécifique à la ville ancienne, ces « principes » ne lui sont pas propres.

Georg Staath relève, à Gamâliyya, l'opposition entre la rue, espace public et la *hâra*, lieu de vie, espace privatisé, protégé, préservé : « *Space, in the hâra is free space for those who live there* ». Vivre dans une même *hâra* représente plus qu'un simple voisinage : « *The habitus for the hâra is the one of secrecy and privacy. Since nothing is to be hidden, nothing is to be shown -off* »²². Nawal Al-Messiri Nadim montre, par l'étude de celle d'al-Sukkariyya, comment la *hâra* peut être considérée comme une extension du logement, un haut lieu des sociabilités, tout particulièrement celles des jeunes et des femmes, et combien l'appartenance à cette structure socio-spatiale est déterminante de l'identité, individuelle et collective²³.

Les pratiques spatiales et sociales ne sont pas, pour autant, déterminées en fonction d'immuables critères sociaux, culturels et spatiaux. Comme l'ont montré Leïla Ammar et Mona Charara, pour les quartiers centraux, le renouvellement du

²² Georg STAATH, 1991.

²³ Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1977 et 1979.

bâti modifie l'image et la fonction des espaces, des ateliers nouveaux s'installent, les quartiers sont ouverts aux « étrangers » qui viennent y vivre ou y travailler, toutes ces composantes contribuent à modifier les perceptions des quartiers²⁴. Les modes de vie évoluent, des tendances et des modèles nouveaux se font jour dans les pratiques quotidiennes, dans les domaines de la vie sociale comme au sein de la cellule familiale :

« La *hâra*, que décrit S.Uways, n'a pas disparu. Et l'usage de la rue comme lieu d'une vie sociale ouverte, contrôlée par le voisinage, terrain de jeux et d'apprentissage urbain, continue d'être une pratique populaire qui déborde largement le cadre des quartiers anciens et des *hâra-s* proprement dites. Mais un autre modèle est venu s'y opposer : "vivre la porte fermée" et les enfants à la maison » (Jean-Charles DEPAULE, 1990).

Par ailleurs, ce concept de *hâra*, dont Jean-Charles Depaule a souligné la perméabilité, s'il est prégnant du point de vue identitaire, est producteur, en ce qui concerne les relations de voisinage, d'un discours attendu qui ne rend pas toujours compte des événements et des pratiques réelles de la vie quotidienne. Bien évidemment, les pratiques socio-spatiales mises à jour par des études à caractère anthropologiques ou sociologiques dans des quartiers donnés de la vieille ville, sont — et il ne s'agit pas d'une contradiction — d'une part observables ailleurs et d'autre part relatives à des lieux précis. On ne peut, de ce fait, concevoir l'existence d'un mode de vie collectif, unique et spécifique à la vieille ville.

Autre type d'approche, autre cadre, autres sources : en élaborant une « anatomie » de la métropole cairote basée sur des indicateurs déterminants d'un genre de vie (*Life Style*)²⁵, à partir des données des recensements de 1947 et de 1960, Janet Abu Lughod²⁶ a proposé une division de la ville en treize secteurs.

²⁴ Leïla AMMAR, Mona CHARARA, 1991.

²⁵ Indicateurs tels le pourcentage d'analphabètes, de célibataires, le nombre de personnes par pièce, le nombre d'enfants par femme, etc.

²⁶ Janet ABU LUGHOD, 1971.

L'un de ceux-ci, *Medieval Cairo Unreconstituted*²⁷, correspond de manière presque parfaite à la localisation de la ville aux périodes fatimide, ayyoubide et début mamelouke, soit « presque tout ce qui subsiste de l'héritage médiéval du Caire à son apogée ». Ce secteur est contigu à la *Transitional Zone of Osmosis* (schématiquement le centre-ville) ; les zones de contact entre ces deux ensembles sont soumises à une attractivité réciproque qui s'exerce sur leurs marges où les indicateurs ont tendance à fusionner.

Trois observations peuvent être retenues des impressions « kaléidoscopiques » évoquées par Janet Abu Lughod : ce secteur est pauvre, incontestablement urbain, et sa vitalité se traduit dans la fusion des fonctions d'habitat, de commerce et d'artisanat, même si l'organisation de ces deux dernières repose sur des critères particuliers. « Ce secteur a fait montre d'une capacité de survie remarquable : si mille ans d'histoire n'ont eu raison de lui, il trouvera sans doute les moyens de se perpétuer ». Au travers de cette conclusion, est évoquée l'idée d'un système qui ne serait pas défini par son histoire mais qui en aurait la maîtrise.

Quinze ans plus tard, Galila El Kadi (1985), en s'intéressant à la division sociale de l'espace au Caire, sur la base des statistiques du recensement de 1976, croise deux séries de paramètres : le taux de représentativité par *qism* de deux ensembles de CSP extrêmes²⁸ et d'autres indicateurs tels que la densité, le degré d'équipement par *qism*, le taux d'illettrisme, etc. Ce croisement révèle une partition du Caire en trois espaces eux-mêmes composés de sous-espaces ; l'un d'eux regroupe les 5 *qism*-s de la ville « fatimide » avec le cimetière de Khalîfa, ainsi que Bûlâq et Masr al-Qadîma. C'est l'espace cairote où l'homogénéité sociale est la plus

²⁷ Ce secteur comptait environ 400.000 habitants en 1947 et 475.000 en 1960.

²⁸ D'une part les catégories 1 et 2 du recensement (hommes d'affaires, professions libérales, PDG, enseignants du supérieur, etc.) et d'autre part les catégories 7, 8 et 9 (ouvriers des divers secteurs d'activités).

marquée, là résident, même si l'on y trouve aussi quelques membres des CSP supérieures : « le sous-prolétariat urbain, les chômeurs, les nouveaux migrants... tous les urbains pauvres à mobilité sociale bloquée ». Galila El Kadi compare dans ce contexte la ville ancienne aux zones d'urbanisation spontanée : « plus on appartient aux strates inférieures (prolétariat et sous-prolétariat), plus on est concentré dans les secteurs centraux anciens et les zones périphériques de formation récente ». Autre point commun aux deux ensembles, même s'il n'a pas la même origine dans les deux cas : le sous-équipement, lequel s'est aggravé dans les quartiers anciens.

Galila El Kadi estime que « par une interpénétration pointilliste des caractéristiques propres à chacun de ces deux ensembles », la frontière entre ville ancienne et ville moderne s'est encore estompée, le « nivellement apparent », s'il n'est pas celui des différences sociales, permet cependant de réfuter la représentation courante de deux villes en opposition.



C'est en quelque sorte dans la continuité de ces approches que va désormais s'inscrire notre recherche. Cependant, il s'agira de renverser les modalités de l'appréhension puisque nous ne nous situons pas à l'échelle de l'agglomération cairote et ne cherchons pas à en décomposer les entités.

Nous nous placerons au contraire au niveau de la ville ancienne, formation socio-spatiale identifiée à priori, sur laquelle sera focalisée l'analyse, basée sur le traitement des unités statistiques les plus fines.

Dès lors, il est impératif de donner une forme tangible à la ville ancienne et de repérer les limites qui seront aussi celles du cadre de l'analyse statistique.

Dresser une carte est un exercice long, parfois fastidieux, toujours problématique. Décider de ce qui sera sur la carte, de ce qui doit en être exclu ne se fait pas sans hésitations, doutes, contradictions et changement d'avis. Le comment de l'opération renvoie de manière systématique et obsessionnelle à un pourquoi.

« La compétence du sacrificateur ne peut être réduite à l'art de la découpe si l'on prend en compte la chaîne des opérations qu'il se voit confier : choix de l'animal, mise à mort, dépeçage mais aussi cuisine des viandes. (...) Mais que l'art de bien découper soit essentiel à la qualité de l'opération sacrificielle relève de la destination même du sacrifice. » (Philippe DUJARDIN, 1993, p. 33).

Le repérage commence par l'identification de quelques percées, ou axes majeurs, auxquels pourrait être attribué un rôle de frontière, de limite. À l'est et au sud, de vastes cimetières sont là, qui séparent la ville ancienne d'autres lieux, leur emprise peut même être imaginée, matérialisée en gris foncé sur une carte. Il y a aussi celui de Bâb al-Nasr, au nord, qui paraît, à première vue, superflu puisque situé au delà des remparts. Mais ces murailles sont plutôt des supports aux constructions que des limites, l'ancien faubourg d'al-Husayniyya, bien qu'*extra-muros*, ne peut être ignoré, il faut lui faire une place. De toutes façons, il avoisine le cimetière de Bâb al-Nasr qui n'est plus seulement une nécropole. Il ne resterait plus qu'à ranger le centre-ville à gauche — à l'ouest — et la ville ancienne à droite — à l'est —, en se servant par exemple des places prévues à cet effet, 'Abdîn ou 'Ataba. Mais que faire alors de Sayyida Zaynab ?

Ce sont là les « affres de la bordure en géographie », selon la formule de Jacques Seguin, puisque « le bord, c'est le remords du géographe, de surcroît ils sont quatre, pour former le cadre »²⁹.

De toutes façons on n'obtient que des points, des seuils dispersés, alors que l'idéal serait une ligne, ou au moins un semblant de tracé... Mais rien de tel n'apparaît dans le sillage méridional de la rue Port-Saïd. De plus, de part et d'autre, des groupes mal répartis semblent s'être trompés d'ensemble morphologique, de famille, comme si la ville, secouée, avait égaré des lambeaux ou dispersé des éléments tels que le quartier d'al-Ma'rûf, ou certains îlots au sud de la place Mustafa Kâmel, dont, note Sawsan Noweir, « le système de voirie et l'organisation parcellaire appartiennent plutôt aux configurations de la ville ancienne »³⁰. À l'inverse, le quartier d'al-Hilmiyya, aménagé sur le Birkat al-Fîl, étang comblé au XIX^e siècle, tranche par sa voirie au quadrillage régulier ; alors qu'autour du quartier de Sayyida Zaynab, coexistent plusieurs étapes et types d'urbanisation.

« Ce serait faire preuve de trop d'optimisme que de distinguer entre quartiers neufs et anciens »³¹. Il ne s'agit pas d'identifier un espace « pur », composé de quartiers authentiquement anciens, homogènes et lisses, dont la forme émergerait de manière contrastée par rapport au reste de l'ensemble urbain. Une telle composition n'existe pas. Comme nous l'avons évoqué, l'ancienneté des tracés n'est pas toujours garante de celle du bâti ; par ailleurs, cette démarche serait contraire à la position que nous avons adoptée.

À l'issue de cette réflexion, l'espace que nous avons cadré, pour donner un corps et un périmètre à la ville ancienne, pour pouvoir exprimer son apparence

²⁹ Jacques SEGUIN, 1994.

³⁰ Sawsan NOWEIR, 1994.

³¹ Jacques BERQUE, 1967, p. 65.

d'aujourd'hui, est celui qui était urbanisé au début du XIX^e siècle, avant que la cité ne se dédouble, qu'il ait subi des altérations ou modifications majeures ou non. En ce sens, les grandes percées réalisées au cours des XIX^e et XX^e siècles, en particulier les rues Muhammad 'Alî, Clot Bey ou Port-Saïd n'ont pas été considérées comme des frontières.

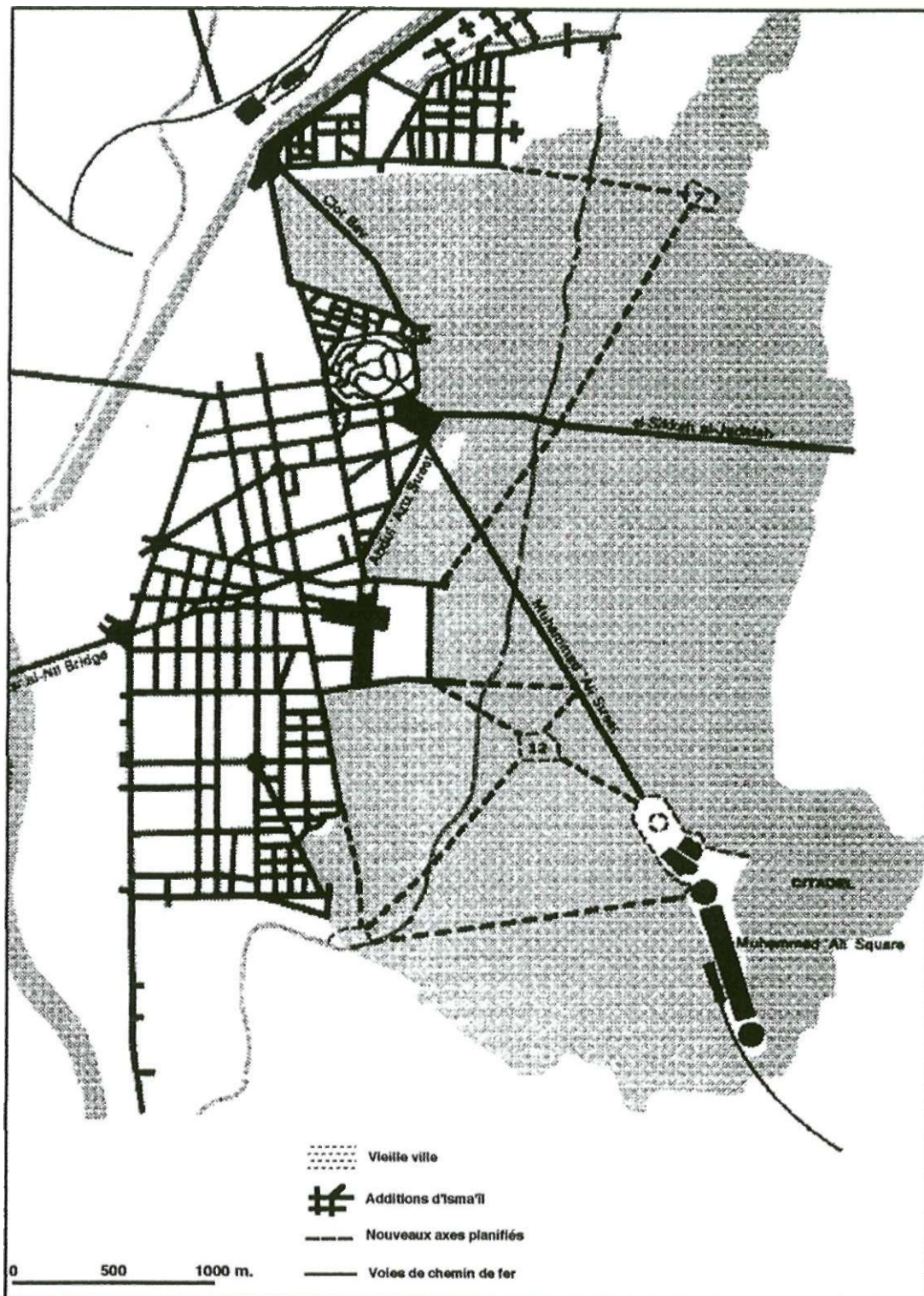
Dans cette perspective, c'est donc le territoire qu'occupait la cité avant la fondation de la ville moderne qui constitue la forme de la ville ancienne actuelle (cf. fig. 11) ; c'est sur cette base que nous avons opéré notre découpage en vue d'un traitement statistique ; c'est aussi cette image, détaillée, que nous retrouverons ultérieurement.

Même si l'on sait que les formations socio-spatiales sont des formes dont les frontières, au contraire des centres, des réseaux et des structures se reconnaissent difficilement, pour dresser une carte, il faut opérer des sélections, matérialiser des limites. La mise en relief ou en lumière d'un espace rend souvent plats ou sombres ses alentours.

Toutefois, pour que la déconnexion soit moins nette, on peut « tricher » en laissant apparaître, en sous-impression, la trame atténuée de la ville. Il est des espaces récalcitrants qui s'accommodent mal d'être disséqués, qui plus est dans un format, celui dit « A4 », orienté nord-sud avec un petit vide quelque part en bas pour une légende. Mais si la carte est « plus un portrait qu'un plan »³², alors il faut en accepter le cadre.

³² Éric ORSENNA, *L'exposition coloniale*, cité par Roger BRUNET et al., 1992.

Fig. 11. Configuration du Caire à l'époque d'Isma'il, 1869-1870



Source : Janet ABU-LUGHOD, *1001 Years of the City Victorious*, 1971, p. 111.

Chapitre 2

Dynamiques socio-démographiques de la ville ancienne

Nous allons désormais nous intéresser aux composantes sociales de la ville ancienne et évaluer, en fonction des sources statistiques disponibles, les caractéristiques de la population présente sur cet espace au travers de son évolution et de sa structure. En parallèle, nous appréhenderons également certaines tendances des dynamiques économiques au travers de ce que l'on peut en saisir dans les processus constructifs — production et surtout affectation des espaces bâtis — enregistrés entre les années 60 et la fin des années 80.

1 - Méthode, limites, précautions et déceptions

Le niveau du *qism*¹, unité intermédiaire du découpage administratif, lequel ne peut que se surimposer à un ensemble déterminé, s'avère inadéquat pour traduire les données statistiques dans notre cadre d'analyse. En effet, l'ensemble de la vieille ville est réparti sur huit *qism-s* : 'Azbakiyya, Bâb al-Cha'riyya, Gamâliyya, Mûskî, 'Abdîn, Sayyida Zaynab, Khalîfa et Darb al-Ahmar, mais seul ce dernier est englobé intégralement dans le cadre retenu. Aussi, c'est à l'échelle de la *chiyâkha*, l'unité la plus fine du découpage administratif que seront présentées les caractéristiques socio-démographiques de la ville ancienne, la partition retenue en englobe 64.

¹ Le gouvernorat du Caire est divisé en *qism-s*, lesquels sont subdivisés en *chiyâkha-s*.

Les sources utilisées sont les statistiques des recensements de la population, des activités et du bâti réalisées par le CAPMAS (*Central Agency for Public Mobilisation and Statistics*) et rassemblées sous forme de base de données par l'équipe de l'OUCC du CEDEJ². Sans cet outil, il nous aurait été impossible de réaliser un traitement cartographique qui suppose la saisie et l'organisation de plusieurs milliers de données chiffrées. Ainsi, il nous a été possible de traiter et de cartographier ces informations au moyen du logiciel de cartographie automatique Cabral 1500³.

La première condition pour réaliser cette opération était d'associer à chaque unité administrative la portion de l'espace géographique lui correspondant, cette conjonction étant source d'informations et facteur d'explication. Cette opération première n'est pas sans poser un premier problème d'interprétation. En effet, le tracé des limites, sur les cartes relativement schématiques du CAPMAS (fig. 13) passe en général au milieu de rues, mais empiète parfois sur les façades des artères, ce qui peut signifier qu'il les englobe. Même si cette hypothèse est peu probable⁴, on ne peut l'écarter avec certitude. Cependant, pour l'essentiel de la ville ancienne, le découpage respecte de manière évidente les tracés de rues et suit une structuration par îlots. Peut-être existe-t-il, selon les cas, deux logiques de découpage ; faute de source permettant de trancher, nous avons décidé de considérer les tracés de rues comme limites plutôt que de réaliser un découpage fictif et hasardeux en cœur d'îlot. C'est sur cette base que nous avons dressé une carte du tracé des *chiyâkha-s* en 1986, laquelle nous permet de localiser précisément chaque entité administrative ainsi que la nomenclature des rues (fig. 12).

² Base de données *EGYPTE*, constituée sous la responsabilité de François MORICONI.

³ Mis au point par un chercheur de l'ORSTOM, P. Waniez, en collaboration avec le GIP-RECLUS.

⁴ Si le découpage est tel, il est difficile de concevoir comment les agents recenseurs ont pu faire la jonction entre deux entités ; comment alors recenser l'intérieur des îlots autrement qu'avec un plan parcellaire pour être certain d'effectuer le bon choix et de n'oublier aucun immeuble ? Les cartes de référence n'ont pas le niveau de détail permettant des opérations aussi délicates.

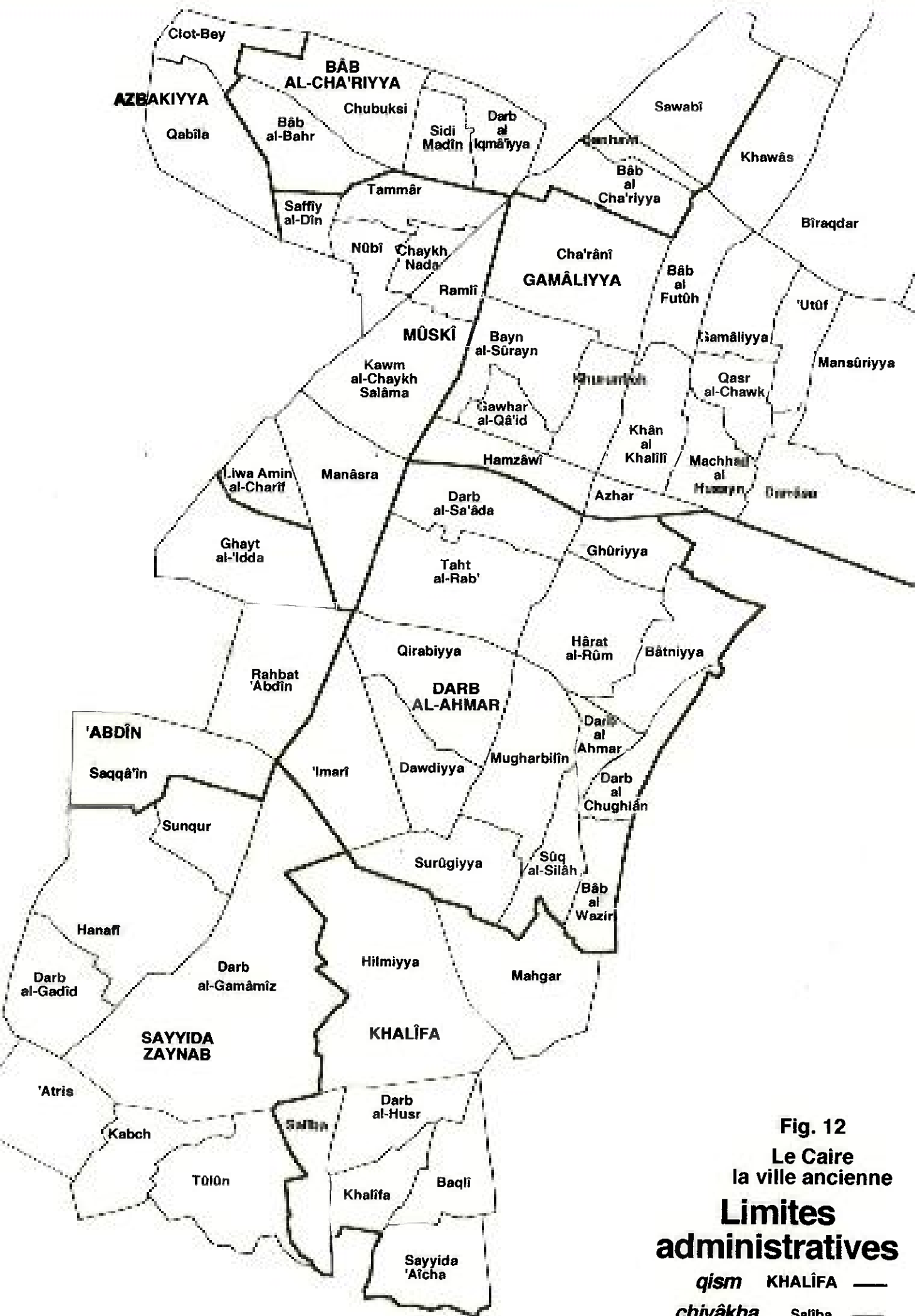
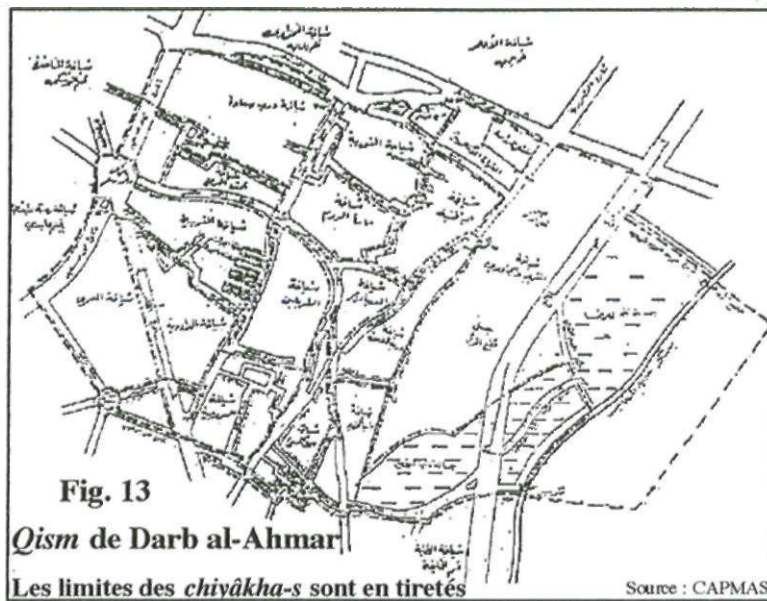


Fig. 12
Le Caire
la ville ancienne
**Limites
administratives**
qism KHALÎFA —
chiyâkha Salîba —





De premiers essais de cartographie de données, facilités par les menus proposés incitent à se laisser tenter par la multiplicité des croisements possibles et par la riche palette des représentations. Pourquoi ne pas retenir six ou sept classes de valeurs afin de traquer le maximum de variations ? Auquel cas, c'est une mosaïque de contrastes qui s'affiche, un puzzle, un résultat déroutant. N'oublions pas que cet espace n'est qu'une portion d'un tout, et qu'à l'échelle du Caire, la ville ancienne apparaît, dans sa globalité, comme « statistiquement cohérente »⁵. Ici, nous cumulons, par l'objet-support de l'observation — un espace focalisé, isolé de son contexte et « flottant » dans un cadre absent —, et par l'outil d'appréhension — l'unité statistique la plus fine —, les effets amplificateurs des extrêmes. Aussi, notre parti-pris a été de simplifier et d'homogénéiser la représentation cartographique, en particulier en limitant le nombre de classes de valeurs. L'idéal

⁵ Rappelons dans ce sens — même si les limites des ensembles ainsi dégagés ne sont pas les mêmes et varient en fonction des indicateurs — les partitions effectuées par Janet ABU-LUGHOD (1971) et Galila EL KADI (1985), que nous évoquions dans le chapitre précédent. Dans ce même sens, les cartes de synthèse réalisées par Éric DENIS dans le cadre d'un Atlas du Caire en cours d'élaboration à l'OUCC, montrent de manière nette l'existence d'un ensemble « ville ancienne » à l'échelle de l'agglomération.

aurait été une mise en perspective systématique avec l'ensemble de la ville ; pour pallier ce manque de recul, sur chaque carte nous avons reporté la valeur moyenne de la donnée traitée, ce qui permet d'identifier la classe médiane correspondante, et, lorsque nous disposions du renseignement, cette même donnée pour Le Caire⁶.

L'échelle de la *chiyâkha* n'est pas toujours plus informative que celle du *qism*, elle implique parfois une déperdition de renseignements, lesquels ne sont pas toujours disponibles à tous les niveaux. Aussi, nous étayerons notre présentation de quelques indicateurs prélevés au niveau du *qism*. Enfin, notons que les *chiyâkha-s* sont des cellules de formes et de tailles variables ; en considérant deux indicateurs majeurs, tels que la superficie et le nombre d'habitants, elles peuvent — dans la partie qui nous intéresse —, varier de un à vingt : de 2,4 à plus de 45 hectares (Banhawî/Darb al-Gamâmiz), et de moins de mille à plus de 22.000 habitants (Hamzâwî/Hilmiyya). Il est évident que ces disparités ont des conséquences sur la représentativité des indicateurs. La forme même de la *chiyâkha* joue également un rôle dans l'expression des informations, puisqu'elle a des effets discriminants en fonction de ce qu'elle recèle. Comme on le distingue nettement sur la carte (fig. 13), la grande majorité des *chiyâkha-s* a au moins une limite qui correspond au tracé d'un axe important, dont une des rives est comprise dans cette unité de collecte statistique. Certaines en ont plusieurs ce qui explique leur forme géométrique. Taht al-Rab' et Manâsra sont délimitées par trois axes importants, Bâtniyya par des rues secondaires. Les rares *chiyâkha-s* qui englobent les deux côtés d'axes importants, celles de Surûgiyya (rue Muhammad 'Alî et Qasaba) ou de Kawm al-Chaykh Salâma (Mûskî), apparaissent souvent contrastées par rapport à celles qui les environnent. Ainsi, cet aspect morphologique n'est pas, à l'échelle retenue, anecdotique. Ce sont d'ailleurs ces observations à posteriori qui nous

⁶ Précisons qu'il s'agit du Gouvernorat du Caire et non de l'agglomération cairote.

amènent à constater que les deux façades d'un même axe sont bien incluses dans des unités séparées.

De toutes les riches données disponibles dans le recensement, beaucoup n'ont pas été utilisées, en particulier celles relatives aux bâtiments (*Housing and Building*). En effet, la première démarche a consisté en une observation attentive des séries ; lorsque celles-ci faisaient apparaître des incohérences ou suscitaient un doute quant à leur interprétation, nous ne les avons pas traitées. À l'issue de cette étape, après avoir croisé les renseignements et mis les données en perspective, nombre de tableaux ont été écartés. Il est nécessaire de justifier ces choix, qui n'ont été dictés ni par « mauvais esprit », ni par une quelconque répulsion à l'égard des statistiques. Il ne s'agit pas d'énumérer les arcanes des recensements — une telle description s'avérerait à la fois convenue et fastidieuse — mais seulement de retenir quelques exemples des situations rencontrées.

En ce qui concerne les bâtiments recensés, ceux-ci se divisent en deux catégories, « logement » ou « activités », elles-mêmes qualifiées selon que le bâtiment est de type « précaire » — kiosque, cabane, tente, tombe, etc. — ou « ordinaire ». On dispose également de la ventilation des logements selon ces deux types principaux. Cependant, le nombre de logements de type précaire est excessivement faible, (en moyenne de 10,5 par *chiyâkha*), et nombreuses sont les unités qui n'en comptent aucun. Paradoxalement, le nombre de bâtiments de logements précaires est souvent supérieur au nombre de logements de ce type, ainsi Kabch (79 bât./14 log.), Tûlûn (170 bât./22 log.) ou encore Bîraqdar (465 bât./4 log.). On ne peut non plus expliquer pourquoi la *chiyâkha* de Darb al-Gamâmîz ne compte qu'un bâtiment relevant des catégories « logement public ou gouvernemental », alors qu'elle comporte un ensemble HLM ; dans le même sens, c'est aussi avec certitude que nous pouvons affirmer que cette catégorie est sous

évaluée à Hilmiyya. Si l'on considère les bâtiments de type précaire destinés à des activités économiques, certaines *chiyâkha-s* en ont plus de cent, (Kawm al-Chaykh Salâma 112, Hanafî 103), alors que la plupart n'en comptent aucun (Khân al-Khalîlî, Machhad al-Husayn, etc.). Le nombre de bâtiments est également décliné selon leur période de construction, antérieure ou postérieure à 1940, et, dans ce dernier cas, ventilé en décennies ou, à partir de 1980, en années. Dans ce contexte, il n'y a que 6 immeubles de logement antérieurs à 1940 à Rahbat 'Abdîn, aucun à Bayn al-Sûrayn, Bâb al-Futûh, Bâtniyya, Ghûriyya, etc. Il en va de même pour les autres types de bâtiments (ceux destinés à des activités économiques) ; si l'on garde les exemples de Bâtniyya et de Ghûriyya, ces deux *chiyâkha-s* apparaissent, selon l'interprétation que l'on privilégiera, comme vides de toute construction avant 1940, ou entièrement rebâties depuis cette date. Cependant, aucune de ces hypothèses n'est fondée.

À noter également l'épineux problème des changements de limites des *chiyâkha-s*, entre les divers recensements, ainsi que leurs changements d'affectation d'un *qism* à l'autre. Ces modifications restreignent considérablement le champ des comparaisons possibles. À cela s'ajoutent les changements de nomenclature d'un recensement à l'autre, ainsi que l'abandon, ou la disparition de certaines catégories d'informations. Pour revenir aux transformations des limites administratives, à titre d'exemple, et en ne tenant compte que de la dernière période intercensitaire, on constate qu'entre 1976 et 1986 les *qism-s* de Gamâliyya et de Darb al-Ahmar ont été modifiés, le premier englobait à la première date les *chiyâkha-s* de Sultan Barqûq, Qaytbay et de Nasr, lesquelles ont été ensuite agrégées au *qism* de Manchiyyat Nasr. La *chiyâkha* d'al-Azhar a été amputée de sa partie orientale, laquelle sous le nom de Mugawarin est désormais intégrée au *qism* de Manchiyyat Nasr. Ces modifications affectent évidemment les comptages de

population, et peuvent susciter des interprétations erronées. Si al-Azhar passe de 2.403 habitants en 1976 à 1.023 en 1986, cela ne signifie pas une baisse annuelle de plus de 8 %, mais seulement le fait qu'une part — difficile à estimer — de sa population est désormais comptabilisée à Mugawarin. Cependant, comme la situation inverse se produit dans le cas de la *chiyâkha* de Tûlûn⁷, dont la population s'est accrue, nous avons choisi de laisser telles quelles les données les concernant, en considérant que le produit de ces pertes et gains artificiels peut s'équilibrer. Par ailleurs, une partie du cimetière de Ghurayyib (au nord de la Citadelle) a été annexée à la *chiyâkha* de Darb al-Chughlan, mais comme nous n'avons pas le tracé exact de cette transformation, nous n'avons pas représenté cet appendice sur notre carte.

Malgré cet ensemble de précautions, nous ne sommes cependant pas assurés d'éviter nombre d'erreurs d'interprétation. Notre échelle d'observation, si elle permet parfois de prendre conscience de décalages manifestes entre les chiffres et une réalité que l'on croit connaître, devient aussi un obstacle en ce sens qu'elle suscite certainement plus — trop — de questions que lorsque l'on a affaire à un espace plus vaste. Tels sont les avantages devenus inconvénients de ce niveau d'appréhension ambigu.

Une dernière précision sur la démarche adoptée : il nous a semblé important, en regard de l'ensemble de notre travail, de concentrer l'observation sur la période contemporaine. C'est donc essentiellement le recensement de 1986 qui a été exploité ; nous avons ainsi privilégié des images statiques, ce qui n'exclut ni les comparaisons, principalement entre 1976 et 1986, ni la mise à jour de tendances

⁷ Au vu de ses indicateurs, cette unité a certainement été transformée entre 1976 et 1986, même si le fait n'était pas spécifié sur les documents du CAPMAS. Les changements sont signalés dans les volumes du recensement, ou publiés au journal officiel, mais nous n'avons pas consulté cette dernière source.

générales de l'évolution de la population dans une perspective temporelle plus large. De même, nous avons choisi de privilégier l'exploration de certains thèmes plutôt que de livrer une somme d'indicateurs.

Enfin, gardons à l'esprit que le recensement est une image saisie à un instant donné ; ce moment s'est accompli il y a dix ans déjà et les conditions d'élaboration du prochain sont déjà à l'œuvre aujourd'hui...

2 - Évolution, fluctuation et structure de la population

La caractéristique principale de la population de la ville ancienne, si on la considère dans son intégralité⁸ et en l'espace d'un demi-siècle, est l'importance de sa fluctuation. Entre 1937 et 1986, en fonction des six dates de recensement contenues dans cette période, on observe des variations considérables du nombre des habitants (fig. 14). Le choix de 1937⁹ comme première date est déterminé par le fait qu'elle correspond au début d'une phase de mutation dans l'évolution démographique de la capitale. Depuis la fin du XIX^e siècle, Le Caire connaissait un accroissement de sa population compris entre 1,5 et 2 % par an ; c'est à partir des années 30 que ce rythme va s'accélérer nettement¹⁰.

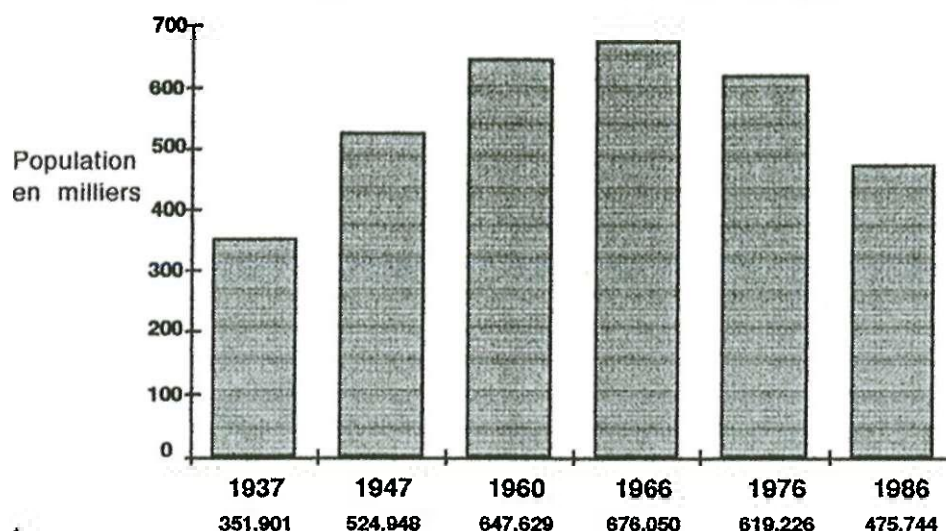
Entre 1937 et 1966, en l'espace de trente ans, la population de la ville ancienne double presque. La première phase de cette croissance — 1937-1947 — est la plus intense, puisqu'elle dépasse 4 % par an, et est alors presque du même niveau que celle de l'ensemble de la ville (4,8 %).

⁸ Opération rendue possible, malgré les changements des unités administratives, par les agrégations de population effectuées dans la base de données *EGIPTE*.

⁹ C'est d'ailleurs l'année 1936 que choisit André RAYMOND (1993) au début de son chapitre consacré aux « cauchemars de la croissance ».

¹⁰ Pour un aperçu des tendances démographiques de la capitale du début du XX^e siècle à la fin des années 60, nous disposons des travaux de plusieurs géographes, Marcel CLERGET (1934), Pierre MARTHELOT (1969 et 1970) et Edmond PONCET (1970).

Fig. 14. La population de la ville ancienne de 1937 à 1986

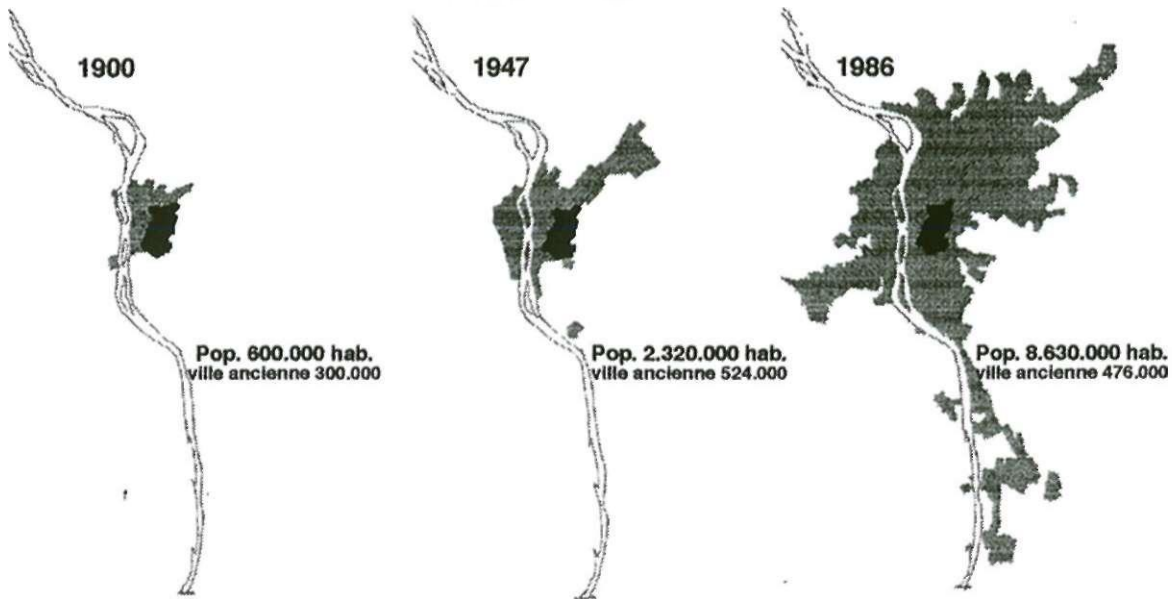


La phase qui lui succède (1947-1960) est toujours placée à la hausse, mais à un rythme qui s'est ralenti (1,48 %) et qui se démarque déjà de celui de la capitale (3,38 %). Après 1960, le nombre d'habitants continue d'augmenter mais de seulement 0,69 % par an. C'est en 1966 que la ville ancienne atteint son maximum de peuplement, elle compte alors plus de 675.000 habitants. À partir de cette date, s'amorce un ralentissement à l'échelle de l'agglomération (1,86 %), et, en ce qui concerne la ville ancienne une décroissance, modérée (-0,8 %) dans un premier temps — 1966-1976 —, et qui s'accroît nettement entre 1976 et 1986 (-2,6 % par an), alors que le taux d'accroissement de la population cairote a aussi diminué (1,78 %).

À cette dernière date, la population de la ville ancienne est comparable à ce qu'elle était à la fin des années 40¹¹, mais alors qu'en 1947 elle concentrait presque un quart de la population de l'agglomération, en 1986, quarante ans plus tard, elle n'en représente que 5 %, pour environ 3 % de la surface bâtie (cf. fig. 15).

¹¹ On ne peut cependant pousser trop loin ce type de comparaisons puisque le paysage de la ville ancienne a entre-temps changé de manière notable du fait du remplacement du bâti et des constructions neuves.

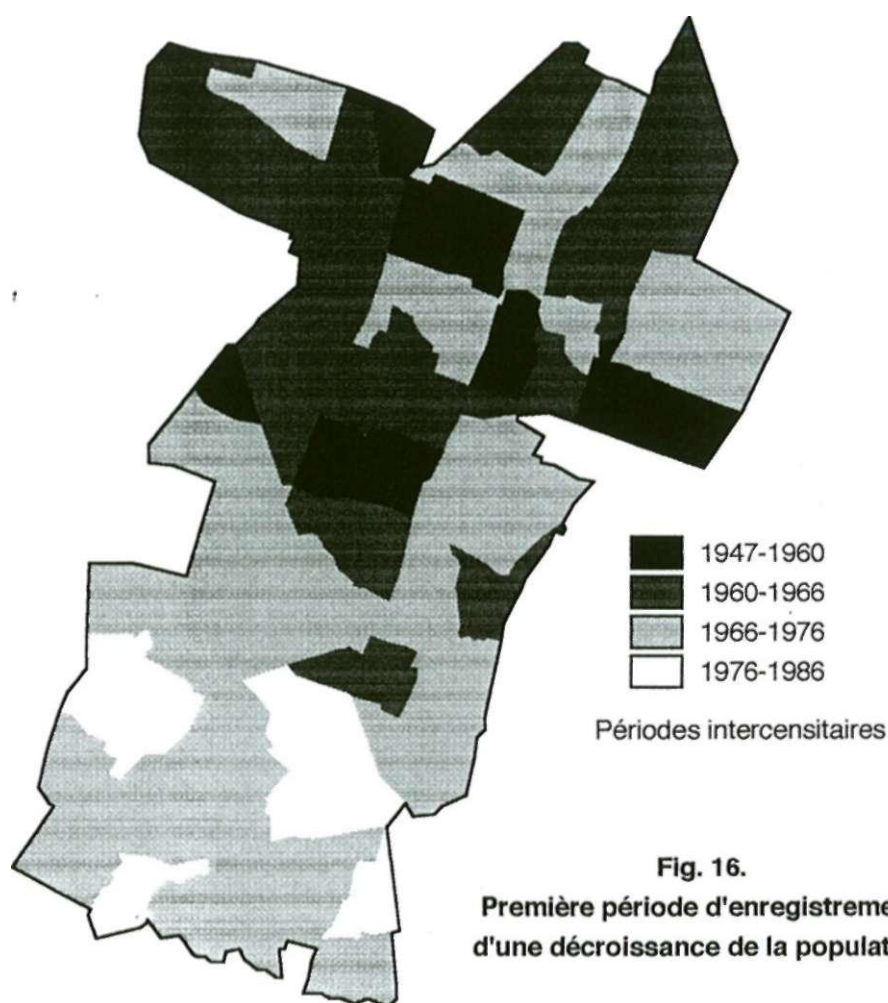
Fig. 15. Le Caire du début à la fin du XX^e siècle
(en noir la ville ancienne)



Pour préciser l'expression de cette évolution, nous avons dressé une carte qui montre, en fonction de chaque *chiyâkha*, à quelle période intercensitaire la population a commencé à décroître (fig. 16). Depuis 1937, les limites administratives ont changé, et certaines unités ont vu leur population décroître puis augmenter à nouveau, aussi cette carte n'a-t-elle qu'une valeur indicative et exprime-t-elle simplement des tendances générales. L'expression de celles-ci est néanmoins intéressante, puisque l'on constate que ce sont les quartiers du cœur de la ville ancienne qui ont les premiers accusé une baisse de leur population (certains dès 1947, la plupart à partir de 1960), alors que le phénomène a été plus tardif au sud (en général après 1966, et pour certaines seulement depuis la dernière période intercensitaire).

Ainsi, si toutes les *chiyâkha-s* ont vu leur population augmenter jusqu'en 1947, à partir de cette date, certaines vont amorcer et anticiper un déclin qui ne sera effectif, pour l'ensemble de la vieille ville, qu'à partir de 1966. Retenons

simplement que sur une période de cinquante ans, la ville ancienne a connu un bouleversement de sa démographie, rythmé par une phase de croissance intense, à laquelle a succédé une phase de décroissance tout aussi intense. Il semble évident que ce dernier processus est encore celui qui a cours actuellement.



Nous avons jusqu'à présent évoqué ou comparé, à diverses dates, la population dans son ensemble, mais pour évaluer les mutations qui ont affecté celle-ci, il est nécessaire désormais d'affiner cette étude en tenant compte non seulement de son volume global, mais de sa structure.

Pour ce faire, nous nous proposons de présenter les profils de la population à quatre dates différentes, ainsi qu'une comparaison de la structure démographique de la ville ancienne et du Caire.

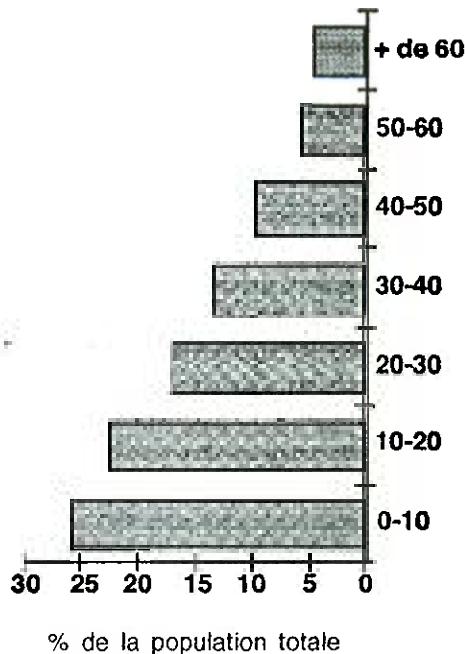


Fig. 17

Structure par âge de la population
en 1947

Le premier profil, celui de 1947 (fig. 17), est celui d'une population qui est en phase de croissance, et où se traduit l'apport des migrations et une forte natalité. À cette date, la structure de la population est en « escalier », les moins de 10 ans représentent alors un quart de la population et la part des différentes classes d'âge diminue de manière relativement régulière et constante au fur et à mesure que l'âge augmente¹². La forme « trapue » de la pyramide reflète l'impact des apports extérieurs¹³.

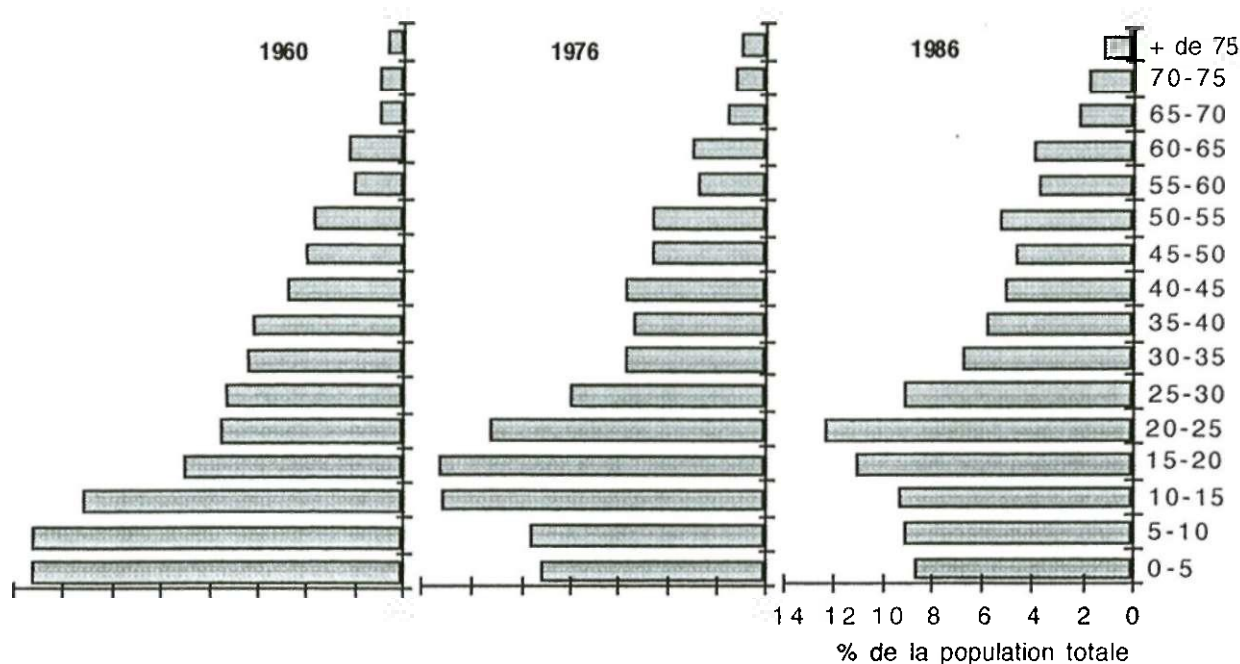
En 1960, (fig. 18) la part des moins de 10 ans a augmenté et est d'environ 30 %, le contraste entre cette classe d'âge et les suivantes s'est accru, montrant

¹² Pour 1947, nous ne disposons des effectifs par tranches de cinq ans seulement jusqu'à 30 ans, et sans distinction à partir de 60, aussi avons nous dû composer des partitions de 10 ans.

¹³ Rappelons qu'en 1947, un tiers des Caireotes n'étaient pas nés dans la capitale.

alors l'importance de l'accroissement naturel. Les profils suivants, 1976 et 1986, (fig. 18) sont ceux d'une population qui décroît ; ils présentent une allure générale très différente de celle des précédents puisque la part des moins de 10 ans a fortement diminué ; les effectifs les plus importants sont ceux des jeunes et non plus des enfants, la proportion des personnes âgées a augmenté. Le centre de gravité de l'ensemble de la population se déplace, la tendance est à un vieillissement, les pointes enregistrées correspondent aux résidus du fort accroissement naturel en cours dans les années 60. Désormais, c'est un phénomène de tassement de la courbe de population qui est observable, accentué par le creusement des classes d'âge des jeunes adultes qui quittent la vieille ville.

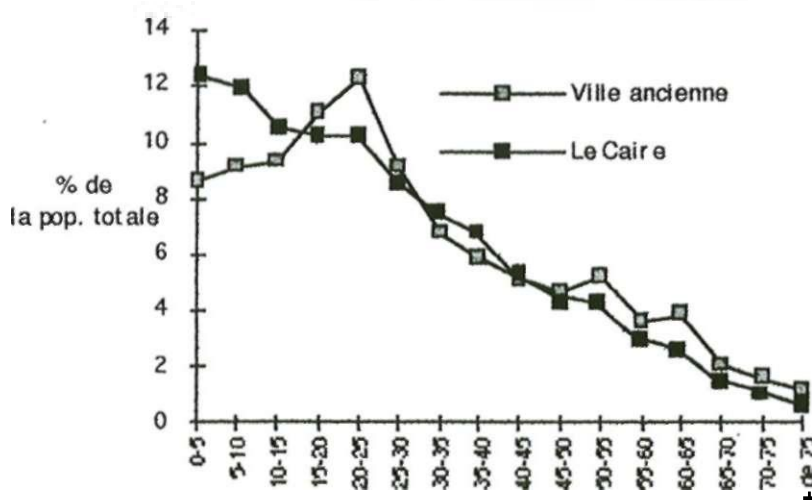
Fig. 18. Structure par âge de la population en 1960, 1976 et 1986



Le profil de la population de la ville ancienne en 1986 comparé à celui de l'ensemble du Caire à la même date (fig. 19), exprime deux situations radicalement différentes, traduites par une courbe régulière et descendante dans le deuxième cas,

et par une courbe irrégulière et présentant des pics dans le deuxième cas. Ramenées au contexte cairote, certaines classes d'âge sont déficitaires dans la vieille ville, celles comprises entre 0 et 15 ans, ainsi que celles entre 30 et 40 ans. Par contre, les plus de 45 ans sont excédentaires, de même que les individus entre 15 et 30 ans, lesquels représentent 32 % de la population (Le Caire 28,6 %).

Fig. 19. Structure par âge des populations du Caire et de la ville ancienne en 1986



Notons que cette sur-représentation, héritage d'une forte natalité dans les années 60, est observable de manière homogène sur l'ensemble de l'espace considéré. La population de la ville ancienne est, paradoxalement, à la fois vieillissante et jeune, du fait du déficit d'enfants et de classes intermédiaires et de l'abondance des plus de cinquante ans et des 15-25 ans. Ce profil particulier, déjà manifeste en 1976, se signale en 1986 par une accentuation des excédents et des déficits évoqués. Il semble évident — même si notre objectif n'est pas de réaliser de projections — au vu de la constitution de la population et en tenant compte de son inertie, que sa tendance à la baisse ne peut que se poursuivre pour l'instant, et que le déficit se maintiendra dans les résultats du recensement prochain.

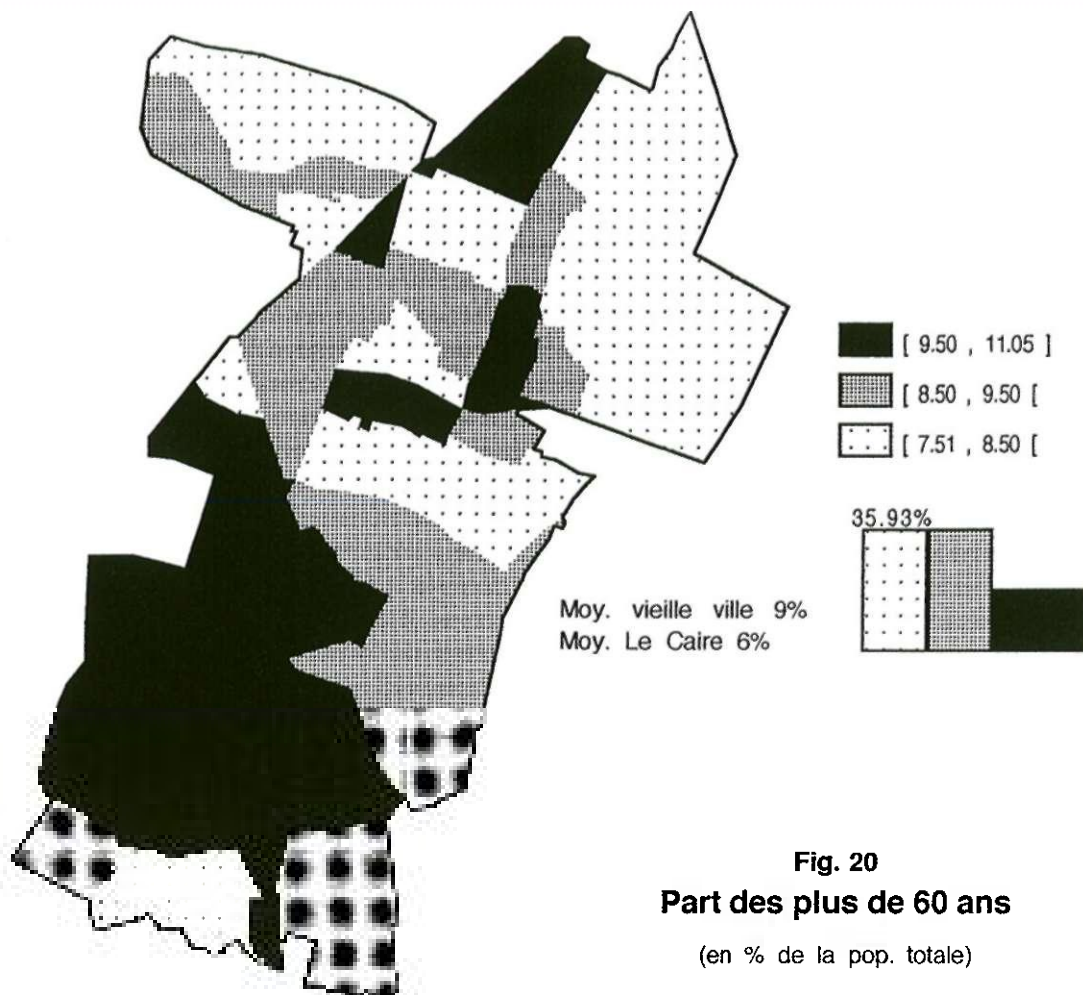


Fig. 20
Part des plus de 60 ans
 (en % de la pop. totale)

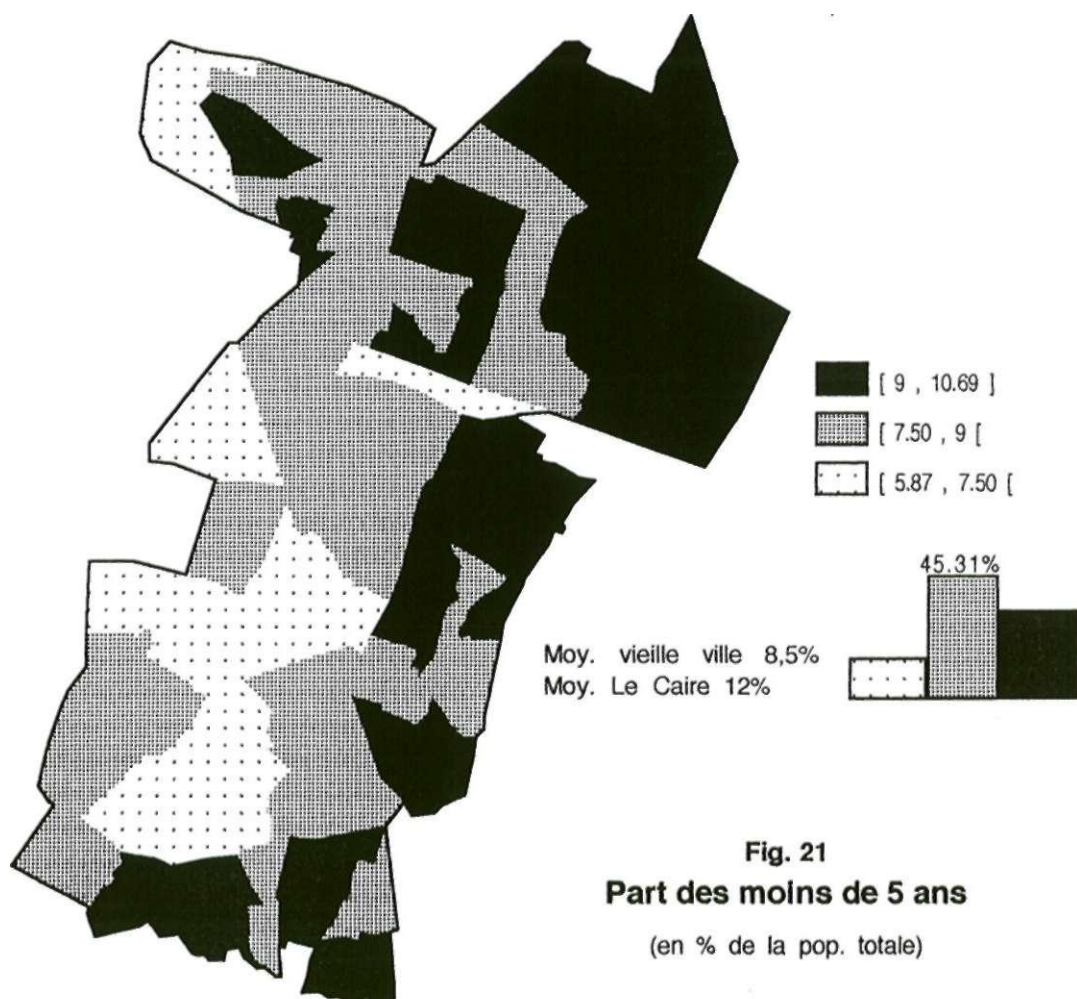


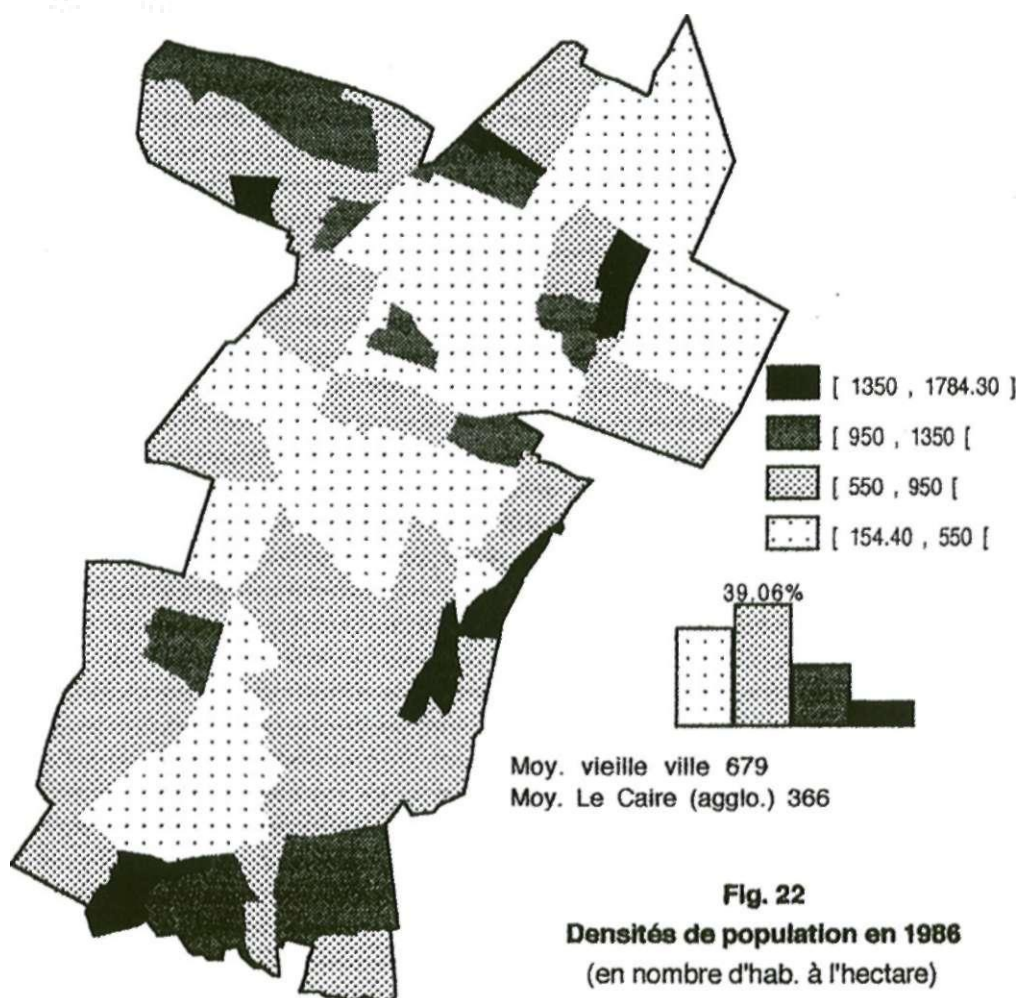
Fig. 21
Part des moins de 5 ans
 (en % de la pop. totale)

Contrairement à l'importance des jeunes qui est une particularité concernant tous les quartiers de la vieille ville, la sur-représentation des plus de 60 ans, lesquels constituent 9 % de la population, (6 % pour Le Caire) est nettement plus nuancée dans l'espace. Même si aucune *chiyâkha* ne présente de taux inférieur à 7,5 %, on observe cependant un clivage manifeste entre le nord et le sud, où les plus de 60 ans sont plus nombreux, tout particulièrement dans le secteur situé à l'ouest de la rue Muhammad 'Alî et au nord de la rue Salîba, où ils constituent entre 9,5 et 11 % de la population (fig. 20). En prenant à l'opposé les moins de 5 ans, leur moyenne est de 8,6 % de la population ; ici, même les plus forts taux à l'échelle de la ville ancienne — aux alentours de 10 % — n'atteignent pas la moyenne cairote (12,2 %). La carte illustrant cette situation (fig. 21) montre clairement un clivage entre la partie orientale, où les enfants sont plus représentés, avec des valeurs extrêmes situées aux pointes nord — Bîraqdar — et sud — Tûlûn —, et la partie occidentale où leur part est nettement plus faible.

En vingt ans, entre 1966 et 1986, la vieille ville a perdu 200.000 habitants, soit près de 30 % de sa population initiale, plus qu'elle n'en avait gagné sur les vingt années précédentes. Ce phénomène n'est pas sans susciter de nombreuses questions. Comment évaluer ces bouleversements, quelles sont les causes des migrations, quelles catégories de la population concernent-elles ?

Il est difficile d'avancer des réponses complètes à toutes ces questions en l'absence de données spécifiques concernant ce phénomène, que l'on ne peut que constater. Cependant, en analysant la situation sous divers angles, en orientant l'observation sur plusieurs indicateurs, il est possible toutefois d'envisager quelques éléments de réponse et hypothèses. On peut en effet reformuler les questions, et se demander quels sont les quartiers qui ont enregistré le maximum de départs. Si l'on envisage une période longue, on constate que ce sont les espaces

du centre économique de la vieille ville qui ont commencé à décroître, ce qui pourrait nous amener à considérer que le développement des activités commerciales et industrielles a suscité un reflux des habitants. Cependant, ces quartiers sont également ceux où le bâti est le plus dégradé, facteur qui peut aussi être explicatif. Par ailleurs, les quartiers qui se sont le plus dépeuplés sont ceux où les densités étaient les plus importantes. L'on s'accorde à considérer que la ville ancienne avait atteint, à son apogée de peuplement, un état de réelle saturation quant à sa capacité d'accueil : en 1966, la densité moyenne atteignait 966 habitants à l'hectare.

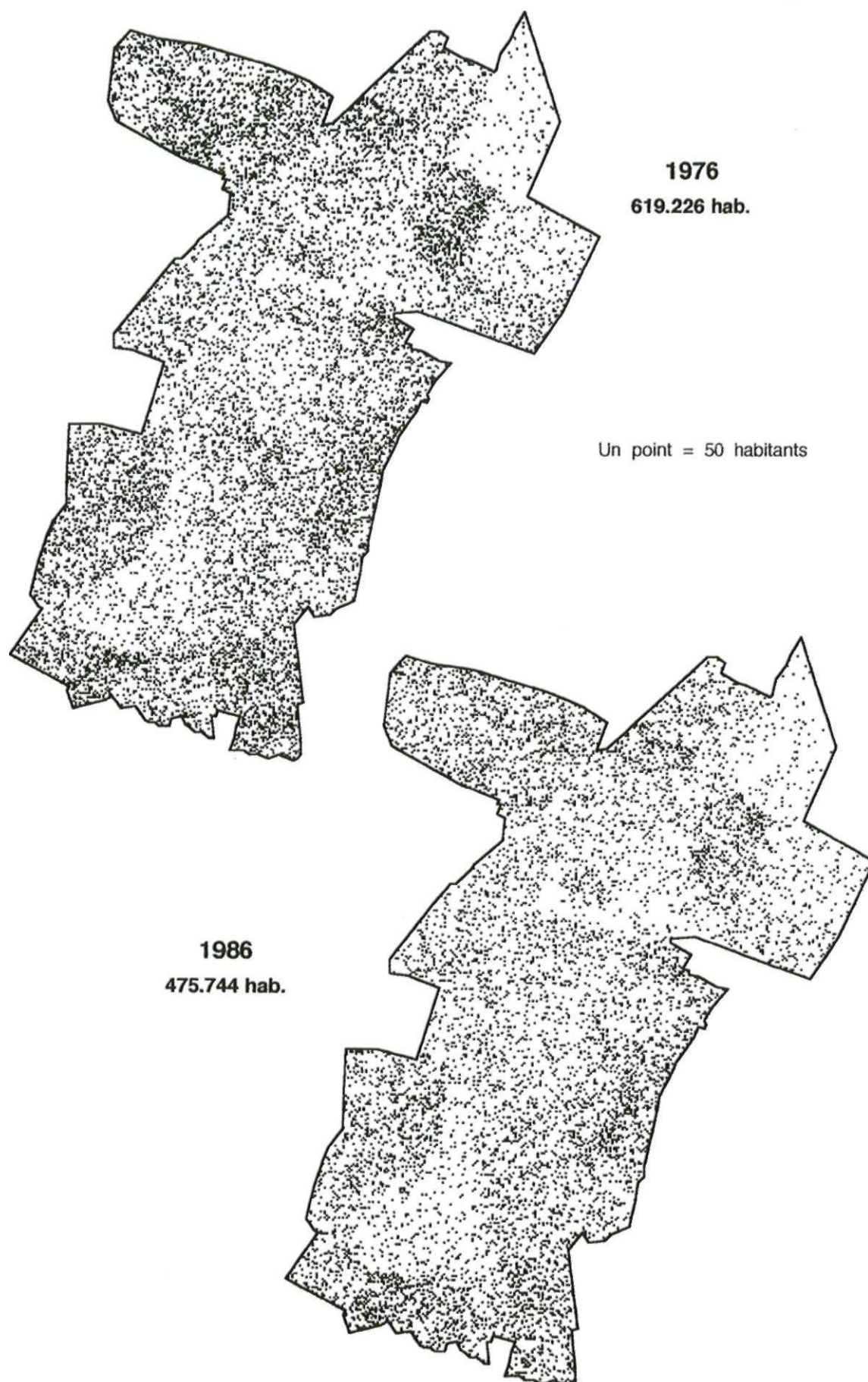


En 1986, la densité de population est en moyenne de 679 hab./ha, soit près du double de celle du Caire (fig. 22). Cependant, la situation apparaît localement très contrastée puisque de nombreuses *chiyâkha-s* comptent plus de 1.000 habitants à l'hectare et plusieurs d'entre elles dépassent 1.350. C'est le pourtour de la ville ancienne (à l'exception du cimetière de Bîraqdar et de Mansûriyya) qui est le plus densément peuplé, tout particulièrement le quartier de Bâb al-Cha'riyya et toute la frange sud de la vieille ville. De manière générale, les espaces de concentration de la population sont ceux où le tissu urbain est ancien, alors que le long des axes modernes la population est moins dense. L'espace central se démarque de cette règle par une tendance aux faibles densités, à l'exception du quartier de Gamâliyya, qui apparaît comme un îlot compact où se maintiennent de fortes densités.

En comparant les cartes de la répartition des effectifs de population en 1976 et 1986 (fig. 23), on observe un phénomène de lissage de la distribution ; ce sont en effet les quartiers qui étaient les plus denses qui ont vu leurs densités se réduire le plus. Si l'on considère la période 1976-1986, on note que la densité moyenne a diminué considérablement puisqu'elle est passée de 884 à 679 habitants à l'hectare. Les 28 *chiyâkha-s* qui comptaient en 1976 plus de 1.000 habitants à l'hectare ont vu leur population décroître en moyenne de 418 hab./ha, alors que les autres ont perdu en moyenne 162 hab./ha. L'écart entre les extrêmes s'est fortement réduit, passant de 2.100 à 1.630 entre les deux dates¹⁴. Les zones de concentration de population — grossièrement les pourtours de la vieille ville, à l'exception du nord-est, ainsi que le quartier de Gamâliyya — sont toujours notables, mais, par un effet de dilution, de manière moins intense. La tendance générale qui est celle d'une baisse des densités, se traduit par une homogénéisation de la distribution de la population.

¹⁴ En 1976 comme en 1986, les *chiyâkha-s* qui comptent les valeurs extrêmes sont celles de Kabch (2.204 puis 1.784 hab./ha.) et de Hamzâwî (202 puis 154 hab./ha.). Bîraqdar a une densité de peuplement inférieure (165 puis 146), puisqu'elle englobe un cimetière.

Fig. 23. Distribution de la population en 1976 et en 1986



Comment savoir quelles sont les catégories de la population qui sont les plus concernées par l'émigration ? En comparant la structure par âge de la population entre 1976 et 1986, et en suivant le report des classes d'âge sur les suivantes, on peut repérer des « anomalies » significatives. Si, entre ces deux dates, la population a diminué de 23 %, les diverses classes d'âge sont concernées inégalement, la plus affectée étant celle des 15-25 ans. En 1976, ceux-ci étaient au nombre de 152.634, ce qui représentait alors près d'un quart de la population totale. En 1986, les 25-35 ans — soit la même génération dix ans après — ne sont plus que 75.250 ce qui signifie que 50,5% de cette cohorte a disparu¹⁵ (pour la totalité du Caire le chiffre est de 13,7%¹⁶). Précisons toutefois qu'il ne s'agit là que d'une méthode empirique, nous ne disposons ni de tables de mortalité ni d'indications concernant les migrations, mais le différentiel est cependant suffisamment important pour nous permettre d'avancer que la part la plus importante des habitants qui quittent la ville ancienne se recrute chez les jeunes.

Ce constat n'apparaît d'ailleurs pas comme une découverte puisque l'on sait par ailleurs que nombre de jeunes ménages installés en périphérie sont originaires des quartiers centraux du Caire, dont la population décroît au profit des zones périphériques. Ceci est corroboré par l'importante proportion de célibataires, qui est de 37,4 % de la population en âge de se marier¹⁷ — Le Caire 32,4 % —, et dépasse 40 % dans les quartiers du centre (Gamâliyya, Hamzâwî, Qasr al-Chawk et Bayn al-Sûrayn). Comme le rappelle Naguib Mahfouz, le logement devient « le problème de toute personne qui rencontre l'amour »¹⁸ ; sa résolution s'avère difficile, dans la ville ancienne tout particulièrement, puisque le parc de logements

¹⁵ Pour l'ensemble du Caire, ce chiffre est de 13,7 % ; dans la ville ancienne cette perte s'échelonne de 25 à plus de 70 %.

¹⁶ Il faut également avoir à l'esprit que beaucoup d'Égyptiens partent travailler à l'étranger.

¹⁷ Soit à partir de 18 ans pour les hommes et 16 ans pour les femmes.

¹⁸ Interview donnée au journal *al-Mussawar* le 21 octobre 1988, in *Revue de la presse égyptienne* n°32-33, 1988.

existants est saturé, qu'il n'y a pas d'opportunités pour construire et que les activités économiques exercent une réelle concurrence vis-à-vis de l'habitat dans l'occupation de l'espace bâti.

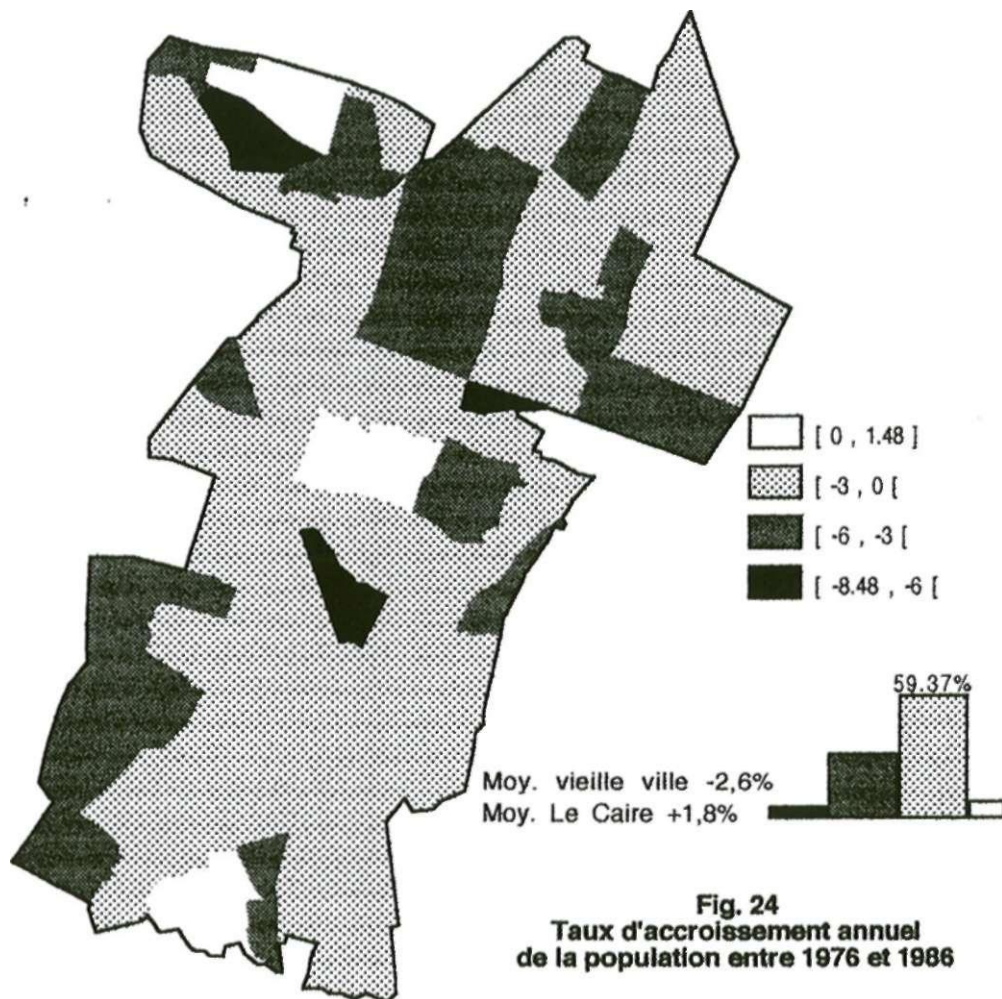
Cependant, les causes de la baisse de la population sont multiples ; il faut y ajouter également les délocalisations d'habitants qui perdent leurs logements pour cause d'effondrement d'immeubles ou qui sont expulsés de bâtiments jugés dangereux, ou encore de monuments dont ils avaient fait leur logis, phénomène en cours de résorption. Ainsi, les conséquences du tremblement de terre d'octobre 1992, qui a détruit plusieurs dizaines d'immeubles de la vieille ville et en a gravement endommagé un nombre plus important, vont certainement se traduire de manière significative dans les résultats du recensement à venir.

Terminons cette présentation de la population par un commentaire de la carte des taux d'accroissement annuel entre 1976 et 1986 (fig. 24), laquelle, s'il n'y avait la présence de trois exceptions, serait celle des taux de décroissance annuelle. Si on étudie par ailleurs ces trois cas de manière attentive, deux nous semblent contestables. Celle de Tûlûn, que nous avons évoquée dans notre premier point, doit certainement son accroissement de population à un agrandissement de l'unité administrative qui aurait englobé plusieurs ensembles HLM à sa périphérie méridionale. Cette *chiyâkha* était d'ailleurs en situation inverse avec -1% d'accroissement annuel entre 1966 et 1976. Quant à Taht al-Rab', on peut supposer que son augmentation de population correspond peut-être à celle des détenus de la prison de Bâb al-Khalq, cette hypothèse s'appuyant sur le fait que cette *chiyâkha* compte curieusement 464 personnes au statut matrimonial non défini¹⁹.

L'ensemble de la ville ancienne voit sa population diminuer en moyenne de -2,6 % par an, mais les quartiers qui enregistrent les plus forts taux de décroissance

¹⁹ Cette catégorie ne comprend que quelques individus pour toutes les autres *chiyâkha*-s.

sont principalement ceux où, inversement la croissance économique a été la plus marquée (nous développerons cet aspect ultérieurement). On note à Bâb al-Cha'riyya une curieuse mitoyenneté des situations extrêmes ; les causes de ces fluctuations sont certainement à rechercher au niveau local, elles peuvent s'expliquer par des implantations ponctuelles plus denses d'activités économiques.



À l'issue de cette analyse, nous pouvons retenir que la ville ancienne se caractérise par une population ouverte ; alimentée un temps par des apports extérieurs, elle a ensuite joué le rôle de relais vers d'autres espaces ; rappelons toutefois que cette schématisation synthétise le résultat de mouvements de

population plus complexes. Sur une période relativement courte, la ville ancienne a connu deux mues de natures contraires qui l'ont transformée en pôle attractif puis en espace répulsif. Cette évolution est illustrée par les pyramides des âges de 1947 à 1986 (fig. 17 et 18), qui nous montrent la transformation radicale de la structure de la population en l'espace de quarante années.

La mobilité résidentielle, de l'attraction de migrants à la répulsion de citadins, y a connu diverses phases contrastées. Il n'est aujourd'hui plus question d'un « espace-éponge », tel que le décrivait Pierre Marthelot à la fin des années 60²⁰, mais rien ne permet non plus d'envisager une quelconque « désertion du centre ». Si le poids démographique de la ville ancienne est, relativement à l'agglomération cairote, modeste, il ne faut pas oublier que les densités de population y restent très élevées, et que près d'un demi million de personnes y vivent. On ne peut résister, en touche finale, au jeu des comparaisons : on compte plus d'habitants dans les quartiers centraux du Caire ancien que dans les agglomérations de Constantine, de Haïfa, de Cadix, d'Edinburgh, de Venise, de Toulon, ou même de Clermont-Ferrand et Perpignan réunies...

3 - Composition et statut socio-professionnel de la population

Il nous semble éclairant de commencer par la présentation des deux indicateurs « classiques » que sont le taux d'analphabétisme et la part des diplômés de l'enseignement supérieur, lesquels sont évidemment en relation étroite avec la composition socio-professionnelle de la population, dont l'analyse fait l'objet de ce point.

²⁰ Pierre MARTHELOT, 1969.

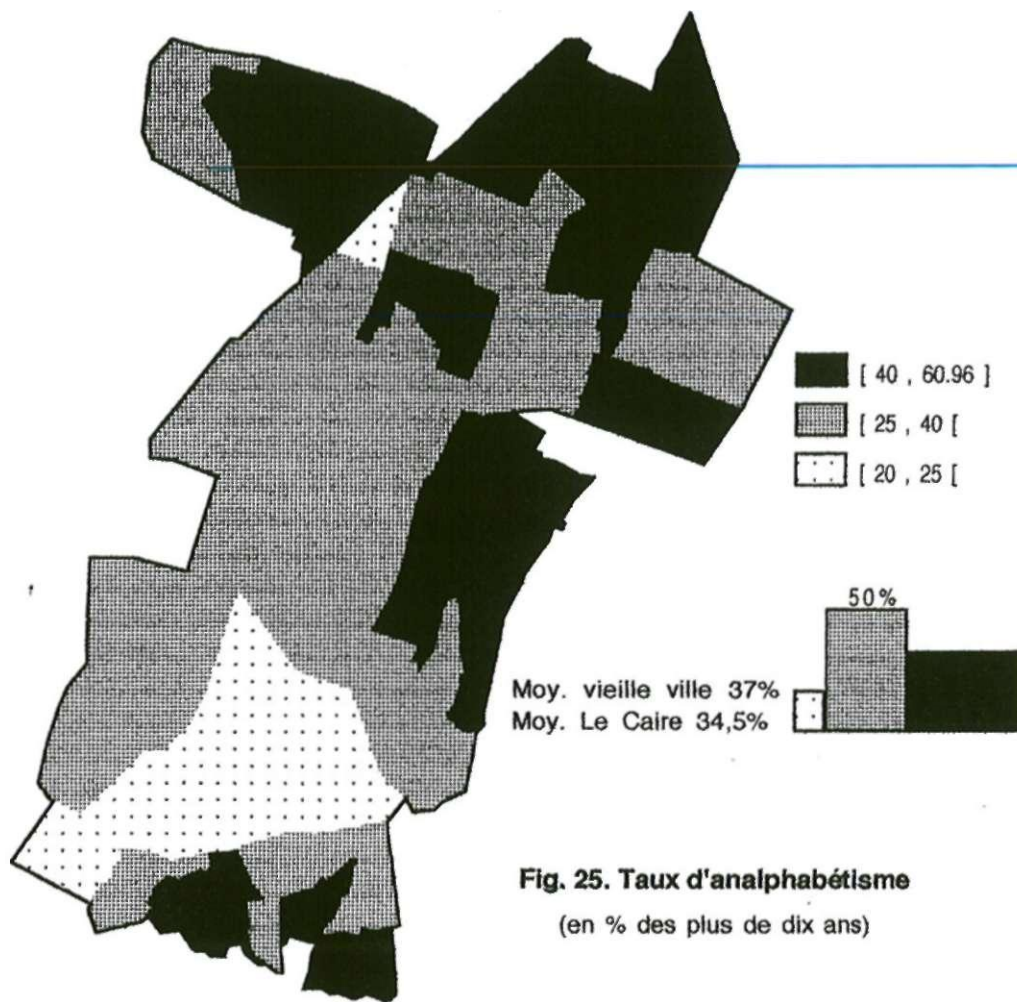


Fig. 25. Taux d'analphabétisme
(en % des plus de dix ans)

L'analphabétisme reste élevé au Caire puisqu'il concerne environ un tiers des personnes de plus de dix ans ; dans la ville ancienne, le phénomène prend un peu plus d'ampleur puisqu'il touche 37 % de la population. La carte qui l'illustre (fig. 25) révèle de fortes inégalités d'accès à l'éducation.

Notons que ces inégalités sont en réalité encore plus intenses qu'elles ne se traduisent sur la carte. En effet, les secteurs où l'on compte les taux les plus forts sont aussi ceux qui comptent le plus de jeunes, c'est-à-dire une population en général moins touchée par l'analphabétisme. De la même manière, les quartiers où l'on recense le plus de personnes âgées, soit une population en général plus

concernée par le phénomène, sont ceux où les taux sont pourtant les moins importants.

Cet indicateur, révélateur d'un véritable marquage social, nous montre en premier lieu que la ville ancienne apparaît comme un ensemble globalement défavorisé. Le taux d'analphabètes dépasse 40 % dans 26 *chiyâkha*-s, soit presque l'ensemble des quartiers périphériques, sauf ceux du sud-ouest, ainsi que les quartiers centraux. On distingue cependant deux îlots privilégiés — relativement puisque le taux n'est jamais inférieur à 20 % — : le triangle délimité par les rues Muhammad 'Alî, Port-Saïd et Salîba, auquel il faut ajouter un autre secteur au nord, celui compris entre les rues Port-Saïd et al-Gaych. Dans le premier cas, la situation s'explique par le fait que les quartiers concernés sont habités par de nombreux fonctionnaires et employés ; soit une population que l'on peut qualifier comme étant celle de la classe moyenne, implantée dans des quartiers lotis ou remaniés au début du siècle. Dans le deuxième cas on peut avancer l'hypothèse qu'il peut s'agir d'un « effet d'axe », accentué par un effet de taille, puisque cette petite *chiyâkha* est délimitée par deux voies importantes. Cette influence est certainement en partie explicative des contrastes observables entre l'ouest et l'est de la ville ancienne. On sait que les immeubles bordant les percées réalisées au XIX^e et au début du XX^e siècles dans la vieille ville sont habités par une population plus favorisée que celle vivant en retrait de ces axes, phénomène que l'on pourrait qualifier « d'haussmannien ». Notons qu'il s'agit là de la première manifestation de cet effet, que nous rencontrerons ultérieurement en traitant d'autres données.

En considérant le taux de diplômés de l'enseignement supérieur (calculé également en pourcentage de la population de plus de 10 ans), on constate que cette variable s'avère encore plus discriminante. Si l'on retrouve, pour les raisons évoquées précédemment, le triangle favorisé composé des quartiers de Hilmiyya,

Darb al-Gamâmîz et al-'Imarî où la part des diplômés est supérieure à 10 %, les quartiers intermédiaires ont un taux de diplômés inférieur à la moyenne cairote, et ceux les plus défavorisés ne comptent qu'entre 1 et 5 % de diplômés.

Ce qui nous semble important à retenir de l'expression de ces deux indicateurs, c'est que comparées aux moyennes cairottes, celles de la ville ancienne ne sont pas très différentes, les écarts ne peuvent être considérés comme significatifs. Cependant, en détaillant au niveau local, c'est incontestablement une forte hétérogénéité de l'ensemble qui apparaît, comme s'il s'agissait là d'une « ville en réduction ».

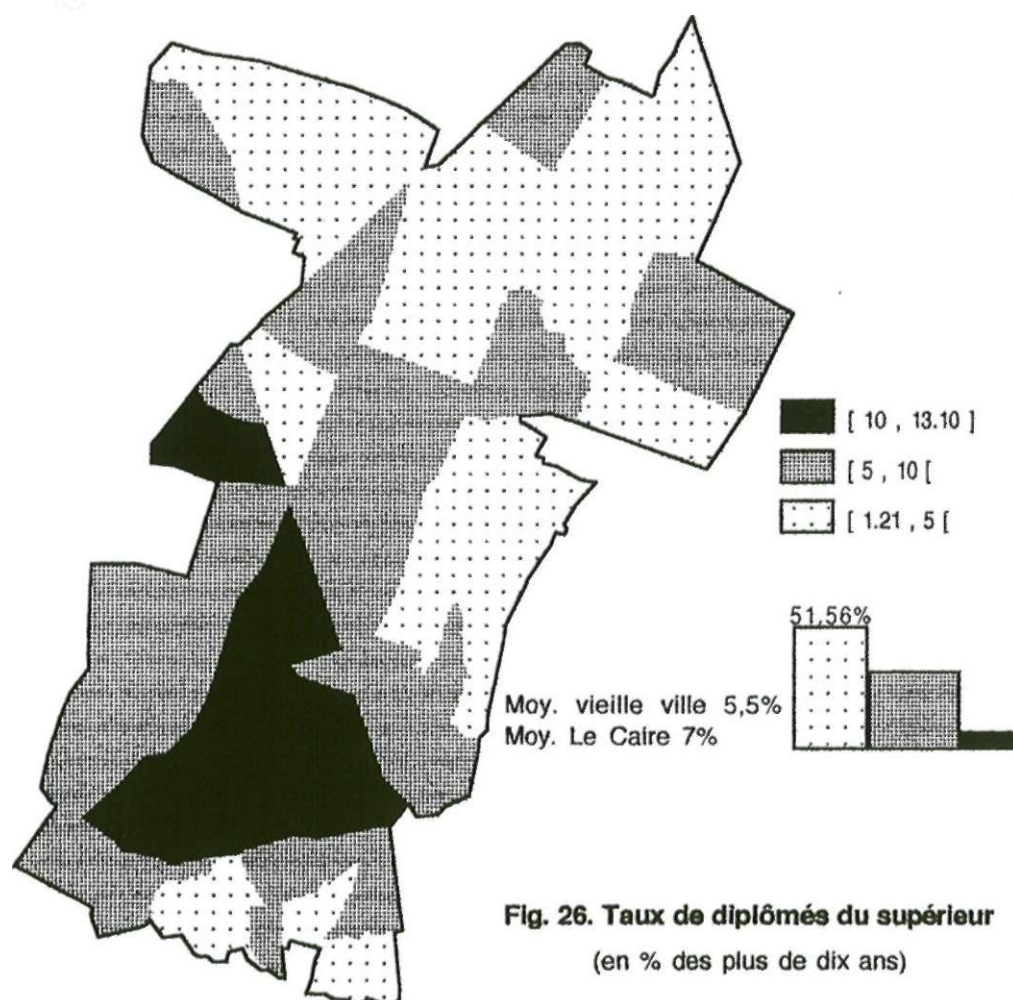


Fig. 26. Taux de diplômés du supérieur
(en % des plus de dix ans)

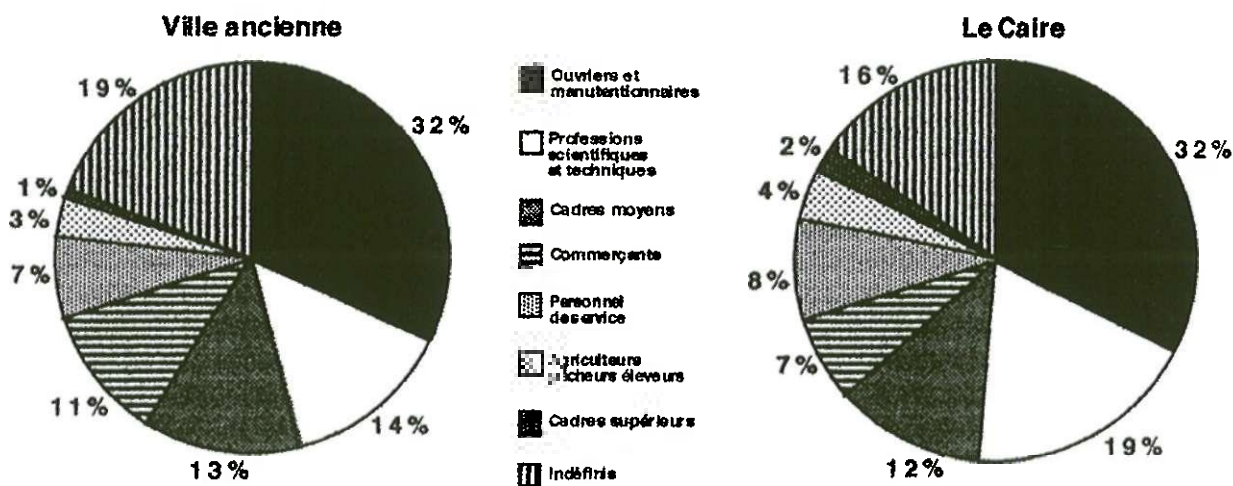
Nous devons, en préalable à l'appréhension statistique de la population en fonction des catégories socio-professionnelles et des branches d'activité économiques, formuler quelques réserves. La première porte sur le caractère englobant des catégories professionnelles, lesquelles agrègent des réalités fort diverses. Cela n'est certes pas le propre du recensement égyptien, mais les disparités de revenus au sein d'une même profession pouvant ici être extrêmes, on peut s'interroger sur le degré de pertinence des catégories socio-professionnelles comme outils d'analyse. Sachant que la pluriactivité est très répandue, on ne peut cependant que signaler le fait qu'une seule activité est prise en compte pour chaque personne. Cela a certainement pour conséquence une sous évaluation de la part réelle de certaines branches d'activité au profit d'autres, comme celle du service public, laquelle rassemble au Caire près d'un tiers des actifs. Aussi, cette information, bien que fondée sur une réalité, n'en reflète pourtant qu'une image partielle et déformée. On peut en effet supposer que les personnes recensées mettent au premier plan leur activité la plus stable ou la plus valorisée socialement.

Précisons également que sont utilisés, en ce qui concerne l'activité économique, trois registres d'information, dont la classification est comparable en 1976 et 1986 : d'une part la répartition des actifs en fonction des branches d'activité, d'autre part leur ventilation selon une nomenclature de professions, et, en complément, leur statut (salariés, indépendants, employeurs, etc.)²¹. Les tableaux correspondant à ces regroupements sont liés mais indépendants, c'est donc par le biais de l'interprétation que nous pouvons, en partie, reconstituer les relations entre ces données.

²¹ Pour les première et dernière catégories, le recensement est basé sur la population à partir de 6 ans, et à partir de 15 ans pour la seconde.

Si l'on compare, entre Le Caire et la ville ancienne, la distribution des actifs ayant une profession, soit 46,5 % des actifs²², les deux graphiques (fig. 27) nous montrent une répartition très similaire. Dans les deux cas, on note une sur-représentation des ouvriers et manutentionnaires, lesquels forment un tiers des actifs. Pour la plupart des catégories, les pourcentages sont relativement comparables, la différence majeure étant celle des commerçants qui constituent 7 % des actifs cairotes et 11 % de ceux de la ville ancienne. Enfin, notons qu'une part importante des actifs (16 % pour Le Caire et 19 % pour la vieille ville) exercent des professions qui ne sont pas définies dans le cadre de cette répartition.

Fig. 27. Distribution des actifs selon leur profession
(en % des actifs ayant une profession)



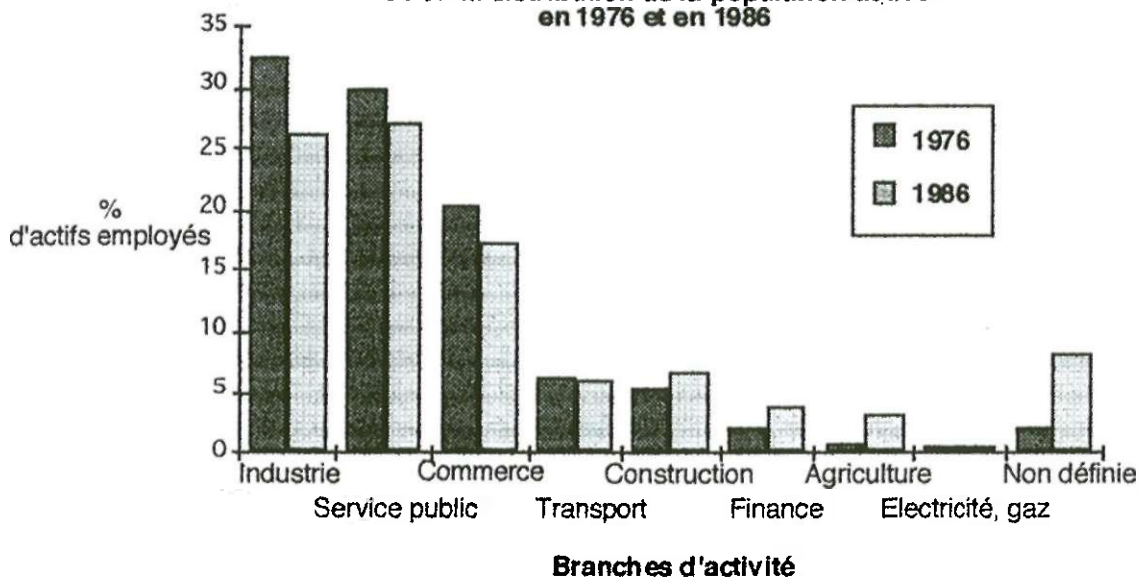
Nous ne pourrions malheureusement pas envisager de comparaisons fines entre 1976 et 1986, lesquelles auraient pourtant été éclairantes quant à l'évolution de la ville ancienne. En effet, en confrontant la part de chaque catégorie²³ entre les deux dates (fig. 28), on s'aperçoit que la plupart ont diminué, essentiellement au

²² La forte proportion de personnes sans profession est constituée essentiellement de femmes.

²³ Hormis celle de l'exploitation des carrières et des mines qui ne représente que 0,28 % des actifs et que nous n'avons pas prise en considération.

profit de celle des indéfinis, qui passe de 8 à 19 %²⁴, ou de celle des agriculteurs, pêcheurs et éleveurs dont le pourcentage a été multiplié par plus de trois pour Le Caire et par cinq pour la ville ancienne (de 0,56 à 2,76 %). Cette hausse s'avère spectaculaire dans la plupart des *chiyâkha-s* que l'on peut considérer comme les plus défavorisées, (Tûlûn de 0,3 à 7,4 %, Kabch de 0,4 à 4,8 %, Sayyida 'Aîcha de 0 à 2 %). Cette curieuse particularité est peut-être à rechercher dans la complexité des nomenclatures du recensement²⁵, rendant probable une affectation aléatoire. Une autre hypothèse serait qu'il s'agit là de personnes travaillant de manière occasionnelle dans divers secteurs d'activité dont celui de l'agriculture. Il serait toutefois possible de recomposer l'ensemble des catégories en excluant celle des indéfinis, mais cette manipulation introduit un degré d'artificialité — ces derniers représentant un cinquième des travailleurs — susceptible de conduire à des conclusions erronées.

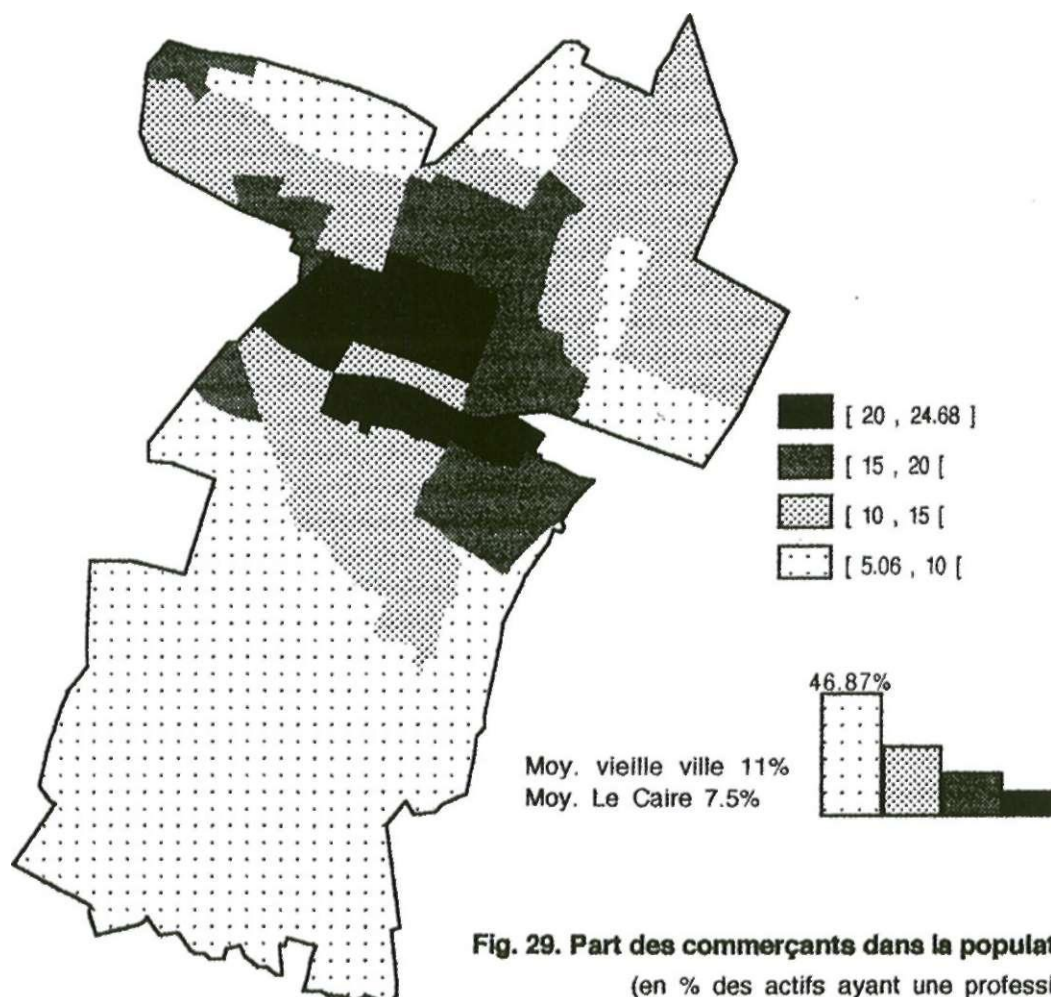
Fig. 28. Part des différentes branches d'activité selon la distribution de la population active en 1976 et en 1986



²⁴ Pour l'ensemble cairote cette catégorie double entre les deux dates (de 7,5 à 15,5 %).

²⁵ Cf. Emmanuel DIDIER, « Un aspect de la nomenclature des professions dans le recensement égyptien de la population de 1917 », *Lettre de l'OUCC* n° 40, 1995, pp. 34-39. L'auteur montre que les membres de la famille d'un agriculteur peuvent être intégrés à la catégorie des agriculteurs.

La population active, considérée comme l'ensemble des travailleurs, toutes branches d'activité confondues, rassemble 184.991 personnes en 1986, soit 30,2 % de la population, elle était de 29,2 % en 1976, part qui reste supérieure à celle du Caire — 28 % aux deux dates —, certainement en raison de la différence des structures par âge des deux populations. Les personnes à la recherche d'un premier emploi constituent une part non négligeable des actifs (11,5 %), proportion qui a fortement augmenté depuis 1976 où elle était de 7,6 %. Si on y ajoute les chômeurs ayant déjà travaillé, nous obtenons un total de près de 15 % de personnes à la recherche d'un emploi.

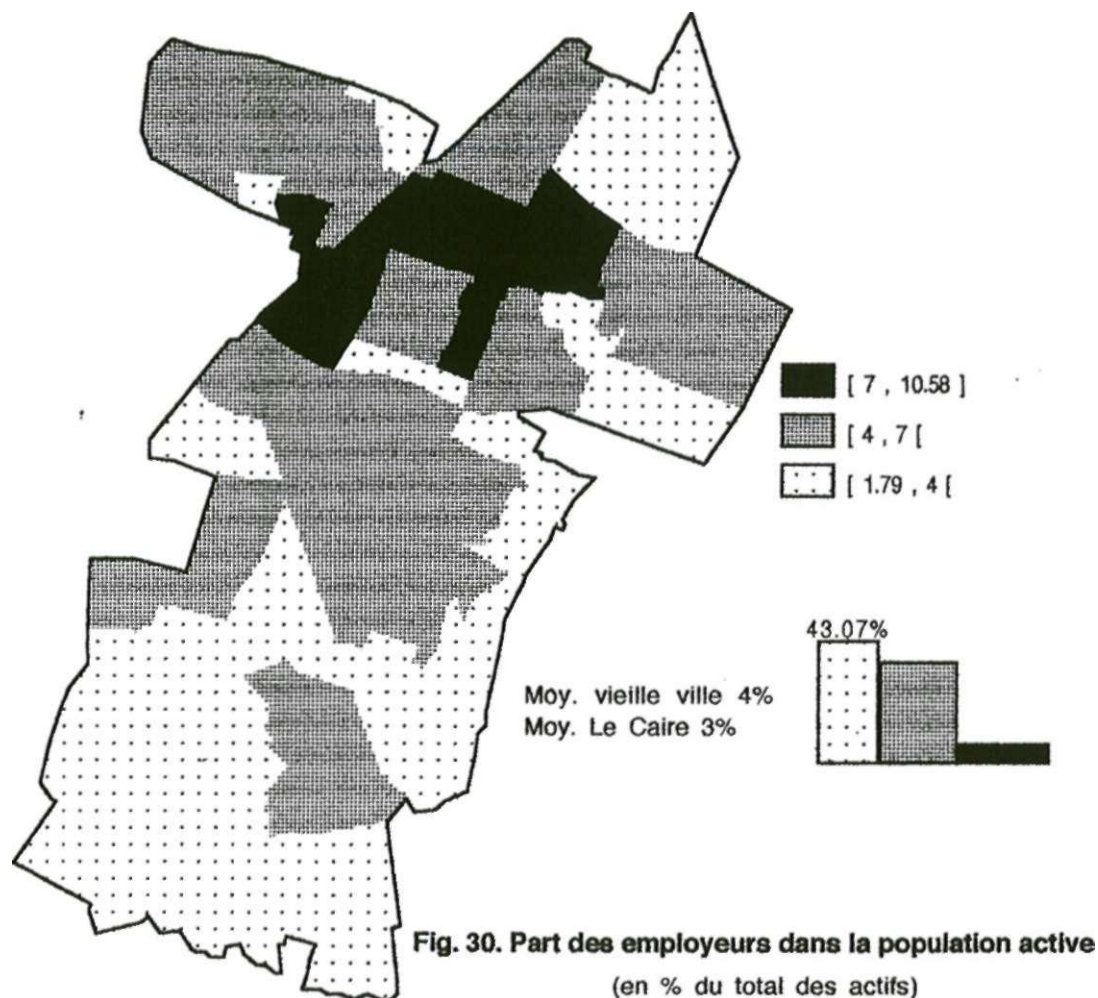


La place des commerçants dans la structure de la population active s'avère déterminante puisque sur l'ensemble de la ville ancienne, plus d'un actif sur dix est un commerçant. Cette catégorie d'activité distingue nettement la vieille ville de l'ensemble cairote. Entre les pôles de la place 'Ataba et d'al-Azhar, dans les secteurs bordant les rues du Mûskî et d'al-Azhar, ainsi que sur les pourtours des axes d'al-Gamâliyya et de la Qasaba, les commerçants constituent entre un sixième et un quart des actifs (fig. 29). On peut supposer que la plupart de ces actifs exerce sa profession sur place puisque les taux les plus importants correspondent aux espaces qui concentrent le plus de commerces.

Sur la carte suivante (fig. 30), qui montre la part des employeurs dans la population active, on retrouve schématiquement la même configuration spatiale que précédemment, mais le pôle d'intensité maximale est ici décalé. Cette image illustre en effet l'importance des entreprises, artisanales et de la petite industrie, et la densité de leur implantation dans les quartiers de Bâb al-Cha'riyya, Khurunfîch, Gamâliyya, Mûskî et Bâb al-Fûtûh. On compte, dans la ville ancienne, le rapport record d'un employeur pour 17 salariés, rapport en légère augmentation en comparaison avec 1976 où il était de 1 pour 18, et toujours très supérieur à celui du Caire (1/28,5).

Cependant, durant la dernière période intercensitaire, le taux d'employeurs a très fortement varié d'une *chiyâkha* à l'autre. Les causes de ces variations peuvent être d'origines multiples, liées à des registres factuels indépendants ou complémentaires, et variables selon les situations locales. Nous ne sommes pas en mesure de démêler ces écheveaux de possibilités, mais nous avons cependant identifié une forte corrélation entre les variations de la part des employeurs entre 1976 et 1986 et celles de l'accroissement annuel de la population durant cette même période, les *chiyâkha*-s qui ont perdu le plus d'habitants étant, en général, celles où la part des employeurs a le plus diminué. Dans l'impossibilité de proposer une

simple trame explicative, nous ne pouvons ici que formuler l'observation sans avancer d'hypothèses.



Enfin, nous avons choisi, afin d'être en mesure de proposer une image globale de la ville ancienne, de traiter plus spécialement la distribution de la population active selon les principales branches d'activité en 1986. Trois d'entre elles regroupent plus des trois-quarts de la population active : service public²⁶ ; commerce, restauration et hôtellerie ; industrie de transformation. Ces catégories englobantes sont certes grossières, mais elles ont l'avantage de nous fournir une

²⁶ Nous rappelons ici son intitulé complet : service public, communal, social et de réparation.

image synthétique et une partition claire qu'il serait impossible de reconstituer en utilisant les seules professions.

Nous avons donc utilisé un diagramme triangulaire, afin de situer ces indicateurs par rapport à leur moyenne générale, pour chaque *chiyâkha*. La premier cas de figure est celui qui révèle une dominante absolue, lorsque seule une des branches d'activité est supérieure à la moyenne ; le second combine deux dominantes, que nous avons traitées à parité, pour ne pas brouiller la traduction cartographique. La dernière possibilité est celle d'une absence de dominante, soit par excès soit par défaut, lorsque les trois valeurs sont supérieures à la moyenne ou à l'inverse quand aucune ne l'atteint²⁷. Enfin, nous avons, à partir des mêmes modalités, réalisé deux cartes, la première (fig. 31-1) en référence à la situation de l'ensemble de la ville ancienne, la seconde (fig. 31-2) se rapportant aux moyennes cairotes.

La première constatation qui s'impose à l'évidence est un clivage, qui traduit de manière nette l'existence de deux ensembles différenciés que l'on distingue de part et d'autre de la rue Muhammad 'Alî. Celle-ci trace une frontière entre un secteur occidental où s'exerce une dominance absolue du service public sur l'emploi, et le reste de la ville ancienne dépendant du commerce et de l'industrie.

En ce qui concerne ce dernier ensemble, la situation est mitigée, puisque le système qui se dégage est celui qui articule un centre de spécialisation commerciale — Mûskî, Ghûriyya, Azhar ainsi que Bâb al-Hadîd —, associant axes et pôles de vente, et des périphéries à dominante industrielle — Bâb al-Cha'riyya, Bîraqdar, Sawabi, Darb al Ahmar, Darb al-Chughlân, Bâb al-Wazir — dans un environnement qui mixe ces deux composantes.









²⁷ L'absence de dominante est rendue possible du fait que la somme des trois pourcentages n'est pas égale à 100 puisque les trois catégories ne recouvrent pas la totalité de la population active. Après ces trois branches principales, les plus importantes sont celles de la construction et du bâtiment (7,5 % des actifs) et celle des transports, stockage et logistique (6,5 %).

Fig. 31

**Les secteurs d'activités dominants
selon la distribution de la population active**

**1- Distribution selon les moyennes
de l'ensemble vieille ville**

Service public (SP) : 29,68%
Commerce, restauration et hôtellerie (C) : 18,90%
Industrie de transformation (I) : 28,69%

Dominante absolue	 SP	 C	 I
Dominantes combinées	 SP + C	 C + I	 SP + I
Absence de dominante	 $\begin{matrix} \text{SP} \\ < \text{C} \\ < \text{I} \end{matrix}$ Par défaut	 $\begin{matrix} \text{SP} \\ > \text{C} \\ > \text{I} \end{matrix}$ Par excès	

2 - Distribution selon les moyennes du Caire

Service public (SP) : 30,24%
Commerce, restauration et hôtellerie (C) : 13,03%
Industrie de transformation (I) : 24,08%

Enfin, on note quelques cas particuliers, tels ceux des *chiyâkha-s* de Hamzawî et de Mansûriyya, où le service public réapparaît, pour cette dernière en raison certainement de la présence d'ensembles de logements sociaux où vivent nombre d'employés de l'État, et au sud-est un ensemble isolé, autour de Sayyida 'Aîcha, qui n'est pas déterminé par les branches d'activité ici représentées, et sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

La deuxième image réévalue la situation de la ville ancienne en fonction des données prises à l'échelle du Caire. Le paysage socio-professionnel de la vieille ville apparaît alors fortement unifié puisqu'il est marqué dans son intégralité — à l'exception de trois *chiyâkha-s* — par l'omniprésence de la branche économique liée au commerce. Celle-ci apparaît de manière singulière ou combinée, selon les mêmes dispositions territoriales que précédemment, mais elle tisse une trame unificatrice sur l'ensemble spatial considéré.

Ces données nous apparaissent ainsi exemplaires dans la mesure où elles permettent de dégager des compositions socio-spatiales qui prennent en compte deux échelles d'évaluation. Il est toutefois nécessaire de ne pas perdre de vue qu'il s'agit ici de l'image des branches d'activité en fonction de la population active, et non de l'implantation des branches d'activités elles-mêmes. Cependant, l'image graphique qui en ressort correspond à postériori de manière spectaculaire avec la réalité telle qu'on peut l'observer. Notre propos n'est pas de montrer un espace statique où il n'y aurait ni déplacements, ni échanges, ni flux intra-urbains. Bien évidemment les employés du secteur public ne travaillent pas à Hilmiyya, mais par contre, on peut légitimement supposer qu'en ce qui concerne les emplois liés au commerce et à l'industrie, la grande majorité s'effectue sur place, d'où l'adéquation entre le reflet de l'activité des résidents et l'expression de celle-ci sur le paysage urbain. Même si nous ne disposons pas du même type de données sur ce thème,

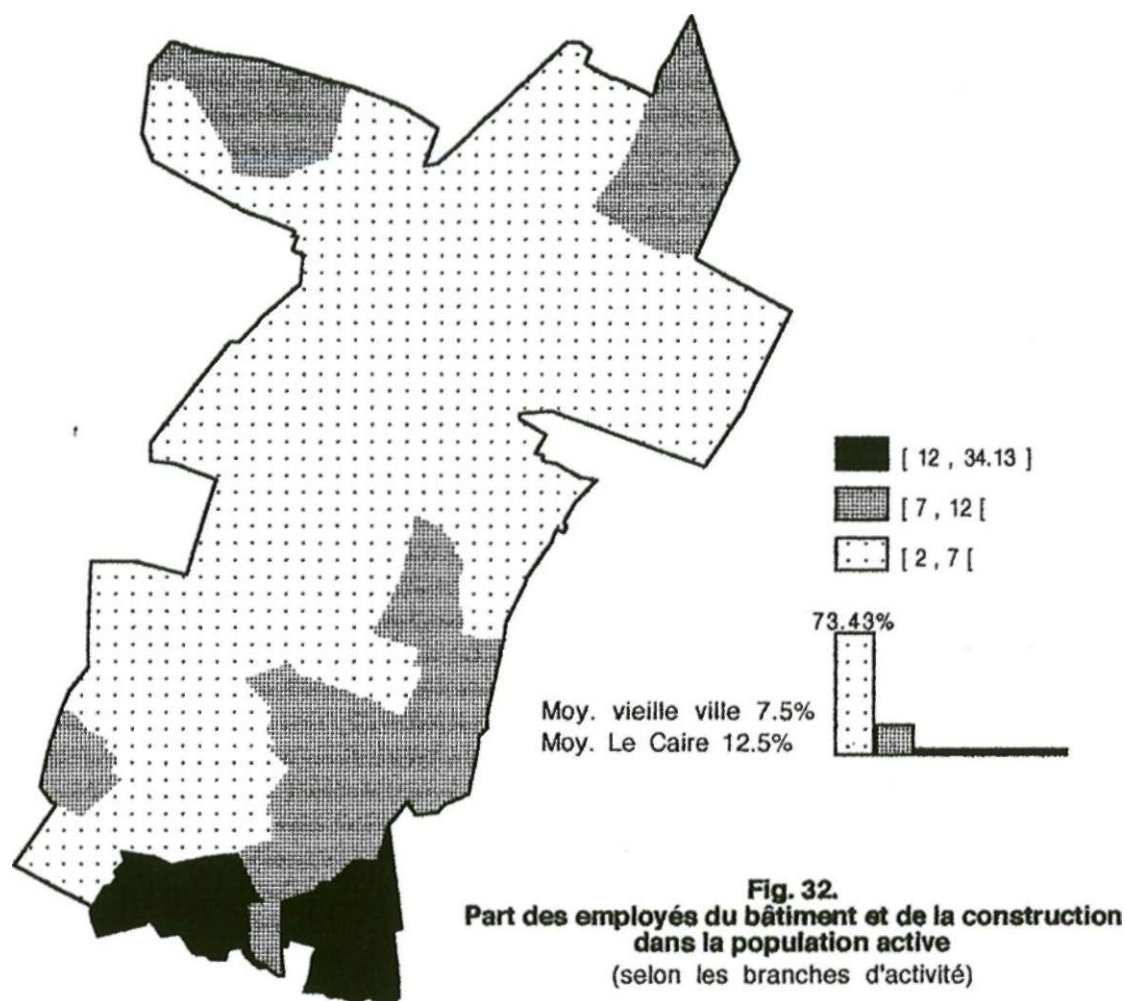
des enquêtes sur diverses entreprises de la ville ancienne montrent que la presque totalité des employés en sont originaires, bien que ce schéma, du fait des migrations, soit en mutation. Il est de surcroît presque impossible à quelqu'un de l'extérieur de trouver ici un travail dans la mesure où, sur place, le réservoir de travailleurs est important, et que l'offre est toujours supérieure à la demande²⁸.

En conclusion, il nous semble intéressant de revenir sur le cas des *chiyâkha-s* dont les actifs se démarquent des trois principales branches d'activité évoquées. En effet, il faut, pour ces quartiers marginaux, prendre en considération une autre branche d'activité, celle du secteur de la construction et du bâtiment (fig. 32). Ce secteur, qui est important au Caire (12 % des actifs) est proportionnellement sous-représenté pour l'ensemble ville ancienne où il ne concerne que 7,5 % des actifs.

Ainsi, si la part des ouvriers est la même pour Le Caire et la ville ancienne, il apparaît ainsi que ceux de la ville ancienne sont plus impliqués dans l'industrie de transformation. Rappelons que les ouvriers du bâtiment, souvent peu qualifiés et employés de manière journalière pour des salaires très bas, constituent un vrai prolétariat. Si le commerce, et, dans une moindre mesure, le service public et l'industrie, englobent des situations sociales mitigées, le secteur du bâtiment transcrit une réalité sociale beaucoup plus homogène. Aussi, les *chiyâkha-s* qui concentrent une part importante d'employés de ce secteur, tant celles de la périphérie sud-est — spécialement Sayyida 'Aîcha dont 34 % des actifs sont affiliés à la construction —, que celle du cimetière de Bîraqdar, ou encore celles de la pointe nord-ouest de Bâb al-Hadîd, forment des secteurs pour lesquels

²⁸ Cf. Günter MEYER (1986 et 1990) : la part des employés originaires de la ville ancienne et vivant dans l'environnement immédiat de leur emploi était de 92 % des enquêtés pour diverses entreprises de Bâb al-Cha'riyya et de 70 % à Gamâliyya (en 1986). Dans ce dernier exemple, une nouvelle enquête trois ans après montrait que la part était tombée à 58 %, il s'agissait des mêmes travailleurs mais ceux-ci avaient, entre-temps, migré à la périphérie.

l'ensemble des indicateurs que nous avons traités converge pour exprimer une situation défavorisée.



4 - La dynamique de la construction : logements et activités économiques

Le recensement de 1986 comprend, outre des indicateurs démographiques et économiques, de riches données relatives à l'état du bâti et à son affectation (20 tableaux). Comme nous l'avons précisé, nombre de celles-ci s'avèrent d'utilisation difficile, de même que les comparaisons avec un état antérieur puisque les

recensements précédents ne fournissent que peu d'indications sur ce sujet²⁹. La mise à jour des processus de la construction s'avère primordiale dans l'analyse des dynamiques de l'espace urbain, aussi, nous nous proposons ici de saisir quelques unes de ces tendances au travers d'images reconstituées à partir de l'exploitation des données chiffrées. Cette présentation constitue ainsi la première étape d'une approche thématique sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

Si l'on en croit le recensement, sur le total des bâtiments recensés en 1986 (26.356), seuls 39 % sont antérieurs à 1940. Aussi, près des deux-tiers de l'ensemble des constructions de la ville ancienne a été érigé après cette date.

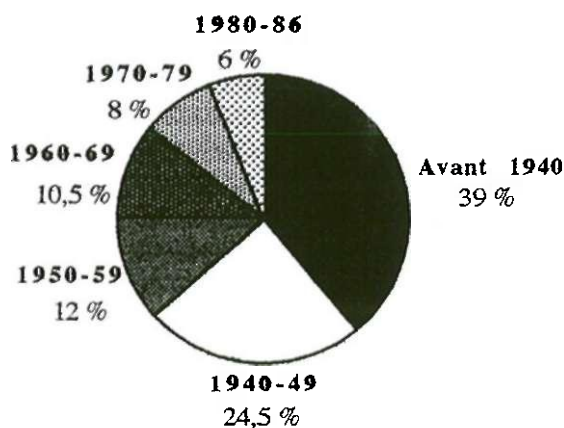


Fig. 33. Les bâtiments selon leur période de construction

On a construit, au cours des années 40, selon un rythme plus jamais égalé depuis, 6.313 bâtiments dont les trois-quarts destinés au logement, l'autre quart constitué certainement d'une part importante d'équipements publics³⁰. Cette période de densification importante est évidemment à mettre en relation avec le fort accroissement de population qui avait cours alors. Durant les deux décennies

²⁹ Les recensements de 1947 et 1960 donnent le nombre de pièces d'habitation, ceux de 1960 et 1966 le nombre de bâtiments, celui de 1966 le nombre de logements.

³⁰ Précisons qu'il s'agit du nombre de bâtiments recensés en 1986, qui ne tient pas compte des immeubles disparus.

suivantes (de 1950 à 1969), le rythme de la construction reste important, en moyenne de 292 bâtiments chaque année, mais diminue de manière constante, tant celui des immeubles de logement que celui des immeubles destinés à des activités. Notons que durant cette période sont réalisés des programmes de logements sociaux, dont plusieurs opérations de modeste envergure comme celles de Gachankir, Darrâsa, Sultan Hasân ou Hilmiyya³¹. Cette époque est aussi celle d'une phase d'équipement de la ville ancienne, sont alors implantés des centres médicaux, sociaux, ainsi que de nombreuses écoles. Il faut signaler que la vieille ville est bien pourvue en établissements scolaires publics, auxquels s'ajoutent ceux dépendant de l'institution d'al-Azhar.

Tab. 2. La construction entre 1940 et 1986

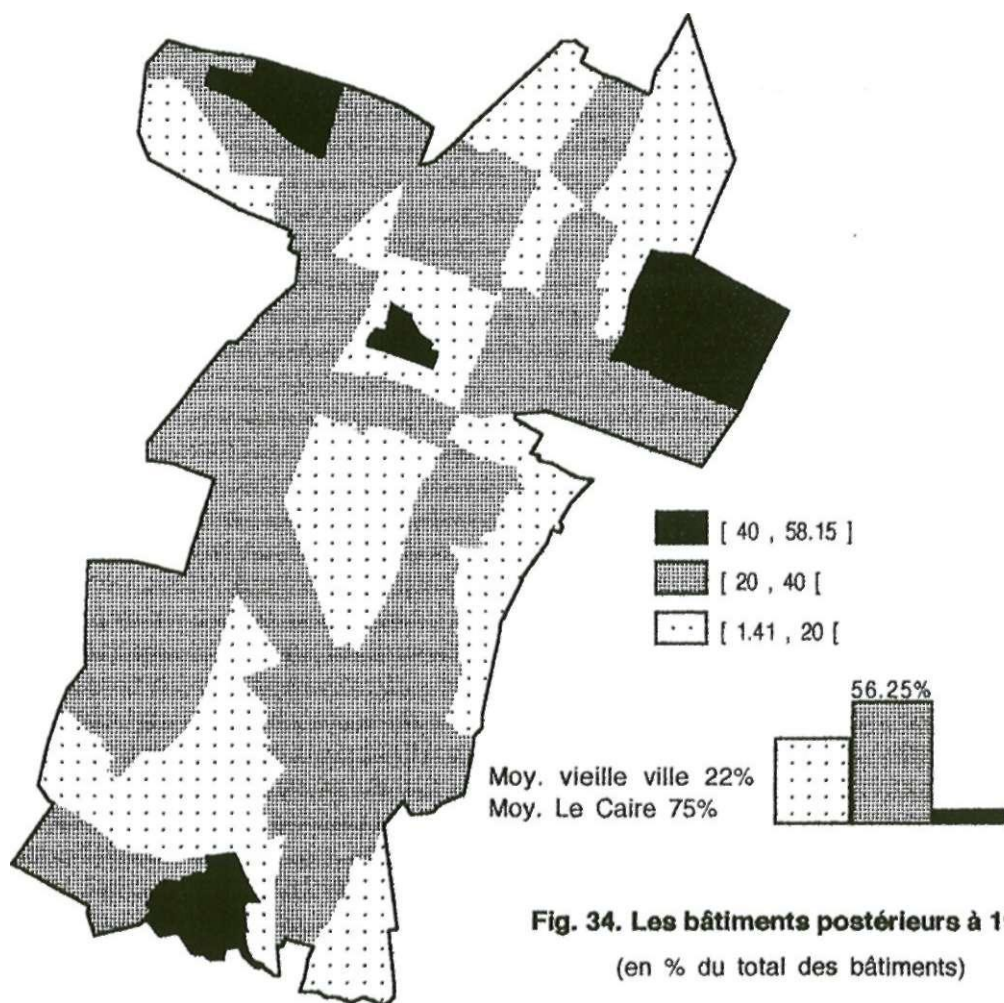
Période	Bât. de logement	Autre type de bât.	Total
1940-49	4863	1450	6313
1950-59	2755	444	3199
1960-69	2319	324	2643
1970-79	1816	319	2135
1980	441	51	492
1981	131	19	150
1982	152	29	181
1983	152	26	178
1984	173	22	195
1985	155	30	185
1986 (en cours)	95	20	115
Total	13052	2734	5786

Entre 1980 et 1985, nous disposons des données chiffrées par année. L'année 1980 enregistre, pour tout Le Caire, un véritable boom, qui est certainement la suite d'un mouvement amorcé à la fin des années 70 — nous n'avons pas les données annuelles pour cette décennie — et que l'on peut mettre en relation avec les effets de la politique de libéralisation économique impulsée par le

³¹ Ces ensembles, qui se composent de 6 à 18 barres lesquelles comptent en moyenne 5 niveaux, sont situés dans les *chiyâkha-s* de Gamâliyya, Mansûriyya, Hilmiyya et Darb al-Gamâmîz, cf. Laurent KOHLER, 1989.

président Sadate. Même si la nature exacte des bâtiments non destinés au logement n'est pas spécifiée, on sait qu'elle diffère, dans les années 70, de celle des décennies antérieures ; il s'agit désormais surtout d'immeubles résultant d'initiatives privées, destinés à abriter des activités économiques, et non plus d'équipements publics. Si l'année 1980 voit la construction de 492 bâtiments, dont 50 destinés à des activités, après cette date, la frénésie constructive se modère, puisque sont construits en moyenne 178 immeubles par an.

C'est sur l'ensemble du paysage que se marquent ces mutations ; le renouvellement du cadre bâti de la ville ancienne est important, puisque presque un quart des bâtiments (toutes catégories confondues) est postérieur à 1960 (fig. 34).



Dans plusieurs *chiyâkha-s* situées en périphérie (Mansûriyya, Tâlûn et Chubuksi) auxquelles s'ajoute également celle de Gawhar al-Qâ'id au centre, les immeubles récents représentent environ la moitié du bâti.

Pour comprendre la représentation cartographique du phénomène, il faut prendre en compte la trame viaire qui seule peut expliquer les variations des pourcentages. En effet, comme nous le développerons ultérieurement, tous les axes importants qu'ils soient anciens — Qasaba, Darb al-Ahmar, Salîba — ou qu'il s'agisse de percées modernes — Port-Saïd, Azhar, Muhammad 'Alî — jouent un rôle important de conservation et de maintien du tissu urbain, que ce soit par la présence d'une trame monumentale ou par celle d'opérations immobilières réalisées essentiellement entre 1870 et 1930. Le remplacement du bâti courant se fait essentiellement au cœur des ensembles découpés par ces axes structurants.

Cette carte peut ainsi être mise en perspective avec celle qui présente la part des immeubles de logement de cinq étages et plus (fig. 35), laquelle apparaît sous un aspect de mosaïque car elle montre, réunies par la même représentation, des situations résultant de diverses étapes de l'urbanisation. Si en moyenne un quart des immeubles de logement ont au moins cinq étages, l'intensité de la verticalité du paysage urbain reflète des situations différentes. Les immeubles hauts peuvent appartenir à divers types : soit ils bordent les voies tracées au XIX^e et au début du XX^e siècles (Port-Saïd, Azhar, Muhammad 'Alî, Clot Bey) dont ils sont contemporains, soit ils relèvent d'opérations immobilières du début du siècle (Hilmiyya, Sayyida Zaynab), soit ils font partie d'ensembles de logements de type HLM (Mansûriyya), ou encore ce sont des immeubles récents, en général postérieurs à 1970, et qui ponctuent le tissu urbain de manière plus diffuse. Enfin, il apparaît que le paysage de la vieille ville ancienne est celui d'une « ville haute » puisque la part des immeubles élevés y est plus importante que la moyenne cairote.

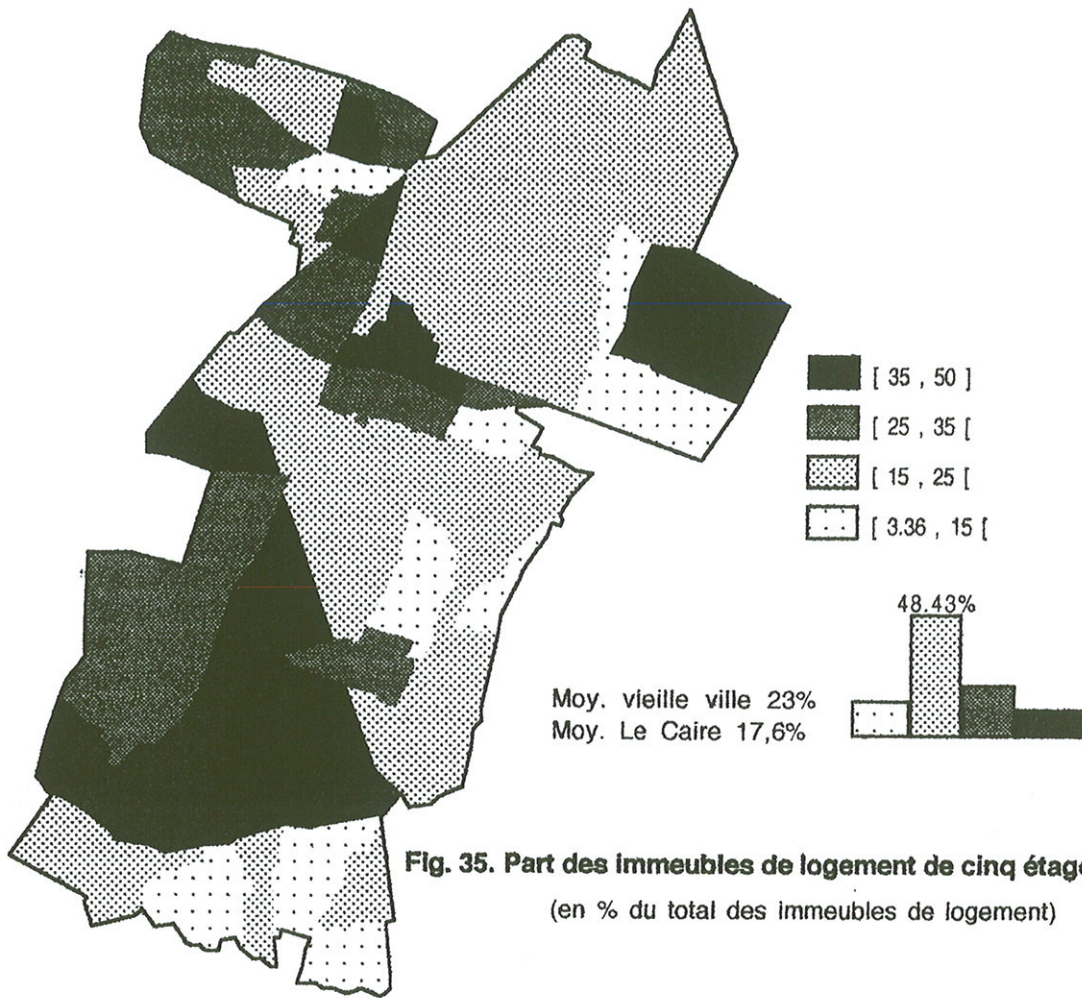
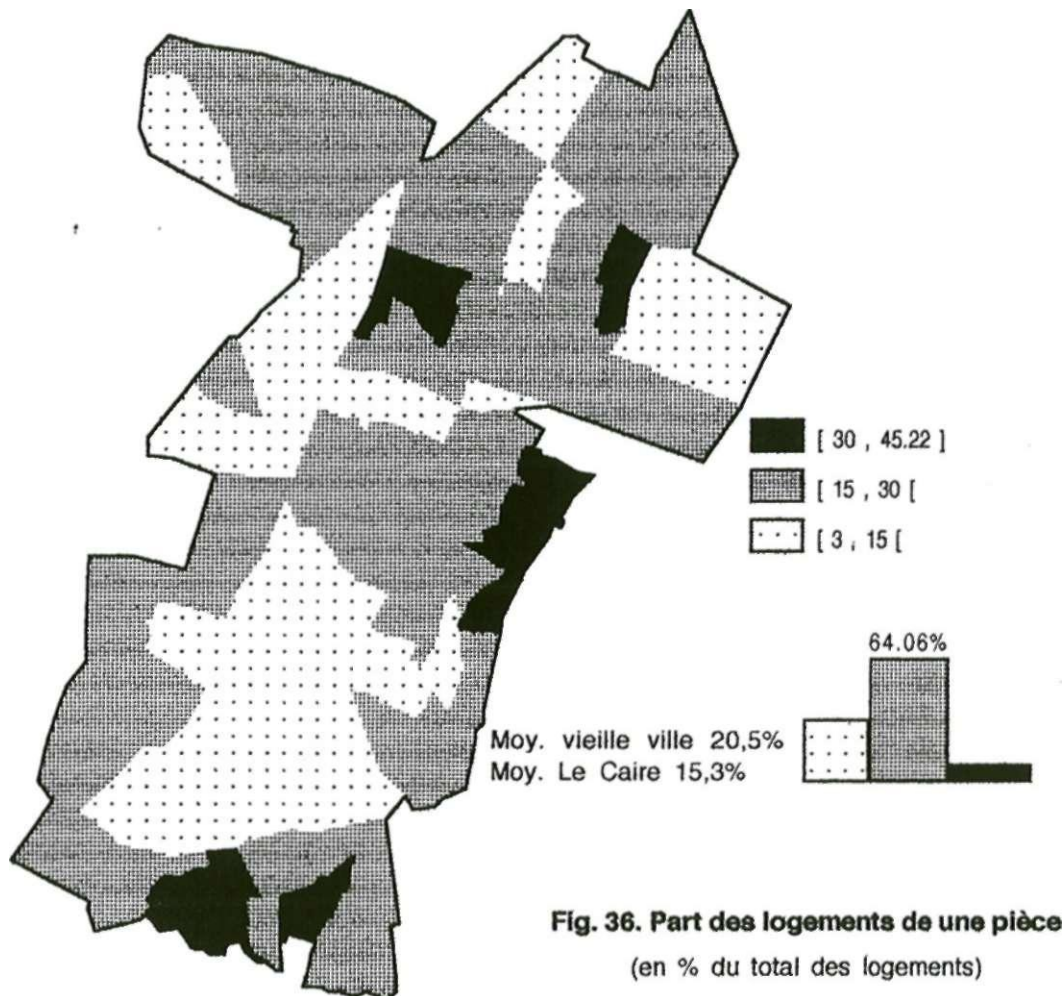


Fig. 35. Part des immeubles de logement de cinq étages et plus
(en % du total des immeubles de logement)

Ce paysage fournit aussi des indices quant à la taille des logements, ceux ne comptant qu'une seule pièce représentent un cinquième du total, mais là aussi, la situation est contrastée puisque les quartiers où les constructions sont peu élevées concentrent une forte proportion de logements à pièce unique, alors que les secteurs de hauts immeubles sont également ceux des logements plus spacieux (fig. 36).

Grossièrement, le centre de la vieille ville, et sa partie orientale — à l'exception de Mansûriyya — forment un ensemble où prédominent les constructions basses ou de hauteur moyenne et aux logements exigus ; c'est aussi dans certains de ces quartiers que l'on observe les nombres de personnes par

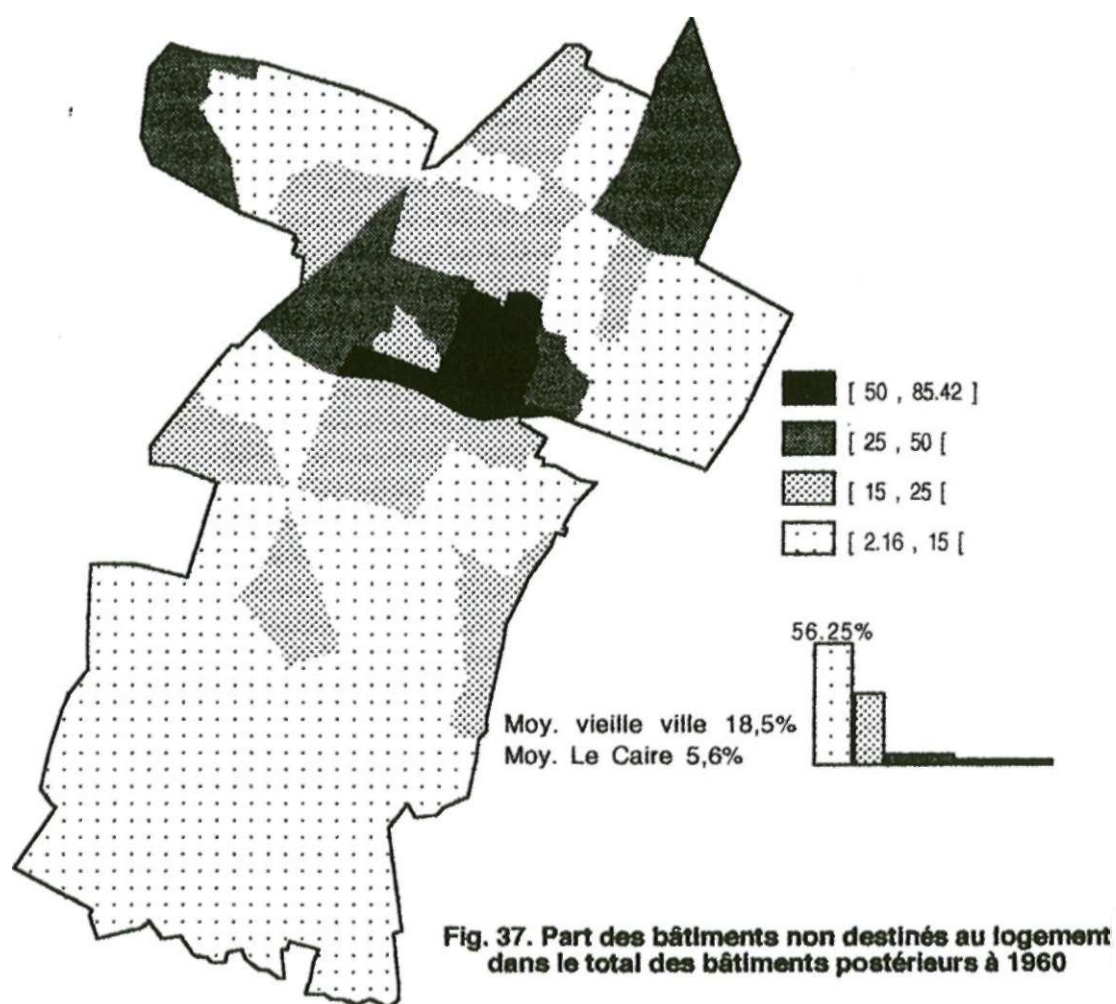
logement les plus élevés. Ce nombre est, pour l'ensemble, de 3,8 ; les trois-quarts des logements abritent entre trois et quatre personnes, en situation extrême, la *chiyâkha* de Bîraqdar compte 7 personnes en moyenne par logement. La composition des ménages est très proche de la moyenne cairote (4,1/4,4 personnes par ménage).



Le statut des habitants est très majoritairement celui de locataire, à noter cependant que pour les *qism-s* de Gamâliyya et de Khalîfa, près de 6 % des logements ne correspondent à aucune des classifications du recensement³². Sur les

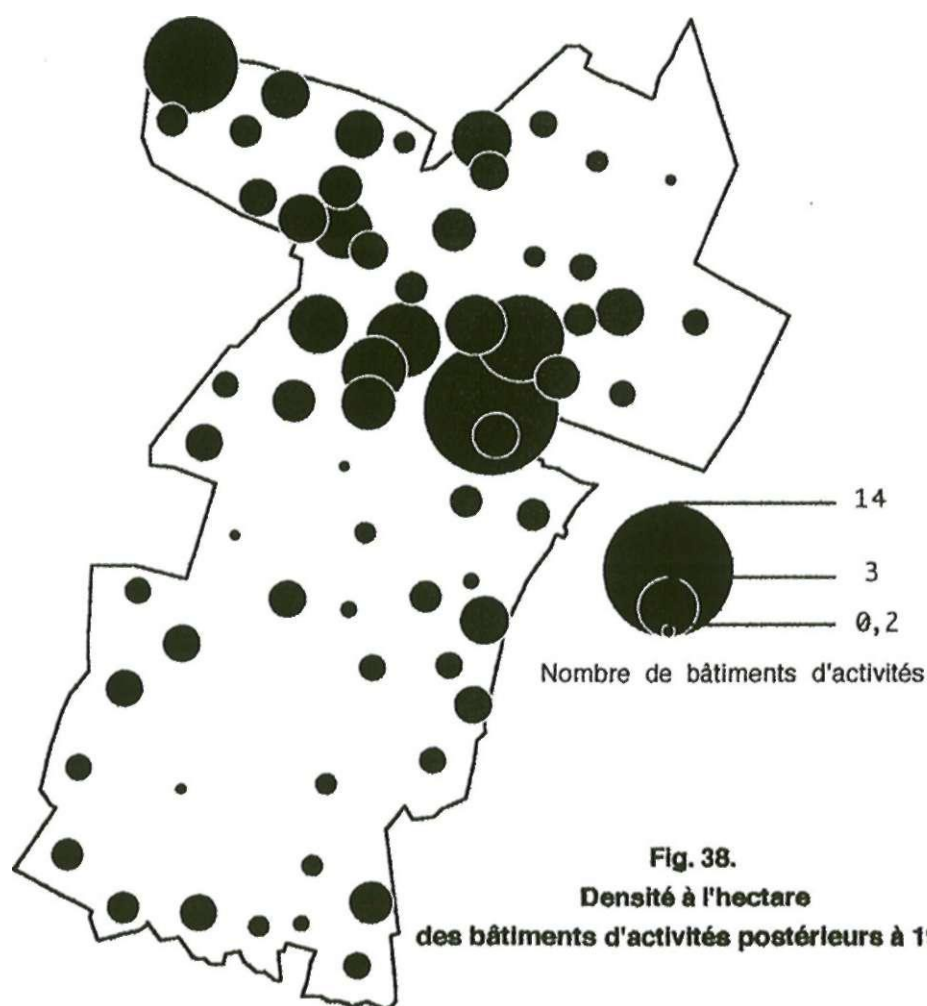
³² Les logements peuvent être en location, en propriété, acquis, ou en cours d'acquisition.

226.113 logements des 8 *qism-s*, 6,7% sont vides, taux de vacance nettement inférieur à celui du Caire qui est de 14,5 %. Le raccordement aux réseaux publics d'adduction d'eau et d'électricité concerne la presque totalité des logements, mais il traduit cependant des différences d'intégration puisque 3,5 % des logements du *qism* de Gamâliyya et 9,5 % de celui de Khalîfa ne sont pas raccordés à l'électricité³³ ; il n'y a pas d'accès à l'eau courante pour 2,3 % des logements de Darb al-Ahmar et 1,5 % de ceux de Khalîfa.



³³ Notons que selon le journal *al-Ahrâm* (23 septembre 1996), plus de 500 procès sont actuellement engagés au Caire contre des particuliers ayant effectué des branchements électriques irréguliers.

Si l'on s'intéresse plus précisément à l'affectation des immeubles érigés à partir de 1960, on constate qu'un cinquième de ceux-ci ne sont pas destinés au logement mais à d'autres activités. Cette proportion augmente pour le cœur de la ville ancienne, depuis le centre-ville jusqu'à al-Azhar — où elle est d'environ 50 % et peut atteindre plus de 85 % —, ainsi que pour les quartiers de Bâb al-Hadîd et Bîraqdar (fig. 37). Ainsi, il apparaît que ces secteurs, qui ne sont pas forcément ceux où on a le plus construit depuis 1960, sont ceux où la pression des activités économiques a été la plus forte au cours des dernières décennies. On observe une implantation accrue d'activités économiques, laquelle doit être mise en relation avec la trame qui était déjà en place auparavant.



C'est donc une tendance à la densification extrême des activités économiques, essentiellement commerciales, qui caractérise le cœur de la ville ancienne.

Cette densification du centre est encore plus manifeste si l'on ramène la construction de ce type de bâtiments à l'hectare (fig. 38), l'image produite nous montre que le phénomène est concentré entre Bâb al-Hadîd et al-Azhar, et que ce dernier pôle — soit de part et d'autre des rues du Mûskî et d'al-Azhar et les quartiers de Husayn, Khân al-Khalîlî, Khurunfich et Gamâliyya — est celui où il connaît son intensité maximale.

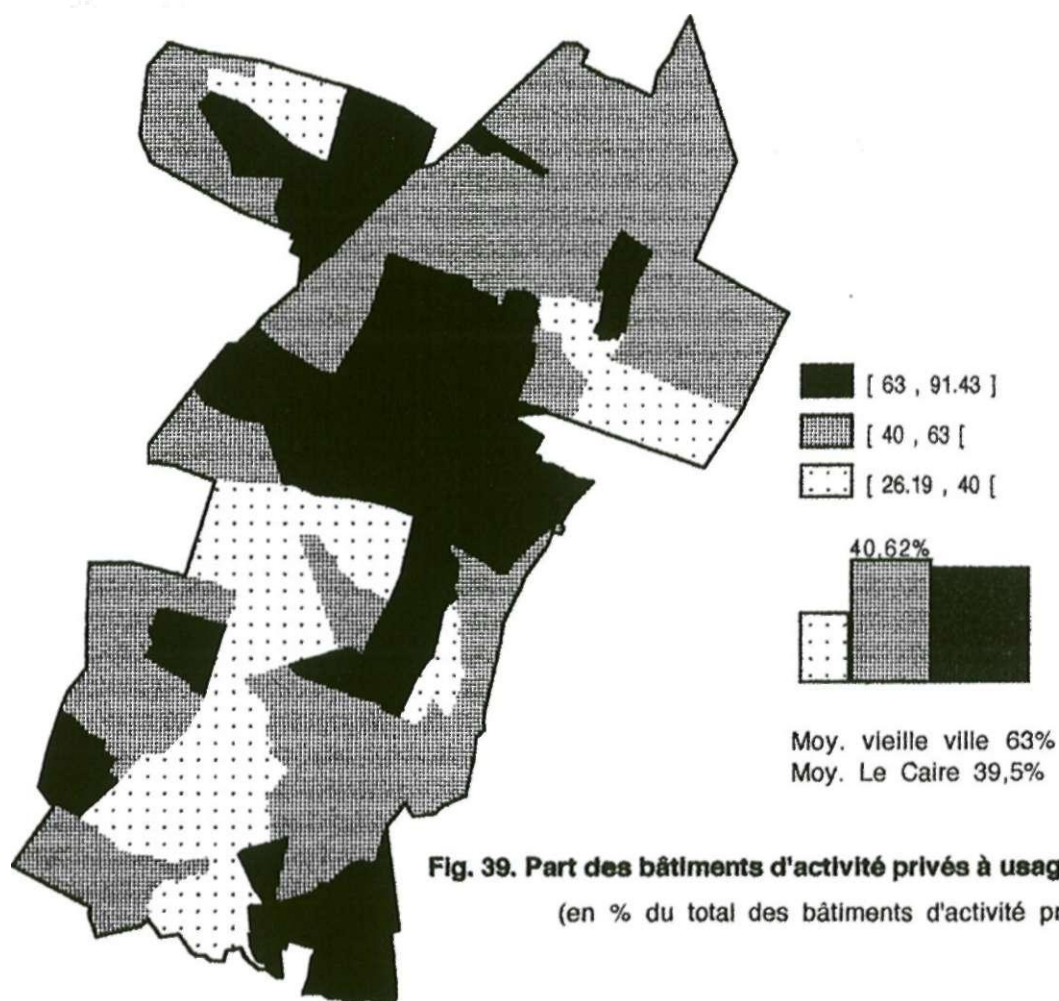


Fig. 39. Part des bâtiments d'activité privés à usage commercial
(en % du total des bâtiments d'activité privés)

Ainsi, il ressort que 14,5 % du total des bâtiments de la vieille ville sont des bâtiments d'activité privés, cette proportion, qui est comprise entre 40 et 66 % pour le secteur précédemment mentionné, n'est que de 5,4 % pour l'ensemble cairote.

Enfin, nous pouvons préciser, pour l'ensemble des bâtiments d'activité privés, la part de ceux qui sont destinés à un usage commercial (fig. 39). La carte présente alors un aspect différent même si l'on retrouve une concentration autour du centre ancien ; le cadre d'expression est cette fois-ci plus large puisqu'il est soumis à l'influence de tous les axes ou quartiers où l'activité commerciale est notable. À noter également que le taux peut, dans certains cas, être important du simple fait que les seuls bâtiments d'activité en présence sont ceux à usage commercial.

Là encore, la ville ancienne se singularise puisque les valeurs de cet indicateur, qui traduisent la prépondérance du commerce par rapport aux autres activités économiques, sont ici nettement supérieures à la moyenne cairote. Nous observons ici aussi une inscription tangible de l'activité économique dominante sur la matérialité de l'espace. Il suffit, pour s'en convaincre de comparer cette carte avec celle montrant le poids des commerçants dans la population active (fig. 29).



Aussi, au regard de plusieurs indicateurs, et tout particulièrement des trois dernières images (fig. 37, 38 et 39), on observe que la centralité du cœur de la ville ancienne s'est affirmée au cours des dernières décennies. Cette tendance s'est traduite par la densification et la polarisation des activités économiques, principalement celles liées au commerce. Cette dernière spécialisation s'est intensifiée de manière considérable, et on constate qu'à l'échelle de l'agglomération, c'est un véritable hypercentre commercial qui se déploie entre al-Husayn et la place 'Ataba.

En conclusion, il nous semble important de revenir sur le découpage administratif, ou plus exactement sur les conditions morphologiques d'expression des données. Il ne s'agit pas là d'une quelconque obsession, mais au fil de notre exposé, en considérant un ensemble d'indicateurs fort disparates, nous avons relevé que trois des *chiyâkha-s* étudiées ont, de manière quasi systématique, un « comportement » différent de celles qui les environnent. Il s'agit de celles de Hamzawî, au cœur de la vieille ville, de Hanafî au sud-ouest et de Surûgiyya à l'est. Ces trois unités présentent des caractéristiques communes, de forme ou de position : la première, riveraine de la rue al-Azhar n'a pas d'épaisseur, la seconde englobe les deux façades de la rue Port-Saïd, la troisième est traversée par une portion de la rue Muhammad 'Alî.

Aussi, il est manifeste que la variation des indicateurs est sujette à la présence ou l'absence des grands axes structurant la ville ancienne. L'influence de ces voies est telle que l'on doit considérer, pour les *chiyâkha-s* qui en englobent une portion — soit près de la moitié d'entre elles —, que l'on obtient une représentation moyenne résultant de données certainement très contrastées.

Nous nous proposons désormais de continuer, par une approche comparable, mais transversale, ces enquêtes exploratoires. À d'autres échelles et en utilisant des sources différentes, nous allons reformuler les principales dynamiques mises en relief dans ce chapitre. Si l'ensemble des données chiffrées nous permet de dresser des constats, il faut pour revenir d'une image fixe à des processus, poursuivre par de nouvelles approches.

Reflux de population, afflux d'activités économiques, évolution du paysage urbain : complémentaires et interdépendants, ces dynamiques peuvent être décryptées et précisées au travers d'autres registres d'analyse.

Chapitre 3

En marge et au cœur : des espaces en suspens

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ce sont plusieurs dizaines de milliers de personnes qui ont quitté les quartiers anciens du centre du Caire au cours des dernières décennies. On retrouve nombre d'entre eux installés dans les périphéries auto-construites¹, ou relogés dans des programmes HLM².

Ces constats suscitent maintes interrogations. La mobilité résidentielle est le fait de processus complexes, et avant de se transcrire en chiffres, d'un recensement à l'autre, ce sont autant d'histoires de vie, de trajectoires particulières. Nous ne saurions cerner les contours de l'ensemble de ces migrations, ni même en dresser une typologie. Cependant, ces mouvements sont essentiels dans l'évolution de la ville ancienne aujourd'hui. Pour les aborder, nous avons choisi de présenter deux espaces-cas où des populations sont « en suspens », c'est-à-dire en attente d'un éventuel départ des quartiers anciens. Ces deux situations exemplaires ne sont ni représentatives, ni traitées de la même manière, et, de ce fait, ne sont pas comparables. Il ne s'agit pas d'une confrontation mais d'une somme, qui met en perspective la périphérie et le centre de la vieille ville. Les facteurs déterminants de ces migrations éventuelles sont différents et indépendants : d'une part une dynamique d'éviction à caractère endogène, d'autre part une volonté politique dans une optique d'aménagement urbain.

¹ Comme en témoigne la thèse d'Agnès DEBOULET, 1994.

² Cf., par exemple, l'enquête réalisée à Hadaba al-Wusta par Bénédicte FLORIN, 1995.

1 - Quelque part vers Sayyida Zaynab, près des tanneries et des abattoirs

Nous allons, dans ce chapitre, exploiter les données d'une enquête, réalisée sous les auspices de l'IAURIF et du GOPP³, laquelle a été déterminée par un projet de grande envergure de délocalisation des tanneries, des abattoirs et des activités induites vers, respectivement, la ville nouvelle d'al-Badr et le quartier de Bassatine⁴.

Cette enquête s'inscrit dans un espace que l'on peut qualifier de « faubourg » de la ville ancienne, puisqu'il est situé à sa périphérie sud-ouest (cf. fig. 40). Cependant, au vu de son ampleur, de sa contemporanéité et des questions posées, cette source représente une réelle opportunité car elle apparaît complémentaire des recensions que nous avons traitées dans le chapitre précédent. En effet, il s'agit d'une enquête ménage⁵, complémentaire d'une enquête sur les activités, qui a été menée en juin 1992 auprès de 200 ménages, (choisis selon un plan de sondage), installés autour des abattoirs et des tanneries, dans les *qism-s* de Sayyida Zaynab et de Masr al-Qadîma⁶. Pour les besoins de l'étude, plusieurs secteurs correspondant à des critères morphologiques ont été définis. Le questionnaire s'organisait selon six niveaux de renseignements : localisation de

³ Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région Ile-de-France et *General Organization for Physical Planning*, ces deux organismes étant abrités par le Ministère de l'Urbanisme et du Logement.

⁴ Au sujet de ce quartier et du projet, cf. respectivement les articles de Bénédicte FLORIN et de Bertrand REYMONDON dans le n° 10 des *Cahiers d'URBAMA* (1995), consacré à l'aménagement régional et urbain en Egypte, et dans lequel nous avons présenté une synthèse de cette même enquête.

⁵ IAURIF-GOPP, *Sayed Zaynab Project* (5 volumes) : *Targets and Organisation of the Study*, *Preliminary File* ; *Tanneries Survey. Preliminary Result* ; *Social and Housing Survey* ; *Complementary Survey about Outlying Activities* ; *Analysis and Diagnosis*. Le Caire, GOPP-IAURIF, mars-sept. 1992.

⁶ La zone dans laquelle l'enquête a été réalisée compte environ 13.600 ménages, l'échantillon en représente à peu près 1,5% (2% pour les secteurs mitoyens des tanneries et abattoirs et 1% pour les autres).

l'îlot, structure du ménage, statut d'occupation, description de l'unité d'habitation, insertion dans le quartier et équipements du quartier.

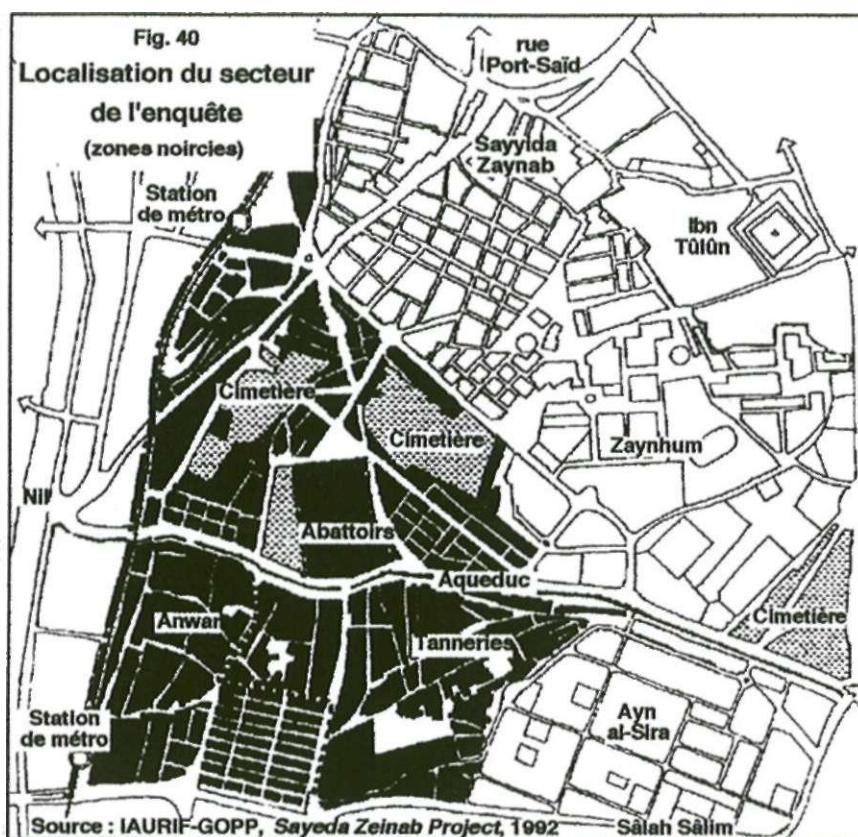
Pour chaque foyer, une fiche a été établie, comprenant les observations des enquêteurs sur l'état du bâti et les réponses des ménages au questionnaire. Les résultats ont été synthétisés sous forme de tableaux ordonnés par secteurs. De plus, l'entrée dans les tableaux par l'unité familiale et son adresse permet un croisement fin des données. Ainsi, nous disposons de données originales, diversifiées (enquêtes ménage, habitat et activité) et récentes ; cette source, riche et unique en son genre, s'avère donc particulièrement intéressante dans le cadre de notre recherche et nous permettra d'obtenir un éclairage complémentaire de l'analyse des données du recensement de 1986, même si elle ne concerne pas notre zone d'étude proprement dite.

« Prises au niveau d'un *qism*, et *a fortiori* à celui d'un secteur plus vaste, les statistiques peuvent masquer des différenciations beaucoup plus aiguës à l'échelle d'un simple regroupement d'îlots. (...) À l'inverse, l'on peut se demander si ce n'est pas la somme d'îlots très divers (et homogènes en eux-mêmes) qui permet de recomposer les caractéristiques "moyennes" de la société urbaine cairote à l'échelle d'un même quartier. » (Mercedes VOLAIT, 1988-1).

● Spécificités spatiales et économiques

Périphérique à la ville ancienne ainsi qu'au centre moderne, hétérogène dans sa morphologie et sa composition sociale, ce vaste ensemble de 140 hectares, espace « de transition » ou « intermédiaire », appartient néanmoins à la zone centrale (cf. fig. 40). Il est localisé à l'est de la ligne de métro, limite avec le centre-ville, et s'étend au sud jusqu'à la Sâlah Salîm. Le secteur nord (*chiyâkha* de Sayyida Zaynab) n'est ni tout à fait la ville ancienne, ni tout à fait une autre ; le quartier des tanneries est davantage enclavé ; l'avenue de l'Aqueduc marque une limite très nette entre les espaces sud et nord ; Anwar est un ancien village ; enfin,

les cités de logements de type HLM (Ayn al-Sira et Zaynhum) forment aussi des quartiers à identité marquée. Ces contrastes sont d'ailleurs lisibles dans les résultats de l'enquête, mais il est nécessaire de les souligner, puisque l'ensemble défini pour cette enquête n'a d'autre homogénéité que celle d'être la « zone d'allégeance » des abattoirs et des tanneries.



Cet espace, formé de plusieurs quartiers indépendants constitués à des époques et selon des modalités différentes, est cependant fortement lié à une activité qui s'avère déterminante. L'abattoir (*salakhana*), créé à la fin du siècle dernier, emploie une centaine de personnes qui dépendent du Gouvernorat ; il est aussi utilisé, selon l'enquête activités, par plus de 3.000 bouchers privés. Les tanneries (*madahegh*), implantées majoritairement dans les années 1960 et au début

des années 1970, emploient plus de 3.500 personnes (seuls les adultes sont comptabilisés) pour environ 300 entreprises. Autour de ces deux pôles, gravitent d'autres activités comme une cinquantaine de fabriques de colle, installées depuis la fin des années 70, ou une centaine de commerces de produits chimiques pour les tanneries et les ateliers utilisant les dérivés des peaux. Le nombre d'emplois générés par l'ensemble de ces activités est estimé à 5.000.

● Éléments de lecture de l'enquête

Nous ne retiendrons ici qu'un aperçu général et synthétique de présentation du secteur, classé par commodité selon quatre niveaux de renseignements : structure des ménages, situation professionnelle et revenus, caractéristiques de l'habitat et intégration au quartier.

Ont été enquêtés 199 ménages (1 logement vide) regroupant 1.049 individus, soit 5,2 personnes par ménage (moyenne du Caire 4,4)⁷. Le nombre de personnes par foyer varie de 1 (3 occurrences) à 11 (4 cas). 89 % des chefs de ménage sont des hommes ; leur âge moyen est de 50 ans, mais cette donnée varie nettement selon les secteurs (de 46 à 60).

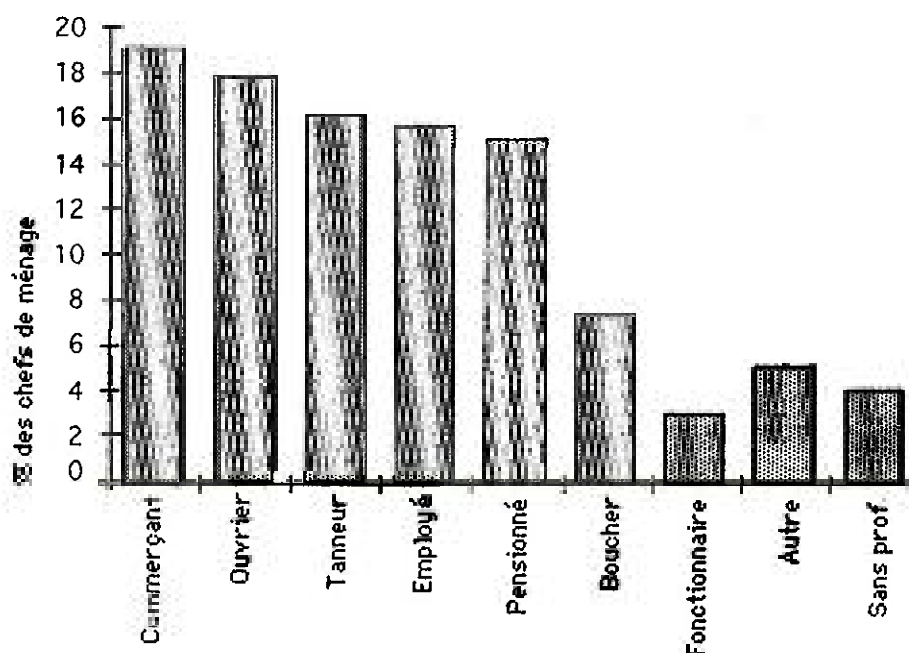
Environ un quart des foyers compte des personnes autres que celles appartenant à la famille strictement mononucléaire, soit 72 personnes. On ne sait qui sont ces individus, on ne connaît que leur sexe (le nombre d'hommes et de femmes est à peu près équivalent), et le montant de leur apport au revenu du ménage. La cohabitation de plusieurs générations est importante, au vu de l'âge souvent élevé des enfants qui peuvent être mariés et en charge de famille, et en supposant qu'une part importante des personnes « supplémentaires » doit être celle des ascendants du chef de ménage ou de son conjoint.

⁷ Moyenne calculée à partir des chiffres du recensement de 1986, les autres données de référence proviennent de la même source, cf. Mercedes VOLAIT, 1988-2.

Ce phénomène est peut-être accentué par des effets de « re-cohabitation » : retour d'une personne (seule ou avec des enfants), ayant quitté auparavant le logis familial pour fonder son propre foyer ; on peut supposer que ce cas, souvent présent dans l'enquête, concerne en majorité les femmes.

Moins de 3 % des chefs de ménage se déclarent sans activité (il s'agit presque exclusivement de femmes). Ceci ne signifie pas pour autant que tous les autres exercent une activité régulière ; en effet, sont déclarés *workers* les chefs de ménage qui n'ont pas de revenus fixes. Cette catégorie englobe certainement des personnes n'ayant pas de profession déterminée et qui travaillent de manière occasionnelle.

Fig. 41. Profession du chef de ménage



Dans ce graphique, les *workers* ont été transcrits comme « ouvriers ». La catégorie « commerçant » englobe, comme pour le recensement, des activités très différentes (de par le revenu et le statut qu'elles induisent). Est considéré comme

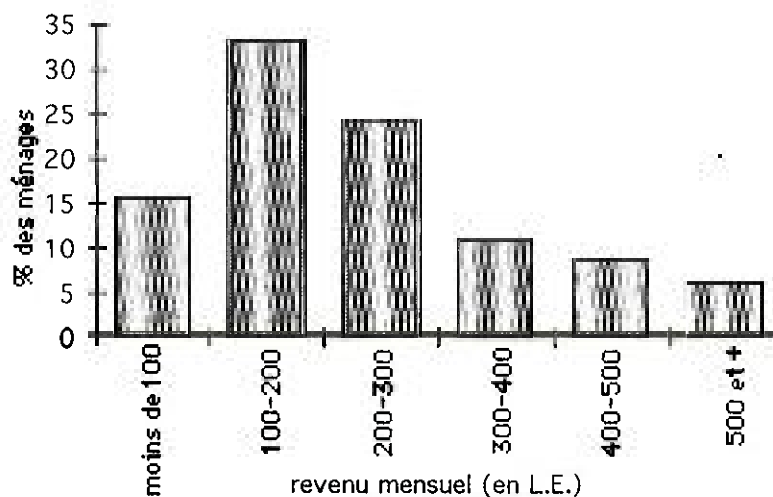
commerçant un vendeur ambulant, un livreur de lait ou encore un épicier. De même, la part des fonctionnaires est ici certainement sous-estimée. On peut penser que de nombreux employés le sont par le gouvernement, même si cette précision n'était pas spécifiée. La catégorie « pensionnés » est aussi sujette à diverses interprétations. Ce graphique, très schématique, a pour seul objectif de montrer, par rapport aux autres catégories professionnelles, la part importante des chefs de ménage exerçant la profession de tanneur ou de boucher (un quart des chefs de ménage). Cependant, là aussi, les situations sont multiples : un tanneur peut être ouvrier ou propriétaire, et il en va de même pour les bouchers qui peuvent être employés ou commerçants.

Comme il s'agissait surtout d'identifier les individus liés par leur activité professionnelle aux tanneries ou aux abattoirs, les autres catégories ont été mal définies lors du passage de l'enquête ; trois niveaux de renseignements ont souvent été amalgamés : catégorie socio-professionnelle, statut dans l'emploi et secteur d'activité. La profession des actifs autres que le chef du ménage n'est pas mentionnée ; on ne connaît que le nombre d'emplois supplémentaires par ménage et si ceux-ci sont liés au secteur des tanneries et des abattoirs. Plus de la moitié des ménages compte au moins un emploi dans le quartier, et 30 % des familles dépendent économiquement des abattoirs ou des tanneries. Là encore, la distribution spatiale est contrastée puisque seulement 6 % des actifs du secteur le plus éloigné travaillent en relation avec ces activités, alors qu'à peu près la moitié des ménages du secteur mitoyen en dépend⁸. Le revenu mensuel moyen par ménage est de 269 livres, (soit deux fois moins que le revenu moyen par ménage

⁸ Ont été soustraits de ces calculs les ménages dont la seule personne active est le chef de ménage lorsque celui-ci est pensionné.

au Caire) et se situe nettement en deçà du seuil de pauvreté⁹. Bien qu'il s'agisse de quartiers « populaires », et que les revenus, même les plus importants restent modestes, ils révèlent de fortes disparités, tant au niveau des ménages (l'écart, en lissant les extrêmes, va de 1 à 20) que des secteurs pour lesquels la moyenne varie du simple à plus du double, de 185 pour le quartier au sud des Tanneries à 417 pour Anwar. Les secteurs les plus pauvres sont en général ceux où la part de femmes chefs de ménage est importante, ces dernières étant majoritairement sans travail. Le secteur le plus pauvre est aussi celui où l'on compte le plus de personnes par ménage (presque 6) mais pour les autres, ces deux variables n'ont pas de relation directe.

Fig. 42. Revenu par ménage



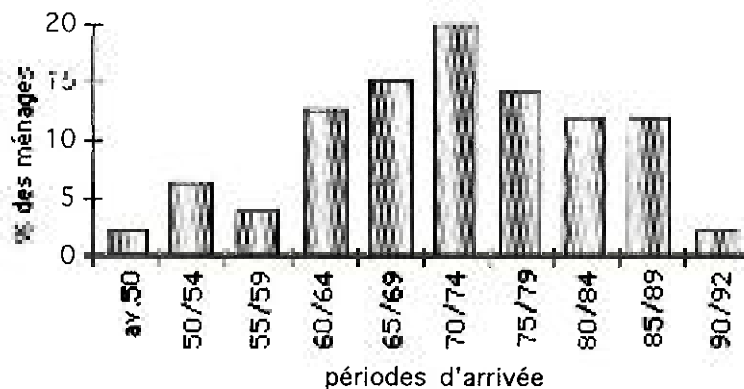
Les loyers s'échelonnent entre 1 et 80 livres par mois, mais près d'un tiers (29 %) des ménages sont propriétaires de leur logement ou du pas-de-porte. Le nombre moyen de personnes par pièce est de 1,9 (moyenne du Caire en 1986 : 1,5). Ce taux varie de 1,3 au nord, quartier de Sayyida Zaynab (celui où le nombre

⁹ À titre indicatif, Heba AL-LAITHY et Hanaa KHEIR AL-DIN (1993) ont élaboré un seuil de pauvreté évalué en 90-91 à 722 livres annuelles par personne. Pour l'ensemble des individus concernés par l'enquête, le revenu annuel par tête est d'environ 616 livres.

moyen de pièces par logement est le plus élevé) à 2,3 à Anwar (situation inverse), qui est paradoxalement celui où le revenu est le plus important. Le nombre moyen de pièces par logement est de 2,7 ; les logements sont, sauf rares exceptions, raccordés au réseau public d'eau potable et d'électricité, comme l'ensemble du gouvernorat du Caire (respectivement 95 % et 97,6 %).

Un des apports principaux de cette enquête est la date (année) d'arrivée des ménages. On constate d'ailleurs que leur implantation est relativement récente, même dans le cas des ménages habitant des logements anciens ; 20 % des familles sont arrivées entre 70 et 74, 15 % entre 65 et 69 (la majorité en 67), et on note des installations jusqu'en 1992. Les périodes d'arrivée correspondent, jusqu'aux années 80, à celles d'implantation ou de développement des activités précédemment citées. Pour la période postérieure, nous avons moins d'informations. Ici, les périodes de pointe correspondent à celles de déclin dans l'ensemble ville ancienne.

Fig. 43. Périodes d'arrivée des ménages



La famille la plus anciennement installée est là depuis 1932, et seuls 4 ménages étaient présents avant 1950 ; 62 % des ménages (peut-être plus, il y a 17 sans réponse) ont de la famille dans les environs (*surroundings*) mais il n'y a pas plus de précisions. Le taux de ménages ayant de la famille dans le quartier et celui

des ménages abritant des personnes supplémentaires est fortement lié, mais nous n'avons pas d'hypothèse concernant cette relation.

Enfin, la dernière partie du questionnaire concerne les aspects de la vie du quartier, ses « avantages et inconvénients » (*qualities and problems of the area*) et les souhaits de ses habitants. Même si cette partie est à appréhender avec prudence (l'aspect fermé des questions ne permettait pas aux personnes interrogées de s'exprimer largement, ces éléments étant accessoires pour les enquêteurs, et de nombreuses fiches étant restées sans réponse à ce sujet), certains éléments, ébauches de représentations d'espace vécu, peuvent être creusés.

Ainsi, si les (rares) propriétaires d'automobiles regrettent l'absence de places de parking, et si la plupart des enquêtés déplorent des carences qui ne semblent pas spécifiques à leur quartier (écoles surchargées, transports en commun insuffisants, absence de jardins, etc.), la presque totalité des personnes interrogées ne souhaite pas le quitter.

Une touche surprenante est celle concernant des « bagarres de bouchers », nuisance qui n'était pas prévue dans le questionnaire mais qui a trouvé sa place dans les tableaux de synthèse, puisque nombre de ménages s'en sont plaint, dont la moitié dans le secteur mitoyen des abattoirs. Discrimination, mépris envers un corps professionnel, ou jalousie à l'égard de personnes réputées riches, (dans la part des ménages les plus aisés, les bouchers sont nombreux), et souvent citées comme des exemples-types d'*infitahin*¹⁰, ou réelles violences entre bouchers ?

Anecdotique, peut-être, mais les plaignants sont principalement des enseignants, des pensionnés ou des employés ; cette information peut être révélatrice d'un aspect des rapports — ou des conflits — sociaux, dans un espace marqué par des activités symboliquement non neutres, les abattoirs et les tanneries,

¹⁰ On appelle *infitahin* les personnes qui se sont enrichies durant l'*infitah*, la période d'ouverture économique impulsée par le président Sadate à partir de 1974.

et de surcroît par de fortes disparités, tant celles des revenus que celle des statuts sociaux.

● Mise en perspective de quelques hypothèses

Il ne s'agit pas ici d'exposer l'ensemble des données de l'enquête IAURIF, ni d'évaluer toutes les possibilités de croisement des variables, mais seulement de formuler quelques observations sur les renseignements qui apparaissent éclairants ou explicatifs par rapport à ceux du recensement et peuvent, confrontés à ce que nous savons de la situation de la vieille ville, nous fournir des pistes.

Ainsi, l'âge moyen des chefs de ménage est relativement élevé, constatation peu surprenante quand on sait que la population des quartiers anciens connaît un vieillissement ; mais, phénomène plus surprenant, l'âge du chef de ménage rapporté à la date d'implantation de la famille montre que dans la plupart des cas, il ne s'agit pas d'une population endogène vieillissante, mais de familles qui se sont implantées depuis un temps relativement court (plus d'un tiers des ménages est arrivé entre 75 et 92). On peut ainsi supposer que ces ménages avaient déjà connu au moins une autre migration.

Même si l'essentiel des arrivées a eu lieu entre 65 et 74, les périodes postérieures ne voient pas se tarir l'immigration, et ce jusqu'à la date de l'enquête. Nombre d'habitants ont donc quitté ces quartiers alors que, parallèlement, les tanneries et les abattoirs se développaient, et que de nouveaux ménages arrivaient, essentiellement dans les appartements récemment construits, mais aussi dans des logements anciens. Il apparaîtrait ainsi que ce secteur ait été, jusqu'à récemment (et peut-être encore actuellement), un espace ouvert, à forte mobilité. Nous n'avons pas d'informations relatives aux départs, pas plus sur leurs causes et leurs destinations. Comme les recensements fournissent des chiffres de population

absolue mais ne précisent pas les flux, le même problème se pose donc pour les arrivées. Si le solde des mouvements de population s'avère négatif en terme d'échanges, ces données nous montrent pourtant des situations complexes, dont le résultat est déterminé par un brassage constant, observable sur la base du décalage chronologique entre la situation observée ici et celle de l'ensemble de la ville ancienne.

Ces éléments sont certes ténus, mais ils peuvent cependant être révélateurs des migrations depuis et vers la ville ancienne, particulièrement en ce qui concerne les *chiyâkha-s* périphériques. Dans cette perspective, on peut en déduire que le déclin de population de la ville ancienne ne peut se résumer en un simple exode, mais résulte du différentiel de flux mixtes. Ce constat qui relève peut-être de l'évidence, trouve cependant dans ce cas précis une illustration que nous n'étions pas en mesure de proposer dans le chapitre précédent.

De la même façon, le fort taux de ménages ayant de la famille dans le voisinage peut être un indicateur des modalités de migration vers ces quartiers ; ainsi un tiers des employés des fabriques de colle sont parents des propriétaires. Cette situation s'apparente à celle observable dans le cadre d'études sur les entreprises artisanales de la ville ancienne.

Par ailleurs, les contrastes induits par les différences de revenus sont notables, et l'on peut se demander, surtout dans les secteurs d'activités liés aux tanneries et aux abattoirs, s'il n'y a pas émergence d'une frange plus aisée, laquelle peut formuler des projets de mobilité résidentielle. Les deux tiers des propriétaires des tanneries importantes n'habitent pas (ou plus) le quartier. Cette hypothèse est alimentée par les réponses concernant un éventuel départ du quartier ; la plupart des résidents n'envisagent pas cette opportunité, mais ceux qui formulent des réponses précises sont en général les plus favorisés. Aussi, on peut supposer qu'il en va de

même pour l'espace qui nous intéresse, et que les ménages qui en ont les moyens peuvent choisir de quitter les quartiers anciens pour d'autres plus valorisés socialement.

Le traitement de cette enquête nous a permis d'apporter quelques précisions sur les modalités des migrations de population, que nous ne pouvions qu'appréhender très globalement dans notre présentation générale sur la base des données extraites des recensements. Grâce à son niveau de détail, cette enquête, même si elle ne concerne qu'un échantillon des ménages, nous permet cependant d'avoir une image plus riche et contrastée des phénomènes migratoires qui caractérisent actuellement l'ensemble des quartiers centraux. Nous avons pu ainsi entrevoir, dans un contexte clairement défini, certaines causalités de ces processus, et les lier à des exemples précis.

En poursuivant notre recherche sur ces thèmes, nous allons cependant abandonner ici les données quantifiées pour une rencontre plus directe avec un autre milieu, cette fois-ci au cœur des quartiers centraux.

2 - Les dimensions d'une rue : vivre au centre, rue Charâybi

Au centre de la ville ancienne, située entre les deux axes majeurs que sont la rue al-Azhar et la Qasaba — ici secteur de Ghûriyya —, la rue Charâybi (fig.44), toute en décrochements anguleux, est comme une cascade de séquences paysagères. Elle doit son nom à l'un des plus importants négociants en café du XVIII^e siècle, qui fit construire là une *wakâla* (caravansérail)¹¹.

¹¹ Cf. André RAYMOND, 1993, p. 254.

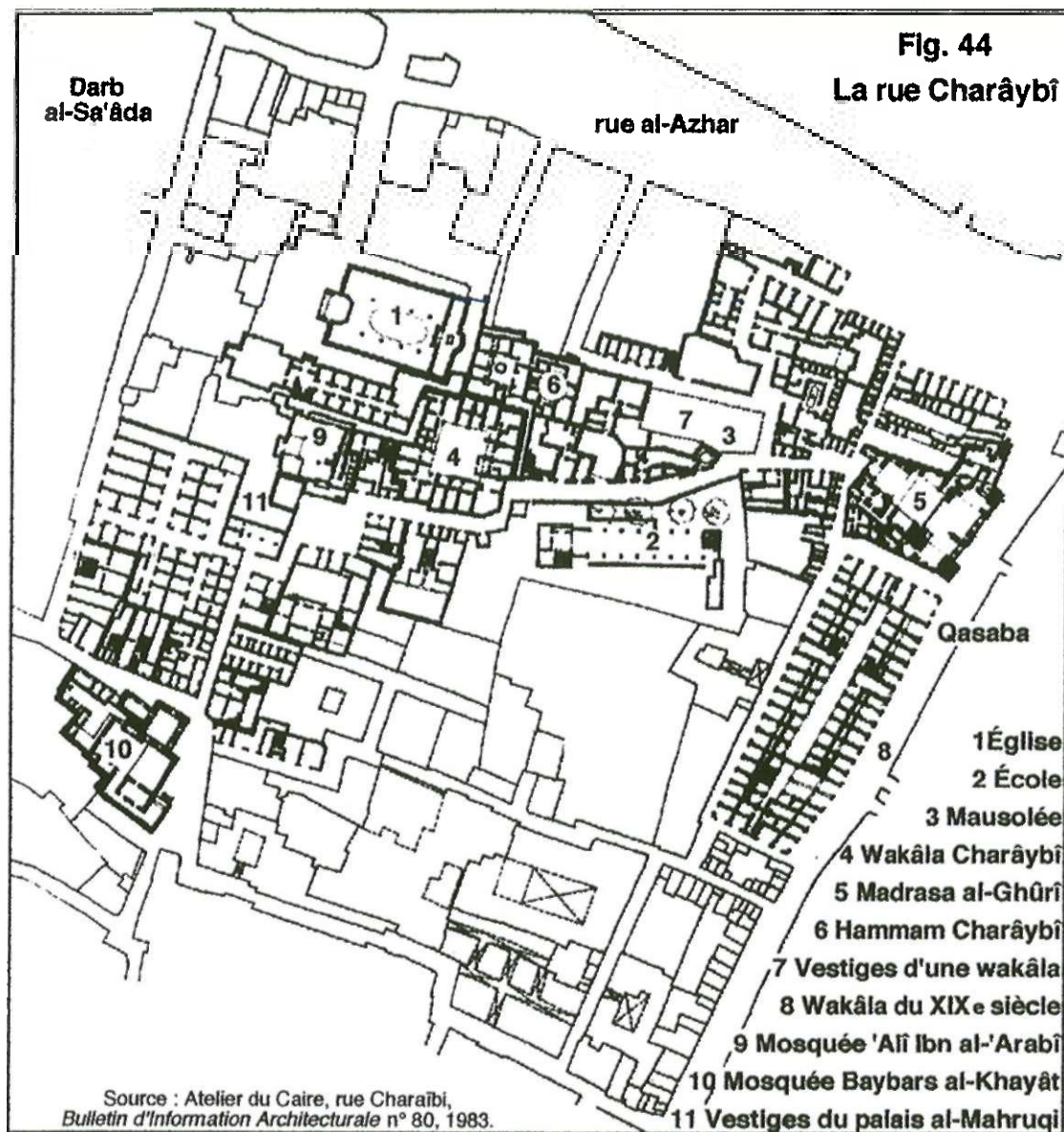
« Au sortir du hammam, près des bazars tumultueux, on est tout étonné de rencontrer un petit quartier clos, solitaire et charmant »¹², raconte un promeneur au début du siècle. Aujourd'hui, en abordant la même rue, sans faire le détour par le hammam, fermé depuis, on aborde un espace que l'on peut toujours considérer comme charmant, mais en aucun cas clos ni solitaire. Quant à l'appellation de quartier, le terme n'est pas — ou plus — adéquat. Il n'y a pas ici de commerces ou de services de proximité, hormis deux cafés, mais comme dans la plupart des quartiers avoisinants, une intense activité de vente et de production, qui se donne directement à voir dans la rue, modulable en ateliers et sur laquelle se projettent les boutiques.

On peut se demander, en arrivant dans la journée depuis al-Azhar ou al-Ghûrî, où la rue commence ? Pour la suivre, on avance tout d'abord dans des passages étroits bordés de boutiques de tissus, puis au milieu d'artisans au travail. Ici, on travaille le cuir, le textile et ses dérivés, plus loin le bois. La vente des tissus est la spécialité du quartier depuis plusieurs siècles, elle continue de s'affirmer et d'étendre son territoire tant vertical qu'horizontal. Aux deux extrémités de la rue, on retrouve un paysage symétrique de souks de tissus, anciens et modernes, *wakâla-s* ou grands immeubles.

On trouve, rue Charâybi, une grande variété dans la typologie du bâti, produit d'époques et d'usages divers : plusieurs mosquées et *wakâla-s*, le mausolée d'un saint, une école de l'époque nassérienne, un hammam, des immeubles d'habitation des XIX^e et XX^e siècles, les vestiges d'un palais¹³.

¹² Arthur RHONÉ, *L'Égypte à petites journées*, 1910, cité in *Atelier du Caire 1, rue Charaïbi*, Supplément au *Bulletin d'information architecturale* n°80, Paris, IFA, 1983.

¹³ Cf. *Atelier du Caire 1, rue Charaïbi*, Supplément au *Bulletin d'information architecturale* n°80, Paris, IFA, 1983.



Cependant, nous sommes ici près des souks centraux, dans un quartier qui a été construit, reconstruit, modifié sans interruption depuis plus d'un siècle. Comme le rappelle Robert Ilbert, la plupart des bâtiments (hormis quelques monuments) datent des XIX^e et XX^e siècles, les constructions antérieures sont pour la plupart à l'état de vestiges¹⁴.

¹⁴ Robert ILBERT, 1982-2.

Au milieu de la rue, deux dégagements successifs, correspondant à des ruptures de tracé, forment des placettes. C'est là que sont installés les « vrais » cafés, où l'on s'assied¹⁵, et où se placent les marchands ambulants avec leurs charrettes de fruits et légumes. C'est ici, au niveau du premier décrochement qu'est située la *wakâla* Charâybi.

● Les derniers temps de la *wakâla* Charâybi

Construite au début du XVIII^e siècle, peut-être contemporaine du hammam mitoyen, la *wakâla* Charâybi est composée d'une cour bordée d'ateliers et d'un étage de logements distribués par une coursive à ciel ouvert ; le deuxième étage n'existe plus. À la linéarité de la rue, la *wakâla*, orientée sur elle-même, oppose sa circularité ; les bruits y restent enfermés, depuis la coursive, les regards balayent l'ensemble ; dans la cour, lieu de passage obligé pour tous, travaillent des menuisiers, qui fabriquent, cette fois, des bancs.

Massive vue de l'extérieur, avec ses murs épais et son vaste porche, l'impression qui s'en dégage depuis la cour est toute autre. « Qu'un canari s'y pose et le balcon s'effondre », la formule du poète Sheikh Imam à propos de son propre logement¹⁶, vient à l'esprit. C'est un décor dégradé, effrayant de fissures qui s'offre à la vue. Seuls les habitants, en vrais comptables, parviennent à mettre sur le compte du tremblement de terre telle ou telle lézarde. À la suite du séisme, la *wakâla* a été déclarée dangereuse, quatre ans après les habitants sont encore en attente d'un relogement aléatoire, mais au jour dit, le départ sera obligatoire. Cependant le temps est fluctuant, certains ne se souviennent plus de l'année de l'événement, mais eux sont là « depuis cent ans ». Ils seront relogés au Muqattam à

¹⁵ À la différence des « cafés-placards » placés aux extrémités de la rue et qui servent, sur place, la clientèle des marchands et artisans.

¹⁶ C'est ainsi qu'il présente sa demeure, située dans ce même quartier d'al-Ghûriyya. Cf. Samir KASSIR, « Cheikh Imam ou les yeux des mots », *Le Caire, Autrement*, 1985, p. 250.

Giza¹⁷, ou aux Pyramides, c'est la même chose, c'est loin, de toutes façons « il n'y a pas de meilleur quartier que celui de Husayn », mais les appartements seront mieux. Les logements de la *wakâla* sont de type *rab*¹⁸ avec une petite mezzanine, très exigus, surtout pour des familles.

La situation des habitants de cette *wakâla* n'est hélas pas unique, ni nouvelle. Cette réalité n'a rien d'exceptionnel, la précarité du bâti fait partie du vécu quotidien de très nombreux Cairotes, tout particulièrement dans la ville ancienne où la dégradation est accentuée. Nous ne reprendrons pas ici tous les témoignages, vécus ou écrits de ces situations dramatiques, mais il faut souligner que c'est une double menace qui pèse en permanence sur l'existence des personnes concernées : vivre dans une habitation dangereuse, et être en instance de déménagement, dans des conditions aléatoires, d'un jour à l'autre¹⁹.

● Sur le toit de la rue²⁰

M. 'Abdû a construit lui-même, il y a une vingtaine d'années, sa maison, en retraits sur le toit de la *wakâla*. Elle a un accès indépendant par un escalier donnant directement sur la rue et compte « trois pièces propres et un couloir aéré », le reste de l'espace, à l'arrière de l'habitation forme une terrasse ouverte où sont élevés des canards et une chèvre, promue animal domestique. Il vit là avec sa femme et ses deux fils, ses filles, mariées ont quitté la maison. Cette situation, en regard de la

¹⁷ Le Muqattam est le plateau qui borde la ville à l'est alors que Giza est le gouvernorat à l'ouest du Nil.

¹⁸ Le *rab*, souvent associé à une *wakâla*, est un habitat collectif économique qui existe au Caire depuis le Moyen-Âge. Le principe est celui d'une barre construite le long de la rue, composée d'unités répétitives superposées et juxtaposées. Cf. l'étude du *rab* Qizlâr, réalisée par Jean-Charles DEPAULE et al., 1985.

¹⁹ La *wakâla* Bazar'a de laquelle ont été délogées en 1989, en vue d'une restauration, 16 familles, est un exemple tout à fait similaire. Cette même année, Günter MEYER (1990) avait recensé, dans les seuls quartiers de Gamâliyya et de Bâb al-Cha'riyya, 74 familles, soit 361 personnes, installées sommairement dans la rue, à la suite de l'écroulement de leur habitation, ou d'éviction.

²⁰ Les informations et propos retranscrits ici ont été recueillis lors de visites et d'entretiens réalisés en mars et avril 1995 et août 1996.

loi, est illégale. En cas d'expulsion, l'irrégularité de son statut ne peut garantir à la famille ni relogement, ni dédommagement. M. 'Abdû travaille au service des Ponts et Chaussées ; l'après-midi, lorsqu'il a une commande, il fixe des scarabées ou d'autres effigies sur des montures en argent, ou alors fabrique de menus objets destinés aux touristes qu'il revend de temps à autre aux commerçants avec qui il a gardé des relations. Il est né à Hârat al-Yahûd et a travaillé longtemps avec les bijoutiers d'al-Sâgha. Ces activités complémentaires ne sont pas très rémunératrices mais lui permettent de garder la main et de s'occuper.

De la terrasse, au milieu de la rue, la vue est dégagée ; en regardant vers l'est, derrière le premier plan piqueté d'immeubles neufs ou de constructions rehaussées, on peut suivre le tracé de la Qasaba avec son écran de monuments. Vers le nord, une ligne de hauts immeubles anciens, c'est la rue al-Azhar ; entre ces immeubles, au niveau des étages supérieurs, sont suspendues des files de voitures qui volent au pas, c'est la voie aérienne dont on ne peut ici apercevoir les piliers, d'où cette curieuse perspective. À l'ouest et au sud, les immeubles neufs, dont un bleu ciel encore pimpant, se font plus denses et plus hauts. En contrebas, la *wakâla*, où le regard se pose directement sur la vie des gens, ateliers ouverts et logements portes poussées ; dans la cour, on scie, on cloue, on rabote ; à l'étage, on cuisine, on lave, on nettoie ; en haut comme en bas, des enfants jouent.

Le commentaire de M. 'Abdû sur ce panorama est aigre : autour de nous, tout le quartier, toute la ville se transforme, il y a des immeubles neufs et luxueux et de nouvelles personnes partout, on ne voit plus que le haut du minaret d'al-Ghûrî. Les gens d'en bas — de la *wakâla* — s'imaginent qu'on va leur donner de beaux appartements²¹ alors qu'il s'agit seulement de les chasser pour fermer la *wakâla*,

²¹ M. 'Abdû a eu l'occasion de visiter des amis installés dans un ensemble HLM à la périphérie et il est tout à fait sceptique sur les avantages de ce type de logements et de quartier.

attendre qu'elle s'écroule, puis construire un autre immeuble comme ceux-ci, où les gens peu fortunés ne peuvent pas habiter, mais qui va en enrichir quelques uns.

Les seuls personnes intéressantes du quartier sont les anciens, les autres appartiennent à deux catégories, celle des ignorants et exploités, ou celle des malhonnêtes et magouilleurs parmi lesquels les agents institutionnels dont la police et le Service des antiquités. Maintenant, les marchands influents sont de riches *saîdî-s*²² qui ne vivent pas là. Tous ces autres lui volent en quelque sorte sa ville, même dans sa matérialité car il dit avoir été témoin d'un trafic d'antiquités et avoir vu, la nuit, des boiseries et des pierres sculptées partir dans des camions.

Comme partout, des antagonismes s'affichent : entre ceux d'en haut et ceux d'en bas, ceux de la *wakâla* et ceux des immeubles neufs, etc. M. 'Abdû estime qu'il est de condition supérieure à celle de ses voisins, il a de l'éducation, son plus jeune fils est élève d'un institut d'al-Azhar, à ce titre il ne doit pas jouer avec les enfants d'en bas. Les gens de la *wakâla* sont des *fellah-s*²³, ils sont ignorants, naïfs, vivent entassés et au contact des animaux, ils parlent mal et ne comprennent rien aux affaires du quartier car ils ne sont pas là depuis longtemps.

Cependant, M. 'Abdû est d'un statut inférieur à celui de ceux qui habitent de vrais appartements, lui et sa famille étant des squatters de toit. Tous ces antagonismes, ces tensions et démarcations ont été exacerbés par l'annonce d'un futur déménagement ; depuis, M. 'Abdû ne parle plus à ses voisins. À l'annonce du relogement — menace pour les uns, chance pour les autres, absence de réelle information pour tous —, la réaction n'a pas été l'émergence d'une quelconque

²² Habitants du Saîd, le sud de l'Égypte.

²³ Par ailleurs, le terme de *fellah* (paysan) dont beaucoup de Cairotes aiment qualifier leurs voisins, nous semble souvent dénué du sens qui le renverrait à une origine précise, impliquant des manières d'être particulières communes à un groupe. En fait, il peut, à notre sens se comparer au terme français de « plouc », qui a amplement débordé l'assimilation à une appartenance rurale.

solidarité de groupe mais se traduit en fonction de l'interprétation du message. Les gens de la *wakâla* pensent quant à eux que M. 'Abdû est jaloux car il n'aura pas un nouvel appartement.

Sinon, que dire du quartier ? Rien à dire, c'est le meilleur. Il y a tout ici : les plus beaux monuments, le sūq al-Tablîta — au sud de la mosquée al-Azhar — est ouvert jusqu'à deux heures du matin et les vendeurs ambulants viennent jusqu'ici.

● Du hammam à la ville

* Le hammam Charâybî, certainement contemporain de la *wakâla*, fonctionnait encore au début des années 80. Il a été ensuite en partie démoli par son propriétaire, certainement désireux d'en exploiter la valeur foncière. Après intervention — tardive — du Service des Antiquités, il est classé en 1984, puis restauré. Cependant, les travaux n'ont été effectués que pour les bâtiments à l'exclusion des bains ; aussi, le hammam, après restauration, est-il resté fermé.

Les hammams du Caire, très peu nombreux — on en comptait 17 en activité au début des années 90 — ne connaissent qu'une fréquentation très marginale qui ne participe plus, depuis longtemps, des rites sociaux²⁴. Pourtant, le hammam n'est pas non plus un monument comme les autres ; espace collectif fréquenté par tous, lié à la vie quotidienne, il symbolisait une vie de quartier. M. Abdû, qui le surplombe depuis sa terrasse, était placé au cœur de cette animation ; désormais il en est exclu. Son engagement pour sauver le monument, sa lutte pour dénoncer les malversations de cette affaire lui ont valu deux mois de prison.

²⁴ En ce qui concerne la fonction sociale des hammams du Caire aujourd'hui, cf. Pascal ESCUDIÉ, 1992.

Mais le hammam se défend aussi par lui-même : certes il est fermé et désert, et pourtant, tous les matins à l'aube, vers cinq heures, M. 'Abdû et sa famille sentent une odeur de fèves cuites (*fûl*) qui s'en échappe, comme lorsque l'on cuisait ce plat sur le foyer des bains²⁵. Même altérée et estompée, l'odeur du passé est entêtante, celle-ci n'est pas sans rappeler le parfum d'autrefois que percevait de temps en temps le calligraphe nostalgique de la rue Muhammad 'Alî²⁶. Comme dans les autres quartiers anciens, les monuments ont ici des légendes, des mythes circulent²⁷, des souterrains existeraient entre les bains, la mosquée al-Azhar et le mausolée al-Ghûrî. Ainsi le quartier se relie et se connecte aux autres, le hammam s'inscrit dans une chaîne de monuments, aux côtés des plus prestigieux et inamovibles d'entre eux. Il faut, à ce propos, rappeler que le hammam servait de raccourci pour rejoindre la rue al-Azhar ; la fermeture de ce passage est donc aussi une fermeture de l'accès immédiat à ce quartier.

Le hammam n'est pas en ruine, il fonctionnait il y a moins de quinze ans, aussi son existence s'inscrit encore dans toutes les dimensions de l'espace, elle flotte dans l'air, passe aussi sous terre. Au milieu de la rue, la *wakâla* et le hammam, bâtiments mitoyens qui partagent le même nom et sont certainement contemporains, ne peuvent qu'être liés par le destin, la fermeture de l'un est de mauvais augure pour l'autre. L'avenir des deux détermine par là celui de la rue, donc du quartier, voire de l'horizon.

Peut-être est-ce pour cela que M. 'Abdû aimerait vivre « sous un autre gouvernement, dans un pays où l'on reconstruirait le hammam à l'identique et où il

²⁵ Les braises du foyer étaient utilisées pour la cuisson du *fûl* ; aussi, en fin de journée, les marchands ambulants amenaient au hammam leurs plats pour qu'ils cuisent durant la nuit et les reprenaient au matin.

²⁶ Personnage du roman de Gamal GHITANY, 1985, *Épître des destinées*.

²⁷ Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1979.

fonctionnerait à nouveau ». L'inutilité de sa présence lui rappelle, chaque jour, que la sienne, ici, est en suspens.

Nous souhaitons ici revenir sur la position que nous avons adoptée et sur la manière dont a été élaboré ce point. Comme le remarque Jean-Charles Depaule²⁸, les observateurs du Caire populaire semblent se distribuer en deux catégories, schématiquement ceux qui insistent sur les valeurs partagées et ceux qui soulignent surtout la pression, liée à la nécessité et les dissensions qu'elle exacerbe. Cependant, comme le rappelle l'auteur, ces deux types d'analyses dépendent de divers facteurs :

« Ce déplacement d'accent ne tient sans doute pas seulement aux présupposés des auteurs, mais aussi aux situations qu'ils analysent, et, selon les cas, au degré d'homogénéité du groupe qu'ils étudient, à son enracinement, à la capacité que l'espace construit a de supporter la vie en commun ou/et d'assurer s'il le faut un minimum de "quant-à-soi", ou encore à la représentation que les habitants veulent donner d'eux-mêmes, à autrui. » (Jean-Charles DEPAULE, 1985, p. 131).

Aussi, il nous faut ici préciser que la situation que nous avons décrite est particulière, que nous n'en maîtrisons certes pas toutes les données. Il nous a semblé juste de donner la parole à celui qui souhaitait la prendre, M. 'Abdû, lequel nous est apparu — ou s'est affirmé — comme la « voix de sa rue ».

Cependant, il semble évident, sans pour autant se ranger dans l'une ou l'autre des catégories présentées précédemment — nous ne pourrions prétendre être en aucune manière « observateur du Caire populaire » —, que cette solidarité de groupe, si elle existe et fonctionne au quotidien, ne peut, face à une situation telle que celle décrite, se politiser, au strict sens du terme. Il nous semble pourtant que tel aurait été le souhait de M. 'Abdû.

²⁸ Jean-Charles DEPAULE, 1985.



Qu'ont en commun le quartier des abattoirs et la rue Charâybî ? L'un est aux marges de la vieille ville et présente des indices manifestes de cette situation périphérique : abattoirs, tanneries, cimetières. L'autre est en son cœur, au contact des souks centraux, là où le terrain est fertile à la construction. Il s'avère cependant que ces deux espaces sont, certes diversement — mais ne s'agit-il pas seulement d'une question d'échelle ? — soumis à une forte pression foncière.

Le point commun de ces deux espaces est bien leur fragilité ; c'est leur situation qui les rend vulnérables à la spéculation immobilière. Celle-ci n'est pas orchestrée par les mêmes acteurs dans les deux cas et le caractère central des deux espaces étudiés est contrasté. En ce qui concerne le secteur des tanneries et des abattoirs, la réalisation du projet d'aménagement reste soumise à la mise en œuvre de moyens importants. Pour les habitants de la *wakâla* Charâybî, la situation est plus trouble ; elle peut se dénouer d'un jour à l'autre ou se prolonger de manière indéfinie.

En prenant un peu de recul, en différenciant site et situation, il apparaît que ces lieux sont tous deux valorisés par leur position au centre de l'agglomération. Espaces convoités, leur préemption potentielle n'est pas le fait des mêmes acteurs, mais c'est pourtant une même dynamique de centralité qui la détermine dans les deux cas. Celle-ci va de pair avec une logique d'éviction des populations les plus marginales, en terme de solvabilité.

Les exemples que nous avons choisis reflètent deux situations où les activités, qu'elles soient de type tertiaire moderne ou liées au commerce et à la petite industrie, exercent une forte pression sur l'espace. Si, pour l'instant, cette pression ne s'est pas traduite ici concrètement mais seulement manifestée, à notre sens il ne s'agit que d'une question de temps.

Conclusion

« Ville ancienne » : à première vue ce qualificatif pouvait laisser supposer un lieu circonscrit, des caractères établis, une certaine stabilité ; pourtant, au terme de cette partie, nous ne pouvons qu'exprimer un dilemme. La ville ancienne ne l'est pas tellement, l'espace que nous avons dû clore est ouvert. De fixité, point ; mais, au contraire, des situations en mouvements : une population en rétraction, des activités en expansion, un renouvellement des constructions, une rotation de l'affectation des bâtiments.

Vue de loin, ou vue du Caire, la vieille ville est un ensemble caractérisé schématiquement par un tissu morphologique et un tissu social particuliers, et surtout par l'interférence manifeste de leur superposition. Toujours globalement, les différences de nature des tracés correspondent souvent à des variations des indicateurs socio-économiques. Pourtant, il ne faut pas tirer de conclusions rapides de ces analogies qui ne résistent pas au niveau fin de l'observation, à une exploration détaillée.

Par l'analyse d'un univers quantifié, nous avons pu voir que la ville ancienne est un ensemble marqué par une forte hétérogénéité. Cependant, celle-ci ne présente pas un aspect figé mais se décline et se recompose selon les indicateurs utilisés. Les ensembles à chaque fois identifiés, non monolithiques, ne forment pas toujours des agrégats stables. L'espace que nous avons présenté est composite, il associe un centre de gravité « concentrationnel », des secteurs mitigés et différentes catégories de périphéries.

Au cœur du système, l'élément central est aisément identifiable à sa densité polymorphe et extrême. Pôle cristallisateur et coercitif, il propage ses dynamiques à l'ensemble, selon des degrés divers depuis les espaces mitoyens jusqu'aux périphéries fragmentées. On note le déterminisme de certains types d'activité, tout particulièrement celle du commerce, qui génère une puissante dynamique de renforcement mais aussi d'expansion, basée sur un solide ancrage territorial. Au niveau de la typologie des activités, cette dynamique génère aussi une cohérence d'ensemble, même si celle-ci ne signifie pas pour autant l'unité du paysage social.

Cependant, l'influence du contact avec le centre-ville moderne ne nous est pas apparue comme probante d'une logique spatiale affirmée, telle qu'elle est présentée en général, c'est-à-dire qui verrait la situation socio-économique se dégrader mécaniquement d'ouest en est. Il faut relativiser l'importance du « heurt » de l'ancien et du moderne et nuancer les métaphores de « fusion » qui en résultent. Toutes les modalités de ces contacts ne sont assurément pas de mêmes nature et ampleur. L'intensité de la relation avec le centre-ville n'est pas tant déterminée par la proximité immédiate, par la contiguïté géographique, mais bien par les réseaux de connexions entre les espaces. Les phénomènes de diffusion empruntent des canaux, des axes ; et, en ce sens, ceux de type transversal sont déterminants. Par ailleurs, il existe une tentation, qui consiste à affecter une dimension géométrique au centre et aux périphéries, or celles-ci ne sont pas toujours où on les pressent. Pour preuve le *qism* de Bâb al-Cha'riyya, qui se profile comme une proue dans le centre-ville et dont nombre de quartiers présentent des indicateurs d'une situation socio-économique défavorisée.

Tous les quartiers centraux voient désormais leur population décroître. Les raisons en sont multiples. Il peut s'agir de la réalisation de projets personnels, de la mise en œuvre d'un projet d'aménagement urbain, de l'évacuation des habitants

d'un monument historique ou d'une construction qui menace de s'écrouler, ou même, un peu trop tard, d'un bâtiment déjà effondré. Cependant, plus insidieusement, moins spectaculairement mais tout aussi efficacement, cela peut être pour cause unique de « centralité », facteur englobant. Quoi qu'il en soit, la fonction résidentielle cède le pas aux activités économiques ; si nous nous sommes intéressé à la population, il est temps de faire le point sur l'implantation et la diffusion de ces activités.

Les statistiques et leur traitement nous montrent des unités construites sur la base de partitions qui évacuent la logique axiale, agglomèrent des ensembles différenciés, ou rompent des unités, dont on a l'intuition, et qui se laissent parfois deviner sous le découpage. Nous allons désormais sortir de ce « carcan » pour suivre les dynamiques de la centralité et les saisir en des pôles, des axes ou des lieux.

Quatrième partie

Correspondances des centralités

« J'ai visité les marchés aux fruits et aux légumes, amoncellement d'aubergines et d'oignons roses, de grenades éclatées dans une odeur entêtante de goyave ; ceux des fleuristes, qui enguirlandent les roses et le jasmin des cheveux d'ange ; les étalages des marchands de fruits secs, tas fauves et bruns sur fond de papier d'argent ; j'ai regardé, j'ai respiré les épices et les currys, pyramides de poudres rouge, orange et jaune ; montagnes de piments, irradiant une odeur suraiguë d'abricot sec et de lavande, à défaillir de volupté ; j'ai vu les rôtisseurs, bouilleurs de lait caillé, fabricants de crêpes : *nân* ou *chapati* ; les vendeurs de thé et de limonade, les marchands en gros de dattes agglomérées en gluants monticules de pulpe et de noyaux évoquant les déjections de quelque dinosaure ; les pâtisseries qu'on prendrait plutôt pour des marchands de mouches collées sur des présentoirs en gâteau ; les chaudronniers, perceptibles à l'oreille cent mètres à l'avance par le roulement sonore de leurs masses ; les vanniers et cordiers aux pailles blondes et vertes ; les chapeliers, alignant les cônes dorés des *kallas*, pareils aux mitres des rois sassanides, entre les écharpes à turban ; les boutiques de textiles où flottent les pièces fraîchement teintes en bleu ou en jaune, et les foulards safran et rose tissés en soie artificielle dans le style de Boukhara ; les ébénistes, sculpteurs et laqueurs de bois de lits ; les rémouleurs tirant sur la ficelle de leur meule ; la foire à la ferraille, isolée et maussade ; les marchands de tabac aux piles de feuilles blondes alternant avec la mélasse rousse du *tombak*, près des tuyaux de chilam disposés en faisceaux ; ceux des sandales, rangées par centaines comme des bouteilles dans un chai ; les marchands de bracelets — *bangles* — tripes de verre aux tons bleu et rose s'effondrant en tous sens et comme échappés d'un corps éventré ; les échoppes de potiers où s'alignent les vases des chilam, oblongs et vernissés, les jarres d'argile micacée et celles peintes en brun, blanc et rouge sur un fond de terre fauve avec des ornements vermicellés, les fourneaux de chilam enfilés en grappes, comme des chapelots. Les marchands de farine qui tamisent à longueur de journée ; les orfèvres pesant dans des balances des menus fragments de galon précieux, aux devantures moins étincelantes que celles des ferblantiers voisins ; les imprimeurs de tissus, frappant les cotonnades blanches d'un geste léger et monotone qui laisse une délicate empreinte colorée ; les forgerons en plein vent : univers grouillant et ordonné au dessus duquel frémissent, comme des arbres aux feuilles agitées par la brise, les gaules hérissées des moulinets multicolores destinés aux enfants ». Claude LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*.

Introduction

C'est sur la base de « manipulations scalaires » que repose cette partie, dont l'objet est de mettre à jour, dans le cadre thématique très ouvert et lâche de la centralité, des correspondances à différents niveaux d'appréhension. Pour les observer, les tester, voir comment elles se forment et se déforment, il est nécessaire de varier les angles et les degrés de distanciation ou de proximité des phénomènes étudiés. Il en va de même pour les supports ou « objets » de l'observation, tous expressifs d'un même phénomène, mais aussi disparates qu'un quartier, un axe, un carrefour, un immeuble, un ensemble de boutiques, ou encore un groupe d'individus.

Le point liminaire de cette partie sera la confrontation des principaux éléments de définition du concept géographique de centralité au cas cairote. À partir de ce cadre, nous construirons une interprétation de l'organisation générale de la ville ancienne, en identifiant et en définissant les éléments structurels d'un système spatial. Cette dernière notion implique l'existence de correspondances, celles-ci s'exprimant à plusieurs niveaux et selon des intensités diverses, entre lieux, axes, pôles, flux, fonctions, tracés, dynamiques, etc. C'est par la mise en évidence des densités et des complémentarités de ces correspondances que nous pourrions définir un espace central, et en détailler la composition.

En second lieu, l'étude sera recadrée sur un axe centre-ville/ville ancienne, sur des secteurs articulés aux pôles que sont les places 'Ataba et al-Husayn. C'est donc une échelle intermédiaire qui sera sélectionnée pour parcourir et investir, à une même latitude, trois quartiers. En choisissant comme fil conducteur l'implantation et la diffusion des immeubles destinés à abriter des activités manufacturières et/ou

commerciales, nous étudierons les processus de production ou de reproduction de l'espace. La logique d'implantation et de fonctionnement des immeubles d'activité sera analysée et mise en parallèle avec l'observation des évolutions et « réactions » du tissu urbain de ces quartiers. Nous tenterons de voir quelles sont les conditions de diffusion des activités et comment ces interactions exercent une influence sur la structure morphologique des quartiers, sur la composition des hiérarchies internes.

Les points suivants, organisés en deux volets correspondant à des approches radicalement différentes, seront consacrés à un même secteur de cet espace central, celui du Khân al-Khalîlî. Dans un premier temps, seront dressés un inventaire et une typologie des commerces de ce quartier aux dimensions modestes mais dont la densité de locaux commerciaux est extrême. Là sont concentrées, vendues et diffusées, les productions artisanales des secteurs mitoyens et nombre de marchandises de multiples origines, destinées à une clientèle tant étrangère qu'égyptienne.

Dans un dernier chapitre, ce même espace sera alors envisagé en tant que territoire(s). Sur la base d'observations de parcours et de situations, seront étudiées les relations entre ces lieux et une catégorie particulière d'acteurs, exerçant une activité marginale : les vendeurs ambulants, et plus spécifiquement les enfants. Le Khân al-Khalîlî est attractif, sa pratique est source de profits potentiels, mais il est placé sous le contrôle de ceux qui y travaillent, qui en régulent et en limitent l'accès et l'usage selon des modalités que nous préciserons. Cette présence d'une population marginale qui s'approprie — avec un succès inégal selon les individus, les temps et les lieux —, des parcours et des secteurs, signifie que l'espace est ici une ressource, qu'il a une valeur absolue, et c'est en cela que ce phénomène sera envisagé comme un indicateur de centralité.

Chapitre 1

Un rythme central à plusieurs temps

Qu'est-ce que le centre d'une ville, comment peut-on dire d'un espace qu'il est central, quels paramètres retenir pour définir la centralité ? Et, plus spécifiquement, quels sont les attributs de centralité de la ville ancienne du Caire ?

Ces questions peuvent surprendre à priori, mais les réponses s'avèrent bien moins évidentes qu'il n'y paraît. Comme le soulignait Jean-François Troin, en conclusion d'un ouvrage consacré aux centres-villes dans le monde arabe, ceux-ci ont des composantes qui leur sont propres et la spécificité de leur évolution n'a pas encore été dégagée¹.

1 - Centre, central, centralité : éléments de définition appliquée

Les éléments de définition varient avec le temps, le centre d'une ville évolue, et même le singulier n'est plus de mise dans les mégapoles qui comptent des centres ou un ensemble central. Ces questions introductives pourraient bien être de celles que l'on peut poser indéfiniment, tant le centre — et à fortiori celui d'une capitale — reflète la complexité d'une ville, et par là d'une société, et, encore au delà, du système monde. Tous ces niveaux d'approche affleurent et s'imposent d'eux-mêmes lorsque l'on développe l'analyse d'un espace central. La ville, dont

¹ Jean-François TROIN, « Introduction » et « Conclusion » à *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, URBAMA, 1988.

on identifiait le centre sans hésitation, est devenue une mégapole déconcertante ; la quête de la centralité est-elle toujours pertinente ?

« La mégapole est en effet contraire à toute idée de centralité; elle pervertit même l'idée de périphérie, retournant ainsi tout le système de la métropole industrielle qui s'était construite sur une stratégie centralisante et une topologie urbaine fondée sur les clivages sociaux, avec ses trames politiques, ses parquages ethniques. » (Alain CHARRE, 1993, p.8).

Pourtant, si l'on considère que sous le vocable de centralité, c'est toujours le sens de l'espace que l'on recherche, la place, les rôles et influence que l'on confère à certains lieux, il nous semble que cet écueil peut être contourné. Même si de la ville à la mégapole le support est différent, même sans unicité, le centre, avec son plus petit dénominateur commun : le « lieu où diverses activités sont groupées »², justifie, en tant qu'espace qualifié par sa diversité et sa densité, la pertinence de son analyse.

En procédant de manière systématique, on peut tout d'abord recourir aux grilles et cadres d'analyse proposés de manière globale et synthétique par les géographes pour définir et repérer ces lieux. Si l'on se réfère au *Dictionnaire de la Géographie* de Pierre George, le centre d'une ville doit pouvoir être identifié selon plusieurs critères :

- « - À la notion descriptive de centre s'associe celle de noyau originel, historique et fonctionnel. (...).
- La partie initiale de la ville qui monopolise de façon plus ou moins absolue les *fonctions urbaines supérieures* : activités politiques, administratives, bancaires, de gestion commerciale, agences de voyage et équipement de grand tourisme, centre culturel, commerce de détail des produits et objets de luxe, services "rares". (...).
- Le centre de la ville est le point de convergence des voies d'accès dans toutes les villes à plan radioconcentrique. Surchargé par l'afflux de personnes actives pendant les heures

² Le Robert, *Dictionnaire de la langue française*, 1993. Le mot *centralité* ne figure pas dans cet ouvrage.

ouvrables de la journée et de la semaine, lieu des plus graves embouteillages de la circulation, il est déserté les jours de fête et le soir, à l'exception des quartiers de distraction et de plaisir. » (Pierre GEORGE, 1970, pp. 70-71).

En appliquant ces préceptes à la situation cairote, on constate qu'hormis le fait qu'elle est le noyau historique et originel, et que sa localisation géographique est centrale, la ville ancienne ne souscrit pas aux conditions qui feraient d'elle un centre. Toutes les fonctions urbaines supérieures en sont absentes, à l'exception d'une, celle de centre culturel, mais elle ne la remplit pas de manière absolue.

Même si Le Caire n'est pas une ville à plan radioconcentrique, la lecture du tracé des voies principales ne désigne pas les quartiers anciens comme « lieux de convergence des voies d'accès ». La description des embouteillages et de l'afflux de personnes actives durant un certain créneau horaire correspond d'avantage au centre-ville moderne ; de surcroît, la ville ancienne est, à l'inverse de ce qui est observé en général pour un centre, un lieu animé les jours de fête et le soir. Ses rythmes ne sont pas calés à ceux du centre-ville moderne puisque les horaires de bureau n'y ont pas d'impact ; les embouteillages ne s'y produisent pas aux mêmes heures, le vendredi est jour d'activité. Cette temporalité varie aussi en fonction notamment des heures, du jour et des saisons, lesquelles ne s'y manifestent pas seulement dans les vitrines des boutiques de vêtements, mais influent sur l'organisation de certains secteurs d'activité et de la vie sociale.

Avec le temps, le concept de la centralité gagne en importance puisque dans *les Mots de la Géographie*³, deux pages entières font référence aux thèmes qui nous intéressent, déclinés en neuf mots : *CBD, centralisation, centralité, centre, centre commercial, centre-périphérie, centre-ville, centrifuge, centripète*.

³ Roger BRUNET ; Robert FERRAS ; Hervé THÉRY, 1992, *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, 1992, pp. 88-90.

Arrêtons nous au *centre-ville* : « l'endroit en principe le plus fréquenté de la ville », et « le milieu de la ville, non par position géographique mais par accumulation d'équipements et services rares : aller au centre c'est en bénéficier ».

Où le situer, comment le trouver, et s'y rendre ? La réponse est simple : « Tous les panneaux de signalisation y mènent ». Pour compléter ces notions bien déroutantes et confuses, on pourrait également consulter les renvois proposés : *cœur, noyau, attraction, périphérie, affaires* ou *concentration*. Mais nous ne suivrons pas cette suggestion ; de mot en renvoi, on pourrait parcourir tout le dictionnaire et jouer indéfiniment au furet avec la centralité.

Notons toutefois que la pratique de fréquentation, d'usage au sens large, est désormais prise en compte. La vieille ville est incontestablement un des lieux de la ville les plus fréquentés, mais à l'exclusion de certaines catégories sociales de la population et selon des pointes de fréquentation qui ne renvoient pas aux heures de bureau mais à d'autres rythmes socio-temporels. Ces nuances sont-elles d'importance ?

Elle pourrait aussi être un espace d'accumulation d'équipements et de services rares, à condition de redéfinir ces deux attributs ; peut-on prendre en compte la multitude des mosquées et les écrivains publics de la place 'Ataba ?

Dans les quartiers anciens sont concentrés de nombreux commerces de luxe comme les bijouteries, auxquels il convient peut-être, si l'on veut conserver la pertinence de la catégorie « luxe », d'ajouter bon nombre de magasins de biens de consommation courante en Occident, mais qui, en Égypte, sont luxueux, en considération du niveau de vie de l'essentiel de la population, (ainsi des chaussures en cuir, des montres, du petit électroménager, etc.). Le pouvoir d'achat des ménages cairotes ordinaires reste limité ; au delà des frais fixes courants, leur budget ne laisse que peu de place au superflu.

Où trouver une lance à incendie, une ancre de bateau, une balance de boucher, des graines de fleurs, ou un compresseur ? Où faire fabriquer une tente de cérémonie, un luth, une salle à manger, un lustre ou un costume ? Où acheter un parasol, un coffre-fort, une ceinture en or, une robe de mariée ou une moulinette à faire la vinaigrette ?

Divers quartiers de la ville ancienne pourvoient à ces « services et commerces rares » puisqu'elle est le premier espace commercial de la ville. Les magasins du quotidien y sont présents pour satisfaire les besoins d'un marché intérieur considérable, mais surtout, la densité et la variété du commerce spécialisé y drainent des flux de l'ensemble de l'agglomération. La vieille ville est aussi le premier espace de concentration de l'artisanat, vendu sur place ou diffusé sur l'ensemble du territoire égyptien. Elle est également spécialisée dans le commerce de la bijouterie et de l'orfèvrerie, du textile, des épices et du cuivre, de même que dans celui de nombreux et divers articles « rares » qui se trouvent moins aisément ailleurs. Que la fréquence de l'achat soit courante ou exceptionnelle, des quartiers précis font référence pour l'acquisition d'une gamme de produits très étendue. La vente s'organise par secteurs, qui correspondent à des spécialisations, et par axes, diversifiés ou thématiques, elle s'adresse aux particuliers et aux professionnels.

Ainsi, dans la partie occidentale de la ville ancienne sont rassemblés les produits « modernes » importés de différente nature. Près de la place 'Ataba, il y a une rue des machines à coudre et de leurs accessoires, puis une rue des cadenas, serrures, crochets, etc. Dans le même secteur, on trouve montres, petit électroménager, hi-fi ou vidéos. La partie nord de la rue al-Mu'izz, après le secteur des orfèvres, propose des tables, des dominos, des pipes à eau, des récipients pour cuire les fèves, autant d'équipements pour cafés et cantines. À Gamâliyya, une rue est réservée au commerce des balances pour épiciers, bouchers, vendeurs

ambulants, bijoutiers, etc⁴. Rue Ahmad Mahîr, près de Bâb Zuwayla, affiliés à un thème que l'on peut considérer comme celui de « l'extérieur », se concentrent des graineteries, des marchands de parasols, de stores et de chaises pliantes, des boutiques d'accessoires de jardinage et des marbriers ; pendant le mois de ramadan, y sont vendues les lanternes fabriquées pour cette occasion. Ces quelques exemples, mais la liste pourrait être bien plus longue, attestent de la diversité des produits vendus, lesquels s'adressent à une clientèle en grande partie extérieure à la ville ancienne. On peut ainsi, par recoupement thématique, et ce système de logique commerciale se poursuit vers le centre-ville moderne, tout trouver, ou presque.

Un facteur de différenciation capital, et qui est aussi un indicateur de fréquentation, réside dans le fait — et c'est une des forces de la ville ancienne —, qu'elle peut s'exprimer en longs parcours piétonniers⁵. À notre sens, dans la relation du consommateur ou du citoyen à l'espace, cette dimension n'est pas anecdotique.

« C'est en effet dans l'espace piétonnier que la rencontre interactive aléatoire, produit de la complexité spatiale (= densité + diversité) et condition de l'urbanité, peut se produire. »
(Jacques LÉVY, 1993, p. 113).

Quant à la signalisation urbaine, autre piste proposée par Roger Brunet, elle est d'apparition récente au Caire et se résume, pour la ville ancienne, à quelques panneaux, dont un sur la route de l'aéroport qui indique un *Islamic Center*, un autre sur le pont du 6 Octobre, qui signale al-Azhar, ou encore une flèche sur l'axe de la Salâh Sâlim, qui désigne la Citadelle. Cependant, ces quelques marques, placées

⁴ Ce commerce est d'apparition récente si l'on en croit Jacques BERQUE (1974).

⁵ Ce qui n'est pas le cas du centre-ville moderne, où la faiblesse des espaces consacrés aux piétons est notable, les trottoirs, non ombragés et peu larges. On peut noter qu'il n'en a pas toujours été ainsi, puisque la plupart des rues ont été élargies, par rapport à leurs tracés d'origine, au profit de la circulation automobile, d'où la disparition des arbres plantés en bordure et le rétrécissement des trottoirs condamnant également les terrasses des cafés.

sur les grands axes distinguent la vieille ville des autres quartiers populaires qui en sont dépourvus.

Si la définition de centre ou de centralité est variable, du fait de la diversité et de la subjectivité de ses indicateurs, elle comporte une constante, celle qui l'oppose ou la renvoie à la *périphérie*.

« Centre : lieu d'exercice d'un pouvoir de décision et de domination, attirant les activités les plus performantes, étendant son influence à un environnement plus ou moins étendu, désigné par le terme de *périphéries*. » (Pierre GEORGE, *Dictionnaire de la Géographie*, 1970, p. 70).

Notons, à ce propos, qu'historiquement, le centre ancien actuel a été la presque totalité de la ville, à côté de quelques faubourgs. Devenant un quartier de l'agglomération et devant partager ses fonctions avec un centre moderne, ses rapports avec les périphéries, elles-mêmes recomposées, s'en sont trouvés modifiés.

Le couple dissymétrique de centre-périphérie, exprimant des relations de dépendance et de domination, est également développé dans *Les Mots de la Géographie*. C'est aussi par le biais de cette opposition qu'Alain Reynaud, dans l'*Encyclopédie de la Géographie*, a choisi de traiter le concept de centre : « là où les choses se passent »⁶. La complémentarité des deux concepts est analysée, et une typologie de ces notions proposée. L'auteur évoque l'aspect « kafkaïen » de ce modèle que l'on ne peut manier qu'avec précaution, mais précise qu'il peut s'utiliser à tous les degrés de l'échelle spatiale (du niveau régional à mondial).

Cependant, il apparaît que la pertinence du modèle s'émousse au contact de la ville ; le niveau local, intra-urbain, rend difficile le maniement de la riche typologie

⁶ Alain REYNAUD, 1995, « Centre et périphérie », in *Encyclopédie de la Géographie*, pp. 583-599.

(isolats, angles morts, etc.), qui fait, à notre sens, son intérêt. À quelle échelle doit-on considérer le système urbain pour pouvoir le lui appliquer ? La ville est-elle une échelle en soi ? Auquel cas, à partir de quel niveau et comment appréhender ses sous-ensembles ?

Ainsi, il semblerait que la centralité puisse, au delà de quelques évidences, s'exprimer et se décrypter selon le contexte de l'espace envisagé ; en identifier des éléments constitue un des objets de notre recherche. La première étape sera celle d'une mise à jour de l'organisation spatiale générale de la ville ancienne, laquelle sera affinée par la présentation d'un ensemble central, puis recadrée globalement.

2 - Éléments d'organisation de la ville ancienne

Nous présentons et définissons ici les éléments qui participent de la composition spatiale de la ville ancienne et qui ont été sélectionnés pour élaborer une représentation cartographique (fig. 45). Par commodité, ce point est introduit sous la forme d'une légende commentée, chaque figuré, ici assorti de quelques précisions, est tel qu'il apparaît sur la carte.

Tous les éléments seront repris, justifiés et développés ultérieurement, mais ce procédé nous permet d'insérer la carte de synthèse en amont du commentaire ce qui rendra sa lecture plus immédiate.



Pôles d'échange et de transport :

Ils sont organisés par des places, surfaces de rayonnement multidirectionnel de la circulation. Associés directement ou indirectement à des stations de transports divers, autobus ('Ataba), gare ferroviaire (Bâb al-Hadîd), tramway et métro (Sayyida Zaynab), minibus (Sayyida 'Aîcha), ils sont en prise avec des voies

primaires à l'échelle de l'agglomération. Tous ces pôles concentrent de fortes densités de commerces, qui se déploient sur un ou plusieurs axes ; la plupart sont assortis d'un marché alimentaire.



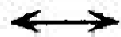
Carrefours complexes :

Croisement de voies piétonnes et automobiles en provenance de plusieurs directions, ou de deux voies principale. Ils sont les lieux principaux des ruptures de charge et des changements de système de transports.



Carrefours secondaires :

Ils s'établissent entre deux axes directionnels, qu'ils soient piétonniers, automobiles ou combinés.



Connexions :

Elles signifient l'existence de relations entre deux carrefours proches, complémentaires et reliés par une ou plusieurs voies directes (Bâb Zuwayla/Bâb al-Khalq, Sayyida 'Aïcha/Salâh al-Dîn), ou un système de relations de contact faisant office de carrefour (Azhar/Mûskî/Mu'izz/Gamâliyya).



Voies principales :

Permettent des flux intenses et diversifiés (automobiles et piétonniers) non concurrentiels, dans les deux sens de la circulation. Elles peuvent être doublées par des autoponts sur l'essentiel de leur tracé (Azhar), ou au dessus de carrefours (croisement Gaych/Port-Saïd). Cette catégorie rassemble des voies internes et périphériques (Salâh Sâlim et Austostrate).

—— Voies secondaires :

Formant un réseau d'appoint, elles mêlent également les trafics piétonniers et automobiles, mais leurs tracés sont en général fractionnés.

—— Voies de circulation automobile limitée :

Elles recouvrent l'essentiel des tracés anciens non remaniés, hormis le Mûskî. Toutes ont une largeur inférieure à 10 mètres, la plupart ne sont ni goudronnées ni bordées de trottoirs. C'est la force de l'usage qui détermine l'aspect limitatif de leur fonction puisque pour certaines, les flux piétonniers sont tels qu'ils excluent partiellement ou totalement la circulation automobile.

• • Aires de forte densité commerciale :

Concentration ou alignements discontinus de divers commerces de gros ou de détail, spécialisés ou diversifiés, à l'exclusion des commerces de quartier.

★ Principaux marchés alimentaires :

Marchés de gros et/ou de détail, proposant une variété de produits de consommation alimentaire : fruits, légumes, viandes, volailles, épicerie. À l'exclusion des marchés spécialisés (marché aux oignons et aux citrons de Bâb al-Futûh, grossistes en épicerie de la rue Port-Saïd, etc.).

☾ Grandes mosquées :

Elles peuvent être polyvalentes (al-Azhar), pôles culturels et emblèmes d'un quartier (al-Husayn, Sayyida Zaynab, Sayyida 'Aîcha), repères urbains majeurs (Sultan Hasân, al-Rifâ'î, Muhammad 'Alî), édifices structurant ou bornant l'espace, associés à des portes (al-Hakîm, al-Mu'aiyyad).

▲ Principaux équipements publics :

Sont ici regroupés des édifices très divers : bâtiments de l'université d'al-Azhar ; prison, Sécurité centrale et musée d'Art Islamique (Bâb al-Khalq) ; poste centrale et caserne des pompiers ('Ataba) ; hôpitaux (Sayyida Zaynab, Ibn Tûlûn, Salâh al-Dîn, al-Husayn), etc.

Nous n'avons pas exprimé dans cette carte les zones d'implantation des activités artisanales et/ou industrielles, comme nous le souhaitions à priori. Après quelques essais infructueux, le report de ces signes altérant la lisibilité cartographique de l'ensemble, le thème a été abandonné ; cette difficulté est aussi signifiante des réalités spatiales de la ville ancienne. L'artisanat et la petite industrie se répartissent de manière diffuse sur l'essentiel des quartiers anciens, doit-on pour autant les inscrire comme une trame générale ?

Si l'on essaye de ne représenter que les pôles de concentration de ces activités, le risque majeur est d'édulcorer la réalité. De plus, comme ceux-ci sont liés à des aires de densité du commerce, la superposition intensive de figurés troublerait la représentation visuelle en créant des contrastes qui n'ont pas lieu d'être. En prenant exemple sur des travaux antérieurs, on remarque que ces thèmes sont soit représentés séparément ou ponctuellement, soit traités par sélections. C'est cette dernière option qui a prévalu pour la carte de la structure urbaine du centre du Caire dressée dans l'atlas *Tavö* (1989) ; en sus des zones de commerce, seuls les équipements industriels lourds ont été reportés.

En l'absence de sources complètes et fiables pour évaluer l'ensemble des activités de production, celles-ci n'auraient pu être inscrites qu'au jugé, aussi nous n'avons pas retenu cette solution. De plus, cette carte peut être mise en perspective avec celle montrant les secteurs d'activités dominants selon la distribution de la population active (fig. 31) présentée dans notre troisième partie.

Fig. 45. La ville ancienne : Éléments d'organisation



3 - L'espace central : combinaisons, complémentarités et articulations

Le cœur historique de la ville ancienne se compose d'un ensemble de plusieurs quartiers et secteurs mitoyens et contrastés : Gamâliyya, Husayn, Azhar, Ghûriyya, Sâgha, Khân al-Khalîlî, dont les complémentarités, anciennes et tenaces, lui ont donné sens et cohésion.

Ce quadrilatère d'environ vingt cinq hectares est localisé à la croisée d'axes anciens (Mu'izz, Gamâliyya) et plus récents (Mûskî, Azhar)⁷, entre les portes de la ville fatimide (Bâb al-Futûh et Bâb al-Nasr au nord et Bâb Zuwayla au sud), à mi-chemin du pôle oriental du centre-ville moderne (Azbakiyya-'Ataba) à l'ouest, et de la nécropole de Qâytbây à l'est.

Là est le centre ancien de la cité, le lieu des « correspondances classiques » dans toute ville musulmane, là où se « coudoient fonctionnellement » sciences religieuses, haut négoce et artisanat⁸. Il s'agit là d'un système spatial, avec ses principes et attributs inhérents, dont la complémentarité des lieux est la base.

L'organisation de cet espace est fondée sur la relation de milieux différents, voire contrastés, permettant l'exercice et le développement d'activités qui se complètent, et dont la somme crée un système.

« Même si dans ses formes les plus achevées et les plus sociétales une organisation géographique tend à certaines formes d'homogénéisation, sa logique de complémentarité des lieux interdit toute isotropie ». (Christian GRATALOUP, 1993, p. 178).

⁷ Aucun des axes internes de la ville ancienne ne porte le même nom d'une extrémité à l'autre ; cependant, pour des raisons de commodité et pour éviter les confusions, nous utilisons la même appellation pour l'ensemble de leur tracé : Mûskî entre les places 'Ataba et al-Husayn ; al-Azhar depuis 'Ataba jusqu'à la Salâh Sâlim, Qasaba depuis Bâb al-Futûh jusqu'au cimetière de Khalîfa, Gamâliyya entre Bâb al-Nasr et la place al-Husayn, Darb al-Ahmar jusqu'à la Citadelle, etc.

⁸ Cf. Jacques BERQUE, 1959.

● Un dispositif d'encadrement

Cependant, comme on peut le constater sur la carte (fig. 46), cet espace central n'est pas un carrefour ; les croisements ne se font qu'entre rues essentiellement piétonnes (Mûskî, Mu'izz, Gamâliyya) et un système d'évitement apparaît autour du contact des différentes voies. Ainsi, la jonction Azhar-Mu'izz est effectuée par un élément de substitution, une passerelle piétonnière ; les relations entre les quartiers autrefois mitoyens d'al-Azhar et d'al-Husayn transitent par un passage souterrain, et celles entre Mûskî, Azhar et Gamâliyya par la place al-Husayn, peu propice à la circulation motorisée.

Sur place, c'est par le biais de connexions diverses que peuvent s'opérer les raccords et les jonctions entre les différents éléments du réseau viaire. Au delà, le relais s'effectue par un système de carrefours, complexes⁹ et secondaires, qui encadrent l'espace central et permettent de drainer et de redistribuer l'ensemble des flux autour de l'espace central et vers (ou depuis) celui-ci.

Au nord, ce sont Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh, reliés à la rue Galâl, par laquelle peuvent transiter les véhicules de tous types, ces deux portes sont donc des lieux de rupture de charge. Vers l'ouest, le prolongement de la rue Galâl, le long des remparts, rejoint, après un décrochement, le carrefour de Bâb al-Cha'riyya, au croisement des rues de Port-Saïd et d'al-Gaych, et se poursuit en direction de Bâb al-Hadîd (gare Ramsès).

À l'est, un carrefour majeur permet la liaison avec l'axe périphérique de la Salâh Sâlim et par là avec les quartiers nord-est et sud-ouest de la ville, il est

⁹ Nous empruntons à Jean-François TROIN (1995), cette typologie qu'il a utilisée pour l'analyse géographique de Sanaa.

précédé d'un premier croisement lequel remplit également une fonction de rond-point pour les véhicules qui veulent revenir sur l'autre rive de la rue al-Azhar.

Au sud, Bâb Zuwayla, relayé par Bâb al-Khalq, assure l'accès à la double voie de Port-Saïd, vers le pôle de Sayyida Zaynab d'une part, et vers les quartiers nord du Caire puis au delà vers la région du Delta d'autre part.

Les liaisons vers l'ouest, le centre-ville, sont les plus directes, du fait de la proximité spatiale (entre 'Ataba et al-Husayn, la distance est inférieure à 1,5 km), et de la complémentarité elliptique des axes du Mûskî et d'al-Azhar. À mi-chemin, la rencontre de ces deux voies et de la rue Port-Saïd, aboutit à deux carrefours, l'un complexe, l'autre secondaire ; au cœur de l'axe de la centralité entre vieille ville et ville moderne, ils forment un élément principal du dispositif relationnel autour de l'espace central.

● La place al-Husayn, intervalle nodal

Au cœur du centre, la place al-Husayn présente une vaste surface de contact, laquelle ressort nettement si l'on fait abstraction des éléments construits (mosquée, divers bâtiments) ou aménagés (jardins clos, trottoirs, barrières) (cf. fig.46).

La place en tant que telle n'existe que depuis la fin des années 30, le jardin central a pris la place de deux *sabil-s* lorsque l'espace entre les deux grandes mosquées a été réorganisé à la suite de la percée de la rue al-Azhar. Depuis, d'autres réalisations ont complété ces aménagements, en particulier à la fin des années 60.

Toute la base sud de la place est en prise avec la rue al-Azhar, son angle sud-ouest avec la rue du Mûskî, à peu de distance du croisement de celle-ci avec al-Mu'izz. Sur son côté occidental, plusieurs accès mènent au Khân al-Khalîlî, trois passages secondaires et la rue principale de ce souk, ainsi qu'une voie qui traverse le quartier d'artisanat de Khân Ga'fâr. Ces deux axes rejoignent la Qasaba.

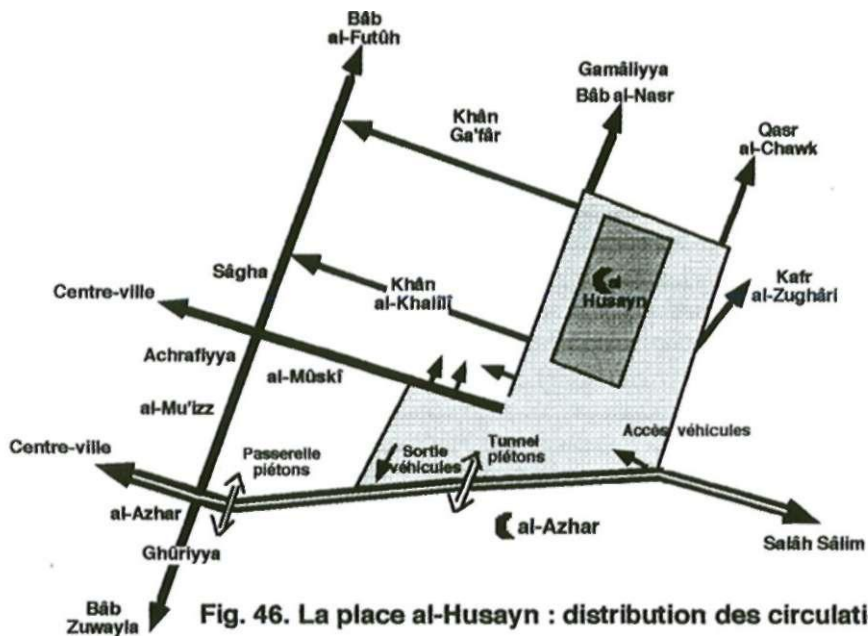


Fig. 46. La place al-Husayn : distribution des circulations

Au nord, la rue Gamâliyya, qui se poursuit jusqu'à Bâb al-Nasr, dessert des quartiers résidentiels et d'artisanat ; deux autres voies connectées à la frange orientale de la place conduisent à d'autres quartiers d'habitation (Qasr al-Chawk, Kafr al-Zughârî, etc.).

En bordure de la rue al-Azhar, d'est en ouest, sont disposés successivement : l'entrée sur la place pour les véhicules en provenance de la Salâh Salîm, plusieurs arrêts d'autobus de part et d'autre de l'accès au passage souterrain, un pôle de rassemblement de taxis, puis la sortie sur la rue al-Azhar, en direction du centre-ville. La place fait aussi office de parking, même si les possibilités de stationnement, malgré l'ingéniosité des placeurs, restent limitées.

Sur la place, le flot de piétons est constant. La mosquée de Husayn est la plus fréquentée du Caire ; autour de la porte sud, le va-et-vient est perpétuel. À cela s'ajoutent les résidents du secteur qui transitent par là, pour des déplacements de voisinage ou pour prendre le bus, les touristes qui se dirigent vers le Khân al-

Khalîlî, les travailleurs des quartiers avoisinants et les livreurs, les consommateurs des nombreux cafés-restaurants de la rive occidentale, les clients des commerces à l'est de la mosquée, et, comme nous le verrons ultérieurement, toute une population de vendeurs ambulants, installés autour des squares ou arpentant la place. On observe une concentration de personnes aux alentours de l'entrée du passage souterrain et des arrêts de bus ; tout autour de la place, les véhicules ne peuvent rouler qu'au pas.

Les bordures du square central sont lieu de rendez-vous, le caractère « correct » de cet espace, intervalle entre deux grandes mosquées, fait qu'on y voit aussi des femmes seules. Les jours d'affluence, on note la présence insolite d'enfants assis sur les pelouses entourées de grillages, entre le débouché du passage souterrain et la rue al-Mûskî. Ces lieux ont en fait été « détournés » en un système de garderie. Les mères déposent là leurs enfants avant d'aller faire les courses. Les tenanciers des buvettes installées autour de ces enclos les surveillent d'un œil et en échange, en partant, la famille prend une consommation sur place. On retrouve la même interprétation de l'usage de ces enclos devant la mosquée al-Husayn où sont installées des commerçantes ambulantes exposant leur marchandise dans des paniers. Elles viennent avec leurs enfants, les plus grands vendent ces produits aux alentours, les plus jeunes restent sur la pelouse clôturée à laquelle elles sont adossées. L'accès à la pelouse, en principe interdit, est toléré pour eux.

Comme nous l'avons souligné, la place al-Husayn joue un rôle d'interface entre les différents axes qui desservent le secteur, entre les quartiers environnants et les différentes fonctions de l'espace central. C'est un lieu polyvalent, à la fois statique et dynamique, où l'on passe, où l'on reste. C'est un espace qui fait office d'esplanade, mais remplit également les fonctions de plusieurs rues, puisqu'il absorbe les extrémités de celles du Mûskî et de Gamâliyya, et que des tracés y sont

matérialisés au sol. La place sert de parvis à la mosquée al-Husayn, mais est aussi un square puisque son centre est occupé par une pelouse rectangulaire agrémentée d'une fontaine et d'un bouquet de palmiers. L'accès à cet espace vert, enclos de grilles, est formellement interdit. Aux alentours, on retrouve trois répliques mineures de ce jardin, avec dans l'une d'elles, un poste de police.

Enfin, si la place al-Husayn est un lieu d'interrelations et de mise en contact d'espaces de diverses natures, elle est de surcroît un intervalle de transition et de régulation des flux. C'est par l'intermédiaire de cet espace que se gèrent les connexions entre plusieurs types de voies de nature et d'époques différentes.

● Les axes nord-sud, séquences différenciées et discontinuités

La rue al-Mu'izz (Qasaba)

Bien que ce soit une voie continue, — marquée cependant par les ruptures que sont les percées du XIX^e et du XX^e, tout particulièrement celle d'al-Azhar —, la Qasaba peut être considérée, malgré sa linéarité et sa continuité, comme séquentielle¹⁰. Cette caractéristique ancienne, soulignée par les historiens et attestée par le fait qu'elle portait encore, au début du XIX^e siècle, plus de vingt noms entre Bâb al-Futûh et le cimetière de Khalîfa¹¹, s'est accentuée depuis la mise en place de la ville moderne. Cette juxtaposition a en effet renversé l'axe principal d'échange et de croissance de la ville, qui s'était développée durant plusieurs siècles parallèlement au Nil, le long de cette voie méridienne, structurant la cité.

À une tendance à l'étirement longitudinal a succédé une dynamique latérale ; si la Qasaba reste encore déterminante de la structure morphologique de la ville ancienne, elle ne peut fixer les flux transversaux, désormais déterminants.

¹⁰ Comme le suggérait Robert ILBERT (1984) pour sa partie nord.

¹¹ Comme en témoigne le plan de la *Description de l'Égypte*.

Cependant, elle conserve son rôle de maintenance du tissu urbain, surtout dans le secteur central, où elle est enserrée par un « véritable musée de monuments splendides qui se sont décidés à s'entendre, bien que datant d'époques différentes »¹².

Elle reste la seule voie linéaire et centrale de desserte de l'ensemble de la ville ancienne, traversant la plupart des quartiers d'activités spécialisées. De plus, elle est l'armature sur laquelle prend appui un quadrillage de voies, opérant la relation avec le centre-ville et/ou l'axe rapide de la rue Port-Saïd, et permettant l'irrigation des quartiers centraux de la ville ancienne. Cette trame apparaît nettement sur la carte (fig.1), et l'on constate que c'est là où ce réseau s'interrompt que la centralité décline. Ce sont donc des portions ou des extraits de cet axe, mis en relation avec d'autres voies, que nous prenons en considération dans l'ensemble central. Du point de vue des activités exprimées sur ces parcours, ce sont les secteurs de la vente du textile (Ghûriyya), des aromates, épices et parfums (Achrafiyya), de l'or (Sâgha) et du cuivre (Nahhâsîn)

La rue Gamâliyya, qui est parallèle à la Qasaba, présente de nombreuses similitudes avec cette dernière ; elle est également, au delà de la zone centrale, un support privilégié de concentration des commerces auxquels le recours est quotidien (épiceries, cafés, fours à pain, etc.) ou plus occasionnel (boucheries, coiffeurs, merceries, quincailleries, etc.), tels que les présente Gamal Hamdân :

« Un commerce secondaire ou commerce de quartier établi aux croisements stratégiques dans la plupart des quartiers, sortes de modèles réduits — tels les planètes du système solaire — du centre-ville commercial et à partir desquels se ramifient des filets courant le long des rues principales de la ville. Fermement soudés, solidaires, ces magasins se condensent aux carrefours éloignés du centre. » (Gamal HAMDÂN, 1969, p. 218).

¹² Gaston WIET, 1966, p. 17.

Nous n'avons pas pris en considération ces regroupements — puisqu'ils appartiennent à la catégorie des commerces de quartier — dans la définition des aires de forte densité commerciale. Cependant, au contraire de sa partie nord, le commencement de la rue Gamâliyya, face à la mosquée al-Husayn, au contact du Khân al-Khalîlî, est un secteur extériorisé, spécialisé dans la vente de livres et d'objets cultuels (chapelets, corans en coffrets, gravures de calligraphies religieuses, etc.). Par ailleurs, cet axe qui ne dessert pas moins de quatorze artères de tous types jusqu'à Bâb al-Nasr, est primordial dans la distribution viaire interne de tout le quart nord-est de la ville ancienne, et un espace de circulation et d'échange essentiel pour tous ces quartiers où foisonnent les activités de production artisanale.

● Les axes est-ouest, parallèles et complémentaires

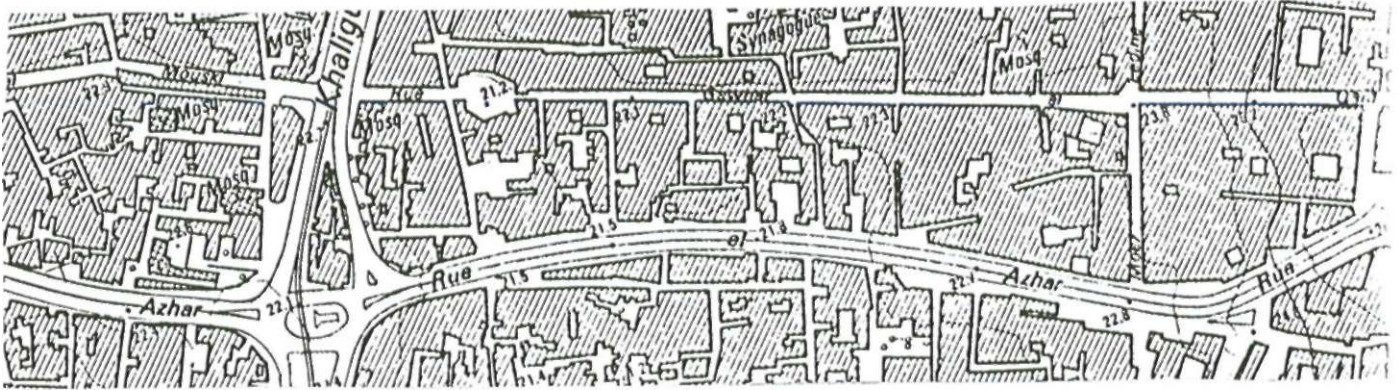
« Le site ancien du centre reste sans rival pour certains produits et certaines clientèles. Pour beaucoup de Cairotes et d'Égyptiens, au moins des classes populaires, l'axe Azbakiyya-Khân al-Khalîlî par la rue Mûskî et la rue Azhar est un site phare du Caire, un repère fondamental. » (Jean-Claude DAVID¹³).

La rue du Mûskî

Percée en plusieurs étapes au XIX^e siècle selon un tracé presque rectiligne, elle traverse la ville ancienne d'ouest en est, depuis la place 'Ataba jusqu'à la limite orientale de la vieille ville, soit un parcours de près de deux kilomètres. Al-Mûskî est le nom du premier tronçon, réalisé au début du siècle passé jusqu'au Khalîg, la prolongation fut désignée par Sikka al-Gadîda (chaussée neuve) et se nomme désormais Gawhar al-Qaîd.

¹³ Jean-Claude DAVID, « Centralités anciennes et actuelles dans *Al Qâhira* », à paraître in *Établissements de rapport au Caire aux périodes mamelouke, ottomane et contemporaine*, Le Caire, IFAO.

Fig. 47. La rue du Mûskî

Source : Plan IGN-Egyptian Survey, 1:5.000^e, 1978

Cette rue étroite (sa largeur est de 9 mètres), est certainement la plus fréquentée du Caire. De par son usage, elle est essentiellement piétonne, même si elle permet le passage intermittent, au milieu de la foule et des porteurs munis de diables regorgeant de marchandises, de camionnettes de livraison.

Devant les boutiques, presque discontinues depuis 'Ataba jusqu'à la place al-Husayn, sont installés quelques 300 éventaires de marchands ambulants, doublant ainsi la structure commerciale¹⁴. C'est cette double sollicitation qui donne à la rue un caractère particulier, l'animation se répète chaque jour mais l'ambiance évolue au fil de de l'année. Les vendeurs de rue vantent leurs produits, lancent des slogans promotionnels. Thèmes et marchandises varient en fonction des saisons et des rythmes de la vie : fêtes diverses, rentrée scolaire, etc. Les soldes d'hiver et d'été

¹⁴ D'après le relevé effectué en 1990 par Jean-Claude DAVID, « Centralités anciennes et actuelles dans Al Qâhira », *op. cit.*

sont l'occasion d'un accroissement de la clientèle et d'attractions suscitées par le battage des marchands.

Cependant, les commerçants ambulants du Mûskî, comme ceux de 'Ataba, sont dans l'illégalité puisque un décret stipule leur transfert vers le marché d'al-Duwayka à la périphérie orientale de la vieille ville¹⁵ ; la presse fait parfois état de plaintes des commerçants réguliers contre cette concurrence¹⁶. Pourtant, ces étals attirent la clientèle, proposent des marchandises complémentaires, et travaillent parfois en relation avec les magasins.

Deux thèmes se partagent cette rue : le textile joint à l'habillement et le petit équipement ménager. D'une extrémité à l'autre de la rue, les marchandises exposées diffèrent et se font jour des spécialisations. Ainsi en suivant un parcours d'ouest en est, on remarque que jusqu'à la rue Port-Saïd ce sont les commerces liés à l'habillement et au textile qui prédominent, alors que l'étape suivante, jusqu'à la rue al-Mu'izz propose un choix disparate de biens et d'ustensiles ménagers ou d'accessoires de mode. Dans la dernière portion, jusqu'à la place al-Husayn, on note surtout des bijouteries et des magasins en relation avec le Khân al-Khalîlî.

On trouve, le long de la rue du Mûskî, tout ce dont on a besoin couramment, de l'essentiel au superflu, à tous les prix et de toutes les qualités. Dans le prêt-à-porter et la mode sont proposés des vêtements, chaussures, maroquinerie, accessoires vestimentaires et colifichets, des produits de beauté, de la bijouterie fantaisie, des ornements pour les coiffures. Nombre de vendeurs ambulants ou de petits détaillants viennent ici acheter ces marchandises, principalement tous les petits accessoires liés à la mode vendues en demi-gros.

¹⁵ Selon le décret n° 69 de 1992 du gouvernorat du Caire, les contrevenants sont punis d'une amende de 20 livres.

¹⁶ Comme le rapporte en particulier *Al-Ahram Hebdo*, 11-17 octobre 1995.

En ce qui concerne l'équipement de la maison, on peut trouver de la vaisselle, des ustensiles de cuisine, de la quincaillerie, de la mercerie, du linge de maison et maints accessoires de décoration, depuis les fleurs en tissu jusqu'aux petits bibelots. On peut faire l'acquisition d'un gobelet de plastique à l'unité ou d'un service de verres dorés importés. On peut fouiller dans des piles de sous-vêtements ou de foulards exposés en vrac sur des étals, ou essayer une robe de mariée ou un ensemble dans une boutique.

La clientèle, plutôt féminine, est composite ; les marchandises s'adressent aux classes populaires et moyennes. Les prix sont concurrentiels, la comparaison facile, le choix vaste, le parcours piétonnier plaisant. La variété des produits génère la diversité de la clientèle. Si la rue du Mûskî traverse incontestablement la ville ancienne et est, comme nous le verrons ultérieurement, en symbiose avec les quartiers adjacents où est fabriquée une grande partie des marchandises proposées, elle bénéficie cependant d'une « extra-territorialisation » dans sa représentation, puisqu'on la désigne dans son usage comme appartenant au *wast al-balâd* (centre-ville, désignation de la ville moderne du XIX^e).

Cette qualification correspond à sa continuité avec le centre-ville, à la diversité, sur un même parcours — donc perçu comme un même lieu — des produits proposés, et peut-être aussi à l'héritage d'une image de marque réputée¹⁷, même si celle-ci s'est dévalorisée au cours du XX^e siècle.

« Cette diversité héritée de l'histoire est aussi fonctionnelle, ce qui explique peut-être le dynamisme actuel de cet axe ; c'est un souk généraliste sur le passage obligé vers les souks spécialisés ; il profite de leur attractivité et réciproquement ». (Jean-Claude DAVID)¹⁸.

¹⁷ Comme nous l'avons évoqué dans le deuxième chapitre, la rue du Mûskî était un lieu chic et fortement valorisé pour les habitants de la ville ancienne, comme en témoignent les romans de Naguib Mahfouz, tout particulièrement *Passage des miracles* (1947).

¹⁸ Jean-Claude DAVID, « Centralités anciennes et actuelles dans Al Qâhira », *op. cit.*

**Tab. 3. Le trousseau d'une mariée,
ou quelques marchandises disponibles rue du Mûskî**

Composition d'un trousseau (*gihâz*) ordinaire (à l'exception du mobilier), rassemblé durant une période de cinq années par la future mariée, sa mère et ses sœurs, en fonction des disponibilités financières, des soldes et des affaires intéressantes. Tous ces objets sont emballés et stockés à la maison, en prévision du mariage. Leur coût est estimé à environ 1.300 livres, le chef de ménage gagne 150 livres par mois. (Source : Diane Singerman, *Avenues of Participation*, 1995).

Vaisselle

- 6 coupelles en verre avec cuillers
- 6 bols en plastique
- 12 bols en aluminium bon marché
- 1 bol en verre avec couvercle + 6 coupelles
- 6 bols chinois et 1 saladier assorti
- 6 bols en verre et compotier assorti
- 8 bols bon marché
- 3 bols en plastique fleuris
- 1 saladier
- 2 compotiers en verre
- 6 assiettes en plastique
- 15 assiettes de table
- 12 assiettes en plastique
- 1 service de plats chinois
- 1 service de plats en plastique
- 18 verres à pieds
- 18 gobelets
- 6 tasses à thé et soucoupes
- 12 petites tasses à thé
- 6 gobelets
- 6 tasses à thé bon marché
- 6 verres avec pichet
- 6 verres ordinaires
- 6 petits verres
- 12 verres bon marché
- 12 petites tasses à café + soucoupes
- 6 tasses à café turc en verre + soucoupes

Plateaux

- 12 plateaux en plastique
- 3 plateaux chinois en plastique
- 1 plateau en aluminium
- 2 plateaux en plastique imitation bois

Batterie de cuisine

- 4 plats à four
- 1 pot pour le lait
- 1 poêle à frire
- 1 broche à rôtir
- 8 casseroles en aluminium
- 2 cafetières en aluminium
- 1 passoire
- 3 moules à gâteaux

Couverts

- 18 petites cuillers
- 2 grands couteaux
- 1 présentoir à ustensiles
- 1 ménagère de 12 couverts
- 12 couteaux de table

Accessoires divers

- 1 série de pots à épices
- 2 ensembles de boîtes en plastique
- 1 sucrier
- 9 cendriers
- 1 salière
- 1 ensemble décoratif en plastique
- 1 pomme en verre
- 2 boîtes en porcelaine
- 1 baignoire en aluminium pour enfant
- 1 entonnoir
- 1 porte-savon
- 5 cuvettes en plastique

Vêtements, tissus

- 12 gallabiyas (robes)
- 3 pyjamas
- 2 ensembles d'intérieur
- 1 chemise de nuit et 1 robe d'intérieur
- 5 robes
- 1 douzaine de dessous
- 4 soutiens-gorge
- 10 slips
- 2 paires de pantoufles
- 11 coupons de tissus

Linge de maison

- 3 parures de lit (draps de dessous et de dessus)
- 4 draps simples
- 1 ensemble de taies d'oreiller
- 1 beau couvre-lit
- 2 couvre-lit ordinaires
- 12 serviettes de toilette
- 6 serviettes de table
- 4 séries de mouchoirs

On peut ainsi, rue du Mûskî, comme dans un grand magasin, s'équiper entièrement pour un mariage, du trousseau (cf. tab. 3) à la célébration : depuis la robe de noce, les lustres, la vaisselle, jusqu'aux cotillons et dragées, et poursuivre jusqu'aux bijoutiers d'al-Sâgha pour l'achat des alliances et de la parure. Plus tard, on revient là compléter ou renouveler l'équipement de la maison, acheter des vêtements pour toute la famille, préparer les enfants pour la rentrée, leur offrir des jouets, organiser un anniversaire¹⁹.

Aujourd'hui encore, la formule synthétique de Jacques Berque reste appropriée : « la rue du Mûskî compte dans l'économie de la ville et dans la coutume populaire »²⁰.

La rue al-Azhar

Elle suit, à moins d'une centaine de mètres au sud de la rue du Mûskî, le même axe que cette dernière, mais, percée dans les années 20, elle est nettement plus large (entre 20 et 25 mètres). Elle s'élance également de la place 'Ataba, passe entre les mosquées de Husayn et d'al-Azhar, et rejoint, depuis les années 60 l'axe de la Salâh Sâlim. Dans les années 80, elle a été doublée par un système d'autopont, entre la place de l'Opéra et l'ensemble du sultan Qalawûn (soit en deçà de 'Ataba et avant al-Azhar). Cette voie rapide surélevée est l'axe le plus direct pour traverser la ville ancienne, ou se rendre en son centre, même si les possibilités de desserte sur place sont limitées et celles de stationnement réduites à deux parkings majeurs : l'un place al-Husayn et l'autre à l'est de la mosquée al-Azhar.

Il en résulte que cette voie aérienne est essentiellement empruntée par les voitures particulières ou les taxis, alors que les camionnettes de transport de

¹⁹ Diane SINGERMAN (1995) souligne combien la pratique de la célébration des anniversaires s'est généralisée dans les classes populaires. Cette fête suscite l'acquisition de nombreux accessoires décoratifs et festifs (guirlandes, chapeaux pointus, bougies, etc.).

²⁰ Jacques BERQUE, 1967, p. 83.

marchandises et les véhicules collectifs (bus, minibus et taxis) privilégient la voie terrestre. Ainsi, cette solution d'ubiquité a permis à l'axe d'al-Azhar de continuer à assumer — même si l'on peut considérer que ses capacités sont déjà saturées —, deux fonctions complémentaires, mais exclusives et antithétiques, celle d'espace de circulation, et celle de support d'activités.

Dans la première section de la rue, depuis 'Ataba, la vente est diversifiée, et présente une grande variété de biens d'équipement : électroménager, radios, montres, réveils, outillage, bricolage, quincaillerie, etc. Ensuite, à partir du croisement avec la rue Port-Saïd et ce jusqu'à la mosquée d'al-Azhar, sur les deux rives de la voie, mais aussi en retrait, se déploie la vente de gros et de détail du textile sous toutes ses formes. Environ 350 commerces débitent des tissus locaux et importés, coton, lin, laine et synthétique, du voile transparent à la toile épaisse, de confection ou d'ameublement, unis et imprimés, au mètre ou au coupon, linge de maison, draps de bain, voiles et foulards, vêtements de style occidental ou égyptien, etc. Ainsi, le textile, activité la plus importante et la plus dynamique du centre ancien, est aussi la plus concentrée²¹.

L'axe central

Nous avons présenté l'espace central de la ville ancienne, déployé autour de la place al-Husayn, et englobant les rues du Mûskî et d'al-Azhar ; désormais, il convient d'évoquer le pôle occidental de cet axe central : la place 'Ataba.

« Ni statue, ni fontaine, ni gazon. Une place ? On se serait plutôt cru sur les quais d'une gare »²². Cette remarque illustre l'aspect saisissant de 'Ataba, dont l'histoire, depuis sa création, est celle de la densification continue de toutes ses

²¹ Cf. Jean-Claude DAVID, *op. cit.*, le nombre de locaux que nous donnons est celui de son comptage.

²² Fernand LEPRETTE, 1939, p. 216.

dimensions spatiales. Il n'y a toujours pas de statue, ni de fontaine, aucun de ces accessoires suggestifs qui attestent, selon une typologie classique, d'une identité de place, bien que des pelouses, autour et le long desquelles défilent des flots de véhicules, aient été aménagées.

La spécificité de cet espace ne réside pas dans une composition harmonique, 'Ataba est avant tout une « plate-forme de départs, une piste de manège »²³. Entre août et décembre 1896, c'est de là que se sont élancées les cinq premières lignes de tramways du Caire, en direction successivement de la Citadelle, du pont d'Abû al-'Alâ', de Bâb al-Lûq, de 'Abbâsiyya, et de Qasr al-'Ayni²⁴. Depuis un siècle, 'Ataba reste un pôle de transports collectifs ; les bus ont remplacé les tramways, les directions sont plus nombreuses, les parcours desservis plus longs, bientôt, une ligne de métro y passera, puis une autre viendra la croiser.



Fig. 48. La place 'Ataba

Source : Plan IGN-Egyptian Survey, 1:5.000^e, 1978

²³ *Ibid.*

²⁴ Source Janet ABU-LUGHOD, 1971, pp. 133-134.

Il faut aussi noter que 'Ataba est un appendice du secteur de l'Azbakiyya, leur ensemble constitue une vaste esplanade de carrefours. Nous n'en énumérerons pas toutes les directions — certaines seront reprises au cas par cas —, il suffit de noter que de 'Ataba, on peut aller partout (ou presque), mais surtout, dans un premier rayon, vers tous les lieux du centre-ville et de la ville ancienne ; pour cette dernière destination, on compte trois axes principaux pour la circulation automobile (cf. fig.48).

La partie médiane de la place est exclusivement réservée à la circulation automobile, régulée par de nombreux agents. Au centre et au nord, posés sur des piles, le départ et l'arrivée de la voie surélevée qui double la rue al-Azhar créent un deuxième niveau de circulation. Aussi, on ne peut, au sol, avoir une vue d'ensemble de la place, mais on perçoit des pans de paysage : une fraction de chaussée, un début de perspective sur une rue, une tranche d'autopont, un fragment d'une des grandes bâtisses qui encerclent la place et qui, lorsque l'on tourne autour, se cachent ou surgissent en alternance.

Il faut, à un piéton, près d'un quart d'heure pour faire un tour complet de la place, haché par douze traversées. Les espaces qui la bordent sont donc éloignés, distincts, spécialement l'ouest où sont implantés les grands équipements et où s'amorce le contact avec l'Azbakiyya, et l'est où affluent sans transition les voies qui mènent aux quartiers anciens. Il y a là un véritable effet « d'entonnoir ». C'est ici que la foule est la plus dense, les bords et arrière-plans immédiats de la place, où abondent ruelles et passages traversants, sont investis de commerces variés, dont le marché couvert.

Si la place 'Ataba est toujours un seuil dans la ville, parmi d'autres, on ne peut plus la considérer comme un espace frontalier, représentation et fonction qui prévalaient jusqu'au milieu du siècle. Donnant la réplique à la place al-Husayn, 'Ataba est une interface, un pôle de contact et d'échange entre deux ensembles

morphologiques, dans un même système central. Cet espace doit donc assumer une fonction de carrefour routier et de transport, cette dernière étant intensifiée par l'absence de structure comparable dans la ville ancienne, et de support commercial dense. Cette situation génère un contraste net entre l'autonomie de son centre, et la dépendance des espaces de bordure.

La place 'Ataba apparaît en quelque sorte comme le négatif de la place al-Husayn : dans la première ce sont les voies et les véhicules qui occupent le centre — vide — de l'espace, alors que les activités et les passants se groupent autour ; dans le deuxième cas, autour d'un espace central plein — la mosquée — c'est l'inverse. La place 'Ataba maintient dans la séparation les rues et les quartiers en bordure, tandis que celle de Husayn les rapproche.

En additionnant la rue d'al-Azhar avec sa superposition à celle du Mûskî, ce ne sont pas deux, mais trois voies qui joignent le centre-ville au centre de la ville ancienne, et, comme nous l'avons vu, chacune est marquée par une spécificité typologique en tant que base de ces flux transversaux continus. À un même éloignement des pôles, correspondent cependant des distances différentes selon les métriques et rythmes de ces voies complémentaires. Bien que décliné sur trois supports, c'est un seul et même axe, en forme d'ellipse, qui canalise une dynamique centrale commune, faite de transferts. Aussi, en reprenant la terminologie proposée par Roger Brunet, on peut qualifier cet axe de synapse, en tant que lieu précis où transitent ces échanges²⁵.

« Ces deux intersections (d'al-Azhar et du Mûskî avec la rue al-Mul'izz) symbolisent la connexion symbiotique entre la ville médiévale et les espaces transitionnels et occidentalisés de l'ouest, car elles amènent profondément au cœur de la première les structures de l'habitat, les bureaux et commerces de ces dernières. Toutefois, cette intrusion n'est que restreinte et superficielle. » (Janet ABU-LUGHOD, 1970, p. 191).

²⁵ Cf. Roger BRUNET, 1990.

Cette interprétation, communément admise, du rôle de ces deux voies, doit, à notre sens, être reformulée. On ne peut se baser sur le seul contraste morphologique — de surcroît peu marqué en ce qui concerne le Mûskî — généré par les tracés récents pour n'appréhender que leur linéarité, ou les considérer comme « étanches » entre 'Ataba et le cœur de la ville ancienne. Ce ne sont pas — ou plus ? — des tentacules de la ville occidentale, mais bien des canaux de diffusion, dont les ramifications ne sont autres que les artères secondaires en contact. Les rues al-Azhar et le Mûskî sont donc des « confluents » du réseau viaire ainsi que des dynamiques induites, et non le contraire ; nous illustrerons cette métaphore dans le dernier point de ce chapitre.

On ne peut considérer ces percées, désormais anciennes, comme en témoignent les façades patinées de la rue al-Azhar, fondues dans un paysage sans premier ni arrière plans nets, comme des « tranchées ». La rue al-Azhar, par son homogénéité de constructions denses et compactes, a en partie cantonné au deuxième plan les générations de bâtiments qui lui sont postérieurs, et c'est derrière ses immeubles du début du XX^e siècle que se profilent les édifices contemporains. Cette voie que l'on qualifie souvent de « moderne » est plutôt, si on l'observe avec attention, un rempart au renouvellement du bâti²⁶.

Aussi, il nous semble plus juste de souligner plutôt le phénomène d'absorption qu'ont subi ces espaces de flux bilatéraux, devenus lieux d'expression et d'exposition des quartiers traversés. Certes, on ne peut véhiculer de marchandises d'une rive à l'autre dans toute la zone centrale de la rue al-Azhar, puisqu'elle est assortie de grilles en son milieu. Cette rupture constitue un obstacle majeur aux relations entre les quartiers sud et nord, et a incontestablement introduit

²⁶ Il en va de même pour la rue du Mûskî : même si les immeubles qui la bordent ne sont plus ceux de l'origine, ils sont toutefois moins élevés que ceux en retrait.

des discontinuités dans un corps unique, allant à l'encontre de logiques relationnelles relevant de l'évidence même.

Cependant, s'il est impossible d'affirmer avec certitude qu'elle les ait annihilées, on peut pourtant avancer qu'il ne s'agit que d'entraves puisque des indices témoignent de la résistance de ces relations²⁷. De plus, ce décalage se limite aux espaces mitoyens de la rue, il s'atténue dès que l'on change d'échelle, par l'utilisation du dispositif de carrefours que nous avons évoqué. Par ailleurs, il est incontestable que la rue al-Azhar a, d'une part permis la relance des dynamiques intra-urbaines latérales, et, d'autre part, atténué ou différé un étouffement inéluctable du centre ancien.

4 - Autres pôles et axes du système, recadrage

Nous ne souhaitons pas, en privilégiant l'étude de l'espace central, même si cela est notre objet, nous focaliser sur le net déséquilibre entre la partie occidentale de la ville ancienne où se concentrent les pôles d'échanges majeurs et la partie orientale qui en est moins pourvue, et est bornée par des cimetières et des éléments de relief. Une telle analyse amènerait à occulter la structure d'ensemble des quartiers anciens et à résumer l'ensemble de la dynamique urbaine en un seul axe.

En effet, en prenant en considération la globalité des quartiers anciens par rapport à l'ensemble de la ville, et non plus seulement un ensemble central, on note que l'axe majeur de distribution de la circulation au niveau de l'agglomération qu'est la Salâh Sâlim (aménagée dans les années 60) suit la limite orientale des quartiers anciens. Sa fonction de rocade périphérique, dépassée, est désormais

²⁷ Bien que ces grilles soient en fer, elles ont été cependant forcées en plusieurs endroits entre Husayn et Azhar ; les barreaux écartés permettent ainsi le passage d'une personne, mais non de marchandises.

assurée par l'Autostrade laquelle, dans la partie qui nous intéresse, suit approximativement son tracé de la Citadelle au cimetière de Qâytbây.

La ville ancienne est reliée à la Salâh Sâlim par la voie al-Azhar, mais aussi par la place Sayyida 'Aîcha, dont il faut souligner l'importance en tant que seul pôle oriental d'échange et de transport. Cette place assure aux quartiers anciens du sud, mais aussi à la Nécropole méridionale — située directement de l'autre côté de la place — un débouché vers l'ensemble de la ville. Rappelons que ce cimetière est habité — on y compte même des ensembles HLM — et constitué en quartiers, dont celui de l'imam Châfi'î²⁸. Sayyida 'Aîcha est donc un pôle d'intégration des quartiers nord de la nécropole à la ville.

Sur place, les stations de bus, de taxis collectifs et de microbus témoignent de l'importance de ce pôle, associé également à un marché autour duquel sont installés de très nombreux cafés. La place Sayyida 'Aîcha est connectée à celle de Salâh al-Dîn, au nord, où s'effectue un relais de distribution en éventail de la circulation.

L'autre pôle méridional est celui de Sayyida Zaynab, lequel présente une incontestable symétrie avec l'espace central. Des éléments et caractères comparables y sont observables : sur une place aménagée, une mosquée de renom, lieu de culte et de pèlerinage ; un grand marché mixte à son contact ; une diversité des types de voies en contact, dont un axe principal — ici la rue Port-Saïd — ; une densité notable de commerces autour de la place, mêlant éclectisme et spécialisation (libraires de la rue Salîba) ; un trafic intense, attesté par de nombreuses stations de bus. Tous ces parallèles vont dans le sens d'une similitude apparente des deux pôles.

Cependant, le caractère d'ancien faubourg de Sayyida Zaynab et la fonction majoritairement résidentielle des quartiers environnants empêchent une réelle équivalence entre les deux quartiers. De par sa localisation que l'on peut qualifier de

²⁸ Cf. Galila EL KADI, 1990-1.

périphérique, par rapport à la ville ancienne ou au centre-ville des affaires (puisque situé au contact du quartier d'administration de Mûnira), Sayyida Zaynab s'impose d'avantage comme pôle de transport (station de tramway²⁹ et proximité d'une station de métro), comme carrefour plutôt que centre, malgré la présence de divers équipements (hôpitaux et jardin culturel).

● Les grandes diagonales : Port-Saïd, al-Gaych, Muhammad 'Alî

Ces trois voies principales complètent les grandes lignes de la structure viaire de la ville ancienne. La rue Port-Saïd, est, depuis la place Sayyida Zaynab jusqu'après Bâb al-Cha'riyya, parallèle à la Qasaba. À mi-chemin de ces deux pôles, elle coupe la rue Muhammad 'Alî qui joint les places Salâh al-Dîn et 'Ataba, et dont le tracé est poursuivi par la rue Clot Bey jusqu'à Bâb al-Hadîd. Quant à la rue al-Gaych, dont nous ne suivrons qu'une petite partie du tracé, elle se poursuit, depuis 'Ataba, selon une direction nord-est jusqu'à 'Abbâsiyya.

La rue Port-Saïd, surtout entre les deux portes de Bâb al-Cha'riyya et de Bâb al-Khalq, est un support privilégié à l'implantation de services ou commerces rares dans la ville ancienne : on y compte deux cinémas, des magasins de location de cassettes vidéo, de meublés, une station service, des opticiens et photographes ainsi que des succursales des magasins d'état, des grandes boucheries et pâtisseries ; de nombreuses plaques fixées sur les immeubles attestent de la présence de médecins (généralistes et spécialistes), de dentistes ainsi que d'avocats. Elle conserve également sa fonction ancienne de commerce de gros en produits d'épicerie, principalement autour du croisement avec le Mûskî.

La rue al-Gaych, dans la partie qui nous intéresse, est l'une des bases d'un espace triangulaire où les activités sont très denses et qui mêle curieusement

²⁹ Une des deux seules lignes encore en service, qui dessert toute la rue Port-Saïd jusqu'à l'avenue Ramsès.

l'horlogerie, le luminaire et la pâtisserie (nous reviendrons ultérieurement sur ce quartier). Elle abrite également un magasin de la chaîne *MM* (vêtements, maroquinerie, parfums et cosmétiques), seul représentant dans toute la ville ancienne de cette catégorie de boutiques que l'on trouve dans les quartiers ou lieux chics du Caire³⁰.

La rue Muhammad 'Alî, en son commencement depuis 'Ataba, est spécialisée dans la vente des instruments de musique de toutes sortes, dans l'imprimerie, la librairie et la papeterie ; ensuite on y trouve, au niveau du quartier de Manâsra, et jusqu'après Bâb al-Khalq, des négociants (grossistes ou détaillants), de meubles. Ceux-ci sont en partie fabriqués sur place mais il semble que la plupart vienne désormais de Damiette.

Au sud de Bâb al-Khalq, partant dans deux directions opposées, les deux rues de Port-Saïd et de Muhammad 'Alî voient leurs activités devenir moins nettes et l'occupation des rez-de-chaussée diminuer puisque de nombreux locaux sont inoccupés. On trouve alors, en sus de commerces ordinaires de proximité, des magasins qui ne sont pas sans rappeler ceux rassemblés aux périphéries des villes françaises. Matériaux de construction, peinture, carrelages et tuyaux, pièces et accessoires pour automobiles, gros outillage, etc. En arrivant aux pôles de Sayyida Zaynab et de Salâh al-Dîn, les commerces regagnent en densité et en diversité.

En conclusion, on peut noter que les axes de Port-Saïd et d'al-Gaych servent de support aux activités rencontrées sur leur parcours et reflètent la nature des quartiers traversés. Pris dans leur globalité, ils n'ont pas de caractère affirmé et ne semblent pas générer de dynamique particulière, hormis celles cristallisées au contact des pôles et carrefours qu'ils rencontrent, et bien sûr celles de la circulation automobile, très intense ; ailleurs, les commerces, peu liés entre eux, se répartissent

³⁰ Les chaînes de magasins (restauration, prêt-à-porter ou habillement) sont répandues dans les centres des quartiers chics ou intermédiaires du Caire.

de manière lâche. Cela est manifeste au sud de Bâb al-Khalq, où il n'y a aucun carrefour notable. Les croisements ne sont que secondaires, même si la rue Muhammad 'Alî rencontre la Qasaba ; à cet endroit celle-ci n'est plus centrale, et le contact des deux voies est insignifiant.

L'explication ne semble pas résider dans l'origine de leur existence. La rue Muhammad 'Alî a été percée, au milieu du XIX^e, au travers du tissu ancien, comme une ligne entre deux places et selon des considérations esthétiques, afin de donner une perspective à la symétrie monumentale des mosquées de Sultan Hasân et d'al-Rifâî. Cependant, la rue Port-Saïd, certes élargie plusieurs fois, reprend le tracé de l'ancien canal du Khalîg, comblé à la fin du XIX^e.

Ces deux axes semblent totalement tributaires de leur localisation, en s'éloignant des espaces centraux et de leur environnement, c'est leur seule fonction circulatoire qui les définit. Aussi, on peut en déduire que la présence de grands axes n'est pas à elle seule déterminante de dynamiques manifestes et durables³¹, et que ces derniers ne peuvent que fixer, renforcer ou canaliser des potentialités. Ces supports se mettent en phase avec un système, qu'ils expriment et reflètent, et dont ils ne sont qu'un élément.

* *
*

Les derniers exemples cités nous montrent que la ville ancienne n'a pas encore atteint, dans son intégralité, une saturation de sa capacité à supporter l'implantation d'activités. Si cette surcharge est effective (bien que nuancée) en ce qui concerne l'espace central, les quartiers qui l'encadrent et d'autres pôles, elle

³¹ La rue Muhammad 'Alî a connu des jours meilleurs au cours des décennies qui ont suivi son percement.

n'est pas la réalité, même si cela est souvent avancé, de l'ensemble des quartiers anciens.

Cette dynamique va-t-elle se réguler ou se diffuser, ou encore se réguler en se diffusant ? Faute de pouvoir y répondre, nous pouvons toutefois avancer qu'elle est entravée par des difficultés de circulation et d'accès, mais dispose encore de marges et de sites à investir ainsi que d'axes à densifier.

Pour aborder la centralité de la ville ancienne, nous avons choisi de présenter en premier lieu ses éléments structurels, synthétisés et hiérarchisés en un schéma montrant l'organisation générale de cet espace. À partir de là, nous avons pu détailler le fonctionnement de l'espace central puis celui des axes et pôles principaux, supports de flux et d'activités complémentaires. Nous avons ainsi vu comment s'organisent les relations et connexions entre espaces de différentes natures. Il était primordial d'analyser la trame de ce maillage, qui nous montre comment se fait la cohésion de la ville ancienne dans son ensemble, et dans le contexte de l'agglomération cairote.

Après ce survol général, où nous avons cerné les grands traits structurels de la ville ancienne, et suivi certains axes dans leur linéarité, nous nous proposons d'approfondir cette étude en procédant de manière plus systématique. En restant dans un contexte central, mais en nous écartant des pôles et des axes, nous explorerons « l'épaisseur » de certaines aires.

Sur une même séquence englobante, celle d'un ensemble linéaire compris entre centre-ville ('Ataba) et limite orientale de la ville ancienne (Gamâliyya), mais en focalisant sur trois quartiers distincts, nous appréhenderons l'impact des activités économiques sur l'espace bâti et sur le tissu urbain.

Chapitre 2

Dynamiques de la reproduction de l'espace. De la place 'Ataba aux franges de Gamâliyya : trois étapes d'une séquence

Une des caractéristiques de la ville ancienne tient à une évidence : elle se renouvelle et se reproduit dans un espace circonscrit. La dynamique de la construction y est vivace, le renouvellement du bâti courant est rapide (la majorité des édifices a moins d'un siècle) ; le tissu urbain est, de ce fait, extrêmement « vivant » et en métamorphose constante. Cette capacité de production, de modification, de remodelage, s'exerce à divers niveaux sur l'espace privé et public.

Un tel phénomène peut être envisagé comme reflet de la dynamique du secteur économique : de l'artisanat, de la petite industrie, relayés et stimulés par la vitalité du commerce. Pourtant, d'autres constats suggèrent que la ville ancienne subit un double déclin, associant celui de ses activités à celui de sa population :

« Des immeubles modernes, vite dégradés, remplacent les constructions anciennes, prématurément usées par un entretien insuffisant et une occupation trop dense. Les activités traditionnelles qui avaient assuré l'équilibre de la ville ancienne (artisanat et commerce) déclinent ou ne subsistent, dans les environs du Khân al-Khalîlî, que comme une "réserve" pour les touristes. (...) Ces quartiers centraux se "dédensifient", la population allant chercher ailleurs, dans le nord-est et le sud, des conditions d'inconfort moins grandes. » (André RAYMOND, 1993, p. 361, — nous soulignons).

La phrase soulignée était déjà une des conclusions que l'auteur avançait à la fin des années 70, en assurant que « l'agitation fébrile qui remplit les rues est un

leurre »¹. Malgré la persistance de cette fébrilité, ces affirmations sont reprises telles quelles quinze années plus tard, sans remise en cause ni développement, comme si la ville ancienne était affectée d'un mouvement perpétuel suscitant une agitation continue mais fictive et stérile.

Cependant, en observant le phénomène, incontestable, du renouvellement rapide du bâti², il semble à priori surprenant, sinon contradictoire, que se produise, dans un tel contexte — et encore plus dans les espaces centraux — un étiolement simultané de l'ensemble des fonctions urbaines, résidentielles et d'activités.

Il est toutefois flagrant que de toutes les approches de la ville ancienne, les plus déficientes sont celles ayant trait à l'analyse du système économique, souffrant d'un net déséquilibre en faveur des approches architecturales, historiques et sociales. À cela plusieurs raisons, dont la complexité d'appréhension des phénomènes et les limites des données statistiques qui s'avèrent partielles et ne se prêtent pas toujours aux comparaisons intercensitaires. Dans le même sens, s'ajoute également une lecture orientée par une échelle d'appréhension globale. Cette dernière favorise l'observation de la permanence spatiale de certaines activités, permanence analysée en terme de stagnation, ou, en cas de mutation, décryptée comme indice de déclin. On retrouve là une tendance générale, relevée par Pierre Signoles à propos des médinas maghrébines³, à estomper l'approche économico-centrée. Comme s'il y avait un déterminisme, un certain type spatial générant un certain type d'approche...

La liste des marchés du Caire de la *Description de l'Égypte* fournit à cela un support. Bien plus qu'une source historique, elle devient la base d'études. Malgré

¹ André RAYMOND, 1977, p. 236.

² Cf. l'étude de Philippe PANERAI et de Leila AMMAR (1991) qui dresse les conclusions de dix années d'observations fines de l'évolution du tissu urbain dans la ville ancienne.

³ Pierre SIGNOLES, 1988.

le temps écoulé, il est difficile de s'en émanciper ; même l'émergence de la nouvelle ville n'annihile pas cette tendance.

Ainsi, Marcel Clerget, presque un siècle et demi après sa parution, reprend pourtant, en annexe de sa thèse, la liste et nomenclature des marchés de la *Description*. L'auteur, bien qu'il se présente comme un « géographe contemporain » a souvent recours à cette « tactique », qui consiste à placer des données historiques (en particulier celles puisées dans cet inventaire), comme des parades à certaines lacunes concernant le contemporain. Parfois, comme pour les panoramas du Caire que nous évoquions dans notre première partie, on ne sait plus très bien si l'on se situe dans le présent ou le passé.

On perçoit cependant ses hésitations en ce qui concerne le rôle économique de la ville ancienne car il commence par noter un déclin de ses souks, qu'il réajuste en stipulant « qu'il convient néanmoins de ne pas exagérer cette décadence de l'est »⁴. Il remarque une « fixité relative des métiers et marchés », mais précise que « d'autres preuves abondent en sens contraire ». Sa conclusion prend la forme d'une remarque dont la neutralité est éloquente : « les faits ne sont pas aussi simples que les théories »⁵, mais qui énonce néanmoins explicitement qu'une simple situation — un état de la ville à un moment donné —, s'est figée en théorie.

Si l'on reprend l'étude de Jacques Berque, en la soumettant à une relecture orientée, ses allers-retours obliques entre le passé et le présent constituent en quelque sorte une esquive. Même si le texte fourmille d'indications et d'indices éclairants (nous y reviendrons ultérieurement), l'on reste dans la reconstitution d'un paysage à partir du repérage de permanences ou de déclins, comme celui de l'artisanat traditionnel.

⁴ Marcel CLERGET, 1934, tome II, pp. 149-150. L'auteur ajoute également que les commerces de la ville ancienne ont profité de la crise économique qui leur a amené un surcroît de clientèle, mais ne développe pas cette remarque.

⁵ *Ibid.* pp. 150-151.

Il faut attendre les années 80 pour que certains, tout particulièrement des géographes allemands, soumettent un ensemble de lieux et d'activités à une réelle scrutation. Les études ponctuelles de Rolf-Frederich Krause sur la structure des souks, de Georg Stauth sur Gamâliyya et de Günter Meyer, en particulier sur le secteur de l'aluminium⁶, révèlent alors des espaces dynamiques et des activités en essor. L'exploitation des inventaires des activités dressés dans le cadre de projets de réhabilitation par l'équipe IAURIF-GOPP⁷ conduit aux mêmes constats.

Cependant, un nouveau problème se pose, celui de la genèse et de la datation des phénomènes étudiés, on observe en effet une tendance à les considérer comme soudainement émergés, faute de les avoir évalués et suivis dans le temps. Une image peu nuancée nous mène, sans transition, d'un lent et long déclin de l'artisanat traditionnel à un essor subit et intense de la petite industrie, analyse peu satisfaisante mais adoptée communément.

Ces quelques remarques et postulats nous ont semblé essentiels et fondateurs pour envisager une enquête de terrain sur ces thèmes⁸. La stabilité de certaines fonctions de production et de vente, la vitalité qui se manifeste dans le commerce (orfèvrerie, textile, objets manufacturés, etc.), l'implantation d'ateliers de transformation ou de commerces quotidiens incitent à remettre en cause l'idée du

⁶ Rolf-Frederich KRAUSE (1985), Günter MEYER (1986, 1987, 1988, 1990), Georg STAUTH (1991). On peut également ajouter à ces travaux la carte sur la zone centrale du Caire de l'atlas *Tavo*, dressée par Eckart EHLERS ; malgré son aspect très synthétique, elle montre cependant que les activités économiques de la ville ancienne, tant liées au commerce qu'à la production, ne peuvent se résumer à quelques lieux ou quartiers.

⁷ Tout particulièrement le *survey* du quartier du Darb al-Asfar, IAURIF-GOPP, 1991.

⁸ Cette enquête a été réalisée en collaboration avec Mona Charara à l'automne 1990, dans le cadre d'un programme de recherches dirigé par Jean-Charles Depaule et portant sur les « Établissements de rapport au Caire à l'époque contemporaine ». Les résultats et relevés des investigations ont fait l'objet d'une contribution à paraître in *Établissements de rapport au Caire aux époques mamelouke, ottomane et contemporaine*, Le Caire, IFAO, (Leïla AMMAR ; Mona CHARARA ; Anna MADÉUF, « Éléments pour une typologie des implantations contemporaines »). Cependant, nous avons essentiellement développé dans ce cadre l'étude typologique architecturale des immeubles d'activité, nous ne reprenons ici que quelques unes de ces synthèses, puisque nous privilégions l'analyse de la dynamique spatiale générale.

déclin économique des quartiers anciens. En parallèle, la réalité d'une réorganisation incite également à nuancer une représentation du centre ancien du Caire qui en marquerait seulement l'homogénéité, la stabilité et la fixité, tout en le considérant comme une mosaïque de quartiers sans relations.

1 - Modalités de l'étude

L'objectif de l'enquête était de relever les tendances actuelles de la production de l'espace bâti associée aux dynamiques économiques. Nous avons souligné l'importance de l'échelle d'appréhension, aussi le choix était-il celui d'une double échelle. Simultanément, ont été envisagées deux approches : le balayage d'une séquence linéaire de la ville, un axe de lecture depuis le centre-ville moderne jusqu'aux marges orientales de la ville ancienne ; et, en parallèle quartier par quartier, rue par rue, un niveau fin d'observation. Il s'agissait d'avoir accès à la pluralité des quartiers centraux, déterminante de l'existence d'un axe de centralité. Les constructions récentes à usage commercial, artisanal et industriel ont servi d'entrée à cette étude, la focalisation sur ce type de bâtiments relève de constats multiples.

En premier lieu, nous avons remarqué le fait qu'ils prennent une part croissante de la constitution du tissu actuel. Il semble également intéressant de voir l'éclairage qu'ils peuvent apporter à la connaissance de ces types architecturaux dans leur confrontation aux exigences de la production économique et des usages quotidiens. Enfin, il semble pertinent d'observer la « verticalisation » des activités, leur superposition ; pour cela il faut quitter la dimension linéaire de la rue en rez-de-chaussée.

Nous avons relevé les caractéristiques des sites parcourus et la localisation des immeubles d'activités actuels afin de comprendre la logique locale de leur

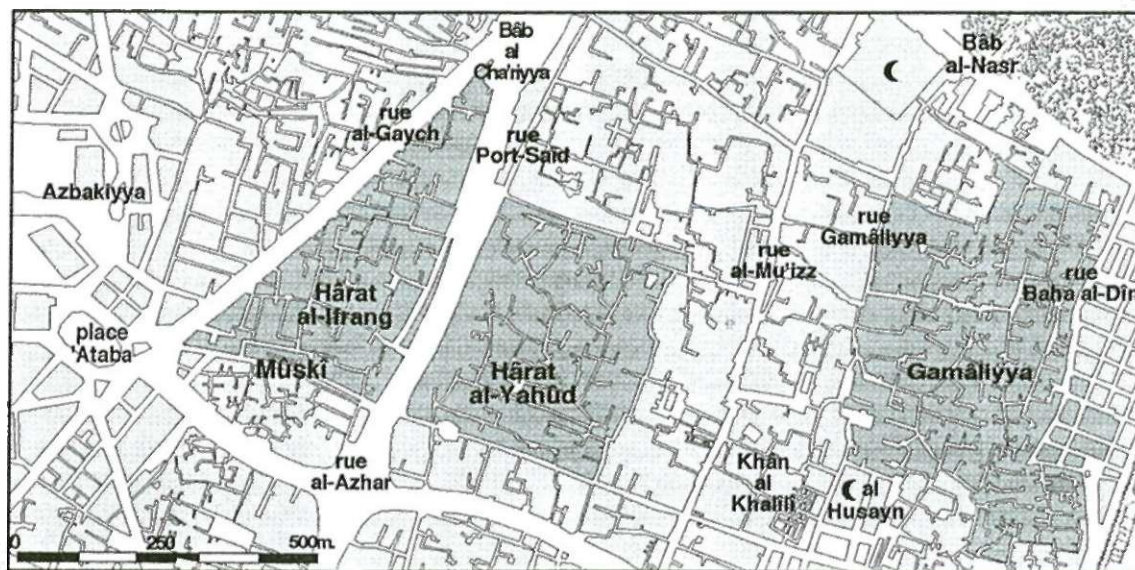
implantation puis noter ce qui, dans leurs dispositions architecturales, relève d'expérimentations nouvelles ou s'inscrit dans la logique de transformation de types plus anciens. Une première démarche a consisté à repérer systématiquement ces bâtiments et à relever ceux édifiés à partir des années 1980. Cette période a été retenue à posteriori, car il est apparu qu'elle correspondait à un moment d'intensification des constructions de ce type⁹. C'est la section médiane comprise entre Bâb Zuwayla et Bâb al-Nasr qui a été choisie comme ensemble d'observation. (fig. 49). La rue du Mûskî a marqué la limite méridionale du secteur ; la Qasaba (rue al-Mu'izz), grand axe traversant nord-sud où sont concentrés de nombreux monuments historiques a été évitée délibérément, de même que certains quartiers ayant fait l'objet de travaux récents.

Afin d'explorer les nouvelles logiques d'implantation des immeubles d'activités, il nous a semblé utile d'éliminer de notre parcours la partie centrale de la Gamâliyya, les principaux trajets commerciaux, al-Mu'izz, Gamâliyya, ainsi que les zones proches d'al-Husayn, du Khân al-Khalîlî et d'al-Azhar, où sont concentrées des activités liées au tourisme. De même, les secteurs ayant fait l'objet d'études récentes comme celui de Bâb al-Cha'riyya¹⁰, ont été évités. Du centre-ville aux franges de la ville ancienne, le terrain identifié s'est décomposé en trois quartiers cohérents et différenciés : celui du Mûskî, en contact avec la ville moderne ; du Hârat al-Yahûd, contigu au précédent ; de Gamâliyya, à l'extrémité orientale de la vieille ville.

⁹ Elle peut être mise en relation avec l'enquête de Günter MEYER (1987), menée en 1986 sur les entreprises artisanales de Bâb al-Cha'riyya et de Gamâliyya, et qui révèle que les deux-tiers de celles-ci ont été créées à partir de 1980.

¹⁰ Cf. l'étude de Günter MEYER (1987) sur les entreprises artisanales du quartier.

Fig. 49. Localisation des trois quartiers



À la suite d'une phase de repérage, rue par rue, ont été définis plusieurs paramètres pour analyser chaque immeuble d'activités : situation dans le quartier et implantation dans le tissu urbain (le long d'une rue, en fond d'impasse, près ou loin d'un axe important, etc.) ; fonction du bâtiment (production, commerce, stockage, habitat) ; typologie des activités recensées ; caractéristiques de l'édifice, (forme, plan, date de construction, organisation, dimensions). Parallèlement au repérage des édifices récents à vocation artisanale, commerciale et/ou d'habitation, un relevé des concentrations d'ateliers et de commerces a été effectué pour l'ensemble des quartiers traversés (fig. 50).

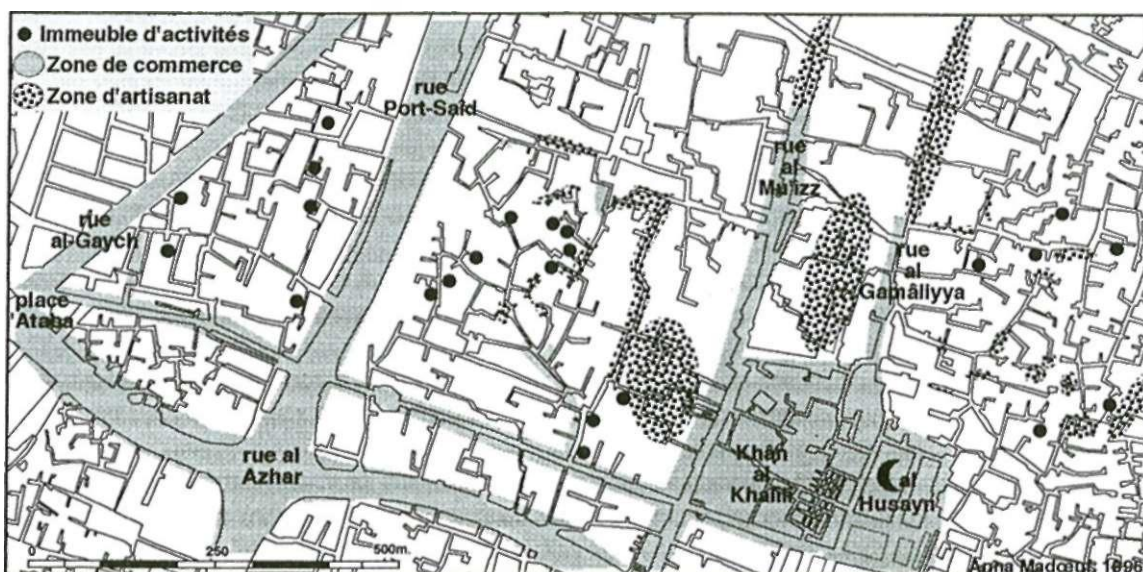
La lecture du tissu et les observations ont été facilitées par l'existence de nombreux travaux, principalement ceux instigués par l'équipe du LADRHAUS¹¹, dont un fond de plan parcellaire réactualisé. Ces sources permettent de procéder par

¹¹ Laboratoire de recherche « Histoire architecturale et urbaine – sociétés », École d'architecture de Versailles.

comparaisons afin de distinguer ce qui relève d'une logique récente de ce qui dépend d'une évolution des types antérieurs comme celui de la *wakâla*, de comprendre les enjeux et la rationalité des nouvelles productions. La confrontation de l'état actuel des parcelles et des plans du *Survey of Egypt* de 1930 et de 1970 a fourni des indications sur les relations entre l'implantation des bâtiments neufs et les découpages parcellaires antérieurs.

Comme pour les immeubles d'habitation actuels dont la plupart datent de moins d'un siècle dans la ville ancienne, la définition typologique des immeubles récents destinés aux activités reste étroitement liée aux modifications des usages, des modes d'occupation et des contraintes foncières. Les *wakâla-s*¹² en usage, altérées, modifiées et densifiées sont tout aussi actuelles pour leurs utilisateurs que les immeubles d'activités construits depuis la deuxième moitié de ce siècle.

Fig. 50. Localisation des immeubles d'activités



¹² Cf. la *Carte des wakâla-s* du Caire (existantes et disparues), réalisée par Philippe PANERAI, Fawaz BAKER et Sawsan NOWEIR (1988), ainsi que l'essai de restitution d'une *wakâla* de Leïla AMMAR (1989).

La grande majorité de ces constructions est située le long des axes principaux, sur les rues Gamâliyya et al-Mu'izz, ou sur des voies doublant les trajets principaux (rue Khân Abû Taqqiyya¹³), dans les quartiers centraux, comme le Khân al-Khalîlî, ou près des pôles d'échange de la ville, les anciennes portes comme Bâb al-Nasr ou Bâb Zuwayla.

La *wakâla*¹⁴, ou caravansérail est un édifice dont la vocation commerciale assure des revenus à un *waqf* (fondation pieuse). Le bâtiment organisé autour d'une cour abrite au rez-de-chaussée des magasins pour l'entrepôt des marchandises, et à l'étage des cellules destinées au logement ou à l'artisanat, la *wakâla* est en général spécialisée dans la production ou l'entrepôt d'un type de marchandise. À cet ensemble se superpose, dans une stricte séparation des fonctions, un ou plusieurs *rab'* (habitations). Leur localisation s'explique par la logique commerciale qui nécessite une facilité d'accès et de circulation pour les marchandises¹⁵. De l'ensemble de celles existantes actuellement, nombreuses sont celles qui ont connu des altérations et modifications depuis le XIX^e siècle, comme l'effondrement des *rab'* des étages supérieurs, la densification des cours et la reconversion des magasins d'entrepôt ou des cellules de logement en ateliers ou boutiques. En raison des modifications (densification, multiplication des passages, etc.), certaines *wakâla-s* sont comme absorbées dans le tissu urbain, en particulier celles du Khân al-Khalîlî, où l'imbrication des constructions rend leur identification malaisée. Ce type de bâtiment se singularise également par ses capacités d'adaptation aux usages nouveaux.

¹³ Cf. le travail de Fawaz BAKER et de Leïla AMMAR (1987) sur la rue Khân Abû Taqqiyya.

¹⁴ *Wakâla* est synonyme de *khân*, de *fundiql* et de *samsara*.

¹⁵ Aussi, leur nom d'usage est-il souvent celui de cette marchandise : *wakâla-s* al-Yansun (anis), al-Sukkar (sucre), al-Tuffah (pomme), etc.

2 - Al-Mûskî, Hârat al-Ifrang

Le premier secteur, le plus occidental, a la forme d'un triangle délimité par trois axes : deux voies diagonales, Port-Saïd à l'est et al-Gaych à l'ouest, et une rue au sud, celle du Mûskî, transversale est-ouest. La base sud-ouest de ce triangle est en prise directe avec la place 'Ataba. Pour le désigner les résidents utilisent plusieurs noms, le plus fréquent étant « Mûskî » pour sa partie méridionale ; aussi, nous retiendrons ce toponyme comme appellation générique du secteur. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un quartier puisque ce secteur est seulement une pièce d'un ensemble remanié à partir de la fin du XIX^e siècle. Il fait partie des quartiers remodelés par le percement au début du siècle (1923) de l'axe al-Gaych, reliant l'Azbakiyya aux quartiers nord-est de la ville, qui a marqué une rupture dans le tissu ancien, et avant cela par le comblement en 1879 de l'ancien canal du Khalîg, qui matérialisait la limite de la ville jusqu'au XII^e siècle¹⁶. Élargie plusieurs fois, la rue qui le remplace est devenue celle de Port-Saïd¹⁷.

Hârat al-Ifrang (quartier franc) et Bayn al-Sûrayn sont des faubourgs développés à partir du XVII^e siècle à l'ouest du Caire, leur découpage parcellaire régulier en « îlots » d'emprises différentes et rues ou impasses orientées nord-sud et est-ouest s'apparente à celui d'opérations de lotissements successives. Un réseau continu de rues, ruelles et impasses irrigue cet ensemble dont les plus grandes emprises parcellaires sont occupées par des synagogues, couvents et églises coptes, dépôts, marchés et écoles.

Dans ce premier secteur, les limites sont nettes, tracées par les ruptures que sont les deux larges rues de Port-Saïd et d'al-Gaych. Situé entre le centre moderne

¹⁶ Cf. le dossier réalisé par Sawsan NOWEIR (1994), sur les « tracés et empreintes », à partir d'une analyse de la lecture des plans successifs du Caire.

¹⁷ Mais cette voie est plus souvent appelée chari'a al-Khalîg al-Masrî.

et la vieille ville, cet espace ne s'intègre clairement à aucun de ces deux ensembles, il est plutôt un lieu de transition, marqué par l'intense circulation (lignes de tramways, autobus, taxis...) des deux grands axes, et par le flux continu des piétons qui transitent par la rue du Mûskî. Ces axes de communication en font une zone très accessible, un lieu de passage, mais lui confèrent cependant un certain enclavement et par là, une identité propre. La rue al-Gaych, bordée de beaux immeubles imposants, est une voie commerçante donnant accès à des galeries et passages qui abritent des commerces très variés (horlogers, cafés, chausseurs, confiseurs...). La bordure orientale du triangle (rue Port-Saïd) est marquée par l'emprise de grands bâtiments avec leurs dépendances (églises et écoles chrétiennes). Les commerces localisés sur cette rive sont pour la plupart des grossistes en produits alimentaires. La desserte est-ouest du quartier est assurée par trois voies traversantes, alors que la circulation du sud vers le nord, qui se présente par un système de décrochements successifs, est plus malaisée. On note la présence de nombreuses impasses peu profondes et rectilignes. La toponymie du quartier témoigne qu'il fût autrefois celui des Francs : rue des Khawaga, Darb al-Ifrang...

À l'intérieur du quartier, les immeubles d'habitation sont peu nombreux ; on trouve essentiellement des ateliers, des fabriques, des entrepôts et des grossistes. Deux activités dominant nettement : la confiserie (dragées, bonbons, caramels, biscuits et pâtisseries) et le luminaire (lustres et lampes).

La confiserie, activité d'implantation ancienne, a marqué le paysage urbain et son odeur sucrée imprègne le quartier ; elle est liée à l'existence d'une importante communauté copte, traditionnellement investie dans ce secteur d'activité. Situées au cœur du triangle, quelques importantes confiseries et biscuiteries, datant du début du siècle, fonctionnent encore, certains propriétaires en possèdent de plus modernes ailleurs mais la localisation avantageuse du quartier supplée à la

désuétude des équipements¹⁸. Pendant le ramadan, les pâtisseries débordent de leurs fabriques et sont exposés sur des étals des monceaux de gâteaux, beignets, nougats... La confiserie induit maintes activités complémentaires : diverses fabriques de boîtes en carton, ateliers de tissage du tulle pour les dragées, fabrication de bonbonnières et de faveurs... Aussi, sur des tables installées devant ces ateliers, des jeunes filles préparent des papillotes et emballent les bonbons. Le luminaire semble être l'activité la plus en expansion, elle est en rapport avec la confiserie dans le sens où, pour tout mariage, les familles viennent passer commande de dragées et achètent sur place les lustres pour l'appartement des mariés. Les fabricants de lustres confectionnent aussi des panières étagées et décorées sur lesquelles sont placées les dragées... Parallèlement à ces deux activités maîtresses, on trouve également des ateliers de couture et de découpage de semelles et lanières.

Les immeubles d'activités récents sont consacrés surtout au luminaire (qui nécessite plus de place) et, dans une moindre mesure, à la confiserie. Les chantiers sont nombreux, en particulier dans les fonds d'impasses ; toutes les constructions neuves, ou en cours, sont destinées soit aux activités de production, soit au stockage (pour le luminaire). Au cœur du quartier, plusieurs immeubles récents d'une dizaine d'étages (dont un entièrement vitré) sont ainsi voués au stockage des lustres, mais l'exposition des marchandises rappelle le commerce de gros. Des impasses entières sont également bordées d'immeubles de dépôt.

Cette mixité se perpétue puisque plusieurs bâtiments récents voient leurs rez-de-chaussée occupés par des magasins de luminaires tandis qu'aux étages alternent ateliers de fabrication de lustres et biscuiteries/confiseries. Le Mûskî, interface entre

¹⁸ Comme l'expliquait le propriétaire d'une fabrique de douceurs (*halw* pâtisseries et confiserie), le quartier est connu pour cela, les clients « viennent d'eux-mêmes » et achètent, même les particuliers, de grosses quantités.

la vieille ville et le centre moderne, est l'enjeu de spéculations. À titre d'exemple, il est le seul des trois ensembles où des bureaux s'implantent dans les immeubles d'activités. La plupart de ceux-ci sont occupés par des courtiers et intermédiaires en relation avec l'activité du luminaire, des sociétés de transport, des assureurs. Ce phénomène, bien que marginal pour l'instant, est certainement révélateur. Hormis le long des axes structurant le quartier (al-Gaych, Port-Saïd et Mûskî) l'emprise des constructions récentes ou des chantiers destinés aux immeubles d'activités est importante, les terrains vacants sont rares. Le quartier connaît un dépeuplement attesté par son aspect désert le dimanche, en contraste avec l'animation intense des jours ouvrables.

3 - Hârat al-Yahûd

La Hârat al-Yahûd, ancien quartier juif, apparaît comme un quadrilatère limité au sud par la rue du Mûskî, à l'ouest par la rue Port-Saïd, à l'est par la rue Khân Abû Taqiyya, et au nord par la rue al-Khurunfich¹⁹. Dans ce petit quartier, d'environ 400 mètres de côté, se trouvaient, jusqu'à la fin des années 70, douze synagogues construites essentiellement entre les X^e et XVI^e siècles. La trame viaire interne du quartier compose un système arborescent, constitué d'un réseau de ruelles longues et très ramifiées qui finissent toutes par aboutir, après un parcours complexe, à l'un des quatre axes qui délimitent cette entité marquée et fermée. À l'opposé du faubourg ouest, il est marqué, à première vue, par une stabilité de la voirie et du parcellaire moyen qui le constitue. Ce secteur associe un parcellaire de dimensions variées correspondant aux emprises de couvents, de synagogues et d'écoles, avec des parcelles moyennes (100 à 300 m²) et étroites dans une

¹⁹ Le quartier de Khurunfich a fait l'objet d'une étude urbaine très détaillée d'Olivier BLIN et de Pierre IRANMHER, 1984.

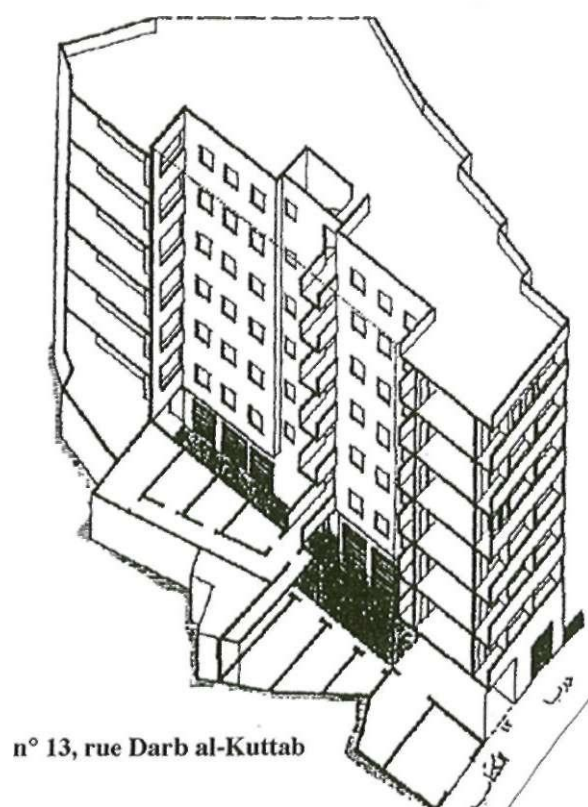
imbrication complexe. La configuration arborescente de la voirie et le caractère plus « embrouillé » du tissu peuvent être lus à partir de critères topographiques et morphologiques.

La partie centrale irriguée par la rue al-Gâmi' concentre les commerces liés à la vie du quartier, au nord-ouest vers le couvent copte (Dayr al-'Adra) rues et parcelles s'organisent autour d'ensembles repérables, grands terrains redécoupés, écoles publiques, témoignant d'une logique agrégative du tissu progressivement densifié. Enfin la frange est du quartier, en bordure de la rue Port-Saïd présente un parcellaire plus régulier et moins serré, résultant des effets produits par les aménagements du début du siècle en périphérie du secteur.

La rue du Mûskî, que nous avons évoquée au début de ce chapitre, très fréquentée, est consacrée au commerce (équipement de la maison, bazar, objets en plastique, jouets, mais aussi vêtements, surtout pour les étals de rue). Elle est aussi le siège d'une intense activité puisqu'elle est bordée d'immeubles d'activités hauts et étroits dont les rez-de-chaussée sont occupés par des magasins de mode (vêtements, chaussures, mais aussi accessoires et colifichets pour la coiffure), et les étages par des ateliers de confection. La confection, principale activité du quartier, est ici aussi une activité d'implantation ancienne. En s'éloignant de la rue du Mûskî, les ateliers de confection se raréfient au profit d'ateliers de tissage de toile de jute, laquelle est ensuite cousue pour faire des sacs de différents formats (pour le thé, les épices, les denrées alimentaires...). Beaucoup d'entrepôts sont consacrés au stockage de ces sacs mais aussi de boîtes en carton (boîtes à chaussures et à rangement). La rive sud de la rue al-Khurunfich est presque exclusivement consacrée à cette fonction de couture et stockage des sacs qui sont ensuite utilisés par les grossistes en produits alimentaires de la rue Port-Saïd.

Toujours dans la partie nord, mais à proximité des églises, plusieurs immeubles d'activités récents abritent des ateliers d'orfèvrerie à l'étage et des fabriques de coffres-forts en rez-de-chaussée²⁰, ces activités marginales semblent être le fait de quelques familles installées depuis peu, deux des immeubles appartiennent au même propriétaire.

Au cœur de Hârat al-Yahûd, aux emplacements de six synagogues disparues, sont désormais implantés autant d'immeubles d'activités, tous construits au cours des années 80. Ces immeubles sont les plus importants recensés car ils occupent de grandes parcelles qui n'ont pas été divisées. Le plus imposant (pl. 4) concentre une centaine d'ateliers et a toutes les apparences d'une usine de dimension verticale.



Pl. 4. Coupe d'un immeuble d'activités construit en 1985

Relevé Mona Charara, 1990

²⁰ Les coffres-forts sont surtout utilisés par les bijoutiers qui ont dans leurs boutiques d'importantes quantités de marchandise.

On y fabrique des vêtements, des sacs, des chaussures et des ceintures. La plupart des ateliers, bien que n'appartenant pas aux mêmes propriétaires, fonctionnent selon un système de chaîne de production et les marchandises sortent de l'immeuble prêtes pour la livraison. Les employés peuvent déjeuner sur place dans une petite « cafétéria » installée au rez-de-chaussée²¹. À l'étage, un barbier ambulant propose ses services, l'immeuble est un lieu de vie, la convivialité est de mise, on travaille ici plus de dix heures par jour. Il n'y a aucun logement dans ces « immeubles industriels ».

Ces exemples montrent que les immeubles d'activités ne s'implantent pas exclusivement le long d'axes passants ou sur des parcelles où la construction de logements est malaisée. Au contraire, la demande d'espace (vastes parcelles) et la volonté d'installation dans un quartier donné, sont deux conditions qui rendent compatibles la logique fonctionnelle des immeubles d'activité et leur implantation en impasse ou au coeur de quartiers enclavés.

Comme on peut le constater sur le plan (fig.51), la forme alambiquée du premier bâtiment (1) révèle que pas un centimètre de la vaste parcelle réutilisée (750 m²) n'a été perdu. Cet immeuble (il s'agit de celui représenté en coupe sur la pl. 3), construit en 1985, compte des dépôts et commerces de gros au rez-de-chaussée et 105 ateliers — répartis sur six étages — tous consacrés à la confection.

Dans ce cas précis (construction sur le site de la synagogue Terakiyya), la nature antérieure du terrain et la date de construction (1985) sont connues. Par contre, en ce qui concerne les transactions foncières de ces terrains qui appartenaient au Rabbinate du Caire²², nous n'avons pas obtenu de réponses

²¹ Dans chaque immeuble d'activités, on trouve un vendeur de thé, en général il installe son nécessaire dans une cuisine-placard, parfois il occupe une petite cellule.

²² On sait que la synagogue al-Misriyyin (al-Ustaz), remplacée aujourd'hui par un immeuble d'activités, a été vendue et démolie en 1975, cf. David CASSUTO, 1988.

précises, cette question étant délicate pour plusieurs raisons dont celle des transgressions des normes constructives. De même, la vente et la location des unités sont aussi des sujets sensibles, puisque nombreux sont ceux qui ne déclarent pas leur activité, surtout pour les petits ateliers familiaux.

Cependant, le cas de pas-de-porte réglés par les futurs locataires des ateliers avant que le bâtiment ne soit construit semble être courant ; ce système permet de financer la construction de l'immeuble.

Le deuxième exemple (2), une construction de même hauteur, mais de surface plus modeste (150m^2), édifié en 1987, est conçu afin de faire également office de passage traversant reliant la rue Darb al-Kittab à une impasse où est implanté un autre immeuble de ce type.

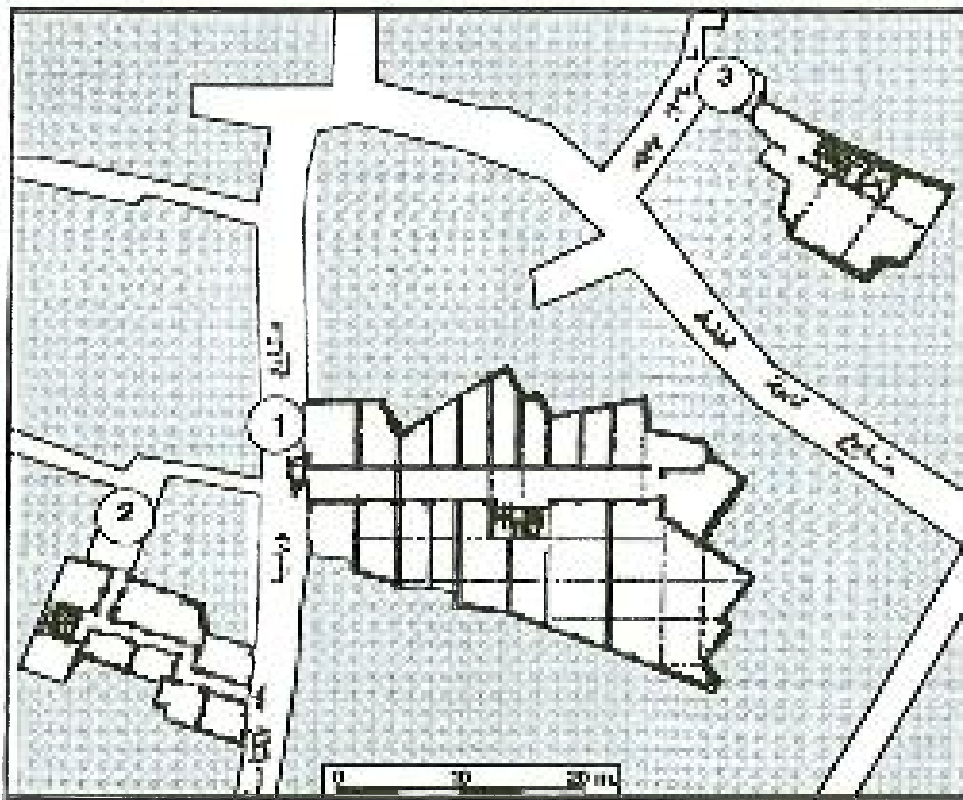


Fig. 51. Plan de trois immeubles d'activités à Hârat al-Yahûd
Relevés Mona Charara, 1990

Là ce sont des ateliers (textile, confection) qui occupent le rez-de-chaussée, de même que les étages, sauf un qui compte des logements.

Le dernier cas (3), celui d'un immeuble de quatre étages sur un terrain exigu (100 m²), en fond d'impasse, est intéressant dans la mesure où l'édifice, construit en 1985, était initialement destiné au logement mais a été utilisé pour des activités (lustres, marqueterie, cuivre).

Ces quelques exemples nous ont montré concrètement de quelle manière s'effectue le remplacement du bâti ordinaire et comment l'espace construit se produit ou se reproduit. Dans un quartier où les opportunités foncières sont rares et limitées (la taille des parcelles étant particulièrement exiguë), on observe cependant que l'implantation des activités ne s'en trouve pas contrariée. La conception des immeubles neufs parvient à exploiter toutes les possibilités offertes. Stimulée par une situation privilégiée, près d'axes et de pôles commerciaux en essor, la diffusion des activités, essentiellement de production, s'intensifie au cœur des quartiers d'habitation.

4 - Gamâliyya

Au sein de ce quartier a été délimité un espace compris entre la rue Gamâliyya à l'ouest, la rue Bahâ al-Dîn à l'est, le quartier al-'Utûf au nord et la place al-Husayn au sud, choisi pour sa vocation essentiellement résidentielle. Ici, c'est sur un parcellaire étroit que co-existent immeubles d'habitation du XIX^e siècle, petits équipements de quartier (mosquées, mausolées), regroupement d'ateliers, *hawch-s* et constructions récentes. Le renouvellement du tissu s'opère par substitutions progressives et se manifeste par la présence de bâtiments récents destinés en grande majorité à l'habitation et au commerce. Bâti et parcellaire s'organisent selon un

réseau continu de parallèles ou de perpendiculaires aux grands axes al-Mu'izz et Gamâliyya, voies de desserte intérieure hiérarchisées, prolongées par des impasses de un à trois mètres de large, desservant des parcelles enclavées.

Le seul axe important est la rue Gamâliyya, parallèle à la Qasaba à laquelle la connectent plusieurs liaisons transversales. C'est une rue animée où l'on trouve tous les commerces de proximité nécessaires au quartier mais aussi, plus près de la mosquée al-Husayn, des restaurants, des libraires et des boutiques d'objets culturels. La partie interne du quartier est desservie par quatre rues qui communiquent entre elles deux par deux et se ramifient en un réseau formé par de multiples impasses. Il y a un seul accès sur la rue Bahâ al-Dîn, aussi pour assurer les connexions vers l'est, les usagers du quartier s'aménagent-ils des parcours utilisant les terrains vagues ou les cours des immeubles qui évitent de longs détours. Cette portion de Gamâliyya, relativement excentrée est plutôt vouée à l'habitat. Les activités y sont cependant nombreuses, disséminées de manière diffuse et souvent localisées en fonds d'impasses, dans des ateliers en rez-de-chaussée. Ce quartier compte une forte proportion d'immeubles partiellement en ruine, de terrains vagues et de constructions précaires implantées sur des espaces vacants. Les activités, artisanales, sont essentiellement celles liées au travail du cuivre et de l'aluminium. La fabrication d'objets en cuivre est liée au tourisme et toute la production est écoulee vers le bazar du Khân al-Khalîlî. La marqueterie est également présente (façonnage puis nacrage de boîtes en bois). L'aluminium est surtout destiné à la fabrication d'ustensiles de cuisine. Dans cet espace se mêlent activités et vie de quartier, dans les rues sont groupées les épiceries et commerces alimentaires et dans les impasses se concentrent les ateliers.

C'est à Gamâliyya que nous avons recensé les immeubles d'activités les moins importants (nombre d'étages, d'ateliers, surfaces au sol) mais c'est là aussi

que se situe le seul bâtiment, édifié en 1985, associant activités (cuivre et marqueterie) et habitat, les deux fonctions possédant chacune leur desserte propre. La « découverte » de cet immeuble dont la fonction d'activité était imperceptible de l'extérieur, fut le fruit du hasard, ce qui laisse supposer qu'il en existe peut-être d'autres relativement insoupçonnables... La Gamâliyya reste un espace à vocation résidentielle, les activités y sont nombreuses mais ne semblent pas exclure cette fonction première. Les immeubles d'activités y sont relativement rares, mais il s'agit d'un quartier où le déclin des activités traditionnelles correspond à l'implantation de nouveaux ateliers et au renouvellement sensible du tissu urbain malgré une forte proportion d'habitat dégradé.

5 - Les expressions d'une dynamique : similitudes et contrastes

Dans les deux premiers quartiers, la pression foncière relayée par la spéculation est intense, chantiers et immeubles récents occupent une part importante de l'espace urbain, les terrains vacants sont presque inexistants, de même que les constructions basses. Par contre, à Gamâliyya, terrains vagues, bâti hétéroclite et immeubles en ruines marquent fortement le paysage urbain. Cependant, sur tous ces espaces, la pression de l'artisanat, de la petite industrie et du commerce transforme chaque parcelle libre à condition qu'elle soit constructible (à Gamâliyya les terrains *waqf*-s, souvent gelés, sont nombreux), en un nouvel immeuble destiné à ces activités. D'un petit bâtiment consacré à l'artisanat, enclavé sur une parcelle étroite à Gamâliyya, à un « immeuble industriel » d'une centaine d'ateliers orienté sur deux rues et construit à l'emplacement d'une synagogue, le dynamisme de la construction de ces immeubles allié à la diversité de leur typologie témoigne de la vitalité économique de ces espaces et de mutations interactives. Même si la spécialisation des productions apparaît ancrée dans l'espace, ce système relève de la

division du travail, les ateliers liés à une chaîne de fabrication sont mitoyens, ce qui assure simultanément complémentarité, adaptabilité et indépendance. Cet état ne peut donc être synonyme d'inadaptation et ne contrarie pas la fabrication de produits d'apparition récente.

Fortement dépendante de la morphologie urbaine, l'organisation fonctionnelle de l'espace reste encore marquée par la séparation des zones vouées à l'habitat, aux activités de production et au commerce, mais ces deux dernières fonctions débordent largement hors de leurs sites d'implantation originelle et investissent des lieux d'où elles étaient auparavant absentes. Ce phénomène de pénétration des fonds d'impasse et des *hâra-s* traditionnellement réservées à l'habitat modifie la hiérarchie fonctionnelle préexistante. On assiste à un redéploiement de la distribution des fonctions, la sectorisation s'estompe tandis que l'imbrication se diffuse à des échelles diverses puisque au sein d'immeubles anciens, des logements peuvent être transformés en ateliers. Ainsi certaines tendances communes à la plupart des immeubles d'activité se dégagent-elles ; en premier lieu, il est manifeste que la double fonction originelle des *wakâla-s*, associant habitat et activité, tend à disparaître au seul profit des activités. Si cette dualité est encore présente dans quelques immeubles anciens, elle n'a plus lieu pour les bâtiments construits depuis les années 80 ou en cours de construction. La fonction résidentielle est exclue par la fonction activité ; dans de nombreux immeubles, des ateliers se sont installés dans des locaux auparavant habités. Il faut également préciser que cette exclusion de l'habitat n'est pas seulement limitée à la répartition des fonctions au sein des immeubles d'activités, elle est aussi inhérente à la dynamique urbaine en général, et à la dynamique des centres-villes en général.

Lors de l'enquête, à de rares exceptions près, tous les chantiers recensés (18), même ceux localisés dans des impasses ou sur des voies d'accès peu

commode — soit la majorité des cas, puisque c'est justement là que se dégagent le plus d'opportunités foncières — étaient ceux d'immeubles destinés à l'artisanat, au commerce, ou au stockage (ou à un panachage de ces trois fonctions). Dans les deux premiers quartiers, les chantiers à divers stades d'évolution, et les immeubles récents (construits depuis le début des années 70), occupent une part importante de l'espace urbain, les terrains vacants étant presque inexistants, de même que les constructions basses (rez-de-chaussée ou rez-de-chaussée avec un étage). Par contre, à Gamâliyya, terrains vagues (souvent de superficie importante), immeubles en ruines (occupés ou non), et constructions basses et hétéroclites, marquent fortement le paysage urbain. Les deux premiers quartiers, centraux et mieux intégrés économiquement, car situés entre deux pôles dynamiques, sont soumis à une plus forte spéculation générant une dynamique urbaine en conséquence. La pression des activités sur le tissu urbain est intense : à chaque parcelle libre et constructible correspond un nouvel immeuble d'activités. Les activités et les commerces débordent largement hors de leurs sites d'implantation originelle (le long des axes importants) et envahissent indifféremment tout le tissu urbain. Sur l'ensemble des terrains étudiés, les différentes catégories d'immeubles d'activités dépendent de leur lieu d'implantation — le terme de lieu désignant ici à la fois le quartier (en tant qu'entité) et la position (hiérarchie) dans le tissu urbain —, chacune des entités trouvant sa définition selon certaines spécificités : situation dans la ville et par rapport aux axes importants ; particularité du tissu urbain : largeur des voies, proportion d'impasses, desserte interne, typologie du parcellaire et du bâti ; histoire et spécificité économique du quartier.

Ces facteurs, en se conjuguant, génèrent nombre des modèles différents ; on peut ainsi supposer qu'en d'autres lieux, d'autres propriétés morphologiques seraient mises en évidence. C'est bien l'adaptabilité extrême de ces bâtiments qui

conditionne la diversité de leur typologie. Cependant, ce qui nous semble déterminant, plus que la forme revêtue par ces édifices, c'est la signification exprimée par leur diffusion. Entre le petit bâtiment enclavé dans une parcelle étroite recensé à Gamâliyya, et l'énorme « immeuble industriel » d'une centaine d'ateliers axé sur deux rues et construit à l'emplacement d'une synagogue, il n'y a que peu de similitude. Pourtant, ces deux exemples témoignent de l'extrême dynamisme de ce type d'occupation de l'espace, qui se traduit par l'accroissement du nombre d'ateliers et de boutiques et de leur part dans l'affectation de l'espace, au détriment de l'habitat.

Cependant, aucune activité d'implantation récente, ne semble se profiler, alors qu'on observe la multiplication, la diversification et la modernisation des activités traditionnelles ; celles-ci restent tributaires de leur sectorisation. L'éventail des possibilités est souvent très vaste, mais dépend presque toujours d'un « thème » dominant ; lorsque deux activités apparemment indépendantes se côtoient, elles se révèlent souvent liées à la même chaîne de fabrication dont les différents maillons sont en général situés à proximité. À titre d'exemple, près de la fabrique de dragées de Hârat al-Ifrang, un atelier produit des bonbonnières, un autre du ruban et du tulle, et plus loin un magasin vend les bonbonnières garnies de dragées enveloppées d'un sachet de tulle lié par un ruban. Cette organisation perdure, à l'intérieur des immeubles d'activités, et dans différents secteurs économiques.

Dans Gamâliyya, tout un étage, soit une dizaine d'ateliers, fabrique des plateaux en cuivre : du polissage à la décoration peinte, toutes les étapes du travail sont présentes, concentrées non plus à l'échelle d'une rue, mais au sein d'un même bâtiment. À Hârat al-Yahûd, quelques gros immeubles concentrent la production de toute une gamme de vêtements ; des chaussures aux accessoires vestimentaires,

tout est réalisé sur place, du tissage aux finitions. Cette sectorisation est bien sûr plus ou moins marquée selon la position des voies étudiées dans le tissu urbain et selon la dichotomie commerce/activité de production.

Le long des axes importants et près des zones de passage, les commerces sont plus nombreux et différenciés. Par contre, en coeur d'îlot, les ateliers sont majoritaires et leur logique de distribution plus ségrégative. Enfin, chaque quartier étudié est lié à un (ou plusieurs) pôle(s) d'attraction générant des activités bien spécifiques. Ces pôles sont à la fois des lieux d'écoulement de la marchandise, et de stimulation et d'orientation de la production. Gamâliyya est, de ce fait, particulièrement dépendante du Khân al-Khalîlî où est expédiée toute la production artisanale destinée, entre autres, aux touristes. Le Mûskî est essentiellement en relation avec le centre-ville où les lustres sont revendus dans les magasins d'ameublement. Quant à Hârat al-Yahûd, elle entretient des liens privilégiés avec la rue du Mûskî qui concentre un grand nombre de magasins et d'éventaires consacrés à l'habillement, mais aussi avec le secteur du Khân al-Khalîlî. Enfin, chacun de ces ensembles a un débouché local, dont le rôle est d'importance variable, mais dont l'existence est primordiale.

Par ailleurs, il faut également préciser qu'une logique d'ensemble se manifeste le long de ces divers parcours. On peut en effet suivre la trace de l'industrie du mariage. Nous l'avons évoqué avec les lustres et les dragées à Hârat al-Ifrang, mais il passe pour l'ensemble du trousseau et des robes de mariée par la rue du Mûskî, puis se poursuit jusqu'aux bijoutiers d'al-Sâgha. Nous l'abandonnerons, après 'Ataba, où il est relayé par les imprimeurs de cartons d'invitation et ses imprimeurs, mais il continue sa logique en serpentant au travers du centre-ville.

Cependant, les nouveaux immeubles d'activités s'implantent de plus en plus loin de ces pôles économiques ; des bâtiments destinés à la confection essaient jusqu'à la limite nord de Hârat al-Yahûd, et ceux réservés à l'artisanat jusqu'à l'extrémité orientale de Gamâliyya (rue Bahâ al-Dîn). Bien qu'elles s'éloignent de leurs pôles, ces activités ne s'en émancipent pas totalement ; ainsi une part de la production de Gamâliyya est exportée vers diverses villes d'Égypte, mais peut transiter auparavant par le Khân al-Khalîlî dont les commerçants sont aussi des intermédiaires. De ce fait, les livraisons deviennent, pour des raisons de commodité, plus volumineuses mais moins fréquentes. Cet état de fait contribue au développement de la fonction de stockage, désormais présente dans chaque immeuble d'activités, et qui peut, dans les cas extrêmes, occuper tout un bâtiment, d'où l'apparition, surtout à proximité du centre-ville, « d'immeubles-vitrines », regorgeant de marchandises en exposition. Ces immeubles vitrés et éclairés jouent le rôle de « catalogues » des grossistes.

Les limites de ces observations sont diverses. Chaque immeuble d'activité est la résultante d'un ensemble de facteurs, il est l'objet d'initiatives et d'investissements divers ; c'est une enquête axée sur les agents économiques et les modalités transactionnelles qui en permettrait l'analyse.

D'autre part, comme certaines branches du secteur du tertiaire supérieur (services divers), jusque là inexistantes, apparaissent sur les franges au contact du centre-ville, ou le long de la rue al-Azhar (banques), il serait éclairant de mettre ces phénomènes en relation. Il nous a semblé que la complémentarité de ces tendances est révélatrice, pour les deux premiers secteurs, de l'accroissement accru du rayonnement des productions. Ce fait est également notable dans la mesure où il se conjugue avec l'augmentation du nombre d'ateliers sur place.

Par ailleurs, il ne faudrait pas en déduire que cette intensification des activités est spécifique à la ville ancienne, Günter Meyer a montré que ce phénomène est unificateur de l'ensemble central cairote. L'organisation que nous avons évoquée est aussi manifeste dans le centre-ville ; ainsi, sur le toit du marché de Bâb al-Lûq, sont installés des ateliers de cordonniers, leur fonctionnement collectif n'est pas sans rappeler ce que nous avons observé :

« C'est un petit souk à l'image de Khân al-Khalîf. Chacun de nos ateliers complète le travail des autres : l'un s'occupe des semelles, l'autre des barettes et finalement on vend nos produits à très bon marché dans les magasins du centre-ville. » (Muhammad al-Sakût, propriétaire d'un atelier)²³.

● Éléments de synthèse

Nous disposons d'un échantillon quantitativement peu important de 23 immeubles d'activités construits dans les années 80, dont la ventilation est équilibrée : 6 à Gamâliyya, 6 au Mûskî et 11 à Hârat al-Yahûd (précisons que six des immeubles d'activités de Hârat al-Yahûd ont occupé des emplacements de synagogues désaffectées) ; cependant, ces quelques immeubles de trois à six étages, dont certains passent inaperçus tandis que d'autres s'imposent massivement, regroupent plus d'un millier de locaux à usage d'activité.

De l'immeuble à cour étroite carrée, réduite à une ruelle ou passage découvert associant logements sur rue et ateliers en fond de parcelle, à l'usine ou fabrique construite sur cinq à six niveaux, toutes les tendances sont représentées parmi les bâtiments relevés. Avec deux constantes cependant : la tendance à une densification et rentabilisation maximale des capacités constructives des terrains, la séparation de plus en plus nette entre habitation et activités.

²³ *Al-Ahram Hebdo*, 26 juin-2 juillet 1996.

Une localisation aussi paradoxale qu'un fond d'impasse difficilement accessible n'empêche pas à Hârat al-Yahûd le développement du commerce de gros et du stockage ; ni celui de l'artisanat du cuivre et de l'aluminium à Gamâliyya. Ce phénomène récent peut s'expliquer par l'attrait que représentent les quartiers proches du centre de la vieille ville et du centre-ville et la volonté des acteurs économiques de s'établir à proximité des zones d'échanges et des souks centraux (al-Mûskî, Khân al-Khalîfî, al-Sâgha, al-Azhar, al-'Ataba, Bayn al-Sûrayn).

Si la logique d'implantation des grandes et moyennes *wakâla* correspondait aux grands trajets commerciaux et à l'existence d'emprises foncières (grands terrains *waqf-s*) permettant l'édification de bâtiments à cour autour desquels le tissu urbain se constituait, celle des immeubles récents obéit à d'autres critères. L'exiguïté du terrain empêche le développement de vastes bâtiments où la cour occupe une partie de la parcelle, le renouvellement du tissu s'effectue essentiellement par substitutions et redivisions parcellaires selon les opportunités offertes par les terrains libres. Ainsi les immeubles relevés à Hârat al-Yahûd se substituent à d'anciennes synagogues, ou réutilisent par regroupement parcellaire d'autres parcelles de taille moyenne. C'est le cas d'une fabrique de confiserie à Hârat al-Ifrang où dépôts, ateliers et lieux de vente s'installent sur des parcelles mitoyennes formant un ensemble de près de 2000 m² ou encore celui d'un ensemble « industriel » à Darb al-Ifrang dont la distribution intérieure permet des passages qui prolongent et relient les impasses et ruelles adjacentes.

À l'opposé, un immeuble construit à Gamâliyya offre un exemple extrême des contraintes parcellaires : enclavement et mitoyenneté sur trois côtés, ouverture minimale de trois mètres en façade, éclairage et distribution des ateliers assurés par un escalier et puits de lumière étroits et contigus. À la différence de la *wakâla-rab'* cairote aisément identifiable du dehors, rien ne permet de distinguer un immeuble

d'habitation d'un immeuble d'activités de taille moyenne à partir de l'espace public. Parmi les constructions récentes, cette différence de destination n'apparaît pas à travers le bâti courant. L'homogénéité et la banalisation des constructions est telle qu'il faut attendre les finitions pour que se révèle l'usage du bâtiment, parfois la différence reste imperceptible. Quelques signes cependant guident l'observateur : une enseigne au rez-de-chaussée ; une grille centrale marquant un passage découvert ; un va-et-vient plus fréquent autour de l'immeuble ; pas de linge pendu aux balcons ; des façades éclairées au néon la nuit ; le bruit des machines, métiers à tisser et tours à métaux le jour.

Une interprétation hâtive de ces observations pourrait conduire à une conclusion simple et évidente: la pression et la demande déclinent d'ouest en est ; on note effectivement beaucoup de similitude entre le Mûskî et Hârat al-Yahûd, mais de nombreuses différences entre cet ensemble et Gamâliyya. Les deux premiers quartiers sont mitoyens et en prise avec l'axe traversant majeur qu'est le Mûskî et se révèlent donc liés par ce débouché. Si à Gamâliyya on construit moins et moins haut, c'est en raison du type d'activité qui prévaut, mais aussi à cause des opportunités foncières plus limitées (terrains *waqf-s*, emprise des monuments). Les bâtiments, de proportions moindres, se fondent plus dans le tissu courant alors que dans les autres cas, ils peuvent avoir une fonction affichée d'exposition.

Qu'il soit imputable à la pression spéculative entraînant la rareté du terrain dans la ville ancienne ou à la forte demande en lieux de travail pour les habitants artisans et commerçants de ces quartiers, le mouvement de construction s'intensifie, produisant, malgré la réglementation officielle qui limite les immeubles d'activités dans la vieille ville, une pénétration d'activités économiques diversifiées dans les ruelles et impasses à l'écart des axes principaux. Plus rentables à la location que les immeubles d'habitation, les regroupement d'ateliers en immeubles

ou passages commerciaux dans les quartiers d'habitations atténuent la séparation « traditionnelle » entre souk et *hâra* de même qu'il contribue au « dépeuplement » d'une partie de ces quartiers. Il n'est pas rare de rencontrer aussi des constructions initialement destinées au logement reconverties en immeubles d'activités.

Toutes ces observations témoignent d'un grand dynamisme économique et de la vitalité accrue du commerce le long de l'axe central qui traverse les trois ensembles étudiés. Il nous semble important de souligner que cette dynamique doit être mis en relation avec le marché considérable que constitue l'agglomération cairote forte d'une douzaine de millions d'habitants

6 - Activités et tissu urbain : une interaction manifeste

Les transformations et adaptations des structures économiques, la diffusion des activités dans l'ensemble du tissu urbain s'accompagnent de modifications de l'espace public, de la voirie. En effet, dans chacun des espaces étudiés, la morphologie des quartiers s'est trouvée transformée par des modifications « spontanées » opérées dans le tissu urbain. Si, lorsqu'on les lit sur un plan, ces changements consistent en peu de choses : destruction d'un mur, déblaiement de ruines, changement dans l'affectation d'une parcelle, ils modifient cependant la structure de l'espace.

Nous emprunterons l'exemple de la *hâra* de Darb al-Asfar, (au sud de la mosquée al-Hakim) dont on peut suivre l'évolution tout au long du siècle²⁴ pour envisager la question de la redéfinition et de la requalification de l'espace à la suite de mutations. Lorsqu'une *hâra* enclavée composée d'une impasse principale et de

²⁴ Cf. l'étude de M. M. EL SIOUFI, 1981.

trois ramifications est devenue une rue traversante entre deux axes majeurs (en l'occurrence la rue Gamâliyya et la Qasaba), est-elle toujours une *hâra* ?

Nous savons qu'en 1910, celle-ci compte 3 ateliers, 6 commerces et un entrepôt. Entre cette date et 1940 s'amorce un développement des activités, et l'on note la destruction du mur qui séparait la *hâra* de la rue al-Mu'izz²⁵. Transformée en rue traversante, la *hâra* double le nombre de ses ateliers, augmente celui de ses commerces et compte 8 entrepôts. Entre 1940 et 1960, la situation stagne, les activités restent sensiblement les mêmes, mais en 1980, la *hâra* est totalement transformée. Entre 1910 et 1980, le nombre d'ateliers est multiplié par 8 (essentiellement des ateliers où l'on travaille l'aluminium, mais aussi une fabrique de plastique) ainsi que le nombre d'entrepôts, celui des commerces par 2,5. Le phénomène le plus révélateur de cette évolution est sa spatialisation. Entre 1910 et 1960, aucune activité n'est implantée dans les trois impasses de la *hâra* (hormis un entrepôt), toutes sont concentrées sur la rue, plus spécialement à ses extrémités (aux débouchés des rues al-Mu'izz et Gamâliyya) pour les commerces, et au centre pour les ateliers. Par contre, en 1980, commerces et activités se déploient dans toute la *hâra*, sur la rue principale, mais aussi dans les trois impasses où sont désormais implantés 8 ateliers (soit un tiers du total).

Lorsqu'en 1990, l'IAURIF dresse un inventaire des entreprises dans le cadre d'un projet de réhabilitation²⁶, on observe alors cinq ateliers et trois commerces en plus, mais surtout un remaniement net de l'espace : certains ateliers ont été remplacés par des entrepôts, des ruines ont été converties en parking, une des impasses a été réduite, une autre s'est prolongée, et ces données ne reflètent que l'occupation des rez-de-chaussée.

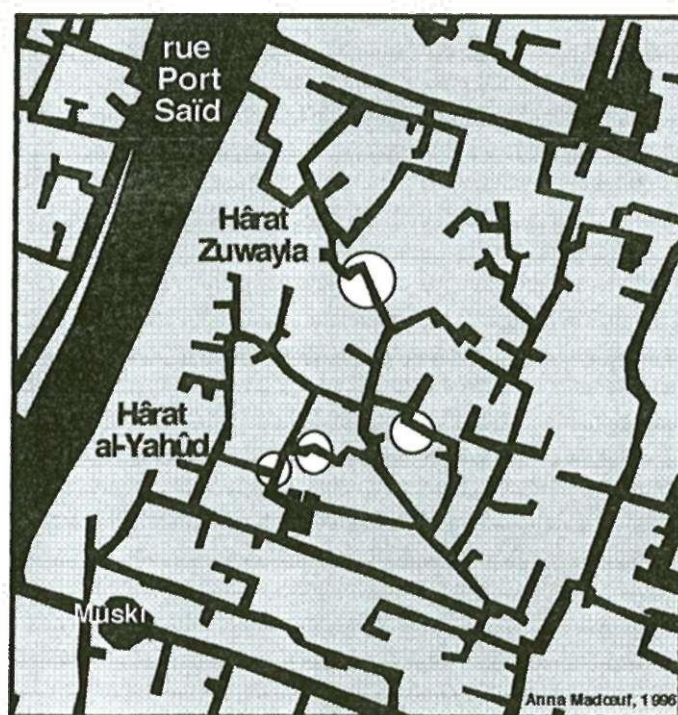
²⁵ On sait par ailleurs que cette *hâra* était ouverte à l'origine (Cf. Marcel CLERGET, 1934, tome I, p. 286).

²⁶ IAURIF-GOPP, 1991.

Robert Ilbert nous montre des changements comparables dans le tissu urbain qui tend à une intégration des secteurs de Husayniyya et de Dhaher, et, dans le quartier de la rue Charaîbî, certainement stimulé par la percée de la rue al-Azhar ; il note « au delà des permanences de l'ensemble qui sont indéniables, des transformations qui ne sont pas que de détail »²⁷. Le secteur d'al-Ghûriyya semble affecté des mêmes dynamiques, comme l'indiquent les recherches de Omnia Aboukorah²⁸.

Nous pourrions, à partir de lectures de diverses analyses urbaines, citer encore d'autres exemples, mais revenons, en développant le cas de Hârat al-Yahûd, (cf. fig. 52) à l'ensemble que nous avons analysé.

Fig. 52
Hârat al-Yahûd
Transformations de la voirie



(Les nouvelles connexions sont encerclées)

²⁷ Robert ILBERT, 1984, pp. 274-275.

²⁸ Cf. Omnia ABOUKORAH, 1996.

Lorsque dans un quartier « cul-de-sac », des connexions relient les fonds d'impasse aux sorties, le quartier n'est plus une extrémité spatiale enclavée. Quand deux quartiers (Hârat Zuwayla et Hârat al-Yahûd), séparés, distincts et sans communication, sont mis en relation par la jonction de deux impasses qui fermaient les artères principales de chacun des quartiers, il s'ensuit une redéfinition de leur statut. La distribution et la fonctionnalité des espaces se transforment, et lorsque l'on compare des situations à diverses époques, il faudrait tenir compte de ces nouveaux paramètres.

Encore une fois, il s'agit là d'une question d'échelle. À première vue, ces quartiers ont conservé les formes qu'ils avaient au début du siècle ; sur une carte au 5.000^e, les modifications ne sont pas perceptibles, pourtant, quelques subtilités peuvent bouleverser radicalement l'usage de l'espace. En remettant en cause cet équilibre, on affecte la hiérarchie préexistante ; si les parcours, situations et emplacements sont autres, leur positionnement dans le système urbain est redéfini.

Cette redéfinition affecte de même les accès et par là les potentialités de communication, de relation et d'intégration des quartiers.



Aussi, cette analyse conjointe nous permet de contester l'idée d'un déclin économique des quartiers anciens, de même que celle d'une permanence rigide des cadres et tracés. Au contraire, notre recherche montre que le tissu urbain est caractérisé par son adaptabilité et sa réactivité, et nous permet de souligner les interactions entre un milieu et des activités. De plus, on constate que les grandes percées du XIX^e et du XX^e, qui ont bouleversé les affectations spatiales, ont été en quelque sorte complétées et poursuivies localement, par la diffusion d'une tendance générale au désenclavement. Il est cependant bien difficile de dater avec précision

tous ces changements²⁹, mais la question de savoir si les mutations spatiales sont antérieures, postérieures ou contemporaines des dynamiques économiques est peut-être stérile ; ne doit-on pas plutôt considérer l'ensemble comme totalement interactif ?

« Le comblement du Khalîg à la fin du siècle, et le passage du tram au débouché du Khoronfich, prend pour ainsi dire notre quartier en écharpe et le lie désormais à un développement qui ne s'axe plus sur les hauts lieux traditionnels. Tant il est vrai que toute modification du tissu urbain illustre à la fois et provoque des changements dans les comportements collectifs » (Jacques BERQUE, 1974, p. 65).

Cependant, la question de la datation reste importante dans la genèse de phénomènes évalués récemment. Les historiens nous fournissent là des indices évocateurs de tendances anciennes :

« Il est probable que pendant une période que je situe entre 1900 et 1925, la bâtisse moderne a prospéré. Cela veut dire aussi qu'au-dessous du niveau des grands négociants, montait une autre classe, cette demi-bourgeoisie du diplôme et de la boutique qui devait devenir l'un des supports du Wafd ». (Jacques BERQUE, 1974, p. 73).

Robert Ilbert, quant à lui, met en relation les modifications essentielles du tissu avec l'intense spéculation, marquée au début du siècle, même dans la ville ancienne³⁰.

Rien ne permet d'affirmer que ce phénomène de renouvellement du tissu et de réorganisation spatiale des lieux de travail soit récent, c'est-à-dire datant des dix ou

²⁹ Pour le quartier de Hârat al-Yahûd, c'est la feuille 38-K à l'échelle du millième publiée par l'*Egyptian Survey Authority*, en 1913 qui a servi de base de référence. Sur le plan parcellaire de 1970, les modifications n'apparaissent pas, mais il est possible qu'elles n'aient pas été consignées entre-temps ; on ne peut non plus les déceler sur le plan IGN de 1977, mais son échelle (1/5.000) ne se prête pas à une lecture fine. Toutefois, ces modifications sont certainement antérieures à ces deux dates, les personnes interrogées à ce sujet affirmaient qu'elles avaient « toujours été là ».

³⁰ Robert ILBERT, 1984.

vingt dernières années³¹. À notre sens, ce ne sont pas les récentes transformations liées à l'*infitah* (libéralisation, investissements, revenus de l'émigration) — on leur impute, il est vrai tant de métamorphoses — qui sont les seules causes des dynamiques économiques que nous avons décrites ; elles les ont rendues visibles et amplifiées spectaculairement, ont suscité leur « découverte ». Cependant, la trame était certainement en place, et c'est peut-être dans la nature des observations qu'il faut aller chercher l'essentiel de la nouveauté pour ne pas risquer l'anachronisme.

Il apparaît que la ville ancienne, espace stratégiquement bien situé, a bénéficié de nombreux atouts. En ce sens, il ne faut pas occulter l'accroissement de la population des quartiers anciens à ces époques, phénomène qui a certainement joué un rôle de moteur dans l'instauration d'une dynamique économique, et qui ne peut se traduire uniquement en termes de paupérisation et de densités extrêmes. Actuellement, la tendance en cours d'une baisse des densités de peuplement va dans le sens de la dynamique générale des centres-ville.

Afin d'affiner notre observation des mécanismes de centralité, il nous semble désormais nécessaire de l'adapter à un pôle précis du centre de la ville ancienne. C'est par une recension et une typologie des activités commerciales du Khân al-Khalîlî, premier souk de la ville ancienne, que nous nous proposons de compléter l'étude de ses dynamiques économico-spatiales.

³¹ Nous renvoyons à l'article à paraître in *Établissements de rapport... op. cit.* dans lequel Leïla AMMAR a argumenté cette idée, à partir de l'analyse des transformations mises à jour au sein des *wakâla-s*.

Chapitre 3

Inventaire d'un bazar : Le Khân al-Khalîlî

Le quartier actuel doit son nom à l'émir Gahârkas al-Khalîlî, qui y fit construire, à la fin du XIV^e siècle, un grand khân (caravansérail). Depuis cette fondation, dont il ne reste rien aujourd'hui, le commerce n'a jamais cessé dans ce secteur remanié maintes fois et où s'implantèrent de nombreuses *wakâla-s*, souvent de dimensions considérables.

Nous laissons à Marcel Clerget le soin d'en présenter la structure :

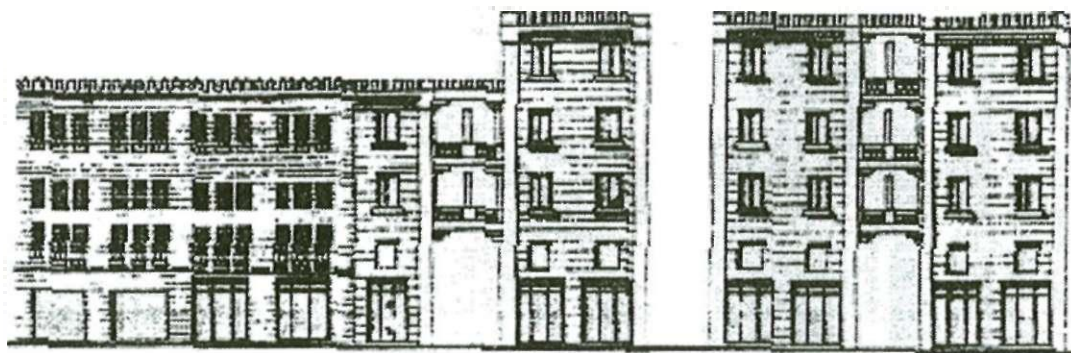
« Le Khan Al Khalili a beaucoup changé depuis un siècle et s'est largement agrandi. Aussi a-t-on beaucoup de difficultés à reconstituer le bâtiment primitif, même en s'aidant du plan de 1798. C'est pourtant ce qu'a essayé Ravaisse. Il semble qu'il y eut, durant les premiers siècles, cinq édifices de forme quadrangulaire, avec un patio et deux galeries à péristyle superposées : au nord-est, le Khan du henné, au sud-est, le Khan des tapis, au sud-ouest le Khan du café, au nord-ouest le Khan de cuivre, à l'ouest, le Khan du sabil. Celui du café et celui du cuivre ont dû être les premiers. Seuls subsistent encore le Khan du cuivre et le Khan du sabil. Les trois autres furent détruits sous Saïd pacha. » (Marcel CLERGET, 1934, tome II, p. 316).

Depuis, d'autres transformations ont été effectuées, la plus importante étant une opération immobilière réalisée à la fin des années 30 (cf. pl. 5) ; presque un quart de la superficie du Khân al-Khalîlî (partie orientale), est désormais occupé par un ensemble de 24 immeubles dits « Chawikar »¹ — du nom de la princesse qui

¹ C'est dans ces immeubles que se situe l'action du premier roman non historique de Naguib Mahfouz, *Khân al-Khalîlî* (1946).

initiale projet² — lesquels regroupent environ 110 locaux commerciaux en rez-de-chaussée³.

C'est aussi dans ce même quartier, mais sur la bordure opposée, que se situe le secteur d'al-Sâgha, celui des orfèvres et des bijoutiers. Ceux-ci ont côtoyé là des changeurs, des vendeurs de fruits secs, ou encore des libraires, mais, depuis la fin du XII^e siècle, on y a toujours travaillé les métaux précieux⁴. Ces deux exemples illustrent comment, en un même lieu, se mêlent l'ancien et le nouveau ; le quartier, tel qu'il apparaît aujourd'hui est une composition dense et contrastée d'éléments intégrés ou fondus dans un paysage urbain étonnamment homogène.



Pl. 5. Immeubles Chawikar, rue al-Badistan

Source : Mercedes VOLAIT, 1994, p. 405

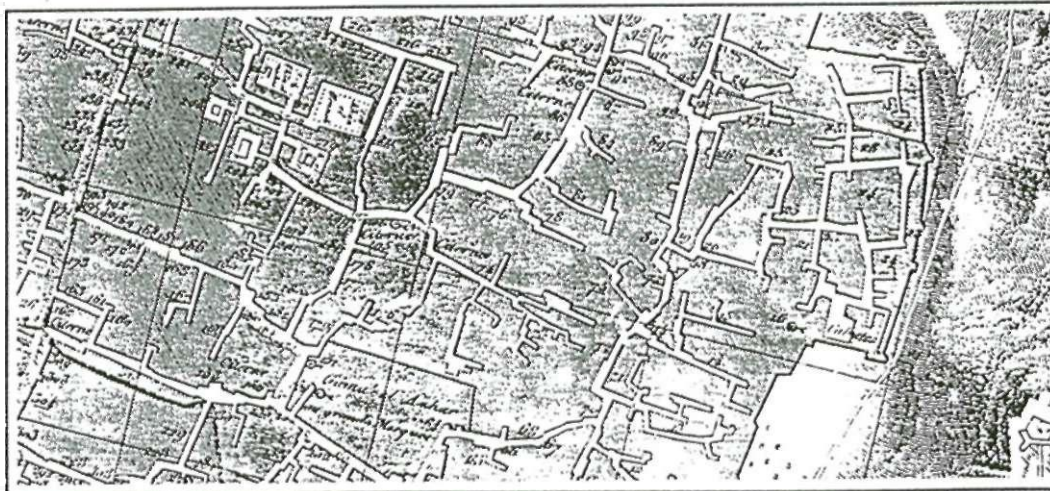
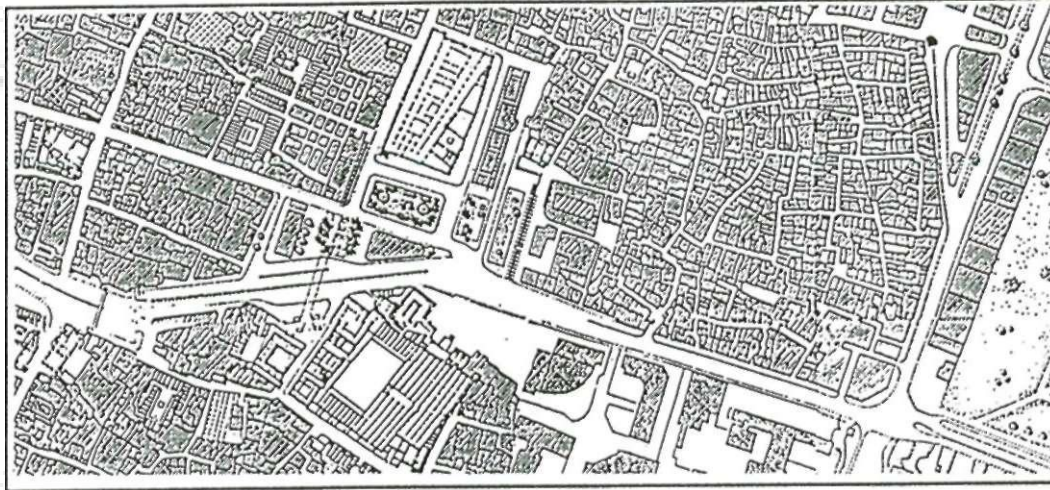
Le « souk le plus ancien du Caire », tel qu'on le désigne communément, ne compte pourtant que peu d'éléments architecturaux anciens, et ceux-ci apparaissent sous la forme de traces et vestiges ponctuels (portes, façades de *wakâla-s*, etc.). D'autre part, comme on peut le constater sur la figure 53, il est situé dans un secteur qui a connu de profonds remaniements au cours des XIX^e et XX^e siècles.

² Mercedes VOLAIT (1994) a retracé l'histoire de cette opération immobilière.

³ Les immeubles comptaient à l'origine 160 emplacements commerciaux, mais des regroupements ont été effectués.

⁴ Cf. l'article de Michel TUCHSCHERER (1991) sur l'évolution toponymique et topographique du quartier d'al-Sâgha à l'époque ottomane.

Fig. 53.
Le Khân al-Khalîfî et ses alentours à la fin du XX^e siècle et au début du XIX^e
Source : Sawsan Noweir, *Le Caire, tracés et empreintes*, 1994, p 203



Ce petit quartier de forme rectangulaire, « dédale d'angles droits », selon la formule de Jacques Berque⁵, est quadrillé par des rues étroites, exclusivement piétonnes, où se succèdent, de manière continue, des boutiques dont la plupart sont de dimensions modestes. L'impression d'uniformité est due en grande partie à la multitude de ces commerces ; leur disposition régulière et leur trame serrée font

⁵ Jacques BERQUE, 1974, p. 52.

qu'au Khân al-Khalîlî, ce que l'on voit, ce sont surtout des objets : abondants et chatoyants, souvent de même tonalité et débordant d'une boutique à l'autre, ils forment une guirlande enveloppante qui relègue le paysage construit au rang d'écrin.

1 - Un lieu ambigu

Les descriptions du Khân al-Khalîlî, ou, plus exactement, de la profusion des marchandises qui y transitaient, abondent ; tous les voyageurs l'ont visité, peu sont restés insensibles à la vue des richesses exposées.

Aujourd'hui, plus que jamais, les voyageurs étrangers viennent au Khân al-Khalîlî, il est un lieu de passage obligé pour les touristes, dont les parcours dans la ville ancienne sont en général limités à ses environs. Les touristes en groupes qui passent par Le Caire ont toujours quelques heures consacrées aux emplettes au Khân al-Khalîlî prévues dans leur circuit.

« Depuis Pierre Loti et autres vieilles anglaises en quête de "bédouinothérapie", le tourisme a pourri tout un secteur du noble quartier fatimide. C'est Khan El-Khalili, dont les guides de toutes couleurs vantent "les productions typiquement orientales", "la foule bigarrée" et "les odeurs épicées et entêtantes". Eh bien non ! les pierres précieuses du Khan sont fausses, archifausses comme ces pièces pharaoniques ou romaines qu'on vous a montrées avec mystère dans les arrière-magasins, ses colliers d'ambre sont en plastique et ceux de lapis-lazuli déteignent sur les robes. Ses parfums sont artificiels et viennent tous, sans exception, de France. Les petits marteleurs de plateaux de cuivre à frises de sphinx ou de chamcaux, les fabricants de coffrets à cigarettes soi-disant marquetés de nacre, sont hâves et figurent parmi les travailleurs les plus exploités du pays. Enfin, le Khan empest l'urine fermentée et l'écorce d'orange pourrie. » (Jean-Pierre PÉRONCEL-HUGOZ, 1979, p.48).

Sur un ton certes excessif, et assorti d'un mépris vindicatif, l'auteur ne fait pourtant que reprendre, en le traitant selon un mode provocateur, un thème déjà

bien ancien. Cent ans auparavant, un autre visiteur faisait cette confidence : « Je dois l'avouer cependant, le stock des objets remarquables a été épuisé dans ces dernières années »⁶.

Dès la fin du XIX^e siècle, on déplore le fait que le Khân al-Khalîlî n'est plus, pléonasme cruel, ce qu'il était. En incriminant le célèbre bazar, c'est peut-être plus généralement un Orient imaginaire, indissociable de ses souks, que l'on regrette. Et cette situation se traduit souvent par un même constat : les merveilles supposées se révèlent de banales marchandises. Marcel Clerget assure qu'on n'y trouve plus de « belles pièces d'art arabe », Fernand Leprette surenchérit en affirmant que l'on y vend surtout de la « camelote allemande ou de Tchécoslovaquie »⁷. Notons que les belles pièces évoquées, prisées des étrangers, étaient souvent des éléments récupérés sur des édifices de la ville ancienne démolis dans le cadre des aménagements réalisés à partir du XIX^e siècle⁸...

Tant d'autres choses ont disparu, mais c'est souvent en accostant le Khân al-Khalîlî que la déception — mais est-ce le terme adéquat ? — se condense et que le ton se fait aigre... Marcel Clerget en fournit un exemple : l'évocation du souk est accompagnée d'une envolée contre la modernité, dont l'auteur s'excuse tout en se justifiant :

« une fréquentation assidue de l'histoire parfois si mouvementée et passionnante du Caire peut engendrer fréquemment dans une étude de géographe contemporain ce ton de vive critique dont le lecteur pourra s'étonner, et où certains voudront reconnaître bien à tort la marque d'un esprit chagrin ». (Marcel CLERGET, 1934, tome II, p. 376).

La disparition des splendeurs passées est attestée par, et va de pair avec l'apparition du tourisme de masse, et c'est autour du Khân al-Khalîlî et de ses

⁶ Gabriel CHARMES, 1880, p. 85.

⁷ Fernand LEPRETTE, 1939, p. 181.

⁸ Vitraux, lampes de mosquée, pans de moucharabieh, mosaïques, etc. comme le note Jacques BERQUE (1974, p. 59).

alentours immédiats que se cristallise cette équation. C'est peut-être cette situation qui inspire à André Raymond ces quelques mots amers sur les activités traditionnelles qui « déclinent ou ne subsistent, dans les environs du Khân al-Khalîlî, que comme une "réserve" pour touristes »⁹.

Les souks, comme l'a montré Jean-François Troin à travers ceux du Maroc¹⁰, sont perçus comme des anachronismes, et l'on se soucie peu de leur réalité économique et des mutations qui y ont cours. Leur perception reste souvent conditionnée à des registres de représentation figés, et il semble y avoir des réticences à les considérer comme de « simples » espaces d'échanges économiques.

Le Khân al-Khalîlî est un espace ambigu dans le sens où il cumule les critères de non identification : il n'est plus « traditionnel », mais n'est pas pour autant « moderne ». Il est avant tout un lieu touristique, et cet adjectif renvoie à une catégorie à part, teintée de la connotation péjorative implicite de nombre d'évocations du phénomène touristique en général. Ce dernier ne peut que pervertir et corrompre une authenticité supposée, bien qu'indéfinie ; les activités qui lui sont liées de même que le périmètre affecté sont par conséquent entachés et dévalorisés par cette dénaturation. Cette conjonction pare inmanquablement l'évocation du souk d'un soupçon de nostalgie et/ou d'une pointe de mépris.

Le Khân al-Khalîlî ne peut être décrypté en termes de « vrai » ou « d'authentique », non plus qu'en leurs contraires. Notons simplement qu'il est, en tant que souk, symbolique d'un orient mythique, de rêve et de légende, et que cette image est entretenue de part et d'autre. Le paradoxe est qu'il se singularise des autres souks, mais apparaît dans les représentations comme un modèle, car il est en général le seul fréquenté par les touristes, et les Cairotes aisés. De plus, il est

⁹ André RAYMOND, 1993, p. 361.

¹⁰ Jean-François TROIN, 1975 et 1982.

l'unique quartier de la ville ancienne qui soit visité par les touristes en groupe, et par là leur seul contact non monumental avec cet espace. Dans ce contexte, le Khân al-Khalîlî serait-il « factice », au même titre que le « village pharaonique »¹¹ du Docteur Ragab ?

Au contraire, ce qu'on lui reproche, implicitement, c'est sa réalité, sans mystère aucun. Le Khân al-Khalîlî atteste de la disparition des caravanes d'Éthiopie et du Yémen, de la route de l'encens d'Abyssinie. Le lieu où passaient les marchands de turbans de Médine, de brocards de Damas, de châles indiens ou de savons de Syrie, est désormais celui où les touristes se pressent tandis que leurs autobus les attendent ; les bazars aux curiosités d'antan sont les boutiques de souvenirs d'aujourd'hui.

L'industrie qui fournit ces derniers répond à une demande précise, le touriste souhaitant ramener des objets peu coûteux et considérés comme typiques. Aussi, on y trouve des bijoux « pharaoniques », des flacons à khôl en plastique bigarré, des calendriers sur papyrus, des narguilés ornés de pin-ups, une panoplie d'objets hétéroclites, du tee-shirt au porte-clés, sur le thème de *I love Egypt*, et on peut acheter, au gramme, outre les essences classiques de jasmin, de rose ou de musc, des imitations réussies et peu onéreuses des parfums français à la mode (*Trésor*, *Shalimar*, *Loulou*, etc.).

Pour autant, ce lieu n'a pas cessé d'exister et les échanges de s'y produire, sa fonction dans la ville et son rôle par rapport aux quartiers mitoyens se sont renforcés du fait de l'afflux de la clientèle touristique, tout particulièrement depuis la fin des années 60¹².

¹¹ Le « village pharaonique », situé à Guiza et créé en 1986, est une interprétation de village égyptien antique où des personnages déguisés évoluent dans des décors et miment des scènes (la chasse, la pêche, les métiers, etc.).

¹² Le nombre de touristes étrangers qui était de moins de 500.000 au milieu des années 60 est de plus de trois millions au milieu des années 90. Malgré quelques creux, la tendance générale a été, au cours des trois dernières décennies, à une augmentation constante et régulière des visiteurs. (Source : annuaires statistiques du CAPMAS).

On ne peut cependant se satisfaire de l'équation Khân al-Khalîlî = tourisme, qui ne saurait expliquer la permanence du lieu, non plus que la polyvalence des activités commerciales et artisanales. D'autre part, au Caire, d'autres espaces relaient ce souk dans sa fonction de bazar touristique, comme le quartier en contrebas des Pyramides ou certains lieux du centre-ville, et, à proximité des hôtels, des commerces isolés qui complètent ce dispositif.

On remarque pourtant que malgré son ancienneté, sa situation centrale et la densité de ses commerces, le Khân al-Khalîlî n'a fait l'objet que de peu d'études. Les sources principales sont celles fournies par des géographes allemands dont la somme sur les bazars du Caire de Rolf-Frederich Krause, dressée en 1983-84, apparaît comme unique¹³. Plus récemment, a été publiée une recension cartographiée, claire et complète, des boutiques du Khân al-Khalîlî, mais elle se limitait à sa fonction de guide destiné aux acheteurs¹⁴.

Même si, comme le constate Claude Lévi-Strauss : « d'un bazar oriental on connaît tout avant de l'avoir visité »¹⁵, ou plus exactement on imagine tout, nous allons cependant effectuer, au fil de ses commerces, une visite thématique du Khân al-Khalîlî...

2 - Typologie et distribution des commerces

Le Khân al-Khalîlî proprement dit est clairement circonscrit par les rues al-Mu'izz à l'ouest, al-Mûskî au sud et par la place al-Husayn à l'est. Au nord, la

¹³ Rolf-Frederich KRAUSE, 1985 ; cette recension a été partiellement revisitée par Günter MEYER, 1990. Jean-Claude DAVID a également réalisé une vaste enquête sur l'ensemble des activités des quartiers anciens, dont le Khân al-Khalîlî, mais cette recherche reste à paraître sous le titre « Centralités anciennes et actuelles dans al-Qâhira », in *Établissements de rapport au Caire*, IFAO.

¹⁴ Ola SEIF, 1993.

¹⁵ Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 164.

limite s'avère moins nette, et nous avons retenu, pour la matérialiser, le tracé des rues Khân Ga'fâr et al-Sâlahiyya.

Toutefois, afin de dresser un inventaire significatif des activités commerciales du Khân al-Khalîlî, il nous a semblé nécessaire de ne pas le déconnecter de son environnement et de le placer dans un cadre élargi. Le souk est situé dans un secteur où apparaissent de forts contrastes morphologiques et typologiques, exprimés sur de courtes distances. Pour évaluer ce contexte ainsi que les modes de diffusion spatiale des types de commerce, nous avons pris en considération un ensemble plus englobant¹⁶. Cependant, ces pourtours n'ont pas fait l'objet de relevés exhaustifs ; seuls les axes principaux ont été pris en considération. Il faut donc tenir compte de cette soustraction dans les évaluations chiffrées ultérieures.

Au centre géographique de la vieille ville, à la croisée d'axes majeurs de desserte et d'irrigation, bénéficiant, comme nous l'avons évoqué précédemment d'une grande accessibilité, le souk se situe au cœur de zones d'activités artisanales diversifiées, avec lesquelles se tisse une grande part de ses liens économiques. Les quartiers mitoyens, vassaux du Khân al-Khalîlî, le fournissent en produits destinés à la vente locale ou à l'exportation (essentiellement vers les autres sites et villes touristiques d'Égypte). Ce système peut s'analyser en termes de centre et de périphéries, organisées et contrôlées¹⁷, celles-ci relevant de plusieurs types.

Alors que le quartier de Gamâliyya — qui concentre l'essentiel des ateliers où l'on travaille le cuivre et la marqueterie — apparaît comme dépendant (comme nous l'avons vu dans le point précédent), le secteur d'al-Sâgha — spécialisé dans l'orfèvrerie —, lequel bénéficie d'autres débouchés et d'un vaste réseau de

¹⁶ Il faut aussi noter que l'appartenance à un « ensemble Khân al-Khalîlî » déborde du cadre que nous avons présenté.

¹⁷ Au sens où l'entend Alain REYNAUD (1981), et selon sa typologie.

distribution directe, est autonome et génère ses propres dynamiques de diffusion spatiale, il influe lui-même sur des périphéries.

Sur un total de 900 locaux en rez-de-chaussée, 70 % (627) sont situés à l'intérieur du Khân al-Khalîlî, tel que nous l'avons défini, et 30 % à l'extérieur. L'ensemble de ces commerces et activités relève, dans le détail, d'une trentaine de types. Pour mettre à jour des tendances et des dynamiques et pour établir une synthèse, ces informations ont été classées puis groupées.

Afin de limiter le nombre de catégories et d'assurer à la carte une lisibilité immédiate, les associations ont été effectuées selon des contrastes majeurs, et seuls neuf types de commerces ont été définis (ceux qui apparaissent en couleur, cf. fig. 54). Nous les présentons et commentons ici par ordre d'importance numérique.

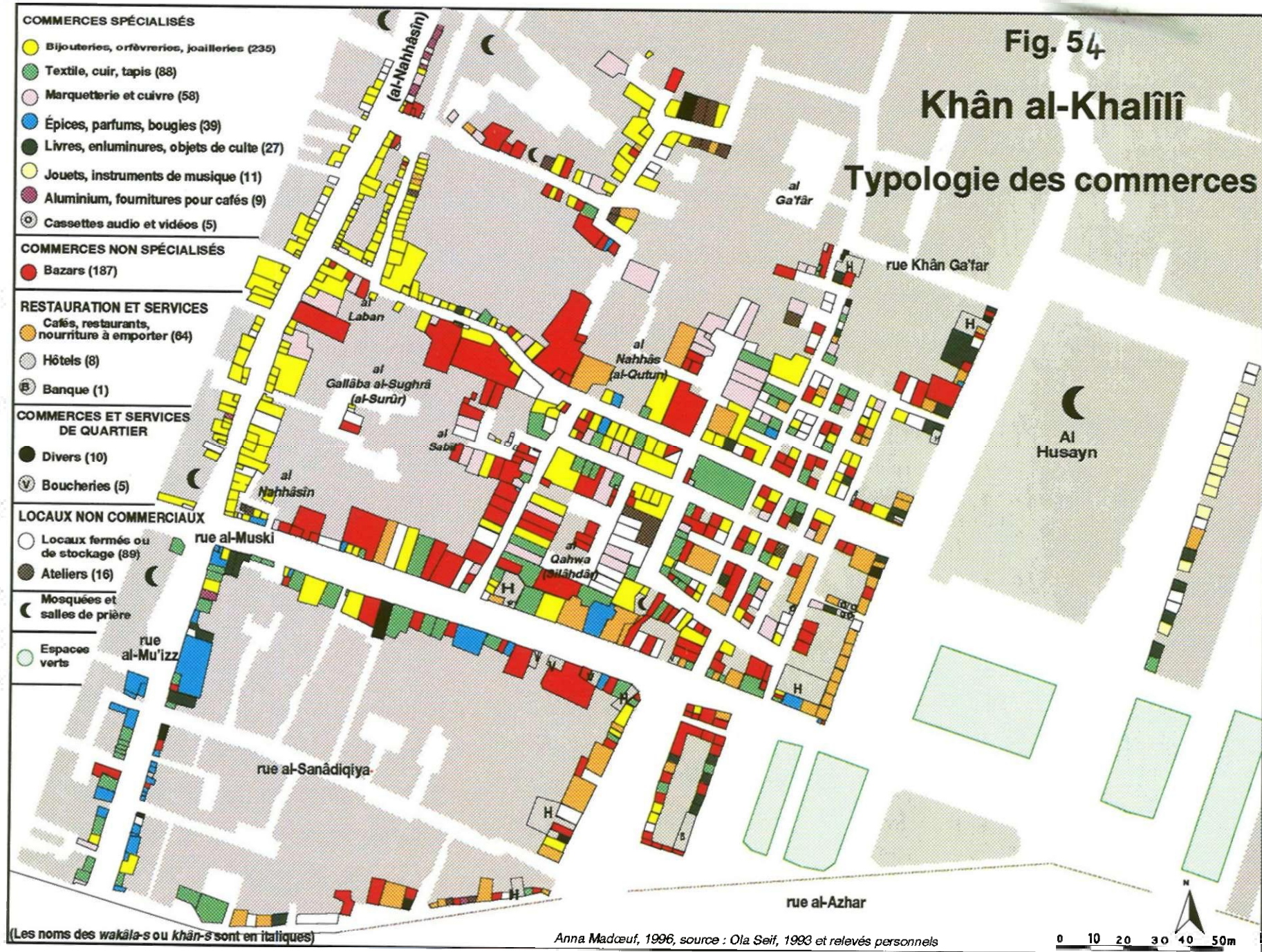
Sur l'ensemble des locaux, la première catégorie est celle des bijouteries qui rassemble un quart des emplacements (235). Le souk, avec le secteur d'al-Sâgha (en prenant en compte les deux rives de la rue al-Mu'izz) en regroupe 179 soit les trois quarts du total. La bijouterie est ainsi la première catégorie des commerces du Khân, dont elle représente 28,5 % des emplacements. Les bijouteries, orfèvreries et joailleries ont été rassemblées en une même catégorie, sans distinction entre la vente de l'or et celle de l'argent.

Cependant, si le secteur d'al-Sâgha est essentiellement consacré aux bijoux en or, à l'intérieur du souk les deux métaux précieux sont représentés, et outre les parures, de petits objets et boîtes ainsi que de la vaisselle sont aussi façonnés en argent. Sur la rue al-Badistan, plusieurs magasins mêlent désormais l'or et l'argent, ce qui est une association nouvelle.

Fig. 54

Khân al-Khalîlî

Typologie des commerces



Viennent ensuite les « bazars », au nombre de 187, ils sont pour l'essentiel (77 %) situés à l'intérieur du souk. Presque toutes les boutiques du Khân al-Khalîlî proposent des marchandises qui peuvent attirer la clientèle touristique (c'est le cas des bijouteries) ou qui lui sont explicitement destinées. Aussi, si nous avions choisi de rassembler sous un seul type les magasins qui vendent des « objets égyptiens » ou des souvenirs de toutes sortes, la représentation aurait été inefficace puisqu'elle aurait pu concerner presque tous les commerces.

La catégorie des bazars (un cinquième de l'ensemble des commerces) recouvre des situations variées, elle prend en compte les boutiques qui proposent un large éventail d'objets disparates, ainsi que d'autres (la majorité) qui ont une sélection plus restreinte organisée autour d'une ou plusieurs gammes.

Tous les produits qui ont été listés (cf. tab. 4) ne sont que rarement présents simultanément dans un même magasin. Si la tendance générale est à la diversification, celle-ci est pondérée par un « effet de gamme ». Aussi note-t-on surtout la fréquence d'associations dont les principales sont la marqueterie et le cuivre, ou la confection associée au tissage et à la maroquinerie. Ont aussi été considérés comme bazars une vingtaine de boutiques spécialisées (magasins de verre soufflé, d'objets en os et en ivoire, de statuettes de terre, antiquaires, etc.) ; leur petit nombre ne nécessitait pas la constitution de catégories particulières que leur diversité rendait par ailleurs difficile à établir.

Les bazars et les bijouteries ont en commun d'être situés pour les trois quarts d'entre eux dans le Khân al-Khalîlî, et ce sont incontestablement ces deux commerces, lesquels représentent plus des deux-tiers (67 %) des locaux, qui lui donnent sa tonalité. Par ailleurs ces deux activités ont également en commun d'occuper les plus grandes surfaces commerciales, mais aussi de pouvoir s'accommoder d'échoppes-placards.

Tab. 4. Liste des principaux produits proposés dans les bazars ordinaires

Papyrus

Flacons à parfum en verre

Fioles en verre

Verres, coupelles et vases en verre soufflé

Essences de parfums

Bijoux fantaisie inspirés des parures pharaoniques

Boîtes en argent

Pierres et perles diverses au détail (turquoise, corail, lapis-lazuli, etc.)

Statuettes de dieux antiques, de pharaons ou animalières (chats, ibis, scarabées, etc.) en albâtre, plâtre peint, os, bois, pierre, résine

Statuettes de personnages en bois peint

Statuettes de personnages en terre

Boîtes, assiettes décoratives et échiquiers en bois et nacre

Plateaux, assiettes, cendriers, aiguères, lampes et divers objets en cuivre

Narguilés

Sandales, babouches, chameaux, poufs sacs et portefeuilles en cuir

Sacs en toile de coton tissée

Tee-shirts en coton

Galabiyas en coton de diverses couleurs, toutes tailles

Écharpes et foulards

Tissus décoratifs colorés en coton ou synthétique

Linge de maison (nappes, serviettes de bain)

Tapis de diverses origines

Tapisseries en laine tissée

Panneaux de tissus en appliqué (coussins, tapisseries, etc.)

Cymbales et tambourins

Divers gadgets en plastique sur le thème *I love Egypt*

Cartes postales

Cependant, si ces deux tendances se côtoient à l'intérieur du souk et à sa périphérie immédiate, on remarque que sur la rue al-Mu'izz, les bijouteries sont quasiment exclusives et forment un net rempart à la diffusion des bazars.

La troisième catégorie, loin derrière les deux premières, compte environ 10 % des locaux, (55 dans le souk et 33 à l'extérieur). Elle rassemble le textile (vêtements, linge de maison, châles et foulards), les tissages de laine et les tapis ainsi que le cuir (chaussures, maroquinerie, blousons). Ces magasins sont répartis diffusément dans le souk, et concentrés à l'extérieur, entre les rues du Mûskî et d'al-Mu'izz. Ils côtoient ici la vente des épices, aromates, parfums et bougies, qui représente 4,5 % des locaux (39 boutiques). Pour ces deux catégories d'activités, les deux-tiers des magasins sont donc situés hors du Khân al-Khalîlî.

Vient ensuite le groupe des cafés, restaurants, buvettes et pâtisseries associé à la restauration rapide et à emporter, soit 64 locaux (7 % du total), dont les trois quarts dans le Khân al Khalîlî. Dans cette catégorie, les cafés et restaurants, à égalité, représentent la moitié des locaux ; ouverts sur l'extérieur, ils se concentrent sur la rive occidentale de la place al-Husayn, entre la rue al-Azhar et la mosquée, faisant de ce secteur un lieu animé jour et nuit (alors qu'après la fermeture des boutiques le Khân al-Khalîlî est déserté¹⁸).

La clientèle des cafés varie en fonction de l'heure ; nombreux dans la journée, les touristes sont plus rares le soir, ils fréquentent de préférence les cafés mentionnés dans les guides de voyage, comme le *Naguib Mahfouz* et le *Fichawî*.

La catégorie suivante, qui associe deux spécialités différents, le cuivre et la marqueterie, représente environ 6,5 % des locaux, tous situés dans le Khân al-

¹⁸ Fermeture qui a lieu en général vers 19 heures, car les touristes ne viennent pas après, ce qui est tôt comparativement au reste des commerces cairotes.

Khalîlî. Si nous avons isolé ces produits, alors que d'autres ont été agrégés à la catégorie bazar, c'est qu'ils sont d'une part numériquement importants (respectivement 21 et 37 commerces), et, d'autre part, représentatifs de l'artisanat local. Cette détermination leur permet certainement de maintenir cette spécialisation, qui se décline en productions multiples : boîtes, miroirs ou échiquiers nacrés ; plateaux, lampes, aiguères et cendriers en cuivre.

Enfin, comme nous l'avons vu, de nombreux bazars mêlent la vente du cuivre et celle de la marqueterie, aussi il nous a semblé intéressant d'isoler cette combinaison, puisqu'il se peut que la prochaine étape de l'évolution du commerce au Khân al-Khalîlî voie la vente de ces spécialités fusionner.

Les libraires, enlumineurs et vendeurs d'objets liés au culte (essentiellement des chapelets ou des porte-bonheur), sont au nombre de 27 (soit près de 3 % des locaux), ils sont surtout situés sur le côté occidental de la mosquée al-Husayn. Sur le côté opposé, implantés dans un passage sous arcades, se trouvent des magasins de jouets essentiellement en plastique (cerfs-volants, toupies, etc.), et d'instruments de musique (répliques miniatures de percussions, luths, flûtes, crécelles, cymbales, etc.), on compte 11 de ces commerces, soit 1 % des locaux.

On peut considérer que ces deux dernières catégories sont symétriques, non seulement dans leur distribution spatiale, de part et d'autre de la mosquée, mais aussi dans leur logique commerciale, puisque leur implantation est en relation avec la présence du sanctuaire. Les jouets vendus ici ne sont pas les mêmes que ceux exposés ailleurs, rue du Mûskî par exemple ; ces lieux sont fréquentés par les pèlerins, qui achètent traditionnellement pour leurs enfants ce type de jouets.

Enfin, la vente du cuivre et surtout de l'aluminium (secteur al-Nahhâsîn), marque de manière nette la fin du commerce de l'or ; seuls quelques magasins apparaissent sur la carte, mais cette activité se poursuit vers le nord.

Outre les neufs catégories que nous avons évoquées, on compte également 10 % de locaux inoccupés, en travaux, ou de stockage, ainsi que 3 % d'ateliers. Le reste des emplacements (32), soit 5 % des locaux est occupé par toutes les autres activités, parmi lesquelles il faut signaler une banque et huit hôtels, de catégorie modeste, tous implantés (à une exception près) sur la place ou rue du Mûskî, ainsi que cinq échoppes de vente de cassettes audio, installées à proximité de cafés. Aux côtés des services de quartier (barbiers, plombier, cordonnier, pharmacies, etc.), les commerces de proximité sont ~~très~~ presque inexistants. On compte cependant cinq boucheries, dont la présence est à mettre en relation avec celle des restaurants, dont elles sont proches.

3 - Quelques tendances de l'évolution du Khân al-Khalîlî

Il est difficile d'établir des comparaisons systématiques entre la situation actuelle des activités et une image antérieure, puisque nous ne disposons pas de relevés exhaustifs en dehors de celui établi par Rolf-Frederich Krause (1985). Même la confrontation avec celui-ci s'avère malaisée puisque l'utilisation de figurés ponctuels symbolisant les activités ne permet pas de voir à quel emplacement exact ils correspondent. Il suffit, par exemple, qu'il y ait eu une subdivision des locaux, ou qu'un magasin ait fermé pour que la lisibilité d'un îlot ou d'une rue soit altérée. Les catégories et définitions des activités différentes jointes à l'absence de distinction entre commerces et ateliers laissent place à une interprétation subjective.

En croisant diverses sources d'informations et en retenant l'exemple d'un secteur détaillé, nous serons cependant en mesure de donner quelques éléments attestés de l'évolution contemporaine des activités du Khân al-Khalîlî. Toutefois, pour les raisons que nous avons évoquées, cet aperçu restera général.

Un simple coup d'oeil sur la carte permet de faire un premier constat : le Khân al-Khalîlî est un espace, voire un centre commercial. Le fait n'est pas nouveau, mais par contre, la diffusion spatiale indifférenciée des commerces sur tous les emplacements disponibles est un phénomène récent. L'artisanat se fait ici résiduel ; même si les étages, en particulier ceux des *wakâla-s*, sont occupés par des ateliers, la plupart sont délocalisés en périphérie du souk. La transformation des ateliers en commerces est généralisée, elle est attestée par de nombreux travaux de restaurations (khân al-Nahhâs et wakâla al-Gawhargiyya par exemple). Ces nouveaux magasins appartiennent essentiellement à la catégorie des bazars, type qui a tendance à se diffuser. Notons toutefois que cela ne signifie pas forcément le remplacement ou la substitution d'un commerce par un autre, mais plus généralement l'adaptation ou la reformulation d'une activité antérieure.

La pression sur les espaces commerciaux se traduit par une augmentation de leur prix. En dix ans (entre 1980 et 1990), la valeur d'une boutique dans une rue passante du Khân al-Khalîlî a été multipliée par quatre, un emplacement ordinaire se négociant en 1990 autour de 240.000 livres¹⁹. Aujourd'hui, alors que la livre s'est dépréciée, cette même somme permettrait un achat similaire²⁰. Cette baisse des prix est une des répercussions de la crise qui a touché le tourisme en Égypte à partir de 1990. Toutefois, sur la rue principale (al-Badistan), une boutique d'une vingtaine de mètres carrés vaudrait, si elle se vendait, plus de deux millions de livres, mais

¹⁹ Selon Günter MEYER, 1990, p. 4.

²⁰ Selon des commerçants interrogés à ce sujet en août 1996.

ceux qui possèdent de tels locaux ne les cèdent pas, et il s'agit donc d'estimations sur des valeurs absolues²¹.

Cependant, il est important d'insister sur le fait que c'est l'ensemble des quartiers anciens qui a été soumis à partir des années 70, à une évolution accélérée et à des transformations en série. À la fin des années 80, un cinquième des 2.000 établissements (principalement commerciaux) relevés par Krause en 1983 dans le centre de la ville ancienne avaient changé de nature, ou évolué dans leur pratique²² ; les fluctuations les plus importantes étant enregistrées au centre et le long des axes principaux (al-Mu'izz, al-Azhar). C'est au cours de cette même période que le Khân al-Khalîlî a connu des changements dans la nature de ses commerces, assortis d'une augmentation de leur nombre et de rénovations notables.

En comparant les activités de l'îlot englobant la wakâla al-Silâhdâr entre 1983²³ et 1996, on constate que le commerce de la bijouterie s'est considérablement développé, passant de 4 à 14 unités. Les ateliers à l'intérieur de la *wakâla* sont soit en travaux, soit convertis en bazars, de même que la majorité des commerces du cuivre et de la marqueterie. Par contre, les boutiques spécialisées (vente d'ivoire) sont toujours là, ainsi que les boucheries et les échoppes de nourriture à emporter, qui se sont accrues d'une unité au détriment d'une épicerie²⁴. Enfin, on compte six cas de subdivisions de locaux sur rue, scindés en deux ou en trois, dont la moitié en situation d'angle.

²¹ Le paradoxe est que les loyers de ces mêmes boutiques peuvent être d'une dizaine de livres par mois, ce qui est le cas de nombreux emplacements commerciaux des immeubles Chawikar, comme le montre Mercedes VOLAIT, 1994.

²² Cf. Günter MEYER, 1990.

²³ Ce secteur est présenté en détail dans l'étude de Rolf-Frederich KRAUSE, 1985.

²⁴ Notons que les épiceries sont les commerces qui ont été les plus affectés durant les années 80 puisque dans les quartiers centraux, les deux-tiers d'entre elles ont fermé (cf. Günter MEYER, 1990).

En parallèle de ces évolutions structurelles, la production artisanale elle-même est soumise à transformation. Les objets de facture traditionnelle font appel à de nouvelles conceptions ; à leurs côtés apparaissent des créations nouvelles qui s'intègrent pourtant à la gamme des objets artisanaux « traditionnels ». Nous citerons dans ce sens deux productions exemplaires, la première est celle de petites bouteilles et flacons en verre, de formes variées et de divers coloris irisés, dont le succès est tel qu'elles sont exportées vers l'Europe et également vendues, entre autres, dans les souks tunisiens. Un autre exemple de création récente, et dont la diffusion locale est notable est celui de sacs de voyage et sacs à dos de toutes tailles en toile de coton épaisse, (celle utilisée également pour la confection de parasols et de chaises pliantes), en général à rayures déclinées sur tous les tons²⁵. Ces sacs, réalisés depuis une dizaine d'années en fonction des goûts d'une clientèle étrangère, sont désormais utilisés par de nombreux enfants caiotes en guise de cartable, ce dernier accessoire étant d'un coût élevé.

La bijouterie est, comme nous l'avons vu, l'activité la plus importante au Khân al-Khalîlî, elle a connu une phase d'expansion récente, dans la vente mais surtout dans la production. Les commerces de bijoux en or ne sont pas rares au Caire, puisque tous les centres de quartier en sont dotés, mais leur fabrication continue à s'exercer de manière privilégiée dans le secteur d'al-Sâgha. À titre d'exemple, une enquête sur les commerces à Héliopolis montre que 90 % des bijoux vendus dans le centre commerçant proviennent de ce quartier²⁶. Entre Hârat al-Yahûd et la rue al-Mu'izz, de part et d'autre de la rue Khân Abû Tâqiyya, de nouveaux immeubles d'activités²⁷ se consacrent à cette activité prépondérante dans

²⁵ Ces sacs sont fabriqués par les artisans du secteur au sud de Bâb Zuwayla.

²⁶ D'après l'enquête de Mathieu CARMONA, 1992.

²⁷ Günter MEYER (1990) évoque ces nouvelles constructions amorcées à la fin des années 70, dont un immeuble de six étages et de 110 ateliers, érigé en 1987 était le dernier exemple.

le quartier²⁸, phénomène similaire à celui que nous avons évoqué dans le point précédent.

Ce produit bénéficie d'une clientèle considérable et fidèle puisqu'en Égypte, toutes les femmes, mais aussi les jeunes filles et les fillettes portent des bijoux en or. L'atout du Khân al-Khalîlî réside dans le nombre des boutiques et dans le choix proposé. Celui-ci peut se décomposer en trois styles principaux. Le premier correspond à des produits « ordinaires », bijoux de conception traditionnelle souvent légers et travaillés finement (boucles d'oreilles pour fillettes, anneaux pour femmes, alliances ajourées, bracelets ciselés, etc.) — ce que propose la majorité des bijoutiers d'al-Sâgha. La deuxième catégorie est celle des bijoux plus coûteux, lourds et incluant souvent des pierres précieuses, de style « international », parfois inspirés de modèles conçus par des joailliers de renom. Les bijoutiers du Khân al-Khalîlî qui proposent ce type de parures ont souvent des annexes ailleurs dans Le Caire. Enfin, une troisième catégorie est celle des bijoux qui sont qualifiés « d'égyptiens », pour la plupart inspirés de thèmes pharaoniques (cartouches où l'on fait graver son nom en écriture hiéroglyphique, effigies de rois et reines, fleur de lotus, scarabée, etc.).

Les deux dernières catégories sont souvent présentes simultanément dans une même bijouterie. Depuis peu, les copies de modèles anciens, dits « turcs », connaissent une certaine vogue. La qualité de l'or varie entre 18 et 21 carats, les bijoux s'achètent en général au poids, mais les modèles du deuxième style sont souvent vendus à la pièce.

Comme nous l'avons noté, à l'exception de la bijouterie, la tendance commerciale dominante au sein du Khân al-Khalîlî est à la diversification de la vente, à la polyactivité. Nous pouvons prendre pour exemples deux propriétaires

²⁸ Voir à ce sujet l'étude de Leïla AMMAR et Fawaz BAKER, 1987.

qui ont, au cours de l'année 96, modifié la nature de leurs commerces. L'un relève d'une transformation radicale, puisque sa bijouterie (or et pierres) a été convertie en magasins de copies d'antiquités ; le deuxième a ajouté à la vente des tapis celle de dérivés (tapisseries en laine), ainsi qu'un peu de prêt-à-porter (écharpes et tee-shirt de coton) et de cuir (ceintures). Les raisons sont simples : le roulement de la marchandise est plus rapide, les bénéfices sont accrus sur les objets de valeur moindre mais aussi plus sûrs, la spécialisation présentant un caractère aléatoire. D'autre part, la clientèle touristique, même si elle s'accroît, est considérée comme plus « difficile » ; depuis la fin des années 80, le marchandage est aussi féroce que la concurrence, cette dernière s'étant accrue — surtout pour la bijouterie — au cours des dernières années. La loi de la demande dicte celle de la vente d'objets variés, à prix modiques et peu encombrants.

Les grands commerçants du Khân al-Khalîlî sont des hommes d'affaire, parlant souvent plusieurs langues, ils participent à des salons commerciaux ou touristiques internationaux, où ils exposent leurs marchandises, cherchent des débouchés extérieurs à leur produits et s'informent des goûts de la clientèle étrangère. Ainsi, pour répondre à la demande de clients d'Europe du Nord, une vingtaine de magasins proposent désormais des « produits bédouins » (tapis, broderies, bijoux, etc.), auparavant ignorés de ce souk.

Pourtant, la diversification de la vente, dictée par la logique économique, n'est pas gratifiante, ce changement nécessaire est perçu comme statutairement dévalorisant, il altère l'image de marque du marchand concerné, construite sur la réputation de son commerce, laquelle est affirmée par une spécialisation²⁹.

²⁹ Cette réputation mêle l'ancienneté du commerce et de l'implantation de la famille dans le souk, la valeur marchande, symbolique et qualitative des biens proposés, ainsi que la spécialisation et la connaissance qu'a le marchand de ses produits.

Les établissements réputés du Khân al-Khalîlî ont des annexes dans les grands hôtels ou quartiers chics du Caire mais aussi dans d'autres villes touristiques du Sud de l'Égypte ainsi que dans les stations de la côte de la Mer Rouge. Ainsi la maison *Atlas*, tissage, broderies et soieries a des succursales à l'hôtel *Sémiramis* du Caire, à Hurghada, Charm al-Cheikh et Aswan. La famille Sirgany, bijoutiers-joailliers réputés pour le travail de l'or, possède également une boutique au *Sonnesta* de Mohandessin. Quant au magasin *Saad*, spécialisé dans l'orfèvrerie et la bijouterie en argent, il est aussi implanté au *Ramsès* du Caire et à Héliopolis.

Le Khân al-Khalîlî est un souk de référence, affirmé et reconnu en tant que tel ; il suffit, pour s'en convaincre, de noter le nombre de bazars, en maints lieux d'Égypte, qui choisissent ce toponyme comme enseigne.

À la fin des années 60, on relevait encore un tiers de noms d'origine iranienne sur les devantures des magasins du Khân al-Khalîlî³⁰, souk dans lequel les communautés étrangères étaient depuis longtemps très investies. Aujourd'hui aussi nombreuses sont les boutiques qui ont des appellations à consonance étrangère, mais elles évoquent de toutes autres références. Plus d'un dixième des boutiques sont dotées de noms révélateurs d'une nouvelle forme d'extériorisation marchande : *Arabesc*, *Moonlight Bazar*, *Egyptian Gifts*, *Papyrus Secret*, etc.³¹ Les patronymes dont on se réclamait auparavant disparaissent des enseignes au profit d'appellations génériques.

S'il est vrai que le phénomène de « bazarisation » a gagné des secteurs au contact du Khân al-Khalîlî, on doit toutefois relativiser son impact, et ne pas le confondre avec la somme des changements qui ont eu cours dans la ville ancienne

³⁰ Jacques BERQUE, 1974, p. 95.

³¹ Cf. l'index des commerces établi par Ola SEIF, 1993.

au cours des deux dernières décennies. En ce sens, il faut noter que l'influence du Khân al-Khalîlî en tant que modèle commercial est limitée à un périmètre restreint, et surtout à des espaces visibles, le long des axes importants. Cette diffusion s'est exercée de manière différenciée en fonction des facilités ou des résistances rencontrées ; au nombre de celles-ci, comme nous l'avons vu, les activités liées au commerce de l'or se sont maintenues dans leur intégrité territoriale.

Si la rive nord de la rue al-Azhar, entre al-Husayn et la rue al-Mansûriyya, présente incontestablement une succession de façades qui résume, dans la linéarité, la distribution des activités par catégories du Khân al-Khalîlî³², c'est certainement parce que cette rue n'avait pas de spécificité marquée auparavant. Au sud de cette même voie, sur l'axe al-Mu'izz, on chercherait en vain, à une distance pourtant inférieure à deux cent mètres du souk, un magasin de type bazar. La rue Sanâdiqiyya, pourtant en plein cœur de l'espace que nous avons étudié³³, a connu une dynamique de centralité indépendante de celle du souk ; elle n'est plus, comme il y a vingt ans la rue des vingt libraires³⁴, mais celle des quarante papeteries, exemple d'une spécialité en expansion, qui se perpétue en se renouvelant.

* *
*

Si le Khân al-Khalîlî fait figure de modèle, ce n'est pas seulement en référence à ses alentours immédiats, où son influence semble d'ailleurs s'essouffler. Son succès auprès des touristes vient certainement moins de ce qu'on y vend — rien que l'on ne puisse trouver ailleurs — que de l'organisation de la vente — tout au même endroit —, et du caractère du lieu. Ce souk polyvalent a

³² On y trouve même une banque, avec celle de la place al-Husayn, c'est, à l'échelle de la ville ancienne, une véritable concentration.

³³ Cette rue n'a pas été prise en considération pour les relevés cartographiques justement parce qu'elle est à l'écart de la dynamique générale qui s'exerce autour du Khân al-Khalîlî.

³⁴ Jacques BERQUE, 1974.

bénéficié d'une localisation au contact de plusieurs quartiers d'activités économiques spécialisées, mais aussi de sa situation au cœur de la ville, lieu d'animation, de côtoiement et d'échanges.

Enfin, il participe et bénéficie à la fois de la revalorisation sociale, généralisée et polymorphe, de la « tradition » — dont le tourisme a peut-être été un des vecteurs —, qui a aujourd'hui l'ampleur et l'envergure d'un fait de société. Durant l'été 95, un espace *Khân al-Khalîlî* a été inauguré à l'aéroport du Caire, afin de « créer l'ambiance du souk avec ses produits »³⁵, mais si le grand magasin de la chaîne *Omar Effendi* à Mohandessine a ouvert lui aussi un rayon de ce type, ce n'est assurément pas pour la même clientèle.

Nous laisserons le mot de la fin à Sayyid Moussa, ancien président de l'organisme de la promotion du tourisme, pour qui le *Khân al-Khalîlî* devrait être classé comme site historique³⁶.

Le *Khân al-Khalîlî* s'impose en tant que centre commercial, il en a la forme et la structure, et peut être considéré comme un espace clos, défini par un intérieur et un extérieur. La synthèse de ces lieux de contraste apparaît comme formant l'espace public central de la ville ancienne. En restant dans ce même cadre géographique, mais en changeant d'angle d'observation, nous allons désormais considérer d'autres échanges que ceux qui lient clients et commerçants, ainsi que d'autres acteurs qui gravitent dans ce secteur et le convoitent.

³⁵ *Al-Ahrâm Hebdo*, 28 août-2 septembre 1995.

³⁶ *Al-Ahrâm Hebdo*, 24-30 janvier 1996 ; cette déclaration faisait suite à une décision de justice autorisant le propriétaire d'un immeuble ancien dans ce même quartier à le détruire car il menaçait de s'écrouler. Malgré les lois qui stipulent que tout bâtiment de plus de cent ans est considéré comme partie intégrante du patrimoine national et est interdit de démolition (117 de 1983) et qui interdisent la destruction de tout édifice se trouvant au sein ou à proximité d'un site archéologique si celle-ci nuit au site (loi 250), le risque d'effondrement a été considéré comme primordial par rapport à l'importance du bâtiment pour le patrimoine architectural islamique. Cette décision de justice avait inquiété les commerçants craignant que d'autres propriétaires ne soient tentés d'agir de même en vue de spéculer sur des terrains de très grande valeur.

Chapitre 4

Le Khân al-Khalîlî, espace de convoitises enfantines

Nous avons, dans le point précédent, présenté le Khân al-Khalîlî en tant que centre commercial de référence et élément symbolique du centre de la ville ancienne. Ce quartier, associé à ses alentours immédiats, entre, comme nous l'avons évoqué au commencement de ce chapitre, dans la composition d'un ensemble central. Nous nous proposons ici d'en présenter un autre aspect, non plus à partir de relevés statiques, mais en fonction de l'observation des situations générées par la présence et la confrontation de différents groupes d'acteurs sur un même espace public.

À l'occasion de la tenue au Caire en mai 95, du congrès des Nations-Unies pour la prévention du crime organisé, la presse a largement abordé un sujet auparavant évoqué de manière pudique, celui de la délinquance juvénile en Égypte, livrant à cette occasion des informations éloquentes. Selon le journal *Al-Ahrâm*, en 1992, plus de 26.000 délits divers ont été commis au Caire par des jeunes, 14.000 d'entre eux ont été arrêtés cette même année, (plus de la moitié pour « bagarres de rue », un tiers pour vols), et parmi ceux-ci, 610 (dont 555 garçons) avaient moins de 9 ans. Par ailleurs, ces statistiques montraient que les secteurs les plus concernés par ce phénomène étaient, outre les quartiers les plus pauvres, l'ensemble des espaces centraux du Caire, le pôle étant le quartier du Khân al-Khalîlî¹.

Ce dernier est fréquenté par de nombreux « enfants de la rue »² qui vendent de menus objets et/ou mendient ; ce phénomène, même s'il est observable en

¹ *Al-Ahrâm*, mai 1995.

² « Enfant de la rue » renvoie à une catégorie englobante qui désigne des situations très différentes, et ne signifie pas nécessairement que les enfants n'aient ni logis ni famille, cf. *L'enfant des rues et*

d'autres lieux de la ville, acquiert ici une dimension particulière du fait du nombre des vendeurs ambulants, de la sur-représentation des enfants parmi eux, et de son intense visibilité.

Dans les quartiers populaires du Caire, et à fortiori ceux de la ville ancienne, le premier espace de socialisation des enfants est la *hâra*, voie de desserte des logements, mais aussi « unité de voisinage ». Ce terme correspond à un type de la morphologie viaire mais aussi à un groupe social, aussi on ne peut l'exprimer totalement, en raison des pratiques qui y ont cours, par la notion de quartier, dont la définition est trop fluctuante. De par le statut et l'usage qui en est fait, cet espace peut être qualifié de « semi-privé ». C'est un des lieux privilégiés de l'apprentissage urbain et de la sociabilité enfantine, qui fonctionne à la fois comme un système et comme un territoire. Là, soumis au contrôle familio-social, dont ils sont — comme le note Jean-Charles Depaule — « à la fois sujets et agents »³, les enfants prennent leurs premiers contacts avec l'extérieur-ville, tout en bénéficiant de la sécurité d'un espace familial et d'une surveillance collective. La socialisation s'y fait par étapes, lesquelles correspondent aux divers stades du développement des enfants⁴. On appartient à une *hâra*, ou à un quartier, et cette appartenance implique la formation de territoires enfantins, et surtout, est déterminante d'une identité. Cette structure socio-spatiale particulière, qui implique une forte relation à un territoire et à un groupe, est donc en partie exclusive de certaines formes de marginalisation et d'exclusion, et d'un ensemble d'attitudes et de comportements.

son univers, 1995, et *L'enfant et son intégration dans la cité*, 1994, sous la dir. de Stéphane TESSIER.

³ Jean-Charles DEPAULE, 1990-1.

⁴ Dans les quartiers populaires, on peut résumer schématiquement les étapes par lesquelles s'élabore l'apprentissage enfantin de l'extérieur-ville : jusqu'à un an ils restent à la maison, hormis les sorties en famille principalement avec les membres féminins ; à partir de deux ans, leur mobilité leur ouvre le champ des parties communes de l'immeuble : coursives, paliers, escaliers... Ensuite ils auront accès à la *hâra*, laquelle au regard de son statut d'extension du logement, est le domaine privilégié des enfants de trois à dix ans. Cf. Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1977 et 1979. Unni WIKAN (1980), Andrea RUGH (1988) et Diane SINGERMAN (1995) abordent également, dans le cadre de plusieurs quartiers populaires du Caire, des thèmes liés à l'enfance.

Pourtant, il existe bien sûr des lieux, des temps ou des situations où s'expriment et se décryptent des formes originales de côtoiements contrastés. Nous retiendrons ici, aux antipodes du quartier et des relations de voisinage, les espaces publics du centre de la vieille ville. Perçus comme ceux « de tout le monde », même si la réalité s'avère plus complexe, ces lieux sont ceux où l'on a l'occasion d'identifier des « pratiques mêlées », et sont soumis à d'autres formes de contrôle que celles en usage dans les secteurs plus résidentiels. Là se multiplient les types de lieux, les acteurs en présence, les situations et les pratiques possibles. Cette zone centrale forme un ensemble où espaces publics et privés se côtoient, se brouillent parfois.

Si la rue est au Caire un des lieux privilégiés de la vie sociale, le statut des acteurs en présence, y compris les enfants, s'y exprime pourtant clairement, justifiant, en quelque sorte, leur présence. Ainsi, les écoliers, les apprentis ou les enfants du voisinage sont identifiables à leurs tenues et leurs allures. L'entrée à l'école — dans ces quartiers il s'agit en général de l'école gouvernementale la plus proche, où l'on se rend à pied —, élargit considérablement le champ des sorties et des découvertes urbaines ; le statut d'écolier — qu'attestent uniforme et cartable — implique un droit de présence accru dans la rue et une plus grande liberté de circulation. En observant les cheminements des jeunes enfants dans la rue, on s'aperçoit que très rares sont ceux qui se trouvent hors de parcours établis (souvent celui qui mène à l'école) ou loin de chez eux. Il existe de nombreuses limites et frontières symboliques très nettes, que les enfants ne franchissent pas⁵.

Les « enfants ambulants » du Khân al-Khalîlî apparaissent donc comme marginaux, par leur présence solitaire et par leur activité parallèle (vente ou mendicité). Le terme de marginal est certes excessif ; sans lui prêter de connotation

⁵ Cf. Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1979.

particulière, nous l'utilisons pour désigner des acteurs qui peuvent être considérés par les autres comme « excédentaires » à un système en place, nous reviendrons ultérieurement sur cette notion.

1 - Un espace, des acteurs : centralité et marginalité

Nous nous intéresserons ici à l'interaction entre un groupe d'acteurs choisis — les enfants ambulants — et un espace, identifié comme central.

À partir du constat d'une présence enfantine importante et en partie exogène, de nombreuses questions se posent : qui sont les enfants présents sur le terrain, d'où viennent-ils, quelles activités spécifiques ont-ils dans ce quartier ? Nous montrerons comment ils investissent l'espace, leurs perceptions des lieux ainsi que leurs motivations et leurs capacités d'intégration. Par ailleurs, vis-à-vis des adultes nous étudierons les réactions suscitées par leur présence, le contrôle auquel ils sont soumis ainsi que les limites territoriales et/ou comportementales qui leur sont imparties, comment s'exerce la tolérance ou la non-tolérance à leur égard.

Les éléments de réponse découlent d'une enquête effectuée dans le quartier du Khân al-Khalîlî et ses proches environs⁶, basée sur des observations assorties de questions non systématiques et sur de nombreuses « filatures » d'enfants, seuls ou en famille. Pour ce faire, nous nous sommes inspirée des analyses et méthodes préconisées par Marie-José Chombart de Lauwe, à partir de l'étude des pratiques d'appropriation de l'espace de groupes d'enfants dans divers lieux en France⁷.

⁶ Enquête effectuée principalement entre mars et juin 1992, et complétée par la suite.

⁷ Résultats et conclusions d'études uniques sur ces thèmes, à partir d'un travail d'équipe réalisé dans les années 70, dans des quartiers anciens (le Marais à Paris), récents et mixtes (ensemble de la Grande Borne et Grigny II dans la banlieue parisienne), dans une cité pilote (la Villeneuve de Grenoble) et dans des villages de Lozère. Cf. Marie-José CHOMBART DE LAUWE, 1977, et Marie-José CHOMBART DE LAUWE et al, 1980, et .

L'étude concerne une cinquantaine d'enfants âgés de 5 à 12 ans environ, garçons et filles. Comme il ne s'agit pas d'un secteur résidentiel, les plus jeunes en sont pratiquement absents. La plupart des enfants recensés y exercent une activité, sédentaire ou ambulante ; les autres viennent s'y promener ou s'y amuser. De ce fait, les enfants de plus de six ans, âge à partir duquel ils peuvent travailler ou déambuler seuls, sont sur-représentés. De plus, la population masculine est nettement majoritaire, puisque d'une part les filles ne travaillent pas dans les secteurs d'activités artisanales présents dans cet espace, et d'autre part elles sont soumises — comme partout — à plus d'interdits spatiaux que les garçons. Elles fréquentent moins les rues, cette restriction s'accroissant au fur et à mesure qu'elles avancent en âge. Aussi, paradoxalement, les enfants les plus jeunes présents sur cet espace sont des fillettes d'environ cinq ans.

Les observations ont été menées à différentes heures en journée et en soirée, à partir de postes précis (cafés du Khân al-Khalîlî, divers points de la place al-Husayn, alentours du souterrain et de la passerelle traversant la rue al-Azhar...). Ont été notés les passages (fréquence, répétition) des enfants ainsi que leurs allures et attitudes, leurs accessoires, leurs relations et échanges avec les adultes, etc.

Lors d'enquêtes centrées sur un public enfantin, on relève des difficultés de plusieurs types, du fait de « l'extrême mobilité » des sujets⁸. Lorsqu'ils sont questionnés, ceux-ci ont tendance à apporter des réponses conventionnelles et essaient d'exprimer ce qu'ils croient être la réponse attendue, ou celle qui fait plaisir. On ne peut non plus leur poser trop de questions à la suite, car ils se lassent vite. Ils ont souvent des perceptions vagues de l'espace et du temps, qui peuvent varier nettement d'un individu à l'autre, d'un moment à un autre, et des difficultés à formuler les motivations de leurs actes. Aussi est-il nécessaire, pour vérifier certains éléments de réponse, de recourir aux adultes, chez lesquels on rencontre

⁸ *Ibid.*

d'autres types de réticences : par exemple, pour justifier le travail des enfants, des liens familiaux sont souvent mis en avant (liens qui n'existent pas toujours, même s'il est d'usage de dire que l'on forme une « famille de travail »). Il est de surcroît difficile de suivre plusieurs jours durant les enfants de passage, marchands ambulants ou désœuvrés. Comment savoir quand reviendront-ils, à quelle heure précisément et où ils se tiendront ?

Le Khân al-Khalîlî et ses alentours immédiats forment, par rapport au reste de la vieille ville, un ensemble différencié, lieu d'interaction où abondent interférences et brouillages dus à l'importance de la fréquentation de cet espace cultuel, commercial et de loisirs. Il abrite un foisonnement de micro-paysages urbains, aux franges parfois superposées. Le souk est, comme nous l'avons vu, un espace clos, il forme un quadrilatère compact aux accès peu nombreux : trois sur la rue du Mûskî, deux sur la rue al-Mu'izz, et trois par la place al-Husayn (dont un étroit passage entre deux boutiques). Au nord, d'autres passages mènent à Khân Ga'fâr, mais ils ne sont utilisés que par les habitants du quartier ou les fournisseurs.

● Attractivité des lieux, rythmes de la fréquentation

Nombreux sont les enfants, accompagnés de leurs parents, qui, à l'occasion de sorties ou de courses, se rendent dans ce secteur mais, phénomène original, certains y viennent seuls, ou avec un ami, depuis les quartiers mitoyens mais parfois aussi de plus loin, par exemple du quartier spontané de Manchiât Nasr, au delà de la nécropole de Qaytbay. Ils viennent là précisément et restent dans ce secteur. Leurs motivations sont claires : soit ils y ont une activité marchande, soit ils s'y promènent mais la destination finale est connue à l'avance. Ils évoluent facilement dans ce quartier aux points de repère multiples et variés, où ils peuvent

se mêler à la foule. Sur cet espace à la fois attractif et fixatif, évoluent des individus marginaux par rapport au quartier et aux fonctions premières du lieu.

Les enfants ne sont pas soumis à des habitudes fixes, même si des constantes de fréquentation se font jour : ils viennent plus particulièrement en fin d'après-midi et en soirée, le jour le plus fréquenté étant le vendredi ; les vendeurs ambulants établissent des tournées, et de manière générale, les enfants ont leurs lieux de prédilection ; la durée de leur présence sur les lieux est inconstante et sujette à de nombreux facteurs (horaires scolaires s'ils sont scolarisés, vente plus ou moins rapide de leurs produits, ennui, lassitude...).

Les pratiques enfantines en ces lieux varient selon les rythmes temporels (heures, saisons, fêtes, vacances scolaires...). Cette caractéristique se révèle pertinente sur cet espace où sont observables des différences de fréquentation et d'usage. Lors des périodes de fêtes, ou du mois de ramadan, le nombre d'enfants en quête d'argent s'accroît considérablement, ces enfants supplémentaires viennent alors de manière occasionnelle, en vue d'apporter un complément de revenu à leurs familles. Certains choisissent ces endroits parce qu'ils n'y connaissent personne, cet anonymat étant recherché puisqu'ils se livrent ponctuellement à des activités peu avouables dans un environnement familial. Sont également notables d'importantes variations selon les heures ; dans la journée sont présents les enfants qui travaillent, certains du matin jusqu'au soir. Dans le courant de l'après-midi arrivent les marchands. Certains vont à l'école le matin et viennent ensuite (ou inversement). Il en va de même pour ceux qui travaillent. Toujours en fin d'après-midi, viennent jouer et se promener les enfants du voisinage, et ceux qui accompagnent leurs parents pour des courses. En soirée, viennent des familles en sortie.

● Les déplacements liés au travail

Le travail des enfants au Caire — et particulièrement dans la vieille ville où les activités artisanales sont très dynamiques — est un phénomène important⁹ ; si l'on prend l'exemple de Gamâliyya, à partir d'une enquête portant sur 80 ateliers, les garçons de moins de 15 ans représentent 20 % des employés et ceux de 5 à 9 ans, 6 %. Ces chiffres s'accroissent pour des secteurs nécessitant une main d'œuvre nombreuse et peu qualifiée, comme celui de l'aluminium où la part des enfants peut doubler (12 % de moins de 10 ans et 34 % de moins de 15 ans)¹⁰.

Aussi, tous les enfants présents dans ce quartier ne sont pas, loin de là, des enfants qui exercent une activité solitaire et marginale. Dans le Khân al-Khalîlî et ses alentours, où abondent fabriques et ateliers, sont employés des enfants placés en apprentissage, majoritairement issus de la ville ancienne. Ils ont parfois un lien de parenté avec les artisans ou employés, ou sont placés par leur père, propriétaire ou employé d'un atelier dans la vieille ville. L'apprentissage de l'artisanat et du commerce y est réputé. Ces enfants-ouvriers y apprennent ou exercent un métier, travaillent les métaux (cuivre, aluminium, et métaux précieux), s'initient à l'orfèvrerie et à la marqueterie. Les boutiques et les ateliers emploient aussi des enfants-commis chargés de l'entretien, des divers services liés à la vente (polissage et emballage des objets) et remplissant également les tâches de coursiers et de portefaix. Certains travaillent pour plusieurs commerçants qui s'arrangent pour la répartition des tâches. Leurs constantes allées et venues sont observables depuis certains endroits, notamment depuis le Café *Fichawî* qui commande l'accès à un

⁹ Environ 12 % des enfants égyptiens de 6 à 14 ans travaillent (15,5 % des 6-12 ans et 29 % des 12-14 ans), ce qui représente environ 7,5 % de la population active totale. Plus de la moitié de ces enfants actifs combinent travail et école. Pour le Grand-Caire, la proportion d'enfants déclarés actifs est d'environ 4 %, on estime à 10 % les enfants urbains qui n'ont jamais fréquenté l'école. Cf. Nadia ZIBANI, 1994.

¹⁰ Günter MEYER, 1987.

passage où se tient une boutique de nourriture à emporter (cf. fig. 55). On y observe en permanence une cohue d'enfants portant des sandwichs de *fūl-ta'meya* (fèves et beignets) et des plateaux de verres de thé.

Les définitions d'apprenti et de commis sont floues, certains sont les deux à la fois mais de manière générale, ce sont les enfants quelle que soit leur fonction exacte, qui font les courses et se déplacent dès que cela s'avère nécessaire ; c'est également à eux qu'incombent le ménage et la charge du thé. Le mouvement et les déplacements les caractérisent, ces attributs étant proportionnellement inverses à l'âge, à l'autorité, à la respectabilité, à l'importance du statut social¹¹. Les enfants chargés de ces tâches adoptent, lors de leurs déplacements, une allure affairée, une attitude assurée, ils intériorisent leur rôle de travailleur, ont entre eux des rapports professionnels, se rassemblent pour partager leur repas, et ne fraient pas avec les autres enfants, en particulier les vendeurs ambulants, dont le statut est inférieur au leur.

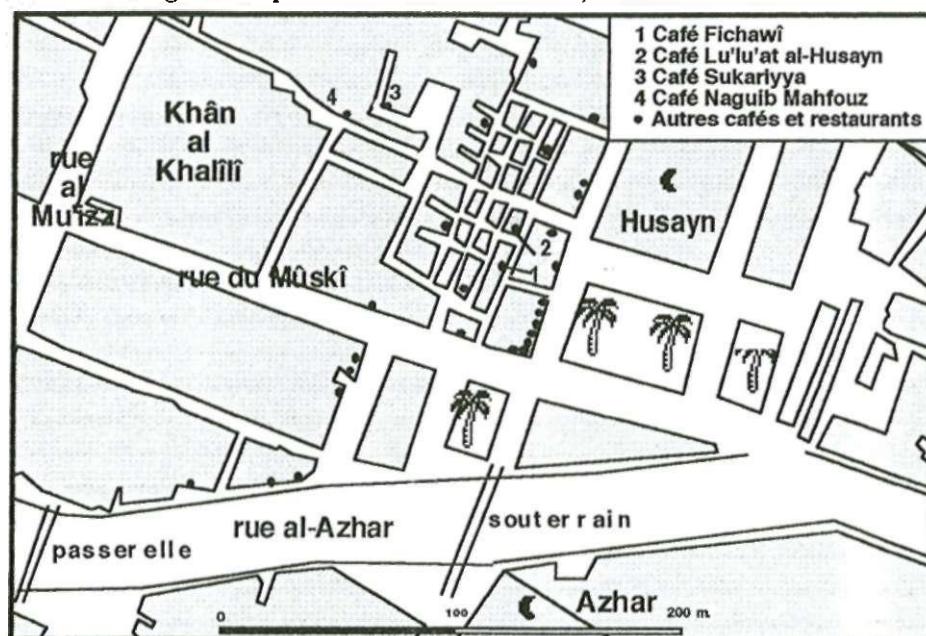
2 - Topographies des vendeurs ambulants

On peut estimer à environ une centaine (leur nombre exact est difficile à évaluer) les vendeurs ambulants exerçant sur cet espace. Une vingtaine d'enfants sont en général présents simultanément, mais il ne s'agit que d'une appréciation. Ces marchands ambulants, liés à des adultes, parents ou employeurs, vendent à l'unité des objets de peu de valeur, peu encombrants et dont ils n'ont que quelques exemplaires. Leur panoplie marchande, spécifique, se compose essentiellement de paquets de mouchoirs en papier, allumettes, barrettes à cheveux, peignes, colliers

¹¹ Comme le montre Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1979, la tâche qui incombe à ces enfants est dite *odeyan*, terme qui signifie « accomplir rapidement », cette désignation fait référence à une certaine débrouillardise dans la promptitude à agir et à se déplacer et correspond à un stade de développement de l'enfant.

de jasmin, porte-clés, cacahuètes, chewing-gums, etc... Aucun enfant ne vend de lunettes de soleil ni de portefeuille, objets très répandus mais exclusivement distribués par des adultes. Bien que ne pratiquant pas la vente mais la mendicité, sont présents sur les mêmes parcours et aux environs des mosquées, des enfants (en général des fillettes) accompagnant un adulte infirme.

Fig. 55. Le quartier du Khân al-Khalîlî, localisation des cafés



Les parcours des « ambulants » sont établis en fonction de tournées incluant les cafés et restaurants de la rue du Mûskî, les terrasses place al-Husayn et quelques lieux à l'intérieur du Khân al-Khalîlî, mais situés sur sa marge orientale, comme les cafés *Fichawî* et *Lu'lu'at al-Husayn* qui sont mitoyens. Les audacieux font parfois des incursions jusqu'au café *Sukkariyya* mais ne s'attardent pas dans ces ruelles. Certains endroits leur sont totalement interdits comme le récent café *Naguib Mahfouz* (le plus touristique), d'où ils sont systématiquement chassés. Pour les serveurs du café *Fichawî*, par contre, leur présence est banale (« *haga 'adia* »), et même si l'on n'y rencontre plus les jeunes ramasseurs de mégots

évoqués dans les romans d'Albert Cossery, les vendeurs ambulants y affluent. La morphologie des lieux s'y prête (il s'agit d'un café-passage) de même que l'ancienneté du café et des habitudes qui y ont cours.

Ils effectuent ainsi une tournée selon un parcours type en évitant de pénétrer à l'intérieur du Khân al-Khalîlî malgré les détours que cette exclusion leur impose. Cette tournée d'une vingtaine de minutes environ peut être recommencée plusieurs fois de suite. Les enfants mettent toujours plus longtemps que les adultes qui exercent le même métier en empruntant le même trajet car ils s'attardent et se distraient davantage. À l'intérieur du Khân al-Khalîlî, leur présence est tolérée mais néanmoins strictement limitée dans le temps, l'espace et en fonction de chaque individu. Si la pratique de certains axes de circulation leur est concédée, en revanche, le stationnement devant les boutiques est prohibé, ils doivent rester en retrait. Durant leurs parcours, ils ne doivent — en principe — ni s'arrêter, ni s'installer, non plus qu'accoster les passants pour vendre leurs produits.

Les étapes qui leur sont permises sont fixes. Sur leurs lieux de vente, ils ne doivent ni insister ni s'attarder. Ces codes ne sont pas toujours respectés et il y a intervention des adultes, gestionnaires des lieux, lorsque s'amorce une dérogation à ces règles tacites. Ainsi s'exerce la forme principale du contrôle social à leur égard.

● Régulation du territoire

Comment s'exprime la tolérance vis-à-vis de ceux qui ont le « droit » de pratiquer la vente ambulante ?

Les réponses sont particulières à chaque enfant et relèvent de plusieurs facteurs ; tel enfant a gagné l'autorisation tacite d'être là « parce qu'on le connaît » ; cette connaissance-reconnaissance a plusieurs sources : l'enfant a su gagner la sympathie, sa famille est connue, il a bénéficié de protection, il est du quartier... Il semble que les vendeurs ambulants du Khân al-Khalîlî soient des enfants du

quartier, c'est-à-dire du proche périmètre pédestre, (Batniyya, 'Utûf, Darrâsa, Gamâliyya...) ce qui est corroboré par leurs réponses à ce sujet. Pour empêcher l'accès des enfants, comme pour les dissuader de s'attarder, les méthodes utilisées consistent en cris et insultes, assortis, si nécessaire de gestes menaçants. En aval de celle des commerçants (lorsque celle-ci s'avère insuffisante), est présente et sollicitée une autre forme de contrôle et de régulation, celle de la police, qui s'exerce de manière soutenue lorsqu'il y a afflux d'ambulants, notamment pendant le mois de ramadan, la fréquentation de ces lieux s'accroissant considérablement¹². La police intervient alors de manière accrue, arrête les indésirables et les retient durant une période variable (de quelques heures à une journée), ils sont soumis à des amendes et s'ils ne bénéficient pas de la protection ou de l'intervention d'une personne influente (un commerçant), ils sont repris lors de la rafle suivante.

Un des lieux où s'exerce cette détention est un poste situé dans le passage ouvert menant au café *Sukkariyya*. Bien que les enfants soient ici « exposés », visibles de tous — du fait de l'exiguïté du poste, les détenus sont gardés dehors —, ce type d'événement ne suscite pas de réaction particulière, les personnes présentes expliquant cette situation par le fait qu'il s'agit de « *awlâd al-châri* » (enfants de la rue) dont le sort leur est indifférent. Ces désignation et distinction s'établissent en raison même de leur arrestation. S'ils ont été appréhendés, cela signifie qu'ils n'ont pas bénéficié de protections ou d'interventions, dans ce cas, leur sort en tant qu'individus n'engendre qu'indifférence. De fait, les enfants retenus ne semblent pas être ceux que l'on voit souvent dans le quartier.

¹² À l'occasion du mois de ramadan, la police est renforcée dans les quartiers autour des mausolées de Husayn, de Sayyida Zaynab et de Sayyida Nafisa, afin de réguler l'afflux de mendiants et de vendeurs à la sauvette. Le chef de la section de lutte contre la mendicité se plaint du fait que paradoxalement, la population défend les mendiants pendant le ramadan (*Al-Ahrâm Hebdo*, 7-13 février 1996).

En dehors du Khân al-Khalîlî, le long des rues qui le bordent et sur la place al-Husayn, se trouvent d'autres vendeurs ambulants, qui viennent de plus loin, parfois d'au delà de la vieille ville et qui se tiennent dans ces secteurs parce que les commerçants des boutiques qui commandent l'accès au souk les refoulent. Ils vendent les mêmes objets ainsi que des souvenirs (papyrus, chameaux en cuir, cartes postales), produits concurrentiels qu'il serait difficile d'écouler dans ce périmètre. Certains sont cireurs de chaussures alors que les cafés du Khân al-Khalîlî ont leurs cireurs (adultes) attirés¹³. Dans ce secteur en marge, les parcours sont plus fluctuants, les contraintes moindres, le contrôle des adultes plus diffus. Les enfants peuvent ici bénéficier de plus de mobilité spatiale alors que, paradoxalement, ils sont moins tolérés. Cependant, ils tiennent en général à s'attribuer des « postes » plus ou moins fixes et des territoires.

La pratique d'un espace implique toujours des habitudes, des cheminements, un marquage ; même si les limites, les règles et les interdits sont contraignants, chacun se crée son espace familier et ses habitudes, tout spécialement les enfants qui affectionnent les repères et investissent un champ spatial plus restreint que les adultes, parce qu'ils sont moins libres dans leurs investigations, mais aussi parce que leur imagination est parfois une compensation.

Ainsi se créent des habitudes de sites, se dessinent des topographies enfantines, déterminées par divers facteurs : un vendeur de papyrus rue du Mûskî a choisi comme centre de sa zone d'influence une buvette, parce que « la dame qui la tient est gentille » ; un vendeur de barrettes se tient en général près de la station de taxis, car il « aime regarder les voitures et les gens qui arrivent ». Nombreux sont ceux qui se postent aux débouchés de la passerelle et du souterrain qui traversent la

¹³ Cette activité est considérée comme un service qui est proposé aux clients, elle n'est en aucun cas assimilée à celle des marchands ambulants.

rue al-Azhar, car ici, la foule est dense, ce qui accroît la clientèle potentielle et forme aussi un écran rassurant, et l'on peut s'imposer facilement sur ce territoire neutre.

D'autre part, celui qui s'octroie une zone doit l'affirmer en la défendant vis-à-vis d'autres enfants ou adultes : ainsi se créent des rapports de force (les enfants pouvant être eux-mêmes tributaires d'autres adultes dans leurs attributions d'espaces).

Comme tous les enfants ne sont pas présents en même temps, ces territoires se juxtaposent. En parallèle, on observe une autre activité, celle des « rabatteurs » ou enfants affectés à une boutique, principalement les parfumeries de la rue du Mûskî, qui arpentent une portion de rue pour ramener des clients, mais ce métier est marginal et semble réservé à la parfumerie¹⁴. De même, quelques enfants du quartier accostent et suivent les touristes consentants, parfois sur un long trajet ; trop jeunes pour être guides, ils se contentent d'être accompagnateurs.

Sur la bordure orientale de la mosquée al-Husayn, sont implantés des magasins sous arcades, devant lesquels se tiennent des étals serrés proposant des jouets. En retrait, la placette devant la *zâwiyya* Halûma offre des animations prisées des jeunes : attractions de forains (tir de ballon ou de cible, lancer de balles, pétards), vente de *pop-corn*, carrioles de masques et chapeaux de fête en carton. Ce lieu qui s'anime surtout en soirée, est également fréquenté par les enfants du quartier venus seuls. À proximité, sur la bordure orientale de la place al-Husayn, s'expriment diverses formes d'activités ludiques : de jeunes loueurs de bicyclettes proposent des tours d'une vingtaine de minutes pour une livre, des enfants viennent y jouer car il y a de la place, de la tranquillité. S'ébauchent ici des jeux improvisés de course, de mouvements, non installés, fugaces.

¹⁴ Dans le centre-ville moderne, on observe la même activité, mais elle est réservée à des jeunes adultes, on nomme *khartî-s* ces intermédiaires en relation avec des touristes.

Ces deux espaces complémentaires forment un lieu particulier de sociabilité et de rendez-vous enfantins. Certains s'y rencontrent, y nouent des amitiés, éphémères ou durables, mais originales car elles ne sont pas le fruit de rencontres de voisinage, scolaires ou familiales. Certes, toutes ces pratiques peuvent se compléter et se superposer. Les notions d'activité, de jeu, de promenade, « d'errance », ne sont pas figées et ne s'excluent pas.

3 - « L'enfant ambulant », un présent furtif

Le regard de l'acteur exogène, du client, qu'il soit touriste étranger ou client cairote, est déterminant des comportements adoptés et tolérés, spécialement vis-à-vis des enfants. Le Khân al-Khalîlî est un petit espace cerné de quartiers polymorphes, cadres de pratiques liées à la vie quotidienne, lesquelles n'ont pas lieu d'être et doivent cesser dès son « seuil » franchi. Aussi, peut-il être éclairant de noter l'absence, en ces lieux, de certains phénomènes pourtant courants dans la vieille ville : sur cet espace, n'existent ni bandes d'enfants, ni groupes constitués, nul n'y joue au football, alors que cette activité (très populaire au Caire) est un indice d'appropriation de l'espace, car elle implique que l'on connaisse ses partenaires et que l'on soit sur son propre territoire, ou dans un espace familier. Rares sont les enfants du voisinage qui effectuent la démarche de venir jouer dans ce secteur.

De nombreuses activités ludiques (jeux de ballon, marelle etc.) et pratiques enfantines, notables ailleurs n'ont pas cours ici. Les enfants ne s'approprient pas l'espace, et par conséquent n'inscrivent aucune marque de leur présence. Sont absents ces lieux un peu secrets (terrains vagues, recoins tranquilles) qu'ils affectionnent, de même que les espaces marginaux qu'on leur cède et dont ils se

réservent l'usage. Le Khân al-Khalîlî est une forteresse et la place al-Husayn un parvis où ne peuvent être créés ou aménagés de sous-espaces plus intimes.

Les enfants ne sont ici que des passants, à ce titre ils ne peuvent ni investir ni s'approprier les lieux, les interdits sont multiples, les tentatives d'appropriation refoulées. Soumise au bon vouloir des adultes, la présence enfantine est tolérée, en aucun cas encouragée. En découle une appropriation fugitive et une présence « à la sauvette », non construite. Il s'agit d'un lieu de consommation, cette fonction niant la légitimité de leur présence hors du cadre familial.

L'évocation des enfants présents sur ce territoire amène à celle des enfants qui n'y sont pas, qui restent en marge, en retrait derrière des frontières matérielles mais surtout symboliques. Ce clivage est illustré par le passage souterrain, frontière pour ceux qui habitent l'autre rive de la rue al-Azhar coupée en son centre de hautes grilles et parcourue d'un flot de véhicules. Depuis leur quartier, des enfants aperçoivent un autre univers, auquel ils n'osent accéder. C'est le cas de plus petits qui jouent souvent dans ce souterrain et les escaliers qui y mènent, faisant de perpétuels aller-retours dans ce tunnel entre deux mondes. Ils ne franchissent pas le seuil, n'émergent pas côté al-Husayn, car c'est « *mamnu'* » (interdit) et leur envie semble moins tenace que leur appréhension.

Ainsi, ils ne transgressent pas ces limites car ils ont intégré les interdits du contrôle familio-social, et « se sentent » surveillés même en l'absence d'adultes exerçant effectivement ce contrôle. Quand ils seront plus grands, ils iront « là-bas » parce que cet espace entrevu, deviné, imaginé, excite les convoitises enfantines : « c'est beau, il y a beaucoup de gens et beaucoup de choses », l'abondance étant un gage de qualité.

4 - Apprentissage de la ville, compétence sélective de l'espace

Dans le périmètre étudié, les lieux les plus convoités sont incontestablement les cafés et restaurants du Khân al-Khalîlî et de ses abords, mais l'accès à ces lieux est filtré. Les enfants ambulants sont repérés par les adultes qui interdisent — ou tolèrent — l'entrée, puis limitent l'utilisation des divers lieux de destination. Dès lors s'opère une sélection, qui partage ceux qui parviennent néanmoins à y accéder et à instituer des parcours, principalement sous la forme de tournées de vente, de ceux qui sont rejetés ou cantonnés aux environs, sur la place et dans les rues.

Cette distinction correspond aussi aux statuts (de l'usage réel) des espaces concernés, privés ou publics, dont la pratique est différenciée. Ainsi, comme nous l'avons constaté, à partir des exemples étudiés, le Khân al-Khalîlî n'est pas un espace public ouvert à tous, mais un centre commercial surveillé et contrôlé. Les individus marginaux (ceux qui ne sont ni clients ni visiteurs) en sont, pour la majorité d'entre eux, exclus ; ceux qui sont admis, le sont dans des limites (temporelles, fonctionnelles et spatiales) nettes. Cette situation n'est pas sans rappeler celle qui prévaut à Paris au quartier des Halles autour du Forum. Pour dissuader certains groupes de jeunes de s'installer à l'intérieur même du Forum, des vigiles arrosent les endroits où ils pourraient s'asseoir. C'est donc à l'extérieur, près des entrées, notamment porte Berger, que stationnent principalement les groupes d'adolescents.

Pour parvenir aux lieux convoités, des règles, essentiellement tacites, sont mises en œuvre, elles impliquent, de la part des enfants, l'intériorisation et la mise en scène d'un registre d'attitudes et de comportements. Ainsi, se dégagent quelques règles évidentes, les enfants ne doivent pas stationner, ils doivent se déplacer constamment, ne pas trop s'attarder auprès des clients, ne pas gêner le passage des adultes, serveurs ou clients, ne pas se déplacer en groupe, ne pas exprimer sur

place leurs conflits, ne pas contester l'autorité des adultes et adopter une attitude de soumission. Ils doivent faire preuve de facultés de perception des situations et des ambiances, de vigilance par rapport aux réactions suscitées par leur présence, et de promptitude dans l'action. Si ces codes ne sont pas reproduits ou en cas de dérogation à ces règles implicites, il y a intervention et répression de la part des divers gestionnaires des lieux. Même la mise en œuvre de cette régulation est soumise à hiérarchie selon la personne à qui elle s'adresse, depuis la remontrance, pour un enfant toléré, jusqu'à la demande d'intervention de la police, pour un autre.

Ces enfants sont inclus dans des séquences et des scènes de vie sociale, mais ils doivent, dans ces cadres, composer sur plusieurs registres une attitude duelle : être expressifs sans se faire remarquer à l'excès. Par ailleurs, s'ils sont admis, en tant que vendeurs ambulants, au même titre que certains adultes, à exercer une activité rémunératrice, ils doivent s'en tenir à ce rôle unique, les limites des pratiques tolérées sont nettes.

L'espace est fonctionnalisé, et c'est en bordure de la grande place, à l'écart, que sont les lieux de sociabilités enfantines, où certains se retrouvent ou jouent. Il s'avère que les enfants qui ont acquis ces niveaux de compétences sont essentiellement ceux qui viennent des quartiers mitoyens ou proches. On peut alors supposer qu'ils ont une expérience de l'espace qui leur permet une adaptabilité dont ceux qui gravitent autour de l'espace convoité, en général venus de quartiers plus lointains, ne peuvent faire preuve. À titre d'exemple, seuls les enfants qui connaissent bien le quartier pénètrent dans le Khân al-Khalîfî par les accès situés au nord, plus « discrets », les autres connaissent moins bien la topographie des lieux.

On peut avancer dans ce cas l'hypothèse d'un apprentissage localisé particulier de la rue et par la rue, qui se traduit par celui du décryptage et de l'acquisition des codes, qui rendent possible, non seulement la présence sur des lieux précis et choisis, mais la pratique active de ceux-ci. La territorialisation, même

fugitive, même s'il faut la reconquérir, la re-marquer chaque jour, donne une place dans la ville, elle est un indice d'appropriation.

Cette compétence, issue d'une expérience complexe d'interprétation et de production de comportements et de sens attendus, jointe à une maîtrise élaborée de l'espace, semble être l'apanage d'une certaine « catégorie » d'enfants de la rue. Elle semble essentielle dans la mesure où l'on peut supposer que ceux qui en bénéficient, peuvent, même par le biais de la marginalité, négocier une intégration.

L'espace est, dans certains cas, une ressource mais l'exploitation de celle-ci est tributaire d'un savoir dont l'acquisition suppose un apprentissage, une maîtrise ; comme le rappelle Isaac Joseph, l'espace public est un lieu d'exposition, qui suppose une « exigence implicite d'interprétation immédiate ».

« Être exposé ou observé, c'est prendre des poses. C'est là tout l'art de l'exposition pour chacun de nous : assumer le fait que nous sommes visibles et voyants, observables sans doute, mais aussi observateurs parce que nous savons que nous sommes observables. (...) Il y a différentes formes de poses qui vont de l'ostentation à la honte de soi, du maintien de soi à l'abandon de soi. Les populations dites indésirables qui n'ont d'autre espace que public savent l'importance de ces poses ou de ces masques. » (Isaac JOSEPH, 1991, p. 30).

* *
*

Ainsi, les centres des villes sont des espaces qui exercent des attractions, de nature multiple, sur l'ensemble des individus, et qui sont aussi ceux où s'expriment et sont tolérés, dans une certaine mesure, diverses formes de marginalités.

L'accès au centre, ou plus exactement à certains lieux du centre, est générateur de ressources. L'espace se décompose en territoires, en places fixes ou en parcours d'inégal profit. En fonction de sa valeur, l'espace devient un enjeu ; en prendre conscience, savoir l'apprécier, l'évaluer et surtout l'exploiter est aussi un élément de compétence.

L'appropriation spatiale mobilise des individus, mais aussi des réseaux. Elle représente des enjeux et est source de conflits, impliquant ces enfants comme acteurs mais aussi comme objets. Même si nous ne sommes pas en mesure de développer cet aspect, il ne faut pas occulter ces réalités, et schématiser un monde adulte et un monde enfantin parallèles.

Enfin, la perception et l'identification sélectives des enfants « de la rue » (ceux qui sont pénalisés et arrêtés), se fondent sur l'existence d'une concession — même si elle n'est que tacite — faite, par un groupe d'acteurs dominants, à la présence de certains enfants. Ainsi, que ceux qui n'en bénéficient pas soient fustigés, illustre seulement une situation qui correspond à des normes. À partir de cet exemple, on peut avancer que si tous les enfants de la rue évoqués ici sont marginalisés et sont soumis à des règles spécifiques complexes, ceux qui les transgressent (faute d'expérience dans ce cas précis), sont quant à eux exclus, spatialement et socialement, tant de l'espace convoité que du groupe sollicité.

Nous avons voulu, en choisissant de présenter les relations entre un groupe d'acteurs — les enfants marchands ambulants — et un espace précis, montrer un des aspects de la densité du centre. Autour de ce qui est fixe et constant, de la matérialité des lieux associée à l'ensemble de ceux qui participent directement à un système (commerçants, clients, employés, ouvriers, consommateurs et flâneurs), se cristallisent des acteurs et des activités annexes. Cette somme est un des principaux éléments qui permettent l'identification et la définition d'un espace public et central. Le pouvoir d'attraction de ce dernier est dû essentiellement à sa valeur, celle de son exploitation potentielle ; aussi l'accès aux lieux centraux, identifiés comme ressources, n'est pas un donné pour tous. Les acteurs marginaux, superflus, en mobilisant pour cela des compétences, en font la conquête ; leur présence peut alors être affirmée comme indicateur de centralité.

Conclusion

Autrefois unique, la ville ancienne a perdu depuis plus d'un siècle le « monopole » de ville, et par conséquent de centre, qu'elle partage désormais avec d'autres secteurs de la cité.

Pourtant, cet espace dépositaire et détenteur de fonctions « traditionnelles anciennes », est aussi perméable aux nouvelles données de la centralité, celle-ci se reformulant au fur et à mesure de l'extension et de l'évolution de l'agglomération. Le cadre « mégapolien » du Caire est déterminant de la vitalité de la ville ancienne, la mise en relation des flux qui en découlent renforce ses polarités. Du fait de l'extension des limites de la ville, le cadre même de son espace central s'est accru ; cet effet d'échelle a été favorable à l'ensemble des quartiers anciens bénéficiant d'une position géographique privilégiée.

Le statut des espaces évolue, quelle que soit leur position. Les grandes places ou percées du XIX^e et du XX^e siècles ne sont plus des frontières, des symboles de transition ; les quartiers se mêlent par des relations de correspondances et de complémentarités, exprimées par des flux de circulation, la poursuite de chaînes de fabrication, la connexion de carrefours, l'ouverture et le raccord de ruelles, etc.

Les aménagements anciens, poursuivis ou continués par ceux de la période contemporaine, ont donné des supports d'expression et d'extériorisation aux quartiers mitoyens. L'intégration des phases urbaines s'est produite sur la base d'un système fonctionnant non pas par homogénéisation, mais par une harmonisation d'ensemble. Aux côtés des percées reliant entre eux des secteurs de la ville, nous avons vu comment, par le biais de « bricolages », se sont mis en place des relais locaux, qui ont permis les connexions entre les grands axes et les

quartiers traversés. C'est grâce à ce maillage hiérarchisé qu'a pu se réaliser une irrigation fine de l'espace, c'est en cela que ces aménagements n'apparaissent pas aujourd'hui comme plaqués.

Ces dynamiques urbaines sont d'autant plus remarquables qu'elles s'inscrivent dans un tissu caractérisé paradoxalement par la pérennité des tracés et par le rapide renouvellement du cadre bâti. Les contraintes morphologiques, inhérentes à l'histoire urbaine, alliées à une vaste dynamique centrale, se caractérisent par une inventivité traduite, entre autres, par ce que l'on peut considérer comme une réadaptation de modèles fonctionnels, réexprimée en partie dans les bâtiments neufs destinés aux activités artisanales et commerciales.

Aussi, ce qu'il faut retenir de ces observations, c'est la cause qui a suscité ces transformations de la nature et du statut des lieux ; l'influence de la puissante dynamique économique qui s'est exercée sur ces espaces.

La ville ancienne est plurielle et les espaces qu'elle abrite, selon leurs caractéristiques et leur localisation, s'avèrent constituer des supports divers aux mécanismes des dynamiques centrales, même si des processus communs se font jour sur l'ensemble de ses territoires. Sur cet espace, l'imbrication des fonctions (habitat, commerce et production) s'intensifie et se généralise, même si dans le détail, ou en des lieux précis, elles peuvent s'exclure.

Que ce soit le long des axes principaux, depuis les espaces de commerce ou même au sein de quartiers résidentiels, les activités commerciales ou artisanales se sont diffusées, déployées ou implantées de manière intense et continue au cours des dernières décennies. Nous avons constaté l'impact de ces processus et leurs expressions à diverses échelles, en considérant l'ensemble de la vieille ville, en analysant des séquences urbaines ou en focalisant sur des pôles. Que ce soit sur des

espaces où les activités de commerce et de production sont anciennes, comme au Khân al-Khalîlî, ou récentes comme au sein des quartiers de Gamâliyya ou de Hârat al-Yahûd, nous avons montré comment cette dynamique s'exprime par accumulation, débordement, ou diffusion des activités liées à la vente ou à la fabrication.

Cependant, le centre de la ville ancienne reste incontestablement rivé autour de lieux dont la force symbolique est extrême, même si le système central s'est construit et se renforce essentiellement en son versant occidental. En ce simple constat réside la différence essentielle entre les pôles que sont 'Ataba et al-Husayn, mais cette nuance, qui emprunte à plusieurs registres de réalités, dont celui de l'imaginaire, est d'importance. Nous avons d'ailleurs évoqué, dans le dernier chapitre de cette partie, comment l'attractivité des lieux s'exerce sur certains groupes, en l'occurrence les enfants ambulants, et les attire vers cet espace de côtoiement, cette source qu'est le centre.

Aussi allons-nous orienter notre recherche vers ces autres aspects de la centralité, qui s'expriment et se décryptent moins dans la matérialité de l'espace que dans son évocation, sa représentation, ses dimensions idéelles et symboliques, sa signification, le langage de ses acteurs et leurs modes ou stratégies d'appropriation spatiale.

Cinquième partie

Stratigraphies de la sacralité

« La forme d'une ville change plus vite, on le sait, que le cœur d'un mortel. Mais, avant de le laisser derrière elle en proie à ses souvenirs — saisie qu'elle est, comme le sont toutes les villes, par le vertige de métamorphose qui est la marque de la seconde moitié de notre siècle — il arrive aussi, il arrive plus d'une fois que, ce cœur, elle l'ait changé à sa manière, rien qu'en le soumettant tout neuf encore à son climat et à son paysage, en imposant à ses perspectives intimes comme à ses songeries le canevas de ses rues, de ses boulevards et de ses parcs. Il n'est pas nécessaire, il est sans doute même de médiocre conséquence qu'on l'ait vraiment habitée ».

Julien GRACQ, *La forme d'une ville*.

Introduction

Qu'ils existent ou soient seulement projetés, souhaités, qu'ils soient abstraits ou imaginés, vécus ou perçus, ce sont ces différents ordres d'affiliation des espaces centraux de la ville ancienne que nous nous proposons de mettre en relief dans cette dernière partie. Après avoir explicité les significations qu'ils sous-tendent, nous montrerons comment les mêmes lieux sont le support de pratiques, de projections et de valeurs différentes, parfois contradictoires. Comment peuvent-elles se superposer, s'ignorer ou se confondre, quelle est la nature de ces combinaisons ?

En premier lieu, seront analysés des projets d'aménagement, et par là, les représentations de la ville ancienne par les urbanistes, ainsi que le rôle qui lui est imparti dans les perspectives d'avenir de l'agglomération cairote, principalement celui d'espace patrimonial, thème sur lequel nous reviendrons dans une perspective plus générale dans un dernier point. Nous évoquerons entre-temps les *mûlid-s*, célébrations festives collectives, événements cycliques qui révèlent l'intensité et la densité des valeurs ancrées dans l'espace.

Symbolisant des valeurs communes, collectives, consensuelles, identitaires, le territoire que forme le centre de la vieille ville s'inscrit sur un espace-enjeu dont la signification est variable. Néanmoins, ces strates de représentations et de sens sont en partie opaques, car divers sont les acteurs sociaux qui s'approprient cet objet, que ce soit par l'énonciation d'un discours, ou par leurs pratiques spatiales. Ils parviennent cependant, essentiellement par le jeu du temps et de ses rythmes à se partager un substrat commun.

En lui prêtant des valeurs fortes, on sacralise l'espace, de manière lâche, diffuse ou ponctuelle, ou du moins on le qualifie. Il s'agira de définir et présenter ces formes de sacralité, le sens qu'elles revêtent ainsi que leur agencement, en tenant compte de la condition de leur existence, la faculté d'évocation d'espaces qui

sont des « lieux de mémoire », notion développée par Pierre Nora dont les travaux seront amplement sollicités dans ce chapitre.

Pourquoi associer pratique cultuelle et festive, projets d'aménagement touristique et modes d'énonciation et de revalorisation du patrimoine ? Plusieurs niveaux d'approche montrent qu'un thème transversal les lie, celui de la sacralité :

« Le lieu touristique est sans doute la plus belle expression, avec le lieu sacré d'une forme spatiale construite autour de l'imagination de ceux qui le pratiquent. Il est le lieu bien réel d'une territorialité imaginante. » (Bernard DEBARBIEUX, 1995, p. 878).

De surcroît, la sacralité est un donné, mais également un processus, dont la mise en œuvre est, comme nous le montrerons, essentielle dans la revalorisation du patrimoine et l'émergence d'un espace identitaire et consensuel.

Nous serons amenée à utiliser des notions ambiguës, des concepts complexes tels ceux de sacralité, de symbolisme ou d'identité. Aussi, doit-on au préalable, faute de pouvoir les définir de manière unique et univoque, au moins en clarifier le sens et l'interprétation en précisant que ces termes seront souvent utilisés dans leur sens et acceptions larges, les plus générales possibles, et seront réajustés en fonction des développements.

« S'il est bien "de la nature de la société qu'elle s'exprime symboliquement", non seulement aucun fait n'est spécifiquement symbolique mais encore *tout fait n'est social que parce qu'il est symbolique*. Il est donc mutilant de chercher à séparer ces deux propriétés. » (Daniel FABRE, 1989, p. 73).

Enfin, nous tenterons de ne pas nous retrancher derrière l'explication symbolique, celle-ci pouvant mener à « un appauvrissement tellement bouffon de la part envahissante de contingent que recèle toujours la vie réelle ou imaginaire »¹.

¹ Julien GRACQ, « Introduction » au *Château d'Argol*, 1938, p. 4.

Chapitre 1

De la ville au secteur, du centre au site : la vision des aménageurs

En choisissant d'étudier la ville ancienne du Caire au travers des thèmes croisés de la centralité, de la représentation et de la projection de la ville par ses acteurs, nous nous intéresserons à la place et au rôle — présents et futurs — impartis, décidés et planifiés pour cet espace, par les urbanistes-aménageurs.

En s'interrogeant sur la place des médinas dans le fonctionnement et l'aménagement des villes du Maghreb, Pierre Signoles a montré l'hétérogénéité des concepts de la centralité des médinas exprimés au travers des documents d'aménagement² ; aussi nous a-t-il semblé intéressant de poursuivre cette approche pour Le Caire.

Nous ne dresserons pas ici l'historique des politiques d'aménagement de la ville ancienne³, essentiellement orientées, depuis 1979 — date de l'inscription de la ville ancienne du Caire au Patrimoine mondial de l'UNESCO —, vers des programmes de réhabilitation et de conservation⁴, ni l'inventaire de ces projets. Notre propos est d'expliciter, pour la période actuelle, la définition de cet espace, l'image qui en est donnée, le discours qui y a trait, ainsi que les modalités de son expression dans la perspective globale d'aménagement de l'agglomération. La source utilisée est la documentation, sous forme d'articles, rapports, projets et

² Pierre SIGNOLES, 1987 et 1994.

³ Au sujet des divers projets de réhabilitation, cf. John RODENBECK, 1995, et pour un aperçu des principales interventions depuis la fin du XIX^e siècle, Michael MEINECKE, 1980-1.

⁴ Cf. *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Centre*, 1980, et *Islamic Cairo : Architecture in Transition. Redevelopment and Preservation of North-Gamaliyya*, 1986.

plans, produite par l'équipe de l'IAURIF-GOPP⁵ du ministère égyptien de l'Habitat et de la Reconstruction, depuis la parution du dernier schéma directeur du Caire.

Mis à l'étude en 1981, et approuvé par les autorités égyptiennes en 1983, le schéma directeur actuel du Caire est basé sur une division de la ville en secteurs homogènes, découpages-outils de la planification⁶. Le secteur homogène n°1, dit *Cairo Center*, a comme limites le Nil à l'ouest (les îles de Zamâlek et de Roda incluses), la ligne de chemin de fer de Suez au nord, la *Ring Road* au sud et la ligne du Moqattam à l'est ; sa superficie est d'environ 5.500 hectares et sa population d'un million et demi d'habitants (recensement de 1986).

Divers projets d'aménagement ont été élaborés à partir de la formulation et de la délimitation des secteurs homogènes⁷. La ville ancienne est incluse dans le premier secteur, celui de l'ensemble-centre de l'agglomération. Nous verrons ainsi quelle est sa définition dans ce schéma et quelles perspectives en découlent, à partir des deux projets majeurs concernant la vieille ville, ceux de *North Gamalia* et de *Sayeda Zeinab*⁸. Présentés comme des « exemples démonstratifs » des politiques urbaines du Caire, ce sont les seuls projets d'envergure relatifs à la vieille ville, puisque les autres se basent sur de petites opérations ponctuelles de réhabilitation ou des restaurations de monuments.

Le document relatif au premier secteur homogène⁹ est élaboré en retenant le principe de la fragmentation de l'espace, puisqu'il se base sur une analyse

⁵ IAURIF (Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France) ; GOPP (*General Organisation for Physical Planning*).

⁶ La région du Grand-Caire est divisée en 16 secteurs homogènes ; chacun comprend de 50.000 à 2 millions d'habitants.

⁷ Outre les deux projets dont nous traiterons, voir, concernant la ville ancienne : IAURIF-GOPP, 1990, *Enhancing the historical Area of the old Islamic Cairo. Public Spaces Rehabilitation Plan* ; et *Darb El Asfar Rehabilitation Project*, 1991.

⁸ IAURIF-GOPP, 1990-2, *North Gamalia Project* et IAURIF-GOPP, 1992, *Sayeda Zeinab Project*.

⁹ IAURIF-GOPP, 1988, *Implementation of the Homogeneous Sector Concept. Homogeneous Sector n°1 Cairo Center*.

sectorielle liée à des formes urbaines : Gamâliyya, Sakakini, Sayyida Zaynab, Bûlâq, 'Abdîn, 'Ayn al-Sîra, etc., auxquelles doivent correspondre des stratégies spécifiques. En conclusion, ce rapport présente quatre zones distinctes : le centre moderne-CBD (*Central Business District*), la vieille ville, le secteur de transition entre ces deux espaces et les zones détériorées (*decayed areas*). La ville ancienne y est ainsi analysée comme un espace composite et clos, au travers d'un faisceau de données démographiques, sociales, économiques, historiques et morphologiques qui prennent la forme d'un inventaire mais n'expriment pas les flux relationnels intra-urbains, ni à l'échelle de la ville ni à celle des quartiers.

Malgré son intégration à l'ensemble-centre, pour des raisons évidentes de localisation géographique, la ville ancienne est toujours présentée en opposition à la ville moderne, avec une place à part pour les espaces intermédiaires de transition et de contact, comme le quartier de Sayyida Zaynab. Ce constat nous amène à reprendre la question que Jean-François Troin posait en introduction à un ouvrage consacré aux centres-villes dans le Monde Arabe : « Quel centre recherchons nous ? »¹⁰.

1 - Gamâliyya, genèse et image d'un site

Le premier projet que nous analyserons, *North Gamalia*, a pour site un espace depuis longtemps convoité, au nord de la ville ancienne, de part et d'autre des portes Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh, aux débouchés des rues al-Gamâliyya et al-Mu'izz¹¹. Ali Pacha Moubarak¹² avait déjà, à la fin du XIX^e siècle, envisagé la réorganisation de ce secteur ; en 1934 un décret royal stipulait la suppression du

¹⁰ Jean-François TROIN, 1987.

¹¹ Cf. fig. 10, page 206. Le projet concerne les quartiers de Bâb al-Cha'riyya, al-'Utûf, al-Mansûriyya, al-Banhawî, al-Husayniyya et al-Gamâliyya.

¹² Ali Pacha Moubarak fut ministre de l'Instruction publique et des Travaux publics sous le règne du Khédive Ismaïl.

cimetière de Bâb al-Nasr et son remplacement par un jardin public ; dans les années 40, les constructions mitoyennes des portes furent démolies à l'initiative du ministère des Travaux Publics, qui traça une rue longeant l'extérieur des murailles, parallèlement, l'ensemble (murailles et portes) fut restauré au début des années 60 par le Comité de Conservation des Monuments de l'Art arabe.

Plus près de nous, Galila El Kadi, dans le cadre de l'ORSTOM et du GOHBPR¹³ proposait un aménagement de la nécropole de Bâb al-Nasr¹⁴, (où reposent, parmi d'autres, Ibn Khaldoun et Maqrizi¹⁵), originale par sa petite taille, mais surtout par ses *maksoura-s* (tombes en bois parfois dotées d'un étage). Par ailleurs, le rapport des experts de l'UNESCO, réalisé en 1980 en réponse à une demande formulée par le gouvernement égyptien, désireux d'élaborer une stratégie en vue de la conservation des quartiers historiques¹⁶, définissait six zones d'action prioritaire : l'une d'elles était centrée sur la rue Gamâliyya¹⁷. C'est donc dans ce cadre que resurgit, en 1990, le projet *North Gamalia*, projet d'urbanisme mais qui s'inscrit dans une politique de préservation du patrimoine architectural islamique.

« L'environnement du cimetière n'est guère attrayant (...). Au nord et à l'est, une zone industrielle d'une dizaine d'hectares que signale impitoyablement le panache inquiétant d'une usine de phosphate, à l'ouest le quartier Al-Husiniyya où l'habitat de bric et de broc sera peut-être pittoresque un jour mais n'est pour l'instant que mal construit voire sordide, au sud de vieux remparts qui laissent deviner, derrière plusieurs trouées béantes, des immeubles souvent délabrés et un quartier débordant d'activités industrielles ou artisanales » (Marcel BELLLOT, 1990, p. 1)¹⁸.

¹³ GOHBPR (*General Organisation for Housing Building and Planning Reconstruction*).

¹⁴ EL KADI Galila, 1990-3, *Bab el Nasr une nécropole de bois*. Ce projet prévoyait de conserver environ 40% des tombes dans un cimetière-musée aménagé en jardin.

¹⁵ Selon John Rodenbeck (1995, p. 91), leurs tombes auraient été asphaltées lorsque le Gouvernorat a fait élargir la rue al-Galal, et seul M. Hosam al-Dîn Isma'il du Service des Antiquités saurait où elles se trouvent actuellement...

¹⁶ Les quartiers définis comme historiques sont la vieille ville islamique, une partie des cimetières, le vieux Caire, ainsi qu'une partie des cimetières et de la zone intermédiaire.

¹⁷ Cf. *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, 1985.

¹⁸ Marcel Belliot était alors le directeur du projet du Grand Caire pour l'IAURIF.

Le projet de l'IAURIF se présente comme « une opération ambitieuse de réhabilitation urbaine ». Il concerne environ 60 hectares, le cimetière n'en représentant que la moitié. Le projet s'organise à partir de six éléments, chacun correspondant à un « point fort » :

— L'aménagement d'un boulevard est-ouest le long des murailles afin de créer une nouvelle connexion entre le centre-ville et l'axe de la Salah Sâlem.

— Le réaménagement de la place Bâb al-Cha'riyya en un carrefour où seront implantées des stations de bus et de tramways.

— La destruction du cimetière de Bâb al-Nasr « qui n'a pas sa place dans la ville actuelle moderne » et sa transformation en un parc urbain où seront préservées quelques tombes « remarquables »¹⁹.

— La réhabilitation des remparts de l'époque fatimide, de part et d'autre de Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh, qui seront débarrassés de toutes les constructions s'y adossant.

— Le développement du tourisme, avec la création d'un complexe comprenant deux hôtels (de 50 à 100 chambres) face aux portes, une piscine, un centre commercial, un nouveau centre commercial, reprenant le modèle du Khân al-Khalîf, et deux parkings (bus et voitures).

— L'aménagement des abords du parc en un secteur résidentiel composé de logements économiques destinés à certains expulsés, de logements de standing pour financer en partie le projet, et d'un complexe sportif.

Le relogement des habitants se fera en partie sur place, et dans les *New-settlements* pour l'essentiel, de même pour les activités de la zone industrielle jouxtant le cimetière : considérées comme inadaptées, elles doivent être délocalisées vers la périphérie. Au total, 500 logements et 280 entreprises doivent disparaître, remplacés par 1.000 appartements et 10.500 m² de commerces.

¹⁹ La nécropole de Bâb al-Nasr est habitée ; Marcel BELLLOT *op. cit.* estime qu'elle abritait 1.500 personnes en 1987.

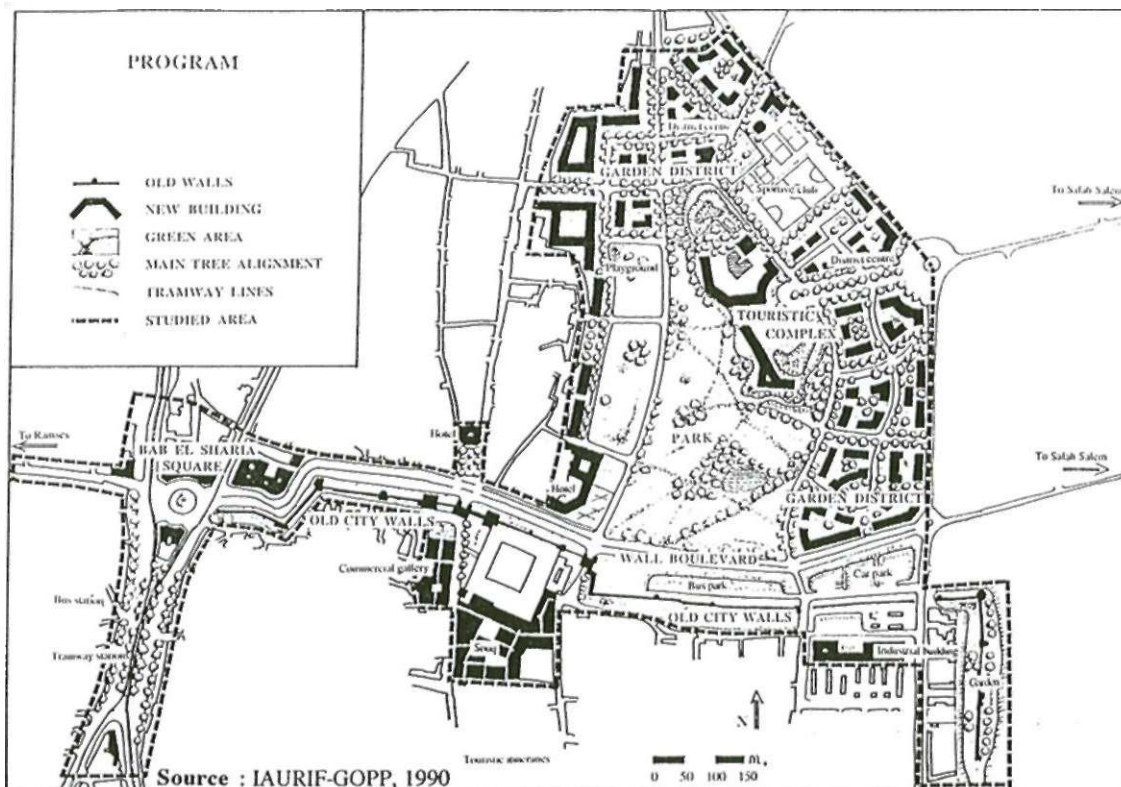
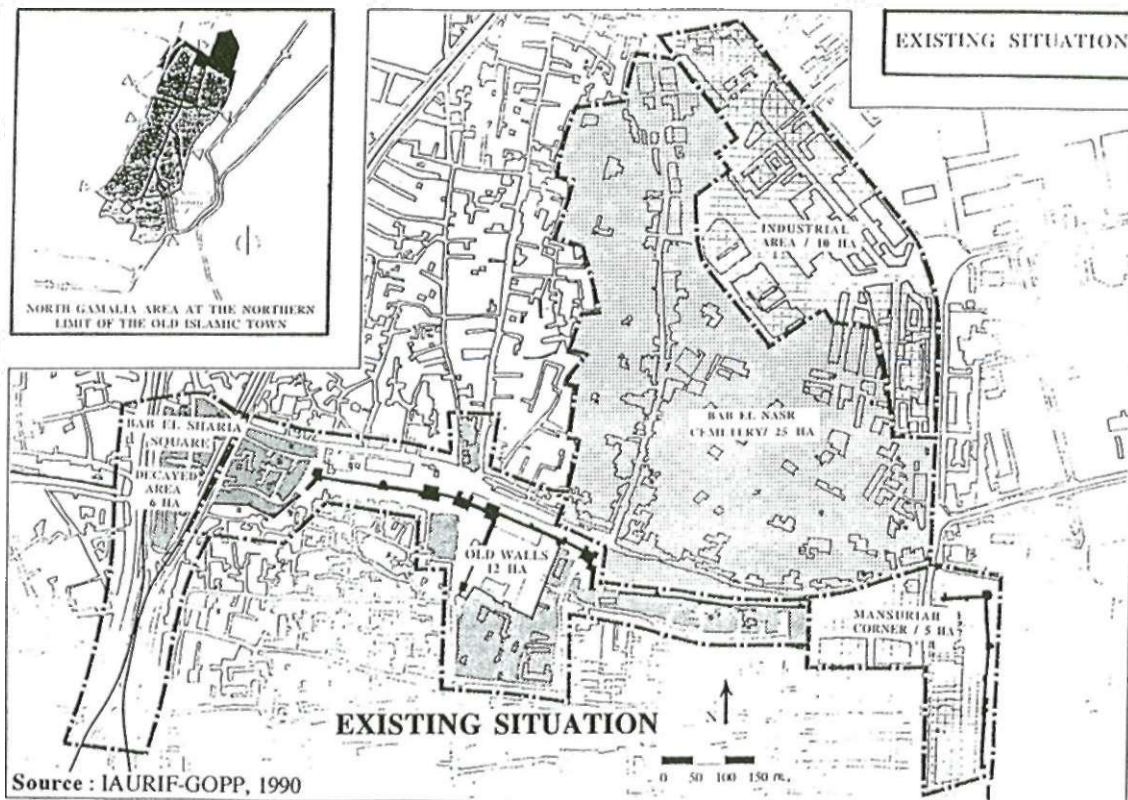


Fig. 56. Gamâliyya, situation actuelle et projet
Source : Iaurif-GOPP, 1990.

● L'avènement du site et de son image

Dans la liste des objectifs de chacun des six points forts, l'accent est mis avec insistance sur le « changement et l'amélioration » de l'image du quartier qui découlera du projet : « La rénovation des immeubles de logements doit aussi changer l'impression de désordre et de pauvreté », et le « développement du tourisme ne peut se faire que dans un environnement spécifique contribuant lui aussi à améliorer l'image de ce secteur ».

Le projet vise à modifier l'apparence et l'aspect général du quartier, mais aussi — surtout ? — à lui créer une image, puisqu'il n'en a actuellement aucune auprès des touristes, ni répulsive, ni attractive. En effet, il n'y a pas au Caire, dans la ville ancienne, de « vrai » quartier touristique, de référence, comme Soho à Londres, Plaka à Athènes, le quartier latin à Paris ; le secteur du Khân al-Khalîlî remplit cette fonction, mais il s'agit surtout d'un souk. Aussi, il paraît possible de fabriquer et d'authentifier un site. Peut-être est-ce pour cela que le nouveau parc ne s'appelle pas Bâb al-Nasr, comme le cimetière qu'il remplace, ou al-Biraqdar, nom du quartier dans lequel ce dernier est intégré, mais est baptisé « Gamâliyya », alors qu'il n'est pas situé dans ce prestigieux quartier. Gamâliyya, dont la renommée s'est amplifiée depuis l'attribution du prix Nobel de littérature à Naguib Mahfouz, évoque un quartier traditionnel, populaire et sympathique. À titre d'exemple, en quatrième de couverture de son roman *Les Fils de la Médina* on peut lire :

« Sur les ruines des palais fatimides a poussé la Gamaliyya, un quartier du vieux Caire. La vie truculente qui pullule sur ces splendeurs souterraines, celle de ses habitants hérétiques ont fasciné Mahfouz. La Gamaliyya devient le microcosme de l'humanité ». (Éditions Sindbad, 1991).

Pourtant, dans l'univers mahfouzien, il n'y a pas que Gamâliyya, le cimetière de Bâb al-Nasr a aussi sa place puisqu'il est le décor d'un de ses romans, *le Voleur et les chiens*...

De nombreux détails pratiques sont d'ores et déjà prévus, tels la mise en place d'un kiosque d'information et de panneaux indicateurs ou le balisage du circuit touristique ; il est même suggéré que les bus déposent les touristes au Khân al-Khalîlî et viennent les reprendre aux portes ; l'itinéraire pourra emprunter les rues al-Mu'izz et Gamâliyya. Le « slogan » du projet, repris dans les divers documents, est : « une porte ouverte sur le fabuleux trésor des monuments islamiques ».

Les activités industrielles et/ou polluantes et inadaptées doivent être remplacées par des activités artisanales et des commerces destinés aux touristes. L'artisanat est souvent un « plus » attractif ; valorisé, il a sa place dans un espace historique. Il est lui aussi objet de tourisme, et ses lieux de production se visitent, ainsi au nord de Bâb al-Futûh, « vous pourrez aller voir, au fond d'un dédale de venelles — faites vous guider —, deux vieux ateliers de souffleurs de verre »²⁰. L'artisanat apparaît comme une « valeur », en tant que garant d'une certaine authenticité locale, il est une des composantes essentielles du paysage urbain touristique. L'image suggérée par les aménageurs est en effet celle du quartier touristique idéal, avec son nom-référence, ses monuments, son souk, ses petits métiers, et même son mystère, le « trésor fabuleux ». De plus, les touristes pourront être sur place sans vraiment être dans la vieille ville, les remparts marquant la frontière. Les portes feront office de bornes, de seuil ouvert d'une part sur la ville et d'autre part sur le lieu de résidence touristique. Ainsi, le paradoxe du

²⁰ Égypte. *Guides Bleus*, 1986.

tourisme, « qui tient dans le couple antagoniste du dépaysement inquiétant et du retour aux habitudes rassurantes »²¹, pourra-t-il s'exprimer pleinement.

En établissant une comparaison avec Mexico, Jérôme Monnet s'est intéressé à ce projet :

« On reconnaîtra en 1990, dans le projet de valorisation d'un ancien rempart de la médina du Caire, tous les éléments d'un modèle de ville ségréatif. Il s'agit de "fonctionnaliser" les monuments pour leur assigner exclusivement l'usage que l'État leur destine, à savoir les intégrer à l'économie mondiale du tourisme » (Jérôme MONNET, 1993, p. 153).

● La sacralisation du monument

Le décor est posé pour une véritable mise en scène de la ville historique au « label » fatimide, adjectif accolé systématiquement au secteur. Pourtant, la recension des monuments historiques de Gamâliyya, réalisée à la demande de l'UNESCO montre que sur les 102 édifices répertoriés, seuls 8 témoignent de cette époque²² (ils ont d'ailleurs été pour la plupart remaniés), la majorité datant de la période ottomane. Le monument, sacralisé, mais aussi « réinterprété » devient l'alibi de l'appropriation spatiale, il justifie le remodelage et la re-fonctionnalisation l'espace. Selon l'aménageur, la situation actuelle du quartier ne correspond pas à sa « vocation » originelle et « vraie », ce qui plus qu'une justification, est un appel à l'intervention.

Aussi, la centralité de la ville ancienne s'exprime-t-elle dans ce projet par son historicité ; elle sera un centre historico-touristique basé sur le patrimoine architectural, sur les monuments, leur mise en valeur et en rentabilité. Le

²¹ Sylvie RIMBERT, 1973, p. 45.

²² Il s'agit de la muraille nord et des portes Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh, de la mosquée al-Hakim, du sanctuaire de Husayn, de la *zawiyya* Abu al-Khair al-Kulaybati, de la mosquée al-Aqmar et d'un mausolée anonyme, cf. Victoria et Michael MEINECKE, 1980.

monument, référence sans cesse évoquée, est une espèce architecturale précieuse et fragile, en voie de disparition²³ ; on ne peut l'extraire de son milieu (il n'est pas possible de réitérer l'expérience des temples nubien), aussi la réponse à cette situation est-elle la réhabilitation ou la restructuration autour du monument. « À une temporalité linéaire, dramatiquement représentée comme menant tout droit à la catastrophe, on oppose une temporalité circulaire, ce qui revient à l'abolition du temps et au maintien éternel de la *splendeur originelle* »²⁴.

Le monument devient alors un prisme au travers duquel sont révélés et énumérés tous les vices et les carences affectant la ville ancienne : il faut rénover le système d'égouts car ses fuites affectent les fondations, les accès doivent être améliorés puisque leur état actuel ne permet pas la mise en valeur du patrimoine architectural, les constructions adossées aux remparts doivent être détruites car elles les dissimulent, l'image du quartier doit changer car elle contribue à ternir le monument, lequel doit être protégé des agressions, en particulier celles des habitants, diabolisés et représentés comme de véritables prédateurs, etc. On exprime en premier lieu ce qu'il faut effacer, réglementer, interdire, et le monument devient alors un prétexte pour imposer un ordre urbain statique.

« Jusqu'à l'avènement du mot réhabilitation et surtout la soudaine vitesse de sa circulation des individus quelconques même issus d'une population qu'on appelle défavorisée se voyaient reconnaître cet usage millénaire qui consiste à façonner et à bricoler leur entour matériel et symbolique. C'est cette pratique millénaire que la réhabilitation est en train de réglementer et à terme d'interdire » (Jean MAGLIONE, 1982, p.19).

La restructuration de l'espace est déterminée par le monument, et doit se faire par rapport à lui : « des espaces publics doivent être créés devant certains

²³ La fragilité du monument est d'ailleurs souvent mise en évidence par un rappel du tremblement de terre d'octobre 1992, lequel a contribué à faire de la France un bailleur de fonds du projet *North Gamalia*. Selon le journal *Al-Ahrâm Hebdo* du 28 sept.-4 oct. 1994, la France a alloué 20 millions de francs à la restauration des remparts.

²⁴ Jérôme MONNET, 1993, p. 168.

monuments ». Le choix de l'espace à réhabiliter est d'ailleurs en grande partie dicté par l'importance du patrimoine architectural qu'il recèle. Le secteur-site est sélectionné parmi d'autres (Le Caire est particulièrement riche en monuments), délimité, puis marqué comme tel par des signes (fléchage, panneaux, bureau de renseignement, dénomination), et identifié par les emblèmes que sont les murailles et surtout les portes de la cité, éléments essentiels de la restructuration. « Quel que soit le type de centre, c'est la porte qui incarne cette limite, ce lieu de friction, cette charnière entre le profane et le sacré »²⁵.

● Panoramas de la ville unifiée

« Même si la ville ancienne est très proche, il est impossible d'avoir une vision de ses limites depuis les rues al-Gaych ou Port-Saïd ». Cette situation semble poser un réel problème aux aménageurs qui voient alors dans le dégagement des remparts, une occasion de matérialiser la limite et l'entrée de la vieille ville côté nord, les restes de la porte Bâb al-Cha'riyya seront spécialement restaurés afin de marquer concrètement l'entrée du centre-ville, et plus tard les murailles occidentales seront réhabilitées dans cette perspective. Comme le souligne Marcel Roncayolo, « il est plus difficile de renouveler une relation entre formes héritées et société, que de reconstituer le passé comme tel »²⁶.

Le projet Gamâliyya est aussi l'occasion de « renforcer la structure et le *design* urbains de la ville », les nouvelles constructions seront implantées dans un « vrai paysage urbain », on déplore ici l'absence d'alignement des façades et de limitation des hauteurs. Aussi, il est envisagé de limiter, dans l'enceinte de la vieille ville, la hauteur du bâti à celle des murailles, dont les parties manquantes pourraient être reconstruites. Pour mettre les portes en valeur, il faut pouvoir créer devant elles

²⁵ Jean-Bernard RACINE, 1993.

²⁶ Marcel RONCAYOLO, 1990, p. 180.

des vues en perspectives, une place devant Bâb al-Futûh et une terrasse devant Bâb al-Nasr sont projetées à cet effet. Quant au cimetière, « il ne correspond plus à la vocation moderne de cette partie de la ville ». L'historicité, et le fait peut sembler paradoxal, est une des vocations qui fait la « modernité » d'un quartier.

La ville se trouve donc limitée, délimitée, alignée, aplanie, mise en perspective et « panoramisée ». Avec l'avènement du site, le projet s'inscrit dans une recomposition urbaine d'ensemble de la ville, celle-ci sera perceptible dans le panorama, témoin et preuve visible de l'émergence de la ville planifiée, idéale, « une superbe vue panoramique sur le nouveau parc, les murs de la vieille ville, la mosquée al-Hakim et les tours du centre ».

Le panorama décompose la ville de manière linéaire, faisant apparaître tous les éléments-symboles, modelés séparément mais ajustés ensemble, ordonnés et hiérarchisés. La vue panoramique suggère un rappel des repères familiers de la ville comme les tours du centre ; le point de départ n'est pas le tout, le reste de la ville est là, et surtout se voit. Le panorama permet aussi de lier la ville, d'annexer un espace à un autre, de créer une allégeance, et d'inféoder la vieille ville au centre moderne. L'ancien et le contemporain se valorisent mutuellement par la confrontation, mais c'est la présence et la visibilité du moderne qui attestent et valorisent l'ancien en tant qu'historique, qualifié et reconnu comme tel. Le document ne nous dit pas si la réciproque est vraie, verra-t-on alors, depuis le centre-ville, les symboles de la ville ancienne ?

Gamâliyya, quartier présenté à l'origine comme « plutôt isolé », se retrouve soudain à vue d'oeil du centre-ville. Les nouvelles affectation et proximité du quartier permettent de l'intégrer à un ensemble-centre de ville « moderne », où un quartier historique et touristique a naturellement sa place, « l'inadéquation entre

l'utilisation actuelle et la vocation de ce secteur justifie la mise en place d'un projet ambitieux ». La ville, désormais unifiée, devient spectacle.

2 - Sayyida Zaynab, la « reconquête urbaine »

Concernant un quartier situé à l'extrémité sud-ouest de la ville ancienne, le projet de *Sayeda Zeinab* est basé quant à lui sur une délocalisation vers la périphérie du Caire des activités du secteur des tanneries (ville nouvelle d'al-Badr) et des abattoirs (Basâtîn)²⁷. Nous avons déjà évoqué, dans notre troisième partie, les habitants de ce quartier. La volonté de déplacement de ce type d'activités va évidemment dans le sens d'une reconnaissance de la centralité ; André Raymond a d'ailleurs identifié et utilisé le déplacement des tanneries dans plusieurs villes à l'époque ottomane comme un indicateur de la croissance urbaine²⁸.

Pourtant, le projet en aval est encore très vague ; son objectif principal, à l'heure actuelle, est de dégager une emprise foncière, puisqu'il est défini comme un projet de « reconquête urbaine ambitieuse d'un quartier central et populaire ». On peut ici évoquer une analogie : cette terminologie volontariste est celle utilisée dans les documents étudiés par Michel Lussault pour la ville de Tours :

« La constance de la connotation du champ de la reconquête par celui de la modernisation est frappante dans le cadre du récit de la remise en valeur du patrimoine urbain. (...) On y voit du dynamisme, de l'audace, du souci prospectif » (Michel LUSSAULT, 1993, p. 227).

Il est prévu d'articuler totalement cet espace, considéré comme intermédiaire, au centre-ville, grâce aux infrastructures de communications, et de laisser ensuite une large marge d'initiative aux investisseurs privés. Le quartier de Sayyida Zaynab

²⁷ Voir, au sujet de ce quartier, Bénédicte FLORIN, 1995.

²⁸ André RAYMOND, 1991-3.

constitue l'une des zones de transition et de contact entre CBD et vieille ville, lesquelles sont présentées comme ayant une « dynamique urbaine gelée ».

Ces quartiers sont considérés comme des espaces indéfinis et statiques, presque en voie de disparition, puisqu'ils font preuve d'une « nette tendance à se détériorer qui ne peut être contrée que par une forte impulsion extérieure ».

« Ils sont promis à devenir, si rien n'est fait, un goulot d'étranglement entre CBD et ville ancienne, empêchant les relations du CBD à la vieille-ville et contribuant à la suffocation des quartiers occidentaux de celle-ci. Ces espaces doivent être aérés, on doit y implanter des espaces verts et des services publics, et ensuite afflueront les investisseurs privés puisque le secteur est bien situé et desservi » (IAURIF, 1988).

La centralité d'un quartier comme celui de Sayyida Zaynab est présentée ici comme incontestable, mais elle ne repose que sur un critère, celui de la localisation « le secteur est bien situé », qui permet son jumelage à la ville moderne, qui possède le statut et les attributs réels du centre. Ce quartier, et plus généralement les zones intermédiaires, sont en fait assimilés par les urbanistes à des réserves foncières.

Nous ne poursuivrons pas, faute de matière, l'étude de ce dernier projet. En effet, si l'enquête concernant le secteur de Sayyida Zaynab était, contrairement à celle sur Gamâliyya, très riche et complète, la finalité du projet apparaît, quant à elle, encore artificielle. Si les questions que l'on peut se poser concernent le sens du projet et ses objectifs, le souci des urbanistes semble avoir été de trouver un vaste espace central susceptible d'être valorisé. Si l'idée de délocaliser les tanneries et les abattoirs est cohérente dans le cadre de la ville actuelle, on ne peut que regretter qu'elle ne puisse se poursuivre autrement qu'en une recension du nombre d'hectares que cette nouvelle disponibilité foncière fournira à des investisseurs potentiels.

Enfin, le point commun entre ces deux projets est qu'ils font peut-être preuve d'une ambition excessive et occultent certaines des réalités cairot. En effet, le décalage entre la nature et le contexte des quartiers concernés et leur projection est extrême. Sans transition, il s'agit de transformer ici un cimetière habité en un parc abritant un hôtel quatre étoiles, et là des abattoirs et des tanneries en gratte-ciel occupés par des bureaux...

3 - Centralités en l'an 2000

● La mégapole aura plusieurs centres

La vision prospective des urbanistes sur Le Caire²⁹ tient pour acquis que la ville de l'an 2000 aura plusieurs centres³⁰ :

- Le CBD commercial, touristique et culturel.
- Le centre nord-est entre Héliopolis et l'aéroport (administration et affaires).
- Le centre de Ma'âdi appuyé par son quartier résidentiel de standing.
- Le centre de 6 Octobre, pôle de développement dans le désert oriental, qui permettra au dynamisme de Gîza de s'exprimer.
- Des centres locaux dans les *new-settlements* et les villes satellites.

La ville ancienne n'apparaît aucunement dans cette énumération, à moins qu'elle ne soit symbolisée par l'adjectif « touristique » accolé au CBD ; les documents cartographiques de présentation de l'agglomération sont aussi flous, puisque la vieille ville est souvent fondue dans le CBD, ou au mieux figurée, en partie, comme « zone historique »³¹. Elle ne peut, dans cette perspective, être un centre puisque les projets d'aménagement ne font aucune place à certaines fonctions spécifiques de la ville ancienne, telle celle d'être un lieu privilégié des sociabilités.

²⁹ Cf. Laurent BECARD ; Jean-Louis PAGÈS, 1985.

³⁰ Ce qui n'apparaît pas comme surprenant puisque le polycentrisme a déjà cours.

³¹ Laurent BECARD ; Jean-Louis PAGÈS, 1985, pp. 23 et 24.

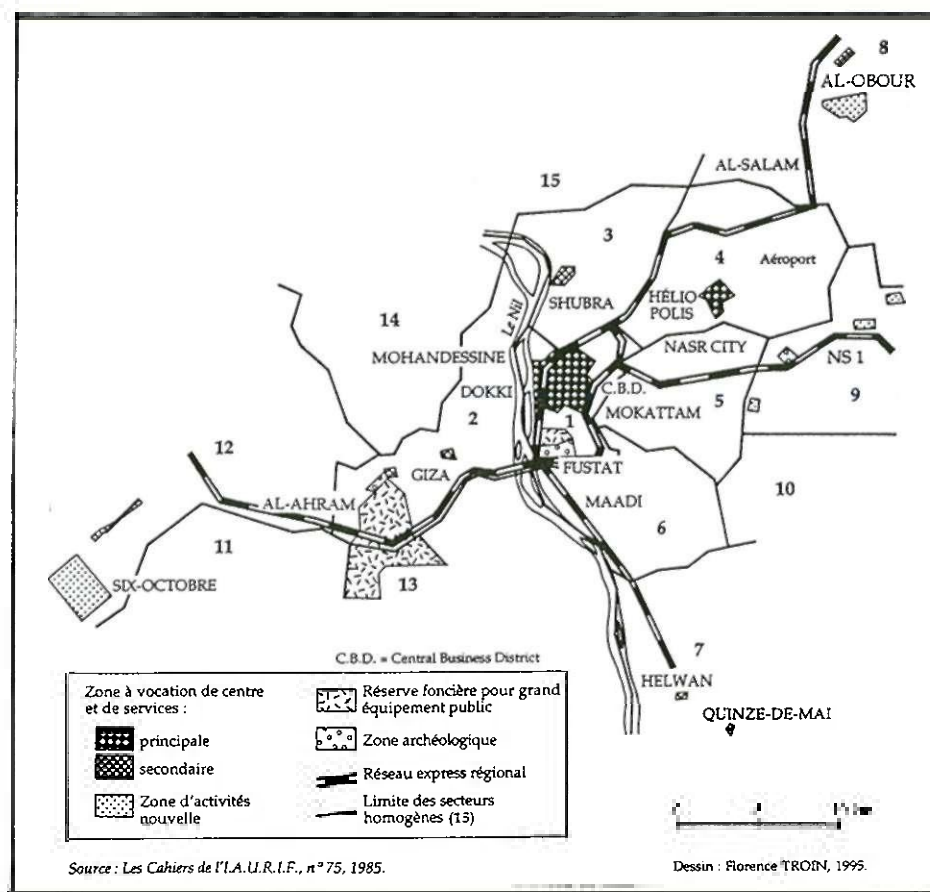


Fig. 57 - Les secteurs homogènes du Grand-Caire

Source : *Les Cahiers d'URBAMA* n°10, 1995, p. 53

« Or un centre urbain attire autant par ce qu'il signifie que par ce qu'il propose réellement : il n'est ni une donnée objective, ni un espace homogène »³².

La cohésion de la ville ancienne est en partie due à ses fonctions religieuses et culturelles, lesquelles contribuent à instituer le quartier de Gamâliyya comme un haut lieu du tourisme national. Celui-ci forme par ailleurs un ensemble historique, touristique et culturel spécifique, un espace populaire très fréquenté. Pourtant, ces réalités (pratiques et/ou représentations), méconnues ou occultées par les acteurs de l'aménagement, ne sont aucunement mentionnées dans l'ensemble de la documentation produite³³.

³² BERTRAND Michel-Jean ; METTON Alain, 1982, p. 87.

³³ Non plus que l'existence, sur le site même du projet Gamâliyya, d'un *mawlid* de quartier dans le cimetière de Bâb al-Nasr, autour du tombeau de Cheikh Yûnis.

Quant aux fonctions commerciales, autres que celles destinées à une consommation touristique, il y est seulement fait allusion. En ce qui concerne la participation de la ville ancienne à la dynamique générale de l'agglomération, elle semble devoir se faire essentiellement par un apport en population et en activités à la périphérie, *new-settlements* et villes nouvelles, ce qui entre dans la logique de la politique urbaine générale de desserrement du cœur de la ville au profit des pourtours désertiques.

Ainsi, au vu du dynamisme des activités de la ville ancienne, M. Abd el Baqi Ibrahim, directeur du Centre de Planification Urbaine, suggérait que le surplus de main d'œuvre et d'activités inadaptées au quartier de Gamâliyya soit transféré vers les nouvelles implantations périphériques³⁴. Cette optique de transplantation de dynamiques est souvent reprise dans les documents d'aménagement, mais il est difficile de voir en ces transferts unilatéraux une intégration de la ville ancienne à la région du Grand-Caire. Dans les deux projets que nous avons évoqués, sont énumérées les activités inadaptées et polluantes (soit plusieurs centaines d'entreprises) qui doivent être déplacées, mais, à l'inverse, en ce qui concerne les activités de remplacement, on ne retrouve que le vague trinôme commerce-artisanat-tourisme, fruit d'une proposition circulaire. De même, le projet *North-Gamalia* ne prévoit aucune concertation avec les habitants, « acteurs qui scellent quotidiennement le sort de la Médina »³⁵, relégués aux rôles de figurants, et dont le surplus trouvera sa place dans les *new-settlements*. Tout se déroule comme si la ville ancienne n'avait pas encore d'existence, mais comme si on allait la créer.

« Est-il permis de rêver à une Médina, qui ne soit pas une somme de monuments drainant des cohortes de touristes pressés, mais un milieu vivant, pris en charge par ses propres habitants, dans un cadre adéquat de participation et de responsabilité, sauvegardant l'essentiel

³⁴ Cité par Jean-Charles DEPAULE et Galila EL KADI, 1990.

³⁵ Mohammed NACIRI, 1982, p. 253.

d'une civilisation urbaine qui fait partie du patrimoine de l'humanité ? » (Mohammed NACIRI, 1982, p. 255).

● Et la ville ancienne sera fatimide...

« Le problème qui se pose pour Qâhira est celui d'une conservation dont les termes sont identiques à ceux auxquels sont confrontées les "méquinas" des grandes villes arabes. La tentation d'arrêter l'évolution et de créer une ville-musée appartient au discours officiel : dans les années 1970 et 1980 on a évoqué la protection d'une "ville fatimide" qui n'existe plus » (André RAYMOND, 1993, p. 369).

Pourtant, dans la mégapole du XXI^e, la ville ancienne est ainsi projetée : « Les quartiers historiques de la ville fatimide ont développé les vocations artisanale, commerciale et touristique qui font leur originalité »³⁶. Cette phrase, seule allusion présageant de l'avenir de la ville ancienne nous laisse plutôt dans l'expectative : qu'en est-il en effet de la ville non fatimide, soit l'essentiel de la ville ancienne ?

La ville ancienne, classée comme centrale par les planificateurs du fait de son intégration au premier secteur homogène, se voit pourtant écartée de la centralité par négation ou omission des attributs de celle-ci ; ceci s'explique en partie par le fait que la ville ancienne n'est pas analysée, et est considérée comme un assemblage fermé de quartiers disparates. Il apparaît alors que la centralité de la ville ancienne, pour les aménageurs-urbanistes, est duelle et réside soit dans sa situation géographique (espace central et non centre) soit dans sa dimension historique, elle-même appréhendée de manière sélective.

Comme le rappelle Roger Bartra, « chaque fois qu'il est question d'histoire urbaine, il faut comprendre que nous sommes dans un temps mythique, où le passé n'existe que par rapport au présent, où il est inventé au fur et à mesure des besoins du présent »³⁷.

³⁶ Laurent BECARD Laurent ; Jean-Louis PAGES, 1985, p. 20.

³⁷ Roger BARTRA, 1989, cité par Jérôme MONNET, 1993.

● L'attribution d'un rôle

Le concept de secteur homogène détermine un vaste espace central à l'échelle de l'agglomération, mais prévoit en parallèle une très forte sectorisation fonctionnelle. La ville ancienne, en ce qui la concerne, semble promise en partie à un dépeçage, centre historico-touristique de Gamâliyya, extensions du CBD pour les espaces intermédiaires et les marges au contact de celui-ci. Quant au reste (ou l'ensemble) de la ville ancienne, il n'est même pas évoqué.

Cette projection de la ville correspond à une définition particulière et exclusive de la centralité, privilégiant l'hyper-fonctionnalisme, celui du CBD extensif, qui essaime ou qui s'étale, avec son pendant, le nécessaire mais circonscrit centre historique — ici garanti fatimide — ce que Jérôme Monnet, dans un autre contexte, considère comme les « caricatures d'espace urbain que sont le centre-musée et le centre-bureau »³⁸.

Une telle conception nie la forme de centralité primordiale qu'est la reconnaissance du centre par sa pratique, alors que paradoxalement le touriste, sorte de héros des villes modernes, bénéficie de la création d'un centre « complet » et « adapté ». Il semble que ces perspectives combinent une analyse réductrice tant de la centralité (réduite au couple CBD-centre historique) que de la définition de la ville ancienne (vague espace d'où émergent une cohorte de monuments et une ville fatimide).

L'un des quatre éléments d'un « scénario de l'inacceptable » dressé par les urbanistes pour Le Caire du XXI^e siècle, est : « le patrimoine urbain est détruit »³⁹ ; face aux problèmes accumulés dans la ville ancienne, résumés ici à la détérioration des monuments, l'aménageur se fait conservateur et champion de la sauvegarde.

³⁸ INAH, 1985, cité par Jérôme MONNET, 1993, p. 111.

³⁹ Laurent BECARD ; Jean-Louis PAGÈS, 1985, p. 18.

Nous pourrions reprendre pour Le Caire la plupart des questions et constats que Pierre Signoles formulait autour de la signification et surtout du sens de la sauvegarde des médinas : faiblesse des propositions économiques, difficulté de définir une centralité autre que de localisation à ces quartiers, absence de réel projet d'avenir, etc⁴⁰. Comme dans le cas de la médina de Fès, on est tenté de considérer la sauvegarde comme un terme creux, un « substitut » de politique d'aménagement⁴¹.

« Si l'horreur de ce qui est vieux est peut-être plus naturelle qu'on ne croit, comme nous l'enseignent les philosophes, tant et si bien que la civilisation a précisément pour but de canaliser l'instinct de saccage, la défense de l'ancien et la constitution de l'idée de patrimoine apparaissent comme une victoire de l'intelligence sur l'instinct, comme une manifestation de l'Esprit. L'ennui, et c'est là une remarque d'A. Chastel (1975), c'est que comme toujours en histoire, cette victoire vient trop tard : "Le patrimoine est un bien indispensable, il ne commence à exister qu'en mourant" ». (Jean-Bernard RACINE, 1993, p. 222).

Il faut rapidement préserver des monuments, des pans de ville. Mais le discours de l'aménageur est pris dans le paradoxe et l'ambiguïté : comment sauver le monument sans son contexte ? Comment opérer la sélection : pourquoi le cimetière de Bâb al-Nasr, dont l'origine remonte au XI^e siècle, a moins sa place dans la ville moderne actuelle que les remparts et les portes ? En extrapolant, hormis par ses monuments la ville ancienne y a-t-elle sa place ? Comme le soulignait Jean-François Troin :

« Partout, ou presque partout, le centre historique auquel on ne manque pas de se référer est à la fois une gêne, un enjeu (son espace est convoité) et un symbole qu'on aimerait intégrer ». (Jean-François TROIN, 1987, p. 12).

La ville moderne se doit d'avoir son centre historique ; on est alors tenté de le modeler, de le reconstituer, voire de le clore en omettant des lieux, comme le

⁴⁰ Pierre SIGNOLES, 1994.

⁴¹ Cf. Mohammed NACIRI, 1982, p. 253

quartier d'al-Husayniyya, exclu de l'histoire du Caire parce qu'extra-muros et non monumental⁴².

L'objectif du projet *North Gamalia*, qui peut se résumer, dans sa matérialité, en un projet de façade, sans épaisseur ni profondeur, est l'avènement d'un site, l'élaboration de son image en est le réel point fort ; ainsi, Marcel Belliot prône le dégagement des vieilles murailles « des constructions hétéroclites », ailleurs qualifiées de « parasites et disgracieuses », qui s'y sont adossées au fil des siècles⁴³. À quoi on peut rétorquer que « c'est justement la disparition absolue de toute trace qui est paradoxalement la trace et qui révèle l'artifice, le scénario, le camouflage.. »⁴⁴. Si l'on en croit Viktoria Meinecke, ces ajouts ont pourtant débuté, essentiellement sous la forme de boutiques, dès l'érection des monuments concernés⁴⁵.

Enfin, c'est une vraie médina qui doit voir le jour. Symboliquement, le dégagement et la mise en valeur des remparts, estompés par le temps et les constructions, en font preuve : « le dégagement des murailles fournit une réelle opportunité pour représenter la frontière et l'entrée de la vieille ville »⁴⁶. La ville ancienne qui a intégré et franchi depuis longtemps ses frontières de pierre et continue de se renouveler, doit se réguler, se contenir, se figer, mais surtout être conforme et résumée au rôle unique qui lui est imparti, celui de site historique et touristique, ce dernier point étant entendu comme exclusivement orienté vers le tourisme international, seule forme reconnue de cette activité.

⁴² Dès la fondation d'al-Qâhira, ou peu après, des contingents de l'armée s'installèrent hors de l'enceinte, d'où l'origine de ce quartier qui devint par la suite un faubourg du Caire. Cf. André RAYMOND, 1993, p. 61.

⁴³ Marcel BELLLOT, 1990, p. 2.

⁴⁴ V. JANKELEVITCH, 1982, *L'irréversible et la nostalgie*, cité par Jean MAGLIONE 1982, p. 18.

⁴⁵ Viktoria MEINECKE-BERG, 1980.

⁴⁶ IAURIF- GOPP, 1990-2, p. 12.



● Sage comme une image, ou la ville comme dans un livre

Au delà de l'analyse des documents étudiés, et en guise de conclusion, on peut interpréter la facture très classique du projet *North-Gamalia* comme l'expression d'une volonté, consciente ou non, d'exacerber ou de créer la ressemblance de la ville à un modèle, à un type de ville, en l'occurrence celui de la médina, unique archétype de la « ville arabe ».

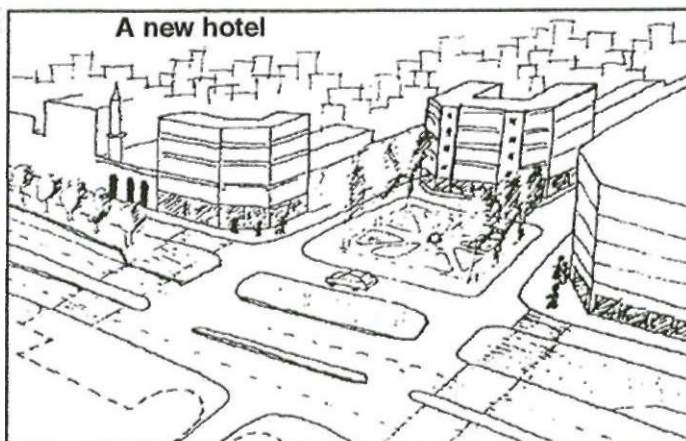
En effet, en comparant le paysage urbain projeté (cf. pl. 7) au schéma à vocation pédagogique qui illustre la ville d'Afrique du Nord dans un manuel scolaire de géographie générale (cf. pl. 6), on ne peut qu'être frappé de la similitude des deux représentations.

L'un des chapitres de cet ouvrage est consacré aux villes du tiers-monde, y sont représentées plusieurs coupes-synthèse de divers types de villes. Celle de la ville d'Afrique du Nord, du centre à la périphérie, se compose de quatre séquences successives : « les quartiers modernes », « la vieille ville », « les bidonvilles » et « les nouveaux quartiers résidentiels ». L'image reproduite ici (pl. 6) est celle des « quartiers modernes » jouxtant la vieille ville ; cette coupe est assortie d'une légende que nous citons (et soulignons) en partie :

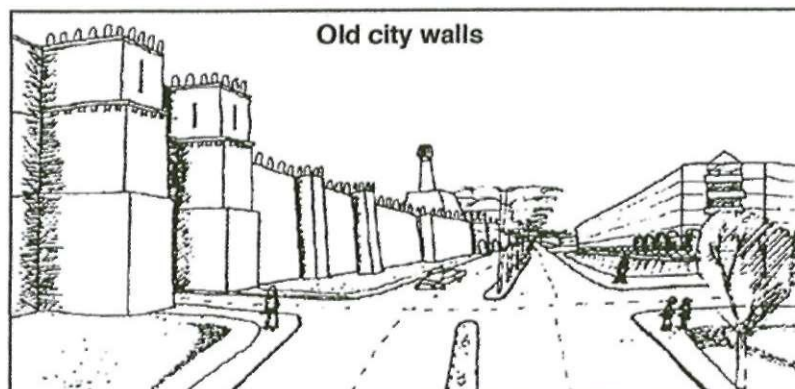
« Cette partie de la ville est constituée par les quartiers modernes, construits sur le modèle européen, soit à l'époque coloniale, soit depuis l'indépendance. Au premier plan, un immeuble très élevé et très moderne se trouve à proximité de la vieille ville. C'est un hôtel de luxe avec vue sur les attraits touristiques de la vieille ville. Près de la porte des remparts de la vieille ville, est localisé un marché de tapis et d'objets d'artisanat. Autour de la place principale, des bâtiments officiels ou de grandes sociétés privées. Derrière eux, s'ouvrent de larges avenues animées par une intense circulation automobile. Les immeubles qui les bordent sont habitées par des catégories sociales aisées ou occupés par des bureaux ».

(*Géographie Générale*, classe de seconde, coll. Nathan, Lacoste-Ghirardi, 1978, p. 157).

Pl. 6. Extrait de la coupe synthèse de la ville d'Afrique du Nord
Livre de Géographie générale, classe de seconde, coll. Lacoste-Ghirardi, 1978, p. 157



Pl. 7.
Projet North Gamalia
Source : IAURIF-GOPP, 1990



Transcrite par la similitude frappante des deux dessins et de leurs commentaires, c'est bien la même schématisation de la vieille ville qui s'exprime. Représentation et projection se fondent. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de constater que le projet *North-Gamalia* donne une impression de « déjà vu » ; de Tunis à Alep, en passant par Le Caire, c'est toujours le même stéréotype de médina que l'on imagine ou que l'on réalise.

Par ailleurs, le dynamisme de la ville ancienne qui réside dans de nombreux facteurs comme sa taille, sa capacité de renouvellement, sa perméabilité, le fait qu'elle n'est ni close, ni exclue, tous ces éléments sont occultés ; aucun de ces atouts n'est même évoqué, comme s'il s'agissait d'un espace périphérique dans son autonomie, d'un isolat⁴⁷ qu'il conviendrait seulement d'annexer.

Si Robert Ilbert a montré, en réfutant la dichotomie ville ancienne/ville neuve, que la ville ancienne ne peut-être perçue et analysée comme une médina, il semble pourtant que les projets des aménageurs visent au contraire à en fabriquer et à en instituer une, faute peut-être de réel projet urbain d'ensemble relatif à la vieille ville.

Le projet de *Sayida Zaynab*, ou plutôt l'absence de projet, témoigne en ce sens. Les quartiers anciens, s'ils ne sont pas marqués par un patrimoine monumental, posent un problème, non résolu, de définition, de position dans la hiérarchie urbaine. Autour d'un petit centre historico-touristique sur-valorisé et des parcours qui y mènent, n'apparaît qu'une vaste réserve foncière, une zone d'extension possible du CBD.

La vision des aménageurs, telle qu'elle est projetée sur certains lieux symboliques de la ville ancienne, relève de ce que l'on peut qualifier de « sacralisation fonctionnelle » de l'espace. Mais la sacralité peut revêtir d'autres formes et d'autres expressions, elle peut se manifester par des pratiques, et c'est ainsi que nous nous proposons désormais de l'envisager.

⁴⁷ Selon la définition d'Alain REYNAUD, 1981.

Chapitre 2

La fête, l'espace d'un temps. Célébrations des grands *mûlid-s* du Caire

« Je demeurais à Barqa'îd et m'apprêtais à quitter cette ville après y avoir contemplé le croissant de lune des fêtes. Cependant j'avais le coeur gros de partir avant que d'assister aux festivités. Lorsque le jour se leva, je me mis en chemin au milieu d'une foule de cavaliers et de piétons afin de faire admirer mes habits neufs à tous ceux qui faisaient de même en vue de congratulations réciproques. » (AL-QASIM AL-HARIRI, *Le Livre des Malins*, p. 71).

Fin septembre 1994 au Caire. Au centre-ville, des affiches annoncent que le dernier film de Youssef Chahine, *al-Muhâgir* (l'Émigré), se joue dans les cinémas Tahrir, Normandy et Karim. Au même moment, dans la proche ville ancienne, mais aussi dans toute l'Égypte, nul besoin de réclame, on sait que le *mûlid*¹ de Husayn est imminent. Il défie le temps, revient chaque année et s'inscrit quelques semaines à la suite de celui du Prophète ; sa date, fixée sur le calendrier de l'Hégire, avance chaque année d'une dizaine de jours par rapport à l'année solaire, la fête se décale ainsi peu à peu d'une saison vers une autre.

Le *mûlid* de Husayn, petit-fils du Prophète, est la fête qui commémore l'anniversaire de sa naissance. Organisée autour de la mosquée dédiée au saint, cette célébration festive associe résidents et pèlerins venus de l'ensemble du pays et met en scène un quartier selon un rituel où la pratique codifiée et rythmée de l'espace joue un rôle majeur.

¹ *Mawlid* (anniversaire) dont le pluriel est *mawâlid*, se dit *mûlid* en Égypte. Au delà de l'anniversaire d'un événement précis, naissance ou disparition (les deux cas existent), le *mûlid* est tout simplement le jour consacré au saint.

1 - Des phénomènes majeurs, des événements discrets

Les *mûlid-s* d'Égypte, phénomènes sociaux de grande ampleur (ne serait-ce que par le nombre de leurs participants et par le sens conféré aux espaces de leur pratique) sont peu explorés pour ne pas dire ignorés par l'ensemble des sciences sociales, exception faite de l'histoire — qui les aborde surtout dans le cadre de l'étude du soufisme et des phénomènes confrériques² ou de la sainteté. Dans cette optique, une place est faite à la pratique contemporaine des *mûlid-s* dans les travaux de Pierre-Jean Luizard et la thèse de Rachida Chih³ ; ces recherches apportent une connaissance complémentaire sur les réseaux confrériques contemporains, leur rôle dans le paysage social et politique et leur implantation au niveau local. La monographie de Catherine Mayeur-Jaouen⁴, sur la figure de Sayyid al-Badawî, retrace l'histoire d'un grand saint de l'Islam égyptien et des modalités de son culte jusqu'à nos jours⁵.

Les références que l'on peut utiliser comme sources de base pour la localisation et l'identification des *mûlid-s* sont les *khitat* de Alî Pacha Mubarak pour la fin du XIX^e siècle et la recension commentée des *mûlid-s* égyptiens, de J.-W. Mac Pherson, laquelle a été publiée en 1941. Enfin, le livre de Nicolaas Biegan (1990) fournit nombre d'informations sur l'ensemble des *mûlid-s* d'Égypte. Les récits des voyageurs apportent parfois des renseignements intéressants au sujet de

² «*Tarîqa* : voie, chemin. C'est par ce terme qu'est rendue la notion de confrérie ou d'ordre mystique en islam. Dans le cheminement vers la perfection, les textes soufis placent la connaissance de la *tarîqa* au-dessus de celle de la loi religieuse, de la science exotérique (*charî'a*), mais au-dessous de celle de la Réalité divine (*haqîqa*) et de la connaissance ésotérique qui coiffe le tout (*ma'rifa*). Dans ses degrés ultimes, le soufisme se dégage de toute structure sociale et devient une démarche purement personnelle ». Définition proposée in *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, p. 634. C'est un enseignement ésotérique et initiatique qui permet de suivre les étapes de la voie qui mène à la connaissance vraie de Dieu et du monde invisible.

³ Pierre-Jean LUIZARD, 1990, 1991 et 1993 ; Rachida CHIH, 1996.

⁴ Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1994.

⁵ On considère que le culte des saints s'est répandu en Égypte dès le X^e siècle ; pour l'histoire générale des *mûlid-s* égyptiens, cf. l'article de référence de Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1995.

la localisation et du déroulement de certaines célébrations (Edward Lane en particulier⁶), mais ce sont souvent les mêmes fêtes et scènes qui sont décrites.

Enfin, de nombreux ouvrages de folkloristes sont publiés en Égypte sur les *mûlid-s*.

Bien que la littérature égyptienne contemporaine, romanesque (Yehia Haqqi, Naguïb Mahfouz), et plus particulièrement autobiographique (Taha Hussein, Sayyid 'Uways), révèle, comme nous l'avons évoqué dans notre deuxième partie, le sens et l'intensité de la relation entretenue avec certains lieux sacrés, ces thèmes fondateurs de représentations et de pratiques spatiales ne sont que rarement évoqués, sans qu'apparaissent clairement les raisons de cet « oubli » surprenant. La production scientifique, malgré son abondance et sa diversité en ce qui concerne Le Caire, ne leur reconnaît ni visibilité, ni place dans l'existence de la cité et de ses habitants. À l'exception de l'essai de Jacques Berque, sur l'histoire sociale du quartier de Gamâliyya⁷, lequel met en exergue les valeurs symboliques des lieux et leur permanence, et apparaît comme fondateur dans son évocation de la notion de « système », liant fonctions et valeurs de l'espace, on trouve au mieux, à propos de ces événements, une ligne informative au détour d'un ouvrage. Le vaste champ de la sacralité et des pratiques sociales qui lui sont associées reste inexploré dans l'optique de l'analyse urbaine, alors que sa lecture spatiale s'avère féconde⁸.

Les *mûlid-s* du Caire auraient pu émerger, à plusieurs titres, comme objets de recherches, en particulier géographiques. En sus du fait religieux et des modalités de son expression, dans lesquels leur mention se fait tout naturellement, les

⁶ Edward William LANE, 1836,

⁷ Jacques BERQUE, Mustapha AL- SHAKAA, 1974.

⁸ Comme en témoigne la thèse d'Abderrahmane MOUSSAOUI (1996) sur les logiques du sacré dans l'organisation de l'espace du Sud-ouest algérien, notamment les chapitres consacrés au *mawlid* de Kenadsa et aux fêtes du Gourara (pp. 58-89 et 275-296).

pèlerinages pourraient être appréhendés par le biais du tourisme⁹, ils confèrent aux quartiers centraux de la ville ancienne du Caire le statut de hauts lieux du tourisme national. Pour s'en convaincre, rappelons que le quartier de Husayn abrite « une industrie hôtelière qui sait approprier ses enseignes à la solennité des lieux » et dont « l'inconfort passablement archaïque ne décourage nullement un afflux que pourraient envier bien des hôtels du Caire moderne »¹⁰. Les répercussions des *mûlid-s* sont importantes sur l'économie locale.

Ce sont, de surcroît, des fêtes originales et des pratiques constitutives de la culture égyptienne. En ce sens réside peut-être un élément d'explication : ont-ils été relégués, malgré leur ampleur et leur vivacité dans la catégorie du folklore ? Catalogués comme pratiques sociales archaïques, en voie de disparition, ils auraient été occultés, avant de tomber dans l'oubli duquel on ne les a plus exhumés¹¹ ? Peut-être ont-ils été dissimulés par leur inscription en des lieux circonscrits de la ville et dans un temps trop éphémère ?

Enfin, les *mûlid-s* sont l'expression d'un Islam « traditionnel », populaire, toujours prégnant et vivace, mais qui est souvent dissimulé par la faveur accordée à l'Islam politique, sur-représenté. Par ailleurs, le soufisme, a été l'objet, depuis la diffusion du réformisme musulman¹², de violentes critiques ; toute une culture s'est trouvée taxée d'obscurantisme¹³.

⁹ C'est ce que démontre Jean-Marie MIOSEC (1994) en présentant les pèlerinages urbains comme champs d'investigation possibles des tourisms dans le monde arabe. Mohammed BERRIANE (1992) a montré comment la fréquentation des *moussems* au Maroc mêle pèlerinage et loisirs.

¹⁰ Jacques BERQUE, 1974, p. 95.

¹¹ Cette explication est développée par Michel CHODKIEWICZ (1996) en conclusion de l'ouvrage *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*. L'auteur montre que l'avenir des confréries semblait compromis à l'époque du « socialisme arabe », au nom de « l'islam orthodoxe » ou du « matérialisme historique », on prévoyait leur extinction. Un professeur d'histoire médiévale de l'Université du Caire suggérait même de remplacer le *mûlid* de Badawî par une exposition des productions industrielles nationales.

¹² « Salafiyya : retour aux ancêtres. Mouvement idéologique apparaissant au XIX^e siècle dont l'objectif est de réconcilier islam et modernité. Il prône le retour à l'islam des origines et critique sévèrement les théologiens. La Salafiyya s'est généralement heurtée au soufisme confrérique et au maraboutisme, mais elle n'en a pas moins accueilli parfois certaines idées soufies. » *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, p. 632.

¹³ Cf. Pierre-Jean LUIZARD, 1996.

Paradoxalement, alors que les *mûlid-s* sont fréquentés par des millions d'Égyptiens, le phénomène est toutefois perçu au travers d'un filtre marginalisant. Ou alors, à l'instar des médias égyptiens, « on n'en parle pas parce que c'est normal »¹⁴, parle-t-on toujours de ce qui est évident ? Un des paradoxes de la célébration d'un *mûlid* est qu'il s'agit d'une fête intense et bruyante, mais d'un événement discret.

Dans un essai sur la culture urbaine, Marcel Roncayolo nous incite à « compter avec les symboles et les manifestations : des emblèmes aux rites et aux fêtes collectives, dont on découvre aujourd'hui l'importance »¹⁵. À propos des espaces « aimés » et « louangés », Gaston Bachelard observe qu'à « leur valeur de protection qui peut être positive, s'attachent aussi des valeurs imaginées, et ces valeurs sont bientôt des valeurs dominantes ». L'espace saisi par l'imagination ne peut rester indifférent, il est vécu : « En particulier, presque toujours, il attire »¹⁶.

Il est des événements attendus, reproduits, lesquels impliquent une adhésion et une participation collectives et mettent en scène, pour un temps, des espaces de la ville. « L'homme a besoin d'un environnement qui ne soit pas simplement bien organisé, mais également poétique et symbolique »¹⁷. Les célébrations festives, moments cycliques qui rythment le cours de l'existence des êtres et marquent la symbolique et le sens des lieux, résultent de la fusion et de la superposition d'un lieu consacré et d'un moment célébré. En sus de celui du Prophète et des membres de sa famille (*ahl al-beyt*) sont fêtés aussi les *mûlid-s* d'autres saints. Il ne s'agit pas de fêtes propres aux musulmans, il existe des *mûlid-s* chrétiens et juifs, même

¹⁴ « Interrogés sur le silence de la presse à propos de l'affluence record au *mawlid* de Husayn, de nombreux Égyptiens firent cette réponse : On n'en parle pas parce que c'est normal. Les médias vont-ils en effet, prendre la peine de mentionner le lever ou le coucher du soleil ? » (Pierre-Jean LUIZARD, 1990).

¹⁵ Marcel RONCAYOLO, 1990, p. 89.

¹⁶ Gaston BACHELARD, 1957, p. 17.

¹⁷ Kevin LYNCH, 1960.

si ces derniers ne sont plus fréquentés par les Égyptiens. Les plus importants, outre ceux du Delta (Sayyid al-Badawî à Tantâ et Ibrâhîm al-Disuqî à Disûq), se déroulent au Caire. Il y a en Égypte, selon le ministère des *Waqf-s* plus de 40 commémorations de saints, et, selon le Conseil soufi, au moins 80 *mûlid-s* de fondateurs de confréries ; à ces manifestations s'ajoutent des centaines, ou des milliers de petits *mûlid-s*. D'importance très inégale, leur fréquentation va de quelques dizaines à plusieurs centaines de milliers de personnes¹⁸.

Quel village, quelle bourgade, quelle ville d'Égypte, quel quartier ou faubourg ancien du Caire qui n'ait son *mûlid* ? Aussi, nous n'aborderons pas ici tous les *mûlid-s* « de quartier » qui se tiennent dans la ville ancienne, mais nous nous concentrerons sur les événements majeurs, de nature plus exceptionnelle, qui dépassent la simple sphère locale ; toutefois, nous illustrerons parfois notre propos à partir d'exemples empruntés à d'autres *mûlid-s*. C'est donc au travers d'une investigation des deux principaux *mûlid-s* cairotes, ceux de Husayn et de Zaynab, que nous nous proposons d'aborder ces événements en tant qu'espaces-temps de pratiques urbaines ponctuelles et cycliques inscrites dans des territoires spécifiques, affirmant et confirmant la centralité — à l'échelle locale mais aussi nationale — des espaces anciens du Caire, et révélant leur signifiante collective.

Le Caire, comme nombre de recherches l'ont montré, est une ville qui se « dérobe » aux catégories usuelles de définition et de partition de l'espace urbain, et dont l'analyse cherche à s'enrichir d'apports d'origines multiples. Pour identifier et mettre en relation les divers niveaux de la composition urbaine, nous disposons de critères morphologiques et d'indicateurs socio-économiques ; mais, en postulant que les festivités religieuses sont liées à des réseaux et ancrées sur des territoires, ces dimensions peuvent être introduites dans le repérage d'espaces cohérents, ou,

¹⁸ Cf. Pierre-Jean LUIZARD, 1990.

plus précisément de formations socio-spatiales. Le *mûlid*, à ce titre, apparaît comme un indicateur de la structuration et de la perception de l'espace.

« Quel thème est plus géographique que celui des hauts-lieux dispersés dans l'espace ? »¹⁹. Symboliques et abstraits, ils plaquent pourtant sur l'espace une trame concrète, repérable et sujette à hiérarchisation. En récapitulant tous les « lieux rituels » du quartier de Gamâliyya, Jacques Berque constate « à quel point la sacralité afflue et s'ordonne selon une structure liturgique qui épouse étroitement la figure et l'économie de la ville ancienne »²⁰. Dans une perspective historique, Philippe Ariès nous incite à une « saisie du sacré immergé dans le temps, un temps que son progrès ne détruit pas, où tous les âges sont solidaires ». Dans une démarche géographique, cette recherche sera celle du sacré immergé dans l'espace²¹, au moment de sa réactivation.

Les modalités du croisement de l'espace et du temps, deux données fondamentales de l'approche géographique, trouvent alors une expression signifiante. L'espace impliqué et investi par le *mûlid* peut être « décomposé », son aire d'occupation et d'influence délimitée ; il s'agira de repérer et comprendre la logique de la distribution et de l'affectation des lieux, selon les divers acteurs et fonctions, de noter les modalités de ces attributions ; de comparer l'espace de la fête, les règles de ses fréquentations et usages, à l'espace en temps ordinaires et aux pratiques qui prévalent alors.

En ce qui concerne l'aspect analytique de notre démarche, il est primordial de présenter les postulats qui fondent la recherche et les précautions qui s'imposent. Il ne s'agit pas ici, sous prétexte d'un terrain « exotique », de traquer ou de mettre en lumière d'immuables permanences ou survivances, ni dans l'observation des

¹⁹ Henri CHAMUSSY, 1995, p. 871.

²⁰ Jacques BERQUE, 1974, p. 60.

²¹ Comme le suggère Henri CHAMUSSY, 1995, p. 863, citant Philippe ARIÈS.

pratiques, de favoriser le prisme de l'islam, propice à une interprétation culturaliste de type déterministe. Aussi, nous nous inspirons ici d'une grille de lecture proposée par Francis Dupuy, à propos d'une recherche sur la fréquentation des fontaines guérisseuses dans la Grande Lande en France²², « revisitée » en fonction des particularités du sujet. Un premier écueil serait de se focaliser sur l'aspect purement théologique de la pratique ; comme le montre Catherine Mayeur-Jaouen, personne ne sait qui est Badawî à part un saint : « Actuellement, seuls les "moulediens" réguliers et les militants soufis sont en mesure de raconter les légendes des saints égyptiens »²³. Dans cette optique, il est illusoire de chercher à faire la part de ce qui relève de la « religion établie » et de l'autre des « croyances populaires », il est préférable de considérer ce champ comme celui de l'intersection, de l'enchevêtrement.

De même il serait vain de s'attacher à classer formellement ce qui est religieux ou sacré et ce qui est festif, de créer une dichotomie à partir d'un ensemble composé de situations et de scènes insécables. Il n'y a pas de *mûlid* sans confrérie, mais pas de *mûlid* non plus sans attractions foraines et stands de commerce ; aussi, plutôt que de tenter de départager les deux aspects de la fête, nous les appréhenderons comme un ensemble, une fusion. Certes, il y a une logique de la distribution spatiale de ces deux caractères, et les participants ne goûtent pas forcément tous ces aspects, mais la fête est un espace, un système, où rien ne s'exclue de manière absolue, mais où s'élaborent des combinaisons. C'est par la présentation de plusieurs séquences temporelles et de lieux de diverses natures que nous aborderons les aspects du festif et du sacré, en exploitant, tour à tour ou simultanément, des observations effectuées lors des deux grands *mûlid-s* cairotes, ceux de Husayn et de Zaynab.

²² Francis DUPUY, 1990.

²³ Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1994, p. 109.

Nous envisagerons, comme le suggère Bernard Debarbieux, le lieu sacré comme une forme spatiale construite autour de l'imagination de ceux qui le pratiquent, en tant que lieu bien réel d'une « territorialisation imaginative »²⁴.

Il nous semble primordial d'insister sur le fait que le *mûlid* ne surgit pas de « nulle part », mais est un événement relié à la connaissance et à la pratique du territoire par les habitants du voisinage, ou dans le cas d'un saint important, ceux d'une aire très étendue. Chacun connaît les saints du quartier, et la date de leur fête. Dans son étude de la *hârat* al-Sukkariyya, Nawal al-Messiri Nadim a relevé que la trame des tombeaux des saints représente l'un des éléments les plus structurants de la géographie cairote féminine.

« Alors que chaque femme a différents réseaux sociaux qui la mettent en relation avec divers endroits de la ville, les femmes de la *hâra* partagent, en tant que groupe, la connaissance de sites religieux particuliers. La foi en les saints constitue un élément majeur de leur système de croyance, les quartiers de la ville leur sont connus par le nom de leurs saints et le lieu de leur tombeau. Les femmes visitent ces tombeaux fréquemment, soit seules soit en groupe, selon les occasions et le motif de la visite. (...) Chaque saint a ses spécialités et pouvoirs, en fonction des sollicitations. Aussi, une femme qui se sent déprimée rendra plutôt visite à Sayyida Zaynab, alors qu'une autre qui souhaite avoir un enfant choisira plutôt de se rendre auprès d'al-Husayn. » (Nawal AL-MESSIRI NADIM, 1979, p. 345).

« La deuxième erreur serait d'interpréter le phénomène, à la façon des folkloristes, en terme de "survivances". Claude Lévi-Strauss l'a montré : rien dans une société ne survit, tout est ou n'est pas »²⁵. Ce dernier postulat nous semble fondamental, en précisant — si besoin est — que tout ce qui « est » est évolutif, et que nous avons observé ce qui se crée et apparaît, au même titre que le reste. D'autre part, en considérant les *mûlid-s* comme des espaces-temps d'une mémoire

²⁴ Bernard DEBARBIEUX, 1995, p. 878.

²⁵ Francis DUPUY, 1990, p. 110 ; la citation de Claude LÉVI-STRAUSS est extraite du « Père Noël supplié » in *Les temps modernes* n° 77, 1952.

vécue, il est utile de rappeler que « la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel »²⁶.

2 - Les rythmes de l'espace et du temps

Les principaux *mûlid-s* cairotes, ceux du Prophète²⁷ (*al-Nabî*) et de ses petits enfants Husayn et Zaynab²⁸, attirent des centaines de milliers de personnes chaque année. Il est difficile, sinon impossible, d'évaluer le nombre de personnes présentes, tant celles venues du Caire que de la province. Le chiffre d'un million de visiteurs pour chacun des trois grands *mûlid-s* cairotes est celui avancé par la presse en général, cette estimation est évidemment aléatoire. Les Cairotes sont bien sûr nombreux, mais les visiteurs viennent en masse de toute l'Égypte, essentiellement sous la bannière des multiples confréries soufies²⁹. Le phénomène confrérique a une importance majeure en Égypte, le nombre d'adeptes s'élèverait à six millions d'hommes, répartis dans plus de 120 confréries, dont 73 officielles, aussi s'agit-il d'un phénomène social de vaste envergure.

Nombre de pèlerins s'installent durant toute la semaine qui précède « la grande nuit » (*leïla al-kebîra* ou *leïla al-khatimiyya* : nuit de clôture), celle de l'apothéose de la fête. La célébration et ses participants se concentrent autour d'un pôle unique ; ailleurs, du reste de la ville, l'événement peut passer totalement inaperçu. Sur place, l'approche de la fête se « sent », se perçoit. Comme partout, ce sont les jeunes (enfants et adolescents) qui sont les premiers à en ressentir les symptômes, à en percevoir les signes avant-coureurs ; ils viennent s'imprégner de

²⁶ Pierre NORA, 1984, p. XIX.

²⁷ « De toutes les célébrations, la plus gigantesque est celle de la Nativité du Prophète. Tous les visiteurs en sont édifiés, charmés ou choqués. Encore les témoignages écrits ne donnent-ils qu'une idée incomplète de cet ébranlement annuel ». Jacques BERQUE, 1974, p. 60.

²⁸ Ces *mûlid-s* durent officiellement deux semaines.

²⁹ Cf. Pierre-Jean LUIZARD, 1990.

l'ambiance des préludes festifs, flâner, voir le montage des chapiteaux et des stands ; assister à la mise en place des décorations, supputer des proches réjouissances à venir³⁰.

« (...) un contentement extraordinaire le soulevait, une tranquillité parfaite et presque enivrante, la certitude que son but était atteint et qu'il n'y avait plus maintenant que le bonheur à espérer. C'est ainsi que, jadis, la veille des grandes fêtes d'été, il se sentait défaillir, lorsqu'à la tombée de la nuit on plantait des sapins dans les rues du bourg et que la fenêtre de sa chambre était obstruée par les branches ». (ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, p. 59).

L'ambiance des préludes, qui exalte l'imaginaire, se propage. Les tentes se montent, les pèlerins affluent³¹, la foule sera là ; la fête aura lieu, autour d'un lieu-référence, connu de tous : la mosquée d'al-Husayn, sanctuaire affectivement le plus important et le plus visité d'Égypte, « véritable centre sacré du Caire, point de ralliement de toutes les cérémonies religieuses »³².

« Il a appris à se mouvoir dans la ville : il sait se rendre jusqu'à la mosquée de Sayyeda Zeinab, il peut traverser de part en part tout le quartier de Choubra, et connaît précisément l'itinéraire pour atteindre le mausolée d'el-Hussein » (Youssef IDRIS, *La sirène*, p. 30).

Des essaims de camionnettes, chargées du matériel pour dresser les tentes, du mobilier (tapis, chaises), des générateurs, installations électriques et équipements de sono), ou encore des effets nécessaires à la vie quotidienne (provisions, couvertures, ustensiles de cuisine, etc.) investissent le quartier. Pendant quelques jours, celui-ci prend un aspect désordonné et inachevé ; des véhicules stationnent un peu partout, des espaces réservés sont marqués par des amoncellements de matériaux et de cartons, toutes les étapes du montage des tentes sont présentes

³⁰ Jacques JOMIER (1956) note ce même enthousiasme des enfants qui anticipent les festivités du mois de ramadan, lorsqu'apparaissent, quelques semaines auparavant, les premières lanternes de fête dans les boutiques.

³¹ Le train était gratuit pour les pèlerins se rendant au *mîlid* d'al-Husayn.

³² Pierre-Jean LUIZARD, 1990.

simultanément, certaines n'ont encore que leur charpente alors que dans d'autres, les tapis et les chaises sont installés tandis que l'on procède aux ultimes essais de lumière. D'heure en heure, à la suite de multiples et infimes apports conjugués, le paysage festif prend forme en se densifiant. Au soir du vendredi qui précède la grande nuit³³, l'essentiel des tentes est monté, la vie s'organise comme dans un camp. À l'écart, l'aménagement de la fête foraine est, à son tour en cours d'achèvement.

Les tentes³⁴, structures de bois tendues d'épais tissus à dominante rouge alternant figures géométriques et motifs d'entrelacs colorés, s'élèvent un peu partout, depuis le parvis de la mosquée jusque dans les impasses environnantes. Les plus vastes et les plus belles d'entre elles, destinées aux cérémonies, sont celles situées sur la place même et dans les parages immédiats de la mosquée ; plus à l'écart, s'érigent aussi de sommaires abris de toile dépourvus d'ornementation, destinés essentiellement à l'hébergement des pèlerins. De manière plus précaire, des familles entières venues avec des couvertures, des réchauds et des effets de cuisine, sont installées à même la chaussée, principalement autour de la mosquée, ou sur son parvis, mais aussi dans des encoignures, près d'un arbre ou en d'autres lieux propices à une habitation temporaire. Hérissées de banderoles de couleur qui rappellent, outre l'affiliation à un ordre confrérique³⁵ (le noir pour la Rifa'iyya, le rouge pour la Ahmadiyya, le vert la Burhâmiyya), l'origine géographique des pèlerins, les tentes suggèrent la représentation temporaire, au cœur de la ville, des

³³ Les *mîlid-s* de Husayn et de Zaynab se terminent invariablement à l'aube d'un mercredi.

³⁴ Ces tentes, utilisées lors de cérémonies (mariages, enterrements) ou de réunions publiques (meetings d'hommes politiques, etc.) sont louées, de même que les chaises, les tapis et les éclairages, lors de ces occasions. Leur simple présence apparaît donc comme le signe évident d'un événement en cours.

³⁵ Les confréries égyptiennes sont affiliées à des ordres dont les principaux sont : Khalwatiyya, Ahmadiyya, Burhâmiyya, Châdhiliyya, Rifâ'iyya et Qâdiriyya.

provinces : « Burhâmiyya de Disûq », « Qâdiriyya de Mansûra », « Ahmadiyya de Mîniyâ », « Tous les saints de Louxor », etc.

« Il ne se passe pas au Caire un seul mois sans qu'une fête ait eu lieu, sans qu'on s'assemble pour dire : aujourd'hui c'est le jour de telle ou telle procession » (Mustafa Ali, 1599)³⁶. Cette remarque illustre un thème récurrent, cher aux observateurs étrangers (chroniqueurs et voyageurs) : l'importance et la multitude des fêtes dans la vie sociale égyptienne. Ce thème, est souvent lié à la personnalité et au caractère supposés des Égyptiens et à la légèreté de leurs mœurs, représentation que nous avons évoquée dans notre premier chapitre. Les Voyageurs désignent en général sous le terme de « foire » les célébrations religieuses en l'honneur de « santons » et les présentent comme se déroulant aux côtés de festivités profanes, voire licencieuses, mais dissocient les deux facettes de la fête.

« Les fêtes religieuses, en Égypte, coïncident toujours avec des foires populaires ; pendant que les uns se livrent aux dévotions les plus violentes, les autres se plongent à côté d'eux dans les plaisirs les plus effrénés, parfois les plus obscènes. C'est ainsi que la grande foire de Tantah, immense mascarade qui dépasse en folie toutes les orgies antiques, se confond avec la fête d'un santon » (Gabriel Charmes, 1880).

Or la célébration du *mûlid* est une fête unique, à tonalités multiples, où la piété populaire n'exclut pas la joie du divertissement trivial, où sont juxtaposés les rites religieux et profanes de la fête. Les pratiques se mêlent, se complètent ; l'amour et la dévotion envers le Prophète et sa parentèle sont, en Égypte, synonymes de joie. En témoigne ce verset du Coran, inscrit sur de nombreux mausolées : « Non certes les saints de Dieu ne sont soumis à aucune peur ni ne connaissent la tristesse »³⁷. Comment mieux les honorer qu'en reproduisant des traits de leur caractère, exemplaire s'il en est ?

³⁶ Cité par Stéphane YERASIMOS, 1985, p. 63.

³⁷ Coran, sourate *Yûnis*, verset 63, cité par Rachida CHIH, 1994.

Facette primordiale de sa personnalité, la sacralisation de la vieille ville, où chaque quartier est placé sous l'aura d'un personnage saint, est déterminante de la perception qu'en ont tant ses habitants que les autres Cairotes. On ne peut évoquer les *mûlid-s* sans rappeler cette relation. Certains sanctuaires sont des symboles dont la présence et la proximité provoquent l'émotion ; ainsi, la vénération portée aux membres de la famille du Prophète rejaillit de manière affective sur les lieux de culte qui leur sont dédiés ; il est de coutume de réciter la *fâtiha*³⁸ lorsque l'on passe devant le tombeau d'al-Husayn, les visites au tombeau (*zyâra*) ont lieu toute l'année et le jeudi soir, de nombreux *dhikr-s*³⁹ se déroulent autour de la mosquée.

« J'allais visiter les tombes des saints dans notre quartier, en commençant par celle de la Sayyida 'A'isha, et continuant par celles de la Sayyida Sukayna, de la Sayyida Ruqayya et de la Sayyida Nafîsa. Devant ces saintes, je récitais la Fâtiha et je demandais à Dieu de réussir. Je ne manquais pas de réciter la Fâtiha devant les tombes de Sayyidi Ahmad al-Baqlî et de Sayyidi "al-Arba'în", dans la rue al-Baqlî, et d'invoquer Dieu pour mon succès. Ma tournée des saints se termina au tombeau de l'Imâm al-Shâfi'î ; là, après avoir dit la Fâtiha et invoqué Dieu, je déposais un morceau de papier sur lequel j'avais écrit : "Ô seigneur, ô Imâm, ô Shâfi'î, je vous demande de m'aider à passer avec succès l'examen du certificat d'études primaires" » (Sayyid 'UWAYS, 1985, p. 96).

L'intensité de cette dévotion se retrouve exacerbée lors du *mûlid*, par le contact rituel avec le tombeau du saint, dont la *baraka*⁴⁰ s'accroît à cette occasion. La réalité historique de la présence des reliques est controversée, il est possible que Husayn, Zaynab et d'autres saints ne reposent pas au Caire dans les tombeaux qui leur sont consacrés. « La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours »⁴¹. Mais nous ne retiendrons ici qu'une réalité,

³⁸ Sourate qui ouvre le Coran.

³⁹ Le *dhikr* (souvenir) est un exercice collectif, effectué par les disciples soufis sous le contrôle du cheikh qui consiste en la répétition des noms de Dieu selon des rythmes divers et des gestuelles corporelles particulières.

⁴⁰ La *baraka* signifie littéralement la bénédiction, elle est associée à la grâce divine et à sa protection.

⁴¹ Pierre NORA, 1984, p. XIX.

celle des sentiments suscités par ces présences et des cérémonies qui leur sont dédiées : « L'authenticité de nos croyances ne se mesure pas à la vérité de leur objet »⁴².

Ainsi, les saints emblématiques du Caire peuvent être représentés ailleurs : Sayyida Ruqayya, fille de Husayn, est aussi enterrée à Damas, comme Sayyida Zaynab, qui repose dans le faubourg du même nom ; il y a aussi un sanctuaire de Husayn à la mosquée des Omayyades, mais ce dernier est aussi à Alep, à Raqqa à Achkelon, et à Karbalâ⁴³. Ces saints, grandes figures de l'Islam, font preuve d'une appartenance collective, ce sont des saints internationaux, « de capitale », qui ont été appropriés en divers lieux où ils sont vénérés ou fêtés, de manière différente.

Les nécropoles et les quartiers anciens du Caire, où reposent et vivent — au travers de leur culte —, de nombreux saints, sont les lieux privilégiés de l'expression de grands *mûlid*-s. La « ville de la Lignée », allusion à tous les membres de la famille du Prophète qui ont leur sépulture au Caire (Husayn, Zaynab, Nafisa, Sakîna, Ruqayya, 'Alî Zayn-al-'Abidîn, Hasan al-Anwar, 'Aîcha, Fâtima al-Nabawiyya, Fâtima, Ga'far al-Sâdiq...), s'impose comme un centre de pèlerinage majeur à l'échelle nationale, puisque les *mûlid*-s de ces saints prestigieux, attirent des dizaines ou des centaines de milliers de pèlerins venus de toute l'Égypte. En sus de ces événements majeurs, identifiés et reconnus, il existe une multitude de commémorations de saints « locaux » de moindre envergure, figures emblématiques d'un quartier.

Le lieu même autour duquel s'organise le *mûlid* revêt plusieurs formes. Le tombeau est désigné de noms divers : *maqâm* (demeure, séjour), est le plus fréquent, mais l'on trouve aussi, plus rarement *machhad*, sanctuaire, (dont la racine

⁴² Paul VEYNE, 1983, p. 123.

⁴³ Cf. Éric GEOFFROY, 1993, sur la sainteté à Damas.

est martyre, calvaire) pour Husayn et Ruqayya, ou pour des constructions très modestes, *turba*. Il peut être associé à une *gâm'a* ou *masgid* (mosquée), ou encore à une *takiyya* (destinée à héberger des visiteurs), comme pour Sayyida Ruqayya.

L'appellation de *zâwiyya* (sanctuaire ou oratoire), dont l'origine semble liée à une localisation en coin de rue ou d'îlot (le sens du terme est littéralement angle), est extrêmement répandue. Un *mâqam* peut être un simple édifice, insoupçonnable et comme fondu dans le paysage urbain⁴⁴, comme on peut le voir sur le dessin ci-après (pl. 8), ou faire partie d'une mosquée de plusieurs centaines de mètres carrés (cf. fig. 58).



Pl. 8. *Zâwiyya* de Ahmad al-Qasîd, rue Bâb al Nasr

Source : Laurent Kohler, 1991

⁴⁴ On peut cependant parfois remarquer les petits mausolées des saints du fait qu'ils sont souvent entretenus et repeints de couleurs vives.

Fig. 58
Type et situation de quelques mausolées

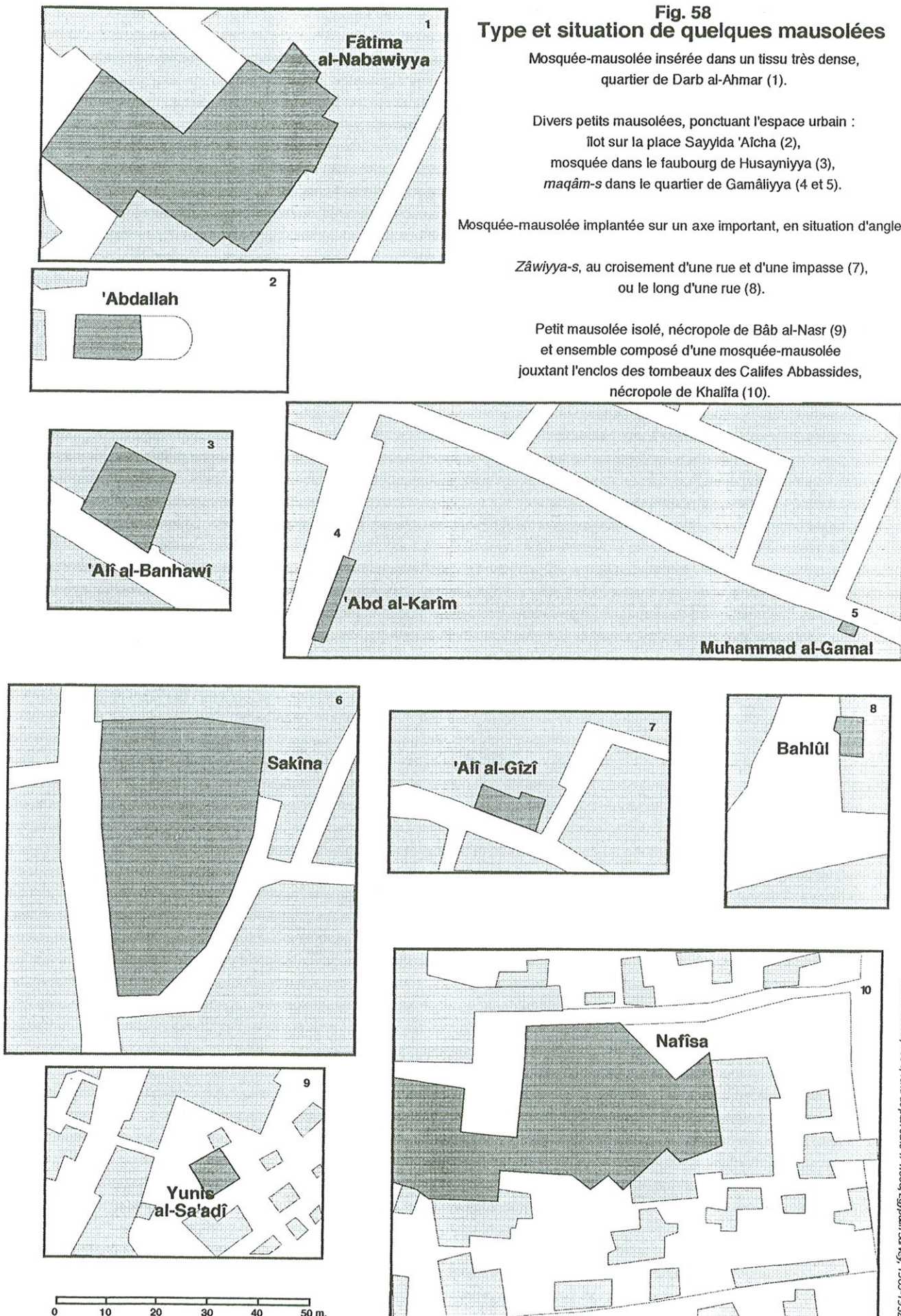
Mosquée-mausolée insérée dans un tissu très dense,
quartier de Darb al-Ahmar (1).

Divers petits mausolées, ponctuant l'espace urbain :
îlot sur la place Sayyida 'Aïcha (2),
mosquée dans le faubourg de Husayniyya (3),
maqâm-s dans le quartier de Gamâliyya (4 et 5).

Mosquée-mausolée implantée sur un axe important, en situation d'angle (6).

Zâwiyya-s, au croisement d'une rue et d'une impasse (7),
ou le long d'une rue (8).

Petit mausolée isolé, nécropole de Bâb al-Nasr (9)
et ensemble composé d'une mosquée-mausolée
joutant l'enclos des tombeaux des Califes Abbassides,
nécropole de Khalîfa (10).



Une étude, parue en 1973, donnait pour Le Caire des notices sur douze mosquées dédiées à des descendants du Prophète, deux à des grands docteurs de la loi et quinze à des soufis célèbres⁴⁵. Ali pacha Moubarak, dans ses *Khitat* publiées en 1887, recensait pour Le Caire 102 célébrations de tous types, dont 80 *mûlid-s*⁴⁶. En 1940, J.-W. Mac Pherson comptait 73 *mûlid-s* au Caire, dont 51 dans la ville ancienne et les nécropoles qui la jouxtent et 16 à Bûlaq. Ces événements récurrents, répartis sur l'ensemble de la ville ancienne et des cimetières voisins, ponctuent l'espace et le temps (cf. fig. 59) ; leur fréquentation est fonction de l'importance du saint et de sa *baraka*. Durant une période de cinq mois, de rabî' thânî à cha'bân, prend place la « saison » des principaux *mûlid-s* du Caire (cf. tab. 5).

Pour un temps, des quartiers entiers de la ville ancienne, engorgés et rendus impraticables à la circulation, se dissocient du reste de la cité, vivent au rythme de la célébration ; ceux de Gamâliyya et d'al-Husayn au cours des mois de rabî' al-awwal et de rabî' al-thânî, puis celui de Sayyida Zaynab au mois de ragab⁴⁷. Ils s'inscrivent dans le temps « mythique » :

« Participer religieusement à une fête implique que l'on sort de la durée temporelle ordinaire pour réintégrer le Temps mythique réactualisé par la fête même. » (Mircea ELIADE, 1957, p. 63).

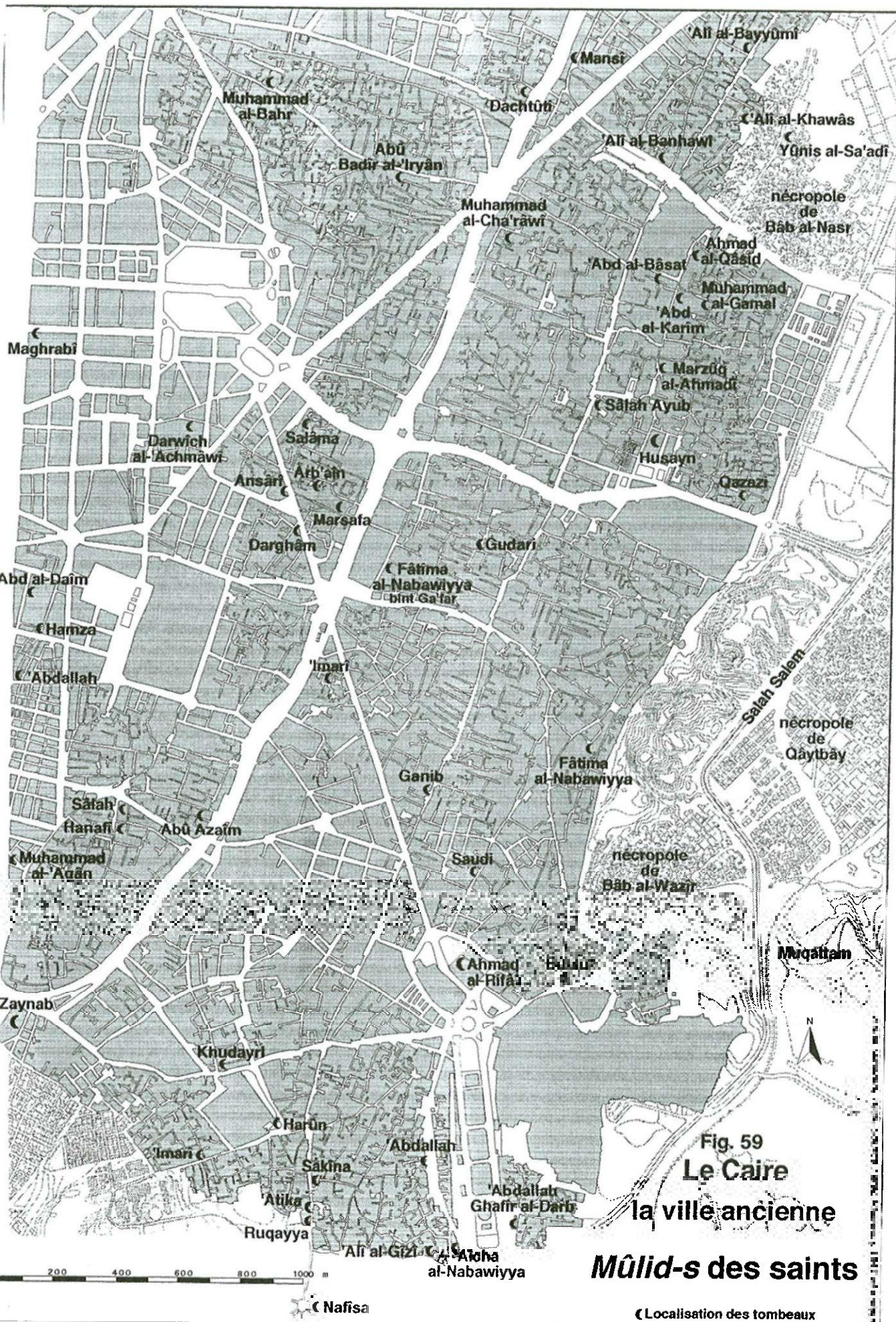
Le temps profane, dont la linéarité est interrompue, s'efface au profit du temps sacré, composé de séquences et de rythmes et inscrit dans l'espace nimbé de sacralité environnant la sépulture du saint.

« L'espace profane est une étendue informe, alors que l'espace sacré est l'étendue organisée, réelle, puissante, saturée d'être. Dans ce désir de vivre le plus près possible du sacré, donc de vivre dans le Cosmos, l'*homo religiosus* se doit de différencier l'espace » (Jean-Bernard RACINE, 1993).

⁴⁵ Cf. Jacques JOMIER, 1977, p. 63.

⁴⁶ Cf. Jean-Pierre THIECK, 1982.

⁴⁷ Respectivement troisième, quatrième et septième mois du calendrier de l'Hégire, durant lesquels sont fêtés le Prophète, Husayn, puis Zaynab.



Tab. 5.

Liste des principaux *mîlid-s* de la ville ancienne et des proches nécropoles

Nom du saint ; localisation du tombeau (adresse, quartier) ; date du *mîlid* ; désignation du lieu tel qu'il apparaît en arabe sur la série cartographique au millième (1909-1932) et référence de la carte.

'Abd al-Bâsat (Sîdî) Châri'a al-Dubâbiyya, Darb al-Asfar fin de cha'bân <i>maqâm. 37 L</i>	Fâtima al-Nabawiyya, bint Ga'far Sâdiq, (Sayyida) Hârat al-Nabawiyya, Taht al-Rab' cha'bân <i>maqâm. 41 K</i>
'Abd al-Karîm (Sîdî) Châri'a al-Gamâliyya, Gamâliyya fin de cha'bân <i>maqâm. 37 L</i>	Fâtima al-Nabawiyya, (Sayyida) Hârat al-Nabawiyya, Darb al-Ahmar rabî' thâni <i>gâm'a, maqâm. 41 K</i>
'Abdallah Ghafir al-Darb, (Chaykh) Darb al-Chaykh 'Abdallah, 'Arab al-Yasâr fin de cha'bân <i>gâm'a et maqâm. 44 K</i>	Husayn (Sayyidna) Mîdân al-Machhad al-Husayn, Husayn seconde moitié de rabî' thâni <i>gâm'a, maqâm. 39 L</i>
'Abdallah al-Hagr, (Sîdî) Mîdân al-Sayyida 'Aîcha, Sayyida 'Aîcha fin de cha'bân <i>maqâm. 44 J</i>	Marzûq al-Ahmadî Darb al-Tablawî, Gamâliyya <i>masgid. 38 L</i>
Ahmad al-Qâsid Châri'a Bâb al-Nasr, Gamâliyya <i>zâwiyya. 37 L</i>	Muhammad al-Gamal (Sîdî al-Chaykh) 'Atfâ al-Guwâniyya, Gamâliyya fin de cha'bân <i>maqâm. 37 L</i>
Ahmad al-Rifâ'î (Sîdî) Mîdân Muhammad 'Alî début de cha'bân <i>gâm'a. 42 K</i>	Nafisa (Sayyida) Châri'a al-Sayyida Nafisa, Khalîfa début de gumâdâ akhira <i>gâm'a, maqâm. 45 J</i>
'Aîcha al-Nabawiyya, (Sayyida) 'Châri'a al-Sayyida 'Aîcha, Sayyida 'Aîcha mi cha'bân <i>gâm'a. 44 K</i>	Ruqayya, (Sayyida) Châri'a al-Khalîfa, Khalîfa début de gumâdâ akhira <i>zâwiyya, tikiyya, machhad. 44 J</i>
'Alî al-Bayyûmî (Sîdî) Châri'a al-Bayûmî, Husayniyya deuxième semaine de ragab <i>gâm'a, maqâm. 36 L</i>	Sakîna (Sayyida) Châri'a al-Khalîfa, Khalîfa troisième semaine de gumâdâ ûlâ <i>gâm'a, maqâm. 38 J</i>
'Alî al-Gîzî Châri'a al-Zarâyib, Bâb al-Qarâfa fin de cha'bân <i>zâwiyya, turba. 44 J</i>	Salâma, (Sîdî al-Chaykh) 'Atfâ al-Chaykh Salâma, Kawm al-Chaykh Salâma mi gumâdâ ûlâ <i>masgid, maqâm. 38 J</i>
'Alî al-Khawwâs (Sîdî) Atfâ al-Khawwâs, Husayniyya <i>gâm'a, maqâm. 36 L</i>	Yûnis al-Sa'adî, (Sîdî al-Chaykh) Châri'a al-Nigm al-Dîn, Bâb al-Nasr. fin de rabî' thâni <i>maqâm. 36 M.</i>
'Atika, (Sayyida) Châri'a al-Khalîfa, Khalîfa <i>maqâm. 44 J</i>	Zaynab (Sayyida) Mîdân al-Sayyida Zaynab, Sayyida Zaynab fin de ragab <i>gâm'a, maqâm. 43 H</i>

3 - Sublimations, inversions ; conditions et expressions de la fête

Des guirlandes d'ampoules colorées ; des tissus aux vifs imprimés ; des pyramides de pois-chiches, des confiseries multiformes (allant du petit cube à la grande poupée) en sucre teinté ; des accessoires festifs (*tartûr-s* — chapeaux pointus⁴⁸ — dorés et argentés, cotillons, masques et serpentins), confectionnés avec des chutes de papiers, des emballages et des cartons recyclés ; des jouets et des figurines en plastique ou en matériaux de récupération hétéroclites (boîtes de conserve, mousse, plumes, etc.) ; des balançoires en tôle peinte ; des stands de tir où l'on gagne une image ; des spectacles ou des exhibitions à cinquante piastres dans des roulottes, des chapiteaux ou derrière des paravents ; une panoplie de jeux d'adresse et de force ; telles sont les composantes de la mise en scène qui se déploie au cours de la célébration de l'anniversaire d'un saint.

Si le *mîlid* est de peu d'importance, comme celui de Cheikh Yûnis al-Sa'adî, à Bâb al-Nasr, alors il y aura, sur un espace restreint et décoré chichement, quelques succédanés de tout cela. S'il s'agit de celui de Husayn ou de Zaynab, le tout est étalé à profusion, sur un vaste espace et complété de grandes roues, d'auto-tamponneuses, d'une grande diversité d'attractions et des agréments propres aux quartiers centraux.

Est-il nécessaire de préciser, après avoir présenté les éléments et accessoires de la célébration qu'il s'agit d'une fête populaire ?

L'ordinaire se fait exceptionnel, la ville est mise en scène, esthétisée, sublimée, devient elle-même spectacle. Les formes des bâtiments sont redessinées, stylisées par le jeu des guirlandes lumineuses. La grande mosquée, centre et âme de

⁴⁸ Ces chapeaux coniques présents dans tous les *mîlid-s* représentaient, à l'origine, la coiffe bédouine de Sayyid al-Badawî.

la fête, est une fois l'an, illuminée, remodelée par la lumière ; selon la métaphore poétique, elle est parée et étincelante « comme une mariée » (*'arûsa*) ; parfois elle devient invisible sous la cascade de lumières éblouissantes.

« (...) l'illumination de la ville produisait un effet magnifique du haut de la plate-forme. Les grands édifices ravivaient au loin, par des illuminations, leurs lignes d'architecture perdues dans l'ombre ; des chapelets de lumières ceignaient les dômes des mosquées, et les minarets revêtaient de nouveau ces colliers lumineux que j'avais remarqués déjà ; des versets du Coran brillaient sur le front des édifices, tracés partout en verres de couleur » (Gérard de NERVAL, 1843, p. 230).

Le quartier apparaît métamorphosé aux yeux des habitants, mais la ville peut avoir cette apparence unique pour ceux qui ne la fréquentent qu'à ces occasions. L'aspect magique de la cité lui donne l'allure d'une fête perpétuelle ; Youssef Idris évoque cette confusion, lors de l'arrivée au Caire d'une jeune provinciale :

« Des lumières, de toutes les couleurs du spectre, qui s'allumaient et s'éteignaient en une sorte de symphonie... L'animation, l'agitation, les cérémonies et les fêtes religieuses... Elle s'était figurée, en descendant du train (...) qu'il y avait en ville une grande célébration religieuse pour laquelle les gens se rassemblaient en foules nombreuses. (...) Quelle ville que celle-là où les gens vivent tous les jours comme des jours de fête ! ». (Youssef IDRIS, *La sirène*, pp. 27-28).

Des tentures dressées le long des édifices, des arceaux ponctuant les rues, une profusion de guirlandes lumineuses, de fanions multicolores et de banderoles, tout un jeu récuratif mêlant ingénieusement drapés et éclairages dissimule ou accentue des traits de la configuration des lieux. La vieille ville revêt un décor neuf. Le paysage se trouve réordonné, recomposé, sujet à une nouvelle harmonie.

Un ordre éphémère prévaut, qui modifie les parcours ; place, déplace ou remplace les éléments de la composition urbaine. La hiérarchie, du sacré au profane, est lisible dans la distribution graduée des éléments : la fête foraine et les tentes

d'habitation sont excentrées et mises en arrière-plan ; les tentes de cérémonie des institutions officielles et des confréries importantes se serrent devant la mosquée.

Il en est de même pour le statut des espaces soumis à une réversibilité du public et du privé dans l'apparence, l'usage et la fonction. La pratique de la ville s'en trouve altérée, le quartier où se tient le *mûlid* est ouvert, partagé, on y circule partout librement. Les espaces publics que sont les grandes places se trouvent restructurés par l'alignement des tentes de cérémonie, qui fractionnent et délimitent des tracés de circulation⁴⁹. Les espaces semi-privés comme les impasses et les ruelles sont investis par les provinciaux et leurs habitations de toile ; à cette expansion horizontale s'ajoute aussi un investissement de lieux privés : les confréries occupent des mosquées mais louent également les chambres des nombreux petits hôtels (*lokanda-s*) du quartier de Husayn qui sont alors toutes occupées, des locaux divers (comme des clubs de sport), ou des appartements. Ainsi, tous les ans le *hawch* du rab' Qizlâr accueille des pèlerins du *mûlid* d'al-Rifâ'⁵⁰.

De même, le jour perd sa prédominance au profit de la nuit, temps privilégié de la fête et de l'inspiration, encensé par la poésie et la chanson. La récurrence de l'évocation du thème nocturne suggère, bien au delà d'une simple période temporelle, un climat, une atmosphère propices à la poésie et au rêve. La nuit est source d'inspiration ; une multitude de chansons et de poésies invoque et évoque ses effets ; ainsi le *mawwâl*, chant improvisé, débute en général par « *Yâ layl, yâ 'ayn* » (ô nuit, ô lumière des yeux)⁵¹. Le *mûlid* est une fête nocturne, l'annonce donnée porte la date de la dernière nuit, qui correspond au jour de clôture.

⁴⁹ Certains espaces — défendus — ne sont pas soumis à ces bouleversements, même lorsque la foule atteint une densité extrême, au centre de la place devant la mosquée d'al-Husayn, entouré de petites grilles, gardé par des agents, le rectangle de pelouse verte est vide.

⁵⁰ Cf. Jean-Charles DEPAULE et al., 1985, p. 105.

⁵¹ Cf. Mustafa Fathy IBRAHIM et Armand PIGNOL, 1986.

Un monde se fonde à partir d'un autre sur lequel il se calque, qu'il emprunte et bouleverse un temps. Le *mûlid* abolit le quotidien, trouble l'ordinaire. Cette célébration festive d'une commémoration religieuse est aussi une interface : entre Le Caire et la province, entre le quartier et la ville, entre la *baraka* et le pèlerin, entre le sacré et le profane. Des contrastes, simultanés ou successifs, se font jour. La foule est composite : on reconnaît les provinciaux à leurs vêtements ; les familles tentent d'éviter la cohue ; les jeunes des quartiers proches s'y précipitent, les garçons, en bande, les jeunes filles en petits groupes ; les enfants se pressent autour des attractions tenues par les forains, hésitent entre la roulotte des prestidigitateurs et celle d'Abû Zayd⁵²...

La fête met en présence, sans toutefois les mêler réellement, des « figurants complémentaires » : cairotes et provinciaux, hommes et femmes, jeunes et vieux, dévots et badauds, riches et mendiants, âmes charitables et pickpockets, etc. Ces côtoiements multiples, désordonnés et hasardeux ne sont pas sans générer des tensions. Les parcours des dévots, de *dhikr*-s en prières, croisent le cheminement des badauds, de stands de confiserie en baraque d'attraction ; le « dédain » affiché par certains habitants du quartier devant cet afflux de « paysans » tranche avec la ferveur et l'émerveillement de provinciaux s'exclamant « Allah ! » à la vue des belles mosquées ou de magasins attrayants. Les participants concernés par l'organisation, l'animation et le déroulement de ces événements peuvent être identifiés selon deux catégories d'acteurs, endogènes et exogènes ; d'une part les habitants « ordinaires » et les notabilités locales, et d'autre part les institutions étatiques et les confréries soufies, lesquelles sont particulièrement impliquées dans la pérennisation de ces célébrations, moments privilégiés de leur extériorisation.

⁵² Héros de la geste hilalienne.

Il est notable que les *mûlid-s*, bien qu'en partie supervisés par les autorités religieuses et civiles, s'avèrent, dans une certaine mesure, les lieux de pratiques « déviantes », mais la fête n'est-elle pas, aussi, « un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'un interdit. (...) l'excès fait partie de la nature même de la fête ; la disposition joyeuse est produite par la permission, accordée, de faire ce qui est défendu en temps normal »⁵³.

Le temps festif, extra-ordinaire est celui qui permet l'expression d'attitudes fustigées ou dissimulées en dehors de ce contexte, qui voit le contrôle familial-social et de voisinage s'estomper ; le brassage, la foule et les circonstances exceptionnelles garantissent un relatif anonymat. Ces occasions où l'on s'occupe plus de soi et moins des autres incitent à des variations des comportements. De nombreux actes, effectués en public, sont alors ignorés sinon tolérés, ils « passent » dans ce temps fugitif et cet espace clos. Espace favorable — nécessaire ? — de transgression, de « dérogation ou de dérégulation », sous couvert de célébration religieuse, le *mûlid* peut être assimilé à un « antimonde »⁵⁴. Il est ainsi possible d'aborder directement des jeunes-filles, lesquelles déambulent alors seules, initiative que l'on peut oser de manière anonyme, mais qu'il est difficile d'accomplir au sein d'un quartier où l'on est connu. Ainsi, Naguib Mahfouz relate comment un jeune homme réussit à entrer en relation avec ses proches voisins à cette occasion :

« - Et comment les as-tu rencontrées ? - Dans la cohue du Mouled d'al-Husseïn. Je les ai accostées franchement et ai continué à marcher à côté d'elles tranquillement comme si nous étions de la même famille venue faire un tour à la fête ! » (Naguib MAHFOUZ, *Le Palais du désir*, p. 93).

⁵³ Sigmund FREUD, 1923, p. 211.

⁵⁴ Roger BRUNET, 1986.

Ainsi du contact charnel, de la danse, de l'absorption d'alcool et de stupéfiants, du travestissement, de la parodie d'événements comme le mariage, tourné en dérision, etc. À Sayyida 'Aïcha⁵⁵, les jeunes hommes du quartier organisent, dans l'après-midi du dernier jour, un défilé de charrettes dans la rue principale, sur lesquelles ils jouent diverses scènes (dans lesquelles figurent le cafetier, le gendarme et le voleur), et où travestis en femmes, certains miment et parodient le mariage et suggèrent diverses formes de relations sexuelles⁵⁶. Il faut toutefois spécifier qu'on ne peut ici parler de « rites d'inversion », car ces divertissements ne sont ni systématiques, ni présents dans tous les *mûlid*-s. Chacun a son ambiance, et ce sont des initiatives locales, individuelles et spontanées qui déterminent ces particularités. Ainsi, le témoignage suivant exprime les conditions de l'association d'un endroit, le quartier ; et d'un temps, le soir de la fête.

« On peut me proposer mille livres pour aller présenter mon spectacle dans un hôtel du Caire, le soir de la fête, je réponds non, car ce spectacle est pour les gens du quartier, ils l'attendent » (Propos d'un participant au *mûlid* de Sayyida 'Aïcha, préparant un spectacle sur un char)⁵⁷.

Pour accentuer l'importance locale de l'événement, la possibilité — qui relève certainement de l'improbable — d'une proposition tentatrice, qui compromettrait la fête est simultanément évoquée et rejetée. Le *mûlid*, occasion d'extériorisation, est un moment d'importance dans la vie de quartier, il permet aux divers groupes sociaux de s'exprimer et de s'affirmer en tant que tels. Les jeunes hommes qui se travestissent et défilent sur un char exercent incontestablement une provocation ; les cafetiers « accaparent » la parole par le biais d'amplificateurs et s'approprient

⁵⁵ Dernier jour du *mûlid* de Sayyida 'Aïcha, 6 janvier 1996 (15 cha'ban 1416).

⁵⁶ Relations hétérosexuelles, avec une jeune épousée (qui est ensuite enceinte et accouche), une prostituée, et rapports homosexuels.

⁵⁷ Recueillis par Hassan El Geretly in *The Mouled, Al-mûlid*, film documentaire produit par la compagnie El Warsha du Caire.

l'exclusivité de commenter le spectacle de la rue tout en vantant leur établissement ; les enfants, à l'honneur, font des caprices et sont gâtés ; les familles, en sortie, se montrent au complet ; les jeunes filles, qui font des frais de toilette, de coiffure et de maquillage, exhibent leurs atours et exercent leur pouvoir de séduction.

4 - Des ambiances du *mûlid*, effervescence et confinement

● Mouvance et mixité

(Observations effectuées lors de trois *mûlid*-s de Sayyida Zaynab successifs : début janvier 1994 (la dernière nuit était celle du 4 au 5), fin décembre de la même année, puis mi-décembre 1995, ce qui correspond à la fin des mois de ragab 1414, 1415 et 1416).

Le *mûlid* de Zaynab est certainement un des plus « étalés » de tous. Il se signale depuis le quartier de Mûnira jusqu'à la Citadelle, après la mosquée d'Ibn Tûlûn, soit sur une distance linéaire d'environ trois kilomètres d'ouest en est. Depuis ces extrémités, on remarque des tentes de cérémonie et des campements isolés, leur nombre s'accroît sensiblement à mesure que l'on se rapproche du pôle qu'est la mosquée de Sayyida Zaynab. Depuis la place, les composantes du *mûlid* rayonnent selon un système auréolaire ; tentes, commerces et attractions se déploient dans des directions divergentes. La rue 'Abd al-Magîd al-Labbânî est occupée essentiellement par des tentes ; les attractions foraines sont concentrées sur la rue Port-Saïd ; les commerces, en sus du marché permanent autour de la mosquée, se déploient sur les deux rives de la rue al-Barrânî (cf. fig. 60).

Pour la dernière soirée du *mûlid* de Sayyida Zaynab, la fête, dont le cœur est la place située devant la mosquée, dure toute la nuit. Presque toutes les boutiques sont ouvertes et illuminées, leurs propriétaires reçoivent des amis à cette occasion ; en face de la mosquée, est placée une deuxième rangée de commerces, celle des

stands de confiseries, inondés de la lumière crue des néons. Contre la mosquée, sont installées des tentes où des cheikhs, accompagnés de musiciens, chantent, et où se groupent les participants au *dhikr*. Ceux-ci débordent largement des tentes, et autour d'eux se forme un cordon mouvant de spectateurs-participants. Tout le centre de la place d'une rive à l'autre est réservé au passage de la foule, d'une densité extrême, qui en parcourt l'étendue dans les deux sens, une vingtaine de files de personnes serrées les unes contre les autres se croisent en permanence, certaines repassent peu après, le bain de foule, craint par certains, est apprécié par d'autres. Peu de personnes sont seules. Marchent en file indienne des groupes très distincts de Sa'îdîs⁵⁸ vêtus de galabeyas et coiffés de turbans ; parfois, le premier avance en tenant son bâton de marche en l'air, en signe de ralliement ; une des grandes frayeurs du *mûlid* est la peur de se perdre, angoisse exacerbée pour les provinciaux ; une tente, au centre de la place, est d'ailleurs réservée à l'accueil des enfants égarés⁵⁹.

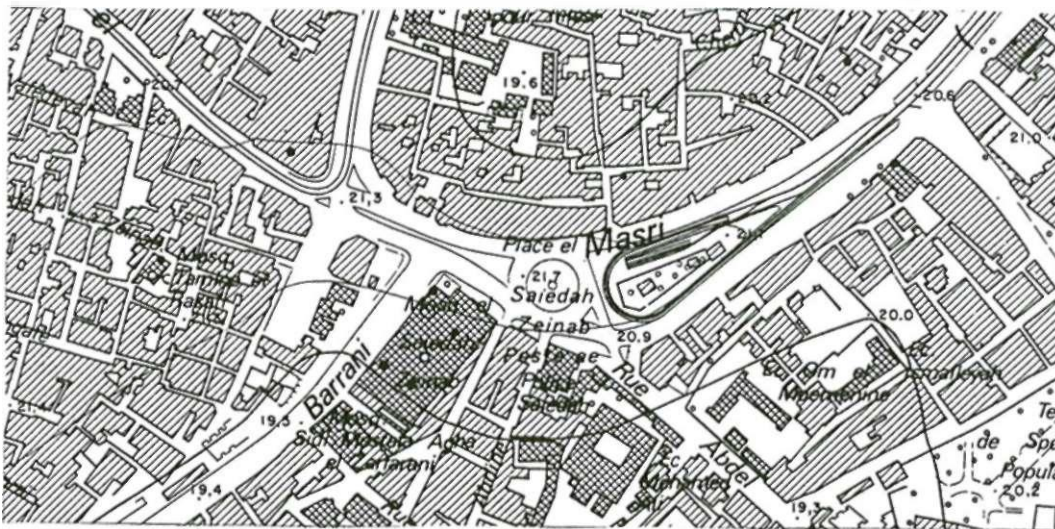


Fig. 60. La place Sayyida Zaynab

Source : Plan IGN-Egyptian Survey, 1.5000^e, 1978.

⁵⁸ Le Sa'îd désigne l'ensemble des régions du sud de l'Égypte et les Sa'îdîs ses habitants.

⁵⁹ Une chanson de l'opérette *La grande nuit*, (*al-layla al-kabîra*) mis en musique par Sayyid Makkâwî, qui présente des scènes du *mûlid* d'al-Rifâ'i, fait d'ailleurs référence aux enfants qui s'égarent : « avec ce monde que d'enfants se perdent », cf. Mustafa Fathy IBRAHIM et Armand PIGNOL, 1986.

Par intermittence, fendant la foule, klaxon bloqué, passe un véhicule de police, ou une ambulance, profitant de l'occasion, s'engouffrent derrière des flots de personnes, qui désorganisent les files établies. Très visibles, des bandes de jeunes hommes, souvent en survêtement et coiffés de chapeaux pointus, se tenant par les épaules pour former un train, traversent toute l'étendue de la place en courant et en bousculant les autres, à leur tête, un costaud fait la « locomotive ». Parfois, éclatent des bagarres, causées par des bousculades, des défis, des femmes importunées, des voleurs à la tire, etc. Ces violences, parfois intenses, se dissipent rapidement, les protagonistes se dissolvent à nouveau dans la foule ; sinon, lorsqu'un attroupement se constitue, des agents de police, disséminés, interviennent⁶⁰.

Sur les rives de la place, il y a beaucoup moins de monde, on peut circuler plus à sa guise, profiter des attractions et des étalages ; c'est là que déambulent les familles, les femmes, les personnes âgées, tous ceux qui veulent marcher calmement. Toute la place est illuminée de guirlandes d'ampoules multicolores clignotantes, qui passent par les tentes, les boutiques, les étals, les manèges et les balançoires, puis se rejoignent sur la mosquée, où un néon vert écrit le nom de Dieu, et s'enroulent sur le minaret jusqu'à son sommet.

Depuis les tentes, les chansons, les incantations, le Coran ou la prière sont diffusés par des équipements de sonorisations orientés vers l'extérieur ; les commerçants, munis de micros, vantent leurs articles, les forains interpellent les passants, les vendeurs de cassettes de variétés à la mode augmentent le volume ; devant leurs boutiques, de jeunes garçons chantent, dansent et tapent dans leurs

⁶⁰ Dans ces situations, interviennent aussi des marchands dont les charrettes se trouvent à la lisière de ces deux flux. Juchés sur des caisses, ils peuvent voir les situations insolites, et intervenir. Puisant de l'eau dans leurs jarres avec des gobelets, ils arrosent (avec une justesse de tir approximative) les fautifs se trouvant à leur portée, tout en hélant ceux qui veulent sortir de la cohue, leur indiquant le chemin pour rejoindre les bordures de la place.

maines. Partout, des vendeurs de sifflets, de crécelles ou de castagnettes testent leurs instruments, relayés par les acheteurs. Au coeur de la rumeur éclatante, le cliquetis aigu des marionnettes-cymbales spécifiques aux *mûlid-s*, omniprésent, domine le bouquet sonore et donne la tonalité particulière de ces fêtes. Lorsque l'on s'éloigne de la place, le ton de la célébration change. La rumeur de la fête foraine aux sons des carabines, des pétards, des grincements de balançoires, des percussions qui rythment le mouvement des manèges, des appels des forains, domine alors celle des récitations du Coran et de la musique du *dhikr*, échappées des tentes.

● Distanciation et introversion

(Observations effectuées lors du *mûlid* d'al-Husayn du 21 septembre au 4 octobre 1994 — *rabî' al-thânî* 1415).

La confrérie de la Khalwatiyya Hasâniyya⁶¹ s'enorgueillit d'être implantée sur la place même, en face de la mosquée d'al-Husayn ; cet emplacement de choix dans le périmètre sacré et convoité, est un signe évident du rayonnement de la confrérie, de la *baraka* et du charisme du cheikh. Cette localisation privilégiée s'explique par le fait que la confrérie, riche et proluxe, distribue chaque jour des centaines de repas. C'est le Conseil Soufi qui décide de l'attribution des emplacements sur la place. En général, ces affectations sont reconduites d'année en année.

La tente, de forme rectangulaire allongée, surmontée d'une banderole déclinant l'identité de la confrérie, s'ouvre sur le devant. Sur la façade, ornée d'une guirlande lumineuse, les motifs décoratifs du tissu sont mis en évidence, alors que

⁶¹ Il s'agit plus précisément de la branche Ahmadiyya, localisée à Gurna, sur la rive occidentale de Louxor, gouvernorat de Qena. Au sujet de l'histoire contemporaine de cette confrérie, et du rôle des *mûlid-s* dans la vie confrérique, cf. Rachida CHIH, 1996.

sur les autres faces, c'est l'envers qui est visible de l'extérieur. À l'entrée, ceux qui ne sont pas connus se présentent, l'accès est filtré. La tente (*khidmâ*)⁶² est un lieu qui, paradoxalement, apparaît en partie comme a-spatialisé : en plein cœur de la ville, c'est un monde clos, statique et confiné ; où l'on vit une vie collective totale et intense, tant matérielle que spirituelle. Espace émergé soudainement, il apparaît cependant comme un modèle de fonctionnalité : « l'installation dans un territoire équivaut à la fondation d'un monde »⁶³.

Là se succèdent pratiques privées et publiques, profanes et sacrées. En un même lieu, les pèlerins — hommes — dorment, mangent, font leurs ablutions, accueillent des hôtes, prient et pratiquent le *dhikr*. Au centre du Caire, un espace incontestablement *sa'îdî* se constitue. Les pèlerins sortent peu mais reçoivent de nombreux visiteurs cairotes de même origine géographique ; une ambiance communautaire prévaut. À l'intérieur, les épaisses parois colorées teintent et tamisent la lumière du jour, sur celle du fond est suspendu le portrait d'un cheikh de la confrérie.

Sur le côté droit, près de l'entrée, un espace dissimulé par des tentures est ménagé pour les ablutions, au fond, un autre est destiné aux cuisines⁶⁴. Le sol est entièrement recouvert de tapis ; la nuit, des lustres et des ampoules colorées sont allumés. Les effets personnels des pèlerins sont remisés sur les côtés, les chaussures déposées près de l'entrée. M. Hassan al-Bannâ veille à tout : à l'accueil des visiteurs ; au confort de chacun ; à l'organisation de l'hospitalité et de la

⁶² Ces tentes ont pour nom *khîma-s*, mais sont désignées par le terme de *khidmâ* (service) lorsqu'elles sont utilisées pour les célébrations. Cette appellation fait référence à l'usage puisqu'elle peut signifier indifféremment la tente ou le local où se pratiquent les cérémonies, ainsi que les repas offerts lors de ces occasions.

⁶³ Mircea ELIADE, 1957, p. 47.

⁶⁴ Plusieurs cuisiniers professionnels, membres de la confrérie, employés dans des hôtels et restaurants de Louxor, prennent leurs congés à cette occasion afin de s'occuper de la confection des centaines de repas servis pendant le *mîlid*.

charité⁶⁵, valeurs essentielles, surtout lors d'un *mûlid* ; et, bien sûr, aux modalités cérémoniales puisqu'il est *ra'is maglis al dhikr*⁶⁶. Selon les emplois du temps, l'alternance des aménagements et des postures permet de consacrer le même espace à la prière, au repos, aux repas. Quelques accessoires concourent aux nécessaires modifications qu'implique une variation des usages. Ainsi, de l'encens est brûlé lors de la prière. À l'heure des repas, d'étroites nappes en plastique sont déroulées sur toute la longueur de la tente, les disciples s'assoient de part et d'autre des assiettes en plastique déposées en quinconce. Après le dîner, ils sortent rapidement afin de faire place aux démunis du quartier, qui attendent massés derrière l'entrée ; plusieurs services peuvent ainsi se succéder⁶⁷.

La soirée et la nuit sont très animées ; la journée est marquée par le calme de la pénombre et de la somnolence. À cadence régulière, alternent des moments de fermeture et d'ouverture, ménagés par le jeu des tentures ; ainsi les séances de *dhikr*, essentielles à la célébration, correspondent à un repli de la confrérie sur elle-même. Cette attitude n'est pas commune à toutes les confréries ; à l'inverse, dans les tentes voisines (*Burhâmiyya* et *Rifâ'iyya*), les *dhikr-s*, accompagnés de musique, se déroulent de manière beaucoup plus ostentatoire et correspondent à des moments d'intense extériorisation. Plus qu'être vue, ce qui semble primer pour cette confrérie réputée pour la beauté de son *dhikr acapella*, est d'être entendue. À Sayyida Zaynab, la confrérie loue un club de sport en retrait de la rue, mais diffuse le *dhikr* par des haut-parleurs placés dans la rue.

⁶⁵ Outre le thé offert à tous les visiteurs et les repas servis sous la tente aux disciples et aux nécessiteux, la confrérie distribue aussi des paniers de nourriture aux femmes qui les sollicitent pour les emmener à leur famille.

⁶⁶ Il préside le *dhikr*.

⁶⁷ Environ 200 personnes peuvent ainsi être accueillies simultanément sous la tente.

● Au cœur du *mûlid*, image arrêtée

Nous avons réalisé une représentation de la place devant la mosquée al-Husayn, d'après des relevés effectués à la fin du *mûlid*, en octobre 1994 et en septembre 1996 (fig. 61).

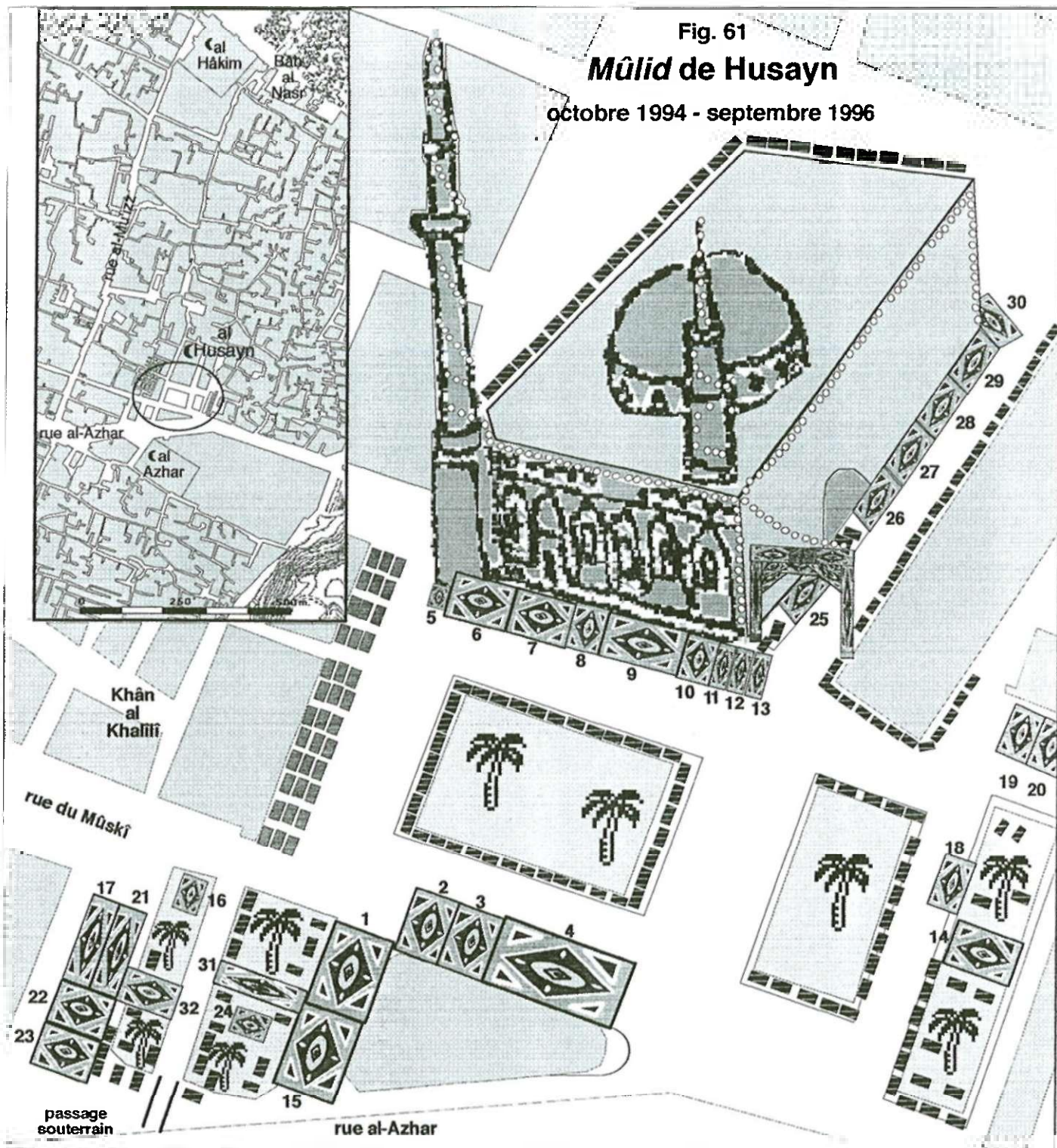
Pour montrer l'accentuation de l'élément central qu'est la mosquée, nous avons emprunté au registre du dessin, afin de combiner la perspective et le plan. Cette image permet de saisir une organisation générale, mais elle est réductrice et superficielle en ce qui concerne l'extrême densité de tous les éléments du *mûlid*, dont il faut imaginer toutes les dimensions — dont la présence humaine n'est pas la moindre — qui ne peuvent s'exprimer sur un support de papier. Cette carte ne peut être représentative d'un modèle et ne reflète qu'un moment de la relation d'un temps et d'un lieu donnés. Elle suggère l'idée de superposition, puisque les éléments statiques ont été symbolisés graphiquement, mais elle ne peut transcrire le mouvement.

5 - La ville en fête : l'espace révélé

Les *mûlid-s* sont des moments essentiels dans la vie confrérique, l'extériorisation qu'ils suscitent renforce la cohésion des disciples et suscite peut-être l'adhésion de nouveaux membres⁶⁸. Les grandes célébrations jouent le rôle — à divers niveaux — d'espaces publics et de représentation. Dans les tentes qui ont le privilège d'être installées sur la place même, les représentations officielles, le Conseil soufi et les confréries les plus prestigieuses, celles dont les cheikhs sont les plus charismatiques ou influents, se donnent à voir.

⁶⁸ Cf. Rachida CHIH, 1996.

Fig. 61
Mûlid de Husayn
 octobre 1994 - septembre 1996



- 1 Khalwatiyya Hasâniyya
- 2 Burhâmiyya
- 3 Rifâ'iyya de Louxor
- 4 Ministère des Waqf-s
- 5 Libraire
- 6 Dayiyya al-Châdhiliyya
- 7 Entrée de la mosquée
- 8 Ahl al-Bayt
- 9 Conseil Soufi
- 10 Rifâ'iyya
- 11 Ghunaymiyya

- 12 'Ilwâniyya Khalwatiyya
- 13 Stand de confiserie
- 14 Qâdiriyya de Mansûra
- 15 Tous les saints de Lûqsor
- 16 Kiosque-buvette (permanent)
- 17 Burhâmiyya
- 18 Stand de confiserie
- 19 Disûqiyya Châdhiliyya
- 20 Ahmadiyya Châdhiliyya
- 21 Sammâniyya Khalwatiyya
- 22 Gunaydiyya Khalwatiyya

- 23 Gawhariyya Ahmadiyya
- 24 Don du sang
- 25 Rifâ'iyya
- 26 Burhâmiyya
- 27 Burhâmiyya
- 28 Rifâ'iyya
- 29 Rifâ'iyya
- 30 Ahmadiyya
- 31, 32 Autres confréries

- Petites tentes, nattes de pèlerins, étals de vendeurs
- Tables des cafés et restaurants

Faute de ne pouvoir interdire⁶⁹, et encore moins susciter de tels rassemblements, les autorités peuvent tenter de les utiliser ou de les instrumentaliser à des fins politiques. Ainsi, le *mûlid* de Sayyid al-Badawî qui se tenait pendant la guerre du Golfe, peu de temps après l'assassinat du président de la chambre fut présenté comme le rassemblement de deux millions d'Égyptiens manifestant contre le terrorisme⁷⁰. Interprétation d'autant plus déconcertante qu'il n'y a pas en Égypte d'espace de manifestation politique d'une telle ampleur.

En décembre 1994 le *mûlid* de Sayyida Zaynab était utilisé comme support promotionnel de campagne électorale et se distinguait par la munificence et la multiplicité des illuminations, véritables feux d'artifice permanents, dus à la prodigalité du député du quartier, Fathi Sourour. Sa figuration comme acteur de la fête par des portraits et des banderoles à son nom, suggérait sa prochaine candidature aux élections législatives de l'automne 1995 et affirmait surtout la présence et l'implication de l'État⁷¹ dans le quartier, M. Sourour étant également président de l'Assemblée Nationale. Moins d'un an après, le faste lumineux du *mûlid* suivant (décembre 1995), attestait cette fois du succès du député aux dites élections. En témoignaient également des calicots de chaleureuses félicitations déployés par les commerçants et notabilités du quartier, lesquels, par ailleurs, financent aussi des illuminations, ou un spectacle, ou encore une *khidmâ* afin de régaler le voisinage, ce mécénat se traduisant par un accroissement de leur prestige personnel et une publicité pour leurs entreprises⁷². Toujours lors du *mûlid* de

⁶⁹ Cf. Jacques JOMIER, 1977, p. 64. Par ailleurs, Pierre-Jean LUIZARD (1990) montre comment la mystique organisée a été l'objet de tentatives continues de contrôle par le pouvoir politique : « Le moyen en a été la mise en place d'une législation toujours plus contraignante ».

⁷⁰ Cf. Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1994.

⁷¹ Rappelons qu'en février 1994, dans le quartier de Sayyida Zaynab trois islamistes ont été tués lors d'un affrontement avec la police.

⁷² Dans le cas des *mûlid*-s « de quartier », ou de saints tombés dans l'oubli, ce mécénat peut même décider de l'existence d'une fête ; certaines célébrations ne pourraient exister sans une association qui les finance et les organise. Nous n'avons cependant pas suffisamment d'éléments pour pouvoir développer cet aspect certainement très décisif de l'existence de nombreux *mûlid*-s.

Sayyida Zaynab, des hommes juchés sur des camionnettes pleines de viande jetaient des morceaux dans la foule ; l'origine de cette initiative, extrêmement appréciée, nous est restée inconnue : riche particulier, service du Gouvernorat, élu local ? Ainsi, le *mûlid*, par une relation interactive, profite à de nombreux acteurs, mais en bénéficie tout autant.

Les *mûlid-s* en tant que festivités populaires, suscitent un large spectre de réactions allant du désintérêt absolu à la dénonciation véhémence, en passant par l'indifférence ou la négation. Les détracteurs de ces festivités sont nombreux et divers, les principales critiques portent sur les formes des pratiques religieuses qui s'y expriment, considérées comme peu orthodoxes ; et sur les pratiques sociales qui y ont cours — ou qu'elles occasionnent — vivement dénoncées. Les quartiers où ils se célèbrent prennent un caractère un peu « honteux », on recommande aux femmes, particulièrement aux étrangères, de ne pas fréquenter les *mûlid-s* seules, spécialement lors de la dernière nuit⁷³. Les *mûlid-s* ne sont-ils pas les territoires privilégiés de toutes sortes de malandrins ?

« Beaucoup de gens du quartier vont au *mûlid* d'al-Husayn, mais moi jamais. Trois catégories de personnes fréquentent les *mûlid-s* : les analphabètes (ils y écoutent des histoires de chameaux qui parlent au prophète), les voleurs (qui profitent de la foule pour exercer leur métier) et les chômeurs (ils y mangent gratuitement). Quelle religion est celle qui voit des hommes laisser leur famille pour venir dormir par terre dans la rue comme des chiens ? Quelle religion est celle qui voit des familles entières couchées dans la rue ? Pour avoir la *baraka*, il faut vivre comme Sayyedna al-Husayn » (M. 'Alî, couturier dans le quartier des Tanneries).

Ces discours, anciens et récurrents, érigés en débats dont la presse se fait l'écho, n'entament en rien la popularité du phénomène : « On ne voit pas ce qui

⁷³À titre d'exemple, cet extrait de presse édifiant : « Women, especially foreign women, should not attend a moulid on the Big Night. Even on other nights, they should only attend with a group of men and take care to avoid walking through crowds », *Egypt Today*, vol. 15 n°11, nov. 1994, p. 90.

pourrait empêcher des centaines de milliers — voire des millions — d'Égyptiens, ruraux comme citadins des classes populaires, de se diriger chaque année vers les mausolées de tel ou tel saint »⁷⁴. Un dicton affirme que « tout le monde ramène des pois-chiches du *mûlid* », mais l'éventail de ce que chacun vient y chercher est éclectique : animation, jeux, rencontres, prières, *baraka*, transe, ou un soupçon de tout cela. Peut-être, dans le contact avec le tombeau, y-a-t-il une substitution du rite autour de la Ka'ba⁷⁵, peut-être le voyage qu'est le *mûlid* peut-il s'interpréter comme une simulation, un substitut ou parfois un complément du pèlerinage à La Mecque⁷⁶ ?

● Temporalités

Hormis ceux consacrés à des personnages majeurs, « intemporels », les *mûlid-s* « ordinaires » sont soumis à des vicissitudes, à un « cycle d'existence » ; simultanément, certains périssent, disparaissent, naissent, connaissent un déclin, ou, au contraire, sont ravivés. L'intensité de leur fréquentation est fluctuante ; le culte de certains saints tombe en désuétude⁷⁷, ou au contraire est sujet à des regains. Des *mûlid-s* sont réactivés lorsque meurent des cheikhs de confréries⁷⁸.

Des tentatives pour contenir ou canaliser les *mûlid-s* ont été lancées par les autorités puisque après 1952, le gouvernement a supprimé des fêtes au cours desquelles se déroulaient les processions des confréries. Après 1967, elles furent à nouveau autorisées, en particulier celle du *mûlid* du Prophète, entre les mosquées d'al-Rifâ'î et d'al-Husayn.

⁷⁴ Pierre-Jean LUIZARD, 1990, p. 57.

⁷⁵ Supposition émise par Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1994.

⁷⁶ Jacques BERQUE note que « Beaucoup considèrent que le pèlerinage à la Mecque ne serait pas parfait s'il ne s'achevait par une visite au mausolée d'al-Husayn » (1974, p. 89).

⁷⁷ Voir à ce sujet l'analyse du déclin du *mûlid* de Sidî 'Umar Ibn al-Fârid dans la Cité des Morts, par Pierre-Jean LUIZARD, 1993.

⁷⁸ Ainsi des *mûlid-s* de la lignée des cheikhs al-Tayyîb d'al-Qurna, comme le montre Rachida CHIH, 1996.

Au Caire, quelques exemples illustrent le fait que l'évolution des *mûlid-s* ne peut être réduite à leur déclin. Ainsi, celui d'Ahmad al-Rifâ'i, un des plus remarquables à la fin du XIX^e siècle, décrit comme moribond par Mac Pherson, est actuellement un des plus importants⁷⁹. Celui de Nafisa, très populaire aujourd'hui, n'existait plus en tant que tel à la fin des années 30 ; lors du *mûlid* de Sakîna, (dont le tombeau est proche), on en profitait pour rendre visite à cette sainte, dont le mausolée était alors à la lisière du désert⁸⁰.

Cependant, les grandes célébrations cairotés, tout particulièrement la trinité al-Nabî, al-Husayn et Sayyida Zaynab, ne s'inscrivent pas dans ces mêmes temporalités⁸¹ et paraissent assurées de pérennité ; l'attraction qu'elles suscitent semble s'accroître. En 1989, on estimait à 500.000 les participants au *mûlid* d'al-Husayn⁸² ; pour l'année 1994, le journal *Al-Ahrâm* doublait ce chiffre. En sus de ces estimations chiffrées, des indices semblent attester d'une augmentation de l'affluence aux grands *mûlid-s*, ainsi lors de l'anniversaire de Husayn en septembre 1995, la rue al-Azhar était interdite à la circulation, afin de permettre à la foule de s'épancher.

Ainsi, il se pourrait que la pratique des *mûlid-s* évolue, se fasse moins diffuse et se concentre autour des grandes célébrations en l'honneur des figures les plus charismatiques et emblématiques, celles dont le souvenir, sans cesse réactivé, ne peut s'estomper. La notoriété et la popularité des *mûlid-s* de Husayn et de Zaynab, saints d'envergure majeure, personnages intemporels, qui « voyagent au travers du temps » selon la formule de Catherine Mayeur-Jaouen à propos de Sayyid al-Badawî, leur confère une dimension exceptionnelle.

⁷⁹ Cf. Nicolaas H. BIEGMAN, 1990.

⁸⁰ Cf. J.-W. MAC PHERSON, 1940.

⁸¹ D'ailleurs, seuls les grands *mûlid-s* se tiennent à dates fixes, ou relativement fixes.

⁸² Cf. Pierre-Jean LUIZARD, 1990.

« La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations » (Pierre NORA, 1984, p. XIX).

La fête, quant à elle, se compose d'ambiances contrastées, déployées ou confinées dans l'espace, qui se superposent ou se succèdent. Tous les *mûlid-s* ont en commun la non-solennité et la densité de la fête. Des différences notables démarquent les grands *mûlid-s* de ceux de moindre importance, ceux du Caire de ceux de la province, ceux qui se tiennent dans les nécropoles de ceux qui s'implantent dans un quartier central...

Il suffit d'assister aux grands *mûlid-s* du Delta pour observer que leur ambiance n'est pas comparable à celle de leurs équivalents cairotes. Quant à ces derniers, chacun a son style et son envergure. Ces spécificités sont liées, entre autres, à leur inscription dans un espace donné (composition sociale, spécificité et « réputation » du quartier), à la morphologie des espaces publics, à la personnalité du saint, aux acteurs locaux (habitants, commerçants, associations), etc. Ainsi, comme l'avait déjà remarqué J. W. Mac Pherson, le *mûlid* de Sayyida Zaynab apparaît comme un des plus animés et ludiques, ce caractère étant en partie dû aux multiples jeux et attractions déployées sur la large rue Port-Saïd (balançoires, grandes roues, spectacles de magiciens, prestidigitateurs, auto-tamponneuses, cascadeurs à motos⁸³, exhibition de la femme-serpent, etc.). Les *mûlid-s* de Bûlaq avaient la réputation d'être débridés⁸⁴. Des historiens mentionnent des attractions, des jeux et des rituels aujourd'hui révolus⁸⁵.

⁸³ Cette attraction, toujours très prisée, semble avoir été introduite dans les *mûlid-s* dans les années 20 par un canadien du nom de Billy Williams, (cf. J.-W. MAC PHERSON). D'après Rachida CHIH, on parle encore de ce cascadeur dans la région de Louxor.

⁸⁴ « Imaginez qu'alors Boulaq apparaissait aux enfants du Mousky et de l'Ezbékîeh comme une contrée fabuleusement lointaine, un quartier poussiéreux et peu sûr où ils se risquaient non sans

D'année en année, des nouveautés se manifestent : il y a, depuis l'apparition du dessin animé des *tortues Ninja* à la télévision des roulottes à leur effigie⁸⁶ ; les mises en scènes se renouvellent : les guirlandes clignotantes produisent dans une palette de couleurs élargie des figures de plus en plus élaborées, les effets d'écho diversifient les possibilités de modulation des chants et de l'évocation du nom de Dieu ; la panoplie des figurines traditionnelles évolue avec l'utilisation de matériaux divers, etc. À l'évidence, le temps présent est là, manifeste ; la fête foraine, en surimpression, en parallèle, dit et traduit la ville ; elle n'est qu'une émanation de réalités contemporaines.

L'ambiance générale des grands *mûlid-s* est sensible aux aléas conjoncturels et s'en imprègne. J.-W. Mac Pherson puis Nicolaas Biegan ont noté des fluctuations dans la pratique des *mûlid-s* en particulier durant les périodes de guerre ; par ailleurs, selon Pierre-Jean Luizard, le *mûlid* d'al-Husayn qui se tenait peu de temps après le tremblement de terre d'octobre 1992 était nettement moins fréquenté et animé que d'habitude. Par contre, celui de Sayyida Zaynab qui se tenait au début de janvier 1994 était particulièrement animé puisqu'il correspondait aussi au nouvel an, divers accessoires et banderoles étaient décorés en fonction de ce thème (1994, *happy new year*, etc.).

D'autre part, les grands *mûlid-s* cairotes sont des aubaines pour les commerçants et se muent en espaces de tentation. La fête est un moment d'exaltation de la consommation, les pèlerins souhaitent ramener des souvenirs du *mûlid*, et les menus objets achetés à proximité du sanctuaire (amulettes, petits

crainte, non sans joie, car les réjouissances populaires, à l'époque des mouleds, y étaient des plus vives. » Fernand LEPRETTE, 1939, p. 219.

⁸⁵ Cf. en particulier Gaston WIET, 1969.

⁸⁶ Les *tortues Ninja* ont connu une popularité qui a certainement dépassé leurs figures de personnages de dessins animés ; leur couleur verte en a fait, un temps, des petits porte-bonheur en vogue dans les *mûlid-s*.

Corans, jouets, confiseries ou autres) sont porteurs de bénédiction. Bijoux fantaisie, colifichets, pendentifs, ou chapelets : le climat de fête et de *baraka* sublime la multitude des petits objets anodins. Partout des boutiques, des étals, des charrettes, la présence d'un même objet, décliné mille fois devient lancinante, la lumière vive le rend chatoyant. Les gens qui viennent au *mûlid*, pour la plupart peu fortunés, ne peuvent s'offrir impunément ces quelques objets, c'est donc l'occasion de faire des acquisitions qui prennent alors une autre valeur que celle de leur coût :

« Je préfère acheter ces choses (un collier fantaisie) maintenant, c'est mieux : il y a plus de choix, et c'est l'occasion pendant le *mûlid* de la Sayyida » (Jeune femme du quartier au *mûlid* de Sayyida Zaynab).

L'afflux de population est l'occasion d'un débordement du marché autour de Sayyida Zaynab : dans la journée s'organise un vaste déballage de marchandises diverses : vaisselle, ustensiles de cuisine, tissus et vêtements. Les pèlerins profitent de leur séjour au Caire pour faire des emplettes, ainsi les Sa'îdîs achètent sur place, notamment sur le côté oriental de la mosquée al-Husayn et au magasin 'Aouf près du Khân al-Khalîlî, des écharpes — fabriquées dans le Sa'îd.

Pour ceux qui vont aux *mûlid-s*, la fréquentation ou la non fréquentation de telle ou telle célébration est sujette à des critères de sélection et d'appréciation : on peut participer seulement à la fête du Prophète, vénérer spécialement un saint, ou encore ne fréquenter que le(s) *mûlid*-(s) d'un quartier donné.

« Je sais toujours quand a lieu le *mûlid* d'al-Husayn, mais je n'y vais pas, il y a trop de gens et rien à faire. Je vais seulement à celui de Sayyida Zaynab » (M. Ahmed, avocat, vit place Sayyida Zaynab).

Les grands *mûlid-s* sont les espaces nécessaires à la rencontre, autour de représentations partagées, des mondes rural, urbain, provincial, cairote, etc. Ils

renforcent la cohésion et l'identité des groupes sociaux en présence. Ils contribuent autant à créer des occasions de construire et d'affirmer le sentiment d'appartenance à une ou des communautés (confrérique, villageoise, de quartier, etc.) de suspendre le contrôle social, de perpétuer des rites⁸⁷.

Ces périodes apparaissent comme indispensables, tant à l'individu qu'à la collectivité. Le mode de vie « moulédien »⁸⁸, teinté de nomadisme temporel, n'est pas une référence valorisante. Pour ceux qui le perpétuent, il faut que la quête soit intense, que les désagréments occasionnés soient perçus comme négligeables par rapport au profit spirituel ou matériel. Le *mûlid* est avant tout l'espace-temps de tous les possibles, de l'intercession (*madud*), des vœux, de l'espérance ; la présence du Prophète est supposée ; des miracles de nature et d'ampleur diverses sont évoqués...

Contrairement à de nombreux événements récurrents, dont le passé est, dans les récits, empreint de nostalgie, les *mûlid-s*, pour ceux qui les pratiquent, se perpétuent dans une continuité qui exclut la description comparative. Confirmant les assertions de Mircea Eliade : le temps sacré « ne coule pas, toujours égal à lui-même, il ne change ni ne s'épuise », un *mûlid* est, par définition, toujours réussi, ainsi il est en général apprécié comme « très bien cette année, comme toujours ». Il peut éventuellement se bonifier avec le temps, si la décoration est particulièrement remarquable, par exemple, le fait peut être noté, mais dans le discours, l'intensité qualitative de la célébration ne peut s'évaluer.

⁸⁷ Comme par exemple celui de la circoncision, être circoncis lors d'un *mûlid* porte chance, dans tous les *mûlid-s*, on trouve des stands de barbiers.

⁸⁸ Néologisme proposé par Catherine MAYEUR-JAOUEN (1994) « traduit de l'égyptien *mawâldiyya* qui désigne les gens qui se rendent aux mouleds de façon régulière, y organisent une *khidmâ* (service) et y séjournent sous la tente » (p.109).

« S'il y a pérennité des lieux sacrés c'est que la sainteté les anime d'un jaillissement permanent, sous des formes sans cesse renouvelées »⁸⁹. Cette remarque d'Éric Geoffroy au sujet de Damas, semble également appropriée pour Le Caire. Les célébrations, événements reproduits, mais moments réajustés et réinventés à chaque fois, induisent et accentuent le sens de la ville ancienne ; par l'intermédiaire de ces allégeance et reconnaissance collectives, répétitives et renouvelées, elle affirme, en tant que formation socio-spatiale⁹⁰, sa permanence idéelle indéniable. Les grands *mûlid-s* cairotes confèrent aux pôles centraux de la ville ancienne l'identité d'espaces publics de grande amplitude, d'espaces consensuels et de lieux de mémoire vécus, ils proclament leur suprématie culturelle et exacerbent la signification de l'espace.

Le *mûlid* du Prophète, du temps de Lane (1834), se tenait au birkat Azbakiyya ; à la fin du XIX^e siècle il se situait entre Le Caire et Bûlâq⁹¹ ; ensuite à Fum al-Khalîg (au sud du Caire). Du début au milieu du XX^e siècle, la fête se déroulait dans des lieux changeants désignés chaque année, en général en périphérie, à Abbâsiyya⁹². Actuellement, la célébration de la naissance du Prophète s'organise autour de la mosquée d'al-Husayn, intensifiant son prestige. Celle-ci est par ailleurs le lieu de convergence de diverses processions (*zaffa-s*). À ce pôle s'ajoute celui de la mosquée d'al-Rifâï, vers laquelle se dirigent de nombreux cortèges de *mûlid-s* de la nécropole de Khalîfa, comme celui de Sayyida 'Aïcha.

L'apport, joint au brassage, des identités multiples, affirmées et superposées (catégories sociales, sexes, générations, origines géographiques, appartenances

⁸⁹ Éric GEOFFROY, 1990, p. 173.

⁹⁰ Selon le concept de Guy DI MEO (1991), les formations socio-spatiales « peuvent être assimilées à des espaces plus ou moins perceptibles et délimités, mais toujours suffisamment présents dans le *sens commun* pour faire l'objet de représentations collectives » (p.75).

⁹¹ Cf. Gabriel CHARMES, 1880.

⁹² Cf. J.-W. MAC PHERSON.

confrériques, etc.), peut être envisagé comme vecteur de la dynamique culturelle dans son invention perpétuelle ainsi que dans sa diffusion. Ces critères nous permettent d'identifier l'espace-temps du *mûlid* comme celui d'une manifestation identitaire « d'intense production de significations collectives »⁹³.

Rappelons également qu'il est le territoire de l'expression de récits, d'histoires, de contes, de chants, de danses, de musique et de spectacles⁹⁴. Un chanteur comme Cheikh Yasîn al-Tuhâmi, extrêmement célèbre en Égypte, ne doit sa popularité qu'à la scène des *mûlid-s*. Désormais, c'est sa présence qui peut attirer les foules et relancer un *mûlid*.⁹⁵ La pratique, répétée ou occasionnelle, des *mûlid-s* participe d'un mode de vie, dont elle n'est sûrement pas l'aspect le plus anecdotique, lequel transcende — en partie — certains clivages sociaux.

Enfin, le *mûlid*, essentiellement par la sphère confrérique, est un lieu d'activation de canaux d'information, de réseaux de relations et joue un rôle d'intégration. Un jeune homme de Louxor, membre de la confrérie Khalwatiyya, explique qu'il est venu au *mûlid* de Zaynab pour honorer la sainte, et qu'il profite de l'occasion pour chercher un emploi, en faisant circuler le message auprès des affiliés cairotes et en se renseignant auprès des présents sur les opportunités diverses. Son frère n'a-t-il pas trouvé un travail par les relations du cheikh de la confrérie ?

⁹³ Ulf HANNERZ, 1980, p. 354.

⁹⁴ Des artistes contemporains, tels les peintres Fathi Afifi et 'Alî Dessouqi, le dessinateur Golo ou les membres de la compagnie théâtrale El Warsha, s'inspirent d'ailleurs des *mûlid-s*.

⁹⁵ Ainsi du *mûlid* de 'Umar Ibn al-Fârid, dont il chante les poèmes, et auquel il participe chaque année. Cf. au sujet de la musique jouée durant les *mûlid-s*, Michael FRISHKOPF (1995).

* *
*

Le lendemain de la « grande nuit », avant midi, les tentes, les baraques des forains, les décorations, la foule, tout a disparu. Le contraste entre la période, révolue, et surtout la nuit passée — exceptionnelle — et le jour présent, celui de la transition vers le quotidien, est tangible. Le quartier semble creux, vide ; seuls des détritiques au sol, des pelouses piétinées, des odeurs insolites, et la présence de balayeurs attestent d'une réalité désormais passée. La transition est fugitive, l'inertie brève ; la soudaineté et l'intensité de la métamorphose de la ville sont brutales, au jour nouveau, la célébration est terminée. Le quartier est rendu à ses seuls habitants, cesse alors le temps de l'altérité.

Les passants bâillent, nombreux sont ceux qui font leurs courses en pyjamas ou vêtements d'intérieur. Pendant quelques heures, l'ambiance est à la torpeur, le temps de se recaler sur le rythme de l'habitude, le temps que les stigmates de « lendemain d'ivresse » du quartier s'estompent. Plus tard, dans le quartier de Sayyida Zaynab, un « marché aux voleurs » s'installe brièvement, le temps de vendre les objets perdus — ou dérobés — lors du *mûlid*.⁹⁶

Un peu partout en Égypte, dans de nombreux foyers, de petits jouets et effigies, des sachets de confiseries ou de pois-chiches, des chapelets, des bâtons d'encens ou des Corans miniatures, une multitude de menus objets et de présents rituels entretiennent le souvenir d'un voyage au Caire, d'une visite à un saint, et dispensent la *baraka* d'un *mûlid* passé. « La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet... »⁹⁷.

⁹⁶ Cité par Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1994.

⁹⁷ Pierre NORA, 1984, p. XIX.

Il y a des choses qui se lisent dans la ville, d'autres qui se voient, certaines dont on parle, et d'autres encore qui se savent et se vivent ; ces dernières ne sont pas toujours les plus exposées, celles que l'on décèle d'un regard. Le soufisme est une voie d'accès à une réalité autre que matérielle, à un monde invisible ; le *mûlid* fait affleurer et rend visibles, pour un temps, les valeurs de l'espace.

La fête en l'honneur du saint est passée, son aura demeure. Le *mûlid* est un moment d'exaltation des valeurs idéelles et symboliques de l'espace, lesquelles deviennent alors apparentes, car exprimées et vécues de manière visible ; le reste du temps, ces significations sont diffuses, moins lisibles, mais néanmoins toujours présentes.

Ainsi la ville ancienne est-elle ponctuée de lieux sacrés et de rythmes pour les célébrer. Cette trame de la sacralité et ces temps d'effervescence qui la caractérisent n'existent pas dans les images du centre ancien que nous avons traitées précédemment, alors que pour nombre d'Égyptiens, c'est à partir de cette signifiante que la ville du Caire est représentée.

Mais les idées de la valeur d'une ville peuvent se superposer, se rendre invisibles les unes des autres, s'ignorer ou s'effleurer. Nous allons désormais nous intéresser à la place qu'occupent, d'une manière générale — dans les usages collectifs et les médias — les quartiers anciens dans la ville d'aujourd'hui. Quelle est leur position dans la hiérarchie symbolique de la ville ? Comment et quand y fait-on référence ? Quels sont les enjeux que révèle leur évocation ?

Chapitre 3

Le lieu de la communion, l'espace consensuel

Nous avons, dans le chapitre précédent, évoqué une forme de sacralité d'essence religieuse, qui nimbe l'espace, se révèle et s'affirme à l'occasion de la pratique des *mûlid-s*. Désormais, c'est une autre forme de sacralité que nous envisageons, celle du patrimoine, laquelle se dévoile non plus dans la pratique de l'espace, mais s'exprime essentiellement dans son évocation, au travers d'un discours, lequel est fondateur de cette représentation.

Le cœur de la ville ancienne, qui se dessine autour des grandes mosquées al-Azhar et al-Husayn, du souq du Khân al-Khalîlî et d'une partie du quartier de Gamâliyya, forme et représente, nous l'avons vu, un espace central de référence.

Cet ensemble se dérobe en partie à une catégorisation duelle de la ville ; bien que la composition sociale de ces quartiers soit comparable à celle d'autres secteurs défavorisés de la cité, il en émane d'autres valeurs. Composé de quartiers *cha'bî* (populaires), il ne peut être seulement défini comme tel¹. Populaire, certes, mais dans tous les sens du terme, socialement et culturellement, car il recèle une charge identitaire. En effet, les pôles centraux de la ville ancienne sont parmi les seuls quartiers *cha'bî* que les catégories aisées fréquentent (même si cette fréquentation est rare et circonscrite).

Cette catégorie de qualification de l'espace perd son sens et devient inopérante puisque le centre est, par définition, un ordre ; d'autres critères, comme la sacralité,

¹ Cf. Tiziana BATTAIN ; Albert LABIB, 1991.

transcendent également cette dichotomie. Les lieux du sacré, appréhendés dans une acception large, ceux qui englobent et environnent les grandes mosquées, les mausolées, ou certains monuments prestigieux, composent une trame qui bénéficie d'une aura particulière. La sacralité et la centralité sont soumises à hiérarchie, mais celle-ci s'avère plus complexe et moins unanime que celle basée sur les seuls critères socio-économiques. La fonction religio-culturelle est prégnante et indissociable de la cohésion du centre ancien, mais aussi de son ouverture, de sa capacité d'intégration au reste de la ville, au delà des contingences sociales.

1 - Le patrimoine monumental : redécouverte d'un héritage

La définition du patrimoine est difficile, notion « globale, vague et envahissante à la fois »², elle se réfèrera, dans le contexte qui nous intéresse en premier lieu, au patrimoine architectural islamique. Autour de celui-ci se cristallisent nombre de discours à référents identitaires ; le patrimoine ne peut se résumer à une collection d'objets, mais le monument sera, dans un premier temps, une « entrée » pour l'aborder. Depuis qu'en 1972, a été adoptée par l'UNESCO une « Convention pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel », le « phénomène patrimonial » s'inscrit autant dans un contexte mondial que national. Comme le précise André Chastel, c'est dans une conjoncture de modernisation, de modelage et de construction sans précédent que le fonds patrimonial prend un relief et une signification marqués³.

« Alors que, jusqu'à une date récente, la dévalorisation extrême de la mémoire était liée au "principe d'espoir" et à l'idée de progrès, aujourd'hui sa vitalité, théorique et pratique, coïncide avec la montée du "principe de désenchantement", ainsi qu'avec le doute et le

² André CHASTEL, 1986.

³ *Ibid.* L'auteur relève également que la formulation des recommandations frappe par son style pessimiste, le préambule portant sur les diverses menaces qui portent sur le patrimoine, menaces « traditionnelles » aggravées par l'évolution de la vie sociale et économique.

désespoir largement répandus à notre époque quant aux promesses du siècle des lumières » (Arno J. MAYER, 1992, pp. 47-48).

En revenant au cas égyptien, il faut noter que le patrimoine architectural islamique n'a fait l'objet, pendant longtemps, que d'un intérêt limité de la part des autorités⁴. Rappelons qu'en 1968, le Comité en charge de la préparation des festivités du millénaire du Caire fatimide soumet au vote un projet de destruction de tous les monuments autour de la mosquée al-Husayn afin de réaliser un parking pour les touristes. La proposition ne sera rejetée que grâce à la différence d'une seule voix. Jusqu'à la fin des années 70, ce sont des initiatives limitées et ponctuelles, souvent étrangères, qui constituent l'essentiel des programmes de restauration. À partir des années 80, s'amorce un processus d'énonciation et de mise en œuvre de projets de réhabilitation, à la suite de l'inscription de la ville ancienne sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, au terme de la réunion du « Comité du patrimoine mondial » tenue à Louxor en 1979 ; le patrimoine architectural de la ville ancienne se dote alors de l'adjectif « islamique ».

Dans les années 80, après trois décennies de quasi-interruption, le HCA (Haut Conseil des Antiquités) engage la restauration de nombreux monuments islamiques et coptes du Caire⁵. En parallèle, plusieurs opérations de réhabilitations sont menées en coopération : avec l'Allemagne (ensemble des monuments du secteur du darb al-Qirmiz dont le palais Bachtak)⁶, la France (maison Harawi), la Pologne (complexes de l'émir Qurqumas et du sultan Inal), l'Italie (*Samâ' khâna* des

⁴ En ce qui concerne le traitement des édifices et sites historiques entre le milieu du XIX^e siècle et les années 30, on peut se reporter à la synthèse commentée de Marcel CLERGET, 1934, tome I, pp. 339-341.

⁵ Pour le détail de ces travaux, voir le compte-rendu de M. Hossam el-Din ISMAIL, archéologue de la période islamique auprès de cette institution : « La restauration des monuments islamiques et coptes au Caire, 1980-1990 », *Lettre d'Information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n° 24, Le Caire, CEDEJ, 1991, pp. 8-12.

⁶ La coopération allemande, qui s'est amorcée au début des années 70, par l'intermédiaire de l'Institut allemand d'archéologie du Caire, est, à notre connaissance, la première de ce type.

derviches Mevlevi), le Danemark (*madrasa* de l'émir Gawhar Qunqubay), ou encore avec les Ismaéliens Bohra Shi'i de Bombay (mosquée d'al-Hakîm), pour ne citer que les principales⁷.

Même si « la cause permanente et efficace de la dégradation, c'est bien l'usage, c'est-à-dire le passage de la vie, l'usure du temps, le risque même de l'existence »⁸, la menace la plus insidieuse qui pèse sur les monuments n'est pas anthropique mais aquatique, du fait des infiltrations qui affectent leurs fondations⁹.

Les habitants ne peuvent être tenus pour responsables de par leur nombre trop élevé (alors que dans le même temps la population a décru) ou leur niveau social, explications avancées par divers experts, reprises par le discours officiel et diffusées par la presse. On pourrait développer à l'envie l'exposé de l'état pitoyable de la plupart des monuments — qui reflète celui du cadre bâti en général —, thème récurrent dans les médias (les faits-divers relatant l'effondrement partiel ou total d'un monument étant abondants). Mais nous choisissons de rapporter seulement un exemple dont le caractère tragique illustre la gravité du phénomène. Un rapport, réalisé par le HCA en 1981, stipulait que sur l'ensemble des monuments recensés, un sur dix seulement était dans un état qualifié de convenable alors que les autres nécessitaient une restauration et que plusieurs menaçaient de s'écrouler. Parmi ces derniers, le minaret de la mosquée Amir Qani Bey, qui s'effondra effectivement en 1990, tuant une femme et un enfant.

⁷ Pour le détail de ces projets, voir *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Center*, 1980, ainsi que les dix *Newsletters* éditées par SPARE (*The Society for the Preservation of the Architectural Resources of Egypt*) de 1979 à 1985, Ronald LEWCOCK 1985 et 1985-1, Kamal ABDEL-FATTAH, A. Ibrahim ABDELHALIM, 1985.

⁸ André CHASTEL, 1986, p. 446.

⁹ Ces infiltrations n'ont pas pour cause les répercussions du barrage d'Aswan, comme on l'avance parfois, mais les déficiences du réseau d'évacuation et d'assainissement des eaux usées, mis en place à partir de 1915 et qui, dans la ville ancienne, n'a pas bénéficié, pour des raisons obscures, des travaux de modernisation du *Greater Cairo Wastewater Project*, lancé dans les années 1980.

Dans un article dénonçant « l'urbanisme sauvage et les agressions des populations inconscientes de la valeur historique des antiquités », comme autant d'entraves à l'effort de sauvegarde des monuments, Abdel Halim Nouredine déclarait : « L'état de dégradation dans lequel se trouve notre patrimoine islamique est dû en premier lieu aux vibrations des chantiers et des ateliers et au mauvais usage de la part des locataires »¹⁰, et proposait de reloger cette population en périphérie. Lors de l'inauguration d'une demeure restaurée près d'al-Azhar, le ministre de l'Information réaffirme la volonté de transformer le quartier en un secteur touristique et historique et de résoudre le problème des « zones sauvages » qui menacent le patrimoine¹¹.

Ainsi, émergé soudainement, le discours autour du patrimoine se construit sur l'opposition de ceux, légitimés par leur connaissance de l'ordre et du fonctionnement de la ville, à ceux à qui il faut retirer la « garde » de l'espace. Éventuellement, cet ordre peut être inculqué : Ahmed Zaki, doyen du département d'architecture de l'Université d'al-Azhar, pense qu'il faut « éduquer la population et lui montrer comment vivre en respectant le patrimoine, ensuite, les gens ne conduiront plus de véhicules lourds dans la vieille ville et déplaceront les ateliers jouxtant les monuments »¹². Cependant, jamais ne sont envisagés le sens et la fonction d'un espace ancien dans la contemporanéité de la ville, ni remise en cause la hiérarchie des ordres qui place le patrimoine monumental à son sommet.

Le tremblement de terre d'octobre 1992 a contribué à forger une représentation de la ville ancienne comme espace de contraste où les monuments côtoient des activités et des humains dont le trop-plein pourrait être transplanté vers les espaces vides que sont les *new-settlements*, lesquels souffrent des maux

¹⁰ *Al-Ahrâm Hebdo*, 17 mars 1995.

¹¹ *Al-Ahrâm Weekly*, 13-19 juin 1996.

¹² *Al-Ahrâm Weekly*, 13-19 octobre 1994.

inverses, ce qui apparaît comme une solution d'équilibre rationnel. Cet événement a aussi exacerbé la sensibilisation au thème de la sauvegarde du patrimoine, et accéléré (par l'octroi de financements étrangers) la concrétisation de certains programmes. En fait, comme le montrent les conclusions d'un séminaire organisé par l'ARCE (*American Research Center in Egypt*) et le HCA, en juin 1993¹³, le tremblement de terre n'a que faiblement accentué la dégradation du patrimoine architectural, déjà gravement endommagé, mais a mis l'accent sur cet état de fait. Il a joué un rôle de catalyseur, de même qu'il a permis également aux autorités de se déresponsabiliser quant à l'état de certains monuments. Dans la liste du patrimoine ayant subi des dégâts, figuraient des bâtiments qui avaient été endommagés bien antérieurement¹⁴. Dans la ville ancienne, le secteur le plus touché par le séisme a été celui de la rue Salîba (près de la mosquée d'Ibn Tûlûn), cette même rue avait été déclarée « dangereuse » par un groupe d'experts une dizaine d'années auparavant¹⁵. Il faut préciser que le patrimoine représente une manne financière, il est une ressource doublée d'une richesse potentielle, sa valorisation et son exploitation sont synonymes de rentabilisation.

Les États-Unis, qui ne finançaient en Égypte que des fouilles archéologiques concernant essentiellement la période antique, se sont engagés dans le financement de programmes de réhabilitation du patrimoine islamique¹⁶, auxquels ils ont affecté une première enveloppe de 15 millions de dollars. Jusqu'alors, la position de l'USAID constituait une entrave à l'implication américaine, cette institution ne souhaitant pas s'impliquer dans des projets connotés culturellement, dans la crainte de répercussions politiques¹⁷. Peut-être est-ce pour cela que Wafaa Saîd,

¹³ Cf. *Lettre d'Information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n° 34, octobre 1993.

¹⁴ Cf. John RODENBECK, 1995.

¹⁵ *Ibid.*, p. 76.

¹⁶ C'est l'ARCE qui supervisera les travaux, qui seront réalisés par des restaurateurs français et polonais entre autres.

¹⁷ John RODENBECK, 1995, p. 89.

inspectrice au HCA est sceptique : « cette première participation n'est qu'un moyen pour les États-Unis, qui ne sont que peu expérimentés en la matière, de marquer de leur empreinte cette région du monde ». Le responsable du HCA se montre plus pragmatique, mais souligne lui aussi l'inscription du projet dans un contexte régional, en assurant qu'il s'agit de la première étape de projets américains en Égypte visant à développer le tourisme dans la région¹⁸.

Enfin, apparaissent désormais des thèmes comme celui de l'environnement et de l'écologie, et un premier projet centré sur ces notions voit le jour en 1996, le SDAG *Sustainable Development Association of Gamaliya*¹⁹. Financé par l'UNDP (*United Nations Development Programme*) le UNUMP (*United Nations Urban Management Programme*), et la *Ford Foundation*, ce programme met sur un même plan la « qualité de vie » et les restaurations monumentales. Aussi, les habitants du secteur choisi ont-ils été encouragés à fonder une association. Leur premier projet est de déplacer les habitants (56 familles) et les activités (tanneries, ateliers de mécanique) de la *wakâla* al-Toffah vers un autre lieu proche. Le local récupéré doit devenir un centre où se tiendront des cafés, des ateliers d'artisanat et une auberge de jeunesse. Les résidents déplorent en effet le fait qu'ils ne perçoivent rien des retombées économiques du tourisme, et reprennent à leur compte le slogan du ministère du Tourisme : « le tourisme c'est l'avenir ».

Deux organismes, dont la fonction est d'œuvrer pour la conservation du patrimoine islamique ont été créés récemment. Un de leurs objectifs est de tenter de résoudre le problème aigu de lutte de pouvoir et d'absence de coordination entre les partenaires impliqués dans les interventions sur le patrimoine, à savoir le HCA, le Gouvernorat du Caire, et les ministères des *Waqf-s*, de la Culture et du Logement.

¹⁸ *Al-Ahrâm Hebdo*, 7-13 février 1996, la première étape de la mise en œuvre de ces projets a débuté à l'été 1996.

¹⁹ Cf. *Al-Ahrâm Weekly*, 30 mai-5 juin 1996. Le responsable du projet est Adli Bishay, professeur à l'Université américaine du Caire.

En 1990, est fondée l'EARDFC (*Executive Agency for the Renovation and Development of Fatimid Cairo*), qui supervise les projets de grande envergure, et qui est financée pour l'heure par des dons ou prêts en provenance de France et d'Arabie Saoudite ; cet organisme s'intéresse tout particulièrement au projet *North-Gamalia* ainsi qu'à celui visant à rénover le secteur de la mosquée al-Azhar. Son rôle est également d'être un interlocuteur unique pour les partenaires et financeurs étrangers, auparavant découragés par la multiplicité des acteurs concernés par la gestion du patrimoine et par le flou de leurs prérogatives. Cependant, comme nous le verrons ultérieurement, ces objectifs ne semblent pas, pour l'instant, être atteints. Le PCPCM (*Permanent Committee for the Preservation of Cairo Monuments*), a été institué en 1994, il a en charge des opérations plus modestes et ponctuelles, tel le repérage de monuments détériorés par leurs occupants (principalement des *wakâla-s* où sont installés des artisans), et peut demander l'éviction immédiate, assortie d'une proposition de relocalisation à Qattamiyya, à la périphérie du Caire. Ces deux institutions sont dirigées respectivement par des comités composés d'officiels du Gouvernorat du Caire, du HCA, des ministères des *Waqf-s*, du Tourisme, du Logement, d'architectes et de restaurateurs²⁰.

Toutes les tentatives pour dégager les commerces de la rue al-Mu'izz ont échoué sauf, partiellement, dans le secteur du complexe d'al-Ghûri, évacué juste après le tremblement de terre lorsque le minaret de la mosquée menaçait de s'écrouler. Le HCA et le Gouvernorat du Caire sont à l'origine d'un décret, promulgué durant l'été 1995, stipulant que la rue al-Mu'izz doit être exclusivement piétonne de 7 à 22 heures ; mais comme les précédents en ce sens, ce décret n'a pu être suivi d'effets, au vu de l'importance de cette artère pour la vie économique des secteurs riverains. Les commerçants ont protesté contre cette mesure, mais le HCA

²⁰ Les responsables de ces deux institutions sont respectivement Yehia El-Zeiny, directeur du département d'architecture de l'Université de Helwan et Mohamed Youssef.

estime que cette solution est la meilleure pour les deux parties, arguant que le projet originel prévoyait d'évacuer tout le secteur nord de la rue al-Mu'izz, soit 6.000 logements ; faute de moyens, il s'en est tenu au décret piétonnier²¹. Par ailleurs, celui-ci est agrémenté de recommandations et de mesures en matière d'embellissement du paysage urbain. « Des poteaux de style islamique seront placés pour l'éclairage de la rue, toutes les façades seront peintes de la même couleur et les enseignes des magasins devront être harmonisées afin d'embellir les devantures »²². Si la notion ambiguë de patrimoine islamique a été retenue, l'esthétique correspondante reste cependant encore à définir.

Le thème du patrimoine est devenu débat et enjeu national. La presse s'en empare et dénonce avec véhémence « la torpeur administrative qui va jusqu'à menacer le patrimoine »²³ et révèle nombre d'affaires impliquant et entachant les acteurs concernés par les restaurations monumentales. Nous ne citerons qu'un exemple, celui de la rénovation de la mosquée al-Azhar. Le projet date de 1989, plusieurs centaines de milliers de livres ont été dépensées, mais les réalisations sont loin de correspondre aux sommes engagées. Al-Azhar a fourni deux millions de livres à l'organisme exécutif (ministère du Logement) lequel a chargé une société d'effectuer les travaux, celle-ci est destituée en 1996, au profit d'une autre.

L'absence de coopération et de concertation entre les divers organismes et services impliqués semble être la principale cause de la crise actuelle, à cela s'ajoute le manque d'experts²⁴ et de financement, ce dernier problème étant accentué par diverses escroqueries. Bien qu'un Conseil, composé de membres de toutes les parties prenantes ait été créé, il n'a eu qu'un rôle de supervision et n'a pu exercer de

²¹ Interview d'Abdel Halim Noureddine, responsable du HCA, *Al-Ahrâm Hebdo*, 9-15 août 1995.

²² *Ibid.*

²³ Cf. *Al-Ahrâm Hebdo*, 29 mai-4 juin 1996.

²⁴ C'est en 1995 que se crée la première École nationale de restauration des antiquités.

réel pouvoir. Aussi, la responsabilité ne peut incomber à personne, et la polémique est vive entre toutes les parties : ministères de la Culture, du Logement, des *Waqf*s, Gouvernorat du Caire, HCA et Secrétariat général d'al-Azhar. Actuellement, les restaurations de la mosquée se poursuivent, dans un climat délétère, entretenu par quelques procès²⁵, mais elles sont agrémentées d'un projet de mise en valeur de la place devant al-Azhar « pour donner sa vraie valeur à un site touristique religieux unique au monde »²⁶.

La ville ancienne, berceau du patrimoine islamique, est désormais instituée comme lieu de culture ; cette fonction est identifiée, affirmée, activée et institutionnalisée par le biais de manifestations ou de consécration de lieux. À l'initiative du *Egyptian Center for Culture*, émanation du ministère de la Culture, sont organisés des concerts, des expositions, et des spectacles. Dans le contexte de la désignation par l'UNESCO du Caire comme capitale culturelle du monde arabe pour l'année 1996, cette tendance s'est accentuée.

Le complexe monumental du sultan al-Ghûrî est un véritable centre culturel : dans la *khankâ* sont donnés des spectacles, le mausolée abrite des expositions, une petite bibliothèque, des cours d'alphabétisation. Dans la *wakâla*, caravansérail du XVI^e siècle, sont installés des artisans et un centre d'apprentissage de l'artisanat ;

²⁵ Ce scénario est sensiblement le même en ce qui concerne l'église suspendue du quartier copte (al-Muallaqa), restaurée plusieurs fois. En 1981, à l'occasion de la visite d'une délégation américaine, est effectuée une restauration bâclée, plusieurs murs s'effondrent peu après ; en 1984 le même dommage se reproduit suite à une visite du président Mubarak ; après le séisme de 1992, la situation s'aggrave. Actuellement plusieurs procès sont en cours, entre la société chargée des restaurations et celles non sélectionnées, entre le clergé et les ministres de la Culture, du tourisme et le HCA, entre la société responsable des travaux et le ministère de la Culture qui veut lui retirer la maîtrise des restaurations. La mosquée de Amr Ibn al-Ass connaît le même sort puisque trois de ses voûtes se sont effondrées en mars 96 pendant les restaurations, les sociétés responsables s'accusent mutuellement d'avoir effectué un travail défectueux, et accusent le HCA de corruption. Une affaire similaire se déroule autour de la restauration du temple de Louxor. On retrouve dans la plupart des cas les mêmes acteurs, tant du secteur public que privé. Les exemples en ce sens abondent, relatés par la presse en général, tout particulièrement entre février et juin 1996 ; nous n'avons retenu que ces quelques exemples concernant des monuments prestigieux et symboliques appartenant aux divers « ordres » du patrimoine.

²⁶ Farouq Hosni ministre de la Culture, interviewé par le journal *Al-Ahrâm Hebdo*, 8-14 mai 1996.

elle sert également de salle de spectacles occasionnels. Des artistes y ont des ateliers, de même que dans le palais de Misafirkhâna. Depuis 1995, le programme du festival estival annuel de musique et de chant se déroule à l'Opéra et à la Citadelle²⁷. Depuis la même date, pendant le ramadan, d'immenses tentes sont installées place Sayyida Zaynab, dans lesquelles se produisent des chanteurs, des musiciens et des poètes²⁸.

On peut citer également, dans le sens de la revalorisation des quartiers anciens au travers d'opérations prestigieuses le jardin et parc culturel pour enfants de Sayyida Zaynab, récompensé du prix Aga Khân d'architecture en 1992, réalisé en 1990 par l'architecte A. Ibrahim Abdelhalim, lequel travaille actuellement à un projet de jardin paysager à Darassa (dans le cadre global du projet *North-Gamalia*). Dans ce jardin, sont jouées, à l'initiative du ministère de la Culture, des pièces de théâtre.

De même, les recherches académiques égyptiennes sur les questions de rénovation ou de sauvegarde du patrimoine monumental islamique se développent, comme en témoignent de nombreux travaux universitaires²⁹, émanant de disciplines et d'institutions diverses, tant locales qu'étrangères, principalement en architecture, mais aussi en urbanisme, aménagement, ou géographie, ou prenant une forme collective comme les projets des étudiants en architecture de l'Université d'al-Azhar³⁰.

²⁷ Le programme comporte de la musique classique, du jazz, de la musique arabe classique, des chansons arabes.

²⁸ Il est à noter que toutes les manifestations qui se déroulent dans ces contextes sont en accès libre.

²⁹ Nous avons pu constater ceci lors des trois années (1990-1993) passées à l'Observatoire urbain du CEDEJ du Caire, de nombreux étudiants en architecture et urbanisme venaient en quête de documentation sur ces thèmes ou sur des monuments ou quartiers de la ville ancienne.

³⁰ Pour ne citer que quelques uns de ces travaux, rappelons les thèses en architecture de Ayman HAMOUDA (1981) sur le quartier de Sûrûgiyya, Lausanne, et de Hossam Muhammad K. ABOULFOTOUH (1990), qui soumettait des propositions de conservation des quartiers fatimides, Université du Caire ; en aménagement urbain celle de Hassan COUNTRY (1979), sur le quartier d'al-Ghuriyya, Paris IV ; ou encore la recherche de M. M. El SIOUFI (1981), sur la structure physique sociale et économique d'un quartier fatimide : Darb al-Asfar, Harvard-Massachusetts.

C'est en présence de nombreux officiels que Madame Suzanne Mubarak inaugure, en juin 1996, dans le quartier d'al-Azhar, la maison Zaynab Khatûn, demeure mamelouke restaurée par le HCA, et destinée à devenir un centre d'exposition artistique. Le « premier » catalogue des monuments islamiques lui est présenté à cette occasion³¹. En fait, d'autres recensions antérieures existent, dont celles du « Comité de conservation des monuments de l'art arabe », ou de K.A.C Creswell, mais il s'agit là d'une illustration de la formalisation et du marquage national du patrimoine, puisque l'inventorier, c'est « l'identifier, le reconnaître et l'inscrire au crédit de la nation »³². Dans le même sens, à l'initiative du RITSEC (*Regional Information and Software Engineering Centre*, institution gouvernementale) plus de cinq cents monuments et sites historiques sont désormais « enregistrés » sur CD-ROM, parmi ceux-ci : le sabil-kuttab Katkhuda, le complexe d'al-Ghuri... et le café Fichawî³³. Le nouveau projet en cours du RITSEC est un « musée virtuel »³⁴, où seront présentés des manuscrits de Dar al-Kuttub (bibliothèque nationale), des pièces archéologiques du Musée du Caire et des monuments de la rue al-Mu'izz.

« Aucun élément patrimonial n'a de sens en dehors de l'attachement des sociétés intéressées, un attachement ou, pourquoi ne pas prononcer le mot ? un amour, qui se manifeste de façon instinctive dans la conscience des terroirs, et de façon éclairée dans les démarches du savoir » (André CHASTEL, 1986, p. 446).

Incontestablement, le patrimoine qui est le seul à même de susciter ce sentiment émotionnel est, pour l'instant, celui qui, hors de tout discours, relève de pratiques plus que de considérations, s'inscrit dans la vie quotidienne et non seulement dans le paysage. Il est constitué pour l'essentiel des lieux de culte

³¹ *Al-Ahrâm Weekly*, 13-19 juin 1996.

³² André CHASTEL, 1986, p. 412.

³³ C'est après le séisme de 1992 que ce projet a vu le jour, cf. *Al-Ahrâm Weekly*, 27 juin-3 juillet 1996.

³⁴ Le IMIS (*Integrated Museum Information System*).

sanctifiés. Pourtant, une grande partie de celui-ci ne figure pas dans le patrimoine architectural islamique tel que défini dans l'énonciation de sa revalorisation. À cela diverses raisons : nombreuses sont les *zâwiyya-s* « anonymes », édifices modestes et sans caractères esthétiques notables, parfois de peu d'ancienneté, qui n'apparaissent pas dans les recensions monumentales³⁵, à fortiori encore plus nombreux les monuments de ce type qui ne sont pas classés. D'autre part, ce sont aussi souvent les conséquences de l'attachement à ces lieux qui les excluent de la série des constructions « remarquables ». L'exemple contraire des grandes mosquées-mausolées, telle celle de Husayn, qualifiée souvent de « construction lourde » ou « sans style », montre qu'il y a diverses manières de passer inaperçu, même si ce sanctuaire est le plus visité d'Égypte.

Et pourtant, sur place, et au delà, nombreux sont ceux qui connaissent le nom de ces lieux, imposants ou modestes, mais pas toujours ceux des autres monuments. Au Caire, nombreux sont les édifices qui, au lieu de vieillir dignement, sont passés régulièrement au filtre de jouvence. Leur ancienneté s'estompe et se nie au fil du temps, car ils ont été et sont toujours objets d'entretien, d'embellissement, de restaurations. Les moyens ne semblent pas faire défaut pour de tels projets, preuve que l'on n'a pas attendu l'UNESCO pour concrétiser la gestion du patrimoine. Dévotions et donations préviennent la patine³⁶. La définition du patrimoine et de sa réhabilitation qui prévaut actuellement n'est certes pas unique. Si « les monuments et les œuvres d'art ont toujours le sort des symboles

³⁵ À titre d'exemple, la *zâwiyya* de Muhammad al-Gamâl ne figure pas dans le *survey* de Gamâliyya réalisé par l'équipe de Michael Meinecke en 1978, document de base pour l'élaboration d'un programme de sauvegarde du patrimoine architectural du quartier. De même, l'inventaire de Creswell est loin d'être exhaustif en ce sens.

³⁶ Ces dons émanent également des autorités : le sanctuaire de Husayn, élevé au milieu du XII^e siècle, a été rénové au milieu du XVIII^e siècle grâce à 'Abd al-Rahman Katkhuda ; les vice-rois réformateurs du XIX^e firent de même, avant que le khédive Ismâ'il ne fasse construire la mosquée actuelle, les présidents de la république contribuèrent également à son entretien, cf. Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1995.

qu'ils véhiculent »³⁷, on est tenté de croire que ce patrimoine, aujourd'hui glorifié, ne représentait pas grand chose il y a encore peu de temps.

Cependant, l'attachement à un patrimoine et à son ordre se crée, s'invente ; tel est le rôle du discours qui le sacralise, en empruntant à un large registre qui transcende le simple monument, en stimulant la fibre identitaire, la fierté nationale, la glorification de l'histoire et du passé ; dans un contexte social propice, en quête de consensus. L'identité n'a pas d'existence en tant qu'objet social, « elle se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la refaire, la reconstruire »³⁸, elle est « une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il ait jamais d'existence réelle ». Parallèlement, la notion apparaît comme « indissociable de la formation sociale, modalité de l'existence d'un groupe, qui ne peut se reconnaître comme tel qu'à travers un principe d'unification identitaire »³⁹. Aussi, l'utilisation du concept d'identité se fait en général au travers d'une « oscillation constante entre ces deux polarités »⁴⁰.

2 - Gamâliyya, encore et toujours

S'il est un nom qui à lui seul évoque la ville ancienne, s'il est un nom qui la symbolise, au delà de la réalité du quartier qu'il représente, c'est celui de Gamâliyya.

Le Khân al-Khalîl et les grandes mosquées d'al-Azhar et d'al-Husayn, les monuments et le prestige de Gamâliyya, éléments attractifs sur une zone

³⁷ André CHASTEL, 1986, p. 411.

³⁸ Claude LÉVI-STRAUSS, « éléments de conclusion » d'un séminaire consacré à la notion d'identité, cité par Christian BROMBERGER, Pierre CENTLIVRES et Gérard COLLOMB, 1989, p. 138.

³⁹ Christian BROMBERGER et al., *op. cit.*

⁴⁰ *Ibid.*

d'influence commune et de proximité, ont permis, malgré — ou grâce à ? — leurs fonctions antithétiques, par une transcendance et une synthèse spatiales, la représentation et la cohésion d'un centre de référence. Si dans la *Trilogie* de Naguib Mahfouz, Gamâliyya, al-Husayn et le Khân al-Khalîlî apparaissent comme des quartiers nettement distincts et différenciés, à la fin des années 80, il s'avère qu'une perception commune de ces secteurs s'est imposée tant aux habitants de la vieille ville qu'aux autres Cairotes. L'espace s'est redéployé, le visage de la Gamâliyya s'est troublé mais enrichi puisqu'une assimilation s'est faite dans les perceptions de ces lieux.

Sur un même espace, relativement limité, se superposent des appellations et désignations diverses, selon les acteurs sollicités, selon les représentations évoquées ou le sens invoqué. Si les guides touristiques retiennent en général, en sus du célèbre Khân al-Khalîlî, le nom d'al-Azhar, en référence à la mosquée dont l'ancienneté et la vénérabilité sont garantes d'une valeur historique, c'est Gamâliyya qui a la faveur des Égyptiens en ce sens, al-Azhar ayant une autre connotation. Par contre, c'est al-Husayn qui est toujours évoqué lorsque l'on parle des soirées de ramadan, de fêtes ou de sorties récréatives. On ne s'étonnera pas non plus que pour les pèlerins du *mûlid*, le quartier soit unanimement celui du saint. Quant à Khân al-Khalîlî, il représente plutôt un quartier touristique, un bazar ; aussi si l'on évoque l'espace commercial, il est alors spécifié de manière précise, s'il s'agit de bijouteries on mentionne al-Sâgha, de tissu al-Ghûrî, etc.

Le quartier de Gamâliyya, déjà emblème du centre ancien, a, par l'intermédiaire littéraire de Naguib Mahfouz, obtenu le prix Nobel, et fait désormais figure de référence nationale, voire internationale. En requalifiant Gamâliyya, cette attribution a contribué aussi à le proclamer haut lieu d'un patrimoine culturel collectif. Il est une image de la ville, celle produite et véhiculée

par l'étranger, qui échappe à ceux qui y vivent, qui plus est lorsqu'il s'agit du Caire, ville touristique et par là mythique. Il en existe une autre, locale, façonnée par des pratiques et des symboles.

À priori, ces deux représentations sont destinées à se superposer sur le même espace de manière opaque. Cependant, parfois, elles s'entremêlent. Il existe désormais un univers « mahfouzien », revendiqué d'une part, reconnu d'autre part, qui est sans doute le seul que l'on puisse considérer comme référence relativement commune et partagée entre touristes — de toutes origines — et habitants. Même si l'œuvre littéraire de l'écrivain est bien antérieure à sa consécration et, par conséquent, à celle des lieux qu'il a mis en scène, ce quartier, par l'intermédiaire des images que son nom évoque, apparaît désormais comme représentant de la ville ancienne, et plus encore d'un ensemble de valeurs, et au-delà comme espace symbole de l'identité égyptienne.

Il y a eu un effet de concordance entre la sollicitation de l'espace et de sa représentation, et la redécouverte d'une création inspirée par ces valeurs, confirmant en cela le rôle des intellectuels égyptiens, « portes-parole les plus constants de l'identité », selon la formule d'Alain Roussillon⁴¹. Un autre témoignage, sous la forme d'un extrait de propos tenus par Gamal Abdel Nasser et Naguib Mahfouz, lors d'une réunion au journal *Al-Ahrâm*, l'illustre :

« "Tous les courants intellectuels sont réunis ici aujourd'hui. Le docteur Bint al-Chatî représentant l'Égypte islamique, le docteur Louis 'Awad l'Égypte pharaonique et Naguib Mahfouz..." Nasser l'interrompt : "... représente Sayyida Zaynab." Mahfouz le reprit : "Plutôt Sayyidna al-Husayn, monsieur le président". Nasser éclata de rire »⁴².

⁴¹ Cf. Alain ROUSSILLON, 1991-1.

⁴² Récit par Louis 'AWAD d'une rencontre, dans les locaux du journal *Al-Ahrâm*, en 1969, de Gamal Abdel Nasser et des collaborateurs du quotidien, texte paru dans la revue *Adab wa Naqd* n° 57, mai 1990, extraits traduits dans *Égypte Monde Arabe* n°2, 1990, p. 179. Il s'agit peut-être d'un lapsus puisqu'il semblerait que Nasser ait été attaché à Sayyida Zaynab, cf. Catherine MAYEUR-JAOUEN, 1995.

Les contours d'un espace s'avèrent souvent fluctuants, difficiles à préciser, mais le centre est presque toujours identifié, matérialisé et symbolisé ; ainsi de l'univers à la terre... et de la ville ancienne, voire du Caire, à Gamâliyya, à la croisée de l'axe millénaire de la Qasaba et des rues du Mûskî et d'al-Azhar. Les franges et les marges sont, par définition, floues, mouvantes et parfois malléables, toutes les superpositions ne coïncident pas, mais malgré l'utilisation de grilles d'analyse différentes dans l'appréhension de la vieille ville, toutes s'ajustent sur un centre, Gamâliyya, qui apparaît comme cœur et point nodal.

Même lorsqu'un dessin tente de représenter « l'image arrêtée d'une portion de rue »⁴³, comme pour confirmer la « signification obstinée » du quartier exprimée par Jacques Berque, la rue choisie est celle de Gamâliyya, duplication et seule rivale de la Qasaba.

« Pour beaucoup d'Égyptiens, Gamâliyya est l'Égypte », note Georg Stauth en introduction à son étude sur ce quartier⁴⁴. Gamâliyya, « œkoumène » ou vedette, n'est-elle pas la vraie lauréate du prix Nobel décernée à Mahfouz ? Quartier populaire (*cha'bi*), « appauvri mais non déchu »⁴⁵, il bénéficie d'un statut particulier, celui de *wast al-wast*⁴⁶. « Les gens viennent ici de tous les coins du monde » ; « Quand je voyage à l'étranger et qu'on me demande d'où je viens, je réponds : de Sayyidna al-Husayn ! » affirment respectivement Hagga Sayyida et Osta Khamis⁴⁷. La relation au centre, totale, s'exprime de manière centrifuge et centripète.

⁴³ Laurent KOHLER, 1991.

⁴⁴ Georg STAUTH, 1986.

⁴⁵ Jacques BERQUE, 1974, p. 96.

⁴⁶ *Wast al-wast* a le sens de « centre du centre ».

⁴⁷ Cités par Leïla AMMAR, Mona CHARARA, 1991.

● De l'emblème au label

Entre la mosquée al-Azhar et les portes Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh, concentrés principalement sur les rives des rues al-Mu'izz et Gamâliyya, plus d'une centaine de monuments de tous types témoignent collectivement d'un millénaire d'histoire urbaine. Ce patrimoine, décliné au travers de tous les monuments qui sont autant de signes, de repères ou de référents et ponctuent ou jonchent l'espace urbain, frappe par la multitude et la diversité de son expression⁴⁸. « Au Caire, le passé existe encore souvent à l'état brut. Selon les quartiers, il est encore tel quel, quotidien, fonctionnel et non décoratif — il commande encore une partie de l'espace urbain ; il est présent, visible ; parfois incongru, souvent scandaleux »⁴⁹.

On ne peut parler du patrimoine sans évoquer quelque chose d'insaisissable, mais néanmoins toujours sous-jacent dès que l'on évoque le quartier, exprimé sous des vocables divers : « le caractère unique » et « l'esprit de Gamâliyya »⁵⁰, ou encore « son ethos typiquement islamique »⁵¹, ou peut-être, tout simplement une réelle « culture de la rue »⁵². Ce qui ne peut se définir, relève d'impressions, ce que nous qualifierons d'atmosphère et de prestige, faute de vocable approprié. constitue néanmoins l'essence de la représentation, le *wighdân*⁵³, l'âme de Gamâliyya.

C'est cela que l'on tente également de capter, d'utiliser comme un label, en s'en réclamant, que cela soit pour présenter un programme de revalorisation du patrimoine, anoblir un projet d'aménagement, évoquer l'ambiance d'un espace

⁴⁸ Fondés aux époques fatimide, ayyoubide, mamelouke, ottomane et aux XIX^e et XX^e siècles, ils constituent les deux-cinquièmes du bâti de ce secteur, où se concentre la part la plus importante du patrimoine architectural de la ville ancienne.

⁴⁹ Marie-Claude BENARD, 1991.

⁵⁰ Kamel ABDEL-FATTAH, Abdelhalim I. ABDELHALIM, 1985.

⁵¹ Mohammed ARKOUN, 1985, p. 234.

⁵² Nawal HASSAN, commentaire lors du débat à la suite de la présentation d'un projet de réhabilitation de la ville ancienne, lors du séminaire sur les « Transformations architecturales dans le monde islamique » en 1984. Les actes de ce séminaire et les débats sont publiés in *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*.

⁵³ « Palpitation existentielle », qualificatif cité par Jacques BERQUE, 1974, p. 98.

hôtelier ou d'un café, s'identifier à une culture ; ou, plus prosaïquement, pour affirmer et entretenir sa popularité, — avec peut-être une pointe de démagogie —, comme l'acteur 'Adel Imam lequel vit à Mohandessine, mais vient toujours se « ressourcer » à Gamâliyya, « où il se sent chez lui »⁵⁴.

De tous les éléments qui font sens dans les divers niveaux de cette composition d'ensemble, nous avons déjà présenté la mosquée d'al-Husayn, sanctuaire affectivement le plus important et le plus visité d'Égypte, de même que le secteur du Khân al-Khalîlî, lieu de commerces et d'activités nobles où l'apprentissage est réputé. Quant à l'institution millénaire d'al-Azhar, elle est le siège d'une université prestigieuse laquelle accueille près de 85.000 étudiants⁵⁵, dont de nombreux étrangers venus de tous les pays musulmans, et, surtout, elle propage une voix symbolique et spatialisée (« al-Azhar a dit »), laquelle se prononce sur des sujets aussi divers que l'excision ou le dernier film de Youssef Chahine, et dont l'influence se diffuse dans toute l'Égypte, dite aussi, à certaines occasions « le pays d'al-Azhar ».

La référence à al-Azhar, la plus haute autorité de l'islam sunnite en Égypte, est abondamment utilisée « par les uns et par les autres, preuve que l'institution continue, malgré toutes les vicissitudes, de porter une charge symbolique et émotionnelle extrêmement forte : symbole pour les uns du refus de l'universalisme et de la modernité, et pour les autres, de la défense des valeurs pérennes de

⁵⁴ Interview donnée à *Al-Ahrâm*, 25 février 1995.

⁵⁵ Selon le *Statistical Year Book* du CAPMAS de 1995, 84.718 étudiants étaient inscrits à l'Université d'al-Azhar pour l'année 93-94. Fondée par les Fatimides, en 972, l'Université se consacrait exclusivement à l'enseignement des matières liées à l'Islam : récitation du Coran, connaissance de la *Summa*, de la *Chari'a* (droit islamique). Aujourd'hui multidisciplinaire, elle forme en sus des théologiens, des médecins, ingénieurs, instituteurs, architectes, interprètes ou agronomes. Polytechnique, droit et *chari'a* sont réservés aux hommes. Indépendante des autres universités, elle regroupe 50 facultés et relève autant de l'autorité religieuse (mosquée d'al-Azhar) que politique (l'État).

l'islamité »⁵⁶. Mais al-Azhar a aussi une réputation historique de foyer de patriotisme, en 1786 et 1795, deux révoltes sont déclenchées par ses étudiants contre l'injustice des gouverneurs, elle joue également un rôle contestataire durant l'occupation française napoléonienne, puis britannique. En 1956, c'est du haut du *minbar* (tribune) de la mosquée, que Gamal Abdel Nasser choisit d'affirmer la volonté de l'Égypte de résister à l'agression tripartite et affirme, par trois fois : « nous vaincrons ».

Ainsi l'image de la ville ancienne se montre complexe et emprunte à plusieurs registres de références. Elle évoque un patrimoine identitaire qui puise ses références, entre autres, dans l'histoire passée et contemporaine, le nationalisme et l'arabité, la culture savante et populaire, la tradition et l'esprit frondeur. Cependant, les appropriations des composantes de cette image d'une égyptiannité s'avèrent multiples selon les conditions et les circonstances de leurs expressions.

3 - La ville en réduction

Si la représentation des quartiers anciens a pris récemment un sens nouveau, s'ils sont valorisés, il faut cependant nuancer l'expression de ces mutations, affectées de deux modérations majeures. La ville ancienne est singulièrement réduite par les paramètres que sont le temps et la réalité. C'est dans des plages temporelles spécifiques et limitées qu'elle est évoquée et c'est parfois seulement à sa figuration décontextualisée que l'on se réfère.

Au delà de l'instrumentalisation du patrimoine ou des projets d'aménagement touristique, c'est essentiellement à l'occasion de circonstances rituelles que l'on

⁵⁶ Richard JACQUEMOND, 1994, p. 28, extrait d'un article sur les débats contemporains autour de la censure en Égypte.

évoque la ville ancienne. Elle est le support récurrent et incontournable de l'expression des moments identitaires forts, que sont le mois de ramadan, le *mûlid* du Prophète ou d'autres célébrations religieuses, au travers desquels sont exaltés les caractères de son égyptiannité. Dans la sphère médiatique, sont présentés des métiers traditionnels, des quartiers, des documentaires sur certains monuments, ou encore des feuillets comme *Arabesque*⁵⁷, histoire d'une famille d'artisans ébénistes de la vieille ville, vivant dans une demeure ancienne à moucharabieh. Les valeurs incarnées sont celles de la tradition, de la famille, de la solidarité de quartier, du savoir-faire ancestral, de la modération dans les comportements.

Pendant le ramadan, la mosquée al-Husayn reste illuminée toute la nuit, une grande tente de cérémonie est installée sur le parvis, les *dhikr-s* y sont plus fréquents, des haut-parleurs diffusent des lectures du Coran. Toute la ville ancienne est à l'honneur, le restaurant *al-Gahch* de Sayyida Zaynab, est réputé pour ses spécialités de *fûl* et *ta'miyya* pour le repas du *suhur* ; à Darb al-Ahmar, la pâtisserie de Hagg Mohammed, dit aussi *Cheikh al-Kunafaniyya*, (le roi de la *kunafa*), ne désemplit pas. Certains cafés, comme celui de Mohamed Zaghloul, derrière la mosquée al-Husayn, n'ouvrent que durant ce mois⁵⁸. La spécialité de cet établissement est la projection continue de vidéos de catch féminin. La nuit, le Khân al-Khalîlî tout entier se transforme en un vaste café, toutes les boutiques sont fermées ce qui permet aux cafés d'installer des chaises dans la plupart des passages et ruelles. Des musiciens se produisent, dont le célèbre groupe des *Nugum al-Husayn*, (les étoiles de Husayn) qui joue en général au café *al-Darawich*, derrière la mosquée de Husayn. La célébrité des soirées du quartier se perd dans la nuit des temps, mais il semble que deux cafés aient fortement contribué à leur réputation, *al-*

⁵⁷ Feuilleton diffusé en 1994, tout au long du mois de ramadan.

⁵⁸ Et également durant le *mûlid* de Husayn.

Fichawî au Khân al-Khalîlî, et *al-Effendi* à Darrassa, où se retrouvaient des artistes : musiciens, poètes, chanteurs et conteurs faisant assaut d'improvisations.

Pendant ce mois de fête, la clientèle du café *Naguib Mahfouz*, dans le Khân al-Khalîlî, augmente de 50%. Ce café⁵⁹, inauguré en présence de l'écrivain en 1989, fait partie de la catégorie des complexes touristiques cinq étoiles, il comprend un restaurant et deux cafés, occidental et oriental (cf. pl. 9).

« Cet endroit restitue bel et bien l'atmosphère de l'Égypte populaire comme elle est décrite dans les romans de Mahfouz. Ceci est dû à son emplacement exceptionnel au croisement des quartiers de Bayn al-Qasrayn, Qasr al-Chawk, Zuqâq al-Middâq. La décoration est inspirée des rues de l'Égypte médiévale : arabesques, vitrail, l'aération est faite selon les principes de l'architecte Hassan Fathy. Les serveurs et cireurs sont vêtus à l'orientale et portent des tarbouches, on peut y lire les romans de Mahfouz en fumant la *chîcha*, il y a un *takht* (orchestre oriental), qui joue du *qanîn* et du *'ûd*, à son répertoire des *mîwacha-s* (chansons du répertoire andalou) ». (Propos du directeur du café *Naguib Mahfouz*, interviewé par *al-Ahrâm Hebdo*, 24-30 janvier 1996).

Les trois toponymes cités sont des références explicites à l'œuvre de Naguib Mahfouz, puisque ce sont les titres des trois volumes de sa trilogie. Cependant, Zuqâq al-Middâq n'est pas un quartier mais le nom d'une impasse (celle du Mortier) qui n'est connue que des lecteurs du romancier et de ses habitants. L'aménagement intérieur reprend des éléments préconisés par Hassan Fathy, lequel symbolise, dans le domaine de l'architecture, les valeurs traditionnelles. Quant à l'orchestre, de musique savante, son répertoire classique n'emprunte pas à la musique populaire égyptienne. Le détail de la tenue des employés portant des tarbouches est également curieux puisque ce couvre-chef était l'apanage des *effendi-s*, soit une marque de distinction de personnes ayant un certain rang social, en aucun cas des serveurs ou cireurs.

⁵⁹ Il s'agit d'un ancien magasin de tapis, nationalisé en 1956.



Pl. 9. Dépliant publicitaire du café-restaurant *Naguib Mahfouz*, Khân al-Khalîlî.

Durant le mois de jeûne, les *maydata al-rahmân* (banquets de la miséricorde), apparaissent un peu partout dans la ville. Personnalités diverses⁶⁰, comités, banques, associations, nombreux sont ceux qui organisent et financent ces tables de charité, où chacun peut prendre place. Cette tradition, suspendue après la révolution de 1952, réapparaît en force dans les années 80 ; selon l'écrivain Mahmoud al-Sa'adani, l'interruption s'explique par le fait que les donateurs ne voulaient plus

⁶⁰ En janvier 1996, parmi les donateurs, l'actrice Cherihane et la danseuse Fifi Abdou offraient chacune un banquet à Zamalek, la comédienne Tahya Carioca faisait de même à Sayyida Naf'isa. À Husayn, deux commerçants, Hagg Qadr Hassan et Hagg Kamel Ismail, financent les plus grosses tables (chacune d'environ 500 personnes). Au sujet des sens de cette forme de mécénat, cf. Patrick HAENNI, 1996.

alors faire étalage de leur richesse⁶¹. C'est incontestablement le quartier de Husayn qui en compte le plus, la plupart organisés et gérés par les mosquées du quartier grâce à l'afflux de dons, ou par des particuliers, en général des commerçants nantis. Dans le quartier, on estime à environ 10.000 les repas servis quotidiennement, pour un coût mensuel de 600.000 livres⁶². Les soirées à Husayn sont tellement associées au mois de ramadan que certains rappellent vertement que la fréquentation du quartier n'est pas synonyme de la pratique du ramadan : « C'est le carnaval. Ce qui se passe chez nous pendant le ramadan est de l'extrémisme dans le sens de l'excès de fête qui fait oublier le caractère religieux de ce mois »⁶³.

« Aujourd'hui les Égyptiens considèrent ces aspects de fête comme partie intégrante du ramadan. Ils vont jusqu'à mêler la religion au patrimoine culturel. Les lanternes, les soirées à Sayyidna al-Husayn et les *fawazir-s* n'ont rien à voir avec la religion »⁶⁴ (Omar ADER KAFI, prêcheur islamiste, interviewé par *Al-Ahrâm Hebdo*, 24-30 janvier 1996).

Il est vrai que le quartier devient à cette occasion un lieu de divertissement, ouvert, fréquenté par tous, où se mêlent nombre de groupes sociaux ; l'endroit est considéré alors comme « convenable », aussi jeunes filles ou femmes seules y viennent seules en soirée, ce qui relève d'un consensus tacite⁶⁵. Même le président Hosni Moubarak y fait acte de présence puisque c'est lui qui décerne les récompenses, dont des voyages à la Mecque, à ceux qui ont gagné les concours de récitation du Coran et de chant coranique organisés par la mosquée al-Azhar et le ministère des *Waqf-s*, lors de *laylaal-Qadr* (la nuit de la destinée, celle du 26 au 27 du mois de ramadan).

⁶¹ *Al-Ahrâm Weekly*, 3-9 mars 94, Jacques JOMIER (1977) déplorait leur disparition.

⁶² *Al-Ahrâm Hebdo*, 24-30 janvier 1996.

⁶³ Fahmi Howeidi, intellectuel islamiste, interviewé par *Al-Ahrâm Hebdo*, 24-30 janvier 1996.

⁶⁴ Les *fawazir-s* sont les devinettes qui font partie des divertissements diffusés à la télévision pendant le mois de ramadan.

⁶⁵ Ces sorties restent exceptionnelles et ne doivent leur existence qu'à la concordance d'un temps, le mois de ramadan, et d'un lieu, al-Husayn, la combinatoire ayant « bonne réputation » selon les jeunes filles interrogées.

Les espaces centraux de la ville ancienne sont à la fois lieux de tourisme, — international mais aussi national —, de commerce, et de « communion » des Cairotes qui viennent, rarement mais rituellement, toutes classes sociales confondues (ou presque), participer massivement aux veillées du mois de ramadan à al-Husayn. Cette fréquentation revêt la forme d'un pèlerinage, d'une quête identitaire, vers des espaces emblématiques de la facette *balâdî*⁶⁶ de l'identité égyptienne, ou du moins cairote. La ville ancienne est ainsi symboliquement liée aux temps qui rappellent ou appellent la tradition, celui des célébrations, celui des rites... Cette figuration en fait un espace consensuel, celui des valeurs culturelles traditionnelles, autour desquelles la société, transcendée, pourrait, à l'occasion, se reconnaître et se retrouver, en « des lieux par rapport auxquels puissent se définir des identités et se construire des originalités tant sur le plan individuel que sur le plan collectif »⁶⁷.

Pourtant, ceci ne signifie pas que cet espace soit — ni même qu'il sera — celui de la fusion des diverses catégories sociales de la population. Si le centre symbolise un aspect de l'identité collective, la quête, la représentation et la pratique de celle-ci s'avèrent d'une part ponctuelles, et d'autre part divergentes.

À ce titre, l'espace consensuel ne peut formellement appartenir à tous, et l'appropriation par différents acteurs s'avère souvent exclusive. Les valeurs de ce centre pour les catégories aisées sont purement idéelles et l'imagerie liée à un espace populaire ne correspond pas toujours à sa réalité ; aussi, paradoxalement, cette attraction génère des exclusions. Les nouvelles appropriations privatisent certains espaces, plus exactement le contrôle qui s'y exerce ne rend pas ces lieux ouverts à

⁶⁶ *Balâdî* signifie littéralement « du pays », mais le concept renvoie à ce qui est égyptien, « traditionnel » et « populaire ». Cf. sur la question de l'identité égyptienne, Laila EL-HAMAMSY, 1985.

⁶⁷ Marc AUGÉ, 1990, p. 27.

tous, ainsi, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, du secteur du Khân al-Khalîlî, du souq, des cafés, des restaurants et de leurs abords.

C'est alors que dans le statut des espaces et les rythmes temporels — longs ou courts — se règlent et se définissent l'accès, l'usage et la pratique des lieux. La temporalité induit des variations qui mettent en jeu un ballet d'acteurs — endogènes ou non — prenant tour à tour place sur un territoire, approprié successivement. Même la sacralité se révèle duelle, d'une part l'ordre du religieux qui s'exprime, entre autres, par les pratiques collectives de la piété populaire ; d'autre part l'ordre du patrimoine, qui implique une nouvelle organisation : « On sacralisera des lieux pour mieux en jouir et les interdire aux autres »⁶⁸.

Attestant de l'inadéquation entre l'aspiration et les effets concrets de sa réalisation, des pastiches permettent de « faire venir la ville à soi ». L'instrumentalisation de la vieille ville pour son symbolisme peut se transférer et s'approprier en d'autres lieux, sa figuration se modeler : « l'altérité est source d'imaginaire, l'ailleurs est d'abord une image »⁶⁹. Le centre de la ville ancienne devient un modèle, et ce qu'il incarne une image romanesque, qui n'a plus besoin de son support spatial pour exister de manière signifiante.

« Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou projections » (Pierre NORA, 1984, p. XIX).

Ainsi, durant le mois de ramadan, plusieurs grands hôtels aménagent des espaces (baptisés des noms d'œuvres de Naguib Mahfouz qui sont aussi des toponymes) où sont reconstituées, en décors virtuels, des ruelles imaginaires de la

⁶⁸ Roger BRUNET, 1990-1, p. 8.

⁶⁹ Bernard DEBARBIEUX, 1995, p. 879.

ville ancienne, où abondent minarets et moucharabiehs, avec nombre d'accessoires et de figurants, serveurs en *galabeyya-s*, serveuses en robes imprimées et *melaya-s*, cireurs de chaussures, charrettes de vendeurs ambulants, boutique d'artisanat, café oriental et restaurant où l'on peut consommer, de l'*iftar* au *suhûr*, boissons et plats populaires du ramadan, dans un cadre et une ambiance voulues *balâdî*.

Ce phénomène, apparu au début des années 90, se généralise désormais dans la plupart des grands hôtels : salle *Zuqâq al-Middâq* du *Sheraton* de Guezira, ou tente dressée dans le *Hilton Ramsès*, ou encore le hall *Bayn al-qasrayn* du *Mariott* de Zamâlek, où une aile de l'hôtel est transformée en café avec télé⁷⁰. Cette transposition ou modélisation utilise un registre doublement symbolique en empruntant à la fois les noms des lieux et leur représentation.

Les lieux ainsi évoqués sont imaginaires « en ce sens que chacun d'entre nous se les réapproprie à sa façon, même et surtout s'il n'y a jamais été ; mais ce sont avant tout des noms lestés de réalités, des repères ; ils aident à vivre »⁷¹. La représentation se diffuse sur le territoire égyptien puisqu'il y a une *Hâra al-Fichawî* à Charm al-Cheikh, dans le Sinaï, et que le concepteur d'un projet de complexe touristique près de Taba prévoit une *Qasaba*, une *wakâla*, des *hâra-s*, pour « exprimer la culture et le patrimoine égyptiens jusqu'à la frontière »⁷².

En caricaturant, on peut avancer que le projet *North Gamalia*, précédemment évoqué, ressemble à bien des égards, par sa décontextualisation de « façades », aux pastiches hôteliers. Les projections antithétiques y sont étonnantes dans les deux cas : la ville ancienne est vaste, dense et haute, elle a amplement débordé de ses anciennes limites. Le projet vise à la résumer en quelques rues, réduire toutes ses

⁷⁰ Regarder la télévision au café est une pratique populaire.

⁷¹ Marc AUGÉ, 1990, pp. 28-29.

⁷² Muhammad al-Khatib, architecte, responsable à la *Tourism Development Authority*, propos recueillis par Olivier Sanmartin, mai 1996.

dimensions, la contenir dans un cadre, et épurer tout ce qui peut être perçu comme une surcharge de l'ordre urbain.

Les représentations de la ville ancienne, tant celles fabriquées dans les hôtels que celles du projet d'aménagement, tendent à instituer un paysage de référence. « Quoi de plus immatériel, enfin, que le paysage ? Sans doute est-ce la plus immédiate de toutes les données de la conscience nationale »⁷³.

S'agit-il seulement, en ce qui concerne les projections, de préserver un lambeau symbolique de la ville ancienne de la dégradation, de créer un nouveau pôle du tourisme ou de canaliser ce dernier sur un parcours défini ?

Si, au cours du temps, les Caireotes « ordinaires » ont fait leurs, par leur fréquentation, des espaces qui ne leur étaient pas à l'origine destinés, comme, par exemple, le centre-ville, où certains groupes sociaux, les jeunes, se sont appropriés des lieux plus précis, tels les cinémas⁷⁴, les espaces populaires n'ont en revanche jamais été convoités que pour leur valeur foncière.

Au delà d'un phénomène banal de réhabilitation des centres anciens, l'enjeu des projets de réhabilitation de la ville ancienne ou des discours la concernant semble différent, il s'agit d'une réappropriation visant essentiellement à capter les symboles de l'espace, de requalifier et revendiquer par la pratique rendue possible, un espace préexistant, dont la symbolique identitaire est désormais identifiée et désirée par des groupes sociaux autres que ceux des résidents. « On ne se sent jamais autant membre d'une communauté que lorsqu'on en est éloigné »⁷⁵.

⁷³ Pierre NORA, 1984, p. XIII.

⁷⁴ Cf. Jean-Charles DEPAULE, 1990-2.

⁷⁵ Christian GRATALOU, 1993, p. 165.

4 - Grande et vieille villes

Pour qui s'intéresse au destin de la ville ancienne, les écrits énonçant ce qui pourrait être lui être fatal abondent, les thèmes relevant de cette approche sont nombreux et corrélés entre eux (dégradation du cadre bâti, disparition progressive de l'ancien au profit du neuf, saturation des activités, pollution, densités extrêmes et de divers ordres, etc.). Pourtant, Jacques Berque, en conclusion de son analyse de la Gamâliyya, s'interrogeait sur l'inverse : « Qui sait si la puissance du cadre monumental, son chargement d'histoire, sa qualification rituelle, ne sont pas ce qui a permis jusqu'ici au système de se survivre dans une substitution quasi totale de ses contenus humains ? »⁷⁶.

De ces conclusions opposées, nous ne saurions prétendre laquelle est la plus pertinente, puisqu'il s'agit surtout d'approches fondamentalement différenciées, menant nécessairement à des analyses divergentes. D'une part, on peut, pour appréhender un espace, raisonner de manière thématique, dresser des catalogues, des inventaires et des bilans de ces états. On peut également être amené à considérer le même espace comme un système interactif, et dans ce cas, l'altération d'un caractère ne condamne pas l'ensemble.

Même si le discours sur le patrimoine puise essentiellement ses arguments dans la première des approches que nous avons évoquées, il participe néanmoins de la seconde qu'il enrichit car il a le mérite de redonner du sens à la ville ancienne, de la revaloriser, de focaliser le regard sur cet espace.

L'originalité sociale de la ville ancienne tend à s'atténuer, certains de ses particularismes morphologiques s'estompent. Parallèlement, ses fonctions symboliques se maintiennent, se renforcent même, elle exprime une remarquable

⁷⁶ Jacques BERQUE, 1974, p. 98.

réalité idéale ; elle est à l'unisson avec la cité, centre-ville moderne et vieille ville composent un rythme central à deux temps. La qualification de l'espace a certainement évolué en partie en fonction des mutations intervenues dans la ville ancienne, tel le phénomène de dépopulation qui a entraîné une baisse de la densité.

Par ailleurs, la vieille ville, autrefois dissociée des autres secteurs de la ville, en particulier du centre « moderne », s'en est rapprochée, socialement et morphologiquement, en particulier par l'attraction réciproque des marges mitoyennes aux deux espaces. De même, la création d'un auto-pont entre la place de l'Opéra et le cœur de la vieille ville a opéré une nouvelle forme de connexion spatiale, en « estompant » l'espace transitionnel.

« L'Ezbékîeh n'est pas loin de la Gamâliya dans l'espace, non plus que dans les mœurs », cette double proximité, cette tendance ancienne relevée par Jacques Berque⁷⁷, s'est encore accentuée, les deux centres sont devenus mitoyens. Dès les années 30, la rue al-Azhar s'inscrit entre les deux pôles.

Un demi-siècle après, on peut « voler » de l'un à l'autre, sans traverser d'espace intermédiaire, en empruntant le *fly-over*, pendant aérien de la rue al-Azhar, lequel décolle de l'Azbakiyya, surplombe la place 'Ataba, frôle les étages supérieurs ou les toits-terrasses encombrés des immeubles de la vieille ville, et atterrit devant le complexe monumental du sultan al-Ghûrî. Depuis l'automne 1996, la continuité du paysage visible depuis l'auto-pont est rompue par une succession de panneaux colorés disposés le long des garde-fous et masquant les édifices les plus dégradés. Entre centre-ville et vieille ville, le paysage est haché par une alternance d'images entrevues dans leur profondeur et de taches de couleur en premier plan.

⁷⁷ Jacques BERQUE, 1974, p. 65.

Jusqu'à peu, on pouvait même bondir d'un *Benetton* à l'autre⁷⁸. On pourra, dans un avenir proche, « surgir » ou « émerger » devant al-Azhar, lorsque la prochaine étape de la jonction des deux centres, la ligne de métro n° 3 (Imbaba-Salah Salem) existera, d'ici quelques années.

À cet effacement, cet estompage des distances, à cette proximité accrue s'ajoute l'ensemble des évolutions qui ont affecté la ville ancienne au cours des dernières décennies ; cependant ces facteurs ne nous semblent pas assez déterminants et suffisamment ancrés dans le temps pour se traduire de manière sensible dans les perceptions, souvent sujettes à des latences. C'est surtout la nature du regard porté sur cet espace qui a évolué. La recomposition du discours sur la ville ancienne, principalement — exclusivement ? — au travers du prisme du patrimoine, a en partie remodelé la représentation qui prévalait, celle de la ville ancienne comme lieu de vie, dégradé et saturé, de migrants-paysans.

Le report, en terme de valeurs négatives, du contenu de cette approche s'est transféré vers d'autres espaces, ceux des quartiers spontanés. Les lieux prennent, avec le temps, des significations nouvelles⁷⁹ ; les souvenirs se créent, affluent ou refluent, selon des rythmes d'amnésie ou de réactivation de la mémoire. À cela on peut ajouter que des éléments de la signification de l'espace, des qualifications peuvent se transmettre d'un lieu à un autre.

Dans la recomposition et le mouvement perpétuels qui affectent les villes, les mécanismes se reproduisent mais rien ne peut être définitivement ancré spatialement. La ville ancienne n'est certes plus excentrique ni excentrée. Lieu de mémoire « sans histoire », la contestation et la rébellion, sous leur forme

⁷⁸ Un magasin de la chaîne de prêt-à-porter *Benetton* s'est implanté dans la ville ancienne, rue Gawhar al-Qaïd (prolongement de la rue al-Azhar) au début des années 90, mais il a fermé peu de temps après.

⁷⁹ Cf. Marc AUGÉ, 1990.

contemporaine, semblent l'avoir désertée, au profit des périphéries. Depuis les opérations de lutte contre les stupéfiants menées par les autorités dans le quartier de Batniyya (situé au sud de la mosquée al-Azhar), investi plusieurs fois par la police et l'armée entre 1974 et 1981⁸⁰, et hormis un affrontement armé, à Sayyida Zaynab, en février 1994 entre la police et des islamistes, on évoque essentiellement dans les médias, au sujet de la ville ancienne, ses monuments qui se fissurent et ses immeubles qui s'écroulent. La « déviance » est contenue, c'est désormais le temps des monuments.

Durant la campagne électorale des législatives, Seif al-Islâm Hassan al-Bannâ⁸¹, secrétaire général du syndicat des avocats, candidat de la circonscription de Darb al-Ahmar, est arrêté lors d'un meeting dans le quartier, début novembre 1995 ; la semaine suivante, un autre islamiste qui se présentait à Bûlâq est également arrêté. Faut-il déceler là un souci manifeste de ne pas permettre aux islamistes de s'implanter dans les quartiers populaires centraux, pour tenter de les contenir dans les faubourgs ou périphéries, dites « bastions de l'intégrisme », les nouveaux « fonds de la ville » ?

Pourtant, la nouvelle représentation valorisante de la vieille ville n'est que partielle et ne s'applique pas à toutes ses composantes puisque sa population pâtit de cette redécouverte. Désormais, on ne conteste plus la citadinité des habitants mais plutôt leur urbanité — au sens littéral du terme —, puisque ils portent atteinte à nombre d'ordres de la ville, en particulier ceux de l'histoire et du passé, en altérant et pervertissant, par leurs pratiques, le signifiant des espaces, et en s'interposant par leurs actes et leur simple présence à l'élaboration d'un ordre urbain souhaité par d'autres acteurs, exogènes.

⁸⁰Cf. le dossier sur la lutte contre les stupéfiants en Égypte réalisé par Alain ROUSSILLON, 1986.

⁸¹ Fils de Hassan al-Bannâ, fondateur de la confrérie des Frères musulmans en 1928.

Tout laisse croire que le « fond » de la ville s'est déplacé, mais que ses occupants, oubliés ou dissociés de ce processus de revalorisation, sont restés en retrait. Il en résulte un décalage, et c'est en toute logique que l'on envisage de le résoudre par leur déplacement vers la périphérie, solution de concordance envisagée dans la plupart des projets de revalorisation.

* *
*

Il ne s'agit pour l'instant que du croisement d'indices relevés dans des domaines divers, au travers de représentations, de discours, d'ébauches de pratiques sociales et d'aménagements encore à l'état de projets. Mais la combinaison de ces facteurs génère des hypothèses et permet déjà de s'interroger sur les prémices d'un phénomène nouveau au Caire : l'émergence d'une volonté des classes les plus favorisées de revendiquer l'accès à l'espace-genèse de la cité, de se réclamer, par la valorisation du centre ancien, d'une forme d'identité nationale ou du moins collective.

Lieu d'animation, d'échange, de rencontre ; territoire du festif, des célébrations, du sacré, de l'histoire, du consensus ; centre aux référents multiples, la ville ancienne existe autant par ses expressions que par ses représentations, diversement façonnées par cet ensemble de valeurs ; en cela, elle s'exprime en espace-enjeu.

En janvier 1977, le ministre de l'Intérieur annonçait qu'un complot « visant à brûler Le Caire » — réminiscence de l'incendie de 1952 ? — venait d'être déjoué, les personnes arrêtées sous ce prétexte appartenaient alors aux milieux de

gauche⁸². En novembre 1995, suite à l'arrestation de nombreux membres du Jihad islamique, la presse rapporte que ceux-ci ont avoué avoir projeté de « détruire à l'explosif le secteur du Khân al-Khalîlî et de Husayn afin de déstabiliser le pays »⁸³.

Que ces informations émanant de sources policières égyptiennes soient sans véracité est probable, voire évident⁸⁴, mais nous retiendrons simplement l'expression et la formulation d'une menace, extrême et symbolique. Du marxisme incendiaire à l'islamisme explosif, d'une perception et d'une mise en scène de cette menace à l'autre, Le Caire demeure un symbole social consensuel ; mais celui-ci, en l'espace de vingt ans, semble avoir trouvé une nouvelle focalisation⁸⁵.

⁸² Cf. Saad Eddin IBRAHIM, 1985-2, p. 506.

⁸³ *Al-Ahrâm*, 27 novembre 1995, à propos de l'arrestation de 36 membres présumés de l'organisation activiste du Jihad islamique.

⁸⁴ Rappelons que ces arrestations se situaient respectivement après les « émeutes de la faim » de 1977, et durant la campagne des élections législatives de 1995.

⁸⁵ On pourrait rétorquer à cela que le Khân al-Khalîlî est un secteur touristique, et qu'il serait visé en cela, mais à notre sens cette explication serait réductrice puisqu'il s'agit d'un quartier entier, et d'un lieu fréquenté autant, sinon plus, par les Égyptiens que par les étrangers.

Conclusion

Si le centre ancien incarnait, jusque dans les années 60, le « fond de la ville », il n'en est plus de même aujourd'hui. A-t-il changé depuis ? Certainement, mais ce n'est peut-être pas seulement dans la nature de ses transformations et de ses dynamiques propres qu'il faut rechercher les raisons de la résurgence du cœur de la cité.

Sans qu'il y ait eu d'intervention majeure sur la vieille ville, celle-ci a pourtant pris un autre sens. Les quartiers, hier considérés seulement comme des sommes de problèmes dans un Caire moderne, et dont on envisageait parfois d'activer la disparition, sont désormais des espaces fragiles dont le devenir est l'objet de discours et d'actes. Leur détérioration est exprimée comme une souffrance collective ; d'archaïque, la ville ancienne est devenue historique. Depuis la marge urbaine elle a regagné le cœur de l'agglomération.

Que s'est-il passé entre-temps ? L'ordre des choses s'est reproduit et renouvelé tout à la fois. La vieille ville, espace autant que catégorie dont on ne se débarrasse pas facilement, a pris une autre signification, s'est trouvée requalifiée, valorisée. Chaque société a besoin de créer, de trouver ou de retrouver des hauts-lieux pour accrocher et célébrer sa mémoire et son identité ; c'est ainsi, par le biais du patrimoine, que les quartiers anciens sont revenus sur le devant de la scène urbaine alors que d'autres les remplaçaient en coulisse.

La vieille ville est alors redevenue centrale, objet d'enjeux, espace d'investissement. Elle est désormais représentée, en images, en idées, en décors ; on lui emprunte ses symboles, on en institue d'autres. Elle est identifiée, convoitée, marquée, et si son territoire reste celui de ses habitants, elle appartient aussi,

symboliquement, à la collectivité, dualité qui s'exprime parfois dans l'incompatibilité et l'exclusion.

Projets d'aménagement, discours d'appropriation, mises en place de cadres institutionnels et législatifs, restaurations-réhabilitations, visites inaugurales, implantations d'activités ; la lecture de ces actes, et de leurs mots, montre la manière dont s'instaure un monopole du sens et de la valeur de l'espace. Telles sont les diverses phases d'un processus de sacralisation, dont le postulat semble être : « voici la ville telle qu'elle est », et la finalité : « la voici telle qu'elle doit être ».

Cependant, aux côtés de cette sacralité instituée, il en est une autre, d'essence religieuse, certainement moins sujette au jeu du temps, et aux débats qu'il suscite, mais sensible à ses rythmes. Mais cette sacralité ne se réfère pas aux mêmes valeurs, n'emprunte pas les mêmes supports d'expression, ni les mêmes canaux de diffusion ; elle est le fait d'autres acteurs.

Comme nous l'avons montré, c'est au centre de la ville ancienne, autour d'un même pôle, que se concentre l'essentiel de ces projections et manifestations.

Les touristes parcourent le Khân al-Khalîlî ; les urbanistes conçoivent leur projet autour des portes de Bâb al-Nasr et de Bâb al-Futûh ; les pèlerins visitent le mausolée d'al-Husayn ; les Cairetes fréquentent le quartier d'al-Azhar ; on restaure les monuments de Gamâliyya, « quartier du prix Nobel », connu ou imaginé par tous... Autant de noms, emblématiques d'allégeances multiples, mais il n'y a là qu'un même espace, accumulation de lieux signifiants.

Ainsi se traduit la force symbolique d'un espace sur lequel peuvent exister simultanément et s'exercer plusieurs niveaux de représentation et autant de strates de sacralité. N'est-ce pas là l'apanage du centre ?

Conclusion générale.

Rythmes et temporalités : le visible et l'invisible

« Si la signification est un jeu de relations, il n'y a rien au delà de celles-ci, elle est comme un tissu dont on suit le motif en ses tours et détours. Il n'y a donc ni essence cachée, ni noyau intime et ultime, le sens n'a pas de profondeur, il n'a que des horizons et c'est lorsque ceux-ci se répètent et se referment, lorsque aucune relation nouvelle ne se dessine sous le regard que l'on peut décider que, selon le point de vue choisi, l'interprétation est finie. »
(Daniel FABRE, 1989, p. 78).

Depuis le belvédère de la Citadelle, nous avons fait connaissance avec la ville ancienne du Caire ; elle apparaissait alors tel un paysage déployé. C'est un espace convoité que venons de quitter, décomposé en un ensemble idéal, une série de lieux et de temps. De la distance à l'appropriation, cette même figure spatiale a été déclinée selon diverses formulations et interprétations.

Nous l'avons lue, au passé, au présent, dans les récits de voyage, les romans et biographies, la presse, les discours et les projets. Nous en avons proposé une forme, suggéré une définition, analysé la population et les activités, évalué la place dans la cité, scruté les paysages, statiques ou animés, lors de jours ordinaires ou de soirs de fêtes. Des séquences urbaines, successives ou simultanées, ont été superposées, dans le temps ou l'espace ; des dynamiques relevées ; des événements compulsés.

Ainsi, cet espace s'est peu à peu constitué en un ensemble de formes et d'usages, d'images et de lieux, de mots et d'objets, en une entité signifiante.

Initiée puis terminée par des représentations, notre interprétation de la ville ancienne du Caire suppose que l'essence et le sens ne sont ni dissimulés, ni mystérieux, mais forment un jeu de correspondances aux mécanismes simples et aux registres complexes. Dans cette optique, nous nous proposons de mettre en perspective les résultats de la recherche et d'en évaluer la validité dans un contexte plus général.

1 - Un espace mouvant

« Vieille ville », une formule à priori définitive et rassurante pour désigner un ensemble que l'on peut présager empreint d'immobilisme, statique ; une île dans la ville, un héritage qui serait peut-être garant d'invariance. Pourtant, à l'issue de notre recherche, c'est un espace en mouvements qui s'est révélé. Dans les formes urbaines, les logiques spatiales de diffusion ou les dynamiques sociales, économiques et culturelles, la nouveauté se nourrit de l'ancienneté, lui dispute nombre de ses territoires ; « le vieux saisit le neuf et l'innovation pérennise », selon la formule de Bernard Lepetit¹.

Même si l'appellation générique insinue une qualification, la ville ancienne est, dans l'absolu, un espace vague, auquel il a fallu trouver une matérialité, ses limites ne s'imposent pas à priori car il s'agit d'un espace résolument ouvert². Ouverture et mouvement : ces caractères complémentaires transparaissent notamment de l'étude de la population dont l'histoire et les structures sont, sur une courte période, étonnamment fluctuantes ; elles se retrouvent dans l'analyse des activités économiques, innovatrices et expansives ; elles s'expriment par les mutations des affectations spatiales, constatées à plusieurs échelles et en plusieurs

¹ Bernard LEPETIT, 1988, p. 297.

² Caractéristique déjà soulignée par des recherches antérieures, tout particulièrement celles de Robert ILBERT, 1982-2.

lieux ; elles se manifestent par la simultanéité des phénomènes d'accumulation et de diversification qui se focalisent sur l'espace central.

Le traitement statistique et l'analyse de données démographiques et socio-économiques nous ont permis de repérer des ensembles, puis d'éprouver, par des jeux d'échelle la résistance de ces agrégats. Saisis dans le cadre de l'agglomération cairote, les quartiers anciens se singularisent par la superposition et l'ajustement d'un tissu morphologique et d'un tissu social particuliers. Pourtant, ces analogies se dissolvent si on les examine plus précisément.

De même, le contact avec le centre-ville moderne n'apparaît pas déterminant d'un type de logique spatiale. De cette apposition, on ne peut déduire — de manière générale — ni géométrie de l'organisation de l'espace en centre et périphéries, ni dualité manifeste des deux ensembles centraux, non plus que fusion des zones mitoyennes. L'intensité de la relation des deux ensembles centraux peut être le fait de contiguïtés géographiques, mais elle est surtout déterminée par les systèmes de connexions, exprimés en réseaux, axes et relais ; ce sont des dynamiques transverses qui s'avèrent déterminantes de la diffusion spatiale et de l'organisation des flux.

En recherchant la structure d'un univers que l'on pouvait pressentir homogène, nous avons trouvé cohérence et unité, mais celles-ci se sont révélées dans le contexte d'une composition hétérogène. La ville ancienne est un espace composite où les périphéries identifiées sont mouvantes selon l'angle de l'observation. Par contre, l'élément central, fortement structurant, forme un pôle de densité et d'accumulation, qui cristallise et impulse les dynamiques. Celles-ci se manifestent et se diffusent selon des logiques axiales, ou par métamorphisme de contact³. Basée sur des sites anciens, l'activité prépondérante, celle du commerce,

³ Cf. Alain REYNAUD, 1981.

se signale par son expansion territoriale et par sa sur-représentation dans l'emploi. Ce phénomène hégémonique exerce, selon une intensité variable, une emprise sur la totalité de l'espace, assure sa cohésion et détermine la distribution des autres activités, en particulier celles liées à la production.

Le Caire rejoint la tendance générale commune aux vieilles villes des agglomérations du monde arabe : partout, la fonction résidentielle s'efface devant la progression des activités économiques, tous les quartiers centraux voient leur population décroître⁴. Les raisons en sont multiples, mais notre analyse montre qu'elles sont cependant toutes déterminées par un facteur commun, celui de la centralité. Moins d'habitants, certes, mais plus de clients et d'usagers ; c'est le constat d'une dynamique et non d'un déclin.

Les unités statistiques constituent des découpages qui dissipent ou estompent les logiques axiales. Pourtant, celles-ci sont déterminantes des dynamiques de la centralité, comme on peut le constater en les saisissant localement. Nous avons pu observer la diversification, l'étirement ou le déploiement de systèmes commerciaux et de « chaînes » de production. Cette démarche nous a permis d'évaluer les héritages fonctionnels, en particulier les spécialisations, ainsi que les adaptations de cet espace au contexte de l'agglomération contemporaine. Ces phénomènes ont été appréhendés, d'une part par la prise en compte globale de la ville ancienne, d'autre part en détaillant des axes, des séquences urbaines ou des pôles. D'un autre point de vue, à partir d'observations portant sur des groupes d'acteurs, nous avons constaté combien la concurrence est âpre pour ceux qui veulent tirer profit d'une présence sur les lieux centraux. Ces tentatives pour investir des territoires dont l'exploitation est une ressource sont à considérer également comme des indicateurs de centralité.

⁴ Cf. *Présent et avenir des Médinas (de Marrakech à Alep)*, 1982.

L'accroissement de la cité, le déplacement de ses limites se sont reflétés sur son espace central, vieille ville et centre-ville forment aujourd'hui un hypercentre complémentaire. À partir d'une situation géographique favorisée de fait, la ville ancienne dispose d'une clientèle et d'un marché accrus, et se montre en phase avec la solvabilité, les besoins et les goûts de la clientèle populaire, majoritaire. En parallèle, ou en complément, certains pôles ont affirmé leurs spécificités, en fonction d'une clientèle (touristique), de produits (en particulier l'orfèvrerie et les textiles), ou des deux (marchés de fournitures professionnelles). De plus, ces spécialisations ne sont pas concurrencées par les autres pôles centraux de l'agglomération.

Les structures et aménagements mis en place à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles ne sont plus actuellement des espaces dé-limitatifs mais des supports de flux mêlés. La puissante dynamique économique amorcée au début du siècle mais qui a connu un essor à partir des années 60, a généré des transformations spatiales considérables. Leur ampleur est moins notable d'un point de vue morphologique que par les modifications de la nature, du statut, de la hiérarchie et de la distribution des lieux qu'elles induisent. La stabilité apparente des tracés va de pair avec un renouvellement rapide du cadre bâti. En tous lieux, on peut observer une intégration des quartiers et une substitution des constructions, essentiellement au profit de bâtiments neufs destinés aux activités artisanales et commerciales ; il en résulte une redéfinition de l'espace et de ses usages.

Nous avons évoqué quelques éléments constitutifs de l'espace observé, en les saisissant au travers de leur évolution. Les mouvements de la ville, appréhendée dans sa matérialité, se traduisent-ils de manière systématique sur son image ? Ont-ils un impact direct sur ses perceptions ? C'est en transférant notre approche au

domaine des représentations que nous pourrions vérifier l'existence ou l'absence de co-incidences.

2 - Premier plan, arrière-fond ; images et positions des lieux et paysages sur la place urbaine

Pour parvenir au centre ancien, il faut au préalable saisir la globalité de la ville, évoquer l'histoire et la complexité de ses représentations, en évaluer les niveaux d'approche. Le Caire est une étape de voyage, un lieu de passage, un sujet de rédaction, une cité exemplaire. Afin de cerner cette forme d'existence de la ville, nous avons collecté des descriptions issues de ses relations, anciennes et contemporaines. Pourtant, ce cheminement obligé, au lieu de nous éloigner de notre objet, nous en a rapproché.

Depuis la Citadelle, belvédère privilégié, c'est la ville ancienne et ses minarets qui s'imposent au premier plan, composent et organisent, aujourd'hui comme hier, le paysage cairote. L'image se fait mirage et le paysage, que des permanences et des repères suffisent à identifier, immuable. Ce que le temps a altéré, l'imagination et l'accumulation des connaissances et des récits antérieurs le recompose ; ce que le temps a ajouté, ces mêmes filtres l'estompent. Peu importe sa forme, c'est le caractère de la ville que l'on souhaite embrasser et condenser en un paysage. Et ce caractère est souvent conçu comme préexistant⁵ ; la description de ville est un genre narratif aux codes et règles établis, l'essence du récit est imposée. Qu'elle passe par la relation d'un horizon panoramique, d'impressions générales ou de scènes de rue, la relation du Caire privilégie les images inspirées de la ville ancienne, seul espace habilité à lui fournir la tonalité qui la singularise. En dépit — ou à cause ? — des mutations considérables intervenues dans la ville à partir de la fin des années 30, la

⁵ Cf. Ulf HANNERZ, 1980.

mégapole contemporaine reste cependant imprégnée des références à son espace originel.

Certes, la représentation du Caire s'est complexifiée car elle emprunte désormais au registre universel du discours sur la ville, selon un canevas d'affiliations (mégapole et capitale) et d'appartenances (Tiers-Monde, monde arabe). Mais la geste ou l'exégèse urbaines relèvent essentiellement de l'intemporel ; l'image de la ville se ponctue d'ajouts et se recompose, puis se perpétue dans une relative immuabilité. Le Caire est bien une ville éternelle, inscrite dans la liste des « villes du monde » qui oscillent entre mythe et réalité.

En empruntant à d'autres sources — la littérature égyptienne contemporaine — et en rétrécissant le champ des références à la seule ville ancienne, nous avons alors découvert des images animées et équivoques. L'espace est ici reflet de la société, allégorie sociale. Du début du siècle aux années 60, les quartiers anciens constituent une ville dans la ville, un espace de symbiose, où paysages et valeurs sont inextricables. À l'exclusion de quelques lieux et axes, c'est un espace non intégré, méconnu des autres Cairotes, ceux de la ville moderne, et un milieu d'identification pour ceux qui y vivent. Là est l'arrière plan, le fond et les bas-fonds de la ville ; un espace oublié et assoupi, un décor en retrait.

Le Caire devenu mégapole, la netteté d'une ville composée de quartiers distincts s'est partiellement dissoute dans la recomposition des ordres urbains. La ville ancienne n'est plus l'arrière-plan de la cité, ce sont les périphéries spontanées qui occupent désormais cette position et captent les représentations correspondantes, évocatrices de l'extrême, spatial et social.

Exemplaire en ce sens est la confrontation des deux périple vers la ville ancienne imaginées, à trente ans d'intervalle, par Youssef Idris et Gamal Ghitany⁶. Au milieu des années 50, c'est un voyage initiatique, l'exploration d'un univers répulsif, rythmée et hachée par des séquences urbaines de plus en plus opaques. Trente ans plus tard en empruntant le même itinéraire, on suit des parcours balisés, le chemin est le même, ou peu s'en faut, et pourtant les seuils se sont estompés, les démarcations sont floues, les repères nombreux, le trajet banalisé. La vieille ville, que l'on évitait, se visite désormais et une procession de lieux sort de l'anonymat. Mais cette démystification a un double effet. Si la ville ancienne reste un espace révélateur, sensible, emblématique et suggestif, la confrontation avec la crudité de sa réalité peut s'avérer désillusion : comme d'autres parties de la ville, elle est affectée par une même crise sociale.

Autrefois, le centre-ville incarnait la modernité, un modèle et un idéal, il symbolisait ce que l'on souhaitait réaliser ; aujourd'hui, la ville ancienne condense la projection de valeurs idéelles, symbolise le passé et l'identité, mais rappelle également ce que l'on a perdu, irrémédiablement. Du couple de contraires ville indigène/ville moderne à la mégapole, la cité s'est unifiée et aplanie. Mais, de la simplicité des espaces opposés ou inverses à l'enchevêtrement des lieux étalés, la lecture des repères n'est plus immédiate.

Entre la représentation du « fond de la ville » qui prévalait jusque dans les années 60 et celle d'un espace consensuel, des mutations sont intervenues, entre autres dans les domaines démographique et économique. Mais ce ne sont pas ces processus qui ont été les déterminants majeurs de la « renaissance » de la vieille cité.

⁶ Youssef IDRIS (1959), *Au fond de la ville*, et Gamal GHITANY (1989), *Épître des destinées*.

En l'absence d'opérations urbaines notables, la ville ancienne a cependant évolué. Après avoir été unique, la vieille ville, accolée à l'autre cité, celle de la nouveauté, se situe comme un ensemble désuet, dévalorisé. Les changements politiques et sociaux se traduisent par des altérations ou des modifications des systèmes de limites⁷. Ainsi, au troisième temps, celui de la mégapole, les deux éléments sont recadrés et stabilisés dans un même contexte central, et c'est alors la ville ex-moderne qui fait montre de désuétude ; dévalorisée socialement, elle ne peut plus être considérée comme un modèle ou une référence. Il n'y a plus de « dispute de signes »⁸ entre vieille ville et centre-ville ; force est de constater que la ville moderne est démunie de hauts-lieux, elle n'avait finalement qu'une trame d'édifices symboliques, tels ceux qui furent incendiés en 1952. De cela subsistent des références surannées, dans un cadre défraîchi.

Par contre, grâce à son institution en espace mémorial, la ville ancienne devient historique, intemporelle par atavisme. Elle est espace de mémoire nationale, conservatoire virtuel de l'identité culturelle. De l'archaïsme à l'historicité, du fond au cœur de la cité, c'est l'idée du centre ancien qui a évolué, sa place dans la ville en est le reflet. « Le patrimoine n'est pas seulement le dépôt général de l'histoire, il est aussi une idée immergée dans l'histoire. Un projet daté qui a sa propre histoire »⁹.

Cette reformulation s'est opérée sur un schéma de dissociation des valeurs de l'espace considéré et de ses habitants. C'est en partie grâce à ce subterfuge qu'un ensemble, pris en partie, peut être déplacé dans la hiérarchie des représentations, se mouvoir dans la ville. Ce réajustement et cette requalification s'opèrent par un détachement, une rupture entre les valeurs idéelles et le contenu social et ses

⁷ Claude RAFFESTIN, 1980.

⁸ Selon la formule de Jacques BERQUE (1967).

⁹ Pierre NORA, 1986, p. 403.

expressions. L'espace de l'autre ne peut se muer instantanément en celui de tous, sa captation s'institue par des actions, des projets et des discours. Si la matérialité des lieux reste concédée à ceux qui y vivent, ils sont pourtant en partie déjà dépossédés de son idéalité symbolique ; les acteurs en présence apparaissent dès lors usurpateurs ou légitimes. Ces transferts sont possibles puisqu'une ville ancienne est un ensemble spatial, mais aussi un genre dans le champ urbain, et que ces deux réalités ne se recouvrent pas intégralement.

De même, la sacralisation de l'espace revêt deux formes principales, leur espace focal est le même, mais chacune a ses modes, rites et temps. Si l'on tente d'identifier les significations attachées à l'espace, on constate que la sacralité d'essence religieuse dessine une trame « clignotante » de lieux dispersés, investis et animés selon une alternance temporelle. Si les valeurs et significations qu'ils représentent sont constantes, elles ne se manifestent de manière flagrante que lors de circonstances éphémères.

La vieille ville est objet d'enjeux, sa sacralisation instituée transforme des lieux en symboles, autour de chacun, un halo — matériel ou symbolique — introduit une distance. L'espace est fonctionnalisé et ainsi s'expriment explicitement une hiérarchie et un ordre urbains. Ce processus se fonde sur des appropriations, en actes et en discours : projets d'aménagement et découverte de « vocations » des lieux, inventaires et restaurations, mise en place de législation et fondation d'organismes et institutions, etc. Cette armature, étayée par les discours et débats autour du patrimoine, nous renseigne sur le sens attribué à l'espace, ses valeurs et sa place dans la ville et la société.

Même si le centre constitue un pôle unique, son identification et sa reconnaissance ne s'ajustent pas exactement sur un même lieu, elles se déclinent

selon *qui* l'on est, et selon les représentations du monde que ces identités induisent. Tous ces lieux sont emblèmes et symboles ; ils désignent des espaces cardinaux et imbriqués. Ceux-ci ont des temps, des territoires et des rythmes propres, parfois des aires d'interférence. Ainsi Gamâliyya est, au travers du succès d'un univers « mahfouzien », un nom et une idée englobants qui se prêtent à diverses interprétations. Cette requalification valorisante ne se cantonne pas au seul quartier mais participe de la reconquête et de la réappropriation d'un ensemble.

Ces constats montrent les profonds changements de nature, de signification et de dimension de l'espace qui se sont opérés. Pour prendre la mesure de leur impact et de leur caractère aléatoire, il nous semble éclairant de nous « retourner » vers l'avenir de la ville ancienne, entre laisser faire et intervention, tel qu'il se laissait envisager, il y a une quinzaine d'années :

« (...) dans un cas il y aura maintien des structures sociales (mais simultanément inadaptation au rôle d'une métropole multimillionnaire), dans l'autre cas il y aura, du fait même des interventions autoritaires, une mutation (et des déséquilibres sociaux) dont il est actuellement impossible de mesurer les conséquences. » (Robert ILBERT, 1982-2, p. 281).

Pourtant, cet avenir ne s'est inscrit, depuis, dans aucune de ces deux alternatives. Les dynamiques internes de cet espace, que l'on pouvait évaluer comme relativement statiques et, par conséquent, synonymes d'une inadaptation au contexte changeant et au rythme saccadé de la mégapole, se sont avérées autres, ont évolué autrement. Et dans la ville, objet social par excellence, les formes de l'instrumentalisation du centre ancien, telles qu'elles se manifestent aujourd'hui, étaient insoupçonnables il y a quelques années. C'est pourquoi il nous semble essentiel de souligner ces processus et d'insister sur leurs manifestations.

3 - Lieux d'exception et ensembles banalisés : l'univers du centre ancien

« Il est une tentation, non formulée mais souvent présente : assimiler grand et abstrait, petit et concret »¹⁰. Dans la vaste mégapole, la ville ancienne s'est faite minimale, elle est souvent présentée comme en rétrécissement constant. Selon certains points de vue, il n'en resterait qu'une rue, une exception expressive : un tracé bordé de deux séries de façades, centrées sur le mythique « rectangle fatimide ». Cette représentation suggère un espace à part, caractérisé par une somme, en diminution, d'objets matériels, de constructions. La ville peut-elle être décomposée en une collection de lieux, un catalogue de la matérialité ?

L'espace de la « ville ancienne » actuelle était la totalité d'autrefois, une cité millénaire aux dimensions et rayonnements considérables. Pourtant, ce même objet, transposé dans le temps, se retrouve différencié et diminué par le nouveau cadre qu'induit le changement d'échelle de la cité. Est-ce là un simple effet d'optique en relation proportionnelle avec l'accroissement de la cité ? Plus le temps passe et, inéluctablement, moins la vieille ville est ancienne dans sa matérialité, mais paradoxalement plus elle le devient dans ses qualifications et perceptions, plus elle subit l'adhérence du passé.

Il est une vision du monde qui est peut-être une des seules qui soit universellement partagée : nous vivons dans un système que nous percevons et décryptons souvent comme menacé dans sa perpétuation et dans son existence même. Au même titre que les espèces en péril, les centres villes anciens sont classés, listés, inventoriés. C'est la peau de chagrin urbaine, « l'espèce d'espace » en voie de disparition, denrée périssable ou créature stérile. Aux règnes animal et

¹⁰ Christian GRATALOUP, 1993, p. 156.

végétal, en danger, a été associé celui de l'urbain, mis sur un même plan¹¹. Nous devons sauvegarder les baleines et les forêts mais aussi les villes, il en est de toutes sortes : elles s'écroulent, coulent, s'usent, ou se dénaturent. Ces villes sont instituées en patrimoine mondial, et l'on ne peut occulter leur dimension et leur appartenance formellement universelles, qui transparaissent toujours, plus ou moins intensément, dans leur expression et leur appréhension.

On ne sait pas toujours quoi faire des centres anciens, mais l'on sait qu'il *faut* en faire quelque chose. Autour et au delà de ces intentions, c'est le respect dû à une agonie annoncée et proclamée qui s'impose. Dans ce contexte, il est difficile de poser un regard indifférent sinon neutre sur ces espaces car leur sacralisation en trouble la lecture. Si le matériel est, par sa nature, voué à la poussière ou au renouvellement, l'idéal le transcende et lui survit. Pourtant, la tendance qui s'affirme partout nie ou condamne cette dimension, si elle n'est pas canalisée, si elle revêt des formes non instituées, si elle ne sert pas un projet formalisé.

Aussi, aimerait-on des centres anciens lisses ou vides, à interpréter et modeler complètement. Toute action spatiale, autre que celle des acteurs habilités à réhabiliter, est alors comprise et traduite comme non-sens ou agression. Ainsi certaines pratiques inscrites dans la ville ancienne évoquent un univers ou un temps perçus comme archaïques (comme les *mûlid-s*), ou rappellent, à contrario, un présent trop manifeste (activités multiformes des habitants et acteurs économiques). Ces réalités sont dénigrées, et c'est peut-être pour cela que des pans entiers de la culture urbaine sont considérés comme folkloriques, même si « le domaine des activités ludiques et culturelles reste le fin mot de l'urbanité »¹².

¹¹ En paraphrasant Claude LÉVI-STRAUSS (1955), lequel énonce un « règne urbain », ajouté par l'homme à la nature.

¹² Micheline COSINCHI ; Jean-Bernard RACINE, 1995, p. 114.

La sacralisation, exprimée en discours, actes ou projets, transfère l'espace dans un univers souvent indéfini, mais toujours exclusif. Elle classe, trie, isole, sépare ou maintient, place ou replace les éléments urbains. Les activités triviales et les projections idéelles ne peuvent se côtoyer, leur confrontation choque, leur liaison apparaît contre-nature car l'espace est moralisé.

Mais cette utopie nécessite des moyens tels, et s'inscrit en contre d'une dynamique si forte, que pour l'instant, au Caire, elle ne peut se manifester qu'en pointillés ou en intentions. D'autre part, si les activités de vente ou de production nécessitent un ancrage spatial, par contre les pratiques qui relèvent de l'idéal se suffisent de l'existence de lieux, autour desquels s'instaure une territorialisation diffuse et lâche. Aussi, il semble qu'au lieu de se contrarier, ces deux aspects d'une même dynamique fonctionnent au travers d'une complémentarité interactive qui, en quelque sorte, crée ou « produit » la ville, et nous montre par là que le passé est actif, qu'il n'est pas écumé. Et c'est justement de cela que témoigne l'histoire du Caire, et de bien d'autres cités.

Une ville ancienne se définit aussi par des dates, elle serait un intervalle de temps. Si le XIX^e siècle marque fréquemment en maints endroits du monde¹³ la limite de clôture des centres ville anciens, le XX^e pourrait être celui, au moins dans les intentions, de leur sortie du champ des interactions urbaines, de leur pétrification ; comme si des espaces s'étaient constitués, affinés et décantés, pour qu'au XX^e siècle on puisse les immobiliser et en faire des vieilles villes.

À l'heure de la mégapole, la ville ancienne reprend du sens, elle est réinvestie ; on y vient, on y revient, on s'en inspire, on s'en réclame, on se l'approprie, on se la dispute, on la dépèce. C'est l'espace de choix pour imprimer

¹³ Cf. Jérôme MONNET, 1994-1.

l'idéologie du « patriotisme citadin »¹⁴, avec ses symboles et ses manifestations. Partout les centres anciens resurgissent, sont érigés en emblèmes, ils reprennent forme et place et réoccupent relief et surface dans la ville.

Le centre ancien est devenu l'espace valorisé, obligé et modélisé de chaque ville qui peut se targuer d'en posséder un. Les vieilles villes connaissent un succès touristique et font l'objet de campagnes promotionnelles, celle de Stockholm, par exemple, est illustrée par une série de cartes postales vantant « ses musées, ses restaurants, son ambiance », etc.¹⁵ Il existe bien sûr une multitude d'exemples en ce sens, de cités dont la réclame et le commentaire associent paradoxalement à des adjectifs possessifs des formules convenues et allusives. Chaque centre ancien personnalise une ville, souvent même une culture et une identité, parfois une nation ; pourtant, par mimétisme et normalisation des représentations, tous tendent à se confondre, à répondre aux mêmes mots, voire aux mêmes normes ; on peut alors s'interroger sur la crédibilité de ces espaces exemplaires.

C'est souvent à partir du centre ancien que l'on veut croire que « l'ordre urbain » existe de fait, sans envisager qu'il s'invente et se négocie chaque jour. C'est aussi là que l'on décide de re-trouver les expressions du sens de la ville, alors qu'il serait possible tout simplement d'en chercher les manifestations. Un autre des paradoxes du centre ancien est qu'il joue souvent les rôles d'arène de la ville et d'espace aux échos multiples alors qu'il est banalisé et neutralisé — du moins dans sa représentation.

¹⁴ Marcel RONCAYOLO, 1990, p. 89.

¹⁵ Publicités pour la compagnie *Scandinavian Airlines*, parues dans le journal *Le Monde* en octobre et novembre 1996.

4 - Un espace, un temps, une ville

« Il existe un imaginaire mondial des villes, tel qu'il n'est plus possible de qualifier l'une sans la comparer à une autre, dans le temps ou dans l'espace »¹⁶. À laquelle confronter Le Caire ? Tout dépend bien sûr du regard porté, de son orientation. On peut noter que beaucoup de volets y sont verts comme dans les villes du sud de l'Espagne ; la population de l'agglomération est comparable à celle de Paris ; il y a des pyramides, comme à Mexico ; un mausolée de Sayyida Zaynab, comme à Damas ; un fleuve y passe, comme dans maintes villes, et c'est le Nil, comme à Khartoum.

Le Caire, vu de la rue, peut être mis en parallèle avec New-York¹⁷ ; être comparé, dans son rôle de capitale, à Tunis ou Rabat¹⁸, et à bien d'autres cités. Concernant la ville ancienne, on peut observer que comme celle de Sanaa, la majorité des habitations y date de moins d'un siècle¹⁹, mais ce fait n'est pourtant synonyme d'aucune similitude du paysage. La vieille ville du Caire, qu'elle soit ou non une médina²⁰, n'est pas exempte de traits communs avec celles du Maghreb ; mais selon l'inclinaison, pour la première ou deuxième proposition, les rapprochements ou les divergences qui s'instaurent ne seront pas pareillement décryptés, l'argumentaire développé différera. Au delà des comparaisons de ce type, nous avons souvent été troublé par des parallèles entre Le Caire et Mexico, mais sans toutefois pouvoir toujours démêler s'il s'agissait là d'un effet de taille, ou d'un effet d'approche ? On ne confronte pas des réalités mais bien leurs

¹⁶ Jérôme MONNET, 1993, p. 10.

¹⁷ Cf. Janet ABU-LUGHOD, 1990.

¹⁸ Cf. Janet ABU-LUGHOD, 1975.

¹⁹ Cf. relevés cartographiques de Horst Kopp et Eugen Wirth, publiés dans l'Atlas *TAVO*, cités par Gilbert GRANDGUILLAUME, 1995.

²⁰ La question a été débattue par Robert ILBERT, 1982-2.

interprétations²¹, pourtant, les conditions qui ont suscité leurs convergences existent certainement.

On peut apposer des anecdotes, comparer des formes, des processus, mesurer des flux, confronter des indices, décrire des paysages, évaluer des situations, établir des typologies. On peut regarder les villes de la rue, du ciel, ou encore à partir de catégories et de classements. On peut également réfuter cet exercice en prétextant que telle ville est incomparable. On peut trouver d'innombrables raisons et motifs de comparaisons et autant d'autres pour s'y refuser.

La ville, complaisante, se prête à toutes les postures des sciences humaines, se laisse regarder et voir de mille manières. Mais nous souhaiterions surtout insister sur le caractère fugitif, unique de la place et des moments d'un espace que nous avons saisis dans le mouvement perpétuel qui anime la ville. « Sous le nom de ville, s'accumule une somme d'expériences historiques plus que ne se profile la rigueur d'un concept »²². L'espace est, à l'aune de sa pratique et de son appréciation, un donné fondamentalement subjectif, mais le centre, convertible, se prête à maintes lectures et interprétations. Celles-ci peuvent s'éclipser les unes les autres, s'éviter, s'oblitérer, entrer en conflit ou s'équilibrer. Cette dernière solution résulte surtout des effets des rythmes de l'espace ; ils estompent les concurrences et permettent l'existence, simultanée ou indépendante, de diverses représentations et pratiques induites, qui peuvent ainsi se déployer sur un espace fini. Les combinaisons de l'espace et du temps se démultiplient ; les idées et les images font de même. Nous avons montré comment le jeu des temporalités insuffle du volume à l'espace, lui donne une dimension non linéaire. Instants de chacun, moments de

²¹ En l'occurrence celle développée dans la thèse de Jérôme MONNET (1993) sur Mexico.

²² Marcel RONCAYOLO, 1990, p. 28.

tous, la ville ancienne est, au Caire, un espace « calendrier », associé aux rythmes de la vie individuelle et collective.

Le sens de l'espace se déforme, se reformule, s'agrippe à un lieu, reflue vers un autre ; il s' imagine et se distille, on peut le célébrer, lui allouer des supports, spatiaux ou temporels. Alors même que la qualité intrinsèque de lieux signifiants est ignorée ou sous-estimée, sont instaurés d'autres points d'accroche, désignés comme « marqueurs centraux »²³ et sublimés. Mais la sacralité se sustente, nous l'avons vu, outre de mots, de pratiques et d'actes ; en ne concédant qu'un registre de sens aux lieux on peut, par effet pervers, inhiber leur signification. Il apparaît que les formes de sacralités que nous avons envisagées peuvent pourtant s'interpréter comme une dyade. Ces rapports à l'espace, dont les lisibilités et visibilités diffèrent, s'inscrivent ensemble dans un contexte de centralité symbolique. De cet instantané, on peut retenir simplement qu'il est celui d'une réorientation de la signification du centre ancien du Caire, d'une embellie dans l'histoire de ses représentations.

Certes, le décalage entre l'idée originelle d'une représentation totale, non encyclopédique mais multidimensionnelle d'un espace et les contraintes et modalités de la recherche est considérable. Le risque de ne pouvoir qu'effleurer les dimensions que l'on souhaitait sonder n'a pas été écarté. Mais si la ville est un album d'images, nous avons ajouté quelques vignettes à une collection qui est infinie. Comme les critères de constitution de cette collecte sont ouverts, multiples sont les angles desquels on peut découvrir, lire ou scruter un ensemble spatial. Nous avons évalué quelques unes des acceptions de la ville ancienne, mais aussi

²³ Erving GOFFMAN, 1971, p. 55.

— surtout ? —, montré, par leur mise en perspective, qu'elle existe comme une totalité, qu'elle peut être définie en tant que formation socio-spatiale²⁴.

Sur la scène urbaine, les éléments, modulables, ne sont jamais neutres et stabilisés, seuls le temps — long ou court —, et la condition de leur observation créent une impression d'équilibre en leur attribuant des emplacements, en les fixant par des coordonnées.

Du plus global — une vue panoramique —, au plus personnalisé — un regard sur des pratiques d'appropriation —, d'un point et d'un extrême à l'autre, c'est un segment de ville qui a été simultanément parcouru et tracé. D'autres voies existent, qui ont suscité, au fur et à mesure de la recherche, des tentations. Alors, pour marquer cette séquence graduelle, et pour en rompre la linéarité, chaque degré a été rythmé par une aspérité, un changement de point de vue. En prenant plus de distance, le risque était d'abolir la distinction entre les composantes, en accentuant la proximité, de brouiller les éléments. Entre ces pôles, l'équilibre de l'ensemble s'est-il fait ? Si le résultat de l'exercice est certainement un précipité d'images, de faits et d'actions, il est surtout la tentative de réalisation d'une séquence intégrale de la ville.

²⁴ Cf. Guy DI MÉO, 1991.

- BIBLIOGRAPHIE DES RÉFÉRENCES CITÉES -

- Liste des sigles -

ARCE American Research Center in Egypt
AUC American University in Cairo
CAPMAS Central Agency for Public Mobilization and Statistics
CEDEJ Centre d'études et de documentation économique juridique et sociale
CERMOC Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain
CFEY Centre français d'études yéménites
CIE Centre international de l'enfance
CNRS Centre national de la recherche scientifique
CNRSC Centre national de recherche sociale et criminologique
EHESS École des hautes études en sciences sociales
GREPO Groupe de recherches et d'études sur le Proche-Orient
GOPP General Organization for Physical Planning
IAURIF Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région Ile-de-France
IFA Institut français d'architecture
IFAO Institut français d'archéologie orientale
IFEA Institut français d'études anatoliennes
IFEAD Institut français d'études arabes de Damas
IREMAM Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman
IRMC Institut de recherches sur le Maghreb contemporain
LADRHAUS Laboratoire de recherche "Histoire architecturale et urbaine, Sociétés"
ORSTOM Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération
OUCC Observatoire urbain du Caire contemporain
URBAMA Centre d'études et de recherches sur l'urbanisation du monde arabe

- Liste des abréviations -

Archi. Architecture
Biblio. Bibliothèque
Coll. Collection
Comm. Communication
Conf. Conférence
Coord. Coordination
Dép. Département
Dir. Direction
Éd. Éditions
Expo. Exposition
Fac. Faculté
Imp. Imprimerie
Intro. Introduction
Lég. Légende
Prés. Présentation
S.d. Sans date
Suppl. Supplément
T. Tome
Trad. Traduction*
Univ. Université
Vol. Volume

* (lorsque la langue n'est pas précisée il s'agit de l'arabe).

OUVRAGES COLLECTIFS ET D'AUTEURS

ABU-LUGHOD Janet, 1971, *Cairo 1001 Years of the City Victorious*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 284 pages.

AURIAC Franck et BRUNET Roger (coord.), 1986, *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, fondation Diderot, 343 pages.

AURIAC Franck, 1983, *Système économique et espace*, Paris, Economica.

BACHELARD Gaston, 1957, *La poétique de l'espace*. Paris, PUF, Quadrige, 1989, 214 pages.

BAILLY Antoine (coord.), 1995, *Les concepts de la géographie humaine*, troisième éd., Paris, Masson, 263 pages.

BAILLY Antoine, FERRAS Robert et PUMAIN Denise (sous la dir. de), 1995, *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1167 pages.

BERQUE Jacques, 1967, *L'Égypte. Impérialisme et Révolution*, Paris, Gallimard, 739 pages.

BERRIANE Mohamed, 1992, *Tourisme national et migrations de loisirs au Maroc (étude géographique)*, Fac. des Lettres et des Sciences humaines de Rabat, Série Thèses et Mémoires, 488 pages.

BIEGMAN Nicolaas H., 1990, *Egypt. Moulids Saints Sufis*, La Haye, Gary Schwartz-SDU, 175 pages.

BIROT Pierre et DRESCH Jean, 1955, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, T. second, *la Méditerranée orientale et le Moyen-Orient*, PUF, coll. ORBIS, 524 pages.

BROWN Kenneth et al. (sous la dir. de), 1986, *Points de vue sur les villes du Maghreb et du Machrek*, Londres, Ithaca Press.

BRUNET Roger (sous la dir. de), 1990, *Géographie Universelle. Mondes Nouveaux*, Hachette, Reclus, 550 pages.

BRUNET Roger, 1990-1, *Le territoire dans les turbulences*, Montpellier, Reclus, coll. Géographiques, 224 pages.

BRUNET Roger, FERRAS Robert et THERY Hervé, 1992, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, Reclus-La Documentation Française, coll. Dynamiques du territoire, 470 pages.

CHARRE Alain (sous la dir. de), 1992, *Art et espace publics*, Givors, Maison du Rhône, 124 pages.

CHOMBART DE LAUWE, M.-J., BONNIN, P., MAYEUR, M., PERROT, M. et DE LA SOUDIERE Martin, 1980, *Enfant en-jeu. Les pratiques des enfants durant leur temps libre en fonction des types d'environnement et des idéologies*, Paris, CNRS, 346 pages.

CLAVAL Paul et SINGARAVELOU (sous la dir. de), 1995, *Ethnogéographies*, Paris, L'Harmattan, coll. Géographies et cultures, 370 pages.

CLERGET Marcel, 1934, *Le Caire, étude de géographie urbaine et d'histoire économique*, thèse de Doctorat es Lettres, Univ. de Paris, Le Caire, Imp. E. & R. Schindler, 2 T., 416 pages + appendices.

COLLECTIF, 1972, *Colloque international sur l'histoire du Caire*, organisé par le ministère égyptien de la Culture au Caire du 27 mars au 5 avril 1969, RDA, VEB, 474 pages.

COLLECTIF, 1977, *Dans la ville, des enfants... Les 6-14 ans et le pouvoir adulte: enjeux, discours, pratiques quotidiennes*, *Autrement*, hors-série n° 10, Paris, éd. Autrement, 255 pages.

COLLECTIF, 1982, *Espaces vécus et civilisations. Mémoires et documents de géographie*, Paris, CNRS, 105 pages.

COLLECTIF, 1982, *Présent et avenir des Médinas (de Marrakech à Alep)*, Fascicule de Recherches n°10-11, Tours, URBAMA, 282 pages.

COLLECTIF, 1985, *Le Caire*, *Autrement*, hors-série n°12, Paris, éd. Autrement, 257 pages.

COLLECTIF, 1985, *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, 238 pages.

COLLECTIF, 1987, *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, Fascicule de Recherches n°19, Tours, URBAMA, 275 pages.

COLLECTIF, 1987, *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'architectures*, Paris, éd. de la Villette, coll. Penser l'espace, 270 pages.

COLLECTIF, 1987, *L'habitat urbain contemporain dans les cultures islamiques*, actes d'un séminaire organisé par le Programme de l'Aga Khan pour l'Architecture Islamique à Tunis du 17 au 22 oct. 1983, Cambridge, Massachusetts, The Aga Khan Program for Islamic Architecture at Harvard University, 158 pages.

COLLECTIF, 1989, *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, Paris, Presses du CNRS, 239 pages.

COLLECTIF, 1989, *La fuite en Égypte. Supplément aux voyages européens en Orient*, Le Caire, CEDEJ, 349 pages.

COLLECTIF, 1990, *Hauts lieux*, *Autrement*, série mutations n°115, Paris, éd. Autrement, 183 pages.

COLLECTIF, 1991, *D'un orient l'autre*, vol. 1, *Configurations*, Paris, CNRS, 574 pages.

COLLECTIF, 1991, *Études politiques du monde arabe*, actes du deuxième colloque franco-égyptien de politologie, Le Caire, CEDEJ, coll. Dossiers, 403 pages.

COLLECTIF, 1991, *Images d'Égypte. De la fresque à la bande dessinée*, Le Caire, CEDEJ, 312 pages.

COLLECTIF, 1991, *L'espace du public. Les compétences du citoyen*, actes du colloque d'Arc-et-Senans, nov. 1990, Plan Urbain, éd. Recherches, 151 pages.

COLLECTIF, 1993, *Recherches urbaines dans le monde arabo-musulman. Approches comparées des géographes allemands, britanniques et français*, Fascicule de Recherches n°24, Tours, URBAMA, 205 pages.

DE CERTEAU Michel, 1980, *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio, 1990, 350 pages.

- DE PLANHOL Xavier, 1968, *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 442 pages.
- DENOIX Sylvie, 1992, *Décrire Le Caire. Fustât-Misr d'après Ibn Duqmâq et Maqrîzî*, Le Caire, IFAO, 160 pages.
- DEPAULE Jean-Charles, 1985, *À travers le mur*, Paris, Centre G. Pompidou, coll. Alors, 314 pages.
- DEPAULE Jean-Charles, NOWEIR Sawzan, MOUNIER Jean-François, PANERAI Philippe et ZAKARIYA Mona, 1985, *Actualité de l'habitat ancien au Caire, le rab Qizlar*, Le Caire, CEDEJ, 153 pages.
- DI MÉO Guy, 1991, *L'Homme, la Société, l'Espace*, Paris, Anthropos-Economica, coll. géographie, 319 pages.
- DURAND-DASTÈS François et MUTIN Georges (sous la dir. de), 1995, *Géographie Universelle. Maghreb Moyen-Orient, Monde Indien*, Belin, Reclus.
- EL-KADI Galila, 1987, *L'urbanisation spontanée au Caire*, Fascicule de Recherches n°18, Tours, URBAMA, 376 pages.
- ELIADE Mircea, 1957, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, Folio, 1965, 185 pages.
- ÉQUIPE DES CAHIERS, 1981, *Terrains vagues et terres promises. Les concepts de l'éco-développement et la pratique des géographes*, Paris, PUF, 229 pages.
- FREUD Sigmund, 1923, *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 1965, 242 pages.
- GEORGE Pierre (sous la dir. de), 1970, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, PUF, 3ème éd., 1984, 490 pages.
- GMELCH George et ZENNER Walter P. (sous la dir. de), 1988, *Urban Life. Readings in the Urban Anthropoloy*, Illinois, Waveland Press, 478 pages.
- GOFFMAN Erving, 1971, *La mise en scène de la vie quotidienne. II Les relations en public*, Paris, Les éditions de minuit, 1973, 372 pages.
- GRAFMEYER Yves, 1994, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 127 pages.
- GRANDGUILLAUME Gilbert, MERMIER Franck et TROIN Jean-François (sous la dir. de), 1995, *Sanaa hors les murs : une ville contemporaine*, Tours, URBAMA-CFEY, coll. Villes du Monde Arabe, 247 pages.
- GREPO, 1977, *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, Paris, CNRS, 388 pages.
- GREPO, 1982, *L'Égypte au XIXème siècle*, Paris, CNRS, 336 pages.
- HAMDÂN Gamal, 1981, *Charsiyyat Masr. El-Qahira*, (La personnalité de l'Égypte. Le Caire), Le Caire, Dar al-Hilal, 1993, 362 pages.
- HANNA Milad, 1987, *Le logement en Égypte: essai critique*, Le Caire, CEDEJ, 1992, 254 pages.
- HANNA Nelly, 1991, *Habiter au Caire aux XVIIème et XVIIIème siècles*, Le Caire, IFAO, 275 pages.

- HANNERZ Ulf, 1980, *Explorer la ville*, trad. et prés. d'Isaac Joseph, Paris, éd. de Minuit, Le sens commun, 1983, 418 pages.
- HOPKINS Nicholas S. et IBRAHIM Saad Eddin (sous la dir. de), 1985, *Arab Society. Social Science Perspectives*, Le Caire, AUC, 507 pages.
- IBRAHIM Mustafa Fathy et PIGNOL Armand, 1986, *L'extase et le transistor. La chanson égyptienne*, Le Caire, CEDEJ, 221 pages.
- IVERSON Barry, 1994, *Comparative Views of Egypt. Cairo : One Hundred Years Later*, Le Caire, Zeitouna, 100 pages.
- LANE-POOLE Stanley, 1902, *The Story of Cairo*, Wiesbaden, Kraus, 1971, 339 pages.
- Le Coran. Essai d'interprétation du Coran inimitable*, trad. par Denise Masson revue par Sobhi El-Saleh, Le Caire, Dar al-Kitab al-Masri, 1985, 890 pages.
- LEPETIT Bernard, 1988, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 490 pages.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, Terre humaine, 1995, 502 pages.
- LUSSAULT Michel, 1993, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Tours, Maison des Sciences de la Ville, Univ. François Rabelais, coll. Sciences de la ville, 410 pages.
- LYNCH Kevin, 1960, *The Image of the City*, Cambridge, MIT Press.
- MAC PHERSON, J.W., 1941, *The Moulids of Egypt. (Egyptian Saints-Days)*, Le Caire, Nile Mission Press, 351 pages.
- MAKARIUS Raoul, 1964, *Anthologie de la littérature arabe contemporaine. Le roman et la nouvelle*, préfacé par Jacques Berque, Paris, Seuil, 412 pages.
- MAYEUR-JAOUEN Catherine, 1994, *Al-Sayyid al-Badawî. Un grand saint de l'islam égyptien*, Le Caire, IFAO, 608 pages.
- MEINECKE Michael (sous la dir. de), 1980, *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Centre*, actes d'un séminaire organisé par le Goethe-Institute au Caire du 1 au 5 oct. 1978, Le Caire, German Institute of Archaeology.
- MÉTRAL Jean et MUTIN Georges (sous la dir. de), 1984, *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Études sur le monde arabe n°1*, table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov. 1982, Lyon, Maison de l'Orient, 494 pages.
- MITRANI Michel, 1995, *Conversation avec Albert Cossery*, Joelle Losfeld-Institut National d'Audiovisuel, 118 pages.
- MONNET Jérôme, 1993, *La ville et son double. La parabole de Mexico*, Nathan, coll. Essais et recherches, 221 pages.
- MORICONI-EBRARD François, 1994, *Géopolis. Pour comparer les villes du monde*, Paris, Anthropos-Economica, coll. Villes, 244 pages.
- NORA Pierre (sous la dir. de), *Les lieux de mémoire. I. La République*, 1984, 675 pages ; *II La Nation, 1. Héritage, historiographie, paysage*, 1986, 610 pages ; *II La Nation, 2. Le territoire, l'État, le patrimoine*, 1986, 662 pages, Paris, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires.

- PÉREC Georges, 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée, coll. l'espace critique, 123 pages.
- PETONNET Colette et GUTWIRTH Jacques (sous la dir. de), 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, éd. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 268 pages.
- POPOVIC Alexandre et VEINSTEIN Gilles (sous la dir. de), 1996, *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 711 pages.
- RACINE Jean-Bernard, 1993, *La ville entre Dieu et les hommes*, Anthropos et Presses Bibliques Universitaires, 354 pages.
- RAFFESTIN Claude, 1980, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Librairie Technique, 250 pages.
- RAYMOND André, 1993, *Le Caire*, Paris, Fayard, 426 pages.
- RECLUS Elisée, 1885, *Nouvelle Géographie universelle. La terre et les hommes*, T. X : *L'Afrique septentrionale. Première partie : Bassin du Nil*, Paris, Hachette, 635 pages.
- REVEL Jacques (sous la dir. de), 1995, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 243 pages.
- REYNAUD Alain, 1981, *Société, espace et justice*, Paris, PUF, 1981, 263 pages.
- RIMBERT Sylvie, 1973, *Les paysages urbains*, Paris, Armand Collin, 238 pages.
- RONCAYOLO Marcel, 1990, *La ville et ses territoires*, Gallimard, Folio, 273 pages.
- ROUSSILLON Alain, 1986, *La lutte contre les stupéfiants en Égypte. Enjeux sociaux d'une répression*, Dossier n°1, Le Caire, CEDEJ, 133 pages.
- RUGH Andrea B., 1985, *Family in Contemporary Egypt*, Le Caire, AUC, troisième éd., 1988, 305 pages.
- SAÏD Edward, 1978, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980, 392 pages.
- SANTOS Milton, 1984, *Pour une géographie nouvelle*, Paris, Publisud, 188 pages.
- SINGERMAN Diane, 1995, *Avenues of Participation. Family, Politics, and Networks in Urban Quarters of Cairo*, New Jersey, Princeton, Princeton University Press, 335 pages.
- TESSIER Stéphane (sous la dir. de), 1994, *L'enfant et son intégration dans la cité*, Paris, CIE, Syros, coll. Enfance et sociétés, 183 pages.
- TESSIER Stéphane (sous la dir. de), 1995, *L'enfant des rues et son univers*, Paris, CIE, Syros, coll. Enfance et sociétés, 227 pages.
- TROIN Jean-François, 1975, *Les souks marocains*, Aix-en-Provence, Edisud, 503 pages.
- VEYNE Paul, 1983, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 168 pages.
- WIET Gaston, 1966, *Les mosquées du Caire*, Les livres de France-Hachette, 112 pages.
- WIKAN Unni, 1980, *Life among the Poor in Cairo*, New-York, Tavistock Publications, 173 pages.
- WIRTH Louis, 1928, *Le ghetto*, Grenoble, Presses Universitaires, 1980, 307 pages.

ARTICLES EXTRAITS DE REVUES OU D'OUVRAGES COLLECTIFS

'AWAD Louis, 1990, « Interview par Ghali Chukri », *Adab wa Naqd* n° 57, mai 1990, extraits traduits dans *Égypte Monde Arabe* n° 2, pp. 167-184.

ABDEL-FATTAH Kamal et ABDELHALIM-IBRAHIM Abdelhalim, 1985, « The Rehabilitation and Up-grading of Historic Cairo », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 54-60.

ABDEL-HADI Aleya, 1988, « Disposition et usage des logements et des espaces extérieurs attenants dans la périphérie du Caire », actes du colloque *Stratégies urbaines dans les pays en voie de développement*, sous la dir. de N. Haumont et E. Marie, Paris, l'Harmattan, pp. 193-204.

ABU-LUGHOD Janet, 1990, « New York et Le Caire vus de la rue », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, Paris, UNESCO, pp. 345-358.

AL-LAITHY Heba et KHEIR AL-DIN Hanaa, 1993, « Évaluation de la pauvreté en Égypte en fonction des données sur les ménages », *Égypte Monde Arabe* n° 12-13, Le Caire, CEDEJ, pp. 109-144.

AL-MESSIRI NADIM Nawal, 1977, « Family Relationships in a Harah in Cairo », *Arab Society. Social Science Perspectives*, sous la dir. de Nicholas S. Hopkins et Saad Eddin Ibrahim, Le Caire, AUC, 1985, pp. 212-222.

AL-MESSIRI NADIM Nawal, 1979, « The Concept of the Hâra. A Historical and Sociological Study of Al-Sukkariyya », *Annales Islamologiques*, T.XV, Le Caire, IFAO, pp. 313-348.

AMMAR Leïla et CHARARA Mona, 1991, « À travers les hâra du Caire fatimide », *Égypte Monde Arabe* n° 5, Le Caire, CEDEJ, pp. 97-118.

ANTONIOU Jim et al., 1985, « The Conservation of The Old City of Cairo », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 64-90.

ARKOUN Mohammed, 1985, « Muslim Character : the Essential and the Changeable », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 233-235.

ARNAUD Jean-Luc, 1991, « La citadelle du Caire, un corpus iconographique particulier », *Images d'Égypte. De la fresque à la bande dessinée*, Le Caire, CEDEJ, pp. 291-299.

ATELIER DU CAIRE, 1983, « Rue Charaïbi », *Bulletin d'informations architecturales*, suppl. au n° 80, Paris, IFA, 16 pages.

AUGÉ Marc, 1989, « L'autre proche », *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, prés. par Martine Segalen, Paris, CNRS, pp. 19-33.

AUGÉ Marc, 1990, « Le paganisme aujourd'hui » (entretiens), *Hauts lieux, Autrement*, série mutations n°115, Paris, éd. Autrement, pp. 27-31.

BAILLY Antoine et DEBARBIEUX Bernard, 1995, « Géographie et représentations spatiales », *Les concepts de la géographie humaine*, coord. Antoine Bailly, troisième éd., Paris, Masson, pp. 157-163.

- BAILLY Antoine et POCOCC Douglas, 1995, « L'humanisme en géographie », *Les concepts de la géographie humaine*, coord. Antoine Bailly, troisième éd., Paris, Masson, pp. 165-171.
- BAILLY Antoine S., 1995, « Les représentations en géographie », *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 369-381.
- BAILLY Antoine, 1986, « Espace et représentations mentales », *Espaces, jeux et enjeux*, coord. Franck Auriac et Roger Brunet, Paris, Fayard, fondation Diderot, pp. 161-170.
- BAKER Fawaz, 1991, « Questions de toponymie », *Égypte Monde Arabe* n°5, Le Caire, CEDEJ, pp. 41-50.
- BATTAIN Tiziana et LABIB Albert, 1991, « Le Caire-mégalopole perçue par ses habitants », *Égypte Monde Arabe* n°5, Le Caire, CEDEJ, pp.9-40.
- BÉCARD Laurent et PAGÈS Jean-Louis, 1985, « L'aménagement du Grand-Caire. Un projet ambitieux, une coopération exemplaire », *Les Cahiers de l'IAURIF* n° 75, Paris, IAURIF, pp. 9-38.
- BELLIOT Marcel, 1990, « L'avenir du cimetière de Bab al-Nasr », *Lettre d'Information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n°21, Le Caire, CEDEJ, pp.1-2.
- BELLIOT Marcel, 1991, « Le Caire sort de son Nil », *Les Cahiers de l'IAURIF* n° 96, Paris, IAURIF, pp. 65-70.
- BELLIOT Marcel, 1993, « Le Grand Caire, dix ans après », *Les Cahiers de l'IAURIF* n° 104-105, Paris, IAURIF, pp. 166-182.
- BÉNARD Marie-Claude, 1991, « Impression et surimpression urbaines », *Égypte Monde Arabe* n°5, Le Caire, CEDEJ, pp.13-18.
- BÉNARD Marie-Claude, 1994, « Palaces et cinés-jardins. Les cinémas au Caire, hier et aujourd'hui », *Maghreb-Machrek. Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 100-108.
- BENSA Alban, 1994, « Mythe, mentalité, ethnie : trois mauvais génies des sciences sociales », *Genèses* n° 16, Paris, pp. 142-157.
- BENSA Alban, 1996, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, sous la dir. de Jacques Revel, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, pp. 37-70.
- BERQUE Augustin, 1987, « L'espace au Japon, une approche de géographie culturelle » *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'Architectures*, Paris, éd. de la Villette, coll. Penser l'espace, pp. 67-70.
- BERQUE Jacques, 1959, « Médinas, villes neuves et bidonvilles », *Cahiers de Tunisie*.
- BERQUE Jacques et AL-SHAKAA Mustapha, 1974, « La Gamâliya depuis un siècle essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire », *Revue des Études Islamiques*, XLII-1, Librairie Orientaliste, pp. 45-99.
- BERTRAND Michel-Jean et METTON Alain, 1982, « Les hommes dans les grandes agglomérations », *Espaces vécus et civilisations. Mémoires et documents de géographie*, Paris, éd. du CNRS, pp. 69-92.

BLANQUI, G. et ILBERT Robert, 1981, « Les toits du Caire, la question des surélévations d'immeubles. » *Machrek-Maghreb* n°91, Paris, La documentation française, pp. 59-72.

BOTIVEAU Bernard, 1994, « La délinquance urbaine au Caire », *Maghreb-Machrek. Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 77-79.

BROMBERGER Christian, CENTLIVRES Pierre et COLLOMB Gérard, 1989, « Entre le local et le global : les figures de l'identité », *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, prés. par Martine Segalen, Paris, CNRS, pp. 137-144.

BRUNET Roger, 1986, « L'espace, règles du jeu », *Espaces, jeux et enjeux*, coord. par Franck Auriac et Roger Brunet, Paris, Fayard, fondation Diderot, pp. 297-316.

CASSUTO David, 1988, « A Selection of Synagogues in Old Cairo », *Bulletin of the Israeli Academic Center in Cairo* n° 10, Le Caire, pp. 4-13.

CHAMUSSY Henri, 1995, « Religions dans le monde », *Encyclopédie de la Géographie*, Paris, Economica, pp. 859-874.

CHARMES Jacques, 1991, « Employment and income in the informal sector of the Maghreb and Machrek countries », *Informal sector in Egypt. Cairo Papers in Social Science*, sous la dir. de Nicholas Hopkins, vol. 14, monograph 4, Le Caire, AUC, pp. 21-45.

CHARRE Alain, 1994, « La mégapole est diabolique », *Mégapole, Espace civique et Design. Cahiers de l'Institut pour l'art et la ville* n°5-6, Givors, Maison du Rhône, Institut pour l'art et la ville, pp. 7-15.

CHASTEL André, 1986, « La notion de patrimoine », *Les lieux de mémoire, II La Nation, 2. Le territoire, l'État, le patrimoine*, sous la dir. de Pierre Nora, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, pp. 405-450.

CHIH Rachida, 1993, « Abû-l-Hajjâj al-Uqsuri, saint-patron de Louqsor », *Égypte Monde Arabe* n°14, Le Caire, CEDEJ, pp. 67-77.

CHODKIEWITZ Michel, 1996, « Le soufisme au XXI^e siècle » *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, sous la dir. 'Alexandre Popovic et Gilles Veinstein, Fayard, pp. 532-543.

COUNTRY Hassan, 1979-2, « El Gouriyah. Quartier populaire central du Caire. Étude immobilière, démographique, économique », *Acta Geographica* n°37, pp. 21-31.

CRESWELL, K.A.C., 1933, « The foundation of Cairo », *Bulletin of the Faculty of Arts*, vol. I-Part II, Le Caire, IFAO, pp.258-281.

CRESWELL, K.A.C., 1972, « The founding of Cairo », *Colloque international sur l'histoire du Caire*, organisé par le ministère égyptien de la Culture au Caire du 27 mars au 5 avril 1969, RDA, VEB, pp.125-130.

DAVID Jean-Claude, 1994, « Rencontre, côtoisement, ségrégation : un autre type de sociabilité ? » *Maghreb-Machrek. Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés*, n° 143, Paris, La documentation française, pp. 83-86.

DEBARBIEUX Bernard, 1995, « Imagination et imaginaire géographiques » *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 935-948.

DEBOULET Agnès, 1993, « Réseaux sociaux et nouveaux quartiers au Caire », *Mobilités. Les annales de la recherche urbaine* n° 59-60, Plan Urbain, ministère de l'Équipement, des Transports et du Tourisme, pp. 78-90.

DELANOUE Gilbert, 1977, « Les musulmans. Structures et courants religieux de 1800 à 1950 », *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 27-43.

DEPAULE Jean-Charles, 1984, « Territoires de l'urbain et pratiques de l'espace. » *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Etudes sur le monde arabe n°1*. Table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov. 1982, sous la dir. de J. Métral et G. Mutin. Lyon, Maison de l'Orient, pp. 485-488.

DEPAULE Jean-Charles, 1986, « Pourquoi les fenêtres ? Les pratiques de l'ouvert et du clos au Caire », *Villes tourmentées. Peuples méditerranéens* n°37, pp. 33-39.

DEPAULE Jean-Charles, 1987-3, « Vie quotidienne et espace habité au Machrek. » *Espaces des autres. lectures anthropologiques d'Architectures*, Paris, éd. de la Villette, coll. Penser l'espace, pp. 177-187.

DEPAULE Jean-Charles, 1990-1, « Des territoires en formation. Jeunesse et urbanisation au Caire », *Égypte Monde Arabe* n°1, Le Caire, CEDEJ, pp. 153-161.

DEPAULE Jean-Charles, 1990-2, « Le Caire : emplois du temps, emplois de l'espace », *Maghreb-Machrek* n°127, Paris, La documentation française, pp. 121-132.

DEPAULE Jean-Charles, 1991, « Des espaces qualifiés : présentation », *Égypte Monde Arabe* n°5, Le Caire, CEDEJ, pp. 7-12.

DEPAULE Jean-Charles, 1994, « Deux regards, deux traditions : l'espace domestique perçu par les auteurs anglais et français au Levant », *Les villes dans l'empire ottoman : activités et sociétés*. T. II, sous la dir. de Daniel Panzac, CNRS-IREMAM, pp. 189-228.

DEPAULE Jean-Charles et EL KADI Galila, 1990, « New-settlements : une réponse à la surpopulation ? » Dossier de presse, *Égypte Monde Arabe* n°1, Le Caire, CEDEJ, pp. 187-197.

DEPAULE Jean-Charles et NOWEIR Sawzan, 1986, « Balcons au Caire. Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *Architecture & Comportement* vol. 2, n° 3-4. Lausanne, éd. de la Tour, pp. 301-321.

DOPP Pierre-Herman, 1950, « Le Caire vu par les voyageurs occidentaux du Moyen Âge », *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, vol. XXIII, Fasc. 3-4, Le Caire, IFAO, pp. 117-149.

DUJARDIN Philippe, 1993, « De la découpe et de ses possibles moralités », *La frontière : unir - diviser*, Givors, la Maison du Rhône, pp. 32-35.

DUPUY Francis, 1990, « Fontaines guérisseuses dans la grande lande », *Hauts lieux, Autrement*, série mutations n°115, Paris, éd. Autrement, pp. 108-113.

EHLERS Eckart, 1987, « Cairo, old and new. Land use conflicts in Central Cairo », *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, Fascicule de Recherches n°19, Tours, URBAMA, pp. 55-71.

EL-DAGHESTANY Aly F., 1985, « Transports in Greater Cairo », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 149-151.

EL-HAMAMSY Laila, 1985, « The Assertion of Egyptian Identity », *Arab Society. Social Science Perspectives*, sous la dir. de Nicholas S. Hopkins et Saad Eddin Ibrahim, Le Caire, AUC, pp. 39-63.

EL-KADI Galila, 1985, « La division sociale de l'espace au Caire : ségrégation et contradictions. » *Maghreb-Machrek* n°110, Paris, La documentation française, pp. 35-55.

EL-KADI Galila, 1990-1, « La Cité des morts, un abri pour les sans-abri », *Maghreb-Machrek* n°127, Paris, La documentation française, pp. 134-153.

EL-KADI Galila, 1990-2, « Nouvelles tendances de l'urbanisation en Égypte : ruptures ou continuités ? », *Égypte Monde Arabe* n°1, Le Caire, CEDEJ, pp. 23-45.

EL-KADI Galila, 1990-4, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, T. XXXI, n°121, Paris, PUF, pp. 185-207.

EL-KADI Galila, 1994, « Le Caire : la ville spontanée sous contrôle », *Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés*, *Maghreb-Machrek* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 30-41.

ESCUDIÉ Pascal, 1992, « Typologie et fonction sociale des hammams du Caire aujourd'hui », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain*, supplément au n° 30, Le Caire, CEDEJ, 16 pages.

FABRE Daniel, 1989, « Le symbolisme en question », *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, prés. par Martine Segalen, Paris, CNRS, pp. 61-78.

FARAG Iman, 1994, « Identité, natalité ou les avatars d'une conférence internationale », *Égypte Monde Arabe* n° 20, Le Caire, CEDEJ, pp. 43-65.

FARGUES Philippe, 1985, « La population de l'Égypte », *Supplément aux Cahiers français* n° 219, Paris, La documentation française, pp. 1-4.

FARGUES Philippe, 1988, « La baisse de la fécondité arabe », *Population* n°6, pp. 975-1004.

FARHI Ibrahim, 1986, « À propos de Mendiants et orgueilleux », *Les Cahiers de Chabramant* n°3-4, Le Caire, pp. 141-148.

FÉNOGLIO ABDEL AL Irène, 1986, « Albert Cossery, une recherche d'authenticité », *Les Cahiers de Chabramant* n°3-4, Le Caire, pp. 174-200.

FÉNOGLIO-ABD EL AAL Irène, 1991, « L'activité culturelle francophone au Caire durant l'entre-deux guerres. Du paradoxe à la contradiction », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 457-496.

FERGANY Nader, 1993, « Profils de la pauvreté et du chômage en Égypte », *Égypte Monde Arabe* n°12-13, Le Caire, CEDEJ, pp. 197-212.

FERRAS Robert, 1995, « Niveaux géographiques, échelles spatiales », *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 401-419.

FLORIN Bénédicte, 1995-1, « "Masâkin al-Zilzâl" ou la cité du tremblement de terre », *Égypte Monde Arabe* n° 23, Le Caire, CEDEJ, pp. 11-55.

FLORIN Bénédicte, 1995, « Trajectoires résidentielles et recompositions sociales et spatiales à Ain el-Sira / el-Madabegh (Vieux Caire) », *Les Cahiers d'URBAMA* n°10, Tours, URBAMA, pp. 73-86.

FRISHKOPF Michael, 1995, « La voix du poète : *tarab* et poésie dans le chant mystique soufi », *Égypte Monde Arabe* n°25, Le Caire, CEDEJ, pp. 85-117.

GARCIN Jean-Claude, 1984, « Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustat et au Caire », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. XXVII, part II, pp. 113-155.

GARCIN Jean-Claude, 1991, « Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale », *Annales Islamologiques* T. XXV, Le Caire, IFAO, pp. 289-304.

GEOFFROY Eric, 1993, « L'empreinte de la sainteté », *Damas, Autrement*, Hors série n° 65, Paris, éd. Autrement, pp. 166-174.

GHITANY Gamal, 1985, « À la recherche des cafés perdus », *Le Caire, Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 86-94.

GRANDGUILLAUME Gilbert, 1995, « Présentation : Sanaa, ville d'Arabie », *Sanaa hors les murs : une ville contemporaine*, Tours, URBAMA-CFEY, coll. Villes du Monde Arabe, pp. 3-13.

GRATALOUP Christian, 1993, « Le même et l'autre : renouvellement de la chorématique », *Les apories du territoire. Espaces, couper/coller. Espaces Temps* n°51-52, pp. 143-196.

HAENNI Patrick, 1996, « Libéralisme et libéralités chez les entrepreneurs égyptiens », *Égypte Monde Arabe* n° 25, Le Caire, CEDEJ, pp. 69-84.

HAMOUDA Ayman, 1985, « Rehabilitation of El Sourougeya Quarter, Cairo », *Mimar* n° 16, Architecture in Development, pp. 60-64.

HENEIN Georges, 1986, « L'apport d'Albert Cossery », *Les Cahiers de Chabramant* n°3-4, Le Caire, pp. 133-140.

HOPKINS Nicholas et al., 1995, « Pollution and People in Cairo », *Cairo Papers in Social Science, Environmental Threat in Egypt*, sous la dir. de Salwa Sharawi Gomaa, vol. 17, monograph 4, Le Caire, AUC, pp. 3-28.

HUET Bernard, 1992, « Espaces publics, espaces résiduels », *Art et espace publics*, sous la dir. d'Alain Charre, Givors, Maison du Rhône, pp. 17-21.

IBRAHIM Saad Eddin, 1985-1, « Urbanization in the Arab World », *Arab Society. Social Science Perspectives*, sous la dir. de Nicholas S. Hopkins et Saad Eddin Ibrahim, Le Caire, AUC, pp. 123-147.

IBRAHIM Saad Eddin, 1985-2, « Egypt's Islamic Militants », *Arab Society. Social Science Perspectives*, sous la dir. de Nicholas S. Hopkins et Saad Eddin Ibrahim, Le Caire, AUC, pp. 494-507.

IBRAHIM Saad Eddin, 1985, « Cairo : A Sociological Profile », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 25-35.

ILBERT Robert, 1981, « Note sur l'Égypte au XIXe siècle : Typologie architecturale et morphologie urbaine », *Annales Islamologiques* T. XVII, Le Caire, IFAO, pp. 343-357.

ILBERT Robert, 1982-1, « La ville islamique: réalité et abstraction », *Espaces et formes de l'orient arabe, Les cahiers de la recherche architecturale* n°10-11, Paris, éd. Parenthèses, pp. 6-13.

ILBERT Robert, 1982-2, « Le Caire a-t-il une médina ? », *Présent et avenir des Médinas (de Marrakech à Alep)*, Fascicule de Recherches n°10-11, Tours, URBAMA, pp. 263-281.

- ILBERT Robert, 1984-1, « Politiques urbaines - Le Caire: à la recherche d'un modèle », *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Études sur le monde arabe n°1*, table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov. 1982, sous la dir. de J. Métral et G. Mutin. Lyon, Maison de l'Orient, pp. 245-264.
- ILBERT Robert, 1985-1, « Implosion », *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 150-157.
- ILBERT Robert, 1985-2, « Tenir la ville », *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 168-175.
- ILBERT Robert et MACHHOUR, H., 1982-3, « La dislocation des rythmes. Le Caire divisé et modernisé », *Espaces et formes de l'orient arabe. Les cahiers de la recherche architecturale n°10-11*, Paris, éd. Parenthèses, pp.18-29.
- JACOB Christian, 1987, « La représentation de l'espace : projet pour une réflexion théorique » *Espaces des autres. Lectures anthropologiques d'Architectures*, Paris, éd. de la Villette, coll. Penser l'espace, pp. 197-221.
- JACQUEMOND Richard, 1994, « Quelques débats récents autour de la censure », *Égypte Monde Arabe* n° 20, Le Caire, CEDEJ, pp. 25-41.
- JOMIER Jacques, 1952, « La place du Coran dans la vie quotidienne en Égypte », *Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabes*, T XV, Le Caire, pp. 131-165.
- JOMIER Jacques, 1956, « Le Ramadan au Caire en 1956 », *Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études Orientales*, T. 3, Le Caire, pp. 1-74.
- JOMIER Jacques, 1977, « Les musulmans. La culture musulmane aujourd'hui », *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 44-67.
- JOSEPH Isaac, 1991, « Voir, exposer, observer », *L'espace du public. Les compétences du citadin*, colloque d'Arc-et-Senans, nov. 1990, Plan Urbain, éd. Recherches, pp. 23-31.
- JOSEPH Isaac, 1993, « L'espace public comme lieu de l'action », *Espaces publics en ville. Les Annales de la recherche urbaine* n° 57-58, Plan Urbain, ministère de l'Équipement, des Transports et du Tourisme, pp. 211-217.
- JOSSIFORT Sabine, 1995, « L'aventure des villes nouvelles. Vingt ans après : bilan et débats », *Égypte Monde Arabe* n° 23, Le Caire, CEDEJ, pp. 169-191.
- KEPEL Gilles, 1985, « La ville aux dix mille haut-parleurs », *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp.185-189.
- KHALIFA, M. A.et MOHEIDDIN, M. M., 1988, « Cairo », *The Metropolis Era. vol. 2. Mega-Cities*, sous la dir. de M. Dogan ; D.J. Kasarda, SAGE Publications, pp. 235-266.
- KOHLER Laurent, 1991, « Instant diurne février 1988 : une tentative de représentation totale de la rue Gamaliyya », *Égypte Monde Arabe* n°5, Le Caire, CEDEJ, pp. 119-129.
- KRAUSE Rolf-Frederich, 1985, « Untersuchungen Zur Bazarstruktur von Kairo », *Marburger Geographische Schriften* n°99, Marburg, 85 pages.
- LACARRIERE Jacques, 1985, « Sourate du Caire », *Le Caire, Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 68-70

- LACAVE, M., 1982, « Un découpage opératoire de la ville. Le rapport quartier-territoire urbain. 1880-1980 », *Les annales de la recherche urbaine* n°17, Paris, ministère de l'Urbanisme et du Logement, pp. 43-53.
- LEVY Jacques, 1993, « A-t-on encore (vraiment) besoin du territoire ? », *Les apories du territoire. Espaces, couper/coller. Espaces Temps* n°51-52, pp. 102-142.
- LEWCOCK, R., 1985, « Conservation in Islamic Cairo. » *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984. Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 49-53.
- LEWCOCK, R., 1985, « The Conservation of the Old City of Cairo », *The Expanding Metropolis Coping with the Urban Growth of Cairo*, actes d'un séminaire tenu au Caire du 11 au 15 nov. 1984, Singapour, Aga Khan Award for Architecture, pp. 64-90.
- LUIZARD Pierre-Jean, 1990, « Le soufisme égyptien contemporain », *Égypte Monde Arabe* n°2, Le Caire, CEDEJ, pp. 35-94.
- LUIZARD Pierre-Jean, 1991, « Le rôle des confréries soufies dans le système politique égyptien », *Maghreb-Machrek* n°131, Paris, La documentation française, pp. 26-57.
- LUIZARD Pierre-Jean, 1993, « Un mawlid particulier », *Égypte Monde Arabe* n°14, Le Caire, CEDEJ, pp. 79-102.
- LUIZARD Pierre-Jean, 1996, « Le Moyen-Orient arabe », *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, sous la dir. d'Alexandre Popovic et Gilles Veinstein, Fayard, pp. 342-371.
- MADCEUF Anna, 1995, « Cohérence et cohésion d'un espace, une présentation de la ville ancienne du Caire », *Égypte Monde Arabe* n°22, Le Caire, CEDEJ, pp. 97-122.
- MAGLIONE, J., 1982, « Le sens de la réhabilitation des quartiers », *Les annales de la recherche urbaine* n°17, Paris, ministère de l'Urbanisme et du Logement, pp. 18-28.
- MARHELOT Pierre, 1970, « Le Caire, nouvelle métropole », *Acta Geographica* n°1, pp. 3-7.
- MARTHELOT Pierre, 1969, « Dimensions nouvelles d'une métropole : Le Caire », *Revue géographique de l'Est*, T. IX, n° 3-4, 1969, pp. 379-390.
- MARTIN Maurice, 1991, « Aux débuts de la description moderne de l'Égypte », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 343-350.
- MAYEUR-JAOUEN Catherine, 1995, « Gens de la maison et mouleds d'Égypte », *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (chrétienté et islam)*, sous la dir. d'André Vauchez, École française de Rome, pp. 309-322.
- MEINECKE Michael, 1980, « Recent Changes to the Historic Fabrics in Cairo », *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Centre*, actes d'un séminaire organisé par le Goethe-Institute au Caire en oct. 1978 sous la dir. de Michael Meinecke, Le Caire, German Institute of Archaeology, pp. 14-18.
- MEINECKE-BERG Veronika et MEINECKE Michael, 1980, « Preliminary report on the UNESCO survey of Al-Jamaliyya », *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Center*, actes d'un séminaire organisé par le Goethe-Institute au Caire en oct. 1978, sous la dir. de Michael Meinecke, Le Caire, German Institute of Archaeology, pp. 30-34.

MEINECKE-BERG Veronika, 1980, « Outline of the Urban Development of Cairo. » *Islamic Cairo : Architectural Conservation and Urban Development of the Historic Centre*, actes d'un séminaire organisé par le Goethe-Institute au Caire en oct. 1978, sous la dir. de Michael Meinecke, Le Caire, German Institute of Archaeology, pp. 8-13.

MERMIER Franck, 1989, « De l'usage d'un concept : la citoyenneté à Sanaa », *Yémen, Sanaa. Peuples méditerranéens* n°46, pp. 31-48.

MEYER Günter, 1986, « Migration and Economic Development in the Old and Newer Quarters of Sanaa and Cairo », *Brismes Proceedings of the 1986 International Conference on Middle Eastern Studies*, pp. 385-394.

MEYER Günter, 1987, « Manufacturing in old quarters of central Cairo », *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, Fascicule de Recherches n°19, Tours, URBAMA, pp. 75-88.

MEYER Günter, 1988, « Employment in small-scale manufacturing in Cairo : a socio-economic survey », *Bulletin of the British Society for Middle Eastern Studies*, vol. 14, n° 2, pp.136-146.

MIOSSEC Jean-Marie, 1994, « Tourisme et loisirs de proximité dans le monde arabe. La primauté de l'urbain », *Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés. Maghreb-Machrek* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 142-152.

MONNET Jérôme, 1994, « Villes-Monstres et obsessions littéraires : Le Caire-Mexico », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du caire contemporain* n° 34, CEDEJ, pp. 25-27.

MONNET Jérôme, 1994-1, « Centres historiques et centres des affaires : la centralité urbaine », *La ville et l'Amérique latine. Problèmes d'Amérique latine* n° 14, Paris, La documentation française, pp 83-101.

MOREL Alain et THIESSE Anne-Marie, 1989, « Les cultures populaires dans les sociétés contemporaines », *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, prés. par Martine Segalen, Paris, CNRS, pp. 147-157.

NACIRI Mohammed, 1982, « La médina de Fès : trame urbaine en impasses et impasse de la planification urbaine », *Présent et avenir des Médinas (de Marrakech à Alep)*, Fascicule de Recherches n°10-11, Tours, URBAMA, pp. 237-254.

NORA Pierre, 1984, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, pp. XVII-XLII.

NOWEIR Sawsan et VOLAIT Mercedes, 1984, « Le Caire », *Bulletin d'informations architecturales*, supplément au n° 89, Paris, IFA, 16 pages.

OLDHAM Linda, EL HADIDI Haguer et TAMAA, Hussein, 1987, « Informal Communities in Cairo : the basis of a typology », *Cairo Papers in Social Science*, vol. 10, monograph 4, Le Caire, AUC, 110 pages.

OSTLE Robin, 1991, « Litterature and Art in Egypt (1914-1950) : Form, Structure and Ideology » *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 523-534.

PANERAI Philippe, 1989, « Sur la notion de ville islamique », *Yémen, Sanaa. Peuples méditerranéens* n°46, pp. 13-30.

PANZAC Daniel, 1977, « La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 157-178.

- PAVIOT Jacques, 1991, « D'un ennemi l'autre : des Mamelouks aux Ottomans. Voyages de renseignement au Levant XIIIème - XVIIème siècles », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 317-328.
- PONCET Edmond, 1970, « Notes sur l'évolution récente de l'agglomération du Caire », *Annales de Géographie*, T. LXXXIX, n° 431, Paris, Armand Collin, pp. 78-111.
- QUÉRÉ Louis, 1991, « Qu'est-ce qu'un observable ? », *L'espace du public. Les compétences du citoyen*, colloque d'Arc-et-Senans, nov. 1990, Plan Urbain, éd. Recherches, pp. 36-40.
- RACINE Jean-Bernard et COSINSCHI Micheline, 1995, « Géographie urbaine », *Les concepts de la géographie humaine*, coord. Antoine Bailly, troisième éd., Paris, Masson, pp. 95-115.
- RAGEH Abou Zaid, 1996, « Habitat et société urbaine dans l'Égypte contemporaine », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n° 43, Le Caire, CEDEJ, pp. 16-25.
- RAYMOND André, 1972, « Problèmes urbains et urbanisme au Caire aux XVIIème et XVIIIème siècles », *Colloque international sur l'histoire du Caire*, organisé par le ministère égyptien de la Culture au Caire du 27 mars au 5 avril 1969, RDA, VEB, pp. 353-372.
- RAYMOND André, 1977, « Le Caire », *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 213-241.
- RAYMOND André, 1991-2, « L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798) », *Annales Islamologiques*, T. XXV, Le Caire, IFAO, pp. 343-359.
- RAYMOND André, 1991-3, « Le déplacement des tanneries à Alep, au Caire et à Tunis à l'époque ottomane : un "indicateur" de croissance urbaine », *Villes au Levant. Hommage à André Raymond. Revue du monde Musulman et de la Méditerranée*, EDISUD, pp. 34-43.
- RAYMOND André, 1994, « Le Caire traditionnel : une ville administrée par ses communautés ? », *Monde Arabe. Villes, pouvoirs et sociétés. Maghreb-Machrek* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 9-16.
- RETAILLÉ Denis, 1995, « Ethnogéographie : naturalisation des formes socio-spatiales », *Ethnogéographies*, sous la dir. de Paul Claval et de Singaravelou, Paris, L'Harmattan, coll. Géographies et cultures, pp. 17-38.
- REYMONDON Bertrand, 1995, « Recomposition urbaine du quartier des Tanneries et de l'Abattoir », *Les Cahiers d'URBAMA* n°10, Tours, URBAMA, pp. 87-96.
- REYNAUD Alain, 1995, « Centre et périphérie », *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 583-593.
- RODENBECK John, 1995, « Cultural Heritage as Environment : Area Conservation in Cairo's Historic Zone », *Cairo Papers in Social Science, Environmental Threat in Egypt*, sous la dir. de Salwa Sharawi Goma, vol. 17, monograph 4, Le Caire, AUC, pp. 75-92.
- ROUSSILLON Alain, 1991-1, « Le paradigme islamiste, généralisations et limites : le cas de l'Égypte », *Études politiques du monde arabe*, actes du deuxième colloque franco-égyptien de politologie, Le Caire, CEDEJ, coll. Dossiers, pp. 279-306.
- ROUSSILLON Alain, 1996, « "Comme si la ville était divisée en deux", un regard réformiste sur l'urbain en Égypte au tournant des années 1940 », *Genèses* n° 22, pp. 18-39.
- SANMARTIN Olivier et SEGUIN Jacques, 1995, « Sous les mines la plage. L'espace littoral de la mer Rouge : reconversion et spécialisation d'une interface », *Égypte Monde Arabe* n° 22, Le Caire, CEDEJ, pp. 63-96.

SANTOS Milton, 1995, « Les nouveaux mondes de la géographie », *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 1075-1083.

SEGUIN Jacques, 1994, « Des affres de la bordure en géographie et de quelques pistes pour tenter de les surmonter », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain du Caire contemporain* n° 38, Le Caire, CEDEJ, OUCC, pp. 7-10.

SHORTER Frederic, 1989, « Cairo's Leap Forward. People, Households, and Dwelling Space », *Cairo Papers in Social Science*, vol. 12, monograph 1, Le Caire, AUC, 60 pages.

SIGNOLES Pierre, 1987, « Place des médinas dans le fonctionnement et l'aménagement des villes au Maghreb », *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, Fascicule de Recherches n°19, Tours, URBAMA, pp. 231-263.

SIGNOLES Pierre, 1994, « Actualité et centralité des médinas », *Monde arabe. Villes, pouvoirs et sociétés, Maghreb-Machrek* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 155-161.

STAUTH Georg, 1986, « Gamaliyya : informal economy and social life in a popular quarter of Cairo », *Informal sector in Egypt. Cairo Papers in Social Science*, sous la dir. de Nicholas Hopkins, vol. 14, monograph 4, Le Caire, AUC, 1991, pp. 78-100.

TADIE Arlette, 1994, « Dialecte et littérature en Égypte », *Littérature égyptienne, Europe* n° 786, Paris, pp. 122-126.

THEROUX Peter, 1993, « Clamorous Heart of Egypt. Cairo », *National Geographic* vol. 183, n° 4, Washington, pp. 38-67.

THIECK Jean-Pierre, 1982, « Le Caire d'après les *Khitat* de 'Ali pacha Moubarak », *L'Égypte au XIX^{ème} siècle*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 101-116.

TISSIER Jean-Louis, 1995, « Géographie et littérature », *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain, Paris, Economica, pp. 217-237.

TROIN Jean-François, 1984, « Vision et utilisation des souks au Maroc : histoire d'un décalage », *Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation*, Paris, CRESM-CNRS, éd. du CNRS, pp. 355-366.

TROIN Jean-François, 1986, « La ville arabe et le géographe », *Points de vue sur les villes du Maghreb et du Machrek*, sous la dir. de Kenneth Brown et al., Londres, Ithaca Press, pp. 189-199.

TROIN Jean-François, 1987, « Introduction et conclusion », *Éléments sur les centres-villes dans le Monde Arabe*, Fascicule de Recherches n°19, Tours, URBAMA, pp. 9-14 et 275.

TROIN Jean-François, 1995, « Sanaa : géographie d'une "explosion urbaine" », *Sanaa hors les murs : une ville contemporaine*, Tours, URBAMA-CFEY, coll. Villes du Monde Arabe, pp. 15-35.

TUCHSCHERER Michel, 1991, « Évolution toponymique et topographique de la Sâga du Caire à l'époque ottomane », *Annales Islamologiques* T. XXV, Le Caire, IFAO, pp. 321-341.

VANT André, 1986, « À propos de l'impact du spatial sur le social », *Espaces, jeux et enjeux*, coord. par Franck Auriac et Roger Brunet, Paris, Fayard, fondation Diderot, pp. 97-112.

VATIN Jean-Claude, 1986, « Au terme du voyage », *La fuite en Égypte. Supplément aux voyages européens en Orient*, Le Caire, CEDEJ, pp. 325-349.

- VATIN Jean-Claude, 1991, « Conformité et pittoresque. De quelques illustrations comparées du Voyage de Denon et de la Description de l'Égypte », *Images d'Égypte. De la fresque à la bande dessinée*, Le Caire, CEDEJ, pp. 209-227.
- VATIN Jean-Claude, 1991-1, « Orient-ations », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 11-32.
- VIAL Charles, 1977, « La littérature », *L'Égypte d'aujourd'hui. Permanences et changements. 1805-1976*, GREPO, Paris, CNRS, pp. 305-330.
- VIAL Charles, 1991, « L'aventure occidentale de Tawfik al-Hakim et la naissance d'un théâtre arabe », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 497-511.
- VOLAIT Mercedes, 1985, « 1850-1950, un siècle d'aménagements urbains au Caire », *Les Cahiers de l'IAURIF* n°75, Paris, IAURIF, pp. 43-50.
- VOLAIT Mercedes, 1987, « Grandes demeures du Caire au siècle passé », *Espace centré. Les Cahiers de la recherche architecturale* n°20-21, Paris, éd. Parenthèses, pp. 84-93.
- VOLAIT Mercedes, 1988-1, « Composition de la forme urbaine du Caire », *Égypte. Recompositions. Peuples méditerranéens* n°41-42, pp. 105-118.
- VOLAIT Mercedes, 1988-2, « Le Caire : les problèmes de la croissance à la lumière du recensement de 1986 », *Espace, Populations, Sociétés*, pp. 213-225.
- VOLAIT Mercédès, 1994, « Une opération exemplaire dans le centre historique du Caire : les immeubles Chawikar (1938 - 1940) », *Les villes dans l'empire ottoman : activités et sociétés*. T. II, sous la dir. de Daniel Panzac, CNRS-IREMAM, pp. 377-415.
- WATERBURY John, 1973-1, « Cairo : Third World Metropolis. Part 1 : Growth, Administration and Planning », *Northeast Africa Series* vol. XVIII n°5, American Universities Field Staff, 23 pages.
- WATERBURY John, 1973-2, « Cairo : Third World Metropolis. Part 2 : Transportation », *Northeast Africa Series* vol. XVIII n°7, American Universities Field Staff, 17 pages.
- WATERBURY John, 1973-3, « Cairo : Third World Metropolis. Part 3 : Housing and Shelter », *Northeast Africa Series* vol. XVIII n°8, American Universities Field Staff, 21 pages.
- WATERBURY John, 1976, « Take the Bus, and leave the Driving to Us », *Northeast Africa Series* vol. XXI n°2, American Universities Field Staff, 15 pages.
- WIET Gaston, 1969, « Fêtes et jeux au Caire », *Annales Islamologiques* T. VIII, Le Caire, IFAO, pp. 99-128.
- WIRTH Louis, 1938, « Urbanism as a Way of Life », *Urban Life. Readings in the Urban Anthropology*, sous la dir. de George Gmelch & Walter P. Zenner, Illinois, Waveland Press, 1988, pp. 36-52.
- YERASIMOS Stéphane, 1985, « La démesure insouciance », *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 58-65.
- YERASIMOS Stéphane, 1991, « Les voyageurs du XVIème siècle en Égypte ottomane (1517-1600) : Essai de typologie », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp.301-315.
- YOUNG James-E., 1993, « Écrire le monument : site, mémoire, critique », *Annales Économie Société et Culture* n°3, pp. 729-743.

ZAKARIYA Mona, 1984, « Complémentarités des espaces d'habitat et de travail dans la vieille ville du Caire », *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Études sur le monde arabe n°1*, table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov. 1982, sous la dir. de J. Métral et G. Mutin, Lyon, Maison de l'Orient, pp. 265-279.

ZIBANI Nadia, 1994, « Le travail des enfants en Égypte et ses rapports avec la scolarisation : esquisse d'évolution », *Égypte Monde Arabe* n° 18-19, Le Caire, CEDEJ, pp. 135-167.

MÉMOIRES, THÈSES, COMMUNICATIONS, RAPPORTS DE RECHERCHE ET ARTICLES NON PUBLIÉS

ABOUKORAH Omnia, 1996, *Les processus actuels de transformation de la vieille ville du Caire*, mémoire de DEA en géographie, Univ. de Tours, URBAMA.

ABOULFOTOUH Hossam Mohammed Kamel, 1990, *Housing in Conservation Areas with special Reference to Fatimid Cairo an Approach to Urban Conservation and Development Control*, Thesis for the Degree of Master of Science in Architecture, sous la dir. de Sayed M. Ettouney et de Nasamat M.A. Abdelkader, Univ. du Caire, 248 pages, (en arabe).

AMMAR Leïla et BAKER Fawaz, 1987, *Le Caire, étude du tissu urbain de la ville ancienne : la rue Han Abu Taqiya*, programme pluriannuel 1986-1989, "La constitution du territoire et la construction de la ville", École d'archi. de Versailles, LADRHAUS, 44 pages.

AMMAR Leïla, CHARARA Mona et MADGEUF Anna, « Éléments pour une typologie des implantations contemporaines », à paraître in *Établissements de rapport au Caire aux périodes mamelouke, ottomane et contemporaine*, Le Caire, IFAO.

AMMAR Leïla, 1989, *La wakala al Danusari ou Han al Hagar ? Relevé, analyse, essai de restitution*, contribution au programme "Établissements de rapport au Caire aux époques Mamelouke et Ottomane", Le Caire, IFAO, 17 pages.

ASCHER François, 1995, « La fin des quartiers ? », comm. au colloque *Les pratiques de la ville*, École d'archi. de Nanterre, sept. 1995, 20 pages.

BLIN Olivier et IRANMHER Pierre, 1984, *Le Caire quartier al Khoronfich. Étude urbaine et ethno-architecturale*, mémoire de fin d'études d'archi. sous la dir. de J.-Ch. Depaule, École d'archi. de Versailles, 350 pages.

CARMONA Mathieu, 1992, *Les structures commerciales d'Héliopolis, un quartier du Caire*, mémoire de maîtrise de géographie sous la dir. de Xavier de Planhol, Univ. de Paris IV, Institut de Géographie, 109 pages.

CHIH Rachida, 1996, *Soufis et confréries dans l'Égypte contemporaine. Développement de la Khalwatiyya en Haute-Égypte*, thèse de doctorat d'histoire, sous la dir. de Robert Ilbert, Univ. d'Aix-en-Provence, 430 pages.

COUTRY Hassan, 1979-1, *El Gouriya. Quartier populaire central du Caire. Étude de la formation des activités et de la réhabilitation*, thèse de doctorat en urbanisme, sous la dir. de Jean Bastie, Univ. de Paris-IV, 210 pages.

DAVID Jean-Claude, « Centralités anciennes et actuelles dans *Al Qâhira* », à paraître in *Établissements de rapport au Caire aux périodes mamelouke, ottomane et contemporaine*, Le Caire, IFAO.

DEBOULET Agnès, 1994, *Vers un urbanisme d'émanation populaire. Compétences et réalisations des citoyens. L'exemple du Caire*, thèse de doctorat en urbanisme sous la dir. de Jean-Pierre Frey, Institut d'Urbanisme de Paris, Univ. Paris XII-Créteil, 729 pages.

EL SIOUFI, M. M., 1981, *A fatimid Hara its Physical Social and Economic Structure*, Harvard-Massachussets, Aga Khan Program for Islamic Architecture.

GAZIO Pierre, 1990, *L'œuvre romanesque d'Albert Cossery, écrivain d'Égypte francophone*, thèse de doctorat de littérature comparée, sous la dir. de P. Noiray, Univ. de Bordeaux III.

Islamic Architecture in Transition. Redevelopment and Preservation of North-Gamaliya, actes d'un séminaire organisé par le dép. d'archi. de l'Univ. d'al-Azhar et l'École d'archi. de Versailles, les 5 et 6 fév. 1986, à l'Univ. d'al-Azhar au Caire, 65 pages.

KOHLER Laurent, 1989, *Matériaux et documents HLM au Caire. Repérages*, programme Le Caire contemporain, CEDEJ-OUCC, 39 pages.

MAYER Arno J., 1992, « Les pièges du souvenir », texte d'une conf. donnée à l'Univ. de Princeton, 10 pages.

MEYER Günter, 1990, « Economic and Social Change in the Old City of Cairo », comm. présentée à la 24^{ème} rencontre annuelle de la *Middle East studies Association of North America*. Texas, San Antonio, 10-13 nov. 1990, 11 pages.

MOUSSAOUI Abderrahmane, 1996, *Logiques du sacré et modes d'organisation de l'espace dans le sud-ouest algérien*, thèse de doctorat sous la dir. de Bernard Lepetit, Paris, EHESS.

NOWEIR Sawsan et GAILLARD Marie-Noël, 1994, *Le Caire, tracés et empreintes*, École d'archi. de Versailles, LADRHAUS, 229 pages.

NOWEIR Sawsan et PANERAI Philippe, 1989, *L'herbe verte d'Imbaba*, École d'archi. de Versailles, LADRHAUS.

PANERAI Philippe et AMMAR Leïla, 1991, *Le Caire: Observations sur le tissu urbain de la ville ancienne*, programme pluriannuel 1986-1989, "la constitution du territoire et la construction de la ville", École d'archi. de Versailles, LADRHAUS, 129 pages.

PANERAI Philippe, BAKER Fawaz et NOWEIR Sawsan, 1988, *Une carte des wakala du Caire*, programme pluriannuel 1986-1989, la constitution du territoire et la construction de la ville, École d'archi. de Versailles, LADRHAUS, 71 pages.

PANERAI-MALCA Laure, 1993, *Urbanisme et urbanisation au Caire 1982-1992*, mémoire de maîtrise d'histoire, sous la dir. de Dominique Chevallier, Univ. de Paris IV-Sorbonne, 94 pages.

ROBIN Christelle, 1985, *Introduction à l'étude de la ville et des villes arabo-musulmanes*, Paris, École d'archi. de la Villette, 57 pages.

STAUTH Georg, *Gamaleyya : What is it that there remains. An Essay on « Popular Habitus » in a Cairean Quarter*, comm. présentée au dép. de sociologie de l'Univ. de Durham, s.d. 38 pages.

ROMANS, NOUVELLES, AUTOBIOGRAPHIES

AL-QASIM AL-HARIRI, *Le Livre des Malins. Séances d'un vagabond de génie*, texte établi sur les manuscrits originaux par René R. Khawam, Paris, Phébus, 1992, 476 pages.

- ALAIN-FOURNIER, 1913, *Le Grand Meaulnes*, Fayard, Le Livre de Poche, 1971, 279 pages.
- AYMÉ Marcel, 1933, *La jument verte*, Paris, Gallimard, Folio, deuxième éd. 1993, 250 pages.
- CAMUS Albert, 1994, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 331 pages.
- COSSERY Albert, 1941, *Les hommes oubliés de Dieu*, Le Caire, Boraie et Geday, 1988, 121 pages.
- COSSERY Albert, 1944, *La maison de la mort certaine*, Paris, Terrain vague, 1990, 144 pages.
- COSSERY Albert, 1955, *Mendiants et orgueilleux*, Paris, Terrain vague, 1990, 228 pages.
- GHITANY Gamal, 1989, *Épître des destinées*, trad. par Edwige Lambert, Paris, Seuil, 1993, 298 pages.
- EURIPIDE, *Électre*, trad. du grec et prés. de François Rosso, Le Seuil, coll. Arléa, 1994, 121 pages.
- GRACQ Julien, 1938, *Au château d'Argol, œuvres complètes*, Gallimard, Biblio. de la Pléiade, 1989.
- GRACQ Julien, 1985, *La forme d'une ville*, José Corti, 1988, 213 pages.
- HAQQI Yehia, 1942, « Nous étions trois orphelins », trad. par Arlette Tadié, *Littérature égyptienne*, Europe n° 786, Paris, 1994, pp. 127-133.
- HAQQI Yehia, 1944 et 1955, *Choc*, trad. par Charles Vial et Sayyed Abul Naga, Paris, Denoël-Alif, 1991, 177 pages.
- HUSSEIN Taha, 1929, *Le livre des jours*, trad. par Jean Lecerf et Gaston Wiet, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1947, 262 pages.
- IBRAHIM Sonallah, 1992, *Les années de Zeth*, trad. par Richard Jacquemond, Paris, Actes Sud, 1993, 348 pages.
- IDRIS Youssef, 1959-1968, *La sirène et autres nouvelles*, trad. par Charles Vial et Sayyed Abul Naga, Paris, Sindbad, 1986, 218 pages.
- KADARÉ Ismail, 1971, *Chronique de la ville de pierre*, Hachette, 1973, 316 pages.
- MAHFOUZ Naguib, 1947, *Passage des miracles*, trad. par Antoine Cottin, Paris, Sindbad, 1970.
- MAHFOUZ Naguib, 1956, *Impasse des Deux-Palais*, trad. par Philippe Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes, 1985, 527 pages.
- MAHFOUZ Naguib, 1957, *Le Jardin du passé*, trad. par Philippe Vigreux, Paris, J.C. Lattès, coll. Lettres arabes, 1989, 367 pages.
- MAHFOUZ Naguib, 1957, *Le Palais du désir*, trad. par Philippe Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes, 1987, 468 pages.
- MAHFOUZ Naguib, 1961, *Le voleur et les chiens*, trad. par Khaled Osman, Paris, Sindbad, 1985, 167 pages.
- MAHFOUZ Naguib, 1967, *Les fils de la médina*, trad. par Jean-Patrick Guillaume, Paris, Sindbad, 1991, 523 pages.

MAHFOUZ Naguib, 1975, *Récits de notre quartier*, trad. par Khaled Osman, Paris, Sindbad, 1988, 198 pages.

MAHFOUZ Naguib, 1977, *La chanson des gueux*, trad. par France Douvier Meyer, Paris, Denoël-Alif, 1989, 479 pages.

PÉREC Georges, 1978, *La vie mode d'emploi*, Paris, Hachette, coll. POL, 699 pages.

'UWAYS Sayyid, 1985, *L'histoire que je porte sur mon dos — mémoires —*, trad. par Nashwa Al-Azhari, Gilbert Delanoue et Alain Roussillon, Le Caire, CEDEJ, 1989, 325 pages.

RÉCITS DE VOYAGE, ITINÉRAIRES ET GUIDES

BELON DU MANS Pierre, 1553, *Le Voyage en Égypte de Pierre Belon du Mans*, 1547, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1970.

BROWN Edward, 1739, *Le Voyage en Égypte. 1673-1674*, trad. de l'anglais par Marie-Thérèse Bréant, avant-propos, notes et index de Serge Sauneron, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1974, 224 pages.

CHARMES Gabriel, 1880, *Cinq mois au Caire et dans la Basse-Égypte*, Paris, G. Charpentier.

COPPIN Jean, 1686, *Les Voyages en Égypte. 1638-1646*, prés. et notes de Serge Sauneron, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1971, 391 pages.

DE CHATEAUBRIAND René-François, 1806, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Julliard, 1964.

DE GOBINEAU Arthur, 1855, *Trois ans en Asie*, Paris, coll. Pléiade, 1983.

DE MONCONYS Balthasar, 1665, *Le voyage en Égypte de Balthasar de Monconys. 1646-1647*, présentation et notes d'Henry Amer, Le Caire, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1973, 195 pages.

DE NERVAL Gérard, 1851, *Voyage en Orient. I*, Paris, GF-Flammarion, 1980, 414 pages.

DES PERRIÈRES Carles, 1873, *Un Parisien au Caire*, Le Caire, Librairie Nouvelle, Ebner & Cie, 247 pages.

DIDIER Charles, 1860, *Les nuits du Caire*, Paris, Hachette, 502 pages.

Égypte, Guides bleus, Paris, Hachette, 1956, 559 pages, et 1986, 750 pages.

Égypte, Guides Gallimard, éd. Nouveaux loisirs, Paris, 1994, 560 pages.

Égypte, Israël, Yémen, Jordanie. Le guide du routard, Paris, Hachette, 1993, 283 pages (et éd. 1996).

FLAUBERT Gustave, *Voyage en Égypte*, (oct. 1849-juillet 1850), éd. Entente, coll. Impressions de voyage, 1986, photographies de Maxime du Camp.

IBN BATTÛTA, 1355, *Voyages*, 1; *De l'Afrique du Nord à La Mecque*, trad. par C. Defremery et B.-R. Sanguinetti, intro. de Stéphane Yérasimos, Paris, La Découverte, 1982, 476 pages.

IBN KHALDÛN, *Le Voyage d'Occident et d'Orient*, trad. et prés. par Abdesselam Chaddadi, Paris, Sindbad, 1980, 331 pages.

ISAMBERT Émile, 1888, *Itinéraire de l'orient. (Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï)*, Paris, Hachette, coll. des Guides Joanne, 736 pages.

L'Égypte, Paris, Larousse, coll. Monde et voyage, 1975, révisé en 1984, 159 pages.

LACOUTURE Simone, 1962, *Égypte*, Paris, éd. du Seuil, coll. Petite planète, 192 pages, éd. mise à jour en 1984.

LANE Edward William, 1836, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres, East-West Publications, 1989, quatrième éd., 583 pages.

LENOIR Paul, 1872, *Le Fayoum, le Sinaï et Pétra*, Paris, Plon, 332 pages.

LEPRETTE Fernand, 1939, *Égypte terre du Nil*, Paris, Plon, 273 pages.

MORAND Paul, 1930, *New-York*, Paris, Flammarion, 1988, 223 pages.

MORISON Anthoine, 1704, *Le Voyage en Égypte d'Anthoine Morison. 1697*, prés. et notes de Georges Goyon, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1976, 209 pages.

NAÏR Sami, 1986, *Le Caire. La Victorieuse. Journal d'un voyage égyptien*, Paris, Denoël, 175 pages.

PALERNE, (FORESIEN), J. *Le Voyage en Égypte. 1581*, prés. et notes de Serge Sauneron. IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1971, 203 pages.

SEIF Ola, 1991, *Khan al-Khalili a comprehensive Mapped Guide to Cairo's historic bazaar*, Le Caire, AUC, 84 pages.

STOCHOVE Vincent, 1643, *Voyage en Égypte de Vincent Stochove. 1631*, prés. et notes de Baudouin van de Walle, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1975, 153 pages.

THEVENOT Jean, *Voyage du Levant*, Paris, Maspéro-La Découverte, 1980, 354 pages.

WILLIAMS Carolyn, 1974, *Islamic Monuments in Cairo a Practical Guide*, Le Caire, AUC Press, quatrième éd., 1993, 312 pages.

RAPPORTS D'ÉTUDES, PROJETS D'AMÉNAGEMENT, SOURCES STATISTIQUES

CAPMAS, *Statistical Year Book*, 1993, 1994 et 1995.

CAPMAS, *Statistiques de la population*, Gouvernorat du Caire, recensements de 1937, 1947, 1960, 1966, 1976 et 1986.

CAPMAS, *Statistiques de la construction*, Gouvernorat du Caire, recensements de 1947, 1960, 1966, 1976 et 1986.

IAURIF-GOPP, 1987, *Urban Dynamics and Informal Housing in Cairo. Part A: Report*, Le Caire, GOPP-IAURIF, 19 pages.

IAURIF-GOPP, 1988, *Implementation of the Homogeneous Sector Concept. Homogeneous Sector n°1 Cairo Center*, (2 vol.), *Part A : Rehabilitation Strategy Plan ; Part B : Action Projects*, Le Caire, GOPP-IAURIF.

IAURIF-GOPP, 1990, *Enhancing the historical Area of the old Islamic Cairo. Public Spaces Rehabilitation Plan*, (3 vol.), *Urban Planning Policy in old Islamic Town. Public Spaces*

Rehabilitation Plan. Diagnosis and Analysing Maps . Public Spaces Rehabilitation Plan . Final Report, Le Caire, GOPP-IAURIF.

IAURIF-GOPP, 1990, *Upgrading and Enhancing Central Districts of Cairo. North Gamalia Project*, (2 vol.), *Objectives and Program ; Implementation File*, Le Caire, GOPP-IAURIF.

IAURIF-GOPP, 1991, *Enhancing Old Historical Neighbourhoods of Islamic Cairo. Darb El Asfar Rehabilitation Project*, (4 vol.), *Selection of a demonstrative cluster ; Analysis and diagnosis ; Proposals ; Analyse urbaine du Darb El Asfar. Méthode d'enquête*, Le Caire, GOPP-IAURIF.

IAURIF-GOPP, 1992, *Sayeda Zeinab Project* (5 vol.), *Targets and Organisation of the Study. Preliminary File ; Tanneries Survey. Preliminary Result ; Social and Housing Survey ; Complementary Survey about Outlying Activities ; Analysis and Diagnosis*, Le Caire, GOPP-IAURIF.

ARTICLES DE LA PRESSE SPÉCIALISÉE

(Les articles de la presse généraliste — *al-Ahrâm*, *al-Ahrâm Hebdo*, *al-Ahrâm Weekly* et *Le Monde* — sont cités en notes).

ANONYME, 1990, « La Méditerranée nouvelle frontière », *L'autre Journal* n° 5, pp. 138-153.

ANONYME, 1991, « Le Caire en a marre de tout », *L'autre Journal* n°9, pp. 132-136.

BRISSET Claire, 1993, « Bientôt, au Sud, deux milliards de citadins », *Une terre en renaissance. Savoirs 2. Le Monde diplomatique*, pp. 96-97.

CHAMPOLLION Hervé, 1989, « Le nouveau voyage de Champollion », *Géo-Magazine* n°129, pp. 146-157.

CHESNOT Christian, 1992, « Et la vie continue... », *Ulysse* n°27, pp. 45-48.

DOUGHTY Dick, 1996, « Cairo. Inside the Megacity », *Aramco World*, vol. 47, n° 2, pp. 2-13.

ELLIS William S., 1972, « Cairo troubled capital of the Arab world », *National Geographic* vol. 141, n° 5, Washington, pp. 638-667.

GAILLARD Pierre, 1989, « Bénis soient les zâbbalin », *Géo-Magazine* n°126, pp. 30-43.

KEPEL Gilles, 1994, « Le Caire », *Géo-Magazine* n°188, pp. 124-133.

LEBEAU Richard, 1992, « Les morts-vivants », *Ulysse* n°27, pp. 4-6.

LIAUZU Claude, 1991, « L'impossible modèle urbain », *La ville partout et partout en crise. Manière de voir* n°13, *Le Monde diplomatique*, pp. 41-43.

MIGAIROU Laurent, 1991, « Les nouveaux défis », *Géopolitique* n° 34, pp. 16-21.

PASSET René, 1991, « Exclusion sociale et faillite du sens », *La ville partout et partout en crise. Manière de voir* n° 13, *Le Monde diplomatique*, pp. 18-19.

PÉRONCEL-HUGOZ Jean-Pierre, 1979, « Le Caire : la douceur chaotique », *Géo magazine* n° 7, pp. 32-54.

ROUSSILLON Alain, 1991, « Le Caire : vieille régulation sociale et nouveau discours alarmiste », *La ville partout et partout en crise. Manière de voir* n° 13, *Le Monde diplomatique*, p. 58.

THEROUX Peter, 1993, « Clamorous Heart of Egypt. Cairo », *National Geographic* vol. 183, n° 4, Washington, pp. 38-67.

THORAVAL Yves, 1992, « Le Caire, tout un roman... », *Ulysse* n° 27, pp. 42-43.

PLAQUETTES

EL-KADI Galila, 1990-3, *Bab el nasr une nécropole de bois*, plaquette de l'expo. présentée au Centre culturel français du Caire en mai 1990, photographies d'Alain Bonnamy.

L'Orient des Cafés, 1990, livret de l'exposition, textes de G.-G. Lemaire, Paris, éd. Eric Koehler pour le ministère des Affaires Étrangères, 79 pages.

Les belles étrangères. Égypte, 1994, livret de la rencontre d'écrivains égyptiens organisée par le ministère de la Culture et de la Francophonie, Paris, 20 pages.

Renewal of Historical Areas. North Gamalia and Darb El Asfar Districts Projects, 1996, Le Caire, ministère du Logement et des Communautés urbaines, GOPP, 4 pages.

- SOURCES CARTOGRAPHIQUES -

Le Kaire, plan particulier de la ville, 1798, env. 1/5.000, 1 feuille, 97 x 62,5, lég. en français, plan de la *Description de l'Égypte*.

Plan général de la ville du Kaire et des Environs, 1846, rédigé d'après les travaux récents de Mr Baur et complété par le Lt colonel Szultz, 1 feuille 33 x 26, lég. en français.

Pharus map of Cairo, 1905, 1/5.000, 1 feuille, lég. en anglais, Berlin, Pharus, Verlag.

A provisional map of Cairo, 1907, 1/2.000, à partir des relevés de M. Barois en 1882, corrigés et mis à jour par le Dép. du Drainage, 48,5 x 44,5, feuilles 15, 15, 20, 21, 24, 25, 28 et 29, lég. en anglais, Survey Department.

Cairo, 1909-1932, 1/1.000, 48,3 x 44,3, feuilles 36 : I, J, K, L ; 37 : I, J, K, L, M ; 38 : I, J, K, L, M ; 39 : I, J, K, L, M, N ; 40 : I, J, K, L ; 41 : H, I, J, K, L ; 42 : H, I, J, K, L ; 43 : G, H, I, J, K, L, lég. en anglais et arabe, Survey Department.

Cairo, 1915-1921, 1/5.000, 48,5 x 44,5, feuilles 29, 30, 35 et 36, lég. en anglais ou arabe, Survey Department.

Cairo Mohammedian Monuments, 1950, 1/5.000, 2 feuilles 110 x 82 et un index, lég. en anglais ou arabe, dressée par K. A. C. Creswell

Le Caire, 1968-1970, 1/2.500, plan parcellaire, 100 x 70, feuilles 1 et 3, lég. en arabe.

Le Caire, 1978, 1/5.000, à partir de photographies aériennes de 1977, 70 x 50, feuilles I-14, I-15, J-14, J-15, lég. en français, IGN France-Egyptian Survey.

Le Caire, 1982/1988, 1/5.000, réédition du plan de 1978 avec certaines mises à jour, 70 x 50, lég. en arabe, Egyptian Survey.

Le Caire, 1988, 1/10.000, réédition du plan de 1978 avec certaines mises à jour, 70 x 50, feuilles E.7, D.7, lég. en français et arabe, IGN France-Egyptian Survey.

Grand plan parcellaire du Caire, 1982-1987, 1/1.000, dressé par l'Atelier du Caire, École d'architecture de Versailles.

Islamic Cairo Map One. Al Azhar to the North Wall, 1979, env. 1/2.000, 1 feuille 48 x 66 recto-verso, lég. en anglais, Le Caire, SPARE.

Islamic Cairo Map Two. Sultan Hasan to Al-Azhar, 1984, env. 1/2.000, 1 feuille 48 x 66 recto-verso, lég. en anglais, Le Caire, SPARE.

Islamic Cairo Map Three. The Citadel to Ibn Tulun, 1990, env. 1/1500, 1 feuille 48 x 66 recto-verso, lég. en anglais, Le Caire, SPARE.

Atlas Tavo, 1989, A IX 9, *Beispiele orientalischer Großstädte*, planche 9, 8 : *Kairo. Funktionale Gliederung*.

Le Caire rive Est, 1991, env. 1/7.150, 1 feuille, Le Caire, ORSTOM, Galila El Kadi et Alain Bonnamy.

Cairo Citymap, s. d., 1/13.000, 1 feuille, lég. en anglais, Hambourg, Falk-Verlag.

- TABLE DES FIGURES, PLANCHES ET TABLEAUX -

CARTES, PLANS ET GRAPHIQUES (fig.)

Fig. 1 - Le Caire aux époques fatimide, mamelouke, ottomane et en 1933	77
Fig. 2 - L'emprise spatiale du Caire du début du XIX ^e siècle à la fin du XX ^e	80
Fig. 3 - Le Grand Caire	96
Fig. 4 - Le quartier d'al-Azhar en 1935	114
Fig. 5 - Le quartier d'al-Khalifa en 1930	127
Fig. 6 - La rue du Mûskî	137
Fig. 7 - « L'expédition du juge », une coupe du Caire à la fin des années 50	153
Fig. 8 - Extraits de divers plans et cartes du Caire	202
Fig. 9 - Le Caire, la ville ancienne. Morphologie	205
Fig. 10 - Le Caire, la ville ancienne. Toponymes	206
Fig. 11 - Configuration du Caire à l'époque d'Isma'îl, 1869-1870	214
Fig. 12 - Le Caire, la ville ancienne. Limites administratives (<i>qism-s</i> et <i>chiyâkha-s</i>)	217
Fig. 13 - <i>Qism</i> de Darb al-Ahmar	218
Fig. 14 - La population de la ville ancienne de 1937 à 1986	224
Fig. 15 - Le Caire du début à la fin du XX ^e siècle	225
Fig. 16 - Première date d'enregistrement d'une décroissance de la population	226
Fig. 17 - Structure par âge de la population en 1947	227
Fig. 18 - Structure par âge de la population en 1960, 1976 et 1986	228
Fig. 19 - Structure par âge des populations du Caire et de la ville ancienne en 1986	229
Fig. 20 - Part des plus de 60 ans dans la population totale	230
Fig. 21 - Part des moins de 5 ans dans la population totale	230
Fig. 22 - Densités de population en 1986	232
Fig. 23 - Distribution de la population en 1976 et en 1986	234
Fig. 24 - Taux d'accroissement annuel de la population entre 1976 et 1986	237
Fig. 25 - Taux d'analphabétisme	239
Fig. 26 - Taux de diplômés du supérieur	241

Fig. 27 - Distribution des actifs selon leur profession.....	243
Fig. 28 - Part des différentes branches d'activité selon la distribution de la population active en 1976 et en 1986.....	244
Fig. 29 - Part des commerçants dans la population active.....	245
Fig. 30 - Part des employeurs dans la population active.....	247
Fig. 31 - Les secteurs d'activités dominants selon la distribution de la population active.....	249
Fig. 32 - Part des employés du bâtiment et de la construction dans la population active.....	252
Fig. 33 - Les bâtiments selon leur période de construction.....	253
Fig. 34 - Les bâtiments postérieurs à 1960.....	255
Fig. 35 - Part des immeubles de logement de cinq étages et plus.....	257
Fig. 36 - Part des logements de une pièce.....	258
Fig. 37 - Part des bâtiments non destinés au logement dans le total des bâtiments postérieurs à 1960.....	259
Fig. 38 - Densité à l'hectare des bâtiments d'activité postérieurs à 1960.....	260
Fig. 39 - Part des bâtiments d'activité privés à usage commercial.....	261
Fig. 40 - Localisation du secteur de l'enquête.....	267
Fig. 41 - Profession du chef de ménage.....	269
Fig. 42 - Revenu par ménage.....	271
Fig. 43 - Périodes d'arrivée des ménages.....	272
Fig. 44 - La rue Charâybi.....	278
Fig. 45 - La ville ancienne : Éléments d'organisation.....	304
Fig. 46 - La place al-Husayn : distribution des circulations.....	308
Fig. 47 - La rue du Mûskî.....	313
Fig. 48 - La place 'Ataba.....	319
Fig. 49 - Localisation des quartiers étudiés.....	335
Fig. 50 - Localisation des immeubles d'activités.....	336
Fig. 51 - Plans de trois immeubles d'activités à Hârat al-Yahûd.....	345
Fig. 52 - Hârat al-Yahûd. Transformations de la voirie.....	359
Fig. 53 - Le Khân al-Khalîlî et ses alentours à la fin du XX ^e siècle et au début du XIX ^e	365
Fig. 54 - Le Khân al-Khalîlî. Typologie des commerces.....	373

Fig. 55 - Le quartier du Khân al-Khalîlî, localisation des cafés.....	396
Fig. 56 - Gamâliyya, situation actuelle et projet.....	418
Fig. 57 - Les secteurs homogènes du Grand-Caire.....	428
Fig. 58 - Type et situation de quelques mausolées.....	453
Fig. 59 - Le Caire, la ville ancienne. <i>Mîlid-s</i> des saints.....	455
Fig. 60 - Le quartier de Sayyida Zaynab.....	464
Fig. 61 - <i>Mîlid</i> de Husayn, octobre 1994 - septembre 1996.....	470

PLANCHES PHOTOGRAPHIQUES ET DESSINS (pl.)

Pl. 1 - Vues panoramiques du Caire depuis la Citadelle en 1856 et 1986.....	39
Pl. 2 - Vues panoramiques du Caire depuis la Citadelle en 1870 et 1986.....	44
Pl. 3 - Minarets des mosquées de Ibn Tûlûn, Sultan Hasân, Barqûq, al-Mu'ayyad, Iskandar Pacha et Abû al-Dahab.....	123
Pl. 4 - Coupe d'un immeuble d'activités construit en 1985.....	343
Pl. 5 - Immeubles Chawikar, rue al-Badistan.....	364
Pl. 6 - Extrait de la coupe-synthèse de la ville d'Afrique du Nord.....	435
Pl. 7 - Projet <i>North Gamalia</i>	435
Pl. 8 - <i>Zâwiyya</i> de Ahmad al-Qasîd, rue Bâb al-Nasr.....	452
Pl. 9 - Dépliant publicitaire du café-restaurant <i>Naguib Mahfouz</i> , Khân al-Khalîlî.....	505

LISTES ET TABLEAUX (tab.)

Tab. 1 - Rang et taille du Caire (du IX ^e au XX ^e siècles).....	65
Tab. 2 - La construction entre 1940 et 1986.....	254
Tab. 3 - Le trousseau d'une mariée, ou quelques marchandises disponibles rue du Mûskî.....	316
Tab. 4 - Liste des principaux produits proposés dans les bazars ordinaires.....	375
Tab. 5 - Liste des principaux <i>mîlid-s</i> de la ville ancienne et des proches nécropoles.....	456

- TABLE DES MATIÈRES -

Remerciements.....	
Transcriptions.....	
Sommaire	1

INTRODUCTION GÉNÉRALE	2
1 - Cadrage et problématiques	3
2 - Organisation de la recherche.....	12

PREMIÈRE PARTIE

VARIATIONS SUR UNE MÊME VILLE : PANORAMAS, LÉGENDES ET PAYSAGES

Introduction.....	23
Chapitre 1 - Quand on voit Le Caire d'en haut : points de vue panoramiques au fil du temps.....	25
1 - Structure du panorama, élaboration de la description, formulation du commentaire.....	28
2 - Un paysage idéal.....	33
3 - Le point de fuite du présent et du réel.....	34
Chapitre 2 - L'éternel urbain, histoires d'une grosse ville merveilleuse.....	45
1 - À la croisée des représentations.....	49
<i>Orientale, arabe, islamique ou musulmane</i>	<i>50</i>
<i>La capitale</i>	<i>52</i>
<i>Une mégapole d'un autre monde</i>	<i>54</i>
<i>Une simple ville.....</i>	<i>57</i>
2 - Ampleur et amplitude d'une cité immense et dense	59
<i>Autrefois.....</i>	<i>59</i>
<i>Aujourd'hui.....</i>	<i>63</i>
3 - Deux ou trois choses que l'on sait d'elle	66
4 - Il était une fois une ville... Le Caire, cité merveilleuse, curieuse, apocalyptique.....	71
Chapitre 3 - Du plan de ville à la tache urbaine.....	76
1 - Quand le bâtiment va.....	82
2 - Quelques aspects de l'extériorisation	87
3 - L'après et le lointain.....	94
Conclusion	97

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉCRITURES DE LA VILLE : PORTRAITS

Introduction.....	100
1 - Détail du corpus	101
2 - Présentation des auteurs, contexte des écrits	104
3 - La ville comme témoignage du réel.....	106
Chapitre 1 - La ville autour des mosquées.....	110
1 - Al-Azhar, <i>alma mater</i>	111
2 - Al-Husayn et Sayyida Zaynab, la sainteté diffuse	118

Chapitre 2 - Un petit monde	124
1 - Le lieu des expériences douces et amères.....	124
2 - À l'origine de la ville, Gamâliyya et le mythe fondateur	130
3 - Des univers en réduction	133
Chapitre 3 - La ville « oubliée de Dieu »	138
1 - Le ghetto et son contraire, la liberté enfermée.....	138
2 - Dérision et dénonciation.....	143
3 - L'avenir inscrit au cœur de la ville.....	147
Chapitre 4 - Le fond et l'extrémité de la ville	151
1 - Les séquences, du premier au dernier plan	151
2 - Une symétrie en déséquilibre.....	155
3 - De la surface au fond, les paliers.....	157
4 - Extrémité spatiale, extrémité sociale.....	161
Chapitre 5 - La ville dénaturée	167
1 - La mégapole difficile.....	167
<i>Apologie du logis</i>	171
2 - L'espace corrompu	173
<i>Le gardien et les dollars</i>	174
<i>Le médecin des terrains vagues</i>	175
<i>Le calligraphe exilé</i>	176
Conclusion. Les sens de la ville, altérations et permanences	179
1 - La vieille ville, objet et lieu d'un culte nouveau.....	184
2 - La ville ancienne, espace révélateur	185

TROISIÈME PARTIE LA VILLE ANCIENNE, UN ESPACE COHÉRENT ?

Introduction	192
Chapitre 1 - Recherche des critères d'identification d'une entité spatiale	194
1 - Un espace à désignations variables	194
2 - Lire le passé et le présent dans les cartes.....	200
3 - Agréger et superposer l'espace : limites et interférences	207
Chapitre 2 - Dynamiques socio-démographiques de la ville ancienne	215
1 - Méthode, limites, précautions et déceptions	215
2 - Évolution, fluctuation et structure de la population	223
3 - Composition et statut socio-professionnel de la population.....	238
4 - La dynamique de la construction : logements et activités économiques	252
Chapitre 3 - En marge et au cœur : des espaces en suspens	264
1 - Quelque part vers Sayyida Zaynab, près des tanneries et des abattoirs	265
<i>Spécificités spatiales et économiques</i>	266
<i>Éléments de lecture de l'enquête</i>	268
<i>Mise en perspective de quelques hypothèses</i>	273
2 - Les dimensions d'une rue : vivre au centre, rue Charâybi	276
<i>Les derniers temps de la wakâla Charâybi</i>	279
<i>Sur le toit de la rue</i>	280
<i>Du hammam à la ville</i>	283
Conclusion	287

QUATRIÈME PARTIE CORRESPONDANCES DES CENTRALITÉS

Introduction	291
Chapitre 1 - Un rythme central à plusieurs temps	293
1 - Centre, central, centralité : éléments de définition appliquée	293
2 - Éléments d'organisation de la ville ancienne.....	300
3 - L'espace central : combinaisons, complémentarités et articulations.....	305
<i>Un dispositif d'encadrement</i>	306
<i>La place al-Husayn, intervalle nodal</i>	307
<i>Les axes nord-sud, séquences différenciées et discontinuités</i>	310
<i>Les axes est-ouest, parallèles et complémentaires</i>	312
4 - Autres pôles et axes du système, recadrage.....	323
<i>Les grandes diagonales : Port-Saïd, al-Gaych, Muhammad 'Alî</i>	325
Chapitre 2 - Dynamiques de la reproduction de l'espace. De la place 'Ataba aux franges de Gamâliyya : trois étapes d'une séquence	329
1 - Modalités de l'étude	333
2 - Al-Mûskî, Hârat al-Ifrang.....	338
3 - Hârat al-Yahûd	341
4 - Gamâliyya.....	346
5 - Les expressions d'une dynamique : similitudes et contrastes	348
<i>Éléments de synthèse</i>	354
6 - Activités et tissu urbain : une interaction manifeste.....	357
Chapitre 3 - Inventaire d'un bazar : le Khân al-Khalîlî	363
1 - Un lieu ambigu.....	366
2 - Typologie et distribution des commerces.....	370
3 - Quelques tendances de l'évolution du Khân al-Khalîlî.....	378
Chapitre 4 - Le Khân al-Khalîlî, espace de convoitises enfantines	387
1 - Un espace, des acteurs : centralité et marginalité.....	389
<i>Attractivité des lieux, rythmes de la fréquentation</i>	392
<i>Les déplacements liés au travail</i>	394
2 - Topographies des vendeurs ambulants.....	395
<i>Régulation du territoire</i>	397
3 - L'enfant « ambulant », un présent furtif.....	401
4 - Apprentissage de la ville, compétence sélective de la rue.....	403
Conclusion	407

CINQUIÈME PARTIE STRATIGRAPHIES DE LA SACRALITÉ

Introduction	411
Chapitre 1 - Du centre au site, de la ville au secteur, la ville des aménageurs	413
1 - Gamâliyya, genèse et image d'un site.....	415
<i>L'avènement du site et de son image</i>	419
<i>La sacralisation du monument</i>	421
<i>Panoramas de la ville unifiée</i>	423
2 - Sayyida Zaynab, la reconquête urbaine.....	425

3 - Centralités en l'an 2000	427
<i>La mégapole aura plusieurs centres</i>	427
<i>Et la ville ancienne sera fatimide</i>	430
<i>L'attribution d'un rôle</i>	431
<i>Sage comme une image, ou la ville comme dans un livre</i>	434
Chapitre 2 - La fête, l'espace d'un temps. Célébrations des grands mûlid-s	
du Caire	437
1 - Des phénomènes majeurs, des événements discrets	438
2 - Les rythmes de l'espace et du temps	446
3 - Sublimations, inversions ; conditions et expressions de la fête	457
4 - Des ambiances du mûlid, effervescence et confinement	463
<i>Mouvance et mixité</i>	463
<i>Distanciation et introversion</i>	466
<i>Au cœur du mûlid, image arrêtée</i>	469
5 - La ville en fête : l'espace révélé	469
<i>Temporalités</i>	473
Chapitre 3 - Le lieu de la communion, l'espace consensuel	483
1 - Le patrimoine monumental : redécouverte d'un héritage	484
2 - Gamâliyya, encore et toujours	496
<i>De l'emblème au label</i>	500
3 - La ville en réduction	502
4 - Grande et vieille villes	511
Conclusion	517
CONCLUSION GÉNÉRALE	
RYTHMES ET TEMPORALITÉS : LE VISIBLE ET L'INVISIBLE	519
1 - Un espace mouvant	520
2 - Premier plan, arrière-fond ; images et positions des lieux et paysages sur la place urbaine	524
3 - Lieux d'exception et ensembles banalisés : l'univers des centres anciens	530
4 - Un espace, un temps, une ville	534
♦ ♦ ♦	
Bibliographie des références citées	538
Sources cartographiques	563
Table des figures, planches et tableaux	564
Table des matières	567